Université de Franche-Comté

École doctorale « Langues, Espaces, Temps, Sociétés »

Thèse en vue de l'obtention du titre de docteur en **Histoire**

L'IDÉOLOGIE ET LES PRATIQUES MONARCHIQUES DES ROIS GRECS EN BACTRIANE ET EN INDE

Présentée et soutenue publiquement par

Christophe CHASSANITE

Le 10 avril 2015

Sous la direction de M. Guy Labarre, Professeur à l'Université de Franche-Comté

Membres du Jury :

M^me^ Dominique LENFANT, Professeur à l'université de Strasbourg

M^me^ Laurianne MARTINEZ-SEVE, Professeur à l'université de Lille III-Charles de Gaulle

M^me^ Claire MUCKENSTURM-POULLE, Maître de conférences à l'université de Franche-Comté

M. Giusto TRAINA, Professeur à l'université de Paris IV-Sorbonne, Membre senior de l'IUF

Je tiens tout d'abord à exprimer ma gratitude envers M. Guy Labarre, sans qui ce travail n'aurait pas été conduit à son terme. Avec beaucoup de patience et de délicatesse il m'a accompagné et encouragé dans les moments de doute et de découragement, me prodiguant conseils et références historiques, tout en se montrant exigeant et précis. Enfin, il a pardonné ma lenteur, et mon obstination à répéter invariablement les mêmes erreurs. Mon épouse et mes filles surent me partager avec les livres, et parfois me pousser au travail ; c'est aussi pour elles, et pour leur montrer que tous ces efforts consentis étaient utiles, que j'ai terminé ces pages. Au long de ces mois de recherches et de confrontation avec un sujet difficile, je fus souvent soutenu par le souvenir de plusieurs professeurs dont j'ai été l'étudiant : M. Jean-Claude Richard, le grand spécialiste de la plèbe romaine, Mme Martine Dulaey, spécialiste des Pères de l'Église et des apocalypses qui tenta jadis d'initier mon esprit rétif à la recherche, le Père Goulven Madec, qui sortait parfois de son bureau embué de tabagie pour dispenser modestement et timidement son immense savoir augustinien. Enfin, je n'oublie pas ma dette envers tous les savants que j'ai lus et auprès de qui j'ai essayé de recueillir un peu de savoir : ils ont consacré leur vie à des sujets arides et complexes que je n'ai fait qu'effleurer.

Introduction

Dans les années qui suivent la mort d'Alexandre III de Macédoine, les généraux qui se sont partagé l'Empire se déchirent et Seleucos I^er^ à Gaza, en 312, remporte une victoire qui assoit son pouvoir dans la Satrapie de Babylonie, dont dépendent la Perse et la Bactriane. La possession d'un si grand empire se heurte, environ 60 ans plus tard, à la concurrence d'un peuple ambitieux, les Parthes. Au cours des guerres qui suivent, causées par ce turbulent voisin du Nord, les routes sont sans doute coupées entre le pouvoir central et les Marches Orientales. Diodote, Satrape de Bactriane, s'affranchit de la tutelle séleucide vers 250 av. J.C. dans des circonstances inconnues[1] ; son fils, ou l'un de ses fils, Diodote lui aussi, lui succéderait : les monnaies d'Antiochos sont frappées au type royal séleucide, mais le nom de Diodote remplace celui d'Antiochos II.

Dans sa capitale de Bactres, la première dynastie bactrienne entretient une cour dont nous ne savons rien, frappe monnaie, mène peut-être des guerres[2]. La Bactriane revient de façon spectaculaire dans l'Histoire à l'occasion d'une campagne militaire conduite par Antiochos III. Ce dernier est venu vers les anciennes provinces séleucides du Nord, après un périple au cours duquel il a vaincu les Arméniens et les Parthes.

C'est un souverain qu'il faut supposer sans lien avec les Diodotes, Euthydème, qui lui oppose sa résistance et celle de la Bactriane. Nul ne sait comment il est arrivé au pouvoir, ni le rapport qu'il entretenait avec ses prédécesseurs : faisait-il partie de leur famille ? Était-il un de leurs subordonnés, un général ? On le pense originaire de Magnésie du Méandre. Euthydème, que les numismates identifient comme le premier roi de sa dynastie, sera suivi plus tard d'un second que l'on devine, ou suppose son fils, en recourant à la logique.

Euthydème négocie, par l'intermédiaire de son fils Démétrios, un traité avantageux qui permet à Antiochos de se faire passer pour vainqueur, alors qu'il a piétiné trois ans en Bactriane (209-206), et qui assure à Euthydème un statut de vassal certes, mais que rien ni personne ne surveillera véritablement. Démétrios I^er^ lui succède probablement ; il est possible

[1] Nous suivons ici la chronologie qu'O. Boppearacchi a établie sur les bases numismatiques, que C. Rapin et O. Coloru ont également reprise.

[2] Peut-être Diodote s'allie-t-il avec le Parthe Arsace pour sceller son indépendance, voir Coloru, 2009, p. 159.

qu'une tête en faïence, découverte par des fouilleurs clandestins à Aï Khanoum vers 1980, nous présente son portrait[3].

Euthydème II, Antimaque et Démétrios II[4] succéderaient à Démétrios I^er^, une fois encore dans des circonstances inconnues. Dans le même temps, sans que l'on sache de façon sûre pourquoi ni comment, deux souverains grecs règnent sur les rives de l'Indus : Agathocle et Pantaléon. Grâce aux monnaies trouvées sur les rives de l'Indus, les historiens déduisent que les Grecs se sont donc répandus vers le Sud-Est, dans des conditions inconnues, sur des territoires indéfinis. En revanche, avec certitude, Taxila est grecque.

Antimaque I^er^ et Apollodote I^er^ règnent dans les mêmes temps sur des territoires au sud de l'Hindou-Kouch. Vers 170 av. J.C. apparut un roi qui était puissant et dont la vie fut, comme il se doit, tragique. Eucratide I^er^, d'après l'historien Justin, serait arrivé au pouvoir en renversant un nommé Démétrios, et aurait fondé une dynastie nouvelle et sans liens familiaux avec celle de son prédécesseur. Quand nous admirons le célèbre statère d'or du Cabinet des Médailles de Paris, nous devinons sa puissance : première monnaie d'or grecque de la région, plus grande émission monétaire d'or de l'Antiquité, cet objet est pour beaucoup dans la gloire du souverain, tant il est un chef d'œuvre de gravure. Eucratide aurait été tué par son fils, peut-être Helioclès, et son assassinat aurait pu coïncider avec la perte par les Grecs d'Aï Khanoum, la grande cité grecque du nord de l'Afghanistan, vers 145 ou 144 av. J.C. La Bactriane échappe désormais, sinon totalement aux colons grecs dont quelques-uns restèrent peut-être malgré un probable départ de la majorité d'entre eux, du moins aux rois grecs ; commence alors l'aventure des souverains indo-grecs, au sud de la chaîne montagneuse de l'Hindou Kouch.

Dans le même temps, aux alentours des années 160, règne Ménandre I^er^. Était-il allié de Démétrios I^er^ pour aller guerroyer en Grèce ? A-t-il lutté contre Eucratide I^er^ ? Aurait-il été un temps général d'Eucratide I^er^[5], avant de se retourner contre lui et de s'affranchir de sa tutelle ? Contentons-nous des certitudes : un monnayage considérable, le plus important de tous les souverains indo-grecs, et surtout un renom dans les lettres bouddhistes : il est le seul roi grec cité par un traité bouddhique, bien postérieur au roi d'au moins deux siècles pour la

[3] La plupart des historiens lui attribuent désormais la responsabilité de l'expansion grecque vers l'Inde, et une expédition victorieuse vers l'Indus, dont nous ne connaissons précisément ni l'importance ni l'étendue.
[4] Était-il fils de Démétrios I^er^, frère d'Euthydème II ?
[5] Certains historiens continuent de considérer Eucratide comme un usurpateur : le terme nous paraît bien excessif, car il suppose que ses prédécesseurs auraient eu une légitimité.

première partie du texte, le *Milindapañha*, postérieur toutefois d'au moins deux siècles pour sa partie la plus ancienne.

Ménandre est un roi ouvertement guerrier ; il pourrait s'être emparé de Taxila, et peut-être meurt-il lors d'une guerre contre un rival, qui pourrait être Zoïlos I^{er}. Si Ménandre a lutté contre Eucratide, il aurait eu le désir de reprendre la Bactriane à son rival, à moins qu'il n'ait guerroyé dans le nord de l'Hindou Kouch pour préserver des envahisseurs le foyer de l'hellénisme dans cette partie de l'Asie.

Ménandre est en tout cas un roi « indien », et ses successeurs également. La Bactriane est perdue, autour des années 140, la chute de la ville d'Aï Khanoum est prouvée par les fouilles des archéologues français, et ne sera plus reprise. L'aire géographique grecque se déplace à l'Est, puis s'émiette, puis se réduit pour disparaître. Dans les 150 ans à venir, rois ou satrapes aux noms à consonance grecque se succèdent, sans que l'on sache exactement l'étendue de leurs possessions, la réalité de leur pouvoir. Ménandre I^{er} aurait toutefois fondé une dynastie, la troisième après celle de Diodote et celle d'Eucratide : Agathocléia aurait été un temps régente, Straton I^{er} aurait été son fils, et Straton II aurait peut-être appartenu à sa lignée, de même que, à des titres différents, s'y seraient peut-être rattachés Polyxène, Amyntas, Épandre, Nicias, Apollodote II, Dionysios, Zoïlos II, Apollophane, Straton III.

Au premier siècle avant l'ère chrétienne, dans l'Est et le Sud de l'Afghanistan, les rois se succèdent, leurs royautés hypothétiques se chevauchent : seuls les numismates nous permettent de connaître leur nom, et tentent d'établir une répartition chronologique elle aussi hypothétique. Nous ne savons pas avec certitude qui sont ces Amyntas, Apollophane, Zoïlos, Dionysios, Polyxène… Les souverains surfrappent parfois les monnaies des autres et de cette masse confuse émergent Archebios, qui aurait été le dernier souverain grecs des territoires indo-grecs, et Hermaios I et II, dont des milliers de pièces surfrappées ont été retrouvées.

Le Nord du Pakistan actuel reste grec encore quelque temps : les Scythes annexent la vallée de l'Indus au premier siècle avant notre ère, se heurtent à Apollodote II, mais les Grecs cèdent du terrain. Le pouvoir grec disparaîtrait aux alentours de l'ère chrétienne, avec Straton II en dernier roi d'un territoire que l'on ne sait pas situer avec précision sur une carte du Pandjab.

Quant à ce qui reste, la prudence devrait inciter à l'analyser avec grand soin. Les remarques que rédigeait jadis P. Briant sur la Bactriane achéménide sont justes aussi à propos de la Bactriane grecque : la présence massive de documents à certains endroits, leur absence à d'autres, relèvent de conditions climatiques, ou matérielles, ou de la définition de stratégies de

fouilles, et rarement de la logique historique intrinsèque ; « l'usage de l'argument *a silentio* peut-être très risqué »,[6] et justement beaucoup trop d'hypothèses ou d'affirmations relatives à l'Asie centrale grecque relèvent de cet argument.

Il n'est pas aisé de définir précisément les aires géographiques, ni les contours historiques, ethnologiques, politiques de cette puissance grecque orientale. Sommes-nous en présence d'empires, de royaumes, ou encore d'un empire grec aux multiples détenteurs successifs, aux confins de ce que l'on s'accorde aujourd'hui à définir comme l'empire séleucide [7]? Les Grecs eux-mêmes qui peuplaient ces espaces dans les actuels Turkmenistan, Ouzbekistan, Kirghizistan, Afghanistan, Pakistan, furent-ils divers ou uniformes, conscients de leur identité, ou furent-ils mêlés de Perses, voire d'autres peuples assimilés comme le suggérait jadis E. Benveniste[8] et le précise aujourd'hui G. Fussman[9] ? S'il est possible, suivant en cela partiellement B. Staviskij[10], de définir assez précisément ce que fut le territoire de la Bactriane, jusqu'où s'étendirent les conquêtes grecques en Afghanistan, au Pakistan et en Inde ?

On est saisi de vertige face à d'aussi vastes espaces, de telles incertitudes, propices à faire naître les titres évocateurs qui parsèment les bibliographies : « Le Trésor des Rois de Bactriane », « Afghanistan, les trésors retrouvés», « Aux confins de l'Orient barbare, Aï Khanoum », « Lost World of the Golden King »… [11]

Des conditions défavorables. De retour à la réalité, un préalable s'impose néanmoins. Il faut parfois faire appel au rêve parce que, des brumes de l'Histoire, la présence grecque en Orient ne pourra sans doute jamais ressortir avec la netteté et la précision que nous souhaiterions. A moins de forcer les témoignages archéologiques, numismatiques, textuels, statuaires, comment pallier l'insuffisance des sources sur le terrain, comment combler non pas les lacunes, mais les béances de notre connaissance ? G. Fussman le rappelait au Collège de France, en 2011, dans son cours consacré au Gandhara : les terres alluviales du Nord Pakistan sont encore aujourd'hui si souvent soumises aux inondations et aux glissements de terrain que

[6] BRIANT, 1984, p. 58.
[7] CAPDETREY, 2007, p. 11-21.
[8] BENVENISTE, 1964, p. 141.
[9] « Nous savons que l'appellation « Grecs de Bactriane et d'Inde » désigne une population mélangée de Macédoniens d'origine, de Grecs, de Méditerranéens et d'Iraniens hellénisés qu'unissent pourtant une même langue de communication, une même culture, une même civilisation matérielle, des institutions semblables et des pratiques religieuses qui n'entrent pas en conflit. » : FUSSMAN, 1994, p. 31.
[10] STAVISKIJ, 1986.
[11] WILNER, 2007 ; CAMBON, JARRIGE, 2007 ; BERNARD, 1974 ; HOLT, 2012b.

nombre de villes antiques, dans une région où les constructions sont de terre, ont simplement été emportées. Les pièces, les tessons, les armes, les bijoux ? Emportés, n'importe où, et probablement cachés sous des mètres d'alluvions.

Aux destructions naturelles, les hommes ont ajouté leurs violences et les dépradations. En 1926 J. Barthoux se plaignait à A. Foucher des vols commis sur les fouilles et des négligences coupables de l'autorité afghane[12], mais le même archéologue avait connu pire mésaventure quelques temps auparavant, en février 1926 : sur les 30 statues qu'il avait fait déterrer, le clergé local, aidé de la population, avait détruit 26 pièces, cinq jours après leur découverte[13]. Dans un article de l'*International Institute for Asian Studies*, O. Bopearachchi établissait en 2002 le bilan de la destruction du patrimoine culturel afghan au cours de la guerre civile : le trésor de Mir Zakah II, composé de 30 000 pièces, avait disparu du Musée National, et des sites archéologiques essentiels avaient eux aussi grandement souffert, tel Tepe Shotor : « By now, looters have systematically pillaged and destroyed Tepe Shotor : small statues were taken to Pakistani bazaars for sale ; huge statues that could not be removed were smashed » [14].

Choix interprétatifs. Les présupposés des historiens se sont aussi interposés, avec moins de gravité toutefois : ainsi l'historiographie des Grecs d'Asie s'est souvent consacrée à tenter d'établir la part d'influence[15] que les Grecs ont exercée sur les civilisations orientales, et la part d'emprunt qu'ils leur firent. Le débat, porté par les souvenirs de la colonisation britannique dans la région, s'est cristallisé autour de quelques termes, notamment celui d'« hellénisation », admise au nom du rôle civilisateur de l'Occident, rejetée ensuite par les historiens indiens au nom d'une fierté nationale restaurée par la décolonisation.

Les rois grecs, dont l'aventure prenait des allures d'épopée chez l'historien écossais W.W. Tarn, avait conquis et unifié un nouveau monde, avait porté la bonne nouvelle de la civilisation jusqu'aux confins de l'Inde, l'enrichissant intellectuellement et ébauchant une synthèse de civilisation que les invasions nomades firent avorter. Si les rois grecs d'Asie poursuivaient l'œuvre d'Alexandre, l'histoire, de son côté, était encore fortement marquée par la lecture de Quinte Curce et des rêves de grands horizons.

---

[12] OLIVIER-UTARD, 2003, p. 97.
[13] OLIVIER-UTARD, 2003, p. 92-93.
[14] BOPEARACHCHI, 2002, p. 14. On pourra lire la description hallucinante de la destruction du musée de Kaboul, par un religieux nommé Hodratullah Hazrat, dans FLANDRIN, 2002, p. 216-217.
[15] WILL, 1998, p. 805-809 ; à supposer qu'il ait été pertinent, le débat sur les influences exercées par les Grecs est désormais largement clos, faute de certitudes et parce que les auteurs qui s'y livraient méconnaissaient trop souvent le milieu indien et faisaient donc preuve d'une excessive partialité envers les Grecs.

Plus récemment, la notion d'hellénisation a évolué en un avatar plus stimulant : l'identité. R. Mairs[16] par exemple, s'est efforcée de chercher les traces de l'identité grecque en Asie centrale : cette démarche, qui semble faire partie d'un courant important de l'historiographie anglo-saxonne actuelle, ne peut déboucher cependant sur des certitudes ni des affirmations décisives. Comme l'admet R. Mairs elle-même cette question est « problematic » pour les Grecs d'Asie centrale, car trop d'informations nous manquent. Certes, il est possible de procéder par analogies, et R. Mairs donne quelques exemples de telles transpositions, à l'aide des sociétés coloniales et post coloniales (une démarche proche de ce que proposait en son temps E. Will[17]), mais ne sommes-nous pas plutôt dans une réflexion philosophique, ou sociologique ? La tentation est grande de se rabattre sur les seules traces épigraphiques dont nous disposons, c'est-à-dire sur quelques fragments de grec, pour en tirer des conclusions mettant en avant le prestige d'une civilisation sur les autres, et ce même si les rapports entre Grecs et peuples d'Asie n'ont certainement pas dû se cantonner à la diffusion de la langue grecque ou à des échanges culturels, bien qu'ils fussent réels ; des peuples si différents se sont influencés et combattus aussi, politiquement, militairement et économiquement.

Aussi, l'heure des synthèses ambitieuses et globales semble dépassée, d'autant que chaque découverte, en Ouzbékistan, au Tadjikistan ou en Afghanistan, enrichit nos connaissances et illustre par contre coup l'étendue de nos lacunes. Quelques chercheurs, cédant parfois au criticisme excessif mais toujours roboratif, envisage déjà de clore le ban des études historiques en Asie centrale grecque : nous ne saurions rien d'assuré ni de vérifié, hors les découvertes archéologiques ; les rares textes antiques auraient été trop sollicités, la chronologie serait confuse, l'analyse des monnaies forcée pour parvenir à tout prix à une répartition cohérente, la géographie elle-même, à travers l'identification de certaines villes, nous offrirait plus de doutes que de certitudes. Les ouvrages historiques sur les Grecs d'Asie ne seraient finalement que « littérature » : « All but the most generally formulated hypotheses are lacking in proof, including my own suggestions »[18].

L'omniprésence des rois. Mais du chaos des monnaies découvertes en des lieux imprévus ou des bazars peu sûrs, des témoignages épigraphiques peu nombreux, une

[16] MAIRS, 2008, p. 19-43.
[17] WILL, 1998, p. 773-794.
[18] SELDESLACHTS, 2004, p. 290. Le dernier ouvrage de F.L. HOLT, *Lost Worls of the Golden King*, n'est pas exempt d'une telle conception critique, sans atteindre ce systématisme et sans renier, notamment, les travaux numismatiques.

soixantaine tout au plus[19], des vestiges archéologiques dispersés et dont il ne reste parfois que des photographies, constamment émerge plus que partout ailleurs dans le monde hellénistique la figure du souverain. Dans cet univers de terres, de peuples et de cités perdus, les rois grecs d'Asie centrale apparaissent tels des îlots de certitude dont il serait possible d'espérer une chronologie, un destin, un projet politique ou de civilisation. Ils nous rassurent, car nous les considérons d'emblée comme des souverains hellénistiques qu'il serait logique de comparer à ceux des autres dynasties.

L'importance de la production monétaire des souverains grecs d'Asie centrale a d'ailleurs focalisé l'attention, plus que partout ailleurs, sur la figure du souverain. Car à l'exception de quelques noms trouvés dans la trésorerie d'Aï Khanoum, le cimetière de la même ville, ou sur un bracelet, une dédicace, une épitaphe[20], nous ne pouvons mettre de noms sur d'autres hommes que les souverains. C'est au point que, depuis toujours, l'Asie centrale grecque, d'abord nommée Bactriane ainsi que le fit Strabon, est une terre de rois qui paraîtrait privée de peuples, même d'habitants. Longtemps terre aux contours fantômatiques[21], la Bactriane puis les royaumes indo-grecs possèdent un nombre de rois si grands que l'on évoque l'existence de co-régences, ce que la numismatique confirme parfois.

Les deux tableaux que l'on trouvera en annexe de l'introduction présentent une répartition des rois grecs et illustrent les difficultés auxquelles se trouve confronté un historien de la période, car d'importantes disparités apparaissent entre les dates fournies.

Pour la commodité de la répartition et de l'élaboration des tableaux, nous avons décidé d'effectuer la répartition en suivant les premiers historiens modernes qui s'attelèrent à cette tâche : W.W. Tarn et A.K.Narain. Ce sont donc leurs listes qui servent de repère ; cohérentes, elles suivent une logique chronologique qui disparaît parfois dans les autres travaux, et ce d'autant plus que, notamment, O. Coloru et C. Rapin préfèrent établir une répartition géographique permettant de révéler des royautés parallèles, établies au même moment, mais en des régions différentes d'Asie centrale.

Sur les schémas fournis par C. Rapin et O. Coloru, la différence de statut politique du nord et du sud de l'Hindou Kouch est clairement mise en évidence : à la très précaire stabilité de la Bactriane, de Diodote à Eucratide (précaire car Euthydème aurait mis fin aux règnes de

[19] ROUGEMONT, 2012. Sur les 160 documents rassemblés, 61 sont originaires de Bactriane, mais deux sont de l'époque kouchane (n° 94 et 96 bis) ; on peut leur adjoindre pour notre étude 3 documents d'Arachosie, un de la région de Kuliab (Tadjikistan). Enfin, beaucoup sont limités à des noms, ou quelques lettres.

[20] Voir plus loin p. 45-48.

[21] Voir plus loin une tentative de délimitation des espaces qui furent, un moment ou un autre, soumis aux règnes grecs.

la famille Diodotide et Ménandre s'est peut-être confronté à Eucratide), on pourrait ainsi opposer un éclatement du pouvoir au sud de l'Hindou Kouch : en une dizaine d'années, Pantaléon, Apollodote, Agathocle, Nicéphore, Antimaque se seraient succédés (?), superposés (?), combattus (?). Puis, après la perte d'Aï Khanoum, vers 145 av. J.C., le phénomène aurait connu un accroissement, avec une pléthore de noms en Arachosie, dans le Gandhara et le Pandjab. C'est à dessein que nous gardons cette prudence : la datation des monnaies grecques a été effectuée par les numismates qui ont procédé en classant les monnaies, à l'aide des types, des monogrammes (dont nous ne connaissons ni le sens ni l'origine), des provenances parfois (quand une fouille bien relevée le permet), par la comparaison avec des informations extérieures fournies par quelques autres monnayages, de trop rares sources littéraires, et quelques données archéologiques. Les efforts consentis par les savants, efforts considérables et souvent admirables de méticuleuse ingéniosité, ne dispensent cependant pas d'insister sur le fait que les rapports entre les personnes (rois, co-régents, satrapes ? car nous ne connaissons pas le statut exact de tous) sont des rapports supposés, très hypothétiques, et beaucoup d'hypothèses dépendant elles-mêmes d'une hypothèse précédente. A ce jeu fragile de suppositions, Ménandre I^{er}, par exemple, fut tour à tour gendre d'Euthydème ou général du même, ou rebelle agissant pour son propre compte.

Certains chiffres sont cependant précis car ils dépendent de sources écrites ou archéologiques ; comme l'explique C. Rapin : « Parmi les premières données chronologiques fournies par l'épigraphie gréco-bactrienne figure notamment l'inscription sur vase découverte dans la trésorerie royale d'Aï Khanoum, relative à une année 24 qu'à la suite de P. Bernard on préfère rattacher à une année régnale d'Eucratide I^{er}, le dernier des souverains gréco-bactriens ayant régné à Aï Khanoum et sur la Bactriane orientale. Si l'on adopte le synchronisme entre les avènements d'Eucratide I^{er} et de Mithridate I^{er} (171 av. J.C.) donné par Justin, cette inscription correspondrait à l'an 147. Des recoupements avec les autres inscriptions découvertes dans le même bâtiment permettent de dater l'abandon de la ville – et donc la fin du règne d'Eucratide I^{er} – de 144 av. J.C. » [22.] Ce sont quasiment les seules dates dont on puisse considérer qu'elles sont sûres, et nous les tiendrons comme telles, à la suite de la plupart des savants, bien que quelques voix se soient élevées pour les contester[23]. Les autres

[22] RAPIN, 2010, p. 235.

[23] LERNER, 2010, p. 69-75 remet ainsi en cause la date de l'abandon d'Aï Khanoum, et donc de la fin de la présence grecque en Bactriane. Mais plus personne n'affirme depuis longtemps qu'en 145 ou 144 la ville a été en totalité abandonnée, définitivement, par toute présence humaine, l'archéologie montrant d'ailleurs le contraire (cf. LERICHE, 1986, p. 99 : « Nous savons maintenant que, contrairement à ce qu'on a longtemps pensé, le site d'Aï Khanoum a continué à être occupé durant de longues périodes après le départ des

dates, en particulier celles qui dépendent des travaux de numismatiques (Mitchiner, Bopearachchi) sont souvent approximatives : ainsi s'explique l'usage si fréquent des chiffres 5 et 10.

En revanche, ces listes permettent de visualiser la complexe décomposition du pouvoir grec en Asie centrale : à l'exception de la Bactriane et dans une moindre mesure de la Sogdiane du sud, très tôt le sud de l'Afghanistan et le Pakistan firent apparaître des rivalités, ou des pouvoirs associés. Malheureusement, s'il existe des indices d'une co-régence ou d'un partage du pouvoir, avéré dans le cas d'Euthydème et de Démétrios I^{er}, très probable dans le cas d'Agathocléia et de son fils Straton I^{er}, nous n'avons pas de preuve fiable et indiscutable pour les autres possibles souverains.

Enfin, le tableau réalisé par O. Coloru permet de visualiser plus nettement que celui de C. Rapin, dont l'objectif est principalement d'établir une chronologie, le mouvement vers l'est des rois grecs qui progressivement ont quitté la Sogdiane, puis la Bactriane, puis l'Arachosie, le Gandhara pour finir cantonnés dans des zones d'ailleurs indistinctes du Pandjab pakistanais, avant de disparaître dans les sables mouvants de l'histoire.

La figure royale. Il est désormais classique d'opposer l'idéal communautaire de la cité hoplitique et l'organisation royale hellénistique : à l'exaltation de la cité unie aurait ainsi succédé la manifestation des egos de quelques généraux, puis de quelques dynastes ou parfois simples ambitieux. R. Lonis[24] et d'autres ont depuis plusieurs années remis en cause cette antithèse par trop brusque, remarquant que l'idéal hoplitique relevait aussi d'un désir de gloire personnelle, que la victoire pouvait n'être pas seulement collective et que si, parfois, quelques politiques ambitieux s'étaient emparé des rênes de la cité, ces appropriations n'étaient sans doute pas à considérer uniquement comme des accidents de l'histoire. Ainsi, au tournant du V^{ème} siècle, les documents épigraphiques et les discours des orateurs permettent à l'historien de suivre l'évolution des louanges victorieuses vers la personnalisation : de l'idéal classique affiché d'une cité qui célèbre la victoire en ne nommant que le peuple, on passe au IV^{ème} siècle à la glorification personnelle du chef, conséquence néfaste parmi d'autres de la Guerre du Péloponnèse[25].

« occupants post-grecs ».) Le pouvoir politique gréco-bactrien s'est effondré vers 145 av. J.C., laissant ainsi la ville à d'autres.

[24] LONIS, 1979, en particulier le chapitre II, p. 29-30, dans lequel l'auteur établit un parallèle entre les jeux et la guerre, rapportant des cas d'attribution de prix à des guerriers valeureux, habitude que Platon théorise et érige en règle dans *Les Lois*.

[25] AYMARD, 1967, p. 61-72 pour ce sujet. A compléter par GOUKOWSKY, MOSSE, WILL, 1993, p. 421-424.

Après Alexandre III, qui alla en Égypte jusqu'à se poser en successeur des pharaons et qui se voulait l'émule de Cyrus[26], la figure du roi hellénistique est omniprésente dans les dynasties lagides et séleucides[27]: le roi a toujours un visage que l'on discerne sur les monnaies, un nom que l'on vénère et répète lors du culte, un corps que l'on découvre dans ses audiences ou lors de ses déplacements à travers le royaume, des mots que l'on peut lire dans ses proclamations ou ses lettres[28]. Il est au cœur d'un pouvoir personnalisé, que théorise une idéologie dont on retrouve les caractéristiques, à des degrés divers, dans les deux dynasties. L'idylle XVII de Théocrite, par exemple, exalte ce rôle central et totalisant du souverain lagide : Ptolémée y est assimilé à Zeus, mais sa filiation par Lagos et Bérénice le fait remonter à Héraklès ; sur l'Olympe, c'est aux côtés d'Alexandre, dominateur des Perses, qu'est assis Lagos, et en face d'Héraklès, lui-même fils de Zeus comme Alexandre ; roi guerrier, il est aussi le garant de la fécondité et le souverain divinisé garant de la justice. C'est tout le panthéon royal et le référentiel hellénistique qui se trouve ainsi convoqué pour légitimer Ptolémée, aussi important sur terre que Zeus dans les cieux, et lui-aussi descendant de Zeus comme Alexandre, le macédonien aux origines de la dynastie. P. Lévêque [29] remarquait, dans un bref commentaire consacré essentiellement à certains aspects religieux du poème, combien l'*enkomion* de Théocrite correspondait aux trois catégories que C. Préaux utilisait pour théoriser la fonction royale hellénistique : une fonction guerrière, nourricière et magique[30]. Le roi hellénistique est donc la figure centrale d'un univers politique et administratif dont la pérennité et l'efficience dépendent de la valeur militaire, cette dernière révélant, au gré de ses victoires, le fait qu'il soit le favori des dieux, digne de figurer parmi eux.

L'idée royale. L'analyse de l'idée royale fait apparaître qu'elle n'était pas neuve dans les esprits hellénistiques : l'épopée, mais surtout la lutte contre l'ennemi perse, y avaient accoutumé les Grecs. « D'une certaine tradition grecque que l'on fait remonter au pythagorisme politique - une doctrine née en Italie du Sud vers la fin du VI^{ème} siècle avant notre ère et attribuée au célèbre mathématicien - provient une conception du pouvoir fondée sur une étroite dépendance de l'humain à l'égard du divin, impliquant que le chef politique

[26] Tout à son admiration pour le roi perse, Alexandre voulut s'approprier sa mémoire, tint à visiter son tombeau, épargna Cyropolis la rebelle, et se posa fréquemment en concurrent de son devancier perse. Voir sur ce point, BRIANT, 2003, p. 276-277.

[27] La question n'est alors plus seulement de savoir comment ces royautés se démarquent de la gestion antérieure des cités-états, mais comment les rois hellénistiques se démarquent de l'exemple royal pharaonique ou achéménide. Voir GOUKOWSKY, MOSSE, WILL, 1993, p. 425-426.

[28] SAVALLI-LESTRADE, 2003, passim.

[29] LEVEQUE, 1991, p. 303.

[30] PREAUX, 1988, p. 183.

soit un représentant de la divinité, placé dans une position de suréminence (*hyperbolè*) par rapport à son peuple. Pour désigner cette doctrine, on utilise volontiers, aujourd'hui, la notion de « pastorat politique », en empruntant le mot de « pasteur » à un passage d'Homère qualifiant le roi Agamemnon de « pasteur des peuples » ainsi qu'à des écrits très postérieurs comme, par exemple, le *Politique* de Platon »[31]. Mais il est difficile d'imaginer les premiers généraux d'Alexandre, âpres à se disputer les restes de l'empire, et même beaucoup de leurs successeurs, comme des intellectuels au fait des doctrines philosophiques et politiques. Comme le soulignent E. Will, P. Goukowsky et C. Mossé, la théorie hellénistique de la royauté est difficile à définir, à supposer qu'elle ait existé ; ce n'est pas un corps de doctrine constitué et conceptualisé que l'historien des idées observe, mais plutôt la trace des théories platoniciennes, stoïciennes et peut-être pythagoriciennes : « La théorie monarchique hellénistique demeure donc assez insaisissable sous ses formes originales, et il est douteux qu'elle ait plus d'influence sur les royautés réelles que n'en eut la philosophie politique du IV^{ème} siècle sur la cité réelle »[32].

Les idéologies royales antiques ont été souvent analysées selon des critères politiques, religieux et militaires, tant il est vrai que les rois avaient pour prérogatives ces trois fonctions. Dans le monde égyptien, les Grecs découvrirent une idéologie royale bien constituée et cohérente, dans laquelle Pharaon était un dieu, nouvel Horus vivant qui devient à sa mort un nouvel Osiris. Il s'agissait donc d'une double légitimité divine qui permettait au souverain d'assurer ordre et stabilité du monde, dans la société des humains comme au niveau cosmique, de son vivant et par delà la mort. Toute révolte devenait ainsi un sacrilège, toute critique un blasphème, seule était reconnue comme limitation de son pouvoir l'obligation faite à Pharaon de servir lui aussi les autres dieux, sous forme de temples et de célébrations religieuses : « Le paradoxe du pharaon, c'est qu'il est à la fois « dieu » et « serviteur des dieux ». Mais, à la différence des dieux, il n'a pas, ou très exceptionnellement, de temple ou de cultes qui lui soient dédiées. Les temples royaux sont des temples funéraires destinés à la célébration des rituels qui sont censés assurer la survie du roi dans l'au-delà »[33].

Dans le monde perse achéménide, le roi « ne devait pas se considérer lui-même comme un homme ordinaire. Ses qualités humaines et son heureuse destinée lui avaient été accordées par la divinité et il était considéré par ses sujets comme un être d'exception,

[31] SASSIER, 2012, p. 35.
[32] GOUKOWSKY, MOSSÉ, WILL, 1993, p. 443.
[33] DUNANT, 2006, p. 124.

médiateur entre le monde d'en-haut et le monde d'ici-bas, entre la divinité et ses sujets »[34]. Le roi était d'ailleurs confondu picturalement avec le dieu suprême Ahura Mazda qui l'avait choisi et lui avait conféré son pouvoir, renouvelé et légitimé régulièrement par des victoires militaires. Il s'agissait d'un roi prêtre-guerrier et non d'une divinité associée, qui ne faisait pas l'objet d'un culte particulier, mais auquel son statut de garant du rapport des hommes avec le dieu imposait qu'il observât les batailles sans s'y mettre en danger, tout en les dirigeant : « Le devoir du roi est de survivre pour régner » [35]. Là encore mieux valait ne pas contester le roi, car en tant que représentant d'Ahura Mazda parmi les hommes il ne pouvait qu'exprimer la vérité et s'opposer à lui relever logiquement du mensonge, donc du mal.

Le monde indien bouddhique avait développé un modèle royal original. Dans un univers de devoirs réciproques et répartis, le roi exerçait un pouvoir discrétionnaire mais rationnel : le roi nourrissait son peuple, le protègeait, effectuait des aumônes, en vue d'augmenter ou de consolider la loyauté des sujets. Aux yeux des Bouddhistes antiques, le roi faisait l'aumône au peuple, et les disciples du Bouddha faisaient l'aumône au roi d'accepter les efforts qu'il effectuait pour accumuler des mérites et améliorer son karma (système causal de rétribution des actes commis) [36]. Les actes méritoires permettaient au roi de compenser les décisions cruelles ou violentes que sa position l'obligeait à commettre.

On ne remarque en général pas assez combien la conception bouddhique antique est différente de celles des autres grandes civilisations : le roi n'y était en rien dans une position enviable, bien au contraire. A. Barreau souligne la dualité paradoxale faite de faiblesse et de force qui est la caractéristique de la vision royale dès les débuts de la prédication bouddhique : « En somme, les relations du Bouddha avec les rois semblent fondées, du moins en partie, sur des rapports de puissance de nature différente, le pouvoir spirituel du Bienheureux s'opposant en quelque sorte au pouvoir matériel des souverains, chacune des parties se croyant capable de tenir en échec les éventuelles tentatives hostiles de l'autre mais espérant aussi utiliser à son profit la puissance de celle-ci pour se protéger et obtenir des avantages qu'elle est incapable de se procurer par elle-même. Nous retrouvons ici un cas particulier de l'échange des dons sur lequel est fondée la société bouddhique, formée d'ascètes d'un côté et de fidèles laïcs de l'autre. L'échange des dons prend ici l'aspect d'un équilibre des pouvoirs, gage de stabilité et donc de paix, de cette paix dont les moines bouddhistes ont

[34] DUCOEUR, 2014, p. 101.
[35] DUNANT, 2006, p. 128.
[36] LINGAT, 1989, p. 189.

besoin pour cultiver la sérénité qui les rapproche du *nirvana* »[37]. Jamais un roi n'équivaudra à un moine, ce qui en toute logique oblige le roi à user de ses prérogatives, non pas pour accomplir caprices et lubies, mais pour améliorer son propre sort en aidant ses sujets de son mieux : l'obligation de prendre soin du monde, la *lokanukampa*[38], est une obligation logique que l'on pourrait résumer par « s'aider soi-même en aidant autrui ».

Les monarchies hellénistiques s'affranchirent vite, à la suite de l'expédition d'Alexandre, d'un modèle monarchique national pour une perspective plus large et plus universaliste de la fonction royale. Xénophon dans la *Cyropédie* et Isocrate avait installé les prémices d'une vision positive de la royauté, que les philosophes du IV^{ème} et du III^{ème} siècles développèrent; *La Lettre d'Aristée à Philocrate*, en milieu judéo-égyptien, vers 170 av. J.C., conceptualise le roi comme étant le représentant de la puissance divine sur la terre, associé à elle, en quelque sorte, cependant que d'autres franchissent le pas en milieu grec quand Théocrite écrit l'éloge de Philadelphe[39] ou que les Athéniens chantent un hymne à Démétrios Poliorcète en 290. Le roi grec alors est « sauveur », « bienveillant » en plus d'être protecteur militairement.

En Égypte, en Syrie, l'historien dispose d'une abondance de documents qui font hélas défaut en Asie centrale : si les rois grecs d'Asie centrale ont un visage (dont nous verrons plus loin s'il est porteur de stéréotypes révélateurs), un nom indubitablement grec, des épiclèses, des dieux tutélaires grecs, ils ne parlent pas, du moins plus à nous, car nous ne possédons pas une seule de leur décision, plus une seule de leur lettre.

L'analyse de l'idéologie monarchique des rois en Asie centrale n'a donc pas connu la diversification, la richesse de perspectives que l'on observe ces dernières décennies dans les études consacrées aux royautés lagides et séleucides. P. Lévêque fut le premier en 1989 à aborder la question[40]. Reprenant l'évolution historique des rois et territoires grecs, il entérinait l'idée que les Bactriens et les Indo-Grecs n'avaient pas la même idéologie, les uns auraient été des Grecs côtoyant des divinités avestiques, tandis que les autres auraient progressivement incliné vers un syncrétisme gréco-oriental ou plutôt gréco-indien ; sur le plan religieux, les Grecs se seraient ainsi de plus en plus orientalisés, au point de se convertir parfois au bouddhisme, tel Ménandre, annonçant ainsi l'attitude bienveillante des Kouchans envers le Dharma du Bouddha. P. Lévêque valorisait sans doute à l'excès la dimension proprement

[37] BAREAU, 1993, p. 39.
[38] *Majima Nikaya* III.
[39] THEOCRITE, *Idylle* XVII.
[40] LEVEQUE, 1989, p. 39-51.

religieuse de l'idéologie royale[41], et surestimait le rôle du bouddhisme dans la région[42] mais il posait l'hypothèse d'une différence entre les deux temps de la présence des Grecs en Asie centrale : il y aurait donc eu un temps bactrien, un autre indo-bactrien, comme si les Grecs s'acheminaient vers une dissolution de leur identité en même temps que se fragilisait leur présence.

Depuis, une longue période de silence s'est écoulée, car les souffrances de l'Afghanistan, l'effondrement et la désorganisation des pays jadis satellites de l'Union Soviétique, entravèrent ou interdirent les recherches historiques. Vingt ans après P. Lévêque, L. Martinez-Sève aborde de nouveau indirectement la question de l'idéologie royale des gréco-bactriens dans deux articles, l'un consacré à la fonction religieuse du roi[43] , l'autre à sa fonction nourricière [44]; ses perspectives sont désormais autres, et l'on perçoit un premier présupposé qui serait que les Gréco-Bactriens devraient être étudiés selon les catégories appliquées aux rois séleucides dont ils prirent la succession en s'affranchissant de leur tutelle. Le second postulat de l'auteur, sans doute le fruit d'une intuition qui prendrait son origine dans ses travaux archéologiques en Bactriane même, fait des Grecs d'Asie les membres d'une communauté qu'il faudrait analyser globalement, sans dissocier les populations des deux versants de l'Hindou Kouch. La double insertion des Gréco-Bactriens, dans le monde grec par le biais des Séleucides et dans une globalité grecque régionale, marque une rupture nette avec le tropisme oriental précédent, mais elle présuppose une présence démographique grecque importante, ou du moins une forte capacité fédératrice de la part des Grecs autour de leur langue et de leur culture.

Or, la facilité avec laquelle le monde grec s'est effondré au nord de l'Hindou Kouch donne à penser que cette présence, pour monumentale et spectaculaire qu'elle fût à Aï Khanoum, et importante monétairement partout, n'a sans doute été que superficielle. En Sogdiane, à Termez et dans d'autres établissements urbains, c'est une quasi évidence archéologique ; mais nous ne devons pas être illusionnés par la persistance d'une présence grecque dans le sud de l'Hindou Kouch : des potentats au nom grec, dont nous ne connaissons ni la durée de règne ni l'étendue du territoire, ont laissé leur nom sur des monnaies, c'est tout ce que nous pouvons affirmer.

[41] LEVEQUE, 1989, p. 42 : « La situation est bien différente chez les Gréco-Bactriens et chez les Gréco-Indiens, notamment sur le plan des religions, donc des idéologies qui sous-tendent le pouvoir »
[42] Il est bien établi désormais par l'archéologie qu'il n'y a pas trace de bouddhisme avant la période Kouchane.
[43] MARTINEZ-SÈVE, 2010b, p. 2-27.
[44] MARTINEZ-SÈVE, 2012a, p. 211-233.

C'est dans ce flou démographique qu'il faut insérer l'étude des Grecs en Asie centrale, malgré les travaux de quelques chercheurs (G. Aperghis), travaux contestés, et qui offrent une estimation crédible sinon prouvée de la population globale, mais aucune pour la proportion de Grecs qui y figuraient. Tout au plus peut-on douter que ces confins du monde achéménide puis du monde hellénique aient beaucoup attiré les colons volontaires : de quelques remarques éparses dans la littérature classique et hellénistique se dessine une peur voire un refus de la Bactriane notamment, conçue comme un univers de relégation et d'oubli[45]. A l'image des soldats d'Alexandre, les Grecs considéraient que s'écarter de l'Euphrate revenait à s'écarter de la dernière frontière avant la barbarie[46].

Définitions et problématique. Pour déduire une logique des actes et des pratiques des rois d'Asie et une volonté consciente d'elle-même et de ses buts, nous n'avons donc que peu de documents à scruter. Dans l'articulation entre pratiques et idéologie, nous ne pouvons vérifier si les actes sont en adéquation avec une théorie que nous ignorons, et dont nous ignorons même si elle a existé ; ce sont ces pratiques qui permettent de déceler l'idéologie et la logique interne des comportements.

Ainsi ai-je choisi de définir l'idéologie royale comme un ensemble de pratiques supposées cohérentes, au service de l'accomplissement du pouvoir personnel d'un roi, que l'on déduit des conséquences concrètes observées dans le domaine militaire, économique et administratif, et enfin religieux. Ce sera donc en observant les actes de ces rois, leur comportement militaire, gestionnaire, religieux, que nous essaierons d'établir si, dans le cadre classique d'une analyse tripartite de la fonction royale (le roi protecteur guerrier, le roi nourricier et administrateur, le roi garant et religieux), les rois grecs d'Asie centrale ont pu laisser des traces d'une action cohérente, et s'ils ont suivi un modèle royal séleucide ou une voie autonome, aux particularités originales.

---

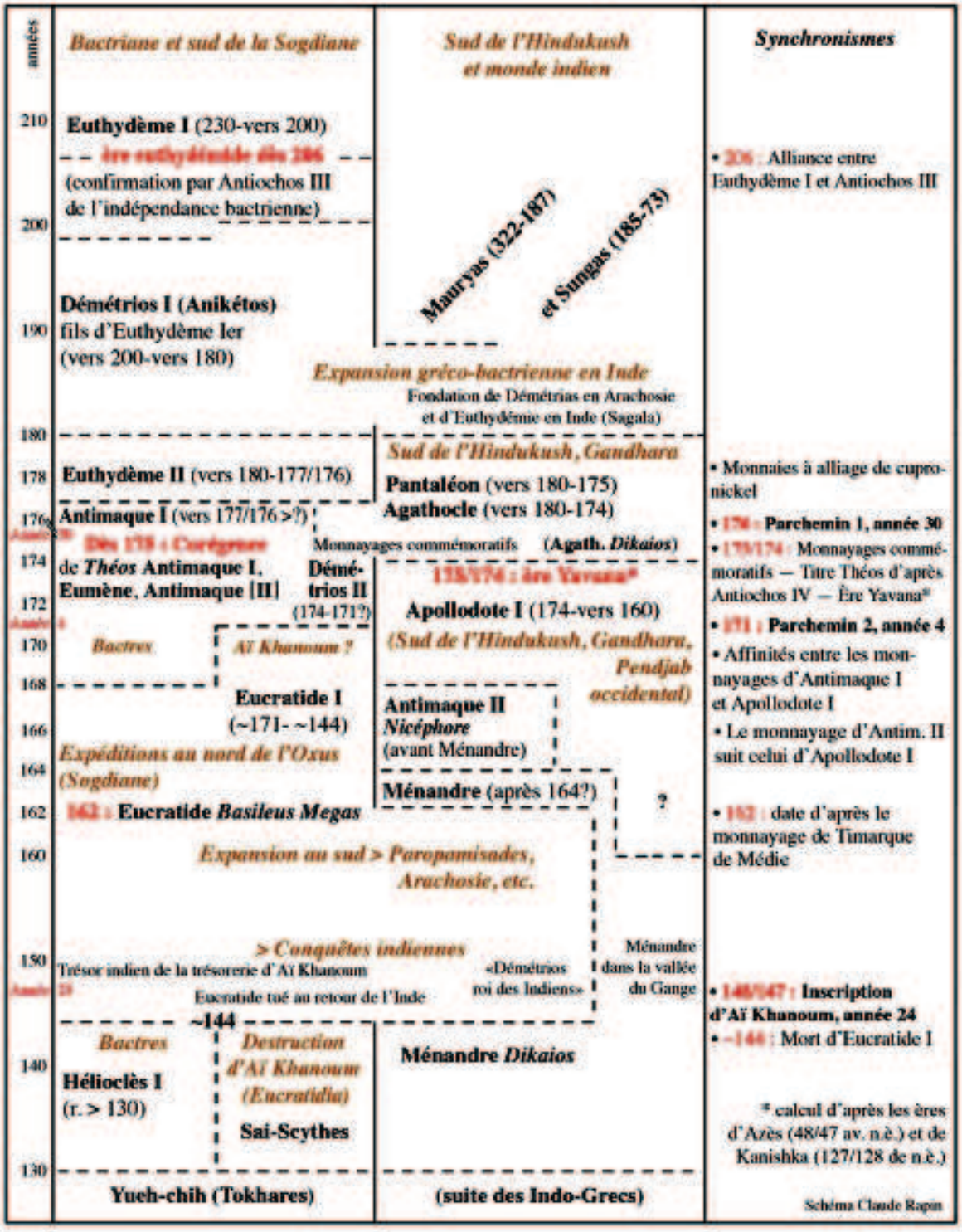
[45] HERODOTE, IV, 204 rapporte l'histoire de la déportation des habitants de Barkè vers la Bactriane, VII.5.28-35 celle des Milésiens vers les mêmes contrées. On peut aussi songer aux paroles des généraux perses réprimant la révolte d'Ionie : « Leurs filles seront déportées en Bactriane » (HERODOTE, VI.9). Notons toutefois que la Bactriane ne fut pas la seule région à servir de lieu de déportation, Suse joua également ce rôle ; des Ioniens y furent contraints aux travaux forcés et construisirent les palais royaux.

[46] « Callirhoé, jusqu'en Syrie et en Cilicie, supporta aisément le voyage, car elle entendait parler grec et elle voyait la mer qui conduisait à Syracuse; mais lorsqu'elle arriva au fleuve de l'Euphrate, derrière lequel s'étend un continent qui conduit jusque dans les principaux États du Roi, alors, elle sentit la nostalgie de sa patrie et de ses parents et elle désespéra de jamais revenir. […]La terre que tu m'avais donnée était étrangère, sans doute, mais grecque, et là, j'avais une grande consolation, parce que j'étais au bord de la mer. Aujourd'hui, tu m'entraînes loin de mon ciel habituel et je suis séparée de ma patrie par tout un univers. […] on m'entraîne au delà de l'Euphrate et je suis enfermée au fond des pays barbares, moi, la fille des îles, en un endroit où il n'y a pas de mer. Comment pourrai-je encore espérer qu'un bateau vienne de Sicile? Je suis arrachée même à ton tombeau, Chéréas. Qui t'offrira les libations, âme bienveillante? Bactres, dorénavant, pour moi, et Suse, seront ma demeure et mon tombeau. » *Chéréas et Callirhoé*, 5.1, d'après une traduction de Pierre Grimal adaptée.

Annexes de l'introduction

Schéma géo-chronologique des souverains gréco-bactriens

D'après C. Rapin, «L'ère Yavana d'après les parchemins gréco-bactriens d'Asangorna et d'Amphipolis», in *The Traditions of East and West in the antique cultures of Central Asia. Papers in honor of Paul Bernard* (Tradicii Vostoka i Zapada v antichnoj kul'ture srednej Azii. Sbornik statej v chest' Polja Bernara), ed. Kazim Abdullaev, Tashkent: Noshirlik yog'dusi, p. 234-252 (version corrigée).



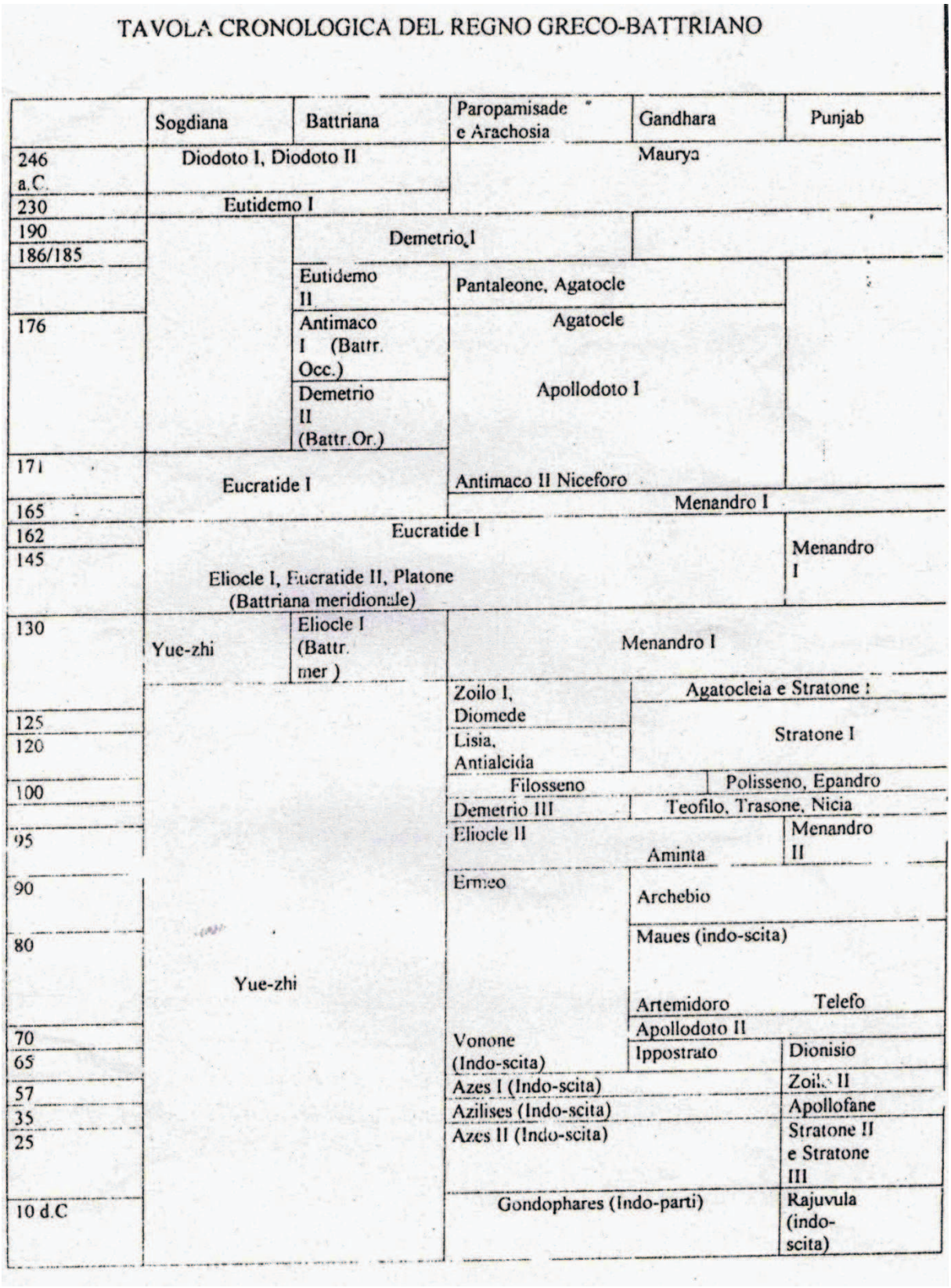


Tableau chronologique des rois gréco-bactriens et indo-grecs. COLORU, 2009, p. 279.
Tableaux suivants, sources : BOPEARACHCHI, 1991 ; COLORU, 2009 ; CRIBB, 2005 ; MITCHINER, 1975-1976 ; NARAIN, 2003 ; RAPIN, 2010 ; TARN, 1938.

Roi de Bactriane	Tarn	Narain	Mitchiner	Bopearachchi	Coloru	Rapin
Diodote I[er]	245-230	256-248	256-239	250-230	245-230	
Diodote II	230	248-235	239-230	250-230	245-230	
Euthydème I[er]	230-189	235-200	230-190	230-200	vers 230	230-200
Démétrios I[er]	187-165	200-185	205-171	200-190	vers 190	200-180
Euthydème II		200-190	190-171	190-185	vers 185-177	180-177/176
Pantaléon		185-175	171-160	190-180	vers 180-175	vers 180-175
Agathocles		180-165	171-160	190-185	vers 180-175	vers 180-174
Antimaque I[er]		190-180	171-160	185-170	vers 177/176	vers 177/176
Eucratide I[er]	169-159	171-155	171-135	170-145	vers 171- vers 144	vers 171- vers 144
Démétrios II		180-165		175-170	174-171 ?	174-171 ?
Eucratide II		~140		145-140	vers144-130	
Platon		155	150	145-140	vers 44-130	
Hélioclès I[er]	159-145	155-140	135-110	145-130	vers 144-130	vers 130

Roi indo-grec	Narain	Bopearachchi	Widemann	Coloru
Ménandre I[er]	155-130	155-130	155-125	170-137
Thrason		90	80	vers 100-95
Ménandre II		90-85	90-85	95-90
Polyxène	?-130	vers 100	vers 100	vers 100
Épandre	?-130	95-90	95-90	vers 100
Straton I[er]	130-95	120-110	125-110	125-110
Eucratide II	140- ?	145-140	Pas d'Eucratide II	vers 140
Helioclès II	122-115	110-100	110-100	95-90
Archébios	130-120	90-70	90-80	90-80
Antimaque II	130-125	160-155	160-155	vers 165
Philoxène	125-115	vers 100	100	vers 100
Zoilos I[er]	?-125	130-120	130-120	130-120
Lysias	120-110	120-110	120-110	120-110
Antialcidas	115-100	110-100	115-95	120-110
Apollodote	115-95	180-160	Vers 180	180-165
Nicias	95-85	90-85	90-85	100-95
Hippostrate	85-70	65-55	65-55	65-55
Zoilos II	95-80	55-35	55-35	vers 55
Dionysios	95-80	65-55	65-55	vers 35
Apollophanes	95-80	55-35	35-25	vers 35
Straton II et Straton III	85-75	25- +10	25- +15	25-15
Artémidore	?-95	90-85	vers 80	vers 75
Peucolaos	?-95	vers 90	vers 90	
Télèphe	95-80	75-70	75-70	vers 75
Théophilos	?-85	vers 90	vers 90	100-95
Diomède	95-85	95-90	140-135	130-120
Amyntas	85-75	95-90	95-90	95-90
Hermaios	75-55	90-70	Subdivisé en 4	

Conventions orthographiques

Établir des conventions orthographiques communes à tous les chercheurs serait une nécessité ; cela supposerait sans doute la constitution d'équipes internationales pluridisciplinaires et coordonnées. Un tel espoir relève pour le moment du vœu pieux, tant les structures administratives et universitaires sont parfois différentes entre les pays, tant l'archéologie (ou ce qu'il en reste sur place) est encore un enjeu de prestige et d'influence internationale. Le chercheur est donc confronté à un problème de taille : l'orthographe des lieux et des peuples varient selon les langues dans lesquelles les documents sont traduits, selon les nationalités des chercheurs, et à l'intérieur d'une même langue selon les époques. Cette confusion est un mal dont tout le monde souffre, ce qui pousse aussi à l'indulgence.

Ainsi le nom de l'historien chinois Xuanzang dont on trouvera quelques références dans la première partie de ce travail, s'orthographie, selon les transliterrations *Xuan Zang, Yuan Chwang, Hiuen Tsiang, Hhuen Kwan, Hiouen Thsang, Hsuan Chwang, Hsuan Tsiang,* pour ne prendre que les plus courantes. Mais on peut objecter que cet exemple est extrême, compliqué par le quasi inextricable maquis de la transliterration du Chinois. Alors que dire de l'Hindoukouch, Hindou-Kouch, Hindou Kouch ou Hindukush (cette dernière orthographe, anglaise, pouvant apparaître sur des cartes aux légendes et à la toponymie françaises).

Voici quelques-uns des choix que nous avons opérés : ils tiennent compte de l'orthographe française, des habitudes prises par certains des meilleurs spécialistes français de la région, du dictionnaire Robert. Les noms chinois sont utilisés en fonction du système de transliterration Wade[47], pour autant que nous ayons pu reconnaître son emploi dans les publications utilisées. Enfin, nous laissons, dans les citations, la responsabilité de son orthographe à chaque auteur.

Aï Khanoum (et non Aï Khanum, qui est de l'anglais).

Amou Daria, **Amou-darya**, bien attestés en français dans les ouvrages géographiques, plutôt que l'anglais Amu Darya.

Aśoka, (et non plus Açoka, Ashoka, Asoka), est désormais très attesté.

Chandragupta est souvent attesté, bien qu'il soit certainement plus correct en français de l'orthographier Chandra**g**oupta ; considérons-le comme une transcription des langues indiennes anciennes de même que **Buddha** qui est désormais fréquemment usité à la place

[47] Système de romanisation du mandarin, inventé par Thomas Wade au XIX^{ème} siècle, et le plus utilisé au XX^{ème} siècle.

de Bouddha, **sūtra** au lieu de **s**outra (encore bien attesté cependant mais paraissant vieilli), ou **stupa** à la place du vieux stoupa.

Gandhāra, brāhmī et kharoṣṭhī sont désormais fréquents dans les textes sous ces formes.

Hindou Kouch (usage français de nombreuses cartes) et non Hindu Kush ou Hindukush (anglais) ; Hindukuś est encore peu fréquent.

Kaboul, désormais plus fréquemment employé que Caboul (un peu archaïque).

Kandahar est admis universellement, au lieu de Candahar, très vieilli.

Kaniśka comme **Avalokiteśvara** s'écrivent désormais fréquemment avec la lettre s accentuée au lieu de sh.

Kouchan est bien attesté en français (et non Kushan, mot anglais), ce qui permet l'accord de l'adjectif au féminin et au pluriel.

Ouzbékistan est bien attesté en français sous cette forme, il est inutile de l'écrire avec un u initial.

Pandjāb est employé par G. Fussman, mais n'est pas de l'anglais (c'est une transcription du Pandjabi) ; il nous a semblé préférable à l'anglais Pendjab.

Saka (attesté par plusieurs auteurs, je n'ai pas vu l'utilité de lui adjoindre le h de Sakah). Le pluriel pour **Saka** et **Yavana** paraît normal, si l'on francise ces termes, mais j'utiliserai aussi **Saces** qui est une francisation désormais fréquente.

Yuezhi (nom ou adjectif) selon l'usage français de certains auteurs (G. Fussman, P. Bernard), et non yueh-tchi ou yuëh-chi (deux des nombreuses orthographes associées à ce peuple). Mais le mot apparaissant rarement au pluriel dans les publications scientifiques, car non francisé, nous ne l'accorderons pas.

I)Le territoire et ses limites

Quelle est la place de l'Asie centrale grecque dans l'historiographie des royaumes hellénistiques ? Définir les Grecs en Gréco-Bactriens et Indo-Grecs fut long ; l'approche historiographique de ces régions fut soumise à la question coloniale et à des visions contradictoires des rapports est-ouest ; enfin, il est difficile de délimiter avec précisions les contours des territoires grecs en Asie centrale.

1) Historiographie du territoire

I.1.1 L'Asie centrale grecque redécouverte

A.K. Narain le faisait remarquer dès les premières lignes de son livre *The Indo- Greeks Revisited and supplemented* [48] : tout semble commencer avec Theophilus Bayer, en 1738, à Saint-Pétersbourg [49]. Fort savantes, les pages de Bayer sont d'abord intéressantes car tributaires de leur époque : mêlées de persan, de grec, de latin et de sanskrit, elles montrent combien le XVIII^{ème} siècle était ouvert aux rapprochements étymologiques, au comparatisme naissant et parfois hasardeux. Mais cette histoire est surtout littéraire, imprégnée d'une tradition poétique et légendaire qui fait remonter l'Hellénisme en Asie centrale à Dionysos[50] et qui tente par ces références aux auteurs classiques de pallier le manque d'informations historiographiques et le peu de matériel collecté sur le terrain. Th. Bayer vient à l'Asie centrale par le biais de l'Asie indienne et chinoise, il n'aborde les territoires grecs des confins de l'Inde qu'avec appréhension, tardivement, presque contraint : ainsi avoue-t-il dans sa préface qu'il préféra vingt ans se consacrer à d'autres occupations plus urgentes. Et pourtant, le chercheur s'étonne de découvrir, dans ce vénérable grimoire de 142 pages, tout ce qui fera la recherche des deux siècles à venir : les sources antiques sont à peu près toutes présentes, certains des principaux rois (« Theodotus, Euthydemus, Demetrius, Menander, Eucratides »), les gymnosophistes et les brahmanes (XLVII), les supposées dettes des Indiens envers les

[48] NARAIN, 1957, (rééd.2003), p. 3.
[49] BAYER T.S., *Historia Regni Bactriani*, St Petersbourg, 1738.
[50] « In venusta memoria multa ad Bactriani populi celebritatem exstant : ad perpetuam rerum gestarum memoria perpauca. Virtus gentis apud Graecos ita celebrata fuit, ut in fabulis quoque poetae Dionysio ex Bactris debellatis gloriam quaererent.», p. 1.

Grecs (XLVIII) [51], cette dernière question occupant d'ailleurs un nombre important de pages sur la fin de son ouvrage, et déjà les monnaies. Comme l'écrit R. Mairs : « Bayer has accomplished the fundamental task of collecting and discussing the references to Bactria in the works of Greek and Roman historians »[52].

On chercherait en vain une synthèse sur l'idéologie et les pratiques monarchiques (économiques ou militaires) : l'auteur défriche un territoire inconnu, tente de borner un espace et une période, montre que ces souverains étaient en contact avec les Séleucides, les Parthes, les Indiens. C'est beaucoup, finalement, et la sympathie naît devant ce travail effectivement fondateur, ce latin énergique sans fioriture rhétorique. Th. Bayer est le premier à détacher les Grecs d'Asie du reste de l'hellénisme, à tenter de les étudier spécifiquement, et non plus comme une annexe de l'expansion perse, ou macédonienne, ou comme le point ultime du génie grec qui aurait irrigué jusqu'aux confins de l'Asie, alors qu'il opérait de même façon de l'autre côté de la Méditerranée, en Italie[53].

Car c'est bien ainsi, en effet, aux marges de l'intérêt pour les grands ensembles historiques, qu'ont dû écrire auparavant sur l'Asie centrale grecque les premiers historiens antiques ou médiévaux, Nicolas de Damas, Alexandre Polyhistor, Posidonius d'Apamée[54], bien que nous ayons perdu l'essentiel voire la totalité de leurs œuvres. Polybe lui-même, notre plus longue source littéraire antique avec Strabon sur la région, n'aborde la Bactriane qu'à l'occasion des équipées militaires d'Antiochos III, ou pour des raisons de stratégie militaire et de poliorcétique, et Plutarque délaisse des types humains de rois pourtant forts et impressionnants, et ne cite Ménandre I^{er} qu'au détour d'une comparaison. Si les historiens antiques n'ont pas semblé intéressés par les rois grecs d'Orient, les géographes (Pline, Strabon), ont d'abord accompli leur description de l'*oekoumène* ; ce n'est que par accroc, secondairement, qu'ils laissent des informations historiques.

Comme le remarque O. Coloru, le traitement réservé par l'époque byzantine ne fut guère plus précis : la Bactriane, et les rois grecs, furent un prétexte pour une rêverie mythique

[51] « Indorum sapientia nimis laudata : Indi numerorum nomina a Graecis simul cum arithmetica acceperunt.»
[52] MAIRS, 2014, p. 255.
[53] MAIRS, 2014, p. 257 : « For the modern historian of ancient Bactria, the importance of Bayer's work goes above and beyond simple precedent, although it is of course fundamental and ancestral to all Bactrian studies since. Bayer's work remains relevant, and potentially instructive, because of his scholarly agenda – in the *Historia Regni Graecorum Bactriani* and other studies – of reclaiming an obscure topic, making it accessible to a wider audience, and persuading this audience that it can be made knowable. This, in some ways, has been the task of every historian of Bactria since.»
[54] COLORU, 2009, p. 21 et sq. Ces historiens, compilateurs ou encyclopédistes avant l'heure, traitent de la Bactriane quand ils écrivent l'histoire des Parthes (sans doute ce qu'a fait Posidonius), ou par souci d'exhaustivité, à l'occasion d'une notice. Nous aborderons plus loin en détail la question des sources littéraires antiques en rapport avec le sujet de la thèse.

où figuraient Sémiramis, Cyrus, ou les chrétiens des *Actes de Thomas* ; et les soubresauts de l'actualité les mirent aussi en lumière, quand l'Asie centrale se révéla source de dangers et qu'il fallut combattre ou aider les Sassanides[55].

L'Océan Indien et le monde oriental ne furent pas oubliés par le Moyen Âge, mais traités de façon onirique et fantasmatique. Cet océan qui paraissait alors fermé, ne s'ouvrira qu'en 1469 sur les mappemondes. J. Le Goff s'interroge sur les raisons d'une telle méconnaissance ; aux informations parcellaires ou sommaires qui nous sont parvenues de l'Antiquité (mais nous avons perdu beaucoup de textes, faut-il le rappeler), J. Le Goff ajoute que cet océan et les pays qui le bordaient furent longtemps fermés aux chrétiens par les marchands orientaux qui le considéraient comme chasse gardée. Les marchands occidentaux passaient plus au nord, et quand ils s'aventuraient dans ces zones, leurs préjugés, leurs peurs handicapaient l'esprit critique. L'Inde, plus spécifiquement, devint ainsi une sorte de « Paradis mêlé de ravissements et de cauchemars »[56], et l'Océan Indien acquit le statut étrange d'anti-méditerranée, monde inversé où tout était possible, la naissance de cynocéphales comme l'acquisition de richesses inépuisables. Nous pouvons ajouter, à la suite encore de J. Le Goff, qui ne s'appesantit pas sur ce dernier point mais l'évoque, que le prestige universel d'Alexandre de Macédoine, aussi présent dans les esprits en Asie qu'en Occident, ne pouvait que desservir le souvenir ou l'évocation des autres souverains de la région[57]. Alexandre était indépassable, incomparable, sans qu'on pût ni surtout voulût remettre en cause la certitude de sa suprématie militaire et de l'étendue de ses conquêtes territoriales.

Les Portugais ouvrirent la route moderne des Indes, et la curiosité des érudits se nourrit de leurs voyages : J.M. Lafont [58] détaille les moyens par lesquels un curieux ou un érudit du XVII^{ème} siècle obtenait les informations, les pierres précieuses, les objets pour les cabinets de curiosité, ou encore les monnaies. Mais surtout, la liste des ouvrages en latin et espagnol dont se composait la bibliothèque du savant aixois Fabri de Peiresc, révèle que la Perse, la Chine, le « Catay », et l'Inde figuraient en bonne place dans l'univers mental de son possesseur. Peiresc était avide de monnaies orientales, et ceux de ses papiers qui n'ont pas été détruits nous prouvent qu'il connaissait déjà les différentes langues d'émission, et se révélait un passionné de monnaies grecques ; dans les sept pages du *Mémoire pour les Indes* conservé

[55] COLORU, 2009, p. 57-73.
[56] LE GOFF, 1977, p. 283.
[57] Évoquant les souverains du Badakhshân, Marco Polo écrit ainsi : « Tous les rois héréditaires sont descendants du roi Alexandre et de la fille du roi Darius, grand souverain de la Perse. Par amour pour Alexandre le Grand, ils s'appellent tous, à la façon locale, dans la langue sarrasine, Zu-l-Qarnayn», cité par ABASIN, 2004, p. 61.
[58] LAFFONT, 2003.

à la bibliothèque Inguimbertine à Carpentras, ces monnaies sont citées en bonne place dans la liste de ses préoccupations, à côté des pierres précieuses : « S'il se trouve pareillement de grosses medailles d'or antiques, comme l'on dict qu'il y en a es mains de cez grands, il en fauldroit tirer s'il estoit possible des empreintes de plomb, ou aultrement, et en prendre un contrepoids bien juste (plustostde cuyvre que de plomb, à cause que le plomb se diminüe trop tost et se reduict en poudre) et juger de l'ancienne valeur de la piece. S'il s'en trouve à vendre à prix honneste, principalement de celles qui sont [deux mots raturés] fort espoisses, eu esgard à la longueur, et qui ont des lettres et caracteres autres que Latins [Grecs] et Arabes, il ne les faudroit pas laisser eschapper facilement, sur tout celles ou il y a des caracteres samaritains, ou qui en approchent. Et les Grecques mesmes ne se doivent pas negliger. Toute sorte de medailles de cuivre, aultres que Latines, et Arabesques, sont bonnes à recouvrer, principalement, celles qui se peuvent recognoistre pour Grecques, ou escrittes en caracteres samaritains, ou qui les ressemblent à peu prez » [59]. On ignore, à ce jour, si dans les 12 000 monnaies et médailles de la collection dispersée des pièces de Peiresc, des exemplaires bactriens existaient.

Les rois grecs d'Asie centrale étaient connus grâce aux auteurs antiques, et réduits à la proportion d'objets pour cabinets de curiosités ; c'est naturellement ainsi qu'ils resurgirent : Th. Bayer, en effet le premier historien moderne de la Bactriane grecque, déchiffre et retranscrit les inscriptions de deux monnaies, dont un tétradrachme d'Eucratide[60]. Ces deux monnaies furent-elles l'élément décisif qui déclencha en Th. Bayer le désir de se consacrer aux rois de Bactriane et d'inventer la Bactriane comme sujet autonome d'historiographie ? Du moins peut-on affirmer que l'attribution de l'une d'entre elles à Eucratide certifiait la véracité des sources antiques qui citaient ce roi.

Le reste fut la petite histoire de la grand lutte des Français et des Britanniques pour la mainmise sur l'Inde : d'anciens officiers de Napoléon y prirent un temps leur part, avant que la France ne perdît définitivement pied dans la région. Le général Jean-François Allard fut l'un d'eux, et en 1836, avant son départ pour le Pandjab où il devait mourir en 1839, l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres lui adresse 19 pages d'instructions ; page 15, des lignes semblent prophétiques pour qui sait le destin archéologique de l'Afghanistan moderne, notamment la découverte des inscriptions d'Aśoka : « La numismatique nous a révélé un fait qui se trouve d'accord avec la configuration même du pays, et sur lequel les Anciens ne nous

[59] LAFONT, 2003 : *Le Mémoire pour les Indes,* est déchiffré, présenté en annexe de son étude.
[60] Le terme de « reproduction » qui figure dans certains ouvrages à propos de ces monnaies prête à confusion : Bayer ne les dessine pas, il ne présente que les écritures.

avaient transmis aucune lumière ; c'est qu'il y eut des dynasties grecques rivales, ou alliées, mais, en tout cas, contemporaines, au sud et au nord du Caucase indien […] Dans cette vue il serait fort important de se procurer des relations sûres et suivies avec Balkh d'un côté et Candahar de l'autre. Cette dernière ville surtout, où réside un homme éclairé en numismatique, amateur et possesseur de médailles, Keramat Ali, natif de la Perse, accrédité par le gouvernement de l'Inde britannique auprès du roi de Candahar, devrait fournir des médailles, peut-être même des inscriptions […] »[61] .

Grâce à ces aventureux officiers, la Bibliothèque Nationale possédait, dès les années 1830-1840, une collection enviable de monnaies grecques d'Asie centrale, comprenant les principaux rois grecs de la région, à côté des monnaies frappées par les souverains Kouchans[62]. En France, mais aussi en Europe, la numismatique allait pendant plusieurs dizaines d'années représenter notre principale source d'information sur la région, au point d'influencer le vocabulaire avec lequel nous désignons les peuples de ces régions grecques.

I.1.2 Problèmes de définitions : bactrien, gréco-bactrien, indo-grec

Sous l'influence de Strabon, les historiens et géographes (nous ne retiendrons pas les néologismes des philosophes[63]) ne connurent d'abord que l'adjectif bactrien. C'est le terme qu'utilise l'allemand Th. Bayer, en 1738, quand il écrit son *Historia regni Graecorum Bactriani*. Il faut plus d'un siècle pour que le mot bactrien se ramifie ; apparaissent alors d'autres dénominations qui paraîtront plus précises aux savants : gréco-bactrien, indo-bactrien et indo-grec. Ainsi, Th. E. Mionnet, dans son édition de 1819 de *Description de médailles antiques, grecques et romaines*[64], ne connaît que la Bactriane (« rois de la Bactriane ») ; G. F. Creuzer[65], en 1825, tente de préciser les contours des différents royaumes, usant tantôt de bactrio-médiques, ou de médo-bactriens ; il ne connaît pas les gréco-bactriens à cette date. Mais en 1849, lors d'une réédition, son vocabulaire s'est précisé : il écrit désormais que Télèphe est un roi gréco-bactrien. *Le Journal des savants*[66], en 1835, consacre de longs

[61] LAFONT, 1994, p. 62-63.
[62] LAFONT, 1994, p. 30-32, présente un tableau comparatif de deux catalogues de la collection, l'un datant de 1839 et l'autre de 1854. On y découvre que Ménandre est déjà le roi dont la production monétaire est la plus fréquemment découverte par les paysans locaux.
[63] BUCHEZ, 1840, p. 562 : « … du système indo-grec qui opprime depuis si longtemps la philosophie chrétienne. »
[64] MIONNET, 1811.
[65] CREUZER et GUIGNIAUD, 1825.
[66] RAOUL-ROCHETTE, 1835.

articles aux monnaies de Ménandre, le roi indo-bactrien, variante de gréco-bactrien. Longtemps les trois expressions bactrien, gréco-bactrien et indo-bactrien vont rivaliser. Quand ils hésitent, les historiens, les géographes ou les numismates se servent alors de la vieille dénomination de Strabon, toujours opératoire : ainsi F. Sta et W. Havemann[67], en 1830, publient *Handbuch der Weltgeschichte*, en affirmant que Ménandre est bactrien ; J.-J. Guillemin[68], en 1858, écrit une *Histoire ancienne* qui présente Ménandre comme un roi de Bactriane, et T. R. Davids[69], dans l'introduction de sa traduction du *Milindapañha*, en 1890, n'utilise que le terme de Bactrien (« Bactrian Kings »).

L'invention du terme « indo-grec » revient peut-être aux Allemands, car en 1839 dans une publication de Göttingen l'adjectif *indogriechischer* apparaît nettement différencié de *baktrischer* [70]; mais c'est aux alentours de 1850 que la distinction s'opère et se généralise chez les historiens entre indo-grec et bactrien ; il semble qu'indo-grec apparaisse pour qualifier tout d'abord les monnaies, l'empire, ou la sculpture, puis les rois mais en dernier lieu, *The Journal of The Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*[71], en 1859, utilise le terme pour le royaume, ainsi que *The Journal of the Asiatic Society of Bengal* en 1865 [72]. Mais en 1865 M. Mackenzie l'utilise également pour les rois. En 1890 J. P. Mahaffy[73] présente Ménandre comme roi indo-grec. En France, J. de Saint-Martin[74], dans ses *Fragments d'une Histoire des Arsacides*, en 1850, traite des Bactriens en tant qu'habitants du royaume de Bactriane, mais n'écrit rien sur les indo-grecs ; J. C. F. Hoefer[75], en 1850, évoque le royaume bactrien en le différenciant nettement des royaumes indo-grecs. Finalement, quand J.A. Decourdemanche[76], dans *Le Traité des monnaies et des poids anciens et modernes de l'Inde*, en 1913, établit une différence nette entre monnayage bactrien et indo-grec, l'habitude est déjà prise de distinguer les deux adjectifs pour qualifier le royaume ou les monnaies. Mais en France, pour qualifier un roi, l'expression gréco-bactrien continue longtemps d'être en usage : J.-B. F. Obry[77] en 1863 présente Ménandre comme un roi gréco-bactrien, tandis que M.

[67] HAVEMANN, STA, 1844.
[68] GUILLEMIN, 1858, p. 567.
[69] RHYS DAVIDS, 1890.
[70] *Göttingische Gelehrte Anzeigen, unter der Aufsicht der König*, Gesellschaft der Wissenschaften, Akademie der Wissenschaft in Göttingen, 1839, p. 970.
[71] BEAUVOIR PRIAULX de, 1860, p. 104.
[72] MACKENZIE, 1865, où figure une des premières occurrences de l'expression «indo-greek Kings ».
[73] PENTLAND MAHAFFY, 1890, p. 23.
[74] SAINT-MARTIN de, 1850, p. 357.
[75] HOEFER, 1850, p. 16.
[76] DECOURDEMANCHE, 1913.
[77] OBRY, 1863.

Maindron[78] en 1898 et E. Lavisse[79] en 1894 mentionne l'art indo-grec ou le royaume indo-grec, mais Lavisse parle des gréco-bactriens, et n'applique pas le terme indo-grec aux hommes. Ainsi, dans tout le XIX^{ème} siècle, la monnaie, le territoire et l'art ont accrédité l'existence d'une réalité indo-grecque, et ce n'est que progressivement que l'on appliquera le mot aux hommes en Angleterre, tant il paraissait difficile en France de se détacher de Strabon et de ses Bactriens, mot générique commode pour désigner tous les Grecs de la région. L'émergence de l'adjectif « indo-grec » fut lente, et longtemps son usage manqua d'une définition, ou du moins d'un emploi précis.

G. Jouveau-Dubreuil[80], en 1914, n'hésite plus à évoquer un roi indo-grec, de même que Jean Przyluski[81] en 1920, et bien sûr W.W.Tarn en 1938. Les rois indo-grecs sont alors, pour tous les historiens, séparés des Bactriens, d'une façon qui doit néanmoins sembler insatisfaisante : W.W. Tarn[82] comme A.K. Narain en 1957 associent les deux régions, la Bactriane et la zone indo-grecque, prouvant ainsi sans le vouloir combien la dénomination indo-grec est peut-être artificielle. Même G. Fussman[83] a du mal à nous convaincre de sa validité : son article de 1993, référence essentielle pour l'étude de Ménandre I^{er}, s'intitule *l'indo-grec Ménandre*, mais c'est pour mieux ancrer Ménandre dans le milieu indien, mieux en affirmer l'indianité puisqu'il se sert des versions chinoises du *Milindapañha* traduites par P. Demiéville et réalise une sorte de paradoxe historiographique.

À l'heure actuelle, Bactrien est un adjectif spécialisé, réservé à la Bactriane historique, ou pour localiser plus précisément la zone concernée, réservé au nord de l'Hindou kouch ; indo-grec est utilisé pour désigner les autres royaumes grecs de la région, au sud de cette chaîne montagneuse, avec un certain flottement sémantique relativement à l'Afghanistan (est-ce un pays de l'orbite bactrien, ou indo-grec ? sa position médiane entretient le doute). Il est donc nécessaire d'utiliser ces deux termes, puisqu'ils sont désormais entérinés par toute l'historiographie. Cependant les historiens, dans le louable souci de conceptualiser des différences matérielles constatées en numismatique et en géographie, ont créé de toutes pièces une réalité qui aurait surpris les hommes et les femmes de l'Antiquité. Indo-grec est un terme générique commode ; un résumé historique, une coquille vide, et l'on peut affirmer que les Indo-grecs n'ont jamais existé d'une part, mais aussi que l'association des deux parties, la

[78] MAINDRON, 1898, p. 126.
[79] LAVISSE, 1896, p. 837.
[80] JOUVEAU-DUBREUIL, 1914.
[81] PRZYLUSKI, 1920.
[82] TARN, 1938.
[83] FUSSMAN, 1993.

grecque et l'indienne, vise à donner l'illusion d'une entité politique, territoriale, humaine, hybride certes, mais synthétique qui n'a elle-même jamais existé en tant qu'elle aurait eu conscience d'elle-même sous cette forme synthétique. Les habitants du royaume de Ménandre eurent des identités : les hellénophones, qu'ils fussent grecs d'origine lointaine ou proche, ou non-grecs hellénophones, se voyaient probablement grecs. Face à un habitant de Syrie, d'Égypte, sans doute se seraient-ils présentés comme Bactriens. Les autres habitants, imaginons-les sans doute d'abord attachés à leur ethnie, puis à leur région ou leur potentat local, éventuellement pour certains, les sramanas par exemple, l'identité pouvait-elle être religieuse.

I.1.3 Le mirage indien : illusions et admirations

« On sait que, dans l'historiographie, la question de la constitution et du fonctionnement des « mondes multiculturels » a retenu l'attention des savants, ce depuis le XIX^{ème} siècle et pour de nombreuses régions du monde méditerranéen. On sait aussi que les phénomènes de langue, les phénomènes des pratiques religieuses et des croyances, les phénomènes de représentations, essentiellement à travers la littérature, les arts plastiques et l'archéologie, ont toujours constitué les principaux champs de la recherche » [84]. À bien des égards, le monde indien présente une identité aussi forte et originale que celle de l'Égypte lagide. Pourtant, alors que les Grecs ont entretenu avec l'Égypte un rapport admiratif depuis Hérodote, et que la période hellénistique y vit même la coexistence des modèles idéologiques royaux[85], une semblable considération semble avoir été refusée dès l'Antiquité à l'Inde. Sans doute, encore, l'influence des victoires d'Alexandre, couplée avec les souvenirs de la venue civilisatrice de Dionysos et Héraclès en terre indienne, ont ancré dans les esprits l'idée d'une nécessaire comparaison, et par conséquent infériorité de l'Inde face à la Grèce : « Les Indiens se nourrissaient aussi des bêtes qu'ils capturaient, et les mangeaient crues, du moins avant l'arrivée de Dionysos. Mais lorsque celui-ci vint, et qu'il devint le maître de l'Inde, il fonda des villes, leur donna des lois et fit don du vin aux Indiens comme il l'avait fait aux Grecs … »[86]. Tout Grec superpose naturellement à cette vision, qu'Arrien attribue à Mégasthène, le souvenir du cyclope homérique ; cette anthropologie culinaire cache une infériorité politique, civique, comportementale, dont les débarrasse mythiquement Dionysos,

[84] COUVENHES, LEGRAS, 2006, p. 5-11.
[85] DUNAND, 2006, « Les deux modèles me paraissent coexister sans heurt, mais sans interférence », p. 129.
[86] ARRIEN, VII, 2002, p. 43.

afin que les Indiens s'acheminent vers la civilisation, c'est-à-dire commencent à ressembler aux Grecs.

L'Inde eut souvent à se défendre d'être la parente pauvre de l'intelligence et de la culture, heureusement sauvée de ses déficiences par une Grèce naturellement civilisatrice. Th. Bayer consacrait la partie finale de son livre à critiquer l'attribution aux Indiens de la paternité des noms de nombres, puis la paternité de l'arithmétique, et même de la musique. La colonisation britannique[87] et la présence anglaise dans ces contrées entérina, un temps, l'idée que les colonisateurs modernes étaient dans une position comparable à celle des anciens Grecs : « La situation des Anglais, dans l'Inde actuelle, peut aider à comprendre celle des Grecs dans l'Inde d'il y a deux mille ans », écrivait E. Goblet d'Alviella[88], dans un livre par ailleurs très documenté, s'autorisant de l'exemple de J. Fergusson et de celui du général Cunningham[89] pour chercher les influences classiques dans les sciences et les arts de l'Inde, même s'il reconnaissait que démêler les apports grecs dans, par exemple, les sciences indiennes, est une tâche ardue[90]. L'historiographie indienne s'employa, dans les limites d'une problématique qui lui était imposée, à nuancer et infléchir les affirmations du colonisateur : G. N. Banerjee[91] détaille l'apport grec dans les arts du Gandhara, mais défend la science indienne, valorise les arts notamment la littérature, et la comparaison avec l'hellénisme paraît souvent un artificiel prétexte utilisé pour exprimer un subtil nationalisme.

Mais le souvenir reste principalement de la querelle entre les deux plus grands historiens du monde grec en Asie, W.W. Tarn et A.K. Narain. W.W. Tarn, en 1938[92], usant d'un anglais magnifique, fit avec grandeur et élégance entrer les Grecs de Bactriane et d'Inde dans le monde antique connu, au prix d'une reconstitution qui outrepassait parfois la documentation dont il disposait : les Grecs étaient des Européens, des colonisateurs et des civilisateurs. En réponse, l'indien A.K. Narain[93], vingt ans plus tard, annexait des Grecs submergés par le monde indien et donc indianisés, voire devenus indiens.

---

[87] « This picture of colonialist historiography of ancient India is reflected in works on the Indo-Greek and Greco-Roman influence in India. Especially notable is the way in which the appropriation of Graeco-Roman culture by European culture – and the consequent identification of the Indo-Greeks with the British – is accepted by almost all parties." MAIRS, 2006, p. 19-30.

[88] GOBLET D'ALVIELLA , 1897, p. 23.

[89] GOBLET D'ALVIELLA , 1897, p.5.

[90] GOBLET D'ALVIELLA , 1897, p. 95.

[91] BANERJEE, 1920 (2007).

[92] TARN, 1938.

[93] NARAIN, 1957.

Les passions retombées, l'historienne indienne de formation marxiste, R. Thapar[94], envisage désormais des rapports d'égalité entre Inde et monde gréco-romain : les rois grecs sont ainsi des intermédiaires entre la Méditerranée et le sous-continent indien : « The Indo-Greek kings strengthened the contact with western Asia and the eastern Mediterranean which had started in the Mauryan period». Les échanges commerciaux et monétaires sont l'occasion d'une reconnaissance mutuelle : « India was now visible in the Greco-Roman world not merely as a land of the fabulous, but more realistically as a place with potential for trade and with traditions of knowledge that interested Mediterranean scholars » [95].

Que l'on n'accepte ou pas cette idéale vision des rapports Est-Ouest[96], critiquable pour l'optimisme dont fait preuve R. Thapar en créditant l'Occident ancien de capacités à envisager avec réalisme l'Inde antique, le temps n'est plus à l'imposition d'une suprématie, mais aux « cultural interactions », variante du transfert culturel de l'historiographie européenne. Une telle conception permet à chaque civilisation d'être étudiée hors de toute subordination à une autre, dans son identité qui s'est aussi nourrie d'échanges avec l'étranger, sans être acculturée, ou contaminée, ou soumise.

Et plus encore : une telle vision des rapports entre civilisations postule que les interactions peuvent avoir été réciproques, et non systématiquement contraintes par la force militaire et administrative du vainqueur[97]. Ainsi, et pour évoquer en comparaison un autre royaume hellénistique, G. Coqueugniot peut à juste titre écrire que la bibliothèque d'Alexandrie était « un élément de [la] politique d'exaltation de la culture hellène dans un pays étranger », ajoutant que « la création d'institutions d'érudition prestigieuses orientées uniquement autour de la science grecque, comme le Musée et la Bibliothèque, s'inscrivait dans une politique globale de protection de l'hellénisme face à une culture indigène multimillénaire » [98].

---

[94] THAPAR, 2002, p. 245.
[95] THAPAR, 2002, p. 254.
[96] On peut toujours consulter avec intérêt l'étude de FILLIOZAT J., 1981, p. 97-135. Ces pages présentent le grand intérêt de se différencier des opinions communément admises sur le sujet : pour l'auteur les informations dont disposaient les Grecs et les Romains étaient moins fantaisistes qu'on ne le croit ordinairement, et il va même jusqu'à écrire que les Indiens ont tenu en plus haute estime les Grecs que ceux-ci ne l'ont fait à leur égard. Mais les sources historiographiques de Filliozat datent, et l'historiographie contemporaine souligne plutôt combien les Grecs se sont intéressés aux Indiens pour s'y mirer, y reconnaître leurs peurs et s'en dissocier. Voir sur le sujet, MUCKENSTURM-POULLE, 2010, p. 57-71.
[97] BERTRAND, 2006, p. 151-152.
[98] COQUEUGNIOT, 2008, p. 4.

2) Un flou territorial

I.2.1 Une cartographie difficile à établir

L. Martinez-Sève a récemment publié un *Atlas du monde hellénistique*[99] dont les cartes sont les premières à tenter une délimitation de la Bactriane indépendante et des royaumes indo-grecs. Jusqu'alors, en effet, les cartes présentant l'Asie centrale grecque révélaient les emplacements des villes, des fleuves, mais n'osaient pas dessiner les contours des royaumes. Comme nous le verrons plus loin, cette prudence s'explique par des causes historiques : des guerres supposées incessantes entre les souverains locaux, des guerres contre les forces séleucides, indiennes, parthes, nomades, ont constamment remodelé un territoire dont la configuration montagneuse interdisait d'ailleurs (sauf dans la région de la plaine de Kaboul) qu'il fût totalement et absolument sous contrôle[100].

Mais nos sources géographiques antiques ne nous aident guère : Strabon, Ptolémée, comme la plupart des anciens grecs et romains, considèrent que les fleuves sont des frontières naturelles tout autant que politiques[101]. Leurs propres sources d'information nous échappent le plus souvent, et sont probablement, pour la région qui nous concerne, des documents historiques de seconde main, ou d'éventuels souvenirs de compagnons d'Alexandre. Négliger les informations données par Strabon (VI, 11.1) serait évidemment absurde, et l'on peut tenir pour admis que Bactriane et Sogdiane avaient des liens anciens puisqu'elles faisaient partie de la satrapie séleucide. Mais il faut garder en mémoire que les Grecs opéraient des conversions de latitude et de longitudes parfois peu fiables car effectuées fort loin du lieu où les voyageurs avaient opéré les relevés initiaux[102].

---

[99] MARTINEZ-SEVE, 2011.

[100] Voir le dossier iconographique, n°5, pour la présentation de la géographie physique de l'Afghanistan.

[101] C'est un des points fondamentaux de la démonstration de Staviskij B. quand il établit les limites géographiques de la Bactriane sous les Kouchans. STAVISKIJ, 1986, p. 51-52.

[102] Serge Veuve, dans un article consacré à deux cadrans solaires découverts lors de fouilles à Aï Khanoum, montre bien qu'elles sont les capacités mais aussi les limites des relevés effectués par les Grecs : « La latitude réelle d'Aï Khanoum est de 37° 10'. Les résultats des calculs précédents présentent des écarts allant de moins 5' à l°20'. Il faut y voir des inexactitudes toujours possibles pour les mesures prises directement sur le cadran, mais aussi et surtout un léger manque de cohérence interne dans le tracé des différentes courbes sur la pierre par le constructeur du cadran. L'écart est somme toute minime. Même si l'on veut retenir le chiffre le plus faible, valable pour une localité située à 147 km au Sud d'Aï Khanoum, il est fort vraisemblable que le cadran a été construit à Aï Khanoum et pour Aï Khanoum. De toute façon la précision dans la mesure du temps n'avait pas la même importance dans l'antiquité que de nos jours. C'est ainsi que Pline signale que les Romains mirent près d'un siècle pour s'apercevoir qu'un cadran solaire transféré de Catane à Rome en 263 av. J.-C. ne leur donnait pas des informations correctes » : VEUVE, 1982, p. 34.

Claude Ptolémée, plus spécifiquement, est inutilisable pour la Bactriane. Référence incontournable de l'histoire de la géographie, et remarquable travail de savant, *Le Traité de Géographie* est d'abord une réflexion sur la démarche du géographe, une remise en cause des conceptions et des méthodes cartographiques antiques, en même temps qu'une somme astronomique et arithmétique. S'appuyant sur les découpages satrapiques d'époque antérieure, et donc obsolètes à son époque, il ne peut donner d'informations fiables sur les réalités politiques de son temps, et ce d'autant plus qu'il accumule les erreurs. C. Rapin[103] relève ainsi, concernant la Bactriane, la liste des villes mal situées, des fleuves coulant hors de leur lit vraisemblable, des régions déformées, des distances fautives : contradictions entre les sources utilisées par le savant grec et erreurs méthodologiques n'enlèvent évidemment rien au progrès scientifique que représente à son époque l'étude de Claude Ptolémée. Néanmoins, nous faisons définitivement nôtre le jugement de C. Baratin : « La compilation anarchique à laquelle il s'est livré, ainsi que les erreurs de toutes natures que l'on repère dès que l'on a matière à comparer avec les données de terrains ou aux autres sources plus fiables et datées, interdisent d'exploiter son œuvre à des fins historiques autrement que pour confirmer une information connue par ailleurs… » [104].

D'anciennes chroniques chinoises ont également compilé des informations historiques et géographiques sur l'Asie centrale : le *Shiji* rédigé par Sima Qian (II^{ème} et I^{er} siècles de notre ère), le *Hanshu* rédigé par Ban Gu, (I^{er} siècle de notre ère), et le *Hu Hanshu* rédigé par Fan Ye aux IV^{ème} et V^{ème} siècles de notre ère. Ces trois ouvrages, que nous aurons l'occasion d'évoquer plus loin plus en détail, nous livrent parfois des informations sur ces confins de l'empire chinois qu'étaient les territoires d'Asie centrale ; mais leurs connaissances sont de seconde main, le *Shiji* notamment reprend le récit effectué par Zhang Qian à la suite d'une mission impériale : le rapport de Zhang Qian, probable espion de l'empereur, daterait cependant de 125 avant notre ère. Outre les limites de la méthode suivie par les compilateurs, on doit reconnaître aussi que les adopter comme source précise d'informations nécessite une forte capacité imaginative ; en d'autres termes, leurs indications géographiques et démographiques, à moins de se livrer à des extrapolations ingénieuses, sont très vagues.

Qu'on en juge, sur ces quelques lignes extraites du Shiji traduites en anglais par B. Watson : « Daxia (Bactria) is situated over 2,000 *li* [105]southwest of Dayuan, south of the Gui River (= l'Oxus). Its people cultivate the land and have cities and houses. Their customs are

[103] GRENET, RAPIN, 2001b, p.201-226, notamment les pages 201- 204.
[104] BARATIN, 2009, p.54.
[105] *Li* : à l'époque 358,2 m.

like those of Dayuan. It has no great ruler but only a number of petty chiefs ruling the various cities. The people are poor in the use of arms and afraid of battle, but they are clever at commerce. After the Great Yuezhi moved west and attacked and conquered Daxia, the entire country came under their sway. The population of the country is large, numbering some 1,000,000 or more persons. The capital is called the city of Lanshi (Bactra) and has a market where all sorts of goods are bought and sold »[106]. Nous n'insisterons pas sur une estimation démographique que rien ne vient étayer, ni sur une certaine imprécision relative aux ressources économiques (relevons l'insistance sur le commerce). Nous pouvons conclure, de ces lignes, que l'Oxus aurait représenté une frontière septentrionale pour la Bactriane du II^{ème} siècle av. J.C., et que la frontière aurait de toute façon bougé à la date de la rédaction, postérieure à l'observation de terrain. Parler de frontière est cependant presque abusif, si l'on accorde quelque crédit à l'émiettement politique que constate Zhang Qian (tout voyageur de l'époque était d'abord attentif aux conditions de sécurité de son périple) : pas d'État véritablement constitué, mais une mosaïque de principautés autonomes dans des proportions difficiles à établir. Par ailleurs, cette frontière, à supposer qu'elle fût politique et militaire, a-t-elle délimité aussi l'influence culturelle, linguistique du royaume de Bactres ? Il est difficile d'imaginer que des populations de même nature, de même origine ethnique, naviguant et transitant sur ce fleuve, n'ait pas essaimé des deux côtés de la rive.

La notion de frontière est donc à envisager de façon très peu statique et très peu limitative, même si huit siècles plus tard, le pèlerin Xuanzang (7ème siècle de notre ère) relève encore l'Oxus comme le principal élément topographique notable dans la région : « Le royaume de Bo he (Bactres) a environ huit cents li de l'est à l'ouest et quatre cents li du sud au nord. Du côté du nord, il est voisin du fleuve Bo zu (Oxus) » [107]. Le récit de Xuanzang est généralement peu mentionné par les historiens de la région ; on peut le comprendre, car le lettré chinois écrit sous les Tang, très longtemps après la présence grecque, mais son guide du pèlerin, comparable en bien des aspects à celui écrit par Amery Picaud au 13ème siècle pour le pèlerin de Compostelle, permet de visualiser et concrétiser les paysages, les difficultés de circulation dans ces montagnes, les disparités de populations.

[106] WATSON, 1962 (1993).

[107] La littérature sur ce voyageur est fort abondante, et deux traductions françaises existent par exemple. Ces lignes sont extraites de MEUWESE, 1968, p. 65.

I.2.2 La frontière nord

La délimitation de la frontière nord, par laquelle nous avons commencé, est la plus difficile à opérer ; nous allons résumer l'état du débat, l'économie ne peut en être faite, puisque nous verrons déjà s'esquisser ainsi les enjeux stratégiques et les ambitions territoriales des rois grecs dans le nord de leur aire d'influence. Deux conceptions différentes s'opposent. La première suit les indications données par les notations géographiques de Strabon, par Quinte-Curce et Diodore de Sicile quand ces deux derniers auteurs relatent la campagne d'Alexandre en Sogdiane (329-327 avant notre ère) : Bactriane et Sogdiane sont envisagées comme deux régions séparées, et indépendantes pendant une partie de la période gréco-bactrienne. La frontière[108] serait constituée par le complexe montagneux Hissar-Bajsun-Kugitang et des gorges naturelles fortifiées, *Les Portes de Fer*, passage obligé entre la Sogdiane au nord et la Bactriane au sud. B. Staviskij[109] et le numismate E.V. Zejmal[110] tirent quant à eux argument du fait que la circulation monétaire de monnaies grecques en Sogdiane fut très faible. Même du temps d'Alexandre les Grecs n'auraient ainsi que très temporairement pris pied en Transoxiane. L'assertion de Strabon serait donc confirmée.

E. V. Rtveladze interprète différemment les trouvailles monétaires effectuées depuis le XIX^{ème} siècle : « Mme G. A. Pugačenkova et moi-même professons qu'il y avait une circulation régulière de monnaies gréco-bactriennes non seulement dans la région de Termez, mais aussi dans le reste de la Bactriane du Nord et en Sogdiane et que le troc y avait perdu beaucoup de son importance économique passées » [111]. B. Lyonnet remarque la similitude des formes de vaisselle grecque trouvées dans la région, de tous côtés de l'Oxus et conclut : « L'étude de la céramique prouve donc, à notre avis, que la Transoxiane, jusqu'à Utrushan, était contrôlée par les Grecs autant que l'était la Bactriane proprement dite »[112]. Fouilles et découvertes de villes comprenant des niveaux hellénistiques d'occupation confirment ces dires, et V. Pilipko[113], par exemple, affirme que la région du cours moyen de l'Amou-darya pouvait être considérée comme partie intégrante de la Bactriane, la véritable frontière entre la

[108] P. Leriche, après avoir défendu fermement cette conception, la nuance désormais en considérant que , si la province du Sourkhan Daria ne peut être considérée comme un grand centre de la Bactriane hellénistique, elle fut dans son orbite ; LERICHE, PIDAEV, 2008, p. 29. Lire également sur la question des Portes de Fer : BAUD, GRENET, RAKHMANOV, RAPIN, 2006, et RAPIN, 2008, p. 98-121 (en russe).
[109] STAVISKIJ, 1986, p. 52
[110] FUSSMAN, RTVELADZE, 1984, p. 62.
[111] FUSSMAN, RTVELADZE, 1984, p. 62.
[112] LYONNET, 1997, p. 153.
[113] PILIPKO, 2001, p. 216-217.

Sogdiane et Bactriane étant matérialisée par les déserts du nord. Les fouilles réalisées récemment à Samarkand-Afrasiab[114], notamment la découverte d'un grenier à grains calciné, prouvent, elles-aussi, que les Grecs, à date ancienne, furent présents dans la ville, et que leur présence s'interrompit sans doute avant une nouvelle occupation, postérieure à la période achéménide et séleucide, au cours de laquelle le roi gréco-bactrien Eucratide occupa la ville sans pouvoir s'y maintenir définitivement[115].

Enfin, C. Rapin remet en cause l'extension territoriale de la Bactriane et la localisation de la frontière de la Bactriane aux *Portes de Fer*. La controverse est complexe, car elle porte sur l'itinéraire d'Alexandre lors de sa campagne de Sogdiane, sur les sources de l'Oxus, le cours même de l'Oxus et l'onomastique locale. C'est ainsi qu'au terme de ses analyses Claude Rapin écrit : « En identifiant l'Oxus au Darya-I Pandj et le haut Oxus au Wakhsh, il nous a été possible de situer sur le Wakhsh et l'Amou-darya la position réelle de la frontière entre la Bactriane et la Sogdiane et de retrouver avec une certaine probabilité les noms anciens de Termez et Aï Khanoum.

Comme nous le voyons dans ces nouvelles données, le parcours du haut Oxus n'est pas à chercher dans le Pamir ou l'Hindou Kouch, mais dans la chaîne de l'Alaï[116] au Tadjikistan. Pour ce qui concerne l'Iaxarte, qui est toujours cité en bloc avec l'Oxus dans la cartographie antique, aucune recherche moderne n'est en mesure de retrouver un ancien lit qui contournerait la mer d'Aral » [117].

Les analyses de C. Rapin n'ont pas suscité, jusqu'à ce jour, de réfutation en règle, et la carte qu'il fournit paraît des plus plausibles[118]. Quoi qu'il en soit, la frontière administrative ou militaire ne dut pas être hermétique, et il est préférable d'envisager l'existence d'une frontière linguistique et culturelle, située elle jusque dans la région de Samarcande-Maracanda (nom grec)-Afrasiab (nom antique), et dépassant donc l'aire géographique traditionnelle de la Bactriane ramenée au nord de l'Afghanistan actuel.

[114] BARATIN, MARTINEZ-SÈVE, 2013.
[115] MARTINEZ-SEVE, 2012a, p. 204-205.
[116] Il s'agit de la chaïne de l'Alaï qui s'étend du Kirghizistan au Tadjikistan. À ne pas confondre avec le massif de l'Altaï, situé plus au nord, au Kazakhstan.
[117] RAPIN, 2008, p. 99.
[118] Voir dossier iconographique n° 9.

I.2.3 Les frontières occidentales et orientales

(a) La fontière ouest des royaumes grecs correspond à ce que l'on nomme la Margiane, c'est-à-dire la région de Merv. Il faut toutefois nuancer cette identification, car l'oasis de Merv actuelle ne représente qu'une partie de ce qu'était la Margiane antique, bien plus étendue[119]. La Margiane devint perse au VI^{ème} siècle av. J.C., Alexandre la conquit et fonda une Alexandrie, Antiochos I^{er} s'y installa et fonda une ville (probablement Gyaour-Kala)[120], il est logique d'imaginer que la Margiane devint au III^{ème} siècle av. J.C. une partie du royaume gréco-bactrien, jusqu'au II^{ème} siècle av. J.C. La région de Merv n'a fourni aucun élément épigraphique important, et fouillée par les archéologues soviétiques, peu d'informations sur la présence grecque. Ainsi, même à Gyaour-Kala la moisson est faible : les premières monnaies sont arsacides, et une monnaie d'Euthydème seulement fut découverte[121]. Les archéologues soviétiques considérèrent que les années de présence grecque ne laissèrent qu'une trace limitée, pour ne pas dire négligeable, dans la région : « D'une façon générale, les archéologues soviétiques ont considéré que la conquête d'Alexandre et l'occupation séleucide n'avaient pas laissé de traces archéologiques spécifiques autres que, éventuellement, une stimulation du développement urbain en cours à Merv et une intensification des échanges »[122]. Nous sommes donc face à une contradiction entre l'archéologie et les sources écrites qui soulignent que les Grecs furent présents en Margiane. Une réévaluation de cette présence conduit C. Baratin, qui use de prudence toutefois, à conclure : « On peut ajouter aujourd'hui qu'à Merv, l'influence grecque exercée par la présence séleucide en Margiane s'est très probablement prolongée lors d'une phase de domination gréco-bactrienne, dont nous avons vu qu'elle était attestée par les monnayages jusqu'au milieu du II^{ème} siècle avant notre ère »[123] . En définitive, si les Grecs conquirent et dirigèrent la Margiane, leur domination fut sans doute militaire, et par conséquent politique, mais exercée par quelques soldats. On ne peut déduire des quelques traces de culture hellénistique trouvées dans la région une importante présence démographique grecque : la Margiane subit l'attraction de la culture grecque, et plus tard encore quand la domination parthe fut établie, mais ces marches de la présence grecque étaient bien une frontière extérieure.

[119] GAÏBOV, KOCHELENKO, 2002, p. 46.
[120] GAÏBOV, KOCHELENKO, 2002, p. 48.
[121] BARATIN, 2009, p. 272.
[122] BARATIN, 2009, p. 273.
[123] BARATIN, 2009, p. 285.

(b) La frontière de l'Est semble aussi mouvante que la frontière ouest. Elle dépend des relations qu'entretinrent les Grecs et les Indiens, mais ne peut se définir territorialement avec une absolue certitude : quand et jusqu'où les premières conquêtes grecques eurent-elles lieu ? Jusqu'à quand les Grecs furent-ils présents en Inde, et jusqu'où ? Répondre à ses questions représente un défi dont aucun des spécialistes, numismate ou archéologue, n'est sorti définitivement et catégoriquement vainqueur jusqu'à maintenant.

Il semble cependant établi que les Parthes n'occupèrent pas la région de Taxila, et que les Grecs y restèrent donc après la perte de l'Arachosie. Les seules informations dont nous disposons sont numismatiques, et peu nombreuses. C. Baratin liste les trouvailles monétaires effectuées au sud de l'Hindou Kouch et marque les limites de la présence grecque dans cette région : « Les cinq monnaies indo-grecques que comporte la collection du musée de Kandahar, riche de 163 pièces, sont respectivement trois drachmes d'argent au standard de poids attique, dont deux émises par Apollodote et une par Ménandre, et deux bronzes, un d'Apollodote, et une monnaie carrée bilingue grec/kharoṣṭhī d'Eucratide. Le monnayage arsacide est représenté par six drachmes d'argent, dont la plus ancienne est de Mithridate II. Les fouilles du site ancien de Kandahar, Shahr-i Kuhna, menées quelques années plus tard durant la même décennie 1970, ont permis d'enrichir quelque peu cette collection. Les trouvailles monétaires changent un peu le tableau que l'on pouvait esquisser à partir des monnaies du musée. Elles ne comportent pas de monnaies arsacides. Les pièces anciennes sont essentiellement de cuivre : une pièce d'Alexandre, une pièce d'Antiochos III, un cuivre de Negama, souverain de Taxila à la chute du pouvoir maurya, deux cuivres bilingues d'Euthydème I^{er} et un cuivre carré bilingue d'Eucratide, enfin un tétradrachme bilingue de mauvais aloi d'Hermaios. Puis les monnaies indo-scythes sont représentées par un petit ensemble de cinq tétradrachmes en argent. D.W. Mac Dowall avait par ailleurs signalé la découverte d'une monnaie de bronze carrée d'Agathocle réalisée par l'Indian Archaeological Mission en 1953, et U. Scerrato avait trouvé à Kandahar des tétradrachmes d'argent d'Antimaque I^{er} associés à un statère d'Eucratide. Au Seistan, les séries gréco-bactriennes s'arrêtent avec celles d'Antimaque I^{er,} tandis qu'en Arachosie, après les bronzes Apollodote I^{er}, circulent encore des bronzes bilingues d'Eucratide I^{er}, témoins, peut-être, de ces combats contre les « Arachotes » dont parle Justin à propos des Gréco-Bactriens du temps d'Eucratide. Si la confrontation entre Apollodote I^{er} et Mithridate I^{er} dont nous avons fait l'hypothèse a bien eu lieu, on peut supposer qu'Apollodote avait réussi à stopper la progression à l'est du souverain parthe, en lui faisant éventuellement une allégeance formelle,

et que c'est sur Eucratide que ce dernier a peut-être pris ces territoires, avant de se heurter à Ménandre. Quoi qu'il en soit, la circulation de monnaies parthes au sud de l'Hindukush n'est attestée qu'à partir de Mithridate II (…) »[124].

Les souverains bactriens n'entamèrent tout d'abord pas de conquête sur leur voisin indien : après la fondation du royaume par Diodote, il fallait une logique consolidation, une nécessaire organisation politique et administrative. Puis, environ soixante ans plus tard, Euthydème et son fils Démétrios entreprirent de conquérir le Séistan, les Paropamisades et une partie de l'Inde. On ne sait pas ce qui détermina cette avancée dans de si vastes territoires : le souvenir des conquêtes macédoniennes, et par conséquent la conviction que ces terres appartenaient à la Grèce ; l'effondrement de l'empire maurya, et donc une opportunité d'accroître son domaine ; une poussée démographique et de bonnes récoltes, hypothèse personnelle invérifiable en l'état des connaissances historiques mais conforme à ce que l'on sait d'autres pays et d'autres temps. Sans doute plusieurs de ces facteurs jouèrent-ils un rôle. On ne sait pas non plus si Démétrios conquit ces terres sous le règne de son père, ou seul, ou encore en deux temps (d'abord au nom de son père, puis en son nom propre). Débattre de ces questions met en cause l'analyse des sources latines et grecques, très succinctes (voir plus loin), et des interprétations des données numismatiques assez subjectives, portant sur les raisons pour lesquelles Démétrios s'attribua le scalp d'éléphant (en souvenir d'Alexandre le Grand, comme le pensait jadis W.W. Tarn, pour honorer une victoire très hypothétique, ou pour souhaiter une victoire et annoncer sa conquête)[125]. Les historiens s'accordent cependant sur le point d'attribuer à Démétrios la fondation de Démétrias[126], en Arachosie, et donc la conquête de la région. Démétrios fut-il seul du nom, ou peut-on envisager un Démétrios II ? Les arguments numismatiques développés par O. Bopearachchi paraissent de bon sens, bien qu'ils ne soient pas corroborés par l'archéologie ou une source autre que la numismatique : il y aurait eu un premier Démétrios, conquérant d'une partie de l'Inde, et un Démétrios II qui de 175 à 170 avant notre ère aurait contrôlé des territoires grecs au nord de l'Hindou Kouch. Strabon (XI, 11, 1) rapporte que les conquêtes des rois bactriens incluèrent la Patalène et la côte environnante, c'est-à-dire le sud de l'actuel Pakistan et le delta de l'Indus. F.

[124] BARATIN, 2009, p. 264-265.

[125] MECHIN, 2008, présente clairement les positions en débat dans sa thèse, p. 79 à 84. Ces arguments numismatiques paraissent convaincants, bien que fragiles, puisqu'ils reposent essentiellement sur une étude du monnayage de cuivre d'Euthydème.

[126] Toutefois, Démétrias est une ville qui n'apparaît que chez Isidore de Charax et Strabon qui utilise ici Apollodore d'Artémita. Elle n'est pas localisée précisément. Voir BARATIN, 2009, p. 106.

Widemann[127] fait état de ce texte et du *Périple de la mer Érythrée*, dans lequel l'auteur anonyme témoigne de la circulation de monnaie d'Apollodote et de Ménandre au premier siècle de notre ère. Mais le texte de Strabon est notre seule information, d'autant plus douteuse que pour lui la Patalène n'avait pas la même extension géographique que celle qu'on lui prête aujourd'hui sur nos cartes ; ce Ménandre, est-il le premier, le conquérant, ou le second qui lui fut bien postérieur ? Enfin, l'argument selon lequel des monnaies à Barygaza, entre 20 et 200 ans après les possibles rois nommés, prouveraient la possession par les Grecs de la province sud, semble ignorer totalement la durée de vie des monnaies dans l'Antiquité. Cependant, il est possible qu'une attaque ait eu lieu dans la région, non documentée par les textes ou l'archéologie ; il est possible que la Patalène ait appartenu un temps aux Bactriens et aux Indo-grecs, mais ce ne sont que des hypothèses étayées seulement par un mot écrit chez Strabon et une ligne du témoignage d'un voyageur anonyme.

L. Martinez-Sève dans son *Atlas du monde hellénistique* publie deux cartes relatives aux Grecs d'Asie centrale. Pour la première fois un historien ose définir les contours géographiques des royaumes grecs d'Asie, en tenant compte des derniers travaux et d'une forte dose de circonspection. Des deux cartes de cet atlas, celle sur les royaumes gréco-bactriens, mieux documentés, est évidemment la plus satisfaisante (sans doute aussi pour son auteur) ; tenter de cerner les contours des royaumes indo-grecs était plus périlleux : sauf pour la région de Taxila, cette tentative dépend d'hypothèses difficilement certifiables mais contribue à donner une approximation intéressante, et surtout une visualisation géographique de cette présence grecque[128].

Synthèse : L'Asie centrale grecque n'a pas eu la même fortune historiographique que les autres régions du monde hellénistique car elle n'a été étudiée que tardivement. Néanmoins, ce n'est pas le XX^{ème} siècle, mais le XVIII^{ème} siècle qui la désigne à la curiosité des savants grâce au travail de Th. Bayer. Pendant tout le XIX^{ème} siècle des problèmes de définitions se sont posés, révélateurs des difficultés à envisager précisément la zone à étudier, Bactriane, ou Inde : on voit ainsi évoluer les termes qui désignent ces Grecs d'Asie, longtemps appelés Bactriens sans plus de précision, alors que peu à peu une distinction s'opère entre Bactriens ou Gréco-Bactriens pour les Grecs qui auraient occupé et dirigé la Bactriane jusque vers la première moitié du II^{ème} av. J.C., et Indo-Bactriens pour

[127] WIDEMANN, 2009, p. 67. Sur l'ouvrage de F. Widemann, lire une recension très détaillée : LABARRE, 2010.
[128] Voir dans le dossier iconographique Doc. 1 et 2.

ceux qui conquirent le sud de l'Hindou Kouch. C'est d'ailleurs la proximité de l'Inde qui a longtemps gêné la compréhension du rôle de ces Grecs : les historiens se sont interrogés sur l'impact culturel de l'Inde sur la Grèce, mais plus fréquemment encore ils ont attribué à la Grèce, dont les Grecs de Bactriane auraient été un relais, une influence civilisatrice sur les peuples de l'Inde. Cette idée disparaît d'ailleurs vers la fin de la période coloniale occidentale.

Encore aujourd'hui l'étendue des territoires qui furent gérés par les Grecs est difficile à délimiter. Les royaumes grecs furent nombreux, si l'on en croit la multiplicité des noms de rois que nous fournit la numismatique, et les conquêtes et les guerres durent aussi remodeler souvent les limites des souverainetés ; enfin, des invasions venues du Nord ont contribué à effacer beaucoup de traces de cette présence grecque. S'il est possible d'avancer des hypothèses assez précises pour la frontière nord, l'Ouest et l'Est du monde grec d'Asie centrale paraissent mouvants, difficiles à borner précisément.

II) Les sources

Quelles sont les sources historiques de l'étude, et les problèmes d'utilisation qu'elles posent ? Les sources ont bien évolué depuis le XIXème siècle, et se sont diversifiées : uniquement numismatiques pendant longtemps, elles sont désormais aussi épigraphiques. Ce chapitre aborde également la façon dont certaines découvertes numismatiques furent effectuées, et fait l'éloge de l'archéologie française dans la région. Enfin, les sources littéraires grecques, latines, chinoises, indiennes sont détaillées, et quelques-uns des problèmes liés à leur emploi sont évoqués.

1) Les sources internes

II.1.1 L'épigraphie

Il y a un siècle, en 1902, W.W. Tarn constatait que l'Asie centrale n'avait pas encore livré de documents écrits, et sans doute craignait-il qu'il en fût toujours ainsi : « (…) neither Bactria nor India has yet furnished a single Greek inscription ... »[129]. La moisson de textes est désormais plus riche, un siècle après le savant écossais [130], bien que le nombre de documents ne soit pas comparable avec ce qu'ont fourni les autres régions du monde hellénistique.

Longtemps il fallut se contenter des noms écrits sur les droits des monnaies et de quelques textes grecs trouvés, non pas en Afghanistan ou au Pakistan, mais à Délos[131]. Ce sont des inscriptions dédicatoires désignant « Hyspasines, fils de Mithroaxos, un Bactrien »[132]. Le nom d'Hyspasines a été rapproché par F.L. Holt[133] de celui du roi de Characène Hyspaosines (209-124 av. J.C.), satrape d'Antiochos IV Épiphane avant de devenir roi de Characène, mais selon Pline[134] il était fils d'un certain Sagdodonacos ; nous croyons

[129] TARN, 1902, p. 292.
[130] Dans les lignes qui suivent nous ne traiterons que de l'épigraphie en langue grecque, seule susceptible d'intéresser notre sujet. Pour une vue plus large, comprenant tous les idiomes parlés dans la région, voir MAIRS, 2011, p. 38-43.
[131] Il ne s'agit donc pas d'épigraphie de Bactriane, mais d'épigraphie en rapport avec la Bactriane. ROUGEMONT 2012, p. 8 résume la progression remarquable des découvertes épigraphiques grecques en Asie centrale au XXème siècle : « À l'Est des chaînes du Zagros, on ne connaissait encore aucune inscription grecque à la fin de la seconde guerre mondiale […] c'est seulement dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle que se sont multipliés les documents nouveaux. »
[132] CANALI de ROSSI, 2004, no. 320.
[133] HOLT, 2012b, p. 114.
[134] PLINE, VI, 31, 138.

plus volontiers R. Mairs[135] qui interprète ce nom en fonction d'une origine iranienne, et rattache Hyspasines comme son père à une noblesse bactrienne installée de longue date par le pouvoir perse, et qui se sentirait par conséquent « bactrien » et non pas membre de la communauté grecque.

Le premier document d'épigraphie grecque, et non numismatique, fut découvert en 1946, à 35 km de Bactres, par D. Schlumberger, sur le site de Tepe Nimlik. Il s'agit d'un tesson de poterie, haut de 11 cm, portant des lettres grecques de 1 à 2, 5 cm. « Ce fragment, fait d'une terre cuite grisâtre, très grossière, se présente comme un morceau de panse limité au sommet par un rebord en légère saillie. L'inscription est insérée immédiatement au-dessous de ce rebord. La surface supérieure du tesson est plane. Probablement un couvercle. « Devant les cinq lettres conservées ATPOC> se voit l'extrémité de la haste oblique d'une lettre telle que A, Ki Ai A* ou X. […] Bien que dépourvu de valeur documentaire intrinsèque, ce tesson présente un intérêt incontestable par le lieu de sa trouvaille. Car le reste d'inscription qu'il porte est, à ma connaissance, et réserve faite des légendes monétaires, le premier texte grec qu'ait livré le sol de la Bactriane » [136].

Une interprétation de ces lettres parut en effet impossible durant de nombreuses années, au point qu'il fallut attendre une autre découverte pour que les quelques lettres de 1946 trouvent leur sens : en 1976 des archéologues soviétiques trouvèrent sur le site de Takht-i Sangin, au sud du Tadjikistan, une statue de Marsyas portant l'inscription : « Atrosokès a dédié ceci au dieu Oxus ». Atrosokes fit écrire en grec l'inscription, mais son nom était d'origine iranienne[137].

Aujourd'hui encore, il serait légitime de regretter le peu de documents épigraphiques dont nous disposons, en comparaison de l'épigraphie en domaine séleucide ou lagide : R. Mairs écrit ainsi justement : « The very small amount of textual material recovered from the Hellenistic Far East means that it is impossible to undertake sociolinguistic studies of the depth possible for other regions of the Hellenistic world, such as Egypt » [138]. Mais les découvertes se sont multipliées en un siècle, dans de nombreux sites, et si l'épigraphie grecque ou en rapport avec les Grecs est encore faible, elle est cependant révélatrice d'une réelle présence grecque, qu'il s'agisse des hommes ou de la langue même. Voici une liste des

[135] MAIRS, 2013b, p. 372-373.
[136] SCHLUMBERGER, 1947, p. 241-242.
[137] LITVINSKIJ, PICHIKYAN, VINOGRADOV, 1985, p. 84-110. Lire l'article de P. Bernard qui analyse la dédicace en la rapportant au courant migratoire qu'auraient instauré les Séleucides entre l'Asie Mineure et la Bactriane ; BERNARD, 1987b, p. 103-115.
[138] MAIRS, 2011, p. 38.

lieux où des inscriptions en grec sur pierre, céramiques, briques, parchemin ou peau ont été trouvées : Aï Khanoum, Dil'berdzhin, Emshi-tepe, Garav kala, Kandahar, Kampyr-tepe, Kara-Kamar, Kuliab, Samarcande, Surkh Kotal, Takht-i Sangin, Taxila, Tepe Nimlik, Zhiga Tepe.

Certaines furent spectaculaires, ainsi les inscriptions en grec que l'empereur Aśoka fit graver à Kandahar. D. Schlumberger annonçant la découverte de la seconde d'entre elles, présentait ainsi cette sensationnelle avancée historique : « Beaucoup d'entre vous se souviennent, je pense, de l'annonce mémorable que M. Louis Robert vous fit ici, le 20 juin 1958 : près de Kandahar, en Afghanistan, venait d'apparaître, sur une paroi de rocher, une version grecque, claire et complète, et suivie d'une version araméenne, de l'une des pieuses proclamations d'Açoka. Cette grande découverte se trouve aujourd'hui suivie d'une autre, faite au même endroit »[139]. Aśoka fut le premier unificateur de l'Inde, le grand protecteur du bouddhisme et le souverain qui fit le choix du refus de la violence après une campagne militaire particulièrement meurtrière. Ce personnage hors norme avait été récemment redécouvert, en 1837, ses inscriptions en langues indiennes faisant sortir du brouillard un pan entier de l'Inde post-védique ; ces inscriptions grecques offraient l'occasion de confirmer une forte présence grecque en Arachosie, et montraient qu'il avait existé des rapports entre eux et les Indiens de l'empire Maurya. Elles ne nous renseignent cependant que sur la doctrine d'Aśoka[140].

En apparence la moisson est donc d'une appréciable richesse, et le contraste avec le vide désespérant du début du XX^{ème} siècle pourrait nous conduire à des erreurs de perspectives. Dans son répertoire *Iscrizioni Dello Estremo Oriente Grieco*, F. Canali de Rossi relève pour la Bactriane 93 entrées d'inscriptions grecques, dont il faut retirer 8 inscriptions kouchanes ; restent donc 85 entrées proprement grecques[141]. Sur ces 85 entrées, 64 renvoient

[139] SCHLUMBERGER, 1964, p. 127.

[140] La traduction la plus récente est celle effectuée par les soins de G. Rougemont. L'auteur rappelle que ces inscriptions ont suscité un enthousiasme considérable dans la communauté scientifique : en raison de la personnalité du roi indien, par leur contenu même, mais aussi par les interactions qu'elles supposent entre les peuples. Aussi la bibliographie est-elle considérable ; P. Bernard, dans ROUGEMONT, 2012, p. 168-169, a opéré un choix d'études qui permet d'entrer dans le sujet. Les traductions de G. Rougemont sont par ailleurs novatrices, car très attentives aux maladresses de l'adaptation en grec des propos tenus originellement dans les langues de l'empire indien ; ainsi, dans le célèbre édit XIII, souvent présenté comme celui de la « conversion » d'Aśoka, G. Rougemont repère des maladresses, voire des « bizarreries ». Sommes-nous en présence d'un texte traduit par un Grec, ou par un Indien ? Voir les pièces de cet important dossier épigraphique dans ROUGEMONT, 2012, p. 167-173.

[141] Nous n'avons disposé que tardivement de la publication récente de G. Rougemont, mais les proportions sont équivalentes à celles du livre de Canali de Rossi : son travail, qui couvre les inscriptions grecques d'Iran et d'Asie centrale, ne comprend que 161 entrées, et seulement 70 concernent notre sujet ; très peu dépassent en longueur les quelques mots, ou les quelques lettres.

à des inscriptions découvertes à Aï Khanoum. Les inscriptions de Bactriane-Sogdiane représentent 15 % de l'ensemble des inscriptions de tout le recueil, soit une quantité très faible qui est à comparer avec le pourcentage des légendes monétaires. En effet, sur les 184 légendes monétaires recueilles par le chercheur italien, les légendes monétaires grecques de Bactriane-Sogdiane représentent 24% de l'ensemble, c'est-à-dire 44 légendes. Outre la disproportion entre les découvertes archéologiques et les monnaies (14 % et 24 %), qui nous rappelle combien notre connaissance de l'Asie centrale grecque est tributaire de ces dernières, l'observation de la collecte épigraphique en grec est bien décevante : la plupart des inscriptions, même à Aï Khanoum, est constituée de quelques lettres, tessons de vases sur lesquels on a gravé le nom du propriétaire[142] ou une quantité d'huile d'olive[143], quand il ne faut pas se contenter de quelques lettres isolées d'un nom[144]. Dans un tel contexte de pauvreté épigraphique, une inscription, peut-être funéraire, passe pour un trésor[145] ; on scrute aussi les bracelets[146] ou les coupes[147].

Aussi comprend-on les trésors d'érudition que les épigraphistes déploient face aux quelques textes, gravés ou manuscrits, que le temps a laissé : les maximes delphiques d'Aï Khanoum gravées sur une stèle en pierre[148] , un manuscrit philosophique lacunaire que P. Hadot rattacha à l'école platonicienne ou aristotélicienne[149], un contrat pour des mercenaires scythes[150] par exemple.

---

[142] CANALI de ROSSI, 2004, n° 309, 346, 347, 359, 388.
[143] CANALI de ROSSI, 2004, n° 335.
[144] CANALI de ROSSI, 2004, n°375, 376, 377, 442.
[145] CANALI de ROSSI, 2004, n° 304.
[146] CANALI de ROSSI, n°446, 447.
[147] CANALI de ROSSI, 2004, n° 445.
[148] YAILENKO, 1990, p. 239-256 ; la présentation et la bibliographie sont à garder, mais l'article fait la part trop belle aux influences grecques sur Aśoka, négligeant le fait que ce souverain n'avait en rien besoin d'influences extérieures à la culture et aux traditions indiennes pour développer sa vision du Dhamma. Voir également sur ce sujet : SCHLUMBERGER, 1964, p. 126-140.
[149] CAVALLO, HADOT, RAPIN, 1987, p. 248-249 : « La plus grande prudence s'impose donc car, finalement, aucun des arguments que nous avons énumérés n'est décisif. D'ailleurs le genre littéraire du dialogue permettait à l'auteur d'exprimer aussi bien ses propres idées que celles d'un adversaire, ou de conduire le répondant, par des arguments purement dialectiques et artificiels, dans une impasse. On peut dire seulement que tel qu'il se présente à nous actuellement, notre fragment suppose que l'interrogateur et le répondant admettent également la théorie des Idées. Cela ne veut pas dire que le dialogue soit nécessairement l'œuvre d'un platonicien. Mais, dans l'état actuel de nos connaissances et de notre recherche, nous ne pouvons savoir quel a pu être l'auteur de notre dialogue ni même finalement sa tendance doctrinale. Le problème de son interprétation définitive reste donc en suspens. »
[150] CLARISSE, THOMSON, 2007. Ce dernier document est tout particulièrement passionnant, parce qu'il représente l'irruption de la vie réelle, des textes non officiels ou publics (comme le sont les dédicaces par exemple). BARATIN, 2009, p. 102, considère que l'on ne peut décider si ces mercenaires étaient stipendiés par des Parthes ou des Gréco-bactriens ; nous avons choisi la deuxième option, tant les Grecs eurent partout recours aux mercenaires pendant la période hellénistique, et parce que rien ne s'opposait à cette option.

Mais, quand on établit le bilan, on ne compte qu'une bien pauvre quantité de textes et de fragments qui sortent ainsi de l'oubli, et c'est en mots ou lignes qu'il faut compter, et non en pages.

II.1.2 L'archéologie en Bactriane

«La storia del regno greco-battriano rappresenta uno dei punti più complessi che si presentano allo studioso dell'Ellenismo in oriente », ainsi que l'écrit O. Coloru[151]. Cette déclaration liminaire pourrait tout-à-fait s'appliquer à l'histoire de l'archéologie grecque en Orient. C'est en effet un objet de surprise que de découvrir, jadis au détour d'une page, et désormais dans des chapitres entiers, les conflits, les jalousies et les rancœurs générés par la recherche archéologique dans cette région du monde[152].

Aussi, avant d'en présenter rapidement une qui nous semble moins oublieuse de certaines réalités, nous commencerons par rappeler certains faits :

- La présence grecque en Asie centrale ne se limita pas à un seul pays, l'Afghanistan ;
- Par conséquent les premières fouilles modernes (ou qui tentèrent de correspondre aux critères de la modernité en la matière) eurent lieu en Inde et au Turkestan russe ;
- Ce dernier point est important, car les chercheurs occidentaux, notamment les anglo-saxons (à commencer par le plus illustre, W.W. Tarn), ont longtemps ignoré qu'il y avait eu des savants de grande valeur en Russie puis en Union soviétique. Pour en revenir au Turkestan, voici ce qu'écrit S. Gorshenina au sujet des débuts de l'archéologie russe : « La construction à travers Afrasiab de la route Samarcande-Tachkent, entraînant de nombreuses découvertes, ainsi que la situation du marché des antiquités du Turkestan, de plus en plus inondé d'objets antiques de toutes sortes, ont conduit à mettre en œuvre des fouilles officiellement sanctionnées par le gouvernement russe, qui correspondent à la première étape de l'étude d'Afrasiab. En 1873, le chef de la région (okrug) du Zerafšan, le général-major A. K. Abramov, envoya en mission à Afrasiab le chef du district (otdel) de Samarcande, le major Borzenkov pour y mener des fouilles archéologiques. En 1883, sur l'ordre du général-gouverneur, M. G. Cernjaev, des fouilles furent missions spéciales, V. V. Krestovskij

[151] COLORU, 2009, p. 20.
[152] Le tout dernier livre de HOLT , 2012b est ainsi parfois très critique envers ses collègues archéologues ; rappelons également les différences d'appréciation entre les archéologues français, tenant d'une archéologie classique et d'une archéologie « moderniste » que décrit OLIVIER-UTARD, 2003, p. 277-279.

(connu par ailleurs comme écrivain). La troisième campagne de fouilles est liée au nom de N. I. Veselovskij, envoyé au Turkestan par la Commission archéologique de Saint-Pétersbourg en 1884 (il fit une autre campagne, moins importante, en 1895) »[153]. L'intérêt des Russes pour la région s'est toutefois d'abord porté sur l'Inde, et ce depuis le XVIII[ème] siècle[154]. Grâce à Mme Gorshenina les pionniers russes et français, qui ont travaillé dans cette région, commencent à sortir d'un injuste oubli, notamment, pour la France, J. Chaffanjon et J.-A. Castagné[155].

- Une monnaie découverte lors d'un achat dans un bazar n'est pas assimilable à une trouvaille archéologique, c'est un document historique. Ce rappel repousse à la fin du XIX[ème] siècle toute entreprise archéologique, les époques précédentes étant celles des « antiquaires », amateurs éclairés, collectionneurs passionnés, mais aussi bandits sans scrupule parfois. Enfin, la plupart des monnaies ont été découvertes, et le sont encore, dans des conditions frisant l'aventure, non du fait des savants qui les cherchent mais de celui des aigrefins locaux[156]. Ainsi, des informations essentielles échappent à notre connaissance : la localisation des trésors, les conditions de découverte, le trajet entre le lieu d'invention et le point de marchandage, la quantité même des monnaies figurant dans le trésor. Ces réalités sont d'ailleurs connues depuis longtemps, si l'on croit les *Instructions de l'Académie au Général Allard* qui contenaient de fort justes remarques sur la façon dont les premières monnaies antiques avaient été recueillies, après la saison des pluies, à l'occasion de glissements de terrain, à distance impossible à connaître du lieu d'enfouissement[157].
- La rivalité sur le terrain des deux écoles d'archéologie, la française et l'anglaise, conduit parfois certains chercheurs à de curieuses contorsions effectuées dans le but de contrebalancer la prééminence française. Citer Ch. Masson et A. Burnes pour commencer l'histoire des recherches en Asie centrale relève de l'abus[158], même s'il est possible de faire croire ainsi à une antériorité, voire une légitimité historique anglo-saxonne. CH. Masson (de son vrai nom James Lewis) était un déserteur de l'armée britannique, un aventurier peu scrupuleux, correspondant des services secrets pour s'assurer une couverture, tel un second couteau dans un roman de Graham Greene ; sa

[153] GORSHENINA, 1999, p. 366.
[154] COLLECTIF, 1989, p.1 et 117.
[155] J. Chaffanjon, 1854-1913 et J.A. Castagné, 1875-1958 : le premier fut toutefois plus un explorateur qu'un archéologue.
[156] BOPEARACHCHI, FLANDRIN, 2005, *passim* et notamment le chapitre 4.
[157] LAFONT, 1994, p. 59
[158] COLORU, 2009, p. 5-7, HOLT , 2012b, p. 36-39.

principale activité fut de piller les sites historiques, d'éventrer les stupas et d'escroquer les populations locales quand il se procurait des monnaies. Cependant, il faut reconnaître à son mémoire publié dans *Ariana Antiqua* [159] une réelle utilité. A. Burnes, autre espion, plus sympathique car loyal et brillant, ne fit que passer dans ces régions, et c'est par hasard qu'il en laissa un témoignage[160].

- Le travail de la DAFA (Délégation Archéologique Française en Afghanistan, de 1922 à 1982) est désormais fréquemment critiqué[161]. Que reproche-t-on à la DAFA ? Implicitement d'être française, bien sûr ; plus ouvertement le monopole dont elle disposa pendant trente années, comme si les Anglais n'avaient pas agi souvent de même en Inde. Les archéologues français n'auraient pas fouillé certains sites, en auraient trop valorisé d'autres, notamment Bactres ; comme s'il ne fallait pas effectuer des choix, dans un pays en proie aux difficultés intérieures (révolutions de 1929, de 1973, de 1978), alors que les guerres frappaient aussi la France[162]. Les Français se seraient peu occupés du peuple afghan, vivant à côté mais pas au milieu, n'ayant que peu d'empathie pour des populations dont ils n'avaient en charge, faut-il le rappeler, ni la santé, ni l'éducation, ni même toute la culture. Enfin, les Français n'ont vu dans l'Afghanistan qu'un pays grec, cherchant depuis A. Foucher le lien entre l'Inde et la Grèce, en bons hellénistes classiques qu'ils étaient[163]. Cette dernière remarque est de toutes la plus intéressante, mais elle relève aussi de la mauvaise foi, car les archéologues de cette génération étaient tous formés, partout, à l'école du monde antique. Les archéologues de la DAFA ont travaillé, trouvé, beaucoup ; ils furent des savants brillants, appartenant à une école d'orientalistes maintenant passablement oubliée ou en passe de l'être (Renou, Demiéville, Barreau, Jouveau-Dubreuil,

[159] MASSON, WILSON, 1841. Le mémoire de Masson représente 50 pages sur les 452 du livre, il est donc abusif, comme on le fait souvent, de lui attribuer tout l'ouvrage.

[160] Voici un exemple de la façon dont procédait Burnes. Passant à Shorkote, il disserte avec érudition et talent, il est vrai, sur le passé de la ville, dans laquelle il ne passe que quelques heures, puis il termine « At Sorkote I have the good fortune to procure a variety of coins, which I long believe Hindoo ; but my surmise regarding the antiquity of the spot received a strong and satisfactory confirmation through the intelligence of the able secretary of The Asiatic Society of Bengal, - Mr. James Prinsep. That gentleman discovered it to be a Bactrian coin, resembling that of an Appolodotus, and shaped like a Menander (…) The Greek word Basileos may be read ; and I had, therefore, to congratulate myself on having, in my journey to the Hydaspes, found the first Grecian relic in the Punjab.» BURNES, 1834, t.III, p.131-132 ; pour une analyse détaillée et critique de sa collection de monnaies, voir PRINSEP, 1833, p. 310–8.

[161] Par exemple, CENTLIVRES, 2001, p. 69 ; ou encore HOLT, 2012b, chapitre V, « Wanted – One Greek City » ; pour un bilan nuancé, OLIVIER-UTARD, 2003, le chapitre de conclusion p. 311-317.

[162] OLIVIER-UTARD, 2003, p. 244-255.

[163] Ce que souligne avec insistance HOLT, 2012b, p. 99, au sujet de P. Bernard, comme s'il s'agissait d'un défaut, et comme s'il n'en était pas de même pour une grande partie des archéologues du XX^{ème} siècle.

Groslier…)[164] qui comptaient parmi les plus grands savants du monde entier. Nul n'a jamais remis en cause leur honnêteté, et s'ils s'attachèrent obstinément à la période hellénique plutôt qu'à la préhistoire ou à la période islamique (demande tardive des Afghans) [165].

Les quelques lignes qui suivent n'ont pas pour objectif de présenter une histoire exhaustive de la recherche archéologique en Asie centrale grecque, mais de souligner des étapes et des lignes de force.

Si l'on retrace l'histoire de l'archéologie en Asie centrale, il faut tout d'abord remarquer un paradoxe : les conquêtes grecques furent connues par les monnaies des souverains, sans que l'on sache où ils avaient régné. L'Asie centrale grecque avait des noms, des visages, mais pas d'aire géographique, ni de monuments. Par ailleurs, la curiosité pour la présence grecque dans la région était le seul fait des Occidentaux : Mîrzâ Sirâdj ad-Dîn Hakîm traversa l'Afghanistan plusieurs fois à la fin du XIX^{ème} siècle et au début du XX^{ème}, notamment l'oasis de Bâmiyân, et jamais, bien que marchand de Boukhara, il ne songea à se préoccuper, et encore moins à se procurer des monnaies[166]. Le XIX^{ème} siècle fut donc le siècle des aventuriers chercheurs de pièces, Français dans le Sind au début du siècle, Anglais espionnant en Afghanistan dans les années 1830-1840[167]. Il fallut attendre l'emprise russe sur ce qui deviendrait le Turkestan pour que des fouilles commencent, avec quelques Français bénéficiant de l'aimable autorisation des autorités, heureuses de contrer l'influence britannique dans la région ; c'est ainsi que des découvertes furent effectuées dans la région

[164] A. Barreau 1921-1993, orientaliste spécialiste du bouddhisme ; P. Demiéville, 1894-1979, sinologue ; G. Groslier, 1887-1945, spécialiste de l'art Khmer ; G. Jouveau-Dubreuil, 1885-1945, indianiste L. Renou, 1896-1966, indianiste.

[165] « L'archéologie de l'Asie centrale est, par rapport à d'autres, très jeune. Si l'on met à part les grandes explorations du Turkestan chinois qui, à l'exception des travaux de Mark Aurel Stein, étaient surtout des collectes conduites sans méthode de fouille digne de ce nom, elle remonte principalement à deux écoles qui se sont formées dans l'avant-guerre, ne se sont pleinement rencontrées que dans les années 1980, et ont maintenant dans une large mesure fusionné sur le terrain. Ces écoles sont d'un côté l'école française d'archéologie afghane, de l'autre l'école soviétique des républiques d'Asie centrale. » : GRENET, 2014, p. 18. On ne peut s'empêcher de penser que cette proximité des deux écoles d'archéologie et leur empreinte scientifique respectivement décisive dans la connaissance de la région irritent au plus haut point les archéologues américains. Il se passe ainsi peu d'années sans qu'un article reprenne les travaux menés par la DAFA, notamment, ou les numismates français, et veuille en infléchir, voire en changer les conclusions.

[166] MIRZA SIRADJ AD-DIN HAKIM, 1999, p. 294 pour Bâmyân.

[167] Nous ne partageons définitivement pas l'enthousiasme généreux de Coloru O. qui gratifie parfois les livres de Charles Masson d'une véritable louange « contenente una vera e propria miniera di notizie sulle monete greco-battriane, indo-greche, indo-scite, kushana ecc., sul luogo del loro rinvenimento e sui siti archeologici che egli stesso aveva individuato ed esplorato. » (COLORU, 2009, p. 7). Charles Masson effectuait son travail d'espion et de pourvoyeur de monnaies, de pillard en somme, il eut rarement d'autres buts ; cependant, ses récits sont précis, ses aventures parfois haletantes, et il consacre effectivement certaines pages à des indications géographiques ou historiques qui purent se révéler utiles aux archéologues postérieurs (notamment dans le tome 4 de BENTLEY, 1844, et dans MASSON, WILSON, 1841, *passim*).

d'Afrasiab-Samarkande. Pendant ce temps les Britanniques, empêtrés dans les guerres afghanes, commençaient à développer l'archéologie, mais en Inde : à partir de 1862 un bureau archéologique fut créé, placé sous la direction d'A. Cunningham, puis de J. Burgess avant l'arrivée à ce poste de J. Marshall (de 1902 à 1931) dont la grande œuvre en Inde du Nord-ouest fut la fouille de Taxila. Toutefois, de remarquables relevés topographiques étaient effectués au Pakistan et en Afghanistan, en particulier par l'infatigable et « ubiquitous » Cunningham. A. Foucher vint aux Indes, et publia en 1905 le premier volume de *L'Art Gréco-bouddhique du Gandhâra*.

De fait, pendant 50 ans, A. Foucher domina la recherche dans la région : son travail sur l'art du Gandhâra associa durablement l'influence esthétique de la Grèce à l'Asie centrale et légitima fouilles et recherches, mais surtout, à la création de la DAFA, c'est lui qui donna les grandes lignes directrices des recherches à venir. La France, vengeance explicable sinon compréhensible de l'Afghanistan, eut le monopole des fouilles archéologiques dans ce pays pendant trente ans, et put donc évincer les Britanniques, ce que A. Foucher n'hésita pas à faire plusieurs fois. L'aventure de la DAFA est bien connue désormais grâce à F. Olivier-Utard : parmi les moments les plus importants citons les fouilles et la découverte du trésor de Begram par J. Hackin (1937), les fouilles d'Aï Khanoum (1964-1978) par D. Schlumberger et surtout P. Bernard. A partir de 1952 d'autres pays participèrent aux fouilles en Afghanistan, la France n'ayant plus le monopole ; au Pakistan les Italiens, sous la conduite du professeur Domenico Facenna, réalisèrent de 1956 à 1962 des fouilles dans le Swat, à la recherche des origines de l'Art du Gandhârâ ; enfin, dans les années 1920, 1930 et après 1946 les Soviétiques menèrent de remarquables fouilles au Tadjikistan, puis en Ouzbékistan, recherches auxquelles les Français s'associent encore dans ce pays (anciennement Sogdiane) par la création de la MAFouZ (Mission Archéologique Française en Ouzbékistan) à partir de 1989.

En un siècle beaucoup a été fait, mais dans une concurrence entre les États préjudiciables à la cohérence et aux échanges entre les savants. Les querelles nationalistes européennes ont conduit les États à tenter de se partager des ères d'influence, selon des problématiques différentes, les travaux effectués furent publiés en différentes langues, de façon dispersée, et même en français l'absence de cohérence éditoriale fut souvent remarquée. Si l'accent fut essentiellement mis sur l'apport grec dans l'histoire régionale, notamment par la France, les recherches furent cependant l'occasion d'approfondir la connaissance de toute l'histoire de la région : ainsi, par exemple, les fouilles de Termez, auxquelles participe P. Leriche, montrent les traces d'un peuplement commençant au néolithique. L'histoire de la

Bactriane toute entière, bien antérieurement à l'époque macédonienne, nous est mieux connue, comme l'ont prouvé les colloques de Dushanbe en 1982 et de Termez en 1997 ; et les nomades Parthes, Scythes et Kouchans sont eux aussi, rentrés dans l'histoire de l'archéologie. En somme, on cherchait des monnaies et des rois, puis on découvrit des peuples, des arts, des civilisations.

II.1.3 Un monnayage abondant

Affirmer l'importance du monnayage dans l'étude et la connaissance des rois grecs d'Asie est devenu un lieu commun. Comme tel, il finit par révéler ses limites interprétatives. Faut-il le rappeler, nous n'avons que peu de sources littéraires ou épigraphiques, peu de moyens de contrôler par recoupement les noms ou les reconstitutions historiques qui ont été effectuées au sujet de ces rois. Comme un acte fondateur maladroit, la première erreur d'interprétation est attribuable à Th. Bayer lui-même : Frank L. Holt relate, dans un style halerte et parfois volontairement proche du sensationnel, comment la première monnaie de Bactriane attribuée à Diodote conduisit le savant allemand à s'intéresser à la Bactriane[168].

Mais il n'y avait qu'un exemplaire, en ce début XVIII^{ème} siècle. Le corpus monétaire est désormais vaste, et d'autres pièces restent encore probablement à découvrir. Par exemple, voici comment O. Bopearachchi décrit le trésor de Mir Zakah II : « D'après mon enquête et mes supputations, ce dépôt monétaire contenait plus de 4 tonnes de métal frappé, autrement dit près de 550 000 monnaies, essentiellement en argent et en bronze »[169]. Encore n'est-il que le second découvert dans ce village, le premier, Mir Zakah I, découvert en 1947 et étudié par R. Curiel et D. Schlumberger en contenait 10 000. Et ce ne furent pas les seuls dans la région, au point que l'on peut légitimement évoquer non pas l'existence de trafics de monnaies authentiques, trafics attestés, mais d'un artisanat du faux dont des exemples parviendraient jusque sur Internet, à des prix élevés mais défiant la concurrence des vraies maisons de négoce. Bien que la présence de ces faux soit minoritaire dans les collections, et que les trésors soient constitués de monnaies authentiques, dès l'Antiquité ils étaient produits, donnée qui prouve combien la fabrication de monnaies ne présentait guère alors de difficultés techniques : par exemple, en milieu gallo-romain l'atelier monétaire de Châteaubleau dans la

[168] HOLT, 2012b, p.7-14. Le chapitre s'intitule « The Adventure begins » ; il faut reconnaîttre que le livre de F.L. Holt est souvent passionnant, toujours stimulant.
[169] BOPEARACHCHI, 1999, p. 37.

Seine-et-Marne, avec ses trois officines, produisaient au III^{ème} siècle des faux selon toutes les techniques en vigueur à l'époque[170].

Nous ne disposons donc pas, en raison de la dispersion des monnaies, des violences politiques ou des guerres dans la région, d'un véritable catalogue sinon complet, du moins général. Quant aux lieux de découverte et aux conditions de découverte, ils sont pour la plupart inconnus, et seules les fouilles archéologiques, pour un petit nombre de monnaies, nous permettent une localisation précise, encore celle-ci ne peut-elle tenir compte de réalités invérifiables, tel le commerce antique ou le passage et l'acheminement des monnaies ne serait-ce que pour payer des tributs ou la solde. Sur ce dernier point, F. de Callataÿ, se fondant sur des témoignages écrits et des trésors monétaires occidentaux, décrit les transports de fonds civils dans des corbeilles portées à dos d'âne ou dans des bateaux, et des transports militaires dans des caisses de bois dûment contrôlées par des bordereaux ; mais ces transports pouvaient s'arrêter soudain, voire ne pas même débuter, si un prélèvement à la source organisait une réserve monétaire de pièces, forcément neuves[171]. Or nous ignorons tout des transports monétaires en Asie centrale, qui durent pourtant avoir lieu, ne serait-ce que pour assurer la solde des armées en campagne.

Dans un ouvrage décapant principalement consacré à remettre scientifiquement en cause les analyses numismatiques de W.W. Tarn et A.K. Narain, ouvrage court mais qui parut pertinent au point d'être presque aussitôt traduit en anglais, O. Guillaume reproche aux numismates l'impressionnisme de leurs analyses, qui transparaît dans la façon dont les deux auteurs canoniques des débuts de l'histoire gréco-bactrienne interprètent les mêmes données (par exemple les motifs apparaissant sur les monnaies)[172]. Dans le chapitre V de son ouvrage, O. Guillaume conteste ou souligne les faiblesses des raisonnements s'appuyant sur certaines variables comme le comptage des monnaies (à l'heure actuelle toujours impossible), la connaissance précise des matériaux (toujours en cours d'étude), les interprétations liées aux surfrappes, les portraits des rois qui ne nous permettent pas de déterminer leur âge, et donc nous gênent en cas de filiation supposée ou d'interprétation du caractère royal, ou encore les interprétations liées aux légendes et aux types … Ajoutons enfin, ce que l'auteur détaille dans un autre chapitre, notre méconnaissance du sens des monogrammes, sur lesquels repose pourtant l'édifice des datations et des relations entre les souverains grecs. Ses remarques nous paraissent encore justes, et remettre en cause d'éventuelles certitudes liées à l'étude des

[170] PILON, 2003, p. 177-183.
[171] CALLATAŸ, 2006, p. 8-12.
[172] GUILLAUME, 1987, p. 81.

monnaies ; les numismates n'ont que des hypothèses, les meilleurs d'entre eux, tel O. Bopearachchi soulignant souvent le caractère hypothétique des conclusions auxquels ils parviennent.

Un bon exemple des constructions hypothétiques auxquelles le chercheur se soumet nous est fourni par le travail de J. Jakobsson. Précisons tout d'abord que ce savant suédois est manifestement consciencieux et prudent : ces travaux abondent en précautions oratoires, en adverbes prouvant qu'il n'est pas sûr des hypothèses qu'il avance. Dans un article du JONS[173], en 2007, il évoque les successeurs royaux de Ménandre. Parmi ceux-ci, les deux premiers : « The young Thrason Megas (c. 130 BCE) is believed to have been Menander's son. If any conclusions could be drawn from epithets, Thrason's mother was presumably a princess related to Euktratides I Megas, but despite this ambitious titulature only a single specimen of Thrason's coinage is extant, so we must fear that the boy was soon murdered, perhaps by Zoilos I. This leaves Nikias (c. 130-115 BCE) as the remaining heir of Menander. Nikias was also a Soter king and sometimes used a modified version of Menander's Athena Alkidemos reverse. Their portraits are rather similar : Nikias, who to this author ages from young to middle-age on his coins, was likely a younger relative of Menander. Menander, Thrason and Nikias are linked chronogically by a monogram unique to them. » Malheureusement le chercheur établit des rapprochements et des suppositions que rien n'étaie : de Thrason nous n'avons qu'une monnaie, donc il serait mort jeune. Mais pourquoi avoir choisi cette seule hypothèse, si ce n'est pour se débarrasser du problème et justifier l'existence d'un autre roi qu'il fallait placer dans les listes ? On remarquera qu'est évoquée la maternité d'une princesse inconnue, fille d'Eucratide, alors que rien ne prouve cette assertion, ni ne donne le nom de la princesse. Enfin, ajoutons que les numismates et historiens ayant tenté de dater le règne de Thrason le placent vers 90-85 (Bopearachchi) ou 100-95 (Coloru), et non pas en 130 qui est la date supposée de la mort de Ménandre I^{er}. Le lien avec Eucratide dépendrait de l'épithète, bien que nous ne sachions pas les raisons pour lesquelles les épithètes étaient choisies (d'ailleurs, l'auteur lui-même est très prudent à cet égard). Thrason est mort, pourquoi pas assassiné (et pourquoi pas dans son lit, à la chasse, de maladie, etc., cette hypothèse est gratuite, même si les rois hellénistiques nous ont habitués à de telle extrémités criminelles) ; et comme il faut le remplacer, voici Nicias qu'une providentielle épithète lie finalement (on aimerait une preuve) à Ménandre (il n'y aucune hypothèse concernant sa mère, en eut-il une ?). Passons sur le portrait de Nicias, qui est supposé

[173] JAKOBSSON, 2007, p. 25-27.

ressemblant et nous apprend que le roi fut représenté jeune (tout de même, rappelons que les images royales sont en grande partie déterminées par des stéréotypes, et qu'il est rare que le souverain soit représenté laid, ou très vieux, comme si une éternelle jeunesse devait être son lot ; rappelons aussi que l'image du souverain en majesté n'est pas obligatoirement, dans le monde hellénistique, une image vraie du corps du roi, mais un mixte de sa fonction, de la représentation qu'il veut donner de lui, et de ce que transmet la *Vox Populi*). L'évocation d'Athéna Alkidemos paraît plus probante, mais elle est affaiblie par le choix d'une interprétation qui écarte la différence avec les monnaies gravées de Ménandre : c'est une version modifiée, et voilà tout. Mais justement, c'est une version modifiée, il serait utile, au risque certes de créer de nouvelles hypothèses qui n'auraient leur justification qu'en elles-mêmes, d'indiquer pourquoi elle a été modifiée, quel sens accordé à cette modification. Rappelons que cette Athéna peut aussi n'être évoquée que pour rattacher le souverain, mythiquement mais aussi idéologiquement, à la Macédoine, et dès lors l'Athéna serait une revendication de la légitimité à régner. Enfin, et ce débat n'est pas tranché lui non plus, les monogrammes relieraient les trois rois de façon familiale, dynastique ; mais nous ne savons pas avec certitude ce que signifient les monogrammes, ni quelles étaient les raisons de leur emploi, et l'analogie avec les marques des briques crues employées par les bâtisseurs d'Aï Khanoum doit nous rendre prudents. En effet, les archéologues ont cru que celles-ci pouvaient avoir une signification, administrative ou technique, affirmant un pouvoir royal, ou encore répartissant des équipes d'ouvriers. Malgré les efforts et les décomptes des chercheurs, il leur a fallu se résigner : « Ces marques, qui pourraient servir à identifier des équipes, ont généralement la forme de lettres grecques ou de simples traits. Leur nombre d'une partie à l'autre de la construction varie considérablement et souvent plusieurs marques coexistent dans une même maçonnerie, si bien que l'on ne peut encore dire à quoi elles correspondent »[174].

Comment, dès lors, ne pas s'étonner de l'optimisme dont fait preuve F. Widemann, numismate reconnu mais peut-être trop dépendant de sa technique, quand il écrit : « Les progrès techniques des analyses, la manipulation de grandes quantités de données que permettent aujourd'hui les statistiques et l'informatique apportent de nouvelles possibilités d'établissement de faits scientifiques qui, interprétés correctement, sont de véritables faits historiques présentant, comme d'autres données archéologiques, l'avantage d'être extensifs, perfectibles par l'apport éventuel de nouveau matériel monétaire ou géologique, et de progrès

[174] BESSAC, LERICHE, 1992, p. 81. Pour des explications plus détaillées, voir LECUYOT, RAPIN, 2000, p. 37-38.

en analyse » [175]. Or, nous manquons de tout cela, à commencer par les données statistiques et la possibilité de pratiquer des analyses fréquentes dans d'autres domaines monétaires, comme la charactéroscopie. Et que dire du fait qu'il n'existe parfois qu'un seul exemplaire de certaines monnaies ? Que nous ne sommes pas sûrs de posséder la totalité des portraits monétaires royaux grecs d'Asie ? Sur la trentaine de rois grecs, la plupart ne nous sont connus que par la numismatique ; comment intégrerait-on les noms et monnaies de deux ou trois nouveaux rois ? L'hypothèse est si peu absurde qu'elle correspond à ce qui se produisit avec le prince iranien Naštēn, dont on découvrit une seule monnaie, jusqu'alors inconnue, dans le trésor de Mir Zakah II[176].

Enfin, la multitude, le mot n'est pas exagéré, de monnaies d'Hermaios frappées après sa mort, et la polémique qui les accompagne, donnent une idée de l'ampleur des difficultés d'interprétation : sommes-nous en présence de rois différents, que l'on devrait décliner en Hermaios I, II, III et IV selon F. Widemann[177] ? Les observations personnelles d'O. Bopearachchi sur 4 000 pièces provenant du trésor de Mir Zakah II[178] ont cependant confirmé le caractère posthume de ces frappes, notamment en raison de la présence des monogrammes associés à des akshara kharoṣṭhī, et donc l'amène à ne garder qu'un Hermaios.

Retournons dans le passé, et laissons-nous aller à un apologue que l'on pourrait intituler : *L'ambitieux et les numismates*. Vers 100 av. J.C., dans une vallée isolée du sud-est de l'Afghanistan, un riche ambitieux s'ennuie, confiné à des tâches de surveillance pastorale et d'administration de ses domaines. Son père avait pourtant nourri de grandes ambitions pour lui et l'avait nommé Diogène. Notre Diogène prend un jour la décision de guérir ses frustrations et de flatter son narcissisme par l'usage de la brutalité conquérante : ses ressources financières lui permettent d'acquérir les services d'une bande de 300 nervis, vite baptisée « armée ». Il s'empare de la totalité de la vallée, puis se répand sur une ou deux autres vallées, voisines d'infortune. Il pille évidemment, et se retrouve en possession d'un stock de métal : 51 kilos d'argent, 70 kilos de cuivre[179]. Tout à sa folie des grandeurs, il réquisitionne les services d'un artisan local, forgeron ou bijoutier, qui grave mal son nom sur 3 ou 4 coins monétaires, en imitant les monnaies d'un roi dont on se rappelle qu'il fut jadis

[175] WIDEMANN, 2009, p.17.
[176] BOPEARACHCHI, 1993b, p. 609-611.
[177] Voir un résumé de ses positions et de celles d'O. Bopearachchi dans WIDEMANN, 2009, p. 220-221, et 385-386 où est un résumé historique des interprétations relatives à Hermaios est présenté.
[178] BOPEARACCHI, 1999, p. 40.
[179] ARLES, BROUSSEAU, FAUCHER, TEREYGEOL, 2009, p. 64 ; les quelques hypothèses présentées ici (notamment le poids des métaux et le nombre de monnaies que l'on en produit) sont des adaptations des expériences effectuées en archéologie expérimentale par ces chercheurs, et prouvent combien il était techniquement simple de frapper des monnaies dans l'Antiquité.

puissant : Ménandre. Flanqué du beau titre de « Sauveur », Diogène, qui n'a sauvé que lui-même, fait frapper environ 3 000 monnaies d'argent et 5 000 monnaies de cuivre. Un de ses « sujets », par prudente expérience, thésaurise 200 de ces monnaies dans un pot d'argile (maigres économies). A quelques temps de là, un prince nomade s'empare de la vallée, supprime Diogène, rafle les monnaies qui circulent dans le petit espace géographique, les refond, et l'on oublie l'ambitieux qui ne subsiste plus que dans un pot enterré, derrière une petite maison.

2200 ans plus tard, une mine anti-char explose, fait s'effondrer le bas-côté de la route qui longe le village et révèle quelques restes archéologiques : parmi eux, le trésor monétaire. Le petit village de paysans qui récupère la trouvaille se partage les monnaies, et chacun d'aller chez son vendeur, à Peshawar. Les vendeurs pakistanais utilisent alors leurs contacts à l'étranger, et voici que pendant plusieurs années, à l'unité, des monnaies de Diogène apparaissent dans les catalogues et les ventes : 100 monnaies de Diogène circulent, un nouveau roi grec est désormais révélé, et bien attesté par un nombre important de monnaies. Les numismates tentent alors de faire rentrer le nouveau roi dans une trame historique déjà complexe.

Ménandre aurait donc engendré deux fils : Straton I^{er} et Diogène. Les deux rois se seraient succédés, ou (hypothèse misogyne) l'étendue des conquêtes de Ménandre aurait nécessité très tôt qu'Agathocléia sa femme disparût du pouvoir, sitôt sa régence terminée (et peut-être même avant) pour faciliter l'accession au trône d'un co-roi. Un autre numismate conclut de l'état des monnaies, quasi neuves, qu'elles proviendraient d'un transport monétaire militaire : Diogène ne serait-il pas mort, en ces temps troublés, pendant un conflit armé, comme son père ? Mais l'état du monogramme, très approximativement reproduit, attesterait plutôt de la décadence de cette dynastie : Diogène, le cadet d'un illustre conquérant, a tenté de garder son rang et la grandeur passée de la famille, frappant des monnaies dans un dérisoire sursaut d'orgueil, avant de sombrer lors d'un désastre militaire.

Cette facétie paraît railler les numismates, ce n'est bien sûr pas son intention : en fait, les analyses sont ici crédibles, et pourraient être conformes à l'histoire, si d'autres sources d'information nous permettaient de les corroborer[180]. En Asie centrale grecque, nous n'avons souvent pas la possibilité d'agir ainsi.

[180] Rappelons le cas de Thrason : roi inconnu, que Bopearachchi O. range avec prudence et circonspection dans les années 95 à 80, il n'est mentionné que depuis 1982 ; une seule monnaie à ce jour, non répertoriée dans un catalogue scientifique, non photographiée. Mais ce roi mystérieux a pris le titre de *Mégas,* ce qui doit faire réfléchir quant aux théories que l'on peut échafauder à partir de ce type d'indications. Voir WIDEMANN, 2009, p. 201-202. Pour comprendre comment émergent, parfois, lors des fouilles, des monnaies inconnues ou imitées,

2) Les sources externes

II.2.1 Les sources grecques

Il faudra nous résoudre à admettre leur pauvreté, de même que les sources romaines sont rares. Pourquoi les auteurs antiques se sont-ils si peu inquiétés des populations grecques d'Asie, de leur destin singulier ? De plus, nous avons abondance de témoignages écrits et épigraphiques en Asie Mineure, Syrie ou Égypte, par exemple, même des correspondances royales ; en regard de cette matière, nous ne disposons que d'un petit nombre de pages antiques consacrées à l'Asie centrale, situation qui oblige parfois à solliciter ces sources. La présentation des sources littéraires grecques et romaines sera pour nous la première occasion (car il faudra y revenir) d'émettre quelques hypothèses sur ce silence de l'Antiquité à l'égard des Grecs d'Asie centrale.

(a) **Polybe** est encore le contemporain des rois grecs d'Asie. Cette qualité précieuse pour nous, laisse espérer des informations récentes, voire de première main. Et pourtant, bien qu'il fût contemporain de Ménandre I^{er}, de Démétrios I^{er}, pas une ligne sur leurs conquêtes, pas même leur nom. Polybe évoque trois fois la Bactriane : au livre X, 8, 48, au livre XI, 6, 34, et au détour d'une phrase au livre XXIX, 2, 12. Dans l'édition intégrale Hartog-Roussel, 4 pages en tout sont écrites sur la Bactriane. Au livre XXIX Polybe a répondu à de possibles reproches de cet ordre : Polybe n'agit pas comme les autres auteurs d'Histoires, « C'est pourquoi on ne doit pas me taxer de négligence s'il m'arrive de laisser de côté ou de ne mentionner que brièvement certains faits, auxquels d'autres consacrent de longs développements, avec effets de style. On doit au contraire me faire confiance pour accorder à chaque chose la place qui lui convient »[181]. Polybe n'écrit pas une histoire, mais l'histoire du monde sur 53 ans, une histoire universelle transversale, centrée autour d'une problématique précise, expliquer comment le monde connu est tombé dans ce laps de temps sous la coupe des Romains, et ce projet le conduit à sciemment trier les événements pour n'en retenir que ceux qu'il juge significatifs et considérables[182]. Ce n'est donc pas par préjugés, hostilité ou

---

voir RTVELADZE, 1995, p. 23-24 : l'auteur dénombre 300 monnaies, dont quatre trésors, le tout comprenant 17 imitations anciennes de monnaies gréco-bactriennes, et une monnaie d'Eucratide inconnue jusqu'alors, un bronze d'Hélioclès inconnu et un autre bronze inconnu. Enfin BRACEY, 2008, p. 2-5.

[181] XXIX, 2, 12.

[182] FOULON, 2003, p. 32.

aversion, comparables à ceux qu'il nourrit envers les Carthaginois[183], que Polybe consacre si peu de temps aux rois grecs de Bactriane, mais parce qu'ils lui semblent insignifiants eu égard à son projet, et si Antiochos III, personnage considérable dans le monde d'alors, n'avait pas lancé son Anabase, probablement Polybe n'aurait-il pas évoqué la Bactriane. Polybe, à son corps défendant, inaugure ce qui est une constante de l'historiographie grecque à l'égard de l'Asie sous domination grecque : l'absence d'intérêt pour ce qui est loin du cœur méditerranéen.

(b) La plupart des autres auteurs sont postérieurs aux rois gréco-bactriens et indo-grecs, et lorsque **Diodore de Sicile** écrit son œuvre, les royaumes indo-grecs sont près de disparaître totalement ; sans doute ne reste-t-il que quelques principautés aux marges du Pandjab actuel. Son projet n'est d'ailleurs pas de réaliser une chronique des rois hellénistiques, mais d'écrire une histoire universelle, des temps mythiques jusqu'à Jules César. Le livre XVII de sa *Bibliothèque Historique* est consacré à Alexandre, à l'épopée de ses exploits guerriers, en tant que ceux-ci seront comparables, dans la suite des temps, à ceux de César lui-même. Un parallélisme annonciateur de celui que développera Plutarque, mais qui fait de César à la fois un émule d'Alexandre, et l'égal d'Héraclès[184]. Alexandre doublement divin aux yeux de Diodore, en lui-même et par l'obligation idéologique de mettre en valeur César, ne peut qu'écraser toute l'Asie centrale de sa trop parfaite et incomparable gloire. Peut-on, dès lors, s'intéresser à tant de rois forcément petits, dont l'historiographie désormais considérera le destin avec la condescendance que l'on accorde aux épigones. Mais il est vrai que le livre XVII de Diodore nous est parvenu lacunaire, et que nous ne savons pas s'il avait atténué cette admiration pour Alexandre en accordant quelque valeur aux rois grecs qui lui ont succédé dans la région.

(c) **Les Itinéraires.** Au tournant de l'ère occidentale, deux récits de voyage apportent des informations sur les zones voisines des royaumes grecs asiatiques : *Les Étapes Parthes* d'Isidore de Charax, et *Le Périple de la mer Érythrée*.

Les *Étapes Parthes* décrivent un trajet qui part de l'Euphrate, passe par les capitales parthes au nord, puis oblique vers la Margiane et l'Arie au sud, laissant de côté les Paropamisades[185]. Située, par recoupements, entre 26 et 77 av. J.C., la rédaction de l'ouvrage est due à un homme dont on ne sait rien, certains historiens ayant même évoqué la possibilité

[183] MOLIN, 2003, p. 279-290.
[184] GOUKOWSKY, 2004, p. 608-609 et p. 613-614.
[185] Voir une mise au point sur les éditions anciennes et modernes chez BARATIN, 2009, p.74. L'édition de SCHOFF, W. H., ancienne (1914) est encore très sûre (rééd. Chicago 1976).

de deux auteurs[186]. Les informations qui concernent la partie, à cette date, anciennement grecque sont succinctes et peu précises[187], mais nous permettent au moins de penser qu'aux débuts de l'ère chrétienne l'empire parthe comprenait Margiane, Arie, Drangiane et Arachosie, sans que l'on sache quelle part les Grecs prenaient encore à leur peuplement. Il ressort de cet itinéraire que les Parthes, comme les Achéménides et les Indiens de leur côté, si l'on croit Mégasthène, avaient un grand souci de l'efficacité des moyens de communication : routes minutieusement relevées, bornes, points d'eau, gîtes.

Le Périple de la Mer Érythrée, daté généralement des années 30 à 50 de notre ère, est un récit en grec d'une navigation le long de la Mer Rouge, puis le long de la côte africaine, et jusqu'en Inde. L'auteur est sans doute d'origine égyptienne[188]. Le premier manuscrit connu date du dixième siècle, il est byzantin. L'auteur du *Périple*, un commerçant anonyme grec ou hellénophone, décrit une route maritime et n'est en rien un explorateur ou un voyageur aventureux. Son souci est d'ordre pratique : quelle route prendre ? Combien de jours de navigation d'un point à l'autre ? Quelles marchandises échange-t-on dans ce port ? Quelles langues y parle-t-on ? Aussi l'auteur se livre-t-il rarement à une analyse, il a entrepris lui-même la route, et ne compile pas des renseignements livresques. En ce sens son témoignage nous est précieux car peu partisan, et quand il déclare que dans une ville des monnaies qui circulent sont écrites avec des lettres grecques, nous pouvons l'imaginer avoir tenu les objets en mains. Au paragraphe 47, l'anonyme cite les peuples de l'arrière-pays d'un port indien, Barygaza, et donne des précisions sur la monnaie qui y a cours. On apprend ainsi avec surprise les noms de peuples vivant au nord, parmi lesquels des Gandaraoi, Aratrioi, Arachusioi, et qu'un roi grec belliqueux, en Bactriane, y règnerait. Les commentateurs voient en ces assertions le souvenir de Ménandre et Apollodote dont l'auteur souligne que les monnaies circulent encore.

---

[186] SCHMIDT, *Encyclopedia Iranica*, S.V. Isidore de Charax, 2007.

[187] SCHMIDT, 2007 : « The description of the eastern part of the route is much more succinct and actually is no more than a brief account, which does not give the individual stations, but only the separate provinces, the overall distance of the route within the individual provinces, and summary information on the number of towns, villages, and stations. Therefore, strictly speaking, the route itself, with the exception of only a few stations, is not given at all; and its course, though in part going back to the Assyrians and used also in Achaemenid times, for several sections cannot be reconstructed exactly and is at issue. To make matters worse, several of the provinces mentioned by Isidorus are not attested elsewhere (e.g., Kambadēnḗ and Apauarktikēnḗ, but also the subdivision of Upper and Lower Media). From § 13 on, only provinces (those east of Parthyēnḗ) and cities or villages are listed; there are no more stations and no distances between the inhabited places. This may be explained by assuming that for those last parts of the text the excerpt either is based on a different source or was made by a different person, for whom those matters were of minor interest. »

[188] BARATIN, 2009, p. 124.

(d) **Strabon** est l'auteur d'une *Géographie* de dix-sept livres, écrits entre 10/15 et 24. Soucieux de critiquer ses sources, il reconnaît en XV, 2, dans le livre consacré à l'Inde, combien les informations dont il dispose sur cette contrée sont peu fiables : « Au préalable, nous réclamerons l'indulgence du lecteur pour ce que nous avons à dire de l'Inde. L'Inde est un pays si reculé ! Il y a si peu de Grecs jusqu'ici qui aient pu l'explorer ! Ajoutons que ceux-là mêmes qui l'ont vue n'en ont vu que des parties et ont parlé de tout le reste sur de simples ouïe-dire ; que le peu qu'ils ont vu, ils l'ont mal vu, en courant, à la façon de soldats qui traversent un pays sans s'arrêter ; qu'on s'explique par là comment les mêmes choses ne sont pas dépeintes de même dans des *Histoires* écrites toutes soi-disant avec la plus scrupuleuse exactitude par des frères d'armes, par des compagnons de voyage (ce qui est le cas de tous ceux qui suivirent Alexandre à la conquête de l'Inde) ; comment il arrive même que le plus souvent ces auteurs disent tout le contraire les uns des autres. Or, si leurs récits diffèrent à ce point sur les choses qu'ils ont vues, que penser de celles qu'ils nous transmettent sur de simples informations ? »[189]. Ces sources, pour l'Inde, ainsi qu'il l'affirme, sont les œuvres de Mégasthène, Apollodore d'Artémita, Erathostène, Onésicrite, et des comptes-rendus d'exploration ou de voyages, ou encore des souvenirs militaires dont on ne connaît pas les noms des auteurs, données dont il ne nous dit pas comment il les hiérarchise ou les additionne. Pour la Bactriane, Apollodore d'Artémita est cité, et Onésicrite mais il s'agit d'évoquer les mœurs barbares des anciens Bactriens. L'ombre du roi macédonien pèse de façon constante sur les livres XV et XVI, et de nouveau sert d'étalon à toute vraisemblance historique : dans le livre XV Strabon juge totalement contraire à toute logique que les Grecs de Bactriane aient pu conquérir plus de terres à l'Inde qu'Alexandre ne le fit, et n'accorde aucun crédit à la célèbre formule de « la Bactriane aux mille villes » : « Prenons pour exemple Apollodore, qui, dans ses Parthiques, parle naturellement du démembrement du royaume de Syrie et de l'insurrection de la Bactriane enlevée par des chefs grecs aux descendants de Séleucos Nicator : il raconte bien comment ces mêmes chefs en vinrent par l'accroissement de leur puissance à attaquer l'Inde elle-même ; mais, pour ce qui est des notions précédemment acquises sur ce pays, nul éclaircissement à attendre de lui ; loin de là, **il n'en tient nul compte et affirmera, par exemple, en contradiction formelle avec ce qu'on sait, que ces rois grecs de la Bactriane conquirent une plus grande étendue du territoire indien que n'avait fait l'armée macédonienne et qu'Eucratidas notamment y possédait jusqu'à mille villes.** Il oublie qu'au rapport des anciens historiens il existait, rien

[189] STRABON, XV, 2.

que dans l'espace compris entre l'Hydaspe et l'Hypanis, jusqu'à neuf nations distinctes, lesquelles possédaient cinq mille villes toutes plus grandes que Cos Meropis, et que cette immense contrée fut conquise par Alexandre et cédée par lui à Poros » [190].

De telles affirmations lui semblent aussi peu fiables que les fables dont il agrémente parfois ses pages, guère plus crédibles que les histoires de Dionysos et Héraklès dont il réfute la possibilité dans les chapitres immédiatement après (XV, 6-9). Qu'on en juge encore à l'aide du résumé sommaire du livre XVII, consacré à la Bactriane et à la Sogdiane, beaucoup plus court que le XV consacré à l'Inde, sans doute par absence d'informations : 1) les frontières de la Bactriane et trois de ses rois ; 2) les Grecs conquérants en Bactriane ; 3) les mœurs sauvages des Bactriens antérieurement aux Grecs ; 4) Alexandre en Sogdiane et en Bactriane ; 5) les fleuves de Bactriane ; 6) les peuples voisins, Perses et Scythes ; encore Alexandre ; 7) géographie de la région rapportée aux fleuves et aux montagnes ; 8) quelques légendes du Caucase.

Ces deux livres XV et XVI sont construits suivant une structure double où, comme à son habitude, Strabon oppose les mœurs barbares et les témoignages de la civilisation : ailleurs le Gaulois au Romain[191], le sud civilisé de la Péninsule Ibérique contre le nord sauvage[192], ici des Bactriens jugés plus civilisés que les nomades (XVI, 3) mais pratiquant l'euthanasie des vieillards ; enfin, au début du livre XV il évoque des rois grecs, puis, à la fin, il semble se délecter de l'étrangeté des mœurs du Caucase (XV, 8). Cette organisation thématique est renforcée par une organisation séquentielle particulière entre les deux livres, puisqu'il décrit d'abord l'Inde (XV), puis la Bactriane et la Sogdiane (XVI), avant d'entreprendre le long livre XVII sur l'Égypte ; comme l'écrit P. Thollard, à propos des livres III et IV : « Apparaît donc à côté de l'ordre géographique un autre établi en fonction du degré de civilisation. La description va du plus civilisé au plus barbare » [193].

---

[190] STRABON, XV, 3.

[191] CLAVEL-LEVEQUE, 1974, p. 90 : « La charge symbolique du discours strabonien est donc liée à un certain type d'énoncé qui parait établi à partir de l'observation, directe ou non, des hommes, mais qui est, en fait, élaboré à partir d'un système de caractérisants fonctionnalisés, devenu des indices, où s'associent les notations physiques, les connotations psycho-sociologiques, les actes. L'ensemble constituant un système cohérent et construit de représentations, fonctionnant comme une sorte de code (le nombre, la taille, la simplicité, l'amour de la guerre. . .) qui renvoie à une anthropologie qui crée un type d'homme, le Barbare, qui s'oppose au Romain en une opposition symbolique et mythique en même temps que concrète et réelle, dualité qui la rend éminemment opératoire. »

[192] CASTRO PAEZ, 2004, p. 173.

[193] THOLLARD, 1987, p. 62.

C'est bien une histoire politique qu'écrit Strabon, dont le but premier est de mettre la géographie au service du pouvoir politique[194], dont l'action civilisatrice est incarnée à Rome par Auguste, et avant lui par Alexandre. Nos roitelets grecs, aux prétentions territoriales selon lui excessives et prétentieuses, pèsent peu en regard de la *Pax Romana* protégeant la Méditerranée. Nous relèverons cependant que faire fi, dans le livre XV, des allégations sur les conquêtes des Bactriens en Inde est une façon d'avouer qu'elles étaient prises en considération en son temps.

(e) Nous disposons de si peu de textes que l'envie est grande de mentionner aussi **Arrien**, qui écrivit un peu sur la Bactriane et la Sogdiane. Arrien, est un grand dignitaire de l'Empire, un homme de bureau aussi, dont la vie nous est mal connue[195]. A l'école de Xénophon, cet homme vivant au temps de la paix romaine rêve de grands espaces et de fureurs guerrières plus prestigieuses que les guerres auxquelles il participa contre les Alains et les Sarmates ; Alexandre est son sujet, mais comme le montre P. Vidal-Naquet, le rapport des Romains à Alexandre fut complexe puisque les vicissitudes de la politique romaine firent de lui un repoussoir, sous la République, ou un modèle dépassé par la réussite de l'Empire romain. Mais pas de roi grec d'Asie chez Arrien, seulement Alexandre, et le livre IV de *L'Anabase d'Alexandre* qui nous présente un arrière-plan géographique, des arrière-pays traversés par les troupes d'Alexandre, des villes de Bactriane et du sud de la Sogdiane aux remparts de terre, aux populations massacrées, aux fleuves franchis en tous sens par « le massacreur des populations asiatiques » comme l'écrivit Lucain dans la *Pharsale*.

(f) On pourrait croire que le seul texte de Plutarque relatif à un roi gréco-bactrien, Ménandre I^{er}, dans sa brièveté, serait le plus aisé à évoquer[196] : « Au contraire, lorsqu'un certain Ménandros, qui avait régné avec douceur sur la Bactriane, mourut en campagne, les cités, après lui avoir rendu les honneurs funèbres en commun, se disputèrent ses restes et ne se mirent d'accord qu'avec peine pour se séparer en partageant ses cendres également et lui élever chacune un tombeau ». Que n'a-t-on pas écrit sur Ménandre, en citant ces lignes, écrites au détour d'une page ? Car *Milindapañha* aidant[197], puisqu'il figure dans ce texte pali un Ménandre-Milinda qui se convertit au bouddhisme[198], Ménandre le Grec devint un dévôt

[194] STRABON, I, 1, 16.
[195] P. Vidal-Naquet réunit le peu que nous en connaissons dans son essai *Flavius Arrien entre deux mondes*, 1984, p. 311-318.
[196] PLUTARQUE, *Préceptes Politiques*, 28, p.136.
[197] Voir infra : Les sources indiennes.
[198] BANERJEE, 1920, rééd. 2007, p. 21 ; le mot grec μνημεῖα est ainsi traduit dans une parenthèse : (=stupas). Encore récemment Raphaël Liogier s'appuya sur ce texte pour affirmer que Ménandre était bouddhiste et

du bouddhisme enterré sous un stupa. Et voici comment un texte pali écrit entre le premier et le V^{ème} siècle de l'ère chrétienne, qui cite un roi Ménandre sans qu'il soit possible de l'identifier autrement que par ce nom, vient enrichir d'illusions l'historiographie d'un roi grec vivant au II^{ème} siècle avant notre ère. Nous reviendrons plus loin sur cette fable du bouddhisme de Ménandre I^{er}, probable général rebelle, probable pilleur de l'Inde, vraisemblablement mort en campagne, et que certains voudraient faire mourir en odeur de sainteté, honoré comme un Bouddha.

Sans aborder une critique interne, sans remettre en cause les éventuelles informations que contiennent ces brèves lignes, relevons qu'elles procèdent d'un abus : celui qui consiste à retirer un extrait de son contexte, rompant l'équilibre du projet littéraire pour le contraindre à devenir ce qu'il n'était pas au début : un document historique. Jadis P. Goukowski écrivait, sans doute trop sévèrement : « Plutarque n'est pas un écrivain, mais un magicien qui, à force d'art, crée de pièces et de morceaux une architecture enchantée » [199]. De nos jours P. Schmitt Pantel analyse Plutarque en termes plus nuancés, et nous invite à lire en lui un auteur également tout de nuances ; « il considère plus », pour reprendre Corneille dans Polyeucte, en ce qu'il choisit ses anecdotes non tant pour leur véracité factuelle, avérée et documentée, mais pour ce qu'elle nous révèle de l'homme illustre. Plutarque, dans *Les vies Parallèles* écrit un *bios*, genre littéraire à portée historique, qui doit à la littérature une part de construction, de rejet et d'adjonction, mais avec une dimension historique : « L'unité du récit de Plutarque n'est en effet pas construite uniquement dans un but éthique ou dans un but littéraire ou même éthico-littéraire, mais elle peut aussi être lue comme une forme particulière d'écriture de l'histoire des siècles passés à propos des hommes illustres, histoire qui est en dehors des clivages que font les historiens modernes entre histoire politique et histoire des comportements ou des mœurs, mais qui s'inscrit bien, je pense, dans la manière d'écrire l'histoire des historiens de l'Antiquité depuis l'époque classique »[200].

Plutarque, dans *Les Préceptes politiques*, fait de même, bâtissant une démonstration ouvertement morale et politique, mais à coup d'anecdotes qui illustrent son propos en l'ancrant dans une réalité historique que peu de ses contemporains avaient le sens critique ou les moyens de vérifier.

---

qu'on lui avait élevé des stupas ; cf. LIOGIER, 1999, p. 204. Ces deux références n'épuisent pas la liste des auteurs.

[199] GOUKOWSKI, 1978-1981, p. 114.

[200] SCHMITT PANTEL, 2009, p. 194.

II.2.2 Les sources latines

Elles ne différent en rien, apparemment, des sources grecques. Et pourtant, elles sont comme en retrait face aux textes grecs, car toutes deux, œuvres de compilateurs ou d'encyclopédistes, sont écrites avec une sorte de neutralité dépassionnée.

(a) **Pline l'Ancien** consacre de longues pages au livre VI de son *Histoire Naturelle*, à l'Asie orientale. Conforme à son projet encyclopédique, il reste un compilateur de livres, mais sa synthèse est sans ordre chronologique ni hiérarchisation des informations. Pline utilise, comme Strabon, les anciennes dénominations perses en satrapies, indications précieuses sur le peu d'informations dont il dispose, fait parcourir à son lecteur fleuves, côtes et montagnes, et cite des villes : nous y apprenons que l'actuelle Herat (Alexandrie) était une ville importante d'après ses sources (Onésicrite ?, Néarque ? d'autres ?), qu'Antiochos avait rebâti Artacabane (VI, XXV). Et puis, comme souvent, mêlant sources anciennes et sources récentes, Pline est soudainement plus précis : ce sont des lignes précieuses, tant de fois citées sur le commerce de Rome avec l'Inde, documentées, et précieuses car elles corroborent les informations du *Périple de la mer Erythrée* sur l'importance de ce trafic.

(b) **Trogue Pompée** a rédigé vers 40 avant notre ère. Ses *Histoires Philippiques* auraient été rédigées sous Tibère, auraient comporté 44 livres, mais il ne nous reste que des *Prologi*, des résumés sans doute écrits par un bibliothécaire soucieux de prendre des notes, et un *Epitomè*, *Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue Pompée*, attribué à un certain Justin. De ce Justin nous ne connaissons que d'hypothétiques dates : cité par Ammien Marcellin, Jérôme, Augustin et Orose, son travail dut se situer entre le II^{ème} et le IV^{ème} siècle. *Epitomè* et *Prologue* du livre XLI ne s'accordent pas, car Justin a allégé l'histoire des rois grecs, supprimé les peuples scythes. De cet ensemble bien court, il reste trois chapitres, consacrés pour l'essentiel aux rapports entre Bactriens et Parthes, et la concomitance des règnes de Mithridate et Eucratide.

II.2.3 Les sources chinoises

Trois sources chinoises concernent la Bactriane, puis les anciens territoires indo-grecs. Ce sont des textes historiques, mais les territoires d'Asie centrale anciennement

grecque n'y sont mentionnés que dans les limites d'un projet historiographique particulier à la Chine[201].

(a) Le *Shiji* est l'œuvre de **Sima Qian** (140-87 av. J.C.). Au chapitre 123 sont compilées des informations émanant des rapports d'ambassades, chinoises et étrangères. L'auteur utilise le rapport que Zang Qian a rédigé à son retour, en 125, à la demande de l'empereur des Hans de l'Ouest. Zang Qian est le plus précis des contributeurs à cette partie du *Shiji*, et les informations qu'il fournit sont nombreuses, bien que parfois difficiles à interpréter en raison d'une onomastique chinoise sujette à traductions diverses.

(b) Le *Hanshu* est l'histoire des Hans de l'Ouest, c'est une histoire officielle, commencée par **Ban Biao** (3-54), poursuivie par son fils Ban Gu (32-95), et terminée par sa fille Ban Zhao (48-116). L'œuvre couvre les événements s'étant produits de 210 à 23 av. J.C. et les deux ouvrages *Shiji* et *Hanshu* se recoupent sur certains points, se complètent sur d'autres[202]. Nous y retrouvons Zang Qian, au chapitre CCVIa. Ce sont des documents diplomatiques : en effet, les Chinois dont les frontières étaient menacées par les nomades, avaient décidé de proposer une alliance de revers aux Yuezhi ; de 59 à 16 av. J.C., un service administratif spécial est organisé, « Le Protectorat Général », qui collationne les renseignements figurant désormais dans le *Hanshu*. A partir de 126 de notre ère, les contacts diplomatiques sont rompus. Le *Hanshu*, constitué de notices ethnographiques, climatiques, routières et parfois politiques, présente ainsi trois paragraphes concernant le Daxi (c'est-à-dire la Bactriane) et les régions limitrophes[203].

(c) Deux autres textes sont parfois cités par les historiens, mais il est nécessaire de n'y faire référence qu'avec précaution : le *Hou Hanshu* et *Le Rapport du voyage en Occident à l'époque des Grands Tang* de **Xuanzang**.

---

[201] On trouve de bons développements historiographiques, et des traductions, dans les ouvrages suivants : WATSON, 1962, p. 231-246 ; HULSEWÉ, 1979, p. 3 à 12 notamment ; THIERRY, 2005, p. 421-539.

[202] « The Shih-chi is framed as a general history of China, starting from remote antiquity and continuing until the lifetime of the compiler, i.e., c. 90 B.C. The Han-Shu is the history of China during the Former, or western, Han dynasty ; and in principle it covers the period from the foundation, in 202 B.C. (including the earlier career of the founder, from c. 210), to the fall of Wang Mang in A.D. 23. However, for the period from 210 to c. 90, i.e., the period which the two histories overlap, the two works do not present different or indifferent accounts ; with some important exceptions the texts are identical » : HULSEWÉ, 1979, p.11.

[203] Voici, par exemple, dans la traduction de B. WATSON, le paragraphe sur le Daxia dans le chapitre 123 : « Daxia (bactria) is situated over 2,000 *li* southwest of Dayuan, south of the Gui River. Its people cultivate the land and have cities and houses. Their customs are like those of Dayuan. It has no great ruler but only a number of petty chiefs ruling the various cities. The people are poor in the use of arms and afraid of battle, but they are clever at commerce. After the Great Yuezhi moved west and attacked and conquered Daxia, the entire country came under their sway. The population of the country is large, numbering some 1,000,000 or more persons. The capital is called the city of Lanshi (Bactra) and has a market where all sorts of goods are bought and sold».

Le *Hou Hanshu* fut composé à date plus tardive, entre 424 et 445, par **Fan Ye** (398-445). On peut y lire, au chapitre 10 une notice sur les Parthes, au chapitre 11 et 12 une notice sur l'empire romain, au chapitre 13 une longue notice sur les Kouchans, aux chapitres 14, 15, 16 et 17 des informations sur l'empire kouchan et la Sogdiane. Bien que difficilement crédible et peu sûr[204], le *Hou Hanshu* a provoqué de nombreuses hypothèses en raison d'une allusion faite à la région du Gaofu, et à un souverain : Qiujiuque. Tous les historiens s'accordent à reconnaître en Qiujiuque Kudjula Kadphisès, fondateur de l'empire des Kouchans, issu de l'invasion Yuezhi.

L'identification de Gaofu pose problème, puisque ce terme a été interprété comme désignant un territoire ou une principauté. De façon connexe, identifier le Gaofu permet également de clarifier la question de la présence des nomades Yuezhi dans la région, et celle des dates supposées de leur invasion. F. Grenet, usant de la toponymie et de la linguistique, localise cinq Yabghus yuezhi dont le Gaofu du *Han Hanshu* ne serait qu'un élément ; ces unités territoriales, dont nous ne savons rien de sûr quant à l'organisation politique, et en particulier comment elles étaient fédérées, auraient été réunies par Kudjula Kadphisès vers le milieu du premier siècle pour former l'empire kouchan. Des documents chinois, récemment découverts et traduits, attestent de la venue d'ambassadeurs yuezhis à la cour de l'empereur de Chine, et nous permettent d'envisager un pouvoir yuezhi dans cette région d'Asie centrale au I^{er} siècle avant notre ère, rendant par là-même crédible l'hypothèse d'une invasion vers les années 70 av.J.C.[205]

Enfin, *Le Rapport du voyage en Occident à l'époque des Grands Tang* de Xuanzang fut écrit par un moine bouddhiste du septième siècle qui vécut de 602 à 664. Son évocation n'apporte directement rien à notre étude, si ce n'est une description des lieux, des climats, des fleuves de cette région par laquelle il passa. Nous n'avons pas de plus précise description de la Bactriane que la sienne, bien qu'elle soit tardive : elle nécessite un effort d'imagination, et si les Grecs n'ont, bien entendu, pas couvert les plaines de monastères et les collines de stupas, la géographie était la même.

Les Chinois n'ont donc qu'indirectement traité la région, les peuples qui y vivaient, et l'on ne trouve nulle mention des Grecs dans leurs travaux. Faut-il en être déçu ? Nous savons

[204] F. Thierry émet des doutes sur la fiabilité d'un texte tardif fruit de compilations diverses ; on peut également consulter la critique du Hou Hanshu dans l'ouvrage de CURTIS, STEWART, 2007, p. 96-99.

[205] Sur la localisation des Yabghus et les documents chinois, GRENET, 2006 [2007], p. 325-341 ; sur la question du Gaofu et la date d'une invasion yuezhi, WIDEMANN, 2009, p. 401-403 : les arguments de F. WIDEMANN réfutant les dates proposées jadis par O. BOPEARACHCHI tombent désormais puisque l'archéologie atteste de la présence dans la région de la Bactriane, au premier siècle, d'un fort pouvoir yuezhi, voir sur ce point GRENET, 2006, p. 338.

grâce à eux que l'apogée du pouvoir grec était belle et bien dépassé au I^er siècle av. J.C., au point qu'un rappel (s'ils en avaient eu connaissance) ne leur en paraissait pas nécessaire. Enfin, comme l'écrit C. Baratin, « ces textes chinois nous offrent une ressource, précieuse quoique indirecte : une histoire suivie et dynamique des vastes mouvements de population en Asie centrale et en Bactriane qui ont entraîné à partir du II^ème siècle avant notre ère une entière recomposition des constellations ethniques et politiques aux confins orientaux de l'empire parthe » [206].

II.2.4 Les sources indiennes

Nous pourrions espérer des Indiens, le grand empire voisin des Grecs d'Asie, une copieuse moisson de références. Mais l'Inde n'a pas perçu son rapport à l'Histoire dans les mêmes termes que l'Occident ou, exemple extrême sans doute, la Chine[207]. Pour l'époque antique, il faut chercher dans les Védas, l'épopée, la poésie, non des descriptions ou des développements chronologiques, mais des évocations. Heureux le chercheur à l'affût de la moindre évocation des Grecs et qui, au détour d'une phrase lit, mais en milieu tamoul, au sud donc : « Elle était l'œuvre des meilleurs artisans du frais pays tamoul auxquels s'étaient joints des sculpteurs du Magadha, habiles dans le travail des pierres rares, des orfèvres du pays Maratha, des forgerons d'Avanti et des charpentiers grecs (yavana) » [208]. Ainsi, au II^ème siècle de notre ère, dans le sud de l'Inde, les Indiens connaissaient des Occidentaux qu'ils appelaient « yavana ».

Les sources indiennes qui concernent les Grecs du Nord sont comparables à ces quelques vers d'un poème épique tamoul : tout au plus trouve-t-on un mot, ou deux, isolés au milieu d'une énumération de peuples. Nous tenterons plus loin d'avancer quelques hypothèses sur cette apparente absence d'intérêt, en nous attachant aux mots qui désignent les Grecs dans les langues de culture du Nord (II.1.2). Si l'on excepte les Édits en grec d'Aśoka, mais qui relèvent de l'épigraphie grecque, voici les quelques références que nous avons glanées

[206] BARATIN, 2009, p. 65.

[207] 《Il ne convient donc pas de chercher des modèles gréco-romains arabes ou chinois d'écriture de histoire dans le passé de Inde. Il est sans doute plus pertinent d'analyser les formes que la société indienne a choisies pour consigner son passé. Ainsi la tradition des itihasa-purana de l'Inde ancienne est par elle-même une indication sur l'introduction de la caste comme forme de stratification ainsi que sur la légitimation de la caste dominante. Toute société possède plusieurs passés, surtout une société constituée de multiples segments sociaux. Les enregistrements de ces multiples passés peuvent varier, se contredire ou se conforter mutuellement. Seule une analyse comparative peut clarifier les motivations cachées. » THAPAR, 1998, p. 355.

[208] SHATTAN, 2008, p. 152.

péniblement ; elles ne concernent que les Grecs du Nord car, outre l'absence de lien avec notre sujet, les rapports avec des *yavanas* évoqués par la tradition littéraire tamoule donnent à penser que la population du sud confondait Romains et Grecs :

En langue Magadhi : *Aśoka édits V et XIII* (les Yavanas-Grecs sont cités dans une énumération).

En langue Pali : *Assalāyana sutta ; Milindapañha* ; *Gautama-Dharmasutra* IV, 21.

En langue sanskrite : *Aṣṭādhyāyī IV, 1, 49* ; *Atharvaveda V, 22, 14 ; Brahmanda Purana (Upodghata-pada) 16-17 ; Brihat-katha-Manjari X, 1, 285-286 ; Chāndogya V, 22, 14 ; Mahabharata I, 85 ; I, 165 ; III, 47 ; III, 188 ; V 19 ; XII, 65 ; XIII, 33 ; Mahaniddesa 155, 415 ; Manusmriti X, 43-44 ; Nirukta (de Yāska) II, 2 ; Padama Purana Srshtikhanda 47, 69-75 ; Ramayana 43 et 55 ; Yuga-Purana (Gargi-Samhita) 5, 7. (*On peut ajouter certains commentaires de Patañjali, dans le *Mahābhāsya*, mais *yavana* n'y est que cité pour un exemple grammatical).

Il est nécessaire de s'arrêter plus longuement sur le *Milindapañha*, tant son retentissement fut considérable parmi les historiens occidentaux à partir du XIX^{ème} siècle. Ce Milinda, très tôt identifié comme Ménandre par T. Rhys Davis, en 1890, présentait l'immense avantage d'être grec, et de faire l'éventuel pendant avec Aśoka dont la redécouverte était très récente (le milieu du XIX^{ème} siècle). Certains crurent même que les Grecs avaient influencé l'écriture du texte pali, et W.W. Tarn consacra une annexe de *The Greeks in Bactria and India* à la comparaison entre le *Milindapañha* et la *Lettre d'Aristée*. Cette hypothèse est désormais totalement abandonnée, mais reste encore bien ancrée, chez certains auteurs, la certitude que le Milinda-Ménandre du texte indien est réellement bouddhiste[209].

Le *Milindapañha* est en effet un long texte non canonique du bouddhisme ; il nous est parvenu dans une version palie, la plus connue, et dans deux éditions, l'une coréenne et l'autre chinoise, sous le titre de *Sutra du bhiksu Nāgasena*. Dans sa version palie, le *Milindapañha* figure dans la troisième partie du canon, avec d'autres textes narratifs ou non doctrinaux, comme les *Jatakas* qui racontent les vies antérieures du Bouddha. P. Demiéville, en 1924, a établi que les trois versions (y compris la version palie) dérivaient d'une version antérieure primitive qui aurait été traduite à date antique d'abord en chinois, à partir d'un premier texte rédigé dans une langue inconnue, peut-être la gandhari. Par ailleurs, le

[209] TRIPATHI, 1987, p. 206 : « Milinda or Menander was a Buddhist, and he has survived in Indian traditions. Thus, the Milindapanho preserves some of his puzzling questions on religion put to Thera Nagasena. Indeed, according to a Siamese legend Menander even attained to arhatship».

Milindapañha a connu un tel succès que les versions chinoises sont au nombre de trois[210], et que le grand philosophe Buddhaghosa au V^{ème} siècle la lisait, et sans doute l'utilisa pour la rédaction du *Vishuddhimaga* (« La Voie de la pureté », célèbre commentaire du canon pali.)

Il s'agit donc d'un véritable ouvrage phare de la littérature bouddhique des premiers temps, bien qu'il n'appartienne pas aux sutras où apparaît le Bouddha ; il est passé au-delà de l'Inde par la route du Nord-ouest (une des deux routes d'expansion du bouddhisme, l'autre étant la route maritime du sud) avec un succès si considérable qu'une légende khméro-siamoise s'est emparé de Milinda et en fit un Bouddha[211].

La version indienne palie, la plus connue, la plus traduite, nous est parvenue dans un premier manuscrit complet datant de 1495. Le texte, comme celui de tout texte bouddhique ancien, est très composite : une première version s'arrêtait au chapitre 89 (p. 90 de l'édition Nolot dont la traduction complète comprend 328 pages ; L. Finot[212], dans sa traduction de 1923 s'arrête exactement à cet endroit), les livres IV à VII de l'actuel *Milindapañha* n'existent d'ailleurs pas dans la version chinoise traduite par P. Demiéville. On ne doit pas en conclure cependant que la version palie la plus proche de l'original n'a pas été augmentée elle-même : P. Demiéville souligne que toutes les citations présentées dans le début pali correspondant à la version chinoise du *Milindapañha*, trouvent leur origine dans le *Nikaya*, et donc ont été insérées pour que l'ouvrage paraisse conforme à l'orthodoxie qui se mettait en place aux alentours de l'ère chrétienne. Pour simplifier (mais rien n'est jamais simple dans l'étude du bouddhisme primitif) : à une date comprise entre la mort supposée de Ménandre, vers 135 avant notre ère, et l'ère chrétienne, une première version fut écrite, dans une langue inconnue (mais qui n'était pas le pali) ; cette première version fut augmentée sous l'impulsion des moines de Ceylan qui, du premier au cinquième siècle de l'ère chrétienne, mirent en place l'orthodoxie du Theravada ; elle fut valable longtemps, puisque Buddhaghosa, au III^{ème} siècle l'utilisa (mais n'utilisa que ces premiers trois livres)[213]; elle fut traduite en chinois à une date indéterminée, puis traduite en coréen (dont il n'existe pas de version accessible en langue

[210] DEMIEVILLE, 1924, p. 21.

[211] Sur cette légende siamoise voici ce qu'écrivait en note DEMIEVILLE, 1924, p. 35 : « M. H. G. Rawlinson, *Intercourse between India and the Western World*, Cambridge, 1916. p .82, dit qu'un épisode identique à celui que rapporte Plutarque figure à la fin d'une version siamoise du Milindapanha. Il est à craindre que cette addition, si elle existe réellement, ne soit due à quelque lecteur siamois de l'introduction de Rhys Davids. » La littérature historique et critique sur le Milindapañha ne nous fournit effectivement aucune trace de cette légende, à laquelle font cependant référence certains auteurs anglo-saxons, prouvant la validité de l'hypothèse de Paul Demiéville.

[212] On peut consulter les traductions suivantes : RHYS DAVIDS, 1890 et 1894 ; FINOT, 1923, (1983) ; NOLOT, 1995.

[213] DEMIEVILLE, 1924, p. 29.

occidentale), et augmentée de nouveau dans la version palie, vers le cinquième siècle de notre ère[214] afin d'atteindre la taille actuelle.

Le Milinda du texte est-il bien le roi historique grec ? Les monnaies de Ménandre I[er] l'attestent, et G. Fussman se livre à une analyse onomastique lui permettant d'écrire : « Il n'y a rien, en effet qui, dans la structure phonétique de *Menandros*, s'oppose aux tendances phonologiques de la gandhari… il n'est pas impossible que très tôt, dès le I[er] siècle de notre ère, le nom de Ménandre y [dans la littérature bouddhique] ait été déformé par l'étymologie sanskritisante et refait sur le modèle d'un des noms sanskrits de l'abeille : *Milinda* »[215].

Si nous ouvrons le dossier du prétendu bouddhisme de Ménandre I[er], nous ne trouvons que trois témoignages [216] : le texte de Plutarque, sur lequel nous avons plus haut émis des réserves liées à sa nature et au projet d'écriture, une monnaie (une seule) conservée au British Museum, et le *Milindapañha*. Si l'on remet en contexte le texte de Plutarque, l'anecdote du roi Ménandre de Bactriane apparaît pour ce qu'elle est : le contrepoint à la présentation d'un mauvais souverain, un tyran de Syracuse ; doit-on aller jusqu'à envisager que Plutarque, pour les besoins de sa démonstration, aurait pu solliciter l'histoire, ou aller jusqu'à l'inventer ? On voit figurer sur l'avers de la monnaie du British Museum une roue du Dharma et une palme sur le revers. La tentation est alors grande d'interpréter cette roue du Dharma comme la confirmation d'une hypothétique conversion de Ménandre au bouddhisme. Or dans l'Inde du deuxième siècle avant notre ère, la roue n'est pas utilisée uniquement par les bouddhistes, même si les stupas de Sanchi et Barhut en font un abondant usage, et l'Inde classique y aura recours sans que ce symbole soit exclusivement connoté comme bouddhiste[217]. Le

---

[214] DEMIEVILLE, 1924, p. 34.

[215] FUSSMAN, 1993, p. 73.

[216] DEMIEVILLE, 1924 en ajoute un quatrième, qu'il est d'ailleurs le seul à longuement analyser p. 35 à 43: il s'agit d'un extrait de *La Bodhisattvâvadânakalpalata*, composée par le poète cachemirien Ksemendra au milieu du XI[eme] siècle, le 57[ème] chapitre intitulé *Stūpāvadāna*. Le poème cite effectivement Milinda en ces termes : « Un roi nommé Milinda construira un stūpa dans ce pays. » Mais comme le prouve Demiéville lui-même, une confusion est possible avec le roi Kanishka, et sa conclusion, pour une fois, est fort peu convaincante : « Quelle peut être la source du *Stupâvadâna*, et particulièrement du passage relatif à Milinda ? Notre examen de ce chapitre et de ceux qui le précèdent en a montré les rapports avec le récit du Vinaya des Mûlasarvàstivâdin, école cachemirienne par excellence. Ksemendra suit manifestement un texte apparenté à ce récit. Or on ne peut manquer d'être frappé du fait qu'il place la prophétie sur le stupa de Milinda à l'endroit même où notre lecture parallèle du Vinaya nous laissait attendre la prédiction sur le stupa de Kaniska. Est-ce une coïncidence? Est-ce une substitution opérée par Ksemendra, auquel Milinda aurait été connu par ailleurs, peut-être par quelque recension du *Milindapañha* ? Mais alors n'aurait-il pas situé le stupa à Çâkala? Il paraît plus simple de supposer que Ksemendra utilisait un texte ancien démarquant au profit de Ménandre la prédiction relative à Kaniska. Si tel était le cas, il faut avouer que son témoignage serait en fin de compte le plus solide de tous sur la conversion de Ménandre, ou du moins sur l'opinion de la postérité à ce sujet. » Il est en fait plus simple d'imaginer que la postérité a tenté de prouver a posteriori, au prix d'inventions et de confusions, la validité d'un texte de l'importance du *Milindapañha.*

[217] Voir les études de AUBOYER, 1968a, p. 6-10, et 1968b, p. 60-69.

Milindapañha, quant à lui, n'a pour seul identifiant grec que le nom du souverain : si l'on change ce dernier, et qu'on nomme le roi Chandragupta, par exemple, ni l'économie du texte bipartite, ni la teneur des propos ne sont en quoi que ce soit altérés. On peut objecter que le texte du *Milindapañha* présente une information sur le roi : son lieu de naissance, Alasanda, dont G. Fussman a justement démontré qu'il devait s'agir d'Alexandrie d'Egypte et non d'Alexandrie du Caucase, comme le voulait jadis A. Foucher[218]. Mais jadis tous les Américains, dans la conscience populaire, venaient de New York, ou pour parler plus sérieusement, il est possible que cette mention d'Alasanda ne soit qu'un cliché littéraire motivé par les besoins de la démonstration rhétorique du moine indien. Ménandre-Milinda est l'écho d'un roi puissant, au point de laisser deux ou trois siècles plus tard son souvenir dans les esprits des indiens, et ce seul point fait sens pour nous, mais on ne peut déduire du texte pali aucune information sur le roi grec Ménandre I^{er}[219]. Le roi Ménandre I^{er} est aussi peu historiquement présent dans le *Milindapañha* que Charlemagne ne l'est dans *La Chanson de Roland.*

Dans la version palie du *Milindapañha* Milinda est grec et donc étranger, et son exemple importe à des clercs qui ont déjà commencé la diffusion du bouddhisme vers l'extérieur du sous-continent indien (et de fait, les plus anciennes versions du *Milindapañha* sont chinoises, connues sous le nom de *Sutra du Bikshu Nāgasena*, titre qui prouve qu'en milieu chinois le rapport à la Grèce était inconnue, ou du moins indifférent) ; enfin, Milinda passe du statut de raisonneur pour qui le débat philosophique est un combat, une joute, un divertissement royal, à celui de disciple du moine Nāgasena. Il n'est pas encore libéré au sens bouddhique, mais cependant apaisé, ce qui prouve la puissance et l'efficacité de la doctrine bouddhique, puisqu'elle peut soigner un roi, un barbare d'étranger qui plus est.

Il est intéressant de s'interroger sur les représentations qu'ont les historiens du roi Ménandre, ou dit autrement, il faut se demander pourquoi certains veulent que Ménandre soit bouddhiste. Un savant aussi éminent qu'O. Boppearachchi a scruté et étudié des milliers de monnaies, en particulier des centaines du roi Ménandre avec le type Athéna Alkidémos au revers. Pourtant, une seule monnaie isolée de Ménandre à la roue du Dharma peut avoir une connotation bouddhiste alors que ce symbole était quasiment banal à l'époque dans tous les cultes indiens[220]. Il considère le texte de Plutarque comme influencé par l'épisode de la guerre

[218] FUSSMAN, 93, p.79-81.
[219] Voir sur ce point notre mémoire de Master 2, *L'image du roi Ménandre 1er*, rédigé sous la direction de M. Guy Labarre et Mme Claire Muckensturm-Poulle, soutenu à Besançon en 2008.
[220] BOPEARACHCHI, FLANDRIN, 2005, p. 227.

des reliques qui suivit la mort du Bouddha ; c'est beaucoup solliciter quelques lignes de Plutarque qui, au mieux, comme nous le verrons plus loin, évoquent simplement une querelle de préséance entre des cités désireuses de recueillir l'honneur et les avantages financiers du culte royal.

Mais O. Bopearachchi n'est pas le seul ; W.W. Tarn et A.K. Narain, avant lui, doutaient de l'ordination de Ménandre, mais fort peu de son adhésion au bouddhisme.[221] Faut-il voir dans ces deux références illustres les débuts d'une illusion collective, ou du moins d'une imprudence collective ? Nous exempterons en tout cas T. Rhys Davis de toute responsabilité, car le grand savant anglais écrivait, avec prudence et justesse, un résumé auquel il n'y a presque rien à ajouter 120 ans plus tard : « To sum up--Menander-Milinda was one of those Greek kings who carried on in Baktria the Greek dominion founded by Alexander the Great. He was certainly one of the most important, probably the most important, of those kings. He carried the Greek arms further into India than any of his predecessors had done, and everything confirms the view given by our author at I, 9 of his justice and his power, of his ability and his wealth. He must have reigned for a considerable time in the latter part of the second century B.C., probably from about 140 to about 115, or even 110 B.C. His fame extended, as did that of no other Baktrian king, to the West, and he is the only Baktrian Greek king who has been remembered in India. Our author makes him say, incidentally, that he was born at Kalasi in Alasanda (= Alexandria), a name given to an island presumably in the Indus. And, as was referred to above, Plutarch has preserved the tradition that he died in camp, in a campaign against the Indians in the valley of the Ganges […] Beyond this all is conjecture. When our author says that Milinda, was converted to Buddhism, he may be either relating an actual tradition, or he may be inventing for his own purposes. There is nothing inherently impossible, or even improbable, in the story »[222].

II.2.5 Un usage prudent des sources littéraires

Il y aurait donc mauvaise grâce à remettre en cause nos sources littéraires : elles sont si peu nombreuses. Cependant la rareté ne peut à elle seule justifier un attachement et une confiance immodérés. Les textes sont souvent trop sollicités : ainsi, dans le cas du récit par

[221] NARAIN, 1957, p. 122-123.
[222] RHYS DAVIS, 1890, Introduction p. XXII-XXIII.

Polybe au sujet du siège de Bactres, soupçonne-t-on une alliance secrète entre Arsace le Parthe, ou mieux encore Molon révolté contre Antiochos III, et Euthydème de Bactriane, au motif que ce dernier déclare ne s'être jamais révolté contre Antiochos. C'est insérer une information implicite que rien ne nécessite : la rhétorique admet en effet toutes les hypocrisies, tous les mensonges, toutes les pirouettes, y compris celles qui consistent à se battre pendant trois années contre un souverain pour terminer par proclamer sa fidélité à la couronne ; c'est imaginer des alliances entre des intérêts divergents dont le seul dénominateur commun (non négligeable, il est vrai) serait la peur du pouvoir d'Antiochos ; c'est oublier les distances et les déserts qui, bien que traversés par des routes depuis longtemps, au moins depuis les Achéménides, ont contribué à isoler la Bactriane et les autres provinces orientales ; c'est négliger les propres paroles d'Euthydème I^{er} qui, dans le même passage au discours indirect affirme la présence d'un danger nomade et souligne la communauté d'intérêt pour les Grecs de s'en prémunir : « Il y avait en effet dans les régions avoisinantes de nombreuses bandes de nomades qui constituaient un danger pour tous deux, et si on les laissait envahir la Bactriane, ce pays redeviendrait une contrée barbare » (XI, 6, 34). Peut-être les sources de Polybe, ou l'auteur lui-même, ont-ils contribué à accentuer cet aspect de la menace nomade, mais rien n'empêche un roi guerrier du III^{ème} siècle avant notre ère de l'avoir identifié, comprise, et même combattu.

Un autre danger naît de la rareté des textes : la foi littérale en des sources qui, sorties de leur contexte littéraire, peuvent conduire à des certitudes, en des domaines ou le doute doit souvent primer. Dans le cas de Ménandre I^{er} et de sa popularité supposée auprès de sujets enamourés, nous ne disposons que du témoignage de Plutarque. Au début du IIème siècle de notre ère, entre 100 et 109, Plutarque rédige *Les Préceptes Politiques*, livre par lequel il veut à la fois convaincre l'aristocratie d'appliquer une conduite inspirée par la philosophie, et montrer le caractère utile de certaines idées politiques de Platon. Le livre est un mélange éclectique de philosophie, de moralisme « conservateur » (pour user d'un anachronisme) et d'anecdotes édifiantes. Au chapitre 28, il entreprend de démontrer que « le seul moyen d'obtenir que, de son plein gré, un homme se soumette docilement à un autre homme, c'est qu'il ait confiance en sa bonté et croie en son honnêteté »; en récompense d'un tel comportement le bon souverain recevra le seul vrai honneur auquel il doit aspirer : l'amour de son peuple. A l'appui de sa conviction, Plutarque cite un contre-exemple et lui oppose la façon dont son peuple honora « un certain Ménandros » à sa mort : « Au contraire, lorsqu'un certain Ménandros, qui avait régné avec douceur sur la Bactriane, mourut en campagne, les

cités, après lui avoir rendu les honneurs funèbres en commun, se disputèrent ses restes et ne se mirent d'accord qu'avec peine pour se séparer en partageant ses cendres également et lui élever chacune un tombeau »[223]. Ici, la structure littéraire et le projet moral de l'auteur semblent avoir primé et nous conduisent à remettre en cause les informations.

Le texte est court, mais fit à lui seul autant pour la gloire posthume de Ménandre I^er^ que tout le *Milindapañha*. En 1920, par exemple, de façon on ne peut plus claire, un savant indien l'utilisait (mais il n'était pas le premier) pour preuve certaine de la conversion de Ménandre au bouddhisme, les μνημεῖα devenant des stupas[224]. Le texte est suffisamment précis pour qu'on ait pu le croire véridique. Mais, comme le rappelle J.-C. Carrière dans la préface de son édition, « Plutarque travaille de mémoire et se soucie si peu de la vérité historique qu'il n'a même pas vérifié quelquefois ce qu'il avait lu, noté sur une fiche ou écrit dans *Les Vies* » [225]. Plutarque, plus encore que philosophe ou historien, est un merveilleux narrateur ; en une phrase il excelle à raconter, dans des lignes qui précèdent immédiatement, que les Locriens s'acharnèrent sur les enfants et la femme de Denys Le Jeune, dans un crescendo de l'horreur : prostitution, exécution, profanation des corps. Ménandre, lui, est doux, entendons par là qu'il traite bien son peuple, car il meurt tout de même en guerre ; il est enterré lors de funérailles communes qui font songer à des funérailles fédérales[226], puis les cités en viennent à se quereller pour se partager les cendres, enfin chacune lui élève un tombeau, ou un monument funéraire voire commémoratif (μνημεῖον est polysémique, et peut désigner jusqu'à une stèle). Le texte est construit pour aboutir à l'honneur suprême des μνημεῖα qui contraste avec le déshonneur suprême qui consistait à refuser une sépulture à la famille de Denys. Mais la symétrie est un peu trop parfaite pour que l'on ne soupçonne pas le texte d'avoir été écrit en fonction d'elle :

Famille de Denys	***Ménandre***
trois femmes	un homme
aucune sépulture	une multitude de sépultures
des cendres profanées	des cendres honorées
un acharnement public	un honneur public
la haine d'une cité	l'amour des cités

[223] PLUTARQUE, *Préceptes Politiques*, p. 136, voir Annexe 2.
[224] BANERJEE, 1920, p.21 ; le mot grec est ainsi traduit dans une parenthèse : (= stupas).
[225] CARRIERE, présentant le livre de PLUTARQUE, *Préceptes Politiques*, p.23.
[226] Note de J.C. CARRIERE , p. 204.

On le sait, Plutarque aime la structure binaire qui lui permet des confrontations révélatrices, au point que parfois les nécessités de la structure conduisent au schématisme, et que nous pouvons nous demander quelle est, dans le cas présent, la part de l'effet littéraire et celle de la vérité historique[227]. L'analyse littéraire doit conduire à une mise en question de la validité historique de cette source : le parallélisme entre le mauvais roi et le bon roi, l'impopulaire et le populaire, génère une antithèse qui doit emporter l'adhésion mais dont le systématisme pose problème.

Le même Ménandre suscite l'implicite compassion d'O. Bopearachchi quand ce dernier lit les dernières lignes d'un dialogue entre Nagasena et Milinda dans le *Milindapañha :* Milinda affirme qu'il est tel un lion « qui, la cage qui l'enferme fût-elle d'or, se tourne vers le dehors, tel je suis, vénérable : bien que j'habite une demeure dont je suis le maître, je ne fais que me tourner vers le dehors ; mais si je la quittais pour entrer en religion, je ne vivrais pas longtemps, car j'ai beaucoup d'ennemis »[228]. Est-il possible de voir dans ce *topos* de la littérature religieuse, et dans cette fine analyse psychologique d'un homme qui cherche des prétextes pour ne pas se faire ordonner moine, un écho des guerres du second siècle avant notre ère[229], voir des conflits avec Eucratide I^{er} ? La structure du texte, même dans sa version ancienne, suppose la primauté du moine sur le pouvoir temporel : Milinda n'est, conformément à la tradition antique bouddhiste et indienne, qu'un élève face au maître, qu'un homme face à la vérité que le moine incarne par son respect des préceptes bouddhiques ; le roi est un inférieur en regard de cet absolu.

Enfin, dans le cas la mort d'Eucratide que nous étudierons plus loin[230], les impératifs de l'art, les traditions littéraires et pourquoi pas, un certain goût pour le macabre, semblent avoir fortement influencé l'agencement des informations et par conséquent doivent conduire à s'interroger sur leur véracité. Eucratide tué par son fils est en effet une figure tragique, une sorte d'Agamemnon dont on ne sait pourquoi il est assassiné atrocement, démembré par un char cette fois au lieu d'une hache, et cette absence d'explication sur les causes de la mort entraîne hypothèses et suppositions.

---

[227] « Plutarque n'est pas un historien, mais un magicien qui, à force d'art, crée de pièces et de morceaux une architecture enchantée » : GOUKOWSKY, 1978-1981, p. 114, cité par VIDAL-NAQUET, 1984, p. 354.
[228] *Entretiens de Milinda et Nagasena*, éd. Nolot, p. 89.
[229] BOPEARACHCHI, 1990, p. 39-85.
[230] Voir infra « Eucratide I^{er}, la production d'une figure littéraire ».

Synthèse : Les sources dont disposent les historiens sont peu nombreuses, mais elles se sont considérablement accrues depuis les années 1920. Épigraphie et archéologie ont, en particulier, permis de découvrir des traces tangibles de la Bactriane grecque : A. Foucher, au début du XX^{ème} siècle, cherchait des restes archéologiques et des inscriptions grecques, se désespérant de les voir ; désormais nous disposons d'inscriptions émanant des Grecs, et non des textes traduits mais écrits dans une autre culture, comme le sont les inscriptions d'Aśoka à Kandahar. Les progrès archéologiques furent spectaculaires grâce aux travaux des chercheurs russes et de deux organismes, la DAFA (Délégation archéologique française en Afghanistan) et la MAFOuz (Mission Archéologique Franco-Ouzbèque de Bactriane) ; les archéologues français travaillèrent longtemps en position de monopole en Afghanistan, dans les années 1930, et désormais partagent la responsabilité des fouilles avec les chercheurs locaux. Des établissements grecs sont connus, notamment la ville d'Aï Khanoum dans le nord de l'Afghanistan. Malheureusement nous ne disposons pas d'autant d'informations pour les royaumes grecs en Inde de l'Ouest.

Les sources littéraires antiques sont variées, mais hélas fort pauvres. Les auteurs n'ont traité des royaumes grecs de l'Asie centrale qu'incidemment, sans intention d'en écrire l'histoire spécifique, ni d'en faire une description exhaustive. L'analyse interne de ces textes ou de ces fragments montre par ailleurs que des difficultés d'interprétation se posent, notamment en raison de la nature de ces textes, des intentions de l'auteur ou des rappels littéraires implicites qui transparaissent. Plutarque, Justin et le *Milindapañha* sont ainsi à utiliser avec circonspection, et plus encore les quelques allusions que font l'épopée ou des textes scientifiques indiens à la présence des Grecs. Les sources écrites chinoises sont pour la plupart fort postérieures à la période historique de notre étude.

III) Le roi-guerrier

Quelles étaient les conditions de l'action militaire des rois grecs ? Les peuples sur lesquels les rois grecs régnaient sont passés en revue, ainsi que ceux contre lesquels ils combattirent. Une hypothèse chiffrée est avancée relativement au nombre d'habitants de ces territoires. La guerre fut omniprésente, une analyse du siège de Bactres montre que les stratégies employées furent diverses, adaptées aux circonstances et aux milieux. Pour protéger leur royaume, les rois grecs ont utilisé un système de fortifications diversifié, hérité des Achéménides et des Séleucides. Quel fut le destin et le rôle militaire d'Aï Khanoum ? Les rois étaient donc obligés d'être des guerriers, et ils se montrèrent aussi constamment comme tels sur les monnaies. Jusqu'où leurs conquêtes s'étendirent-elles ? Eucratide, un des plus puissants rois grecs, connut une mort ignominieuse contraire aux glorieuses actions militaires de sa vie toute entière.

1) Des peuples sujets ou hostiles

III.1.1 L'héritage démographique achéménide

Cyrus I^{er} conquit la Bactriane au VI^{ème} siècle avant notre ère, et pour deux siècles, ce qui peut sembler une courte période mais doit être ramené au fait que toute la région était déjà sous l'influence de la Perse, et que les liens linguistiques et ethniques ne furent jamais vraiment rompus même par la suite.

Cette première constatation ne peut malheureusement pas être étayée par des chiffres de populations ou des recensements qui nous assureraient d'un nombre d'habitants certain. Nous avons longtemps souffert de ce que P. Briant avait appelé « *un vide documentaire bactrien* (absence de tout document d'origine satrapique) » [231]. Tout au plus peut-on ajouter que la Bactriane fut une zone de déportation achéménide d'après Hérodote, des villes furent reconstruites, ou aménagées, voire construites, par Cyrus I^{er} notamment, et d'après Quinte Curce s'y trouvait un paradis pour le satrape, à l'image de toutes les autres satrapies : le texte est célèbre, car il relate comment Lysimaque voulut sauver Alexandre des griffes d'un fauve et fut repoussé, comment le souverain macédonien tua 4 000 fauves, et décrit en outre un parc gigantesque bordé de murailles et de tours.

[231] BRIANT, 1985, p. 244. Mais ce constat n'est plus valable de nos jours grâce aux travaux récents de S. Shaked.

Les Grecs, installés de force par les Perses ou venus comme colons, trouvèrent un réseau hydraulique conçu antérieurement à la période achéménide mais développé et amélioré par les Perses : « …c'est sous la tutelle perse que prit forme l'ambitieux schéma d'aménagement du Rud-i Sharawan, destiné à la mise en eau des dernières bandes de terre irrigables aux abords de l'Oxus et de la Kokcha ; et les Grecs n'eurent qu'à laisser s'achever dans ces régions des ouvrages que les Bactriens avaient projetés, voire commencés, bien avant la conquête macédonienne » [232]. On imagine sans peine que la région comptait de nombreux habitants originaires des provinces iraniennes : c'est en araméen que l'administration organisait la vie des habitants, comme dans tout l'empire. S. Shaked relève dans les dix-huit documents achéménides qu'il traduisit, une titulature en tous points comparable à celle employée dans les autres satrapies, des références au calendrier zoroastrien (p. 44-45), des noms d'origine zoroastrienne (p. 47) [233].

Cette présence certainement importante est confirmée par l'onomastique iranienne des noms figurant à Aï Khanoum[234] : sept ou huit noms iraniens apparaissent dans les documents de la trésorerie, mais il faut peut-être nuancer la place des immigrés ou colons iraniens en Bactriane. G. Fussman souligne que cette onomastique, certes zoroastrienne, comporte des noms faisant référence au dieu local de l'Oxus beaucoup plus qu'à Ahura[235], et il ajoute que dans les documents découverts par S. Shaked, deux séries de noms figurent : des noms de fonctionnaires perses, d'administrateurs, de dignitaires, faisant référence à Ahura Mazda explicitement, et des noms de personnages locaux faisant référence à d'autres réalités, notamment l'Oxus.

Ainsi, cette population elle-même fut plus composite et diverse dans ces origines, à moins que nous ne soyons devant des documents mentionnant des fonctionnaires impériaux temporairement en poste et donc de passage, auquel cas nous devrions prendre garde à l'effet grossissant provoqué par ces documents administratifs.

En tout état de cause, déterminer quelle est la part de la population bactrienne qui fut d'origine iranienne, puis ralliée aux Grecs au sein d'un empire d'origine macédonienne, ou bactrienne ralliée à la culture dominante perse, puis ralliée à la culture grecque des nouveaux maîtres, reste une tâche pour l'instant impossible.

[232] GARDIN, 1980, p. 500.
[233] SHAKED, 2004.
[234] GRENET, RAPIN, 1983, p. 373-381.
[235] FUSSMAN, 2003, p. 851.

III.1.2 Les Saces-Sakas-Scythes

Mystérieux peuple comme la plupart des peuples nomades d'Asie centrale, le peuple Saka souffre de n'avoir pas écrit son histoire lui-même. Établir la liste de tout ce que nous connaissons à son sujet serait plus rapide que d'aligner nos méconnaissances : par exemple, nous ne savons pas exactement quelle langue parlaient ces Sakas, sans doute un idiome iranophone ; nous connaissons peu leur organisation politique[236], nous ne sommes même pas sûrs de leur apparence car certains d'entre eux ont pratiqué le modelage crânien[237].

Les Sakas faisaient partie de la nébuleuse des peuples scythes, « les nations scythiques » comme l'écrit Pline (VI, 19), qui aux côtés des *Sacae* fait figurer une vingtaine d'autres peuples. Le latin *Sacae* est un nom emprunté au grec Σάκαι, le vieux perse les nomme *Saka*, le chinois *Sai*. Leur religion nous est mal connue : du temps de leur nomadisation, ils auraient pratiqué un culte solaire, si l'on croit Hérodote et Strabon ; plus tard, installés en Sogdiane et en Bactriane, ils durent sans doute se rallier au mazdéisme ambiant, déjà pratiqué par tant de peuples nomades de langue iranienne.

Deux de leurs coutumes nous sont mieux connues : l'euthanasie des vieillards qu'évoquent Pline (IV, 26), Pomponius Mela (III, 5), Strabon (XI, 11, 3), qui n'étonnera pas un connaisseur des pratiques dans nos campagnes bretonnes au XIX^{ème} siècle[238] ; l'endocannibalisme rituel dont se seraient rendus coupables certains peuples Sakas, toujours sur les vieillards, est plus sujet à doutes : Hérodote (I, 216) et Strabon (XI, 8,) qui le reprend semblent précis, mais ce sujet a été trop peu étudié jusqu'à maintenant[239].

Enfin, l'ère géographique qu'ils parcouraient s'étendait de l'Ukraine à la Sibérie : on comprend aisément que les phénotypes n'aient pas été uniformes, et même qu'ils aient compris des éléments mongoloïdes[240]. L'archéologie, russe essentiellement, a permis de nous faire connaître les points communs entre toutes les tribus Sakas, lors de fouilles des

[236] N'en déplaise à Puri B.N. : la description qu'il donne de l'organisation administrative des Sakas, très floue, n'est valable en effet que pour les royaumes qu'ils fondèrent et que les modernes ont nommés indo-scythes ; PURI, 1994, p. 192-195.
[237] LEBEDYNSKY, 2006, p. 15.
[238] Grâce au *mell-benniguet*, ou maillet béni, que l'on abattait sur les crânes, auquel Joseph Loth a consacré un intéressant article en 1903, et dont l'usage est bien attesté notamment dans le Morbihan.
[239] LEBEDYNSKY, 2006, p. 186-187.
[240] LEBEDYNSKY, 2006, p. 13-15.

Kourganes, les monuments funéraires scythes, et d'établir ainsi des reconstitutions de leur mode de vie[241]. Néanmoins, il reste encore beaucoup à faire.

L'histoire des Saces nous est mal connue, elle aussi. Si nous respectons les données les plus souvent admises par les historiens à l'heure actuelle, on peut estimer que s'appellent Saces « ceux des Scythes d'Asie dont les clans faisaient partie des peuples soumis ou alliés aux Achéménides dans les régions nord-orientales de l'empire, dont les premiers informateurs n'ont pas transposé le nom par le terme générique de Scythes » [242]. Ces Saces firent partie à plusieurs reprises de l'armée perse, furent peut-être mercenaires de Mithridate I[er], mais peut-être aussi des rois de Bactriane[243].

Au II[ème] siècle avant notre ère, un jeu de dominos s'opère en Asie : les Xiongnu (peuple mal documenté, lui-aussi, sans doute mongoloïde et de langue altaïque) poussent les Yuezhi du Gansu, et ceux-ci poussent les Saces vers l'Asie centrale. Les Saces-Sakas s'emparent de la Sogdiane et de la Bactriane. Nous ne savons pas s'ils viennent en une seule vague, ou en plusieurs vagues[244]. Enhardis, les Saces attaquent les Parthes, tuent leur roi Phraate II lors d'une bataille en 128 avant notre ère ; les Parthes ne sécurisent leurs frontières de l'Est qu'au I[er] siècle avant notre ère. À une date indéterminée, qui se situerait avant Phraate IV (roi de 38 à 2 av. J.C.), les Parthes chassent les Saces de Bactriane, ceux-ci partiraient vers l'Ouest, et certains groupes resteraient en Arachosie et en Drangiane (devenue par la suite Sakastâna, pays des saces, maintenant Seistan), dans le sud-ouest de l'Afghanistan actuel).

Une autre hypothèse nous est présentée par I. Lebedynsky dans son ouvrage sur les Saces : elle est cependant compliquée par l'habitude qu'a cet auteur de regrouper systématiquement les peuples nomades en très grands ensembles génériques. Ainsi, pour lui, Yuezhi et Saces feraient partie d'un même ensemble ethnique ; une telle position paraît soutenable ethnologiquement, mais non historiquement car il est très probable qu'ils n'avaient pas conscience d'une origine commune, et songeaient plus à se différencier pour affirmer leur identité. Appuyant sa chronologie sur les sources chinoises, I. Lebedynsky propose la séquence suivante : poussés par les Xiongnu ou pour une autre raison, une première vague

[241] BASHILOV, DAVIS-KIMBALL, YABLONSKY, 1995 ; le chapitre 13 est consacré aux sources écrites et fait un point très utile sur l'histoire de l'archéologie russe relative aux Sakas ; le chapitre 14 constitue une bonne introduction à la découverte de ce que l'on connaît du mode de vie des Sakas, avant d'en lire une plus longue description dans l'ouvrage de Iaroslav Lebedynsky. La documentation de Puri B.N. est plus ancienne, voire dépassée, et surtout principalement anglo-saxonne, c'est-à-dire privée des apports de l'archéologie russe.

[242] BARATIN, 2009, p.99.

[243] CLARISSE, THOMSON, 2007, p. 273-279. Nous aurons l'occasion de revenir sur plus loin sur ce document, qui est un des éléments attestant la présence éventuelle de mercenaires dans les armées de rois de Bactriane.

[244] Pour un point sur la question et ces deux hypothèses, lire NEELIS, 2007, p. 60-64.

d'envahisseurs s'emparent de la Sogdiane et de la Bactriane au milieu du II^{ème} siècle avant notre ère ; ils seraient composés de diverses tribus, parmi lesquelles des Saces, des Yuezhi. C'est à ce moment que la Drangiane, c'est-à-dire les marges de l'empire parthe, serait devenue sace. Lors d'un deuxième épisode d'invasion, aux alentours de 100 ou 90 avant notre ère, les Saces s'emparent du nord du Pakistan, installent leur capitale à Taxila, chassent ou soumettent les Indo-grecs. C'est le royaume du roi Mauès, royaume qui aurait peut-être été repris par les Grecs après la mort du souverain sace (Apollodote II), mais la dynastie des Azès rétablit la domination sace. Enfin, les Yuezhi s'emparent de la Bactriane, l'une des tribus, les Kouchans, poussent vers l'est et s'emparent du nord de l'Inde. Les royaumes indo-saces sont démantelés, ou absorbés, ou plus probablement vassalisés.

« The Sakas in India, especially the Indo-Scythians under Maues and the House of Azesin the Indus valley, progressively occupied provinces that had been ruled by the Indo-Greeks since the time of Menander. They inherited and continued to use the Greek political institutions and culture that they found »[245]. Sans doute, mais faut-il s'en étonner, ou plus encore, évoquer une sorte de philhellénisme des Sakas-Saces ? En deux siècles ces régions ont connu de telles successions d'invasions, qu'il n'y a rien d'étonnant à voir des nomades garder une organisation économique et administrative éprouvée, voire des formes architecturales effectivement grecques comme à Taxila. En outre, l'hellénocentrisme des archéologues et des historiens ne doit pas nous conduire à minimiser le transfert des autres cultures régionales sur la culture des nomades. Le site de Tila Tepe, constitué de sept tombes dont six ont été fouillées en 1977, est connu par l'extraordinaire trésor d'or que les archéologues y mirent à jour : 20 000 objets, au destin dramatique et heureux, puisque la plupart furent cachés dans des conditions héroïques par les Afghans, notamment pendant la période de l'obscurantisme des talibans, puis retrouvés et de nouveau exposés. V. Sarianidi, l'un des découvreurs des tombes et le responsable de l'établissement du catalogue, rattache les tombes au monde scythe, comme la plupart des auteurs[246]. Sarianidi relève que les parures reflètent le plus souvent l'impact de l'art grec, les bijoux et les offrandes funéraires de cette nécropole nomade prouveraient ainsi la faculté des Scythes à assimiler l'art de ceux qu'ils auraient détruits et remplacés en Bactriane[247]. Cependant, la présence d'autres cultures, notamment celle des Scythes, celle des peuples de Sibérie, aux côtés d'objets évoquant par exemple le culte de

[245] PURI, 1994, p. 195-196.
[246] Par exemple CAMBON, JARRIGE, 2007, p. 165.
[247] SARIANIDI, 1999, p. 80.

Dionysos[248], fait plutôt songer à une collecte d'œuvres dont la principale caractéristique était sa nature aurifère.

Ces nomades, en relation avec tous les peuples d'Asie, constituèrent un trésor d'objets pour l'essentiel grecs ou gréco-bactriens, et nous pouvons leur en être reconnaissants : mais ce n'est que le résultat des destructions, des pillages et secondairement du commerce, qu'ils ont accumulé avec sans doute l'indifférence esthétique qui caractérise les nouveaux maîtres d'un territoire.

III.1.3 Les Parthes

L'histoire du peuple parthe est encore en grande partie à venir. Connus d'abord par des sources grecques et romaines, hostiles sinon parfois méprisantes, les Parthes ne sont entrés que tardivement dans l'orbite des recherches historiques modernes : passant pour des imitateurs des Grecs au XIX^{ème} siècle, les Parthes deviennent vraiment un objet d'intérêt archéologique dans les années 1920-1930, grâce aux fouilles en Mésopotamie (Doura-Europos et Séleucie). Depuis la seconde guerre mondiale, malgré de remarquables découvertes effectuées notamment en Irak (Hatra) et en Iran, beaucoup reste encore à faire pour fournir un tableau cohérent de la présence et de la civilisation parthes[249].

Hérodote fut le premier à nommer les Parthes en les mentionnant comme habitant une des satrapies achéménides ; vaincus par Alexandre, dominés par les Séleucides, ils s'affranchirent de la tutelle séleucide en même temps que les Bactriens : Andragoras et Diodote se rebellèrent et acquirent leur indépendance. Arsace, d'origine obscure (était-il scythe ou bactrien ?), chef de la tribu des Darnes, se souleva à son tour mais contre Andragoras qu'il battit, vers 247 avant notre ère. Depuis la Parthie et l'Hyrcanie, Arsace I^{er} agrandit son empire aux dépens des Séleucides, Arsace II résista à Antiochos III, Phriapite lui

[248] SCHILTZ, 2005, p. 76-80.

[249] VENCO RICCIARDI, 2002, p. 18-21. Voir, pour une bibliographie plus importante, BARATIN, 2009, p. 607-638. On utilisera aussi avec profit les travaux de C. Lerouge-Cohen : LEROUGE-COHEN C., « Les livres 41-42 des *Histoires Philippiques* de Trogue-Pompée résumées par Justin », *Iranica Antiqua* 44, 2009, p. 361-392 ; « Les Parthes sont-ils des nomades commes les autres ? », dans : Rouillard P. (dir.), *Portraits de migrants, portraits de colons II*, Paris : De Boccard, 2010, p. 159-166 ; « L'image des Parthes à l'époque d'Auguste : tentative de confrontation des sources littéraires et iconographiques », dans : Marein M. F., Voisin P., Gallego J. (dir.), *Figures de l'étranger autour de la Méditerranée antique. À la rencontre de l'Autre*, Paris : L'Harmattan, 2010, p. 295-303.

succèda vers 191, puis Phraate I^{er}, qui transmit le trône à son frère Mithridate I^{er} (roi de 171 à 138 avant notre ère). Ce fut lui qui permit à l'empire parthe d'atteindre son extension la plus grande : Parthie, Hyrcanie, Médie, Babylonie, Elymaïs, Perside. Mais comme le prouvèrent les années suivantes, l'héritage était sans doute trop vaste et fragile : Phraate II dut lutter contre Antiochos VII, puis les Saces qui s'installèrent dans l'est de l'Iran à partir de 127 avant notre ère. Le bref règne d'Artaban, puis celui de Mithridate II (roi de 123 à 88) vit des combats contre les Saces, probablement soumis mais disposant d'une large autonomie dans la frontière à l'est de l'empire parthe. Les années du I^{er} siècle avant notre ère furent alors occupées par la conquête de l'Arménie et la descente vers la Syrie, c'est-à-dire la mer, et donc l'aire d'influence de Rome.

La Bactriane, quand on la replace dans ce contexte historique et géopolitique, paraît n'avoir que peu d'importance pour les Parthes : les objectifs de conquête parthes étaient au sud, les dangers étaient au nord. Cependant, la Bactriane fut partiellement conquise afin de ne plus être un danger pour le nouveau royaume parthe. Arsace, aux dires de Justin XLI, 4, 3-10, craignait autant Diodote que Séleucos ; à la mort de Diodote, faisant alliance avec son fils, Arsace aurait assuré sa frontière nord, et les deux nouveaux alliés auraient affermi leur position face à l'ennemi commun séleucide. Les Parthes, de faibles qu'ils étaient alors, ce que Strabon affirme (XI, 9, 2) et qui semble logique, devinrent peu à peu suffisamment puissants pour attaquer, vaincre les Séleucides, et se retourner contre la Bactriane. Les rois de Bactriane bénéficièrent donc d'une paix relative ou totale jusqu'aux années 160-170, jusqu'à l'attaque menée par Mithridate.

Cette dernière nous est bien connue par un texte de Justin (XLI, 6, 1-9), fréquemment cité pour sa première ligne car il présente par recoupements un des rares indices chronologiques à peu près sûr de l'histoire bactrienne. Néanmoins, ce texte ne cesse de poser des problèmes d'interprétation ; dans les lignes qui suivent nous l'abordons dans son aspect stratégique et militaire, avant de revenir plus loin sur les choix littéraire éventuels de son auteur :

« Vers la même époque, deux grands hommes commencent à régner : Mithridate chez les Parthes, Eucratide chez les Bactriens. Mais la Fortune des Parthes, plus favorable, amena chez ceux-ci l'empire à son apogée sous le commandement de Mithridate. Quant aux Bactriens, lancés dans des guerres variées, ils ne perdirent pas seulement leur royaume mais aussi la liberté : épuisés par les guerres contre les Sogdiens, les Arachotes, les Dranges, les Aréens et les Indiens, ils furent à la fin écrasés, comme exsangues, par les Parthes, plus

faibles qu'eux. Pourtant Eucratide fit beaucoup de guerres avec un grand courage et, alors qu'usé par celles-ci, il subissait le siège mis par Démétrios, roi des Indiens, en faisant de fréquentes sorties, il vainquit soixante mille ennemis avec trois cents soldats, et libéré ainsi au bout de quatre mois, il réduisit l'Inde en son pouvoir. Pendant qu'il en revenait, il est tué en chemin par son fils, qu'il avait associé au pouvoir, et ce dernier, sans cacher le parricide, comme s'il n'avait pas tué son père, mais un ennemi, poussa son char à travers le sang répandu par son père et ordonna d'abandonner le cadavre sans sépulture. Tandis que cela se passait chez les Bactres, la guerre éclate entre les Parthes et les Mèdes. Après des malheurs variés pour les deux peuples, à la fin la victoire fut aux mains des Parthes. Ayant ainsi augmenté ses forces, Mithridate met Bacasis à la tête de la Médie ; lui-même part pour l'Hyrcanie. A son retour il fit la guerre au roi des Élymes et l'ayant vaincu, il ajouta ce peuple aussi à son royaume, et après avoir obtenu la soumission de nombreux peuples, il étendit l'empire des Parthes depuis le mont Caucase jusqu'à l'Euphrate. Mais alors sa santé se détériora et il mourut dans une glorieuse vieillesse, non moins grand que son bisaïeul Arsace »[250].

Étrange texte : à notre connaissance, il est rarement cité en entier, et le plus souvent il apparaît par tronçons, selon les besoins de la démonstration. On dirait du Plutarque. Non par le style, mais par le parallèle constant qu'il établit entre deux rois aussi glorieux et puissants, mais que tout finit par opposer. Le destin des deux peuples était déjà lié : Arsace et Diodote avaient atteint la suprématie au même moment historique. Justin, (ou Trogue Pompée) opère un glissement abusif, pour les besoins de la démonstration : puisque Mithridate porta le pouvoir parthe à son maximum, il est logique que son contemporain ait fait le contraire. Le texte, sans être explicite, nous permet de comprendre que, pour Justin, Eucratide fut le dernier grand roi de Bactriane ; en somme Eucratide fut symboliquement aux Bactriens ce que

[250] Édition de PIERROT J. et BOITARD E., Paris, 1869 ; la traduction est une révision personnelle. « *Eodem ferme tempore, sicut in Parthis Mithridates, ita in Bactris Eucratides, magni uterque uiri regna ineunt. Sed Parthorum fortuna felicior ad summum hoc duce imperii fastigium eos perduxit. Bactriani autem per uaria bella iactati non regnum tantum, uerum etiam libertatem amiserunt, siquidem Sogdianorum et Arachotorum et Drangarum et Areorum Indorumque bellis fatigati ad postremum ab inualidioribus Parthis uelut exsangues oppressi sunt. Multa tamen Eucratides bella magna uirtute gessit, quibus adtritus cum obsidionem Demetrii, regis Indorum, pateretur, cum CCC militibus LX milia hostium adsiduis eruptionibus uicit. Quinto itaque mense liberatus Indiam in potestatem redegit. Vnde cum se reciperet, a filio, quem socium regni fecerat, in itinere interficitur, qui non dissimulato parricidio, uelut hostem, non patrem interfecisset, et per sanguinem eius currum egit et corpus abici insepultum iussit. Dum haec apud Bactros geruntur, interim inter Parthos et Medos bellum oritur. Cum uarius utriusque populi casus fuisset, ad postremum uictoria penes Parthos fuit. His uiribus auctus Mithridates Mediae Bacasin praeponit, ipse in Hyrcaniam proficiscitur. Vnde reuersus bellum cum Elymaeorum rege gessit, quo uicto hanc quoque gentem regno adiecit imperiumque Parthorum a monte Caucaso multis populis in dicionem redactis usque flumen Euphraten protulit. Atque ita aduersa ualetudine adreptus, non minor Arsace proauo, gloriosa senectute decedit. »*

Mithridate fut aux Parthes. Et cela ne manque pas de faire problème, car jusqu'où la démonstration génère-t-elle les preuves dont elle a besoin ? Autrement dit, le trajet de la Fortuna, implacable pour les uns et favorable pour les autres, nous semble un peu trop rectiligne. La Fortuna s'est acharnée, comme dans une tragédie, alors qu'Eucratide a tout tenté pour résister, mais ce fut en pure perte car, comme nul ne l'ignorait dans l'Antiquité, le destin tragique ne peut se renverser.

Le chiffre de 300 soldats sous les ordres d'Eucratide surprend par sa modestie et laisserait entendre que 300 Bactriens, comprenons Grecs, seraient plus valeureux que 60 000 Indiens, même commandés par Démétrios. Mais alors combien seraient les Parthes, dont on nous précise au début qu'ils étaient moins puissants que les Bactriens ? Ce chiffre de 300 n'est pas sans réveiller des souvenirs littéraires chez un lecteur grec : aux 300 Spartiates de Thermopyles, qui viennent spontanément à l'esprit, s'ajoutent les 300 Lacédémoniens dont parle Hérodote (I, 82) « Les Argiens étant venus au secours du territoire qu'on leur avait enlevé, des pourparlers eurent lieu, et l'on convint que : on ferait combattre trois cents hommes de chaque côté ; le territoire reviendrait au vainqueur ; les deux armées n'assisteraient pas au combat, mais chacune se retirerait dans son pays, de peur que le parti en danger d'être battu ne fût secouru par les siens » [251] , et les 300 cavaliers du rois Agis qui sauvent les Mille Argiens de la bataille de Mantinée (Thucydide, V, 72, 3). C'est une troupe d'élite que commande Eucratide, et une épopée qu'il entreprend, car après un exploit dont il faut souligner l'invraisemblance, à 1 contre 200, une ellipse hardie le montre, on croirait dans la foulée, conquérir l'Inde.

A rebours d'un tel destin, la courbe ascendante de Mithridate est d'une désolante banalité : a-t-il eu du mérite, en fin de compte, ce roi à qui tout réussit, qui engrangea victoires et naturellement puissance, et finit non par mourir mais par s'éteindre, banalement ? Reste que Mithridate fut, réellement un conquérant, aux dépens des Bactriens qu'il coupa de l'accès à l'ouest par la terre, et sépara des Grecs de Syrie ; il fut aussi un roi qui établit son empire sur des bases solides. Le texte de Justin, hormis quelques références chronologiques, est fragile d'une faiblesse qui tient aux choix idéologiques : privilégier le destin du roi grec, minimiser le nombre et la valeur des adversaires d'Eucratide pour le valoriser. Il n'y guère que l'irrésistible et progressive ascension du peuple parthe qui paraît crédible.

[251] Traduction Larcher, Paris, 1852, revue et adaptée par nos soins.

III.1.4 Les Yuezhi

L'empire kouchan, émanation des envahisseurs yuezhi, est un des plus puissants de tous ceux qui soumirent le nord de l'Inde. Et pourtant peu de textes indiens leur sont consacrés, guère plus de textes grecs ou romains, et l'historien doit compter sur des sources chinoises, l'épigraphie[252], l'archéologie et la numismatique pour tenter de faire sortir de l'ombre une puissance de premier ordre.

Dans sa plus grande extension, en effet, l'empire kouchan englobe l'Ouzbékistan du sud, une grande partie de l'Afghanistan, le nord du Pakistan. Sous leur règne, le commerce international se développe, car des monnaies d'or sont fondues par Vima Kadphisès, qui met ainsi un terme dans la région au bimétallisme grec bronze-argent pour un bimétallisme bronze-or, affirmation d'une puissance économique et militaire incontestée dans la région ; ces monnaies d'or permettent des échanges stables favorisés par une paix enfin acquise et durable[253]. Mais pour l'historien, bien que zoroastriens, les Yuezhi devenus Kouchans seront des protecteurs de toutes les religions locales, à l'image de Kanishka au premier siècle de notre ère, et notamment du bouddhisme : Vima Kadphisès fait figurer sur ses monnaies des divinités iraniennes, gréco-romaines, et le Bouddha.

Les débuts d'une histoire prestigieuse sont souvent obcurs, ainsi en fut-il pour les Yuezhi. Tous s'accordent désormais sur la provenance géographique des tribus qui constituaient ce peuple : à l'est de l'Asie centrale, en Chine actuelle, peut-être dans la Chine centrale[254], plus probablement en Chine du nord[255]*;* leurs portraits monétaires nous présentent des visages aux traits non mongols, car leurs yeux sont ronds, leur nez proéminent[256] , mais les fresques et les témoignages archéologiques nous présentent d'eux un autre visage, comme à Khalčajan : « ... les mêmes traits mongoloïdes avec les yeux étirés et obliques, les sourcils remontant vers les tempes, le front fuyant, le crâne aplati à l'arrière, les longs cheveux raides rejetés vers l'arrière et serrés dans un bandeau, la pilosité du visage limitée à de longs favoris et à des moustaches … »[257].

[252] Voir SIMS-WILLIAMS, 1996 et 2002.
[253] STAVISKIJ, 1986, p. 192-193.
[254] Sur ce point, pour avoir un point de vue chinois, lire YU T., 2011, avec page 9 une mise en relation des masques archaïques de la Chine centrale et de l'art méditerranéen qui nous semble un peu hasardeuse.
[255] BARATIN, 2009, p. 372.
[256] FUSSMAN, 2002, p. 2.
[257] BERNARD, 1987a, p. 760.

F. Thierry [258] reconstitue à l'aide du *Shiji* et du *Hou Hanshu* le scénario probable de la venue des Yuezhi : en cinq étapes s'étalant sur environ 50 à 60 ans, les Yuezhi, poussés par d'autres peuples nomades, s'installent dans le nord de la Bactriane. Les textes antiques divergent sur les noms des différents peuples qui sont alors établis au nord de la Bactriane ; il est également difficile d'établir avec certitude si l'organisation des Yuezhi en cinq yabghus est antérieure à leur arrivée dans la région[259], ou même ce qu'étaient véritablement ces yabghus, comment ils étaient structurés les uns par rapport aux autres[260]. C. Rapin propose la séquence suivante pour expliquer la fin de la Bactriane grecque sous les coups des nomades : « The eastern part of the Graeco-Bactrian kingdom, around the city of Ai Khanoum, is probably the first to have been overrun by nomads, seen in the evidence of two successive events of pillaging the ruins of the royal treasury », comme le prouvent les poteries scythes trouvées sur les lieux et dont une inscription est analogue à celle trouvée dans un kourgan. « A few years later, a second wave of nomads, which corresponds to the Yuezhi of the Chinese sources (the Tochari of the later classic sources), followed the same road and put a definitive end to urban life in the Hellenistic city of Ai Khanoum. Through the Chinese sources, we know that around 130 BC Bactria was still under the control of the first Scythian nomads (the Sai […]) and that not long after this date, the Yuezhi[…] crossed the Oxus to take full control of the region…»[261].

On ignore quelle fut auparavant l'attitude des souverains de Bactriane face à ces nomades, s'ils commerçaient avec eux, mais le contraire semblerait étrange : B. Staviskij en effet rappelle que dans des tombes nomades, des kourgans, les archéologues russes découvrirent des objets, en nombre trop important et sur une trop grande ère géographique pour qu'on puisse les considérer seulement comme des restes de butin, provenant du monde hellénistique, et selon lui de Bactriane[262], notamment des bagues-gemmes représentant Nikè ou Héraclès ; il conclut : « … on peut penser avec quelque vraisemblance que les tribus nomades qui détruisirent l'empire gréco-bactrien et s'installèrent dans les territoires de la Sogdiane et de la Bactriane du nord étaient familières aussi bien avec la culture des peuples de la steppe qu'avec celle des populations locales sédentaires de l'Asie centrale » [263].

[258] THIERRY, 2005, p. 421-539.
[259] C'est la thèse de YU, 1998, p. 30, reprise PAR LOESCHNER, 2008, p. 6.
[260] GRENET, 2006, p. 325-341.
[261] RAPIN, 2007, p. 50.
[262] STAVISKIJ, 1986, p. 179.
[263] STAVISKIJ, 1986, p. 180.

On ignore également comment les Grecs résistèrent, ou si la destruction de la Bactriane hellénistique se fit aisément. Aï Khanoum paraît abandonnée à partir de 145, brutalement. Les remparts ne servirent à rien face aux cavaliers des steppes, dont on trouve une représentation sur une frise de Khalčajan[264]. P. Bernard y voit un combat de cavaliers Yuezhi contre des cataphractaires d'une autre tribu, alors que pour G. Pugačencova, qui a fouillé le site et reconstitué les éléments de la frise, cette scène illustre la défaite de la cavalerie grecque bactrienne constituée de lourds cataphractaires contre les Yuezhi[265]. Quelle que soit l'interprétation choisie, celle de P. Bernard paraissant plus probable en raison des comparaisons qu'il établit avec d'autres scènes de poursuites guerrières dans l'art scythe, les attitudes, les armes, les gestes furent probablement ceux-là lors des combats ultimes devant les villes de Bactriane.

III.1.5 Les Bactriens

De tous ces peuples les Bactriens demeurent parmi les moins connus, du moins pendant la période grecque ; au point que leur nom n'apparaît pas en tant que peuple spécifique dans les publications historiques consacrées à cette période. Pourtant, l'histoire propre de la Bactriane est longue : peuplée depuis le paléolithique, au troisième millénaire la Bactriane participe aux échanges entre la civilisation sumérienne et la civilisation de l'Indus ; c'est l'époque des « Princesses de Bactriane », ces énigmatiques statues démontables, une quarantaine connues dans le monde, peut-être représentations de la Grande Mère[266].

Au II^{ème} millénaire, nomadisme et sédentarité produisent une société organisée, avec une aristocratie équestre, une capitale à Bactres-Zariaspa : c'est le temps de la rédaction de l'Avesta, le livre sacré du zoroastrisme, qui nous fournit les seules informations écrites que nous ayons sur la région durant la période. S'il est vrai qu'il existe alors un État bactrien, il est incorporé à l'empire achéménide pour en devenir la 12ème satrapie, englobant la Margiane et la Sogdiane. La Bactriane est ainsi gravée dans les inscriptions perses, comme membre de

[264] STAVISKIJ, 1986, p. 227.
[265] BERNARD, 1987a, p. 760-762.
[266] BENOIT, 2005, p. 38-45

l'empire : sur l'inscription de Behistoun, une inscription de la terrasse de Persépolis, une inscription de Suse, une des versions des Chartes de Suse[267].

Quatre révoltes se produisent en Bactriane pendant la période perse avant la révolte de Bessos, mais ce sont des révoltes politiques, provoquées par des querelles de dynastes, et non des révoltes populaires[268]. La Bactriane est une terre convoitée, les recherches archéologiques des années 1970 démontrent que l'irrigation y est efficace et systématique ; peuplée en partie de Grecs, car le Roi des Rois y a déporté des Ioniens notamment, la Bactriane est certainement de langue et de culture iranienne, intégrée à l'empire par un système de routes, des échanges commerciaux, et elle s'inspire de l'architecture achéménide. Après le passage d'Alexandre et l'installation d'autres colons grecs et macédoniens, la noblesse achéménide semble remplacer aisément sa fidélité envers l'empire perse par une alliance avec ses successeurs macédoniens.

Que reste-t-il de l'identité bactrienne en Bactriane ? Une onomastique typiquement bactrienne semble même difficile à établir [269] et P. Briant écrit ainsi que « deux siècles de collaboration et d'intégration l'avaient réduite à l'état de survivance culturelle » [270]. H.P. Francfort[271] cherche quant à lui des traces de la permanence d'un peuple bactrien dans les créations artistiques mineures : la gravure sur pierre, la gravure de sceaux, et la fabrication de vaisselle en pierre. Il y aurait eu une école de lapidaires en Bactriane, née avant la période perse mais qui aurait pris conscience d'elle-même au contact des Perses et aurait perduré pendant toute la période hellénistique. Mais si les lapidaires bactriens sont liés au plateau iranien, ils ont eu aussi de nombreux contacts avec les artistes des steppes : les représentations animalières sont comparables.

L'iconographie rassemblée par H.P. Francfort offre des images de cerfs, de chevaux, de panthères et même de sphinx, parfois stylisés. S'il n'y avait pas la proximité du monde iranien, du mazdéisme issu de cette région d'Asie centrale même, on pourrait sans doute s'étonner de retrouver des thèmes proches de ceux du chamanisme sibérien ou même scythe (mais ce n'est pas l'objet de l'étude de H.P. Francfort). Pas de grande création aulique, ni de spectaculaire architecture religieuse ; cet art si mineur qu'il a pu passer presque inaperçu, est cependant capable de stylisation et sait représenter les animaux sauvages avec autant

[267] BRIANT, 1996, p. 136-139 ; pour le texte de la version élamite et celui de la version accadienne de la Charte de Suse voir VALLAT, 1971, p. 57-59.
[268] BRIANT, 1985, p. 248.
[269] BRIANT, 1985, p. 249.
[270] BRIANT, 1985, p. 249.
[271] FRANCFORT, 2013.

d'énergie expressive que l'art des artisans scythes. Peu de témoignages de ces objets subsistent, car les habitudes funéraires n'étaient pas de pratiquer l'inhumation, et les archéologues n'ont donc pas de tombes à fouiller (rappelons que, sans les Kourganes, notre connaissance des Scythes se limiterait à ce qu'Hérodote, qui leur est hostile, a écrit à leur sujet). Mais les Bactriens furent suffisamment conscients de leur originalité, de leur particularisme et de la valeur des motifs qu'ils reproduisaient, pour conserver leur style de représentation pendant toute la période achéménide et la période des Grecs. Sans doute eurent-ils aussi, à l'image de tant de peuples qui ne laissèrent pas de traces écrites, une littérature orale, des contes, une histoire orale, des chants, des danses particuliers ; ils nous sont perdus.

Il faut s'y résoudre : l'histoire de la Bactriane, à partir de son intégration à l'empire perse, échappe aux Bactriens eux-mêmes. Assimilés, jusqu'à un point que nous ignorons, ils n'ont plus pour nous de visages, plus de noms sinon des noms iraniens ; puis les traces de l'ancienne civilisation de l'Oxus disparaissent bientôt dans le flot des envahisseurs.

III.1.6 Les Sogdiens

Que dire des Sogdiens ? Pratiquement tout est à écrire sur ce peuple, de langue iranienne et probablement d'origine scythe, et dont l'apparition dans l'histoire est due aux Achéménides, au VI^{ème} siècle avant l'ère chrétienne. Cyrus conquiert la Sogdiane en 540, combat les Sakas avec difficultés, établit des villes de garnison au nord du territoire (notamment Cyropolis) ainsi qu'en Bactriane[272]. Les Perses gardent la Sogdiane, jusqu'à l'arrivée d'Alexandre, puis les Grecs de Bactriane jusqu'aux années 145 avant notre ère.

La Sogdiane était une terre de nomadisme, mais connaissait aussi une forte urbanisation. Les Achéménides y trouvèrent deux sites déjà constitués, sur de vastes espaces, Afrasiab-Samarkand et Kök Tepe. Si la seconde ville déclina rapidement, on connaît en revanche le destin glorieux de Samarkand. Les Sogdiens commerçaient avec la Chine dès le II^{ème} siècle avant notre ère[273], et ce sont ces mêmes Chinois qui écrivirent les premières descriptions de la région dans le *Shiji* de Sima Qian et le *Hanshu*. La Sogdiane y apparaissait comme une terre riche, peuplée de commerçants mais aussi d'agriculteurs et d'éleveurs, ce

[272] BRIANT, 1996, p. 49-50.
[273] VAISSIERE, 2002, p. 27.

dernier point étant d'ailleurs corroboré par l'archéologie[274]. Nous savons par l'archéologie que le mazdéisme y était professé, religion qui subsista longtemps et qui partout ailleurs dans la région était florissante avant le bouddhisme[275].

Enfin, quelques reliefs du Musée Miho, quelques statues du Musée Cernuschi nous permettent d'imaginer les silhouettes de caravaniers ou de marchands sogdiens ; mais ces documents sont tous très postérieurs à l'époque qui nous intéresse. Et pourtant, la Sogdiane fut plus que la porte d'entrée vers la Bactriane et les territoires des Indo-grecs : confédération de tribus, de peuples, soumise aux Grecs dans des conditions et des proportions que nous ignorons, la Sogdiane permit aux envahisseurs nomades d'acquérir la culture urbaine qu'ils allaient partiellement vivre plus au sud. Elle offrit l'occasion d'un processus d'acclimatation, qu'il faut cependant tempérer : nous ne connaissons pas avec précision le mode de vie des nomades qui s'emparèrent des territoires grecs, notamment les Saces et les Yuezhi, mais il y a fort à parier qu'ils ne se convertirent pas immédiatement à la palestre, au théâtre hellénistique et aux déambulations bavardes sur l'agora.

Les ethnologues P. Centlivres et M. Centlivres-Demont décrivent le mélange de sédentarisation et de pastoralisme qui constituait l'économie du nord de l'Afghanistan avant 1978, dans des régions aux routes non carrossables. A cette économie du déplacement venait s'ajouter un nomadisme plus institutionnel, mais lui aussi semi-sédentarisé, très comparable certainement à la façon dont vivaient beaucoup de Sogdiens et de Bactriens dans les premiers siècles avant notre ère : « En Afghanistan – Kirghiz mis à part- seules quelques collectivités d'éleveurs turkmènes vivent toute l'année sous la yourte. Les autres éleveurs, Les Uzbeks, les Turkmènes, et certains groupes persanophones du Qataghan et du Turkestan afghan, passent l'hiver dans des maisons de terre qu'ils quittent en mars pour se rendre sur les pâturages de printemps où les brebis mettent bas, à quelques kilomètres ou quelques dizaines de kilomètres de l'habitat hivernal »[276].

III.1.7 Combien de sujets pour les rois grecs ?

L'évaluation des populations antiques est très délicate à réaliser : pas de statistiques dans l'Antiquité, quelques chiffres économiques nous permettent d'extrapoler des hypothèses,

[274] VAISSIERE, 2002, p. 40.
[275] RIBOUD, VAISSIERE, 2003, p. 127-136 ; cet article traite des siècles postérieurs à l'antiquité, mais contient de très utiles informations sur le mazdéisme des Sogdiens et leur culture livresque, fruit d'une longue tradition antérieure.
[276] CENTLIVRES, CENTLIVRES-DEMONT, 1988, p. 185.

et n'oublions pas que les populations serviles sont quasiment impossibles à quantifier malgré leur présence et leur rôle économique. Cependant, la prise en compte d'un certain ordre de grandeur s'avère nécessaire pour que nous ne projetions pas sur l'Antiquité nos perceptions chiffrées contemporaines. G. Aperghis s'appuie sur les aires de peuplement et de culture et parvient aux estimations suivantes pour l'empire séleucide : la Sogdiane et la Bactriane aurait compté alors entre 1,5 et 2 millions d'habitants, la Margiane autour d'1 million, et l'Arachosie aurait pu compter autant d'habitants[277].

Enfin, la prudence est encore plus de mise pour une évaluation des populations nomades, et seules des comparaisons peuvent offrir une vision approximative : ainsi, malgré les apocalyptiques descriptions que fournissent les textes du haut Moyen Âge, la plupart des historiens s'accordent à penser que les Wisigoths, quand ils envahirent l'Aquitaine au V^{ème} siècle, étaient environ cent mille hommes, femmes, enfants et esclaves compris, soit dix à vingt mille soldats[278]. Le nombre de combattants devrait cependant être doublé pour une évaluation des populations combattantes scythes et nomades d'Asie centrale, puisque les femmes auraient pu porter les armes.

2) La guerre omniprésente

III.2.1 L'Asie centrale grecque, une zone instable

Entourés de toutes parts par des peuples en mouvements, tels les nomades du Nord, ou en expansion politique et territoriale, comme les Parthes, les Grecs de Bactriane nouvellement indépendants avaient aussi à se défendre à l'ouest des souverains séleucides et à l'est des Indiens, c'est-à-dire de puissances désireuses de récupérer l'intégralité de leur possessions territoriales. Ces mêmes Grecs qui sont toujours en guerre selon Justin (XLI, 6), et conquérants selon Strabon (XV, 1, 3) et qui poussent leurs troupes jusqu'en Inde.

[277] APERGHIS, 2001, p. 76. G. Aperghis reprend ici les chiffres qu'il fournissait dans sa thèse de 1998, estimant par ailleurs que l'empire d'Alexandre aurait comptabilisé entre 30 et 35 millions d'habitants, et l'empire séleucide autour de 20 millions, dans sa plus grande extension : APERGHIS G., 2004, chap. IV, p. 35-58. Son travail fut critiqué, en raison des projections et évaluations auxquels l'auteur s'est livré ; quelques numismates ont également critiqué certaines de ses hypothèses relatives aux frappes «d'entretien » ou de « remplacement » ainsi qu'au calcul des taxes sous les Séleucides (LE RIDER, CALLATAŸ, 2006, p. 217-221 et 263-264 ; cependant le même numismate F. de Callataÿ réutilisait les données démographiques d'Aperghis, faisant reposer sur elles une partie de ses analyses, dans CALLATAŸ F. de, 2004, p. 30-34 notamment.

[278] Voir, par exemple, DUMEZIL, ROUCHE, 2008, p. 17.

L'historiographie contemporaine envisage que les rois durent mener des guerres offensives ou défensives, mais affrontèrent également des guerres intestines. Voici donc nos rois combattant sur deux fronts : le front intérieur des luttes pour le pouvoir, le front extérieur de la conquête ou de la défense face aux menées des peuples voisins. Depuis Diodote qui s'affranchit de la domination d'Antiochos II, profitant de la distance qui le sépare de la puissance séleucide tutélaire et peut-être en usant de la force sur quelques garnisons, jusqu'aux derniers souverains grecs de l'Inde, Zoïlos II et Straton II, les historiens ont déduit l'existence de nombreux conflits internes aux Grecs. Ainsi Eucratide I^{er} supplanta les descendants des Diodotes, Ménandre I^{er} combattit peut-être Eucratide, Hélioclès assassina peut-être son père Eucratide, sans compter tous ces souverains (ou aspirants à l'être) du sud de l'Hindou Kouch qui laissèrent un nom sur des monnaies en même temps que la Bactriane était indéniablement aux mains de vrais rois : Apollodote I^{er}, Antimaque I^{er}, Pantaléon, dont la possible concurrence laisse à penser qu'ils en vinrent à régler par les armes leur prétention au pouvoir. Faut-il déduire du probable spectacle de ces dissensions et de la réelle réputation de discorde une des causes du peu d'intérêt que les Grecs de Méditerranée portèrent aux Grecs d'Asie ? Trop de *staseis*, de cette face noire et terrifiante de la politique[279]. Loin des centres de la culture et de la civilisation, comment ne pas oublier ce qui fait la mesure, la civilité, et ne pas se laisser aller aux violences ? Ces Grecs d'Asie centrale, livrés à eux-mêmes et aux passions sans frein des hommes, n'auraient pas su se tenir.

La guerre (*polémos)* noble et héroïque n'est cependant pas absente d'Asie centrale : Euthydème I^{er} repousse Antiochos III et affermit le pouvoir indépendant des Grecs de Bactriane, certes discrètement et avec diplomatie puisqu'il commence par prêter allégeance au souverain séleucide ; les troupes grecques ou du moins commandées par un Grec, Démétrios ou Ménandre, ont peut-être pénétré en Inde, et la guerre sur les frontières bien peu délimitées de l'Ouest, du Nord et de l'Est mit les Grecs aux prises avec les troupes indiennes, parthes, scythes et kouchanes : si l'on croit Plutarque, c'est en menant ses troupes au combat que mourut Ménandre.

Nos sources sont peu sûres ; on en revient toujours aux mêmes textes, aux monnaies dont il faut extrapoler les informations : quand le visage de Diodote vient à effacer celui d'Antiochos I^{er} sur les monnaies vers 250 av. notre ère, le changement politique paraît évident, mais quand un visage de souverain inconnu apparaît soudainement sur une nouvelle monnaie, que penser ? L'archéologie est elle-même peu définitive : nous le verrons plus loin,

[279] Voir BOTTERI, 1989, p. 87-100.

Aï Khanoum fut attaquée, plusieurs fois, les indices sont probants. Mais par qui ? Termez, que l'on croirait volontiers livrée à des hordes de nomades farouches venus du nord, n'a pas été détruite, et la Sogdiane connut même une transition aisée sinon paisible entre le pouvoir grec, un possible pouvoir local transitoire et la domination kouchane. Peu d'armes dans les ruines d'Afghanistan ; rapportées à l'ensemble des découvertes, vases, bijoux, verres, les traces d'une civilisation guerrière sont même insignifiantes. Si l'on s'en tenait au décompte des artéfacts guerriers, on serait tenté de croire que la paix régna en ces territoires du nord et du sud de l'Hindou Kouch, que la concorde même présida aux efforts architecturaux d'Aï Khanoum, au point que le temple principal présente une esquisse de syncrétisme architectural[280] ; et le dieu Oxus local est vénéré dans la ville.

La conception antique de la guerre comme un moyen légitime d'accroître les richesses de l'État ou du roi, la présence de peuples hostiles, l'exaltation de l'épopée macédonienne, référentielle et fondatrice identitaire, le fait que le peu de sources écrites dont nous disposons mettent toujours ces Grecs en situation de conflit, concourent donc à faire penser la guerre comme une donnée constante sinon permanente de la vie de ces Grecs pendant 300 ans. Les épithètes monétaires dont usèrent les rois sont significatives : le fréquent emploi de *nikator* et *aniketos* est une innovation des Grecs d'Asie[281] et le choix de ces épithètes en milieu asiatique est caractérisé par sa pauvreté et sa quasi constante inflexion guerrière[282]. Comment, dès lors, ces rois dont l'iconographie monétaire est une constante référence à leur statut guerrier, surent-ils conquérir et préserver leurs territoires, et peut-on cerner avec précision l'étendue de leurs conquêtes ?

---

[280] MARTINEZ-SEVE, 2010, p. 205-206 : « Au moment des fouilles, l'hypothèse d'une assimilation entre Zeus et Ahura Mazda fut retenue sans qu'elle emporte totalement la conviction compte tenu de la nature d'un des rites qui se déroulait dans le sanctuaire et qui consistait en l'enfouissement de vases à l'arrière du temple, dans des cavités creusées depuis le sol, l'ouverture généralement tournée vers le bas. Les récipients contenaient un épais liquide[…] Un soixantaine de récipients furent découverts, le rite s'étant poursuivi durant toute la durée d'existence de l'édifice. Sa nature chthonienne ne fait guère de doute, et suggère de reconnaître une sorte de Zeus Chthonios dans le Zeus du sanctuaire. Mais elle s'accorde mal avec la personnalité d'Ahura Mazda. F. Grenet a montré par la suite qu'une assimilation avec Mithra était plus satisfaisante […]. Mais elle n'est pas la seule possible […] Une assimilation avec un dieu plus spécifiquement local n'est donc pas à exclure. »

[281] Voir CALLATAŸ, LORBER, 2011, p. 423.

[282] Voir CALLATAŸ, LORBER 2011, p. 428 : «… the Graeco-Baktrian and Indo-Greek Kings look rather repetitive in their way of qualifying themselves and, indeed, no less than 18 of them choose to call themselves s*oter* and 9 d*ikai*os. Interestingly too, the epithet *aniketos* was used only by these kings…. However, the catalogue leads us in a more political and military direction since the same kings also made an extensive use of the epithets *nikator* and *nikephoros* (especially in the years 100-80, with three occurrences for *aniketos,* two for *nikephoros* and one for *nikator)* ». Voir le tableau complet des épithètes plus loin.

III.2.2 Un siège inaugural : Bactres

En 212 av. J.C. Antiochos III qui dirige l'empire séleucide, veut retrouver l'intégralité de ses territoires : les premières années de son règne ont été marquées par des guerres en Asie Mineure ou des soulèvements en Médie et en Perse. Arménie, Parthie et Bactriane en ont profité pour s'affranchir de son autorité depuis déjà plusieurs années. Il débute en 212 une expédition militaire de très grande envergure qui le mène en Arménie, en Médie, puis contre les Parthes, enfin en Bactriane. De 209 à 206 celle-ci subit les ravages de son armée, et cette attaque se termine sous les murs de Bactres : Antiochos III négocie avec Euthydème I^{er}, le roi de Bactriane qui a évincé, dans des conditions inconnues, le dernier représentant de la famille sécessionniste des Diodotes.

La longueur du siège de Bactres est admise par tous : deux années se seraient écoulées entre la bataille menée par Euthydème et les négociations qui auraient conclu cette guerre. Trois textes de Polybe (X, 8, 49 ; XI, 6, 34 ; XXIX, 2, 12) nous renseignent, de façon très lacunaire, sur ces événements. Or rien dans ces textes ne nous permet de déclarer que le siège proprement dit dura effectivement deux ans, ni même un an. Le premier texte est peut-être privé de sa fin et de précisions supplémentaires ; il se déroule en 208, Euthydème regagne Zariaspa en Bactriane, sans que l'on sache si Polybe considère que Zariaspa est Bactres ou un lieu-dit près de Bactres ou une ville différente. Plus loin, XI, 6, 34, Polybe relate les négociations entre Euthydème et, non pas Antiochos, mais un intermédiaire nommé Téléas ; Bactres est enfin citée nommément au livre XXIX, 2, 12, comme une ville ayant subi un siège digne de mémoire, dans une liste où figurent aussi plusieurs autres villes illustres: « …de s'étendre en outre sur la prise de Tarente, sur les sièges de Corinthe, de Sardes, de Gaza, de Bactres et, pour couronner le tout, sur celui de Carthage, et d'ajouter des détails de son cru[283]. » Si le siège de Carthage, auquel assista Polybe, fut long (147-146), les sièges de Corinthe, Sardes et Gaza n'ont pas cette particularité. La durée du siège de Tarente ne nous est pas connue, et l'événement doit sans doute s'être déroulé en 212 ou 209, alors que les Carthaginois cherchaient à s'emparer de la citadelle tenue par les Romains. Le célèbre siège de Corinthe en 146 dure plusieurs mois, tandis que le siège de Sardes fut long (deux ans) et se termina par une prise consécutive à une ruse (VII, 4, 15). Enfin le siège de Gaza (XVI, 3, 18 et XVI, 5, 22) que Polybe utilise pour un exposé tactique, dura un temps indéterminé et se

[283] POLYBE, XXIX, 2, 12.

conclut par un retrait d'Antiochos III, à moins que Polybe n'ait à l'esprit le siège de Gaza par Alexandre en 322, qui fut remarquable mais ne dura que huit semaines.

Trois de ces six sièges sont menés par Antiochos III (Sardes, Gaza, Bactres), deux le sont par des Romains (Carthage, Corinthe), un par les Carthaginois mais le texte de Polybe est à la gloire des Romains et de leur courage. Polybe n'explicite pas les raisons de ses choix, la longueur ne paraît cependant pas être le critère déterminant, mais plutôt la notoriété des villes (due notamment à leur ancienneté[284]) ou le caractère du siège ; ces sièges furent en effet tous très disputés et l'on peut déduire de ces cinq autres que celui de Bactres fut aussi disputé. Mais seule une ellipse, permet de conclure que le siège dura deux ans. Entre le retour d'Euthydème à Zariaspa et les négociations finales, combien de péripéties, de sorties, de mouvements stratégiques ? Il est abusif, en l'absence de toute information précise sur la conduite des opérations, de se servir d'un rapprochement de dates pour en conclure que les troupes bactriennes sont restées enfermées à Bactres. Que la guerre de Bactriane ait duré deux ans est une évidence, mais les commentaires sur cette campagne relèvent de l'imagination : un enchevêtrement de possibilités, à partir de quelques données numismatiques ou archéologiques difficilement datables, pour envisager une sortie des Bactriens de la Sogdiane afin de lutter contre Antiochos, avant que la Sogdiane ne prenne son indépendance à l'occasion du vide politique et militaire. Le déroulement de ces événements est logique, certes, possible également, mais impossible à prouver[285].

Sans doute « Bactres » n'était-elle pas limitée à la seule ville nommée Bactres, mais constituait un ensemble militaire et fortifié qui protégeait toute la ville et la plaine alentour[286]. Avec la capitale, le complexe militaire fortifié de Zariaspa au sud et quelques places fortes au nord héritées des Achéménides ou peut-être construites récemment (comme Dil'bergine), le cœur utile de la Bactriane était protégé. Il est surprenant de constater, par ailleurs, que là où

[284] LERICHE, 2011 : « The first mentions of Bactria occur in the list of Darius's conquests and in a fragment of the work of Ctesias of Cnidos—texts written after the region's incorporation in the Achaemenid empire. Ctesias, however, echoes earlier reports in his mention of campaigns by the Assyrian king Ninus and the latter's wife Semiramis (late 9th and early 8th century B.C.). Thereafter, he states, Bactria was a wealthy kingdom possessing many towns and governed from Bactra, a city with lofty ramparts » ; LERICHE, 2011 fait référence à CTÉSIAS, *Persica*, F1b (2, 4), éd. D. Lenfant. L'édition de D. Lenfant dispose d'une longue et riche présentation qui permet de comprendre les précautions avec lesquelles il faut tenir compte des écrits de Ctésias. S'il peut être crédible pour certains aspects de la vie et de l'histoire perses, les pages qu'il consacre à l'Inde relèvent souvent d'une haute fantaisie.

[285] Voir à ce sujet les pages que F. Widemann, consacre à cet épisode, en usant d'une prudence de bon aloi qui est plus rare dans le reste de son livre : WIDEMANN, 2009, p. 58-59,

[286] Voir dossier iconographique n° 27, 28, 29, 30.

Alexandre réussit aisément[287], Antiochos aurait piétiné. L'armée d'Antiochos était-elle faible en effectifs ? Il est difficile d'estimer précisément ces troupes : la cavalerie du roi séleucide, lors de la bataille de l'Arios, est d'environ 2000 hommes d'après Polybe, et ne protège que l'avant-garde ; ramenée aux proportions habituelles des armées macédoniennes (environ 1 cavalier pour 6 fantassins)[288], l'avant-garde aurait comporté au moins 12 000 hommes en plus des cavaliers. Une rapide projection permet d'envisager une armée de 50 000 combattants, auxquels il convient d'ajouter l'intendance, les esclaves de toutes sortes. Cette armée comportait évidemment des ingénieurs en poliorcétique, qui ne sont toutefois pas intervenus (à moins que le rempart incendié d'Aï Khanoum ne soit à rapprocher de l'attaque séleucide dans ces années-là) [289]. Le siège de Bactres aurait donc été de type péloponnésien, c'est-à-dire un siège à l'ancienne, consistant à affamer le territoire, couper les lignes de ravitaillement en attendant que la ville se rende à résipiscence, ou que les combattants affaiblis ne commettent une erreur.

Les sièges évoqués par Polybe illustrent, à des degrés différents, les préoccupations stratégiques de l'historien. Auteur d'un *Traité de Tactique* qui ne nous est pas parvenu mais qu'il évoque en IX, 20, 4 [290], Polybe est particulièrement attentif au déroulement des sièges ; au II^{ème} siècle, quatre façons de s'emparer d'une ville peuvent être envisagées : la trahison, la ruse, l'assaut, le siège statique[291]. Bactres serait la seule ville des six de la liste qui n'aurait pas été vaincue, ce que l'on peut déduire du traitement clément réservé par Antiochos. Les historiens, et notamment E. Will, concluent de cette campagne qu'Antiochos et Euthydème traitèrent d'égal à égal, au terme d'une sorte de match nul difficile à admettre : comment la Bactriane occupée, isolée, pouvait-elle tenir face à un empire dont l'arrière-pays et les ressources financières comme humaines n'avaient pas de comparaison avec celles de la Bactriane ? Polybe traite d'ailleurs Euthydème et Antiochos différemment : c'est Euthydème qui demande les négociations, qui plaide sa cause, et la dramatisation de la plaidoirie ne doit pas nous induire en erreur : le roi séleucide n'avait qu'à attendre, Bactres serait tombée. Il

[287] ARRIEN, III, 29, 1 règle la question de prise de la ville en une phrase, comme si Alexandre l'avait conquise en un seul assaut.

[288] MILNS, 1975, p. 87-129. Ces proportions varièrent selon les époques et les armées puisqu'Hannibal aligne 40 000 fantassins à Cannes pour 10 000 cavaliers, POLYBE III, 113, 7.

[289] LERICHE, P., 1986, p. 80, ne croit pas à cette hypothèse : comment Antiochos, qui ne parvenait pas à s'emparer de Bactres aurait-il voulu attaquer Aï Khanoum ? Mais l'argument pourrait aussi se retourner : puisqu'il ne parvenait pas à s'emparer de Bactres, il pouvait vouloir prendre Aï Khanoum.

[290] Voir à ce sujet les travaux de Poznanski, L., notamment POZNANSKI, 1994, p. 19-74.

[291] GUINEBAUD, 2008, p. 54.

entend les arguments du Bactrien[292], et sans doute fatigué d'une occupation militaire qui le retarde, encalminé dans une région certes importante mais qui n'est qu'une étape (la campagne de Parthyane, juste avant, se déroula plus facilement et rapidement), il traite. Un mariage fut projeté entre le fils d'Euthydème, un nommé Démétrios[293], mariage qui ne fut peut-être pas concrétisé car Polybe semble considérer qu'Antiochos se ravisa et changea d'avis. Euthydème se vit accorder le titre de roi, menant nos historiens modernes de nouveau dans des interprétations abusives : Euthydème est traité comme Poros le fut par Alexandre, en vassal qui conserve un titre auquel ses populations sont habituées, conforté dans son pouvoir du moment qu'il se soumet à plus puissant que lui, selon une gestion des pouvoirs locaux fréquente en milieu achéménide et séleucide. Antiochos est victorieux, ne rase pas Bactres ni les autres villes du complexe militaire de la plaine de Bactres (si Bactres et Zariaspa sont bien différentes). Euthydème scelle cet accord en versant un tribut à Antiochos : de la nourriture pour que l'armée continue sa route vers l'Indus[294], et peut-être, car là encore le texte de Polybe n'est pas aussi explicite qu'on le voudrait, des éléphants.

III.2.3 Les enseignements d'un conflit

Ce conflit inaugural scelle en réalité l'indépendance de la Bactriane : les Bactriens tiendront pour diplomatique leur soumission aux Séleucides et agiront ensuite comme s'ils étaient indépendants et n'avaient pas de compte à rendre à la puissance séleucide. Il est aussi lourd d'enseignements pour la perception des conditions dans lesquelles la Bactriane grecque fait et subit la guerre. Antiochos peine à vaincre les Bactriens nouvellement indépendants, ce qui ne laisse pas de surprendre, quand on se remémore la campagne d'Alexandre un siècle plus tôt et la facilité avec laquelle il volait de victoire en victoire, ou plutôt de place forte se soumettant en place forte. Mais il est vrai que c'est en Sogdiane qu'Alexandre eut le plus de difficultés à l'emporter, qu'il commit le plus d'exactions et de destructions, un territoire certes soumis au pouvoir achéménide et partiellement hellénisé, mais plus divers dans son

[292] « Il y avait en effet dans les régions avoisinantes de nombreuses bandes de nomades qui constituaient un danger pour eux deux, et si on les laissait envahir la Bactriane, ce pays redeviendrait sans aucun doute une contrée barbare. » POLYBE, XI, 6, 34.

[293] Sur ce Démétrios, nous préférons suivre E. Will qui, en son temps, refusait déjà de relever les diverses et variées spéculations (WILL, 1966, rééd. 2003, T II, p. 61) : on peut imaginer ce que l'on veut, Polybe ne dit rien de ce mariage, pas même qu'il eut lieu, et encore moins que ce Démétrios devint roi. Rappelons enfin que le nom de Démétrios était très fréquent, et ne s'est appliqué ni à un seul prince, ni aux princes seuls.

[294] Geste banal, qu'il est étrange de voir interprété comme une preuve de la famine qui aurait régné dans l'armée d'Antiochos, comme l'écrit WIDEMANN, 2009, p. 58, alors que deux ans de siège n'auraient pas entamé les réserves des Bactriens (dont la région était pourtant occupée voire dévastée…)

peuplement, et surtout plus excentré. Doit-on en conclure que les arguments présentés par Euthydème et rapportés par Polybe étaient suffisamment pertinents pour qu'Antiochos ait, dès le début de sa présence en Bactriane, modéré les capacités destructrices de ses troupes ? Bien que le procédé du discours indirect soit très fréquent dans l'historiographie antique, tout donne à penser que les propos d'Euthydème sont une habile analyse de la situation géopolitique régionale que Polybe validerait en l'attribuant, à cet instant, au souverain bactrien, tandis que le Séleucide ne dit rien, hésite, et songe d'abord à la conduite de sa campagne vers l'Indus. Une communauté de destins, grecque et revendiquée comme telle, transparaît dans cette page, qui conclut le conflit entre le pouvoir séleucide et ce qui semble bien l'amorce d'un pouvoir grec en Bactriane : avec intelligence, Euthydème ferait appel au thème classique de solidarité des Grecs face au danger barbare.

Mais le plus surprenant reste la faiblesse militaire des Bactriens. Quand Polybe relate la bataille qui oppose Antiochos et les cavaliers d'Euthydème (X, 8, 49), il présente une avant-garde séleucide qui repousse une troupe bactrienne d'aristocrates à cheval, c'est-à-dire l'habituel contingent des soldats qui venaient jadis participer aux guerres des Perses. Ce n'est pas une armée, encore moins une armée nationale ; adaptée au terrain nous dit-on[295], et de fait la plaine de Bactres est vallonnée, entrecoupée de collines, ce qui semblerait favoriser un combat de guérilla ou fait d'escarmouches. Mais la lourde et conventionnelle armée d'Antiochos l'emporte : que les troupes bactriennes ne sont donc pas adaptées.

Il convient ici de ne pas se laisser aveugler par des considérations modernes : depuis le XIX^{ème} siècle, et les interventions russes, anglaises, puis soviétiques, l'Afghanistan paraît être une terre de guérilla, seulement ; rappelons donc qu'il n'en fut rien dans les siècles qui précédèrent les temps modernes, lors des invasions musulmanes et sous les Ghaznévides, et que la Bactriane antique disposait en outre d'un réseau de routes qui permettaient le passage d'une armée, bien avant l'arrivée des Grecs[296].

Les fortifications de Bactriane existaient, et les historiens affirment désormais qu'elles sont de type passif, autant à Bactres qu'à Aï Khanoum, c'est-à-dire qu'il faut peu d'hommes pour en assurer la défense, ou encore que la massivité des édifices suffit à elle-seule pour impressionner et faire reculer les agresseurs. Ainsi, selon P. Leriche, les fortifications grecques d'Asie centrale connurent une évolution comparable, en Bactriane ou dans le sud de l'Hindou Kouch : des fortifications passives et massives, puis un allègement des édifices et une adaptation à l'usage de l'artillerie. En somme, les Grecs auraient choisi des fortifications

[295] WILL, 1966, rééd. 2003, T II, p. 60.
[296] Voir plus loin, « Préserver les voies de communication ».

surdimensionnées pour dissuader des armées de type macédonien d'attaquer suivant la poliorcétique lourde et spectaculaire d'Alexandre ; puis, sous l'influence des évolutions militaires en Occident grec et des besoins locaux, les ouvrages défensifs se seraient allégés mais perfectionnés et complexifiés. Il semble donc bien que les Grecs, loin de préférer le combat de guérilla, se soient appliqués à organiser de solides défenses bâties, qu'ils voulaient dissuasives et derrière lesquelles ils escomptaient bien vivre en sécurité.

P. Leriche voit en l'allègement progressif des fortifications un changement d'habitude militaire et une transformation de la sociologie militaire grecque en Asie centrale : « Après une longue période où la défense est confiée à un nombre restreint de combattants, sans doute tous grecs ou orientaux hellénisés, il semble qu'en cette fin du III^{ème} siècle ou au début du II^{ème} siècle, on ait élargi le cercle de ceux à qui pouvait être confiée la défense de la cité. Parmi ces nombreux défenseurs devait se trouver une part importante de combattants d'origine locale. Et l'on peut voir dans ce fait, soit l'indice d'une grande intégration de l'élément iranien dans la société gréco-bactrienne à la veille de la disparition du royaume, soit, plutôt et plus simplement, le témoignage d'une utilisation plus grande de mercenaires d'origine iranienne que l'afflux monétaire en provenance de l'Inde permettait alors de recruter »[297]. L'armée d'Euthydème aurait donc pu se livrer à une bataille de mouvement, dans un premier temps, puis se retirer à l'abri des fortifications pour défendre, aidée de toutes les diverses populations, une défense collective et fédératrice.

Pour intéressante, et fort probable qu'elle soit, cette hypothèse n'explique cependant pas le relatif échec militaire d'Antiochos, à moins que ce dernier n'ait retenu ses troupes ; il nous permet cependant de comprendre qu'Euthydème, disposant de peu de troupes et d'armée n'aurait d'abord fait confiance qu'aux Grecs et aux individus sûrs et assimilés, puis aurait mis à contribution tous les sujets de son nouveau royaume.

Comment une telle faiblesse numérique aurait-elle pu évoluer dans les quelques années qui suivirent ? Il faut rappeler en effet que le fils d'Euthydème, Démétrios I^{er}, s'empara probablement de l'Arachosie, qu'Eucratide et Ménandre se seraient disputé le pouvoir sur la Bactriane et la conquête des régions de l'Indus, dans un laps de temps fermé par la perte d'Aï Khanoum et de la Bactriane, soit en cinquante ans environ. Il aurait en effet fallu des soldats en nombre, pour que ces trois rois se battent, et envahissent l'Inde. A moins que le nombre de troupes engagé n'ait rien à voir avec les quantités d'hommes que l'on aimerait parfois envisager, et que Justin, compilateur et donc source qui n'est que de troisième

[297] LERICHE, 1986, p. 95.

main, ait une part de raison quand il nous présente Eucratide luttant avec seulement 300 hommes contre les 60 000 de Démétrios : de l'incroyable disproportion des chiffres on ne retient le plus souvent que les 60 000 (notamment P. Leriche dans la page citée plus haut) : et si le deuxième chiffre, et non le premier, était faux ? Rien ne vient confirmer les affirmations de Justin, sinon la certitude que nous voulons avoir des assauts contre l'Inde, pillages qui ont pu avoir lieu, razzias probables et possibles, mais qui pourraient n'avoir rien de commun avec les aventures titanesques que l'on imagine.

D'ailleurs, même du temps des Perses, il n'y aurait pas eu beaucoup de soldats en Bactriane : les troupes de Bessos, le satrape assassin de Darius, comptaient 7 à 8 000 hommes tout au plus, selon Arrien, et la noblesse bactrienne délaissa très vite le satrape au profit d'Alexandre, dès que celui-ci sembla en passe de remporter la victoire et d'installer une nouvelle légitimité ; les remparts de la Bactres achéménide semblent n'avoir pas été pourvus de beaucoup de soldats, puisque la ville céda au premier assaut.

Rien ne nous confirme, en réalité, la taille et les dimensions des armées grecques en Asie centrale, rien ne nous permet d'affirmer que les rois eurent à leur disposition d'autres armées que quelques milliers d'hommes, une sorte de noyau dur grec, auquel seraient venus s'adjoindre quelques milliers de mercenaires, dont on connaissait par ailleurs dans l'Antiquité le peu de fiabilité. Dans de telles conditions, ce ne sont pas les victoires des Parthes ou des Yuezhi qui doivent nous surprendre, mais la pérennité des Grecs, aidés il est vrai dans leur obstination à persister sur le terrain par la nature même de ce terrain, parcellisé et découpé en vallées aux accès aisément contrôlables.

III.2.4 Un territoire fortifié de longue date

L'archéologie a mis au jour les fortifications et ouvrages défensifs de trois cités, dont nous verrons plus loin les caractéristiques. Mais le reste du territoire, suivant en cela les habitudes grecques et achéménides de l'époque, disposait de fortifications certes rudimentaires mais suffisantes pour donner à la population un semblant de sécurité, et surtout pour enrayer les incursions isolées ou les attaques de bandes armées. Le maillage de forteresses et de garnisons nous est connu par les auteurs qui ont décrit la situation qu'Alexandre découvrit en parvenant en Iran oriental. Arrien nomme ainsi *hyparques* des princes installés sur un roc, une proéminence naturellement fortifiée, et relate comment deux

fois [298]Alexandre dut assurer un siège contre des hyparques sogdiens réfugiés sur un roc naturellement escarpé et dont on avait assuré la protection par un simple fossé supplémentaire. Il s'agit plutôt d'un plateau fortifié[299], mais préparé à soutenir un siège, avec des grottes faisant office de magasins et des sources, le tout permettant à des milliers de soldats (que P. Briant identifie avec vraisemblance comme des paysans ayant répondu à une levée en masse du seigneur local)[300]. L'armée d'Alexandre souffrant du froid de l'hiver, l'hyparque s'offrit à la nourrir, délestant ainsi ses réserves de seulement 10 % de ce qu'il avait stocké dans ses réserves du roc. Plus encore que la prodigalité et l'étendue des réserves, ce qui retient l'attention est la prévoyance des gouverneurs locaux : l'image de la Sogdiane est donc celle d'une terre en conflit potentiel permanent, au point que l'on s'y prépare, avant la venue d'Alexandre, à toute éventualité, et qu'on y stocke vivres et sans doute armes. Il est peu probable que les rois grecs postérieurs aient refusé de perpétuer de telles précautions militaires.

La Bactriane pourrait ainsi offrir l'aspect d'une terre en grande partie couverte de tertres ou plateaux fortifiés, autour desquels les provinces ou les vallées auraient vécu en relative sécurité. Mais ces rocs fortifiés auraient représenté le second échelon d'une organisation défensive centrée sur la protection des invasions et des dangers habituels du brigandage. Cette architecture de buttes fortifiées trouve son pendant dans une organisation rurale qui existait antérieurement en Asie centrale et qui la complète pour des implantations humaines de plus faible densité. Dans une étude soviétique dont X. Planhol[301] fit une longue recension détaillée, A. Z. Rosenfeld étudia les *kalas* (parfois orthographiées *qala* chez d'autres géographes), ces forteresses villageoises présentes dans plusieurs régions d'Asie centrale, dont le Séistan, l'Afghanistan et l'Ouzbékistan. Dès la conquête achéménide, avant donc sa généralisation sous la domination kouchane, ce type d'organisation villageoise de défense était fréquent[302]. Peu efficace défensivement face à une armée, cette architecture

[298] ARRIEN IV, 18.4-6 (trad. Savinel, 1984, p. 143) décrit ainsi le rocher de Choriénès : « Le Rocher avait vingt stades de haut environ et un périmètre d'environ soixante stades. Il était abrupt de tous les côtés ; on y accédait par un seul chemin, étroit et peu praticable, vu qu'il avait été construit en faisant violence à la nature du lieu, ce qui le rendait difficile gravir même si personne ne faisait opposition, et si on le gravissait en colonne par un ; le Rocher était protégé sut tout son périmètre par un ravin profond… » Voir également ARRIEN IV, 21.1-10, QUINTE CURCE 7, 11, 1-29.

[299] GRENET, RAPIN, 2001a, p. 79-89 ; BAUD, GRENET, RAKHMANOV, RAPIN, 2006 et sur le site de Claude Rapin claude.rapin.free.fr : une localisation géographique, avec carte, est établie, et C. Rapin présente trois photographies des rochers auxquels fut confronté Alexandre lors de sa campagne en Sogdiane.

[300] BRIANT, 1971, p. 198.

[301] ROSENFELD, 1951, p. 22-28, compte-rendu de PLANHOL, 1958, p. 256-8.

[302] P. Leriche voit la Sogdiane-Bactriane urbanisée tardivement, de la même façon, par des villages fortifiés, dont l'origine remonterait à la fin de la période grecque ou à l'époque post-grecque : il nous semble

apparaît cependant capable d'éloigner bêtes sauvages et bandes de pillards. Elle reste encore aujourd'hui répandue en Iran, et la maison afghane traditionnelle pashtoune présente des traits similaires : mur d'enceinte élevé, groupement autour d'une cour carrée centrale[303]. Cet habitat regroupé en villages fortifiés était caractéristique des régions où l'insécurité des invasions et des bandes armées poussait les populations à se regrouper, mais aussi à regrouper leurs troupeaux ; enfin, ces cultures pastorales étaient (et restent souvent encore) claniques, fortement marquées par des solidarités familiales conscientes et hiérarchisées[304]. Guère plus efficaces défensivement que les fortifications rurales grecques que l'on érigeait en Grèce continentale et dans les îles[305], ces villages fortifiés étaient le fruit d'efforts communautaires, de corvées bénévoles que les paysans s'imposaient à eux-mêmes, et non le désir de quelques propriétaires soucieux d'entreposer leur grain à l'abri de constructions plus imposantes que réellement guerrières.

III.2.5 Une urbanisation militaire cohérente

La présence grecque en Asie centrale ne s'est pas contentée de la réutilisation des cités antérieures, elle a également développé et transformé des établissements urbains selon des conceptions grecques, et selon les besoins de l'évolution des conflits.

Cette urbanisation est toutefois inégalement répartie, à moins que nous ne soyons inégalement informés à son sujet : il ne semble pas encore que la Bactriane centrale (la région de Bactres) ait vu son urbanisation s'accroître par des implantations spectaculaires et de grande taille[306], les Grecs se contentant d'occuper militairement et de changer, selon leurs

---

néanmoins, dans un cas comme l'autre, que les habitants n'ont sans doute fait qu'assimiler et développer une organisation déjà en place, qu'ils n'ont pas inventée. LERICHE, PIDAIEV, 2008, p.30.

[303] Voir la description de la maison afghane, plus proche de la ferme fortifiée que la maison d'habitation : CENTLIVRES, CENTLIVRES-DEMONT, 1988, p.187-191.

[304] Dans le nord de l'Afghanistan, se rencontrent cependant plusieurs formes d'habitat villageois ; la qala, ferme fortifiée, coexiste avec le village fortifié dont les maisons présentent un aspect différent et moins complexe que les structures décrites par les ethnologues Centlivres : « « […] le paysage campagnard prend d'aventure un aspect féminin, obscurément sensuel : doux vallonnements de plateaux, bosses alanguies des dromadaires, dômes rosés des toits surmontés d'un mamelon-cheminée. Pauvre mais poétique, ce type d'architecture à l'iranienne se distingue de la *qala* pashtoune par sa tranquillité nonchalante. Prédominant chez les populations de langue persane (Farsiwans), il semble avoir été inventé dans les régions où le bois est rare et où la pierre coûte cher. En employant le pisé et la brique, le paysan construit sa maison à peu de frais et très rapidement. En deux semaines ou moins, le logement est prêt. » YELEN, 1977, p. 105, récit de voyage écrit peu avant le début des souffrances et des guerres ; ces lignes décrivent le nord du pays, dans les environs de Mazar-i-Sharif.

[305] OSBORNE, 1992, p. 42-51.

[306] LERICHE, PIDAEV, 2008, p. 28.

critères de modernisation et de confort, les villes existantes. Dans une brève synthèse sur l'urbanisation de l'Orient à l'ère hellénistique, P. Leriche distingue les fondations d'Alexandre le Grand, celles des Séleucides accompagnées de refondations (Merv relevée de ses ruines devient Antioche de Margiane) ou Bactres : dans ce dernier cas, une puissante muraille et une citadelle sont construites, avec souvent un fossé ou une deuxième enceinte protectrice[307].

Enfin, P. Leriche observe que les Gréco-bactriens, après leur accession à l'indépendance, suivirent le même schéma organisateur : une occupation opportuniste de sites déjà urbanisés avec des aménagements importants. C'est cette démarche qu'il qualifie de refondation, comme à Bégram, Taxila et Kandahar, à laquelle il faut ajouter la mise en valeur de certaines oasis par la création de petits centres urbains militarisés [308]: « Le site le plus représentatif de cette série de villes nouvelles et celui de Dil'bergine. Cette petite ville est entourée d'une enceinte carrée de 400 m de côté, renforcée par des tours quadrangulaires régulièrement disposées. Au centre, une citadelle circulaire de 150 m de diamètre est implantée sur une éminence artificielle constituée par les vestiges d'une petite agglomération fortifiée de la première moitié du I^{er} millénaire. A l'intérieur ont été dégagés un grand temple et quelques autres édifices. Tous sont régulièrement disposés selon deux axes N-S/E-O correspondant à la direction des remparts, ce qui suggère l'existence d'un système urbanistique nettement ordonné ».

Les dates d'occupation de la ville de Dil'bergine sont bien établies : située à 40 kilomètres de Bactres, elle disposait de remparts encore discernables, d'une citadelle, l'ensemble ayant pu couvrir 15 ha ; les habitations étaient situées en dehors du système fortifié. L'archéologie soviétique prouva que l'occupation des lieux commença au V^{ème} siècle av. J.C. par la citadelle. Placée sur une route reliant la Bactriane à la Sogdiane, Dil'bergine fut achéménide, Alexandre la détruisit en 329, les extensions (12 tours, murs de fortifications en pisé et briques comme souvent dans la région, fossé) datant des III^{ème} et II^{ème} siècles. Mais Dil'bergine retient l'attention par la construction d'un temple décoré de peintures figuratives, les seules de style grec dans la région, représentant les Dioscures : ceux-ci étant les dieux protecteurs d'Eucratide, l'établissement d'un tel temple est donc attribué à ce roi, et l'ensemble fut un temps évoqué, hypothèse désormais abandonnée, comme la ville d'Eucratidéia qu'évoque Strabon. Doit-on en déduire que la ville comprenait un fort contingent d'habitants grecs ? Il s'agissait évidemment d'une ville de garnison, prenant part à

[307] LERICHE, 1988, p. 113.
[308] LERICHE, 1988, p. 115.

l'organisation défensive du centre de la Bactriane, mais il est impossible d'affirmer qu'il y avait des Grecs en grand nombre, autres que des soldats[309].

Au nord de l'Amou-darya, marge des satrapies anciennes, le pouvoir grec paraît avoir pour l'essentiel assuré sa présence pérenne à l'aide de garnisons ou de fortifications [310]. Également en Ouzbékistan, le site de la forteresse de Kurgansol est fouillé depuis quelques années, et a connu une certaine gloire médiatique dans les pays d'Europe du Nord : les archéologues y ont découvert une baignoire, aussitôt baptisée « Baignoire de Roxane » par les journalistes. De fait, l'occupation date du IV^{ème} siècle, les céramiques découvertes sont toutes grecques, et la fondation du lieu semble attribuable à Alexandre. Bien étudiée, la forteresse qui surplombe une gorge abrupte est de forme circulaire, et donne une idée précise de la manière dont l'Oxus, conçu comme axe de communication dans la région, devait être surveillé et protégé[311]. Au sud-est de l'Amou-darya, les Grecs construisirent Aï Khanoum sur un site anciennement achéménide, mais l'ampleur de la cité permet de la qualifier de ville nouvelle, car la présence achéménide avait seulement été militaire et cantonnée dans deux sites (la citadelle et « la ville ronde »). Enfin, nous n'avons que peu d'informations sur l'urbanisation grecque en Inde du nord : les plus fiables proviennent de Taxila et Kandahar[312] et révèlent qu'une fois encore les Grecs eurent à cœur d'imprimer leur marque sur l'architecture locale d'une ville déjà importante, sans que l'on soit toujours capable d'affirmer dans quelles proportions exactes.

---

[309] LERICHE, PIDAEV, 1999, p. 53-54.

[310] Pierre Leriche minimise l'action urbanistique des Grecs dans cette région, soulignant combien le développement des villes ou des villages sous la domination kouchane est plus important : LERICHE, PIDAEV, 2008, p. 30. Mais comme le précise PIDAEV S.R., « De nos jours on dénombre plus de vingt agglomérations, qui existaient déjà à l'époque qui précède la conquête d'Alexandre et qui pour certaines présentaient une structure urbaine nettement définie. Les recherches archéo-topographiques permettent de supposer que la capitale de ce pays était le grand site de Kizil-tepe , situé dans l'oasis de Khalkadzhar et qui couvrait plus de 20 ha. Kizil-tepe possédait un système de fortification très développé ainsi qu'une citadelle. Il existait également des villes plus petites, telles que Dzhandavljat-tepe et Khaitabat-tepe. Au cours des raids punitifs menés par Alexandre, les villes et villages de la Parétacène furent brûlés. Des traces d'incendie ont été relevées à Kizil-tepe, Dzhandavljat-tepe, Khaitabat-tepe, Talshkan-tepe et Bandykhan-tepe. Certains de ces centres de peuplement, et particulièrement la capitale, Kizil-tepe, ont cessé d'exister après l'invasion du pays par les armées d'Alexandre. Les périodes séleucide et gréco-bactrienne (III^{ème} –II^{ème} s. av.J.C.) marquent une nouvelle phase d'activité dans la région. On dénombre alors dans l'oasis du Surkhan-darya plus de dix centres de peuplement, dont certains à caractère urbain. » PIDAEV, 2010, p. 40-41.

[311] SVERCHKOV, 2008, p. 123-191 ; LINDSTRÖM, 2009, p. 241-266 (ce dernier livre donne sous forme synthétique nombre des informations fournies par les fouilles archéologiques).

[312] À Kandahar il est ainsi difficile de dessiner les contours précis des anciens remparts : FUSSMAN, 1966, p. 35-36. Même si G. Fussman revient après les fouilles britanniques des années 1970, dans l'article *Kandahar* de l'Encyclopaedia Iranica, sur les hypothèses de peuplement pré-islamiques qu'il développait en 1966, l'édit en grec d'Aśoka, quelques monnaies, quelques témoignages épigraphiques, et le plan à damier donnent à croire que Kandahar fut peuplée par les Grecs (les restes de cette occupation seraient ensevelis dans des couches non encore explorées par les archéologues).

Des caractéristiques communes sont décelables dans cette urbanisation systématique de l'ère gréco-bactrienne :

- Sa modestie tout d'abord, en comparaison des travaux effectués en peu de temps par le pouvoir séleucide : celui-ci releva des villes, en transforma d'autres, et non des moindres (Merv, Bactres, Samarcande), et surtout il fonda Aï Khanoum ;
- On objectera pour la défense des Gréco-Bactriens qu'ils récupérèrent les implantations séleucides, ou en héritèrent, et qu'ils firent preuve aussi d'ambition quand leurs moyens le permirent, tel Eucratide I^{er} ; enfin, ils n'abandonnèrent pas les défenses d'Aï Khanoum, qu'ils réparèrent ou consolidèrent à l'occasion[313] ;
- Ces rois gréco-bactriens entamèrent aussi la conquête de l'intérieur selon un schéma logique : les Séleucides créèrent les capitales régionales, à eux désormais d'assurer le pouvoir sur le territoire, de finir l'implantation par des villes de garnison au nord de l'Amou-darya comme dans la plaine de Bactres même ;
- Enfin, il est utile de rappeler que dans le monde grec, une cité ne se conçoit pas sans défenses, que l'Asie centrale fut donc maillée d'ouvrages militaires, suivant un plan qui correspond à une hiérarchisation et une rationalisation, la capitale provinciale trônant au sommet de la pyramide des cités fortifiées intermédiaires qui chapeautaient elles-mêmes les petits centres urbains puis les villages fortifiés.

Il est ainsi aisé de déceler une réelle cohérence et une rationalisation dans cette urbanisation militaire : les Grecs eurent à cœur de respecter les conceptions qui avaient cours au II^{ème} siècle avant notre ère dans le pourtour méditerranéen, et privilégièrent pendant toute la période bactrienne (la mieux documentée) la construction de fortifications passives ; mais ils conçurent aussi des transformations destinées à faire des cités achéménides ou même plus anciennes des cités typiquement grecques , en les adaptant à leurs besoins[314]. Nous sommes moins bien renseignés sur les fortifications indo-grecques, mais l'exemple de Taxila donne à penser qu'elles furent plus légères et moins massives.

III.2.6 Bactres et Termez : deux exemples d'occupation opportuniste

Bactres. Deux villes illustrent particulièrement bien les procédés par lesquels les Grecs assurèrent leur pouvoir militaire sur la région : Bactres, capitale déjà du temps des

[313] LERICHE, 1986, p. 75.
[314] LERICHE, 1988, p. 109 et BERNARD, 1994b, p. 105-111.

Perses, et Termez, établissement urbain que les Grecs développèrent, ou plutôt qu'ils contribuèrent à développer, car leur présence paraît avoir été superficielle, et pour l'essentiel militaire.

Bactres est installée dans une plaine, au bord d'une rivière, à 12 km des montagnes, au carrefour de la route qui conduit de l'Iran à la Chine et de celle qui permet de gagner l'Inde par la vallée de Bamiyan puis la plaine de Kaboul. Cette oasis au centre d'un delta de rivière disposait de fortifications considérables qui ont pu atteindre, dans leur plus grande extension, 65 km (mais ces chiffres sont sans doute postérieurs à la période antique, car ils sont donnés par les conquérants musulmans). Pour un historien français, Bactres est quasi obligatoirement associée au souvenir d'A. Foucher. Par tradition et respect envers le savant de *L'Art gréco-bouddhique du Gandhara*, il est de bon ton de rappeler sa déception devant l'échec des fouilles qu'il mena sur place [315]: ainsi R. Besenval et P. Marquis intitulent une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres *Le rêve accompli d'Alfred Foucher à Bactres : Nouvelles fouilles de la DAFA*. Bactres est en effet révélatrice des difficultés de l'archéologie urbaine en Afghanistan : aux problèmes de logistique (populations hostiles, ouvriers anciennement ou potentiellement pilleurs[316], difficultés avec les susceptibles autorités locales, incompréhension des représentants religieux), s'ajoutent les difficultés de la fouille (climat, constructions en briques, superposition de strates historiques sur le même site, mais surtout difficultés de repérage). A. Foucher s'en explique fort bien, de même qu'il décrit, en des pages toujours utiles, combien le choix du site de Bactres était motivé par la géographie et la nature fertile des sols[317].

Qualifiées de « déroutantes » par P. Leriche[318], les fortifications de Bactres apparaissent composites : la citadelle ronde d'origine achéménide a été augmentée au sud de nouveaux quartiers pendant la période grecque, puis à l'est et à l'ouest sous les Kushans et au Moyen Âge. Bactres semblait en outre le cœur d'un système de fortifications, comprenant des remparts sur les hauteurs de l'Hindou Kouch : ce dernier système ne semble pas avoir été encore étudié dans son ensemble et dans sa cohérence.

[315] FOUCHER, 1942, p. 73 à 83 ; ce sont les célèbres pages dans lesquelles il évoque « le mirage » bactrien.
[316] «Generally the old looters make the best diggers», propos attribués à Roland Besenval, dans un article d'Associated Press, repris en 2008 par NBCNews, et consacré aux fouilles de Cheshm-e-Shafa, près de Bactres : http://www.nbcnews.com/id/26095077/ns/technology_and_science-science/t/ancient-city-uncovered-afghanistan/#.UXZSdaKeMXk
[317] FOUCHER, 1942, p. 75 à 77.
[318] LERICHE, 1999, p. 30.

Bactres est révélatrice des fortifications achéménides, souvent de forme ronde en Asie centrale[319], et de la reprise qu'en firent les Grecs : ils associèrent à la ville de nouveaux quartiers dont l'architecture géométrique carrée régulière correspondait à leurs habitudes[320]. Deux découvertes récentes permettent désormais d'affirmer que Bactres fut bien un centre hellénique de première importance : des fouilles illégales (plutôt que clandestines, car elles se déroulent en plein jour, au vu et au su de tous) ont mis à jour des antiquités gréco-bactriennes qu'un commandant local avait confisquées et entreposées chez lui, notamment un chapiteau de colonne corinthien, une base de colonne de type ionique asiatique, une base de pilier ou de pilastre de type attique. Par ailleurs, à la suite de ces fouilles illicites, un tambour de colonne a été identifié par R. Besenval, ainsi qu'un chapiteau ionique[321]. Ces découvertes, qui déclenchèrent le légitime enthousiasme des chercheurs de DAFA, permettent à R. Besenval, P. Bernard et J-F. Jarrige de contester le déménagement de l'atelier monétaire séleucide de Bactres vers Aï Khanoum, thèse naguère défendue[322] par des numismates anglo-saxons au motif qu'aucun vestige grec ou gréco-bactrien n'avait été découvert à Bactres : « Il s'avère aujourd'hui que Bactres a eu sous domination grecque la même architecture monumentale à décor de pierre inspirée des modèles grecs qu'Aï Khanoum. Gageons que des fouilles futures montreront qu'elle ne perdit jamais au profit d'Aï Khanoum, tellement excentrée aux confins orientaux de la Bactriane, son rôle de centre névralgique au cœur de la plaine bactrienne » [323].

A l'est de Bactres, R. Besenval fit en 2008 une autre découverte : les remparts de Chesme Shâfa (ou Chesm-E-Shafa). Observée en 1924 sous son nom de Kâfir Qaleh « le château des païens » par A. Foucher et J. Hackin, puis oubliée, cette ville située à 900 mètres d'altitude pourrait être l'antique Zariaspa, qu'il ne faudrait donc plus identifier avec Bactres. Les fouilles sont en cours, et permettent déjà d'affirmer qu'un autel zoroastrien mis au jour est d'origine achéménide ; des tessons achéménides, kouchans et sassanides attestent de la durée de l'occupation, mais on n'imagine difficilement que les Grecs auraient négligé d'occuper un tel lieu fortifié, qui aurait complété sur le flanc sud la protection de la ville de

[319] Voir le Dasht de Bargah, photographiée par la DAFA, BESENVAL, MARQUIS, 2007, p. 1869.
[320] Voir les n° 28 à 31 dans le dossier iconographique ; les nouvelles fouilles ont lieu sur le Tepe Zargaran, à l'est de la ville.
[321] BERNARD, BESENVAL, JARRIGE, 2002, p. 1403-1408. Informations reprises par BESENVAL, MARQUIS, 2007, p.1850 et 1852.
[322] Voir la note 38, p. 1411 de BERNARD, BESENVAL, JARRIGE, 2002. Dans son catalogue KRITT, 1996, proposa de retirer un certain nombre de monnaies de l'atelier de Bactres pour les transférer à Aï Khanoum (ses arguments étaient l'absence de monnaies et de monuments grecs à Bactres, la proximité des mines dans l'Est, un monogramme découvert sur une brique d'Aï Khanoum). Le débat eut lieu pour l'essentiel entre Kritt et O. Bopearachchi, BOPEARACHCHI, 1999, réfutant cette hypothèse. Les récentes découvertes à Bactres permettent de réévaluer la présence grecque dans cette ville, de façon spectaculaire, et donnent raison à O. Bopearachchi.
[323] BERNARD, BESENVAL, JARRIGE, 2002, p. 1411.

Bactres[324]. Chesme Shâfa contrôle en effet l'accès à la plaine de Bactres, qu'elle ferme aux ennemis éventuels venus du sud comme aux envahisseurs venant du nord[325].

Termez. Située dans un coude de l'Amou-darya, la Termez antique s'étend sur 500 ha, au nord et à l'ouest de la ville moderne. Ses origines sont discutées : fut-elle fondée par Démétrios ou date-t-elle d'avant les Grecs[326] ? La ville a été fouillée par les archéologues soviétiques avant et après la seconde guerre mondiale, puis par la MAFOuz créée en 1993. La région jouissait d'une certaine prospérité grâce à son agriculture dynamique, irriguée par un canal courant au nord et trouvant sa prise dans le Sourkhan darya, et à sa position de carrefour. L'ancienne Termez était répartie en trois ensembles de taille inégale : une ville haute constituée d'une citadelle, une ville basse, et des faubourgs, ces trois ensembles étant par ailleurs protégés par des fortifications. Les Grecs qui s'y installèrent, pour d'évidentes raisons stratégiques, n'ont fait qu'installer un poste de garde.

Les traces de l'occupation grecque n'ont été relevées que dans la citadelle, et encore de façon superficielle ; il est vrai que les couches de matériaux sont importantes, que l'occupation du site fut longue, mais P. Leriche écrit « … l'établissement grec, si clairement attesté dans la citadelle, était de dimensions réduites, même si l'occupation y était dense. Il s'agissait donc là probablement d'un poste militaire (*phrourion*), contrôlant la traversée du fleuve, et tenu par une garnison réduite, ou, à tout le moins, d'une colonie d'importance limitée »[327] . L'étude des céramiques confirme le peu de présence grecque, J.B. Houal préférant simplement évoquer une influence hellénistique sur les découvertes archéologiques[328] ; récemment enfin, le même chercheur précise : « La présence incontestable de formes gréco-bactriennes nous conduit à formuler deux hypothèses. Soit il existait une occupation gréco-bactrienne dans ce secteur mais celle-ci aurait été arasée à l'époque kouchane et seuls quelques tessons auraient subsisté. Soit, plus probablement, ce secteur de la citadelle n'avait été occupé que de manière sporadique durant cette période[329]. » Enfin, les secteurs où la présence grecque est attestée n'ont pas présenté de traces de destruction ni

[324] Voir dossier iconographique n°9.

[325] La bibliographie est encore quasi inexistante sur cette ville : Zariaspa est citée dans les textes grecs, mais les archéologues sont prudents et n'identifient pas encore ces fortifications avec le site antique, d'autant que l'identification et la localisation de Zariaspa posaient problème aux auteurs anciens eux-mêmes : s'agissait-il de Bactres, ou d'une autre ville ? ARRIEN, Anab. 4,1,5 ; 4,7,1 ; POLYBE 10,49 ; STRABON 11.11,2 ; PLINE HN 6,48 ; ARNAUD, 2010.

[326] Sur ce point, voir LERICHE, 2001, p. 79-80 ; LERICHE, PIDAEV, 2008 insistent par ailleurs sur le peuplement néolithique de la région, et le fait qu'Alexandre n'ait sans doute installé qu'une forteresse, ou seulement une garnison, sur place.

[327] LERICHE, 2001, p. 94-95.

[328] HOUAL, 2001, p. 139.

[329] http://jeanbaptiste.houal.free.fr/page-bandeau/chantier_D.htm

d'incendie : Termez a-t-elle été abandonnée par les Grecs, à l'issue d'un combat en plaine, d'un siège, ou plus simplement d'un repli tactique vers l'autre rive de l'Amou-darya ? Pourtant, la citadelle était renforcée essentiellement au nord, et c'était bien de cette direction que le danger paraissait devoir venir ; mais les Grecs étaient-ils en assez grand nombre pour résister face à un adversaire nomade trop important pour une petite garnison ?[330] La tactique des nomades pourrait avoir consisté en une lente et progressive submersion, à la faveur de leur supériorité démographique.

Quoi qu'il en soit, avec ces deux villes, nous sommes donc en présence de capitales régionales que les Grecs ne transformèrent pas ni ne modifièrent, se contentant de les reprendre et de les développer partiellement, éventuellement par des quartiers d'habitation (comme à Bactres) ce qui ne posait guère de problèmes d'urbanisme. Cette attitude dénote un manque de moyens, ou un manque d'ambition, ou un réel pragmatisme : les nouveaux maîtres de la Bactriane auraient utilisé les capacités urbaines antérieures qu'offraient les « capitales » provinciales achéménides, et auraient consacré plus d'efforts au développement des cités intermédiaires. Rien de tel avec Aï Khanoum, fruit d'une vision d'ensemble volontaire et monumentale, d'une perspective globale que seul un grand empire peut générer : les ambitieux Séleucides étaient pourvus, il est vrai, de moyens financiers hors de comparaison avec ceux dont disposaient les Gréco-Bactriens.

III.2.7 Aï Khanoum : une ville nouvelle fortifiée

La ville fut fondée vraisemblablement fondée entre le passage d'Alexandre le Grand et le règne d'Antiochos I[er] [331], par Kinéas, un officier séleucide dont Aï Khanoum conservait l'*héroon*, mais la première occupation du site fut achéménide, militaire, et suffisamment significative pour que les archéologues français la remarquent et l'analysent [332] ; de même, alors que tout porterait à croire que la ville fut abandonnée après les invasions nomades des années 145 avant notre ère, les archéologues ont découvert des traces d'occupation bien

[330] Pour l'instant, le travail des archéologues a surtout permis de mettre en évidence la présence kouchane et l'importance de Termez comme centre de diffusion du bouddhisme : « En contribuant à combler une lacune considérable de l'histoire de l'Asie centrale, la fouille de l'ancienne Termez joue pour l'histoire de la Bactriane kouchane le même rôle qu'Aï Khanoum pour l'histoire de l'hellénisme bactrien », LERICHE, PIDAEV, 2004, p. 18.
[331] MARTINEZ-SEVE, 2012a, p. 216. L'auteur utilise des travaux de céramologie menés par B. Lyonnet qui sont encore à paraître.
[332] LERICHE, 1986, p.22.

postérieures à la date sensée marquer la fin de la présence grecque : la ville a été encore occupée sous les Yuezhi, devenus par la suite les Kouchans, et bien plus tardivement encore, sous les Timourides (XIV^{ème} et XV^{ème} siècles)[333].

Aï Khanoum, ville importante, couvrait une superficie de 150 ha[334]. Sous les Gréco-Bactriens, elle eut sans doute un atelier monétaire à demeure, ne serait-ce qu'en raison des dépenses occasionnées par les impressionnants et continuels travaux, et le dernier roi, Eucratide, lui donna probablement son nom d'*Eucratidéia*. Elle fut sans doute un centre de pouvoir, si l'on admet que le théâtre permettait des réunions publiques[335] ; elle disposait de toutes les caractéristiques d'une ville grecque : théâtre, gymnase, remparts, fontaine publique, sanctuaire et *héroon* du fondateur, mais on cherche en vain une agora[336].

Aï Khanoum présente aussi toutes les qualités d'une ville neuve. Et pourtant, ici encore les Grecs furent donc les continuateurs des Achéménides : P. Leriche souligne leur présence au nord de la ville haute, et dans la ville basse où les archéologues découvrirent des bases de colonnes, la citadelle ayant elle-même connu un établissement militaire perse.[337] Mais l'ampleur des travaux, les sommes dépensées et le luxe architectural, notamment l'emploi de la pierre[338] et du bois dans une région où les habitudes de construction poussaient à utiliser du pisé et de la brique, concourent à faire d'Aï Khanoum une création fortement démarquée des établissements achéménides antérieurs.

L'observation cartographique et géographique révèle combien Aï Khanoum était tributaire de sa position au nord de l'Afghanistan et combien cette ville stratégique avait été choisie avec une grande intelligence du relief. Située sur l'Oxus, elle protégeait le nord de la plaine de Bactres, plus vaste et plus importante que la plaine même d'Aï Khanoum, en taille mais aussi politiquement puisque Bactres fut longtemps la capitale de la province, puis du royaume.

---

[333] LERICHE, 1986, p.20.

[334] Les circonstances de sa découverte sont connues, car elles relèvent du conte oriental : en 1961 le roi Mohamed Zaher Shah, venu chasser dans les marais du nord de son royaume, fut prévenu de la découverte d'un chapiteau corinthien par des paysans. Il signala ensuite le fait à la DAFA. Mais ce que l'on sait moins, c'est que le site avait déjà été repéré : en 1838, l'officier anglais John Wood avait escaladé la ville haute pour prendre des repères cartographiques, et les habitants lui avaient parlé de l'existence d'une possible ville ancienne dans la ville basse ; en 1922, l'érudit afghan Mawlawi al-din Khân Koshkaki mentionnait Ay Khanoum, dans un rapport pour le roi, comme site d'une ville antique ; enfin Jules Barthoux, en 1926, indiqua Aï Khanem comme site préislamique, et envisageait une occupation antique dans la ville haute.

[335] Sur le théâtre d'une capacité de 6000 places, voir BERNARD, 1977, p. 314-322 et 1978, p. 429-441.

[336] Sur cette absence d'agora, voir MARTINEZ-SEVE, 2012a, p. 221-222 et sa bibliographie.

[337] LERICHE, 1986, p. 24 et 22.

[338] Cette pierre est un calcaire très tendre, provenant de carrières situées à 50 km du site, sur la rive gauche de l'Oxus : BERNARD, 1968, p. 112.

La carte du relief de l'Afghanistan[339] montre que le site d'Aï Khanoum ferme la vaste plaine du nord. Derrière la ville s'étend une plaine plus petite, puis les reliefs montagneux. Sur les vues par satellite[340], la ville et sa plaine apparaissent telle une poche fertile dans un environnement encaissé. On aperçoit aisément la présence en face d'Aï Khanoum de falaises dont les planches de J.-C. Gardin et P. Gentelle[341], prises au sol, montrent l'impressionnante hauteur : le site est ainsi fortifié naturellement au point de rencontre de l'Oxus et la Kokca. Par ailleurs, la plaine ne fait que 27 km de long et environ 9 km de large, ce qui n'est pas insignifiant, mais représente peu en regard de la plaine de Bactres. L'état de morcellement des exploitations agricoles ne nous donne aucune information sur les réalités agricoles antiques, mais il est probable que l'occupation devait être dans l'Antiquité aussi intense que de nos jours, avec la nuance que certaines exploitations, tenues par des colons grecs, s'étendaient sur des superficies plus vastes.

Le seul guet est au nord de la ville. Il fait face à une zone de marécages, plus basse et plus large, qui laisserait éventuellement le passage à une troupe. Apparaît sur le cliché satellital[342] une construction semi circulaire, à double fossé, que les archéologues ayant fouillé Aï Khanoum ont appelé « la ville ronde », faute d'avoir trouvé une autre appellation plus adéquate. P. Bernard, en 2001, présente ainsi la disposition des lieux : « A l'approche d'Aï Khanoum, au sortir de la zone marécageuse, le fleuve réunit ses eaux en un cours unique profond et peu rapide qui, à un kilomètre et demi de la ville, n'est large que d'un peu plus d'une centaine de mètres. L'endroit offrait un point de passage privilégié aux barques et aux radeaux. La surveillance en fut très tôt assurée sur la rive afghane par un important établissement fortifié connu localement sous le nom de « Kohna Qala » (le « Vieux Château»), et appelé familièrement par nous « ville ronde » à cause de sa double enceinte semi-circulaire, dont les vestiges les plus anciens remontent au Bronze récent ou à l'Âge du Fer pré-hellénistique. Nul doute que l'une des raisons qui déterminèrent la fondation de la ville grecque d'Aï Khanoum, qui ne se trouve qu'à un kilomètre et demi en amont, fut la proximité immédiate de ce point de franchissement qui permettait aux colons grecs de contrôler l'une des voies d'accès à la Bactriane orientale venant du nord-est par la vallée du Qizil-su, l'un des affluents de la rive droite dont le confluent avec l'Oxus n'est qu'à une vingtaine de kilomètres en amont »[343].

[339] Voir dossier iconographique n°5.
[340] Voir dossier iconographique n° 17 et 18.
[341] GARDIN, GENTELLE, 1976, pl. XXVIII et XXIX.
[342] Voir dossier iconographique n° 18.
[343] BERNARD, 2001, p. 971-1029.

La superficie de l'ensemble serait de 26 ha, la grande enceinte de 900 m protégeant les habitations avant la petite enceinte de 300 m et la citadelle ; la butte culminerait à 25 m au-dessus du fleuve. Cet espace de dimensions remarquables aurait été occupé sans interruption jusqu'à la période islamique. J.C. Gardin et P. Gentelle[344] la nomment « citadelle », et dans la même étude considèrent que cette double enceinte, compte tenu du nombre important de tessons découverts, daterait de la période achéménide. Les conclusions qu'ils développent sont très différentes de celles, plus classiques, de P. Bernard : « la ville ronde », établissement militaire repris aux Perses par les Grecs, eût largement suffi aux besoins militaires et à la protection des guets[345]. Aï Khanoum est surdimensionnée militairement et ses remparts paraissent démesurés si l'on tient compte de la configuration des lieux et des besoins en rapport avec le peuplement de la plaine.

Ceux-ci sont le plus souvent de forme ronde, munies de murs creux et de tour sur un socle de pisé ; les murs, de 3 à 5 m d'épaisseur, étaient percés d'archères. Quelques sites cependant étaient de forme quadrangulaire, mais aucun semble-t-il ne suivait le relief. P. Leriche considère que ces fortifications n'étaient guère de taille à résister à la poliorcétique grecque, comme l'ont démontré les campagnes d'Alexandre : en Bactriane, ce sont principalement les rocs fortifiés, que nous avons évoqués plus haut, qui paraissent avoir retardé la conquête du macédonien[346] ; et quand les Grecs construisirent directement sur le substrat militaire achéménide, ils ne se contentèrent pas des structures existantes, comme à Afrasiab –Samarcande où ils arasèrent les murailles achéménides pour reconstruire par-dessus[347]. Plus conçus pour arrêter les attaques à cheval que les travaux de siège d'importance, les fortifications achéménides n'en étaient pas moins entretenues avec soin : dans deux lettres en araméen du satrape de Bactriane récemment découvertes, le satrape ordonne à son gouverneur local de bâtir avec soin des murs et de faire creuser un fossé ; mais la crainte des sauterelles et la nécessité de lever au plus vite la récolte retarde l'exécution de la corvée par les paysans[348].

En comparaison des fortifications indiennes, l'autre grande culture militaire de la région, les constructions grecques nous apparaissent plus sophistiquées. Les Indiens sont

[344] GARDIN, GENTELLE, 1976, p. 78.
[345] GARDIN, 1998, indique l'existence d'autres guets plus au nord, p. 43 (n° 160), 56, 114 et 136, fig. 3/3 ; p. 37 (n° 548), 38, fig. 2/4.
[346] LERICHE, 1986, p. 85-86.
[347] BERNARD, ISAMIDDINOV, GRENET, 1990, p. 366.
[348] SHAKED, 2004, p.31-32.

certes plus attentifs que les Perses à utiliser les opportunités qu'offrent les reliefs[349], la variété des possibilités géométriques est plus grande (rempart carré, rectangulaire, arrondi, elliptique, circulaire, triangulaire, octogonal, demi-circulaire), mais les caractéristiques générales communes à ces murailles sont leur caractère massif et surtout passif : le rempart est formé de la terre du fossé creusé devant lui, des tours quadrangulaires forment saillies sur l'extérieur de l'enceinte, une porte monumentale perce sur chaque côté[350]. Il n'est pas étonnant que ces ouvrages aient été dotés de murs massifs, épais parfois à l'extrême : à Ujjain, « le rempart a 74 mètres d'épaisseur à l'est et 105 mètres du côté de la rivière » [351], même si ces derniers chiffres paraissent les plus élevés atteints par les bâtisseurs indiens. Simples et puissantes, devant impressionner l'ennemi par leur massivité même, ces murailles sont restées dans la conception locale de la défense urbaine au point qu'à Sirkap, même sous influence hellénistique, les Indiens préfèrent garder leurs constructions de murs puissants tandis qu'à la même époque les courtines s'amincissent en Asie centrale[352]. Le document 14 du dossier iconographique révèle par ailleurs que ces conceptions architecturales relevaient d'une idéologie royale bien structurée : idéalement, il s'agissait de protéger le souverain ou son représentant, que la doctrine royale concevait comme centre parfait d'un pouvoir équilibré jusque dans ses manifestations architecturales. Dans la réalité, les mêmes tours, le même fossé et le même mur d'enceinte pouvait être d'une autre forme que le carré parfait, et le mur présentait un parement de briques protectrices[353].

Les Grecs construisirent donc en fonction d'une poliorcétique qui leur était familière : il s'agissait de résister aux béliers, tours d'assaut, travaux de sape. Nous sommes en présence d'une préparation aux attaques terrestres, tandis que de leur côté les Perses et surtout les Indiens semblent avoir voulu se prémunir contre des attaques de cavalerie procédant par vagues et misant sur le nombre ou le combat en rase campagne pour submerger l'ennemi. Rassurés par la hauteur et l'épaisseur des murs, les Indiens préféraient la défense passive, même si catapultes et balistes ont été connues[354]. Ce ne sont donc ni des Perses, ni des Indiens que les Gréco-Bactriens tirèrent des enseignements pour construire leurs remparts, mais bien des progrès de la poliorcétique depuis Alexandre, auxquels ils combinèrent les techniques locales d'édification par les matériaux d'Asie centrale : pisé et briques.

[349] DELOCHE, 1992, p. 106.
[350] DELOCHE, 1992, p. 107.
[351] DELOCHE, 1992, p. 108.
[352] DELOCHE, 1992, p. 123.
[353] Voir dossier iconographique n° 16.
[354] DELOCHE, 1992, p. 124.

Mais une explication plus politique, qui ferait de la ville une démonstration de puissance et l'affirmation d'une civilisation supérieure (idée dont il nous faut souligner, par ailleurs, le caractère tendancieux et post colonial) n'apparaît pas probante à J.-C. Gardin : « l'explication de la ville par un projet politique soulevait à son tour une difficulté : s'il était logique d'édifier ces bâtiments publics pour manifester d'une manière visible la force et la grandeur de la civilisation nouvellement apparue en Bactriane, encore fallait-il que la démonstration fût faite dans un milieu humain qui la justifiât et non pas pour la seule satisfaction des bâtisseurs, dans une région semi-désertique fréquentée principalement par des troupeaux »[355].

Cette hypothèse politique, pour séduisante qu'elle soit, n'épuise donc pas le champ des possibles et ne peut se concevoir que si l'on admet un projet ambitieux de peuplement : Aï Khanoum aurait été une vaste entreprise de colonisation régionale, politique et économique, puisque l'on se serait donné les moyens d'un développement rural grâce au renforcement de l'irrigation déjà existante, dans le but d'attirer des colons macédoniens rassurés par un environnement propice et familier. Une sorte de Brasilia des temps antiques. Dans cette optique, la ville aurait été construite par les Séleucides volontairement trop grande, d'emblée, en attendant la venue d'une hypothétique population, ou d'un déplacement forcé de population comme la région en connut d'autres. À leur arrivée, dans un réflexe atavique, les nomades auraient contourné et laissé les villes, avant de se sédentariser peu à peu, de s'enrichir, puis de réoccuper et reconstruire eux-mêmes les villes. Aï Khanoum ne leur aurait servi à rien.

Cette dernière hypothèse présente cependant l'inconvénient de ne voir dans les nomades que des envahisseurs agressifs qui, une fois n'étant pas coutume, se seraient installés dans un territoire au lieu d'aller chercher plus loin une herbe plus verte. Nous ne savons pas quels furent les buts de guerre des nomades, vers 145 av. J.C., mais tout porte à croire que leur venue ne fut pas qu'une incursion, une razzia, mais plutôt une opération menée massivement (comment interpréter autrement le fait que les Grecs aient eu le temps de s'enfuir de l'autre côté de l'Hindou Kouch ?) Par ailleurs, les nomades n'ont pas systématiquement rasé les villes qu'ils conquirent, laissant Termez intacte, par exemple[356]. Enfin, une telle conclusion stratégique à l'aventure d'Aï Khanoum la grecque prouverait l'inanité des fortifications de la ville même, voire leur inefficacité. À quoi servait donc Aï Khanoum ?

Rappelons que nous y trouvons tous les agréments d'une cité grecque, et dans des proportions qui surprennent si l'on envisage aussi combien, de l'avis des archéologues qui

[355] GARDIN, GENTELLE, 1976, p. 96.
[356] LERICHE, PIDAEV, 2008, p. 36-37.

l'ont fouillée, la ville dispose intra muros d'espace vide. Aï Khanoum fut bien sous peuplée, et l'on songe à l'effet qu'elle devait produire sur les populations locales travaillant aux champs, venant peut-être vendre leur production (mais aucune trace de marché n'a été trouvée), passant sur l'Oxus ou la Kokca : les reconstitutions effectuées pour le film *L'Alexandrie oubliée* donnent une idée de l'étrange spectacle qu'offrait à la contemplation des peuples environnants cette ville quasi vide[357] dont tous les monuments se détachaient nettement dans la plaine. S'agissait-il d'impressionner, de « convertir » à l'hellénisme, de s'attacher des peuples qui, comme les Parthes, plus à l'ouest, pouvaient sembler influencés ? Outre le fait que les historiens remettent en cause le cliché du philhellénisme des Parthes[358], c'est ignorer le rôle du souverain fondateur dans le monde hellénistique. Le souverain peut donner son nom à la ville, ou plus rarement le nom d'un membre de sa famille, ou se rendre obligés les habitants par toute une série de constructions, de donations, d'exemptions ou de privilèges[359]. La ville est la concrétisation du pouvoir royal, spatialement, politiquement et militairement.

Il serait ainsi plus logique d'envisager que l'utilité d'Aï Khanoum est multiple : elle affirme son identité grecque par la présence de remparts (une constante des villes grecques) et des bâtiments emblématiques de toute implantation de ce type, et montre sa volonté d'inscrire durablement dans un nouveau lieu une conception particulière du monde et de l'homme ; politiquement, elle concrétise la puissance du souverain qui la fonde ou qui l'occupe ; économiquement, elle garantit aux populations de colons peut-être venus de Magnésie du Méandre (ville dont serait originaire Euthydème) [360], sécurité et hellénisme ; elle est aussi militairement, en complément de « la ville ronde », un élément du dispositif défensif qui protège la frontière supérieure nord de la Bactriane, elle est enfin un possible recours en cas d'invasion, ses grands espaces intérieurs permettant l'hébergement d'une population locale désireuse de se protéger temporairement[361].

La restitution en 3D opérée récemment par G. Lecuyot et O. Ishikawa[362] reproduit, selon des modalités aux détails parfois hypothétiques[363], une vision plausible et

[357] Voir dossier iconographique n° 20.
[358] Voir sur ce sujet l'article éclairant de WOLSKI, 1984, p. 145-156.
[359] PREAUX, 1988, p. 202-207.
[360] LE RIDER, 1987.
[361] Ces grands espaces sont aussi une réserve disponible, en vue d'un accroissement futur, mais hypothétique. À noter que F. Grenet, dans son cour au Collège de France (2013-2014) a plusieurs fois évoqué l'hypothèse d'une possible occupation des espaces vides au Nord d'Aï Khanoum. On ne sait cependant ce qui s'y serait trouvé, puisque la zone n'a pas été fouillée.
[362] Voir ISHIZAWA, LECUYOT, 2005, p. 60-71.
[363] G. Lecuyot s'en explique dans LECUYOT, 2005, p. 35-36.

impressionnante des remparts d'Aï Khanoum dans leur plus belle apparence[364]. Pour un peu, on oublierait une réalité sur laquelle P. Leriche insiste et qui prouve qu'Aï Khanoum eut aussi une fonction militaire : on se serait battu à Aï Khanoum. L'annexe 5 du livre de P. Leriche recense 20 boulets de pierre, découverts en 1978, au pied du rempart grec de la forteresse, et quatre d'entre eux sont cassés et nous permettent d'envisager leur emploi par des agresseurs[365]. Ces projectiles sont légers, puisqu'aucun ne pèse plus de 20,5 kg, certains pourraient être des balles de frondes, et le tout suggère des combats menés par des assaillants qui n'auraient pas disposé d'une poliorcétique lourde. Moins spectaculaires, 8 pointes de flèche et 3 pointes de lance ne contredisent pas cette hypothèse. On songe bien sûr, mais rien ne le prouve, à une attaque des nomades. Faut-il attribuer à ces mêmes nomades la destruction partielle du rempart nord ? Les dégâts, plus considérables, donneraient à penser que des engins de siège furent employés, ainsi que le remarque G. Fussman qui conteste l'attribution de cette attaque aux seuls Grecs d'Asie[366], pourquoi « exclure qu'ils (= les nomades) aient pu employer des mercenaires ou des déserteurs spécialistes en poliorcétique ? »[367] Ajoutons, mais ceci ne clarifiera pas le débat, qu'un bon travail de sape valait souvent autant qu'une destruction par des engins sophistiqués.

Aussi, cette possibilité d'une attaque militaire contre la grande ville du nord est-elle parfois récusée : quelques auteurs anglo-saxons, notamment J.D. Lerner[368], ont avancé que la cité n'avait pas connu d'assaut, et que son occupation avait continué après la date traditionnellement avancée pour sa chute de 145 av. J.C., puisque des monnaies postérieures à Eucratide I^{er} y ont été découvertes. Notons tout d'abord qu'il y a un abus intellectuel à confondre « émission » et « monnaies » : le fait que des monnaies soient découvertes sur un site ne signifie pas qu'on les y a frappées, ni que le site a bénéficié d'une grande et longue occupation. Certes, ces critiques s'appuient sur le peu de témoignages archéologiques qui pourraient attester de combats et de destructions à Aï Khanoum ; cependant ces traces paraissent trop peu probantes, et pourraient relever d'une banale usure du temps, d'un effondrement mécanique en quelque sorte[369]. Il semble seulement peu cohérent de refuser tout combat, toute utilisation militaire à Aï Khanoum, et surtout toute velléité guerrière à des Grecs que l'historiographie, unanime, présente depuis l'Antiquité comme des belliqueux

[364] Voir dossier iconographique n° 37, 38, 39.
[365] LERICHE, 1986, p. 114 et 115.
[366] LERICHE, 1986, p. 83.
[367] FUSSMAN, 1987, p. 341.
[368] LERNER, 2010, p. 71 ; et LERNER, 2011, p. 125.
[369] LERICHE, 1986, p. 47.

impénitents : voici que soudain, lors de la seule occasion dont nous soyons sûrs, au seul endroit que nous connaissions, cité royale par ailleurs, ils auraient fui sans demander leur reste. Nous ferons donc l'hypothèse d'un combat sinon d'une attaque, dont nous ne savons cependant pas quelle forme il prit, ni contre quel ennemi il fut mené.

Nous ne savons pas qui a attaqué Aï Khanoum, ni pourquoi les remparts de la ville furent patiemment rétablis ou consolidés : il est tentant d'envisager que les Grecs contribuèrent eux-mêmes à ces dégradations [370] ainsi qu'à celle du rempart de l'Oxus qui fut brûlé. Mais la piste des incursions nomades ou des attaques parthes n'est pas à exclure ; Aï Khanoum est loin de Bactres, où l'on avait coutume de traverser l'Oxus, mais ce passage pouvait être pratiqué même en l'absence de tout bateau : en ancien marin, E. Jurien de la Gravière fournit une description saisissante (bien qu'hypothétique) du spectacle que put offrir l'armée d'Alexandre quand elle passa sur la rive sogdienne[371]. Couramment employé avant et après Alexandre, ce passage resta dans la pratique et les mémoires pendant des siècles, jusqu'à l'époque musulmane. Or, l'Amou-darya, dans la zone d'Aï Khanoum, présente une largeur moindre, et un gué au nord aurait permis le passage à certaines saisons, bien que sur ce point des informations précises, notamment rapportées aux variations climatiques de l'Antiquité, fassent défaut.

Deux types d'assaillants sont donc possibles : des Grecs du sud de l'Hindou-kouch ou de Bactriane même, et l'on entrevoit sans pouvoir la préciser avec certitude l'hypothèse de conflits internes, de rivalités politiques pour la domination de l'héritage macédonien, voire l'affirmation de l'indépendance bactrienne (gardons-nous toutefois de rejeter sur Antiochos III la responsabilité de tous les conflits), ou des attaques étrangères, parthes ou yuezhi, c'est-à-dire nomades pour être bref.

---

[370] LERICHE, 1986, p.82.

[371] « La largeur de l'Oxus, sur le point où l'armée l'avait abordé, était, dans cette saison du printemps qui correspond à la fonte des neiges, de 1.100 mètres environ. Pas un bateau sur le bord entièrement désert ; Bessos a tout brûlé. Un lit à la fois profond et sablonneux, un courant très rapide, rendraient extrêmement épineux l'établissement de pilotis ou de chevalets à travers la rivière ; on n'eut pas à subir l'épreuve des difficultés qu'aurait vraisemblablement rencontrés ce travail : le bois manquait complètement dans cette partie de la Bactriane. La disette ne s'en fait pas moins sentir aujourd'hui sur presque toute la surface du Turkestan. […]La rive opposée, fort heureusement, n'était pas défendue ; on se hâta de coudre des peaux qui avaient jusque-là servi de tentes ; on les remplit de paille et de sarments secs, puis on en réunit un certain nombre par des cordes. Sur ces radeaux improvisés se couchèrent à plat ventre les soldats. Tous les voyageurs anglais ont vu les pêcheurs de l'Indus s'abandonner ainsi au courant du fleuve, étendus non pas sur un radeau, mais sur un simple vase de terre aplati qui les soutient presque au niveau de l'eau. Dans cette position peu commode, le pêcheur trouve encore le moyen de se diriger, d'épier le poisson et de darder fort adroitement sa fouine sur tout ce qui passe à sa portée. » JURIEN DE LA GRAVIERE, 1883, chap. 18. Voir également CHOISNEL, 2004, p. 62-63.

Mais d'autres hypothèses n'ont pas encore été développées : celle de nomades suffisamment nombreux pour vaincre sans assaut, par la seule force d'un envahissement irrépressible de leur population, celle de combats en plaine, suicidaires en regard de l'efficacité des cavaleries nomades et qui permettraient de comprendre pourquoi Termez ne souffrit pas de destructions, celle enfin d'une soumission rapide de la population grecque, minoritaire et ne tenant la région que par les élites, comme le faisaient jadis les autorités achéménides. Ce sont donc les circonstances qui ont rendu Aï Khanoum inutile militairement et non la conception même de la cité, celle-ci, au contraire, révèle l'ambition des Séleucides et leur vision globale d'un vaste empire dont ils voulaient verrouiller au nord l'un des possibles points faibles.

En tout état de cause, la perte d'Aï Khanoum signifiait pour les Gréco-Bactriens le début d'une ère nouvelle : Bactres fut certainement perdue elle-aussi, mais on ne sait dans quelles conditions, puis toute la Bactriane. Des Grecs franchirent l'Hindou Kouch, d'autres restèrent peut-être, mais combien et dans quelles conditions, nous l'ignorons. La stratégie militaire des Grecs changea sans doute aussi : au statisme d'antan succéda une période de mobilité tactique plus grande, car les territoires aux mains des Grecs semblent avoir beaucoup varié dans leur étendue et les royaumes dans leur nombre et leur localisation.

Doit-on, enfin, imputer aux Gréco-Bactriens la responsabilité de cette perte de la Bactriane ? Justin, commentant de quelques phrases lapidaires le destin des Bactriens, nous présente de façon dramatique l'extinction d'un peuple : « Quant aux Bactriens, lancés dans des guerres variées, ils ne perdirent pas seulement leur royauté mais aussi leur liberté, puisque, épuisés par les guerres contre les Sogdiens, les Arachotes, les Dranges, les Aréens et les Indiens, ils furent à la fin écrasés, comme exsangues, par les Parthes, plus faibles qu'eux»[372]. Justin construit sa phrase sur une gradation de participes et d'adjectifs violents que le français n'arrive pas à rendre pleinement : « jactati, fatigati, exsangues, oppressi ». Prenons garde cependant à l'habitude des historiens antiques de vouloir tirer des enseignements moraux des constatations contingentes. Ces propos, ramenés aux réalités démographiques de l'époque, ne font plus que relever la faiblesse chronique des Gréco-Bactriens qui, n'ayant pas la démographie de leurs ambitions territoriales, étaient condamnés à disparaître face à un environnement trop hostile.

[372] « Bactriani autem per uaria bella iactati non regnum tantum, uerum etiam libertatem amiserunt, siquidem Sogdianorum et Arachotorum et Drangarum et Areorum Indorumque bellis fatigati ad postremum ab inualidioribus Parthis uelut exsangues oppressi sunt. » JUSTIN, XLI, 6, 3, traduction de Marie-Pierre Arnaud-Lindet, http://www.forumromanum.org, 2003.

3) Le roi, chef de guerre en armes

III.3.1 Les portraits monétaires : le roi en guerre

Les portraits monétaires sont les seuls que les souverains gréco-bactriens et indo-grecs nous aient laissés d'eux, à l'exception d'un portrait attribué à Démétrios que nous présenterons plus loin : on y découvre que rares sont les souverains à n'être pas en armes, ou à ne pas porter d'attributs guerriers.

Contrairement d'ailleurs à ce que l'on serait enclin à croire, les souverains grecs d'Asie n'apparurent pas dès le début comme des guerriers : Diodote I^{er} et II ne sont pas en armes, ni Euthydème I^{er}. L'iconographie monétaire est alors nettement influencée par le royaume séleucide et les monnaies de leurs souverains. Il faut attendre Eucratide I^{er} pour que le souverain apparaisse casqué, image qui va se révéler ensuite un poncif de la représentation royale en Asie centrale. Le casque d'Eucratide est alors fixé au type béotien.

Sur ce tétradrachme d'argent (16, 85 gr) d'Eucratide I^{er}, le roi est casqué, drapé et diadémé. Il porte également la corne de taureau macédonienne. Au revers, les Dioscures chargeant à droite, armés de sarisses macédoniennes[373]. Le revers est parfois encore évocateur de la violence guerrière revendiquée du souverain, certaines monnaies accentuant la force évocatrice de la charge des Dioscures. Le graveur a su ici rendre de façon très expressive le mouvement des chevaux, dont les têtes tournées, presque tordues, les jambes avant levées et comme enchevêtrées, contrastent fortement avec la symétrie des jambes arrière toutes alignées.

[373] Dossier iconographique n°51, voir aussi les reproductions des rois casqués au n°48, 73 et 75.

n° 74

Le même Eucratide, résolument novateur, associe son image casqué à l'usage de la lance dirigé à gauche, et donne de lui l'image du porteur de lance *aichmephoros*, émule d'Alexandre III auquel Lysippe avait consacré un poème perdu[374].

Sur ce tétradrachme d'argent, Eucratide I[er] [375] casqué et porteur d'une corne de taureau, brandit la lance de la main droite. Hélioclès I[er] préfère le type casqué et diadémé sans lance, mais Hélioclès II[376], 40 ans plus tard, fait battre monnaie avec le même profil casqué. Le mouvement des chevaux est le même que celui gravé dans la première monnaie présentée plus haut, mais la gravure est plus maladroite car les chevaux sont plus lourds, plus grossièrement silhouettés, et paraissent donc engoncés dans leur masse.

[374] BARBANTANI, 2010, p. 234.
[375] WHITEHEAD, 1922, Plate IV. Dossier iconographique n° 118.
[376] WHITEHEAD, 1922, Plate VI. À noter que ce catalogue n'attribue pas de rang à Hélioclès. Dossier iconographique, n° 100.

Ainsi, Ménandre I^er^, Hélioclès I^er^ et II, (ce dernier apparaissant aussi de profil à gauche et brandissant la lance), Nicias, Straton I^er^, Antialcidas (lui aussi brandissant la lance dans la main droite) sont casqués. Ce type monétaire dut particulièrement impressionner les rois des dynasties suivantes puisque les souverains indo-scythes se firent représenter en porteurs de lance, avec l'innovation de la posture cavalière, mais aussi avec un casque apparenté au casque des Grecs[377]. Enfin, d'autres rois, Démétrios I^er^, Ménandre I^er^, Lysias, se font représenter portant en casque une dépouille d'éléphant, conquérants réels ou supposés de l'Inde et dignes successeurs d'Alexandre[378].

Au revers, le roi grec d'Asie peut apparaître à cheval, en armes, couplant ainsi les attributs du pouvoir à ceux de son statut guerrier : tels Antimaque II, Philoxène, Hermaios et Calioppé, Hippostrate[379].

Enfin, les représentations de divinités guerrières ou associées à l'exercice de la violence sont frappées par les rois : Héraclès, les Dioscures, Athéna, Nikè, Artémis.

1) Héraclès[380] est particulièrement vénéré en Bactriane, comme l'atteste, dans le gymnase d'Aï Khanoum, l'inscription d'une dédicace partagée avec Hermès faite par les deux frères Straton et Triballos[381]. Des Séleucides aux Kouchans, le culte et l'appel à la protection d'Héraclès ne faiblissent pas, et la statuaire ou les représentations sculptées sont

[377] FRÖHLICH, 2005, p. 66 : « Une autre forme de casque est également représentée sur les monnaies indo-scythes, qui ressemble plus au casque des Gréco-Bactriens et des Indo-Grecs. Il s'agit d'un casque aux bords évasés, tel qu'on le rencontre sur les monnaies du souverain gréco-bactrien Eucratide I^er^, repris par la suite par de nombreux autres dynastes, jusqu'à l'un des derniers indo-grecs, Apollophane. Ce type de casque grec à bords larges permet de protéger la nuque et l'avancée avant y tient lieu de visière. Sur les monnaies gréco-bactriennes et indo-grecques, le casque est pourvu d'un cimier, peut-être également présent sur certaines monnaies indo-scythes. »

[378] Dossier iconographique n° 71, 72.

[379] Dossier iconographique n° 76, 77, 78, 79.

[380] Dossier iconographique n° 70, 71, 87, 104.

[381] ROBERT, 1968, p. 417-421, fig. 1 ; repris dans BERNARD, 1973, p. 208-211, pl. 109 a ; CANALI DE ROSSI, 2004, n° 381.

nombreuses[382], aboutissant au fait qu'Héraclès est assimilé au bodhisattva[383] Vajrapani à Hadda[384]. On sait combien le culte d'Héraclès, héros civilisateur, s'est répandu dans tout le monde antique[385], notamment parmi les militaires ; Alexandre, quant à lui, prétendait compter le demi-dieu parmi ses ancêtres, contribuant ainsi à le populariser dans les territoires conquis. Certains auteurs grecs ont même cru reconnaître en Inde des traces de ce culte, sans doute plus ou moins confondu avec celui de Krishna ou de Shiva[386]. Euthydème I^er^ commence la longue série de monnaies gravées au revers avec Héraclès, assis et se reposant, mais les rois Démétrios I^er^, Euthydème II, Zoïlos, Lysias, Théophile I^er^ le représentent aussi debout, couronné, portant la peau de lion, mais toujours avec la massue [387] ; Euthydème I^er^, Démétrios, Straton I^er^, Théophile, Zoïlos font graver le buste d'Héraclès au revers, portant la massue. Enfin, Héraclès est une figure reprise en numismatique jusqu'à l'époque kouchane[388].

2) Les Dioscures assumaient la double fonction d'annonciateur de la Victoire et de protecteur, comme l'étymologie l'indique[389]. Le type des Dioscures est choisi par Eucratide, désireux de se démarquer de ses prédécesseurs, surtout s'il les a évincés par la violence : les deux jeunes dieux sont gravés coiffés du πῖλος surmonté d'une étoile, tiennent une palme et la sarisse, sur des chevaux au galop. Des monnaies d'Eucratide figurant les Dioscures au revers, ce type est le plus représenté ; un second nous présente les Dioscures symbolisés par leurs casques, surmontés d'une étoile et flanqués de deux palmes ; un troisième, moins fréquent, montre les Dioscures seuls, de face, lance posée à terre, et cette dernière série seule est bilingue. Il paraît inutile d'invoquer un quelconque rapprochement avec les mythes védiques[390] , car l'usage des Dioscures en numismatique est bien attesté en milieu séleucide,

---

[382] Voir sur ce point une bonne recension dans ABDULLAEV, 2007, p. 544-566.

[383] Initialement un protecteur de l'enseignement du Bouddha.

[384] TARZI, 2000, p. 163-170, pl. I, 3, II,4.

[385] Jusque dans la lointaine Armorique, sous les traits d'Hercule. Le musée de Quimper et celui de Rennes en attestent par la présence de plusieurs statues.

[386] DIODORE II.39, 1-4 ; STRABON XV.1, 7-10 ; ARRIEN, *Indika* V.10-13.

[387] ALLOUCHE-LE PAGE, 1956, synthétise et distingue à juste titre trois types de monnaies d'Héraclès : un Héraclès nu, assis sur un entassement de rochers, appuyé sur sa massue, type initié par Euthydème I^er^ et repris par Agathocléia, régente probable de Straton I^er^ après la mort de Ménandre I^er^ ; le second type est un Héraclès debout, jeune, nu, jambe gauche avancée, portant la peau de lion, tenant la massue à main gauche et une couronne à main droite : Démétrios I^er^, Zoïlos I^er^, Lysias reprirent ce type ; un troisième type représente le dieu de profil, barbu, regardant à droite : Euthydème II, Lysias, Zoïle II, Théophile le reproduisent. Héraclès est associé à la maison d'Euthydème, jamais à celle d'Eucratide. ALLOUCHE-LE PAGE, 1956, p. 94-97.

[388] ABDULLAEV , 2007, p. 548.

[389] BADER, 1986, p. 482-483 et notes 56-57 : "Κάστωρ est dérivé d'un radical *kad- "briller, exceller, se distinguer" et son nom signifie "qui brille, etc.", tandis que Pollux est appelé "qui veille sur", conformément à sa fonction de σωτήρ. Le rapport du nom propre à l'appellatif est alors celui d'une forme de sens "voir" (d'où"veiller sur") à une forme de sens "briller". Πολυδευκής est celui "qui brille beaucoup". Références et citations tirées de GRICOURT, 1994, p. 190.

[390] ALLOUCHE-LE PAGE, 1956, p. 105.

par exemple chez Séleucos I[er], II, et Antiochos II. A la suite d'Eucratide, Antialcidas, Lysias, Diomède et Archébios reprennent ce type.

n° 51

n° 116

n° 117

3) Athéna apparaît au revers avec Démétrios II, en une monnaie fort rare (peut-être à 3 exemplaires connus selon O. Bopearachchi, dont une dans le catalogue de la Smithsonian Institution[391]) ; Ménandre I[er] n'est donc pas l'inventeur de ce type, bien qu'il l'ait beaucoup utilisé : Athéna est représentée selon les critères les plus archaïques et macédoniens, d'une déesse vêtue en hoplite, porteuse de l'égide et donc protectrice du peuple[392], regardant à gauche, avançant le pied droit, brandissant le foudre. C'est la principale représentation d'Athéna sur les monnaies de Ménandre, et l'on se perd en conjecture sur les raisons de ce

[391] BOPEARACHCHI, 1993a, p.71, pl. 2 n°23.
[392] Le plus souvent, sur les monnaies séleucides, Athéna tient une lance ; le foudre est représenté sur les monnaies antigonides (par exemple Antigone Gonatas, Philippe V) : LACROIX, 1949, p. 116-121.

choix [393]: désir de faire référence à Alexandre, volonté de se démarquer d'Eucratide ? On peut aussi penser que cette figure divine guerrière a été choisie pour impressionner les adversaires de Ménandre, ou plus simplement encore en raison d'un attachement personnel à la déesse. Apollodote II, Agathocléia, Straton I[er], Épandre, Dionysos, Apollophanes, Polyxène reprennent ce type tandis qu'Amyntas et Démétrios II l'adoucissent par le retour à l'Athéna casquée mais debout et en arrêt, la lance à terre.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France
394

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France
395

4) Artémis est associée à Bactres, par l'intermédiaire de Démétrios I[er] qui la choisit pour quelques monnaies, mais elle est aussi associée au nord de l'Inde où régna Artémidore. C'est l'Artémis chasseresse et violente, et non l'image complexe d'Artémis-Hécate qui figurent parfois aussi sur les revers d'autres monnaies, par exemple celles d'Agathocle et Pantaléon[396].

5) Enfin, Nikè est représentée sur quelques monnaies. Déesse très anciennement évoquée[397], elle peut être identifiée à de grandes divinités poliades (Artémis et Athéna, notamment en Asie Mineure), associée à des dieux niképhores comme Zeus, Arès ou Poséidon ; mais l'époque hellénistique, à la suite d'Alexandre qui lui voua un culte particulier[398] et la fit graver sur ses monnaies, détache Nikè des autres divinités et lui rend un culte indépendant. Sur les monnaies qui nous sont parvenues d'Asie, nous ne distinguons que

[393] ALLOUCHE-LE PAGE , 1956, p. 111.
[394] Drachme d'argent de Ménandre I[er], 2,38 g, revers présentant Athéna. Monnaie conservée à la BNF, département Monnaies, médailles et antiques, R 3681.381.
[395] Drachme d'argent d'Artémidore, 2, 35g, revers présentant Artémis. Monnaie conservée à la BNF, département Monnaies médailles et antiques, voir BOPEARACHCHI, 1991, p. 31.
[396] Mais on ne sait pas quel attribut ces deux rois voulaient valoriser dans la divinité : Hécate la lunaire, terrible et mystérieuse, ou Hécate la protectrice des carrefours.
[397] LECLERC, 1997, p. 325-352.
[398] Au point d'instituer des jeux en son honneur en Sogdiane, QUINTE CURCE VIII, 41 et ARRIEN IV, 30, 4.

peu de représentations de Nikè : Antimaque II, Archébios et Épandre[399] sont les seuls à la faire graver au droit, Antialcidas, Amyntas, Apollodote, Ménandre I^er^, Straton I^er^, la faisant représenter au revers. Antialcidas et Amyntas privilégient la déesse associée à Zeus, Apollodote l'associe à Athéna, formes archaïques de la représentation, les autres rois (même Ménandre I^er^ qui fit pourtant d'Athéna, si souvent associée à Nikè, la déesse tutélaire de sa dynastie) la font graver seule, porteuse de palme ou de la couronne. Il est difficile cependant de discerner précisément les raisons de cette réprésentation : s'agissait-il de rendre hommage à une déesse utile en tant de guerre, ou d'évoquer le souvenir du souverain macédonien ? Les deux causes sont envisageables, car loin de se contredire elles se complètent et se renforcent.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France
n° 102

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France
n° 103

[399] Dossier iconographique n° 102, 103, 104, 105, 106, 107.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

n° 101

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

n° 104

Un tel descriptif n'a en soi rien de surprenant, car les dieux figurés le sont de façon classique, et beaucoup (Zeus, Héraclès, Artémis, Athéna, Niké) sont présents dans les autres territoires soumis aux souverains hellénistiques. Sur ce point, les souverains grecs d'Asie ne se différencient pas de leurs homologues.

En revanche, la représentation aussi **c**onstante et majoritaire de dieux en armes ou encore protecteurs est révélatrice de la tension militaire dans laquelle les souverains grecs dirigeaient leurs royaumes : ainsi Apollon est peu présent sur les revers monétaires (Eucratide II, Straton I^{er}, Téléphe, Apollodote I^{er}), Poséidon et Hermès encore moins (Poséidon au revers de monnaies d'Antimaque I, Hermès chez Diodote II), seul Zeus peut prétendre à une place aussi éminente que celle attribuée à Athéna et Héraclès : on le voit ainsi gravé sur les monnaies d'Agathocle, Diodote I^{er}, Diodote II, Antialcidas, Amyntas, Eucratide II, Hélioclès I^{er}, Hermaios notamment.

III.3.2 Les armées des ennemis : caractéristiques

Les Grecs eurent à lutter contre des peuples nomades à l'ouest et au nord. Ceux-ci, Parthes ou Sakas, étaient pour l'essentiel des cavaliers, soit archers montés sur chevaux, soit lourds cataphractaires, à l'armure coûteuse et donc réservée aux membres de l'aristocratie[400]. L'infanterie ne tenait qu'un rôle secondaire dans l'organisation militaire des nomades d'origine scythe ; certes, ils devaient savoir combattre à pied, comme l'attestent certains pétroglyphes[401], et la logique, mais leur tactique consistait à coupler les deux types de cavalerie, dont l'action conjointe très rapide désorientait l'adversaire : «Les armes des cataphractaires présentaient les composantes suivantes : armure défensive lourde, longue pique (allant jusqu'à 4,0-4,5 m) tenue des deux mains comme arme offensive principale, souvent, également cuirasses protégeant le cheval. Ces composantes déterminaient le rôle des cataphractaires dans le combat. Ces derniers chargeaient toujours en rang serré, ce qui permettait d'utiliser au mieux la supériorité des armes et de réduire au minimum leurs défauts, mobilité limitée et, par conséquent, faible possibilité de manœuvre. Les cataphractaires s'enfonçaient dans la formation ennemie, et, l'ayant percée, la coupaient en deux décidant par là-même du sort du combat. La cavalerie lourde de cataphractaires n'était efficace qu'associée aux cavaliers armés à la légère, les archers montés. Par l'importance de ses effectifs, la cavalerie légère était l'armée prépondérante »[402]. Des Parthes aux Yuezhi la tactique fut la même[403], avec quelques variantes dans l'équipement et la fabrication des arcs[404] et deux caractéristiques que l'on rencontre chez tous ces peuples apparentés : l'usage du bronze sur une longue période, usage qui ne constituait pas un handicap puisque les nomades fuyaient le corps à corps, et l'invention du pic de combat, lance longue terminée à son extrémité par une sorte de bec aiguisé ou de hache[405]. Redoutables en rase campagne, les armées nomades l'emportaient par leur mobilité, leur audace et leur maîtrise du tir au galop, et la lecture du texte de Polybe[406] consacré à la bataille entre Antiochos III et Euthydème I^{er} permet de comprendre que dans un combat de cavalerie, la mobilité et la détermination sont des facteurs essentiels : Antiochos et son avant-garde sont inférieurs en nombre, dans une proportion de 1

[400] KOSELENKO, 1980, p. 177-199.
[401] LEBEDYNSKY, 2006, p. 188.
[402] KOSELENKO, 1980, p. 181.
[403] Voir aussi FRANCFORT, 2006, p. 530.
[404] LEBEDYNSKY, 2006, p. 194-195.
[405] LEBEDYNSKY, 2006, p. 192-194. Voir dossier iconographique n° 47 qui ne présente toutefois pas de pic de combat.
[406] POLYBE, X, 8, 49.

à 5, mais ils l'emportent. En revanche, devant une fortification, l'avantage offert par la mobilité s'efface.

A l'opposé des armées nomades spécialisées en une tactique unique, les armées indiennes semblaient plus polyvalentes. L'organisation militaire y était plus proche de ce que les Grecs connaissaient eux-mêmes : une infanterie, et ce depuis les temps védiques, des archers, des cavaliers, mais aussi des chariots et l'emploi d'éléphants. Nos connaissances en matière de stratégie indienne sont malheureusement réduites faute de sources textuelles, conformément aux habitudes de l'Inde ancienne qui n'écrit pas de l'Histoire à proprement parler, mais des récits épiques fondateurs sensés en tenir lieu. Les descriptions de combats du *Mahābhārata* ou du *Rāmāyana* indiquent cependant que les Indiens connaissaient des sortes d'armes de destruction, balistes ou catapultes, bien que la stratégie misât beaucoup sur la puissance dissuasive des murailles pour éviter les assauts[407]. Il nous faut faire appel à l'iconographie, principalement bouddhique, des stupas de Sanchi ou Bârhut pour découvrir les armes et les protections dont usaient les Indiens[408].

Le roi indien est un guerrier, membre du groupe des *kshatriyas*, et la guerre lui est une occupation noble mais aussi quasiment sacrée : en politique extérieure il doit agrandir son territoire, en politique intérieure veiller à ce que le Dharma, l'ordre cosmique des choses et du monde, reste stable, entendons par là que la société garde sa stabilité, sa répartition en ordres différents et structurés[409]. Enfin, quand le roi et les religieux pensent en termes de diplomatie, ou de justice, alternant la violence ou la dissuasion selon les besoins politiques du moment[410], le peuple et les guerriers ne connaissent de la guerre que les souffrances, comme en tous pays et en tous temps, ou les archétypes glorieux des textes épiques : au même titre que les textes d'Homère, l'épopée indienne façonne ainsi la conscience héroïque, et mourir à la guerre « devient aussi pur que le sacrifice » [411].

Divisée en quatre grands corps d'armée, les chars, les éléphants, la cavalerie et l'infanterie[412], l'armée indienne des III^{ème} et II^{ème} siècles av. J.C. se différencie de celle des temps védiques par une moindre place des chars. Toujours réservée à l'aristocratie, ces derniers n'avaient plus guère qu'un rôle honorifique et ostentatoire dans les combats. La cavalerie, sur laquelle nous sommes mal renseignés, relevait elle aussi de la noblesse, et son

[407] DELOCHE, 1992, p. 124-125.
[408] Voir dossier iconographique n° 53 et 54.
[409] MALAMOUD, 1994, p. 56.
[410] C'est du moins ainsi que théorise le grand traité politique de l'antiquité indienne, *l'Arthaçāstra*.
[411] BIARDEAU, 1994, p. 137.
[412] AUBOYER, 1961, p. 360.

rôle ne consistait pas à donner le premier assaut, mais plutôt à procéder par reconnaissances et harcèlements. Curieusement, c'est l'arme la moins prestigieuse qui fut la plus représentée picturalement : l'infanterie. Les soldats fantassins paraissent assez bien équipés de jambières et de cuirasses notamment, bien que les précisions données par Arrien indiquent combien furent légères les protections[413] (boucliers étroits de cuir, notamment) organisés et ordonnés comme le révèlent les oriflammes, les insignes et les instruments de musique (cymbales, trompettes, tambours) sculptés sur les stupas bouddhistes. Il est probable que l'infanterie resta, bien après les temps védiques et héroïques, la composante essentielle des armées indiennes[414]. Enfin étaient alignés les éléphants, choyés et fascinants, auxquels Arrien consacre trois chapitres consécutifs (VIII, 13, 14, 15) : équipés lourdement de caparaçons métalliques à partir du III^{ème} siècle av. J.C., ils étaient montés par des archers et avançaient en formation.

La tactique militaire indienne semble avoir été immuable, en rase campagne du moins, et par conséquent prévisible : les éléphants devant, les fantassins archers venaient ensuite, puis les fantassins à l'épée, enfin les flancs étaient encadrés par les cavaliers et les chars[415]. Ainsi conçue, l'attaque ne pouvait escompter un effet de surprise, ni même une grande inventivité tactique ; c'était le nombre et la puissance des archers qui, comme dans le cas des armées achéménides, pouvaient faire la différence : Arrien insiste sur la puissance de l'arc indien, auquel rien ne résistait, mais dont le bandage de la corde était complexe et long. Quant au nombre des soldats, la taille des territoires et l'importance des populations permettent d'envisager des armées proportionnelles en importance. Lorsque Aśoka, dans l'édit XIII, expose les conséquences effroyables de la guerre du Kaliṅga, guerre qui le conduisit à réfléchir à sa pratique royale et le fit commencer à s'amender, les pertes évoquées se chiffrent en centaines de milliers : « Huit ans après son sacre le roi ami des dieux au regard amical a conquis le Kaliṅga. Cent cinquante mille personnes ont été déportées ; cent mille y ont été tuées ; plusieurs fois ce nombre ont péri. […] En effet, la conquête d'un pays indépendant, c'est alors le meurtre, la mort ou la captivité pour les gens : pensée que ressent fortement l'ami des dieux, qui lui pèse» [416].

[413] ARRIEN, VIII, 16.
[414] SINGH, 1997, p. 22. Le même auteur, p. 19-20, insiste sur le fait que les épopées eurent grand soin de montrer que les infanteries se rangeaient en ordre, sur trois rangs, munies de signes de reconnaissance.
[415] Ceux-ci étaient peut-être porteurs des divinités, accompagnés de prêtres et jadis de hérauts-bardes, mais une activité militaire d'estafette n'est pas exclure ; MASSON-OURSEL, STERN P., WILLMAN-GRABOWSKA de, 1933, rééd. 2012, p. 27.
[416] BLOCH, 1950, p. 125-126.

III.3.3 Les armées des Grecs : peu de sources de renseignements

Nous sommes peu renseignés sur les armées que les rois grecs d'Asie dirigèrent, et encore faut-il ajouter que ces renseignements sont pour la plupart tirés de l'observation des monnaies et de quelques sculptures : l'archéologie n'a que rarement mis à jour des restes militaires : des projectiles et des pointes de flèches à Aï Khanoum[417], quelques trop rares objets[418]. Mais les monnaies, pourvues de quelques informations militaires, sont parfois difficiles à déchiffrer. Aussi, l'image qui nous est présentée par V.P. Nikonorov (et A. Sil'nov, son illustrateur) des armées bactriennes et indo-grecques laisse-t-elle songeur [419]: la reconstitution est fidèle aux sources, certes, mais tout est parfaitement ordonné, chaque type de soldat semble porter l'équipement caractéristique de son corps ou de son arme[420]. Or, on le sait désormais, les soldats de l'Antiquité récupéraient des armes ou des équipements sur l'ennemi, pour remplacer leurs propres équipements brisés ou endommagés, mais aussi en raison du prix du métal. Les armées antiques en campagne étaient, plus souvent qu'on ne veut les représenter, habillées de façon disparate, au point que l'on peut envisager que cet aspect composite ait été fréquent, même en dehors des campagnes militaires.

Ainsi, P. Nikonorov et S. Savchuk, analysant les restes d'une armure trouvée dans le nord de la Bactriane, notent combien ceux-ci leurs paraissaient composites, au point qu'ils conclurent : « …it should be noted that the ancient Bactrian body-armour known from finds at Kampyr-Tepe demonstrates the presence of Hellenistic (mostly Greek), Oriental and Central Asian elements. They reflect the cultural changes that took place in the Middle East after the Graeco-Macedonian conquest and were followed by nomadic invasions in the second half of the second century B.B.C. »[421].

Comment donc interpréter autrement la présence des différents casques que l'on observe sur les monnaies ?[422] Cet aspect composite, voire bigarré des armées antiques, explique également que C. Fröhlich puisse observer le même casque sur les monnaies indo-scythes que celui qui figure sur les monnaies gréco-bactriennes ou indo-grecques[423]. Toute reconstitution doit être perçue, par conséquent, comme idéale, partiellement fictive, et nous ne

[417] LERICHE, 1986, p. 114-115.
[418] Voir dossier iconographique n° 49 et 50.
[419] NIKONOROV, 1997.
[420] Voir dossier iconographique n° 46.
[421] NIKONOROV et SAVCHUK, 1992, p. 54.
[422] De type attique, béotien, conique, à cimier ou sans cimier. La kausia semble aussi être portée en milieu militaire.
[423] FRÖHLICH, 2005, p. 66.

pouvons nous contenter d'elle pour tenter de comprendre les raisons des victoires grecques en Asie, et de la pérennité des Grecs dans un contexte local hostile.

III.3.4 Les armées des Grecs : description

La présence de mercenaires dans les armées de Grecs d'Asie n'est décelable qu'à travers quelques indices. Mais cette question suscite des réactions ou des interrogations hors de proportion avec le simple militaire. En effet, derrière le problème essentiellement technique des mercenaires, et malgré le fait que le recours à des armées stipendiées soit d'une grande banalité dans le monde hellénistique, on entrevoit la question plus générale des rapports entre les Grecs et leurs voisins.

F.L. Holt[424] soutenait ainsi jadis que les anciennes relations d'interdépendance économique, tissées au long des années de sujétion à l'empire perse, avait disparu quand Alexandre le Grand était parvenu en Asie centrale. Les Grecs auraient ainsi construit en Bactriane une citadelle hermétique et hostile aux peuples extérieurs, rejetant les nomades notamment. P. Bernard a fait justice de cette idée qui s'appuyait un peu trop sur l'idée du choc des civilisations, et une confiance certaine dans les déclarations d'Euthydème tentant de faire pression sur Antiochos III pour que celui-ci l'utilise en rempart de la menace nomade : les Grecs se sont aussi installés en Sogdiane, pour y occuper des bastions militaires, à Termez par exemple, ou pour y vivre dans des cités nouvelles, comme Dil'bergine[425]. P. Briant envisage une troisième voie, qui dénote une perception plus économique et moins idéologique de la part d'Alexandre : pour le conquérant macédonien, il fallait avant tout briser les oligarchies sogdiennes pour permettre l'établissement d'un nouvel ordre, gréco-macédonien, en vue d'une meilleure exploitation[426]. Dans la première hypothèse, le recours aux mercenaires était impossible, recours autorisé par les deux autres.

Cependant, quelques éléments archéologiques sont à notre disposition pour nous aider à prendre position : à Taxila, J. Marshall rapporte très brièvement avoir découvert des

[424] HOLT, 1988.
[425] BERNARD, 1990.
[426] « En définitive, élimination physique de nobles sogdiens, destruction totale de villes achéménides rebelles et récupération de la *chôra basiliké* participent de la même politique globale définie et appliquée par Alexandre: uniformiser en Sogdiane-Bactriane les statuts des terres et des personnes pour mieux les contrôler et les exploiter, c'est à-dire étendre partout ce que le Pseudo-Aristote appelle l'économie royale, tâche que les Achéménides avaient été incapables de mener à bien. », BRIANT , 1971, p. 248.

éléments d'une armure en métal, sans doute de cavalier écrit-il[427]. Il pourrait s'agir d'une partie de l'armure protégeant le bras d'un cataphractaire, le coude constitué de lamelles articulées et emboitées[428]. Une autre armure a été découverte à Aï Khanoum, dans l'arsenal : plus importante, elle se présente sous la forme d'une jambière gauche faite de lamelles annulaires, d'une paire d'épaulières, d'un corset d'écailles et d'une pièce métallique faite de lamelles articulées[429]. On peut donc supposer qu'à l'époque d'Eucratide, vers le milieu du II^{ème} siècle av. J.C., des cavaliers scythes étaient utilisés comme mercenaires à Aï Khanoum. Le même arsenal a livré des pointes de flèche[430] ; celles-ci, bien que moins spectaculaires, sont révélatrices d'une présence mercenaire sans doute plus importante que ne le laisse penser la seule armure et donc le contingent entier de ces cavaliers lourdement armés. En bronze, ces armures correspondent aux pointes de flèches des Scythes. Les auteurs du rapport de fouilles envisagent deux hypothèses pour expliquer leur présence : une permanence de l'archerie traditionnelle, ce qui semble à notre avis mal correspondre aux innovations militaires que constituerait la présence de cataphractaires, soldats dont on ne connaît pas précisément la date de l'apparition mais que les armées hellénistiques employaient depuis moins d'un siècle ; ou encore, des archers Sakas auraient participé à la vie militaire d'Aï Khanoum, et sans doute en nombre important car les corps d'archers étaient particulièrement fournis dans les armées antiques.

Deux documents sur cuir[431] ont été par ailleurs découverts et publiés ces dernières années, et l'un d'entre eux atteste de l'emploi de mercenaires scythes. Comme souvent dans cette région, la provenance de ces documents est difficile à préciser : ils proviendraient probablement de la région de Bactres. Le premier des deux textes, le plus long, est inscrit sur un morceau de cuir mesurant 5 cm sur 10, 5. Il daterait de la première moitié du II^{ème} siècle av. J.C. Le texte semble indiquer que dans la ville d'Amphipolis des mercenaires ont été engagés, puis mentionne quarante hommes (sans doute), évoque des Scythes et indique une somme de cent drachmes[432]. L'ensemble est difficile d'interprétation, mais les Scythes apparaissent clairement, associés à une somme importante, et il ne fait aucun doute qu'il s'agit là d'un contrat, dont on ignore toutefois la finalité.

[427] MARSHALL, 1951, p. 176.
[428] Voir également FRÖHLICH, 2005, p. 62.
[429] BERNARD, *ALII*, 1980, p. 62-63.
[430] BERNARD, *ALII*, 1980, p. 58.
[431] CLARYSSE, THOMPSON, 2007, p. 273-279.
[432] CLARYSSE, THOMPSON, 2007, p. 276.

Enfin, le bilinguisme des monnaies frappées par les rois indo-grecs pourrait avoir un but militaire : la solde, on le sait par de multiples témoignages tant grecs que romains, fut une des principales raisons de la frappe des monnaies. Si l'on cesse d'envisager le bilinguisme comme un témoignage d'assimilation à un milieu asiatique, c'est-à-dire comme une perte d'identité grecque au profit d'une nouvelle identité locale en devenir, la frappe des monnaies en *kharoṣṭhī* apparaît pragmatique et parfaitement logique. Il fallait bien que les souverains indo-grecs fussent connus de leurs mercenaires indiens. Or l'Inde au sens antique regorgeait de soldats, armés légèrement[433], ou lourdement avec cuirasse casque et jambières[434], prêts à devenir des fantassins supplétifs au même titre que les nomades du nord.

À une image uniformément grecque des armées de l'Asie et qui ne correspondait pas non plus à la réalité des armées macédoniennes ou séleucides, il conviendrait donc de substituer celle d'une armée composite, de même que la population d'Aï Khanoum était certainement plus mêlée de population locale qu'on ne l'imagina dans un premier temps. À la fin de son compte-rendu des fouilles de 1978[435], les dernières que la Délégation Française put mener à bien, P. Bernard évoquait la présence d'une nécropole sur l'acropole d'Aï Khanoum : occupée par des nomades venus postérieurement à la perte de la ville par les Grecs, cette nécropole recouvrait un site plus modeste d'habitations datant du III^{ème} siècle. Qui occupait les modestes habitations monocellulaires de l'acropole ? De pauvres habitants bactriens, les familles des soldats mercenaires de la garnison ?

Les armées grecques, du moins gréco-bactriennes, disposaient donc d'archers, de cavaliers lourds auxquels il est possible d'associer plus classiquement des cavaliers légers. La dénomination de « légers » n'est toutefois utilisable que si l'on songe à les comparer aux cataphractaires : ces cavaliers, équipés de la sarisse un peu écourtée, d'environ 4, 5 m, portaient une cuirasse pectorale et un casque du type « pylos ». C'est ainsi que les Dioscures apparaissent gravés sur les monnaies d'Eucratide. Moins spectaculaires que les cavaliers mercenaires, ces cavaliers étaient sans doute les descendants de la cavalerie aristocratique dont disposait le Roi des Rois, ce qui expliquerait qu'ils aient été représentés sur les monnaies.

La présence d'éléphants dans les premiers rangs des armées grecques ne fait guère de doute non plus, seule leur importance est difficile à évaluer. Depuis le III^{ème} siècle avant J.C., les éléphants harnachés d'un dispositif apparenté à une tour, le θωράκιον, sont couramment

[433] Voir dossier iconographique n° 54.
[434] Voir dossier iconographique n° 53.
[435] BERNARD, *ALII*, 1980, p. 71-72.

utilisés par les armées grecques d'Occident, Pyrrhos d'Épire en Italie méridionale, Antiochos III contre les Galates en 275/274[436]. Un document babylonien nous apprend qu'un contingent d'éléphants était stationné en Bactriane à l'époque d'Antiochos I[er], et il y a tout lieu de penser que les Diodotes ont fait main basse sur les pachydermes en s'affranchissant du pouvoir central séleucide[437]. Un phalère d'argent retrouvé en Sibérie est conservé au musée de l'Ermitage[438] ; il mesure 24 cm et pourrait être une récompense offerte à l'éléphant pour honorer sa valeur[439]. L'éléphant est un éléphant de combat, portant un θωράκιον constitué de deux tours sans doute reliées l'une à l'autre (faut-il y voir une seule tour ?), posée sur un caparaçon orné d'un serpent ou d'un hippocampe ; deux guerriers armés de pique sont à l'intérieur, le cornac est assis devant, derrière le cou de l'éléphant[440]. Ainsi cette invention grecque [441]aurait rendu l'emploi de l'éléphant plus efficace, et l'on comprend pourquoi les rois tenaient autant à en disposer : selon Polybe, après la guerre en Bactriane, Antiochos III aurait reçu des éléphants du roi des Indes, et aurait ainsi augmenté son cheptel jusqu'au chiffre de 150[442]. Mais on reste surtout surpris par la volonté de posséder ces animaux : les témoignages antiques nous révèlent la vulnérabilité des éléphants face aux cavaliers, ou même aux fantassins, leur versatilité et leur indocilité, ce qui conduisait à les utiliser plutôt pour protéger les flancs de l'infanterie des attaques de cavalerie. Pourtant, en milieu indien par exemple, l'*Arthaçastra* de Kautylia insiste sur leur importance et précise leurs conditions d'entretien et de nourriture. Sans doute faut-il voir dans les pachydermes un symbole de puissance, un élément de prestige et une caractéristique de l'univers indien : le cheval était l'animal sacrifié au cours du rite qui permettait au souverain de se faire sacrer *cakravardin*, mais l'éléphant était la preuve de son pouvoir temporel, que les souverains grecs reprirent naturellement à leur compte, à commencer par Alexandre coiffé de la tête d'éléphant, suivi en cela par Démétrios I[443].

Nous n'avons à ce jour aucun témoignage d'une présence de chars à faux, qui auraient été hérités des achéménides, en Bactriane ou dans les régions du sud de l'Hindou Kouch. Quant à l'infanterie, elle exista, évidemment serait-on tenté de dire, mais les témoignages archéologiques ou numismatiques sont rares pour la Bactriane ou l'Inde. Une plaque en terre

[436] GOUKOWSKY, 1972, p. 489-490.
[437] GOUKOWSKY, 1972, p. 491-492.
[438] Voir dossier iconographique n° 50.
[439] GOUKOWSKY, 1972, p. 492.
[440] Voir une reconstitution dessinée, dossier iconographique n° 45.
[441] GOUKOWSKY, 1972, p. 497.
[442] POLYBE, XI, 6, 34.
[443] Voir dossier iconographique n° 70 et 71.

cuite trouvée en Ouzbékistan, dans la citadelle de Kampyr-Tepe[444], présente cependant un guerrier à pied armé lourdement à la grecque. Le guerrier, de profil, tient un large bouclier, tandis que sa main gauche lève une courte épée grecque. Sa cuirasse est constituée de plaques thoraciques dorsales et frontales, d'une protection des cuisses et de jambières. S'il n'est pas grec, ce que rien ne prouve, il est en tout cas équipé à la mode grecque.

En revanche, nulle mention ni image de phalangite, ce qui paraît surprenant dans un contexte asiatique où la référence à Alexandre le Grand est un élément fréquent du discours. Faut-il en conclure que la phalange n'était pas adaptée au terrain accidenté des montagnes d'Asie centrale ? Ce serait faire peu de cas des plaines de Kaboul ou de celles de l'Indus, et d'une organisation qui réussit à Alexandre face à Poros. Une autre hypothèse pourrait être avancée : la phalange macédonienne est grande consommatrice d'hommes, nécessite des terrains découverts, certes, mais aussi se révèle lente et lourde dans la manœuvre, et difficile à organiser sans un entraînement régulier.

Dans quelle mesure ces changements, moindre emploi voire disparition de la phalange macédonienne, auraient-ils coïncidé avec ceux observés dans les armées en milieu séleucide et lagide, au II^{ème} siècle av. J.C. ? Trop peu d'éléments sont en notre possession pour qu'il soit possible de répondre[445]. L'absence de phalange en milieu asiatique signifierait en tout cas une véritable adaptation aux conditions humaines, un aveu de la faiblesse des effectifs des armées en soldats grecs ou assimilés, et donc rendrait encore plus probable le recours à des mercenaires.

III.3.5 Conquérants, mais jusqu'où ?

Les historiens s'accordent à voir dans les rois indo-grecs des conquérants dont l'audace leur permit de s'avancer profondément à l'intérieur de l'Inde. Strabon est cité en référence, mais Strabon ne croit pas en l'étendue de ces conquêtes, tant l'aventure

[444] NIKONOROV, SAVCHUK, 1992, p. 50-51. Kampyr-Tepe est située à environ 30 kms de Termez ; au début des années 1980, des équipes d'archéologues soviétiques y firent d'importantes découvertes, et la numismatique permit de dater l'occupation du site (III^{ème}-II^{ème} siècle avant J.C.).

[445] Les thèses de SEKUNDA, 2005, présentant ces armées comme ayant connu une adaptation provoquée par l'efficacité de l'armée romaine, sont d'ailleurs critiquées et ne paraissent pas encore emporter l'adhésion.

d'Alexandre lui semble indépassable[446], et il n'est pas loin d'écrire que les Grecs d'Asie sont des fanfarons, ou de traiter Apollodore, sa source historiographique, d'auteur mal renseigné.

La question des conquêtes des Grecs en Inde n'a pour toutes sources occidentales que Strabon, et le romain Justin (LI, 6, 1) qui cite les Indiens comme peuple ayant été combattu par Eucratide. Les historiens disposent enfin de deux strophes en sanscrit, des *slokas*, tirées de la *Yuga-purāṇa* de la *Gargī-saṃhitā*, strophes d'interprétation douteuse et variée[447], et souvent citées comme preuves textuelles de l'avancée en territoire indien. Notre propos ne sera pas de proposer une traduction, car il y en a plusieurs, et différentes, ni de remettre définitivement en cause la réalité d'une attaque des Grecs sur l'Inde, mais de présenter quelques remarques, et d'évaluer les difficultés ou les impossibilités d'une telle attaque.

Cette incursion violente des Grecs est à l'heure actuelle tenue pour acquise, si l'on en croit deux derniers travaux importants : la thèse d'O. Coloru[448] (2006) et l'atlas du monde hellénistique de L. Martinez-Sève (2011). Dans ce dernier ouvrage, les poussées des Grecs sont matérialisées par deux flèches bleues très discernables, et les attaques sont attribuées à Ménandre I^{er}[449]. La source de cette certitude est sans doute l'étude récente de G. Wojtilla, « Did The Indo-Greeks occupy Pataliputra ? » qui répond par l'affirmative à la question, étude à laquelle O. Coloru accorde tout crédit dans sa thèse. G. Wojtilla rappelle d'abord à juste titre les différentes hypothèses relatives à l'invasion de l'Inde par les Indo-Grecs : fut-elle effectuée au II^{ème} siècle av. J.C., par Démétrios, par Ménandre, par les deux réunis, quel fut son point terminal, l'Hypanis ou Pataliputra ? La preuve semble devoir tenir uniquement dans les vers du *Yuga-purāṇa,* dont l'auteur nous assure que leur établissement ne pose plus de problème : «… a rather high number of manuscripts has been made available, together with numerous critical studies on the textual tradition and the secondary information yielded by archeological and historical research. » Admettons-le, bien que cette affirmation non prouvée semble relever de l'argument d'autorité plus que de la démonstration scientifique, si

[446] STRABON XV, 1, 3 : « Prenons pour exemple Apollodore, qui, dans ses Parthiques, parle naturellement du démembrement du royaume de Syrie et de l'insurrection de la Bactriane enlevée par des chefs grecs aux descendants de Séleucos Nicator : il raconte bien comment ces mêmes chefs en vinrent par l'accroissement de leur puissance à attaquer l'Inde elle-même ; mais, pour ce qui est des notions précédemment acquises sur ce pays, nul éclaircissement à attendre de lui ; loin de là, il n'en tient nul compte et affirmera, par exemple, en contradiction formelle avec ce qu'on sait, que ces rois grecs de la Bactriane conquirent une plus grande étendue du territoire indien que n'avait fait l'armée macédonienne et qu'Eucratidas notamment y possédait jusqu'à mille villes. Il oublie qu'au rapport des anciens historiens il existait, rien que dans l'espace compris entre l'Hydaspe et l'Hypanis, jusqu'à neuf nations distinctes, lesquelles possédaient cinq mille villes toutes plus grandes que Cos Meropis, et que cette immense contrée fut conquise par Alexandre et cédée par lui à Poros. »

[447] FUSSMAN, 93, p. 84, qui fait lui-même référence à NARAIN, 1957, p. 174-179 pour un résumé sur les diverses interprétations.

[448] COLORU, 2009, p. 223-226.

[449] MARTINEZ-SÈVE, 2011, p. 44.

l'on se réfère à ce que G. Fussman déclarait : « Le texte a été manipulé et corrigé par les différents éditeurs et commentateurs de façon à en extraire un maximum de renseignements historiques et, j'ajouterai, de renseignements historiques correspondant à leur sentiment »[450]. A.K. Narain consacre d'ailleurs un copieux appendice[451] aux différents établissements de textes, et aux divergences qui en surgissent. G. Wojtilla date en revanche le texte d'une façon apparemment indiscutable : tous s'accordent à le considérer comme tardif ; quelques auteurs le datent du I^er^ siècle av. J.C., les plus nombreux abaissent cette date jusqu'au III^ème^ siècle ap. J.C.[452]

Si l'auteur considère donc le texte comme établi depuis les années 1980, il ne cache pas les difficultés de traduction qui, elles, ne sont manifestement pas résolues pour un certain nombre de mots. Après deux pages (p. 500-501) de rappel des quelques points qui posent problème dans la traduction du *sloka* 47, G. Wojtilla présente ses hypothèses, avec précaution « In view of the above, our tentative translation would reads as follows « Then, having occupied Sāketa, the viciously valiant Greeks, together with the Pañcalas and the Mathurās, will occupy Kusumadhvaja (a suburb of Pātaliputra) »[453]. Le sloka 48 n'est pas moins difficile à traduire, puisque même l'identification de Pātaliputra est sujette à discussion : pour résumer, une grande bataille aura lieu, près d'une ville aux fortifications constituées de palissade de bois, et des engins de siège (peut-être cracheurs de feu) seront employés[454]. Et c'est donc avec surprise que le lecteur lit cette conclusion affirmative, à la page suivante : « In sum, a positive answer can be given to question put in the title of this paper : the Greeks occupied Pātaliputra sometime before the death of the last Mauryan ruler, perhaps sometimes before 180 B.C. It cannot be attributed either to Menander or Demetrius. »

Il paraît cependant hâtif d'accepter une telle conquête sans mettre en avant certaines évidences ou interrogations.

- Jamais Ménandre ou Démétrios ne sont nommés par les textes indiens à caractère guerrier, pas plus d'ailleurs qu'un autre roi grec.
- La datation pour le moins fluctuante du texte indien, sa composition incertaine, dans des conditions inconnues, par un inconnu, dans un lieu inconnu nous rendent enclin à la plus grande prudence.

[450] FUSSMAN, 1993, p. 84.
[451] NARAIN, 1957, p. 239-246.
[452] WOJTILLA , 2000, p. 499.
[453] WOJTILLA, 2000, p. 501.
[454] WOJTILLA, 2000, p. 504.

- Le *Yuga-purāṇa* n'est pas un texte historique, mais un texte apparaissant dans un recueil astronomique : la nature du texte explique ainsi que la préoccupation du/des rédacteurs n'était certes pas la précision géographique ni temporelle, ce qui n'interdit pas de remédier à ces incertitudes mais doit aussi nous rendre prudent.
- Cette attaque semble avoir été, si elle a eu lieu, le fait d'une coalition, dont les Grecs, par la vertu d'une interprétation très hostile, pourraient avoir été les chefs puisqu'ils sont qualifiés et désignés par un défaut, à la différence des autres agresseurs ; mais rien n'est sûr, pas même la traduction par « the viciously valiant Greeks » puisqu'il existe d'autres interprétations du texte indien.
- Quels auraient pu être les buts de guerre ? Ils sont certainement évidents, puisque personne ne se pose la question ; à supposer que les Grecs aient voulu conquérir toute l'Inde, ç'aurait été une bien folle entreprise, à quelques années d'une invasion nomade dont les prémisses devaient se profiler ; ç'aurait été une entreprise bien aléatoire, avec des troupes hétéroclites, et sans doute un contingent grec minoritaire. Les chefs grecs n'auraient pu vouloir que détruire un ennemi potentiel, dont on se dit qu'il était pourtant le moindre des dangers pour eux, puisque le pouvoir maurya indien entrait en décomposition.
- Reste évidemment le désir de gloire et de pillage ; fallait-il pour autant s'enfoncer ainsi en territoire indien, aussi loin ? On ne sait pas d'où seraient partis les Grecs : prenons deux villes indiennes contemporaines pour faciliter la compréhension des distances, Peshawar et Lahore, toutes deux en territoire grec à l'époque. Peshawar est à 2049 km de Patna, moderne nom de Pātaliputra, Lahore à 1535 km. On reste admiratif, mais dubitatif quant à l'utilité de l'exploit : n'y avait-il donc aucune ville proche et plus aisée à piller en Inde ?
- Notre connaissance de Pātaliputra est, non pas insignifiante, mais lacunaire et insuffisante, et ne permet pas de corroborer ou d'infirmer des hypothèses relatives à des attaques grecques. La cité été identifiée en 1783[455] comme étant près de l'actuelle Patna, dans le Bihar, mais il fallut attendre les fouilles de L. A. Waddell[456] pour qu'un travail important de prospection et de mise à jour fût réalisé ; sur 83 pages, L. A. Waddell, influencé dans ses fouilles par la description de Mégasthènes, consacre 59 pages aux descriptions de la situation de la ville, aux remparts de la cité et aux palais, sans avoir eu le temps de s'intéresser aux maisons

[455] RENNELL, 1783, p. 40-42.
[456] WADDELL, 1903.

du peuple ni aux monuments religieux[457]. Le reste de la monographie est une analyse historique du rôle d'Aśoka, dont Pātaliputra était la capitale, ainsi que la traduction des descriptions de la cité par Mégasthène et le chinois Fa Hsian. Une ville si importante fut en réalité peu fouillée : en 1913[458], en 1927 pour les remparts par l'archéologue Wheeler, puis dans les années 1950[459], et à chaque fois partiellement.

- Cependant, Pātaliputra fut une grande cité, F.R. Allchin la décrit ainsi, après avoir évalué son étendue : « Pataliputra would have been far larger than any other South Asian city of its day, and on this score alone would certainly qualify for the title of Metropolis »[460]. Un raid guerrier serait donc justifié par une volonté de pillage, mais peut-on parler de conquête dans ces conditions ?
- Un tel raid était-il possible ? Sans doute. Mégasthène décrit longuement l'état des routes en Inde, et les distances n'interdisaient pas à une troupe montée de franchir de telles distances en quelques mois ; mais il faut aussi tenir compte des variations climatiques dues à la mousson, qui engendrent des difficultés supplémentaires en été. Dans une estimation des distances à parcourir, et de la difficulté à faire parvenir des messages et à recevoir des ordres sous les Maurya, G. Fussman cite les chiffres suivants : « […] on peut calculer qu'un courrier parti de Patna, capitale et résidence d'Aśoka, aurait mis environ trente jours pour parvenir à Kandahar, onze jours pour arriver au Bengale […] Imaginons que le gouverneur de Kandahar veuille informer le souverain maurya qu'un coup de main se prépare contre sa ville, ou qu'un soulèvement de population soit prévisible. Il lui faudra trente jours pour prévenir Patna. Dans le meilleur des cas, il recevra des instructions deux mois après le départ de son courrier et il se passera au moins quatre mois avant qu'une armée partie de Patna vienne lui prêter main-forte. Ces chiffres valent aussi, grosso modo, pour le trajet Suvarnagiri (dans le sud) - Patna. Entre juin et septembre, ils doivent être multipliés par deux »[461]. Une armée à cheval et comptant peu de fantassins, effectuant une vingtaine de km par jours, pouvait donc mettre 3 mois à parcourir la distance, mais tout siège était alors

[457] Ajoutons que les priorités des fouilles archéologiques étaient, à l'époque, de se concentrer sur les bâtiments publics.
[458] SPOONER, 1912-1913, p. 53-86.
[459] ALTEKAR, MISHRA, 1959.
[460] ALLCHIN, 1995, p. 202.
[461] FUSSMAN, 1982, p. 631-632.

interdit ; à moins que la troupe ne restât plus d'une demi-année, voire une année (hypothèse peu probable si loin de ses bases, en territoire totalement hostile).

- Qui sont donc ces Grecs entreprenants et à l'audace frisant l'inconscience ? Peut-être pas des Grecs. Si en effet le texte indien a été écrit à date haute, après la disparition d'un pouvoir politique grec en Asie centrale, il y a tout lieu de penser que les seuls *yavanas* qui étaient connus par les Indiens de cette époque-là étaient ceux qui commerçaient avec les Indiens en Inde du Sud, c'est-à-dire simplement des étrangers. La définition du terme *yavana* fut en effet fluctuante, selon les lieux et les époques ; vers le début de l'ère chrétienne, le terme aurait pu désigner des Grecs, des Indo-Grecs, et même des Romains. Plus tard, les Yavanas auraient été des étrangers, commerçants du sud essentiellement.[462] Mais on ne sait pas quelle distinction les Indiens pouvaient établir entre des *Yavanas* indo-Grecs et des Indo-Scythes, voire des Sakas.
- Enfin, pour un auteur comme Strabon, l'Arachosie est l'Inde, la vallée de l'Indus est l'Inde, et il y a fort à parier que Démétrios conquérant de l'Inde ne l'était que de l'Arachosie, c'est-à-dire de la région de Kandahar. L'attaque sur l'Inde ne débouche sur Pātaliputra qu'en raison d'une interprétation discutable car il y avait à l'époque sans doute plus d'une ville entourée de grandes palissades, mais si Pātaliputra n'était pas le but du raid, rappelons que l'Afghanistan actuelle, le sud du Pakistan, le Gandhara étaient l'Inde, et pouvaient justifier l'usage d'une telle appellation.

Ainsi, l'avis naguère énoncé par G. Fussman est encore pertinent[463] : les Grecs ont peut-être pris Patna, le fait est possible à la faveur d'un raid audacieux. Mais ajoutons qu'il est abusif de relier les textes antiques qui les gratifient de conquêtes supérieures à celles d'Alexandre en territoire indien et les textes indiens qui les accuseraient d'attaques et de destructions. Si les Grecs ont poussé vers le Bihar, hypothèse très incertaine, ce n'aurait pu être que pour un raid dévastateur effectué par des pillards sans scrupule ni perspective politique à long terme. Commencé vers le mois de février, parti du Pakistan actuel, le raid aurait pu durer dix mois, avec un siège court de quelques semaines autour de Patna : rentré dans son royaume, Ménandre aurait alors laissé des souvenirs de terreur aux populations traversées et rançonnées par son armée.

[462] Voir sur ce sujet RAY, 1993, p. 422.
[463] FUSSMAN, 1993, p. 85.

III.3.6 Eucratide I^er^, la production d'une figure littéraire.

La mort d'Eucratide I^er^ n'a intéressé que rarement les historiens. Elle pose cependant des questions d'ordre textuel, et culturel qui dépassent de beaucoup la stratégie ou la psychologie, au point que l'on peut s'interroger sur la nature de la transmission historiographique. Ce roi, le plus puissant de tous les souverains grecs d'Asie centrale, le plus conquérant, celui qui donna son nom à Aï Khanoum transformée en Eucratidéia, est en outre celui sur lequel les historiens antiques ont laissé le plus de lignes, sans que notre connaissance historique soit plus précise, au point qu'on peut se demander si Eucratide I^er^ n'aurait pas fait l'objet, au même titre qu'Alexandre III transformé en Iskandar et Ménandre I^er^ devenu Milinda, d'un traitement légendaire mâtiné d'archétypes littéraires.

Justin présente l'assassinat d'Eucratide à l'intérieur d'un paragraphe consacré principalement à Mithridate. Il insère cette mort dans une comparaison inégale du destin des deux souverains : quand Mithridate accroît sans cesse sa puissance, favorisé qu'il est par la *fortuna* (« Mais la Fortune, plus favorable aux Parthes, amena leur empire à son apogée sous sa conduite »)[464], Eucratide multiplie les exploits guerriers, jusqu'à l'invraisemblable puisqu'il lutte avec 300 soldats[465] contre 60 000 ennemis de Démétrios, et que, assiégé, par des sorties incessantes il parvient à remporter la victoire. Justin (ou Trogue Pompée) accorde à la *Fortuna* une prééminence absolue : malgré ses victoires et ses mérites, rentré victorieux de campagne, le vieux guerrier grec est assassiné atrocement : « Pendant qu'il en revenait, il est tué en chemin par son fils, qu'il avait associé au pouvoir, et sans cacher le parricide, comme s'il n'avait pas tué son père mais un ennemi, il poussa son char dans son sang et ordonna d'abandonner le cadavre sans sépulture » [466], tandis que Mithridate meurt, plus loin dans le texte, entouré de l'admiration générale.

Ainsi que le remarque O. Coloru[467] la première référence qui s'impose au lecteur découvrant cet acharnement meurtrier est celle d'Achille outrageant le corps d'Hector dans

[464] « Sed Parthorum fortuna felicior ad summum hoc duce imperii fastigium eos perduxit » : JUSTIN, XLI, 6,1.
[465] Il serait éventuellement possible de voir en ces 300 soldats une évocation de la garde rapprochée d'Eucratide, mais l'effet mathématique reste le même, aussi peu crédible.
[466] « Unde, cum se reciperet, a filio, quem socium regni fecerat, in itinere interficitur, qui non dissimulato parricidio, velut hostem, non patrem interfecisset, et per sanguinem eius currum egit et corpus abici insepultum iussit » JUSTIN, XLI, 6,3.
[467] COLORU, 2009, p. 229.

l'*Iliade*[468]. Mais quelques exemples historiques peuvent avoir également été présents à l'esprit des rédacteurs latins : Tite Live I, 48, 7[469] ; Valère Maxime, IX, 10[470].

Dans les trois textes, Homère (dont on devine l'effroi face à la brutalité d'Achille), Tite Live et Valère Maxime narrent des actes paroxystiques. Certes, le contexte est politique ou militaire, mais en fait ces meurtres sont tous des vengeances ou des crimes que les dieux ne peuvent manquer de condamner, après les hommes. Tite Live s'indigne du comportement d'une fille impie, si peu conforme aux tentatives de restauration morale entreprises par Auguste, et considère qu'il est de droit divin qu'un père soit toujours respecté, quel que soit ce père ; quant à Valère Maxime, il excuse presque la folie meurtrière de Bérénice, car elle est folie de mère, et son geste de guerrière armée d'une lance transforme la vengeresse en Athéna plus qu'en une criminelle. En somme, tous deux prennent position, condamnant ou montrant leur compréhension, tandis que le texte de Justin reste neutre, détaché. Dans la neutralité distante de Justin, on peut se demander s'il ne faut pas reconnaître une nouvelle preuve du peu d'intérêt que les rois grecs d'Asie ont suscité chez les historiens antiques d'Occident.

Dans l'Antiquité, notamment grecque, les violences extrêmes lors des guerres sont hélas fréquentes, même si les lois de la guerre les réprouvent[471]. L'historiographie de ces horreurs est désormais bien fournie : que l'on évoque les exactions, les tortures, les massacres, avec pudeur et de façon allusive comme P. Ducrey[472], ou que l'on soit explicite comme A. Bernand[473] et P.Payen qui les analyse dans un chapitre intitulé justement « La suspension des

[468] Chant XXIII.

[469] « L'escorte du roi et sa suite s'enfuient. Lui-même, presque à bout de sang et avec une suite rien moins que royale, fuyait vers sa demeure, quand des émissaires de Tarquin le rattrapent et le tuent. On soupçonne Tullia - (et ses autres crimes n'y contredisent pas) - d'avoir été l'instigatrice de ce coup. Ce qui est certain du moins, c'est qu'elle alla en voiture au forum, sans rougir devant cette foule d'hommes, qu'elle fit venir son mari hors de la curie et lui donna la première le titre de roi. Invitée par lui à sortir d'une foule si tumultueuse elle rentrait chez elle ; elle était arrivée en haut du faubourg Ciprius, où était naguère le temple de Diane, et elle tournait à droite pour prendre la côte Urbia et gagner la colline des Esquilies, quand le cocher s'arrêta, effrayé, en tirant sur les rênes et montra à sa maîtresse le cadavre de Servius étendu là. C'est ici que la tradition place un crime horrible et contre nature dont le lieu perpétue le souvenir : on appelle rue du Crime celle où Tullia, hors d'elle-même, poussée par les Furies vengeresses de sa sœur et de son mari, fit passer, dit-on, sa voiture sur le corps de son père. Portant les traces sanglantes du parricide sur sa voiture rougie, souillée elle-même par les éclaboussures, elle revint au foyer conjugal ; si bien que la colère des pénates fit bientôt succéder à ce mauvais début de règne une fin de même nature». TITE-LIVE, I, 48, 7, trad. Bayet J., CUF, Paris, 1986 (reprint).

[470] « Bérénice, transportée de douleur en apprenant que son fils venait de lui être enlevé par la perfidie de Laodice, prit les armes, monta sur un char et poursuivit le garde du corps de la reine Caenéus qui avait été l'instrument de son action inhumaine. N'ayant pu réussir à le frapper de sa lance, elle l'abattit d'un coup de pierre, fit passer ses chevaux sur son corps et, traversant les bataillons ennemis, parvint jusqu'à la maison où elle croyait qu'on avait caché les restes de son fils. » VALERE MAXIME, IX, 10, trad. Constant P., Garnier, 1935.

[471] PAYEN, 2012, définit les lois de la guerre comme tendant à imposer des limites à la violence, ce qui implique par exemple le respect des trêves, des hérauts, des suppliants.

[472] DUCREY, 1985, p. 233-235.

[473] BERNAND, 1999, p. 395-418.

usages et des lois ». Violer un sanctuaire, attaquer lors d'une fête religieuse pour mieux commettre un massacre, ou encore s'acharner sur les cadavres, c'est franchir les limites de l'humanité commune et se vautrer dans l'irréparable. La dimension sacrée de l'horreur transgressive, qui relève sans doute plus de la psychologie que de la stratégie, le monde grec antique ne la connaît que trop sous sa forme collective. Il s'agit de priver les ennemis de la belle mort, comme l'écrit J.P. Vernant[474], de souiller et humilier son ennemi à jamais en le privant même de son humanité.

Plus complexe et moins connu, le *maschalismos* est interprété tantôt comme une offrande expiatoire et cathartique, tantôt comme un acte magique qui priverait le mort de toute possibilité de se venger : sans extrémités, ni sexe, ni langue, ni oreilles, que pourrait-il contre son vainqueur encore en vie ? Après un siècle d'historiographie, cette coutume qui paraissait barbare aux Grecs eux-mêmes[475] mais qu'ils ont peut-être pratiquée, si les témoignages littéraires ne sont pas seulement des fantasmes, ne devait s'appliquer qu'à l'unité, sur un ennemi personnel dont l'assassinat devait être parachevé ou dont on devait se purifier.

Peu de textes nous permettent d'essayer d'en cerner les modalités : deux vers des *Choéphores* et de l'*Electre* de Sophocle, quelques vers des *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes, et surtout des scholiastes byzantins bien postérieurs aux textes. C'est à ces derniers que nous devons les précisions relatives aux membres coupés que l'on reliait en collier, Eschyle et Sophocle n'ayant évoqué qu'une ablation du bras (celui d'Agamemnon). Y. Muller, dans une étude fournie et synthétique sur le *maschalismos* souligne de façon convaincante que : « La fonction apotropaïque ou propitiatoire de la mutilation impose naturellement une conception magico-religieuse du *maschalismos*, dont le protocole complexe décrit par les érudits de la tradition renforce la ritualisation : se prémunir contre la colère du mort ou des dieux »[476]. Mais le meurtre d'Eucratide paraît peu compatible avec le *maschalismos*, car il semble dépourvu de dimension religieuse.

La séquence de l'assassinat est clairement décrite par Justin. Eucratide est d'abord tué par son fils (« a filio » dit le latin sans plus de précision), de façon sanglante, à l'aide d' une épée ou un poignard puisque son sang coule ; et tandis que le passif est utilisé dans la séquence du meurtre, le fils est ensuite clairement désigné comme ayant choisi de conduire

[474] VERNANT, 1989, p. 75.
[475] HÉRODOTE, IX, 79.
[476] MULLER, 2011, p. 284. Cet article est probablement le plus complet à ce jour, comprenant une présentation des sources grecques et une bibliographie très à jour de cette pratique peu documentée. Sur l'homicide, on consultera aussi avec profit : ECK B., *La Mort rouge. Homicide, guerre et souillure en Grèce ancienne*, Paris, Les belles Lettres, 2012.

lui-même le char, avec le désir manifeste de s'affirmer et de signer son crime, et ce d'autant plus que l'acte est clairement présenté comme politique. En effet, les trois accusatifs successifs « patrem, hostem, sanguinem » résument la transformation du statut d'Eucratide, son objectivation progressive pour atteindre le statut de trace. Le mot « hostem », comme enclavé dans les deux autres, nous choque par ses références militaires et institutionnelles : il s'agit de tuer l'ennemi de la nation, non de se débarrasser d'un rival ou d'assouvir une vengeance personnelle. L'emploi de la conjonction « velut », inutile quant au résultat de l'action et ne modifiant pas l'emploi du mot « hostem », introduit selon les choix que le commentateur voudra adopter, une distanciation critique prudente, une ébauche de comparaison permettant d'accentuer la rigueur de l'acte, ou encore une suggestion de la dimension volontairement ostentatoire de cet assassinat.

Que l'on songe au contexte : rentrant de campagne, accompagné de la troupe, le fils, qui partage dans des conditions que nous ignorons la charge du pouvoir, tue le père. Comment justifier la mort du héros, du prince puissant et combattant, si ce n'est en l'accusant du pire des crimes politiques, du plus incroyable, ce qui permettra d'ailleurs de le rendre crédible. Car on mesurera l'horreur du crime à celle de son châtiment : l'outrage au corps est donc une nécessité calculée, de même que l'abandon du corps. Mais il n'y a nulle Antigone dans ces montagnes du Pakistan ou d'Afghanistan pour rétablir le respect des lois sacrées.

O. Coloru, un des rares à s'être intéressé aux causes de cet assassinat, préfère l'envisager comme un acte politique motivé par une divergence d'analyse des dangers encourus par les Grecs d'Asie : Eucratide, tout à sa conquête de l'Inde, aurait négligé le danger nomade[477]. En admettant cette hypothèse, les modalités du crime, si disproportionnées et spectaculaires, l'accusation implicite de trahison dont Justin se fait l'écho, permettent d'envisager deux scénarios : celui d'une rivalité entre un père, dont la vaillante santé ne le conduit pas assez vite à abandonner le trône, et un fils ambitieux, rivalité compliquée de frustrations et de frictions dont nous n'avons pas témoignage ; mais aussi, pourquoi pas, une réelle trahison d'Eucratide, qui confronté à l'inéluctable avancée des nomades aurait pu vouloir se les concilier au prix d'une soumission temporaire, mais destinée à préserver sa présence au nord de l'Hindou Kouch ; Euthydème I^{er} n'avait-il pas agi de même avec Antiochos III, en lui promettant sa soumission, puis en s'en affranchissant après le départ du souverain séleucide ? Son fils, dans ce cas, sans doute moins fin stratège politique, n'aurait pu supporter un arrangement perçu comme un acte de faiblesse.

[477] Coloru, 2009, p. 229-230.

Faut-il cependant enfin accorder sa confiance au témoignage de Justin, et tirer des conclusions politiques, séduisantes mais que rien ne vient corroborer ? Au début de la comparaison entre Mithridate et Eucratide, Justin installait spectaculairement l'image du roi grec en héros invincible, comme si seul un détenteur de son sang pouvait être capable, quelques lignes plus loin, de l'abattre. 300 soldats menés par Eucratide, vainqueurs de 60 000 ennemis … il semblerait que ces chiffres extravagants n'aient jamais été critiqués ni remis dans un contexte militaire. Il n'est pas nécessaire pourtant de relever leur improbabilité stratégique : même une campagne de guérilla ne pourrait venir à bout de 60 000 hommes avec un aussi petit groupe de combattants : rappelons cependant pour mémoire et pour exemple qu'au siège de Jérusalem[478] Rome alignait 50 à 60 000 soldats, et selon Flavius Josèphe, les Juifs disposaient d'environ 25 000 hommes ; on sait quelle fut l'issue du combat. Le chiffre de 300 soldats est en revanche connoté de façon précise. Le romain Justin ne pouvait ignorer que le premier Sénat comportait 300 membres, que la première légion était constituée de trois centuries de cavaliers, le sénat de Carthage lui-même aurait compté 300 membres ; quant à l'historien, il se souvenait certainement des 300 Spartiates aux Thermopyles, du bataillon sacré de 300 Thébains, des 300 hoplites entourant Cyrus selon Xénophon[479], des 300 cavaliers qui accompagnent Attinas le gouverneur de Bactriane et dont Quinte Curce nous rapporte qu'il tomba dans une embuscade[480]. La liste n'est pas close. On songe bien-sûr à la division ternaire, que G. Bloch[481] avait en son temps remarqué et avant que la théorie trifonctionnelle ne la détaillât ; mais la persistance d'un tel chiffre, notamment en contexte héroïque, paraît relever du cliché, du lieu commun historique.

Faut-il pour autant retirer tout crédit à Justin ? Nous ne connaissons pas les sources de Trogue Pompée, nous ne pouvons nous fier qu'à ses intentions dont les contours se discernent ici aisément : Eucratide est un grand guerrier, peu importe quels furent ses exploits réels et comment la rumeur les déforma, il fut assassiné, dans des conditions atroces qui en raison de leur référencement à d'autres faits historiques voire à la tragédie (la mort d'Agamemnon dans l'Orestie) peuvent paraître suspectes. Tout le reste n'est qu'hypothèses. Reste qu'une fois encore, aux yeux d'un historien antique, violence, passion politique, désir incontrôlé d'accession au trône, *hubris* même, se conjuguent pour décrire le comportement de ces Grecs des confins du monde civilisé, tout proches de la barbarie, si lointains qu'en définitive

[478] HADAS-LEBEL, 1990, p.218.
[479] XENOPHON, An., I, 1.
[480] QUINTE CURCE VIII, 1, 3.
[481] BLOCH, 1883, chap. I, II et III en particulier.

s'impose facilement la tentation de les décrire en usant d'archétypes héroïques ou mythiques[482].

Malgré ou à cause de cet effort littéraire, il est légitime de se demander pourquoi les historiens antiques se sont aussi peu consacrés aux Grecs d'Asie. C. Rapin, au détour d'une page, se pose lui-aussi la question[483]. Question légitime d'historien qui ne peut se retenir de laisser percer sa déception devant le peu de sources antiques écrites. C. Rapin envisage alors deux hypothèses : un manque d'informations, et un désintérêt véritable pour la Bactriane prise en elle-même (ainsi, ce n'est pas la Bactriane qui intéresse Polybe, mais l'Anabase d'Antiochos III dont la Bactriane n'est qu'une étape). C. Rapin conclut que les deux hypothèses sont toutes deux vraisemblables. L'Asie centrale grecque était périphérique pour les historiens antiques, ses rois n'étaient que des souverains tout au plus connus par leur nom, mais dont le pouvoir semblait insignifiant et sans poids sur le destin du monde qui se jouait, lui, en Méditerranée. Sans les *topoi* littéraires, qui seuls le rendent intéressant aux yeux des Anciens, nous ne saurions presque rien d'Eucratide, le plus puissant des rois de Bactriane.

Synthèse : Les Rois grecs d'Asie centrale régnaient dans un environnement régional hostile. Plusieurs des peuples voisins, Sakas et Parthes entre autres, étaient clairement désireux de s'emparer de leurs possessions. D'autres, notamment les Sogdiens, les Bactriens, les Indiens, furent les sujets des rois grecs mais on ignore dans quelle proportion leur soumission fut volontaire. Ces peuples furent longtemps ignorés ou peu étudiés par la recherche historique, l'intérêt qui leur porté est récent : Parthes, Sogdiens et Bactriens sont encore à découvrir. Les rois grecs ont laissé d'eux une image belliqueuse omniprésente dans la numismatique et dans l'historiographie antique. Ils furent confrontés à un état de guerre quasi permanent, comme le confirment leur environnement hostile et le destin de leurs possessions qu'ils conquirent ou durent défendre contre différentes peuples : Parthes, Scythes, Indiens. Les stratégies utilisées par eux relèvent probablement non pas d'une adaptation aux

[482] Voir le résumé des diverses hypothèses relatives à cette mort, dans BOPEARACHCHI, 1993, p. 34 : certains historiens considèrent que le roi a été assassiné par son fils, d'autres par le fils de Démétrios. Dans le premier groupe, dès le XIX^{ème} siècle, les noms d'Hélioclès, Apollodote, voire Platon (Narain) ont été avancés ; Tarn et Bivar soutiennent la deuxième hypothèse et pensent qu'il a existé au Moyen Âge une traduction de Trogue Pompée dont se serait servi notamment Chaucer, mettant en cause « Emetrius, roi de l'Ynde ». Je pense pour ma part que toute l'analyse de cet événement est faussée par une donnée insuffisamment prise en compte : la dimension littéraire et référencée du récit qui devient en fait un archétype tragique. En tant que tel, le récit peut être crédible : le fils d'Eucratide, sans doute Hélioclès d'après les recherches numismatiques d'O. Bopearachchi, aurait tué son père, et l'horreur du parricide aurait entrainé a posteriori une construction narrative héroïque puis tragique.

[483] RAPIN, 1992b, VI, p. 298.

terrains, mais d'une adaptation aux circonstances : dans un premier temps, comme le révèle le siège de Bactres, ils n'avaient certainement pas les moyens de se battre contre une puissante armée, organisée et équipée comme les armées équivalentes présentes sur les rivages de la Méditerranée ; ils choisirent donc une stratégie purement défensive et attentiste, se contentant d'attaques ponctuelles et utilisant à plein la nature accidentée du terrain.

Dans cette perspective, la réutilisation des places-fortes jadis tenues par les Achéménides et la préservation puis l'agrandissement d'une cité comme Aï Khanoum correspondent à une volonté de mailler le territoire de fortifications passives et dissuasives. Par la suite, quand la Bactriane fut perdue, la tactique fut sans doute moins statique et dut reposer sur des armées plus mobiles où la cavalerie tint un rang important. Les rois s'affirmèrent tous comme chefs de guerre, d'une façon systématique et unique dans le monde hellénistique : les épithètes guerrières, les représentations monétaires, les choix des divinités tutélaires sont en cohérence sur ce point. Leurs troupes, dont il faudrait sans doute minimiser le nombre (en tout cas l'évaluer en ne tenant pas compte de l'expédition d'Alexandre comme critérium de taille) furent probablement composées de mercenaires dans une proportion impossible à évaluer aujourd'hui, mais certains indices donnent à le penser, au même titre que la logique d'ailleurs. Cependant, il ne faudrait pas surestimer les conquêtes des Grecs : l'Antiquité n'en a pas perçu la véritable importance, mais il se pourrait que les historiens contemporains, inversement, exagèrent leur étendue, notamment en ce qui concerne l'invasion de l'Inde. Le destin tragique d'Eucratide démontre d'ailleurs que seule la dimension emblématique et archétypale des rois grecs d'Asie intéressait les Anciens.

IV) Gouverner le royaume

Comment le roi gouvernait-il ses territoires ? Quelques indices de la vie de cour nous sont parvenus ; le souverain faisait l'objet d'un probable culte royal, à la cour comme à l'extérieur. Des indices de la présence politique des reines ont été conservés ; des corégents furent associés à la gestion des territoires. Palais et trône étaient des manifestations de la puissance royale, comme dans l'empire séleucide. Ce dispositif politique permettait une gestion administrative et économique qui s'appuya plus sur les populations présentes antérieurement à l'autonomie politique des Grecs d'Asie que sur une colonisation de peuplement.

1) Le roi et son entourage

IV.1.1 La vie de cour

La vie de cour d'un roi grec d'Asie, l'existence même d'une cour royale, nous sont inconnues. Alors que la vie de cour macédonienne (pour nous en tenir à ce seul domaine) nous est connue par des textes de Polybe et de Diodore, dans le domaine asiatique seuls quelques indices de cette réalité politique essentielle dans le monde hellénistique[484] sont observables. Il paraît invraisemblable, d'ailleurs, que les souverains grecs n'aient pas eu de cour autour d'eux[485] : succédant aux Achéménides et aux Séleucides qui régnaient sur une cour vaste et progressivement hiérarchisée, ils étaient en outre voisins des cours indiennes dont des représentations nous ont été transmises par les plaques d'ivoire découvertes à Begram.

Cette ville, située dans la plaine afghane de la Kapisa, à 60 km au nord de Kaboul, fut fortifiée par Alexandre le Grand qui en fit son Alexandrie du Caucase[486]. Les fouilles menées à Begram par des archéologues différents, J. et R. Hackin, J. Meunié, R. Ghirshman,

[484] Afin de ne pas surcharger cette étude, nous renvoyons à l'abondante bibliographie de SAVALLI-LESTRADE, COGITORE, 2000, p. 313-360.

[485] Ajoutons, brièvement, car la documentation historique est abondante, que la vie royale hellénistique et les aspects formels qui la caractérisent (palais, diadème, sceptre, rituel et culte, jusqu'aux vêtements et aux coiffures) ont laissé une trace durable sur l'empire romain et sur l'empire byzantin, puis à travers eux sur les royautés européennes médiévales. Pour une analyse historique et sociologique de la cour royale, voir KRUEDENER, 1973 : l'auteur développe une pertinente analyse de la cour royale en tant que centre politique, administratif, symbolique et représentatif voir théâtral du pouvoir.

[486] BERNARD, 1982, p. 217-242.

permirent à J. et R. Hackin de mettre au jour en 1937 un trésor composite et spectaculaire constitué d'éléments de mobilier en ivoire, de verreries, de médaillons modèles d'orfèvrerie, de laques chinois[487]. Parmi les ivoires, une dizaine de plaques représentent des décors que l'on s'accorde désormais à considérer comme des scènes de palais[488]. Scènes de banquets, scènes intimes entre femmes, ces fines plaques de 7 à 8 cm de haut et de 13 à 20 cm de large, sont des scènes de joie et de lascivité dans un riche décor, vécues par des femmes couvertes de bijoux et aux cheveux artistiquement ouvragés. Les difficultés de datation du site, non résolues, obligent à envisager une large fourchette temporelle, du I^er^ siècle avant notre ère au IV^ème^, de même que l'origine indienne des ivoires interdit de les présenter pour des illustrations de la vie de cour des rois grecs. Mais nous tenons peut-être ici une évocation, idéale sans doute mais dans des proportions inconnues, de la vie de cour telle qu'elle se déroulait aux frontières mêmes des royaumes grecs, et à laquelle peut-être, mais le saurons-nous un jour, les derniers souverains indo-grecs régnant dans le Pakistan actuel se seraient convertis.

Ces rois grecs ne répugnèrent sans doute ni aux arts ni aux raffinements. On devine ainsi le luxe dont ils s'entouraient aux richesses de ce même trésor de Begram : qu'il s'agisse d'un trésor caché par peur d'ennemis ou d'envahisseurs (hypothèse de J. Hackin), d'un entrepôt de type commercial (hypothèse de S. Mehendale) ou d'un dépôt votif fait par des nomades (hypothèse de P. Veyne)[489] on ne peut qu'être ébloui par la richesse et la qualité des objets. Qui d'autre qu'un roi, si ce n'est un sanctuaire (en ce cas les objets pourraient être des cadeaux royaux), pouvait accéder à la possession de tels objets ? Les verres retiennent particulièrement l'attention : très probablement d'origine romaine mais manufacturés à Alexandrie,[490] ils témoignent tout d'abord de la persistance des rapports entre l'Égypte, restée centre de diffusion et de rayonnement culturel pour les milieux hellénisés d'Orient. Mais la complexité et la variété des techniques employées[491] font de ces pièces des objets d'exception

[487] Pour une description du contexte historique des fouilles Hackin, voir : OLIVIER-UTARD, 2003, p. 107-125.

[488] Présentées ainsi dans l'ancien guide du Musée de Kaboul DUPREE, DUPREE HATCH, MOTAMEDI, 1974, p. 41 et par CAMBON, JARRIGE, 2007, p. 244-246.

[489] CAMBON, JARRIGE, 2007, p. 90. Nous relayons ici les trois hypothèses que P. Cambon résume dans sa présentation du trésor de Begram, et plus spécifiquement des ivoires ; pour une bibliographie détaillée de ces ivoires, voir CAMBON, JARRIGE, 2007, p. 210-211. Il n'existe pas d'indice archéologique permettant de trancher la question de façon décisive ; cependant, compte tenu de la profusion de trésors monétaires découverts dans la région, il paraît logique de privilégier les hypothèses formulées par J. Hackin, celle de P. Veyne pouvant aussi se justifier tant le trésor est composé d'objets de provenances et de natures différentes.

[490] CAMBON, JARRIGE, 2007, p. 94 : l'auteur s'appuie sur les résultats des analyses du Centre de Recherche sur les Archéomatériaux (Centre Ernest Babelon).

[491] DELACOUR, 1993, p. 53-71 : l'auteur s'attache, après avoir évoqué les circonstances de la découverte des verres, à ceux qui sont aillés, gravés, en relief, et aux différentes techniques mises à contribution.

dès leur origine : vases à décor de résille, flacons ichthyomorphes, pâte du type millefiori sont cependant éclipsés par les gobelets peints, conservés à Paris ou à Kaboul. L'un d'entre eux, conservé à Kaboul, décrit une chasse (sans doute aux léopards) [492] : cette scène ne pouvait avoir valeur d'évocation que pour quelques membres de l'aristocratie heureux de retrouver dans un objet de prix la marque des privilèges de leur caste[493].

IV.1.2 Des portraits officiels ?

Nous ne connaissons pas les portraits officiels royaux et statufiés des souverains grecs. Or le portrait royal, dont nous n'avons en Asie que des exemples monétaires, n'était pas qu'une autre façon d'affirmer le pouvoir du souverain, de marquer l'espace politique et symbolique du royaume, il était aussi souvent un objet prouvant la sollicitude des sujets. Comme le rappelle J. Ma, les cités érigeaient des statues, les troupes en faisaient parfois de même, et parfois de simples individus. Les *sunganika* notamment, monuments familiaux privés, étaient dressés par de hauts fonctionnaires ou des amis des rois, des membres de la famille royale ou parfois le roi lui-même[494].

Une seule statue de roi nous est parvenue, sans que nous ayons d'ailleurs de certitude quant à son attribution. Découverte au cours de fouilles clandestines à Aï Khanoum, en juin 1998, il s'agit d'une tête d'homme. C'est un probable exemple de sculpture acrolithe, une technique très usitée dans l'Antiquité : la tête et les extrémités du corps étaient en pierre ou en faïence, la structure du corps était alors en bois. Le visage est ici haut de 32, 9 cm, présente des traits pleins, sans barbe ni cheveux, et l'on peut penser que le chef s'ornait d'un casque[495]. Par comparaison avec des portraits monétaires, O. Bopearachchi[496] attribue cette tête à Démétrios, fils d'Euthydème. Énigmatique, car ne bénéficiant d'aucune inscription ni détail caractéristique, la tête en faïence témoigne d'une présence probablement royale dans le temple principal d'Aï Khanoum. Faut-il en déduire que le roi accompagnait la statue du dieu, en tant qu'*isothéos*, ou encore que le roi bénéficiait par sa présence en ces lieux du culte rendu

[492] Voir dans le dossier iconographique n° 125.
[493] Voir BRIANT, 1991, p. 211-255.
[494] MA, 2000, p. 157 : « Ces statues ont parfois été dressées par des hauts fonctionnaires et des Amis du roi ; d'autres sont dues à des membres de la famille royale, voire au roi lui-même. À Pergame, sur 18 statues royales, 3 sont érigées par des Attalides, 11 par des individus – par exemple le « vizir » Ménogénès a dressé des statues de toute la famille royale. » Lire également le compte-rendu des conférences données par J. Ma : MA, 1999-2000, p. 95.
[495] Voir dans le dossier iconographique n° 82.
[496] BOPEARACHCHI, 1998, p. 23-30.

à Zeus, dans des circonstances comparables à celles qui transparaissent dans le décret de Téos ?[497]

IV.1.3 Épithètes, honneurs, culte royal : quelques indices

La dédicace d'Héliodote à Hestia pour le salut d'Euthydème et de Démétrios relève du même désir d'hommage volontaire et courtisan[498]. Certes, la statue qui supportait le poème est perdue, et n'était pas celle du souverain, mais la dédicace tout entière paraît n'avoir été versifiée que pour plaire et rendre hommage à Euthydème et son fils Démétrios. Découverte à 100 kms d'Aï Khanoum, au Tadjikistan, la dédicace est entourée de bien des incertitudes archéologiques quant à sa précise localisation d'origine[499]. Cependant, il paraît très probable que celle-ci aurait été placée sur un autel construit dans un bois sacré. Rédigée en vers grecs, des tétramètres trochaïques, elle indique qu'une communauté hellénophone importante, fin III^{ème} siècle-début II^{ème} siècle avant notre ère, vivait en ces lieux et y pratiquait ses cultes.

> « L'autel parfumé que voici, c'est pour toi, déesse vénérable, illustre entre toutes,
> Hestia, que, dans le bois sacré de Zeus, plein de beaux arbres, il l'a construit
> et honoré de libations et de sacrifices éclatants, Héliodotos,
> afin que le plus grand de tous les rois, Euthydémos,
> ainsi que son fils -glorieux vainqueur-, le remarquable Démétrios,
> dans ta bonté tu les préserves de toute peine, avec l'aide de la Fortune aux divines pensées[500]. »

Commentant le texte, P. Bernard écrit que : « Le poème va bien au-delà des éloges justement mérités par les succès d'Euthydème, au-delà même des hyperboles inhérentes à l'expression poétique. Il donne l'impression d'avoir été rédigé dans un cercle de cour où l'emphase du compliment est le mode normal pour parler du souverain ou s'adresser à lui. Celui qui est destiné à Euthydème " le plus grand de tous les rois" flotte comme une bannière sur presque tout un vers. J'ai montré que le qualificatif de *Kallinikos* appliqué à Démétrios

[497] CHANIOTIS, 2007. Commentaire de ce décret chez CAPDETREY, 2007, p. 378.
[498] BERNARD, PINAULT, ROUGEMONT, 2004, p. 227-356 ; ROUGEMONT, 2012, p. 255-258.
[499] Ce fait est habituel dans la région, tant le pillage et les ventes clandestines brouillent les pistes.
[500] Traduction effectuée par George Rougemont : BERNARD, PINAULT, ROUGEMONT, 2004, p. 333.

avait ses lettres de noblesse littéraire et ne tendait à rien moins qu'à faire du jeune prince un nouvel Héraclès. Aussi verrais-je volontiers dans le dédicant Héliodote un officier royal, appartenant à l'entourage proche du souverain, l'un de ses familiers dévoués à sa personne et à sa famille qu'il honorait du titre d' " Ami " »[501].

Si rien ne vient étayer l'hypothèse d'un acte émanant d'un gouverneur, ou d'un haut fonctionnaire, la logique et l'omission du nom de famille rendent probable une telle attribution. La dédicace serait un acte courtisan et peut-être de cour, voulue et financé par un riche et important vassal du roi et de sa famille. Elle correspond aussi aux images guerrières que la littérature lagide de cour diffusait, magnifiant dans le roi un souverain victorieux et protecteur : « … l'action militaire victorieuse est comme une prérogative du roi hellénistique, tout comme ses victoires dans les *agônes* (attestées par les *Hippika* de Posidipe) sont le signe de la faveur divine »[502]. Mais quand les Grecs d'Alexandrie assimilaient le roi à Apollon[503], protecteur des arts, les Grecs d'Asie choisissaient Héraclès, comme le souligne P. Bernard. Faut-il voir dans cette différence la trace des conditions rudes d'existence, la reconnaissance de la précarité de la position grecque en Bactriane, nouvellement indépendante et si menacée ?

Cette dédicace est un des rares témoignages d'un possible culte royal en Asie centrale grecque. L. Martinez-Sève[504] la considère comme une marque de respect et fidélité, suivant en cela l'avis de P. Bernard. Faut-il cependant attendre d'avoir des sanctuaires, des rituels, des calendriers liturgiques, des listes de prêtres, pour que nous puissions affirmer qu'un culte royal existait ? Prier pour Euthydème et Démétrios, les recommander à la déesse du foyer Hestia, et d'une certaine façon affirmer ainsi leur statut de souverains protecteurs régionaux, semble une attitude fort proche de celle rencontrée en milieu séleucide où des offrandes étaient effectuées pour la vie du souverain. Un glissement progressif des dieux au roi s'opère d'ailleurs et participe de l'élaboration du culte royal avant qu'une assimilation ait lieu et qu'un culte soit spécifiquement rendu au souverain[505], pour aboutir, comme à Babylone, sous Antiochos III, au fait que les offrandes soient effectuées au roi en remplacement des dieux tutélaires habituels[506].

[501] BERNARD, PINAULT, ROUGEMONT, 2004, p. 351-352.
[502] BARBANTANI, 2010, p. 234.
[503] Silvia Barbantani rappellle dans le même article que Ptolémée IV Philopator est déclaré « roi excellent à la lance et dans les arts » ; BARBANTANI, 2010, p. 235.
[504] MARTINEZ-SEVE, 2010b, p.14; FEYEL, FOURNIER, GRASLIN-THOME, KIRBIHLER 2012, p. 211-233.
[505] CHANIOTIS, 2007, p. 157.
[506] MICHEL, WIDMER, 2010, p. 82-83.

À Téos, cité d'Asie Mineure, en 203, la cité met en place un culte à Antiochos III et à la reine Laodice et rédige le décret accordant au roi les honneurs divins :

« Qu'à côté de la statue de Dionysos soient érigées deux statues en marbre aussi belles que possible et conformes au caractère sacré, représentant le roi Antiochos et sa sœur la reine Laodikè, afin que ceux qui ont octroyé à la cité et à son territoire un statut sacré, inviolable et libre, qui nous ont exemptés des impôts et accordé cette faveur au peuple et à l'association des artistes de Dionysos, afin qu'eux, avec Dionysos, prennent part au temple et aux autres actions cultuelles, soient conjointement les sauveurs de notre cité et conjointement nous accordent de bonnes choses »[507].

Même sans cette assimilation, puis ce remplacement final, c'est toujours une protection que le dédicant privé ou le peuple attendent par l'intermédiaire des rituels et des prières spécifiques. Dans le cas de la dédicace d'Héliodote, nous serions sans doute dans une étape intermédiaire vers l'instauration d'un culte monarchique bactrien ; la dédicace serait le signe que se mettait en place le cadre de la vénération royale associée à celle d'une déesse, en attendant l'élaboration d'une vénération spécifique dont nous n'avons pas de preuve.

En ce sens, les Gréco-Bactriens n'auraient pas différé des autres peuples hellénistiques, et il aurait même été surprenant qu'ils fussent les seuls à n'avoir pas adopté de semblables comportements religieux et civiques. En revanche, la rapidité avec laquelle les Gréco-Bactriens auraient agi est plus surprenante. En milieu séleucide l'établissement d'un culte dynastique par Antiochos a été pensé, programmé, organisé par une volonté d'État, sans doute sur le modèle observé en Égypte[508]. On ne sait pas exactement quelle est la date de l'instauration du culte royal à Antiochos III : selon L. Capdetrey[509], 205 ou 200 marqueraient ses débuts, sous l'influence d'ailleurs du modèle lagide. Si la dédicace trouvée sur un autel à Hestia date des années 195-192 av. J.C.[510], il faut reconnaître un exemple supplémentaire de la circulation des idées et des innovations au sein du monde hellénistique, mais surtout une remarquable réactivité de la Bactriane à l'innovation d'Antiochos. Euthydème se serait soumis à Antiochos après la campagne des années 209-206, à l'issue du siège de Bactres et peut-être de Zariaspa ; voici donc que seulement quelques années plus tard, le même roi mettrait ou aurait déjà mis en place un culte royal dynastique, et certains des *Philoi* l'entourant agiraient afin d'installer des attitudes comparables à celles que la cour

[507] CHANIOTIS, 2007, p. 155.
[508] CAPDETREY, 2007, p. 322-323.
[509] CAPDETREY, 2007, p. 323.
[510] BERNARD, PINAULT, ROUGEMONT, 2004, p. 333-337.

d'Antiochos aurait adoptées. Voudrait-on trouver une preuve de la liberté des Gréco-Bactriens à l'égard d'Antiochos qu'on l'observerait ici, en même temps que se dessine une sorte de conscience identitaire par roi interposé, ou du moins la conscience d'être dépendant et protégé par un souverain spécifique indépendant du souverain séleucide. Le souverain séleucide, par une ironique ruse de l'histoire, aurait donc fourni à son prétendu vaincu Euthydème le modèle religieux de l'affirmation de son pouvoir sur un territoire contesté.

L'usage des épithètes associées aux rois est bien connue dans les milieux lagides et séleucides. Outre l'épithète de *Kallinikos* attribuée dans la dédicace d'Héliodote à Démétrios, fils d'Euthydème 1[er] que P. Bernard rattache à Héraclès[511] , les épithètes de *Dikaios, Théos* et *Sôter* sont fréquemment employées en Asie centrale[512]. Mais plus encore que leur usage, consistant pour l'essentiel à affirmer la fonction protectrice sur un territoire qui est sensé l'accepter, la multiplicité même de ces épithètes surprend car, sur les monnaies des rois grecs d'Asie, leur présence est quasi constante, à la différence de ce que l'on constate en milieu séleucide, par exemple.

À partir du travail d'O. Boppearachchi, F. de Callataÿ et C. Lorber ont établi des listes d'épithètes monétaires particulièrement significatives et révélatrices[513]. Si certains souverains séleucides en sont dépourvus, par exemple Seleucos I[er], II, IV, Antiochos II, III, Molon, Achaios, pratiquement tous les souverains gréco-bactriens en sont pourvus[514].

Gréco-Bactriens et Indo-Grecs	**Épithètes royales** Tetra = tétradrachme, ob = obole, br = bronze, dr = drachme, st = statère. Les épiclèses sont reprises à l'identique, donc presque toujours au génitif.	**Références**
Antiochos II (sél.) (c. 261-246)	*Nikatoros*	Bopearachchi 1998, no. 2 (tetra. sous Agathocle)
Diotote I et II (c. 250-230)		Bopearachchi 1998, nos. 75-119
	Soteros	Bopearachchi 1998, nos. 259-60, 296 (tetra. sous Agathocle et Antimaque)

[511] BERNARD, PINAULT, ROUGEMONT, 2004, p. 347.
[512] MARTINEZ-SEVE, 2010b, p.14-16.
[513] CALLATAŸ, LORBER, 2011, p. 434-449.
[514] CALLATAŸ, LORBER, 2011, p. 445-448, d'après BOPEARACHCHI, 1991, et BOPEARACHCHI, 1998b.

Euthydème I[er] (c. 230-200)		Bopearachchi 1998, nos. 120-85
	Theou (tetra. sous Agathocle et Antimaque)	Bopearachchi 1998, nos. 261, 297-8
	Aniketou	Bopearachchi 1991, pl. 8, J (tetra. et br. sous Agathocle)
Euthydème II (c. 185-180)		Bopearachchi 1998, nos. 216-29
Agathocle (c. 185-170)		Bopearachchi 1998, nos. 230-1, 234-55 (tetra., dr.et br.)
	Dikaiou	Bopearachchi 1998, nos. 232-3 (tetra. et dr.)
Pantaleon (c. 185-180)		Bopearachchi 1998, nos. 262-73 (br.)
Antimaque I [er] (c. 174-165)	*Theou*	Bopearachchi 1998, nos. 274-95 (tetra., dr., ob. et br.)
Apollodote I[er] (c. 175-165)		Bopearachchi 1991, pl. 11, A (tetra.)
	Soteros	Bopearachchi 1998, nos. 299-390 (dr. et br.)
Démétrios II (c. 175-170)		Bopearachchi 1998, nos. 391-5 (tetra.)
Antimaque II (c. 174-165)	*Nikephorou*	Bopearachchi 1998, nos. 396-429 (dr.et br.)
Eucratide I[er] (c. 170-145)		Bopearachchi 1998, nos. 430-60, 612-7 (tetra., dr., ob.et br.)
	Megalou	Bopearachchi 1998, nos. 461-525, 530-611 (st., tetra., dr. et br.—posthume)
	Megas	Bopearachchi 1998, nos. 526-9 (tetra.-posthume)
Eucratide II (c. 145-140)		Bopearachchi 1998, nos. 618-24 (tetra.)
	Soteros	Bopearachchi 1998, no. 625 (tetra.)
Platon (c. 145-140)	*Epiphanous*	Bopearachchi 1998, nos. 627-31 (tetra.)
Hélioclès I[er] (c. 145-130)	*Dikaiou*	Bopearachchi 1998, nos. 632-81 (tetra., dr. et br.)
Ménandre I[er] (c. 155-130)	*Soteros*	Bopearachchi 1998, nos. 682-965 (tetra., dr. et br.)
Zoilos I [er] (c. 130-120)	*Dikaiou*	Bopearachchi 1998, nos. 966-80 (tetra., dr. et br.)

Agathocléia (c. 135-125)	*Theotropou* (dr. et br.)	Bopearachchi 1998, nos. 981-6
Straton I^{er} (c. 125-110)	*Soteros*	Bopearachchi 1998, nos. 989-93, 1012–7
	Soteros (kai) Dikaiou	Bopearachchi 1998, nos. 994-8 (tetra.)
	Epiphanous soteros	Bopearachchi 1998, nos. 999-1011, 1018-24 (tetra.)
Lysias (c. 120-110)	*Aniketou*	Bopearachchi 1998. nos. 1025-55 (tetra., dr. et br.)
Antialcidas (c. 115-95)	*Nikephorou*	Bopearachchi 1998, no. 1056-137 (tetra., dr. et br.)
Hélioclès II (c. 110-100)	*Dikaiou*	Bopearachchi 1998, nos. 1139-57 (tetra., dr. et br.)
Polyxène (c. 100)	*Epiphanous Soteros*	Bopearachchi 1998, no. 1158(tetra., dr. et br.)
Demetrios III (c. 100)	*Aniketou*	Bopearachchi 1998, no. 1159 (br.)
Philoxène (c. 100-95	*Aniketou*	Bopearachchi 1998, nos. 1160-214 (tetra., dr. et br.)
Diomède (c. 95-90)	*Soteros*	Bopearachchi 1998, nos. 1215-40 (tetra., dr. et br.)
Amyntas (c. 95-90)	*Nikatoros*	Bopearachchi 1998, nos. 1241-53 (dr. et br.)
Épandre (c. 95-90)	*Nikephorou*	Bopearachchi 1998, nos. 1254-9 (dr. et br.)
Théophile (c. 90)	*Autokratoros Dikaiou*	Bopearachchi 1991, pl. 48, I-J Bopearachchi 1998, nos. 1260-62 (tetra.) et (tetra. br.)
Peucolaos (c. 90)	*Dikaiou kai Soteros*	Bopearachchi 1991, pl. 48, I (tetra. et br.)
Nikias (c. 90-85)	*Soteros*	Bopearachchi 1998, nos. 1263-8 (tetra., dr. et br.)
Ménandre II (c. 90-85)	*Dikaiou*	Bopearachchi 1998, nos. 1269-71 (dr.)
Artémidore (c. 85)	*Aniketou*	Bopearachchi 1998, nos. 1272-84 (tetra., dr. et br.)
Archébios (c. 90-80)	*Dikaiou Nikephorou*	Bopearachchi 1998, nos. 1285-316 (tetra., dr. et br.)
Hermaios (c. 90-70)	*Soteros*	Bopearachchi 1998, nos. 1326-521(tetra., dr. et br.)
Télèphos (c. 75-	*Euergetou*	Bopearachchi 1991, pl. 60, B-F (tetra. et br.)

70)		
Apollodote II (c. 80-65)	*Soteros*	Bopearachchi 1998, nos. 1522-33, 1574-92, 1603-13 (tetra., dr. et br.)
	Soteros kai Philopatoros	Bopearachchi 1998, nos. 1534-69, 1593-1602 (dr. et br.)
	Megalou Soteros kai Philopatoros	Bopearachchi 1998, nos. 1570-3 (tetra.)
Hippostrate (c. 65-55)	*Soteros*	Bopearachchi 1998, nos. 1614-23, 1631-46 (tetra., dr. et br.)
	Megalou Soteros	Bopearachchi 1998, nos. 1624-30 (tetra.)
Dionysios (c. 65-55)	*Soteros*	Bopearachchi 1998, nos. 1647-53 (dr. et br.)
Zoilos II (c. 65-35)	*Soteros*	Bopearachchi 1998, nos. 1654-86 (dr. et br.)
Apollophane (c. 35-25)	*Soteros*	Bopearachchi 1998, nos. 1687-95 (dr.)
Straton II (c. 40/35-25)	*Soteros*	Bopearachchi 1998, nos. 1696-1745 (dr.)

Deux de ces épithètes se caractérisent par leur emploi prédominant en Asie centrale : *Dikaios* et *Sôter*. Sur l'ensemble des relevés monétaires effectués par les auteurs, *Dikaios* apparaît 16 fois, dont neuf pour les rois gréco-bactriens ; *Sôter* 28 fois, dont 18 en milieu asiatique. Enfin, *Aniketos* n'est employé que par les rois grecs d'Asie. Les historiens, dans leur recherche des filiations dynastiques, ont voulu utiliser ces épithètes pour les ordonner selon une cohérence familiale : cependant, l'omniprésence de *Sôter* pour les 11 derniers rois indo-grecs laisse songeur, et paraît peu compatible avec l'éventualité d'une dynastie unique.

Les Grecs d'Asie paraissent avoir employé l'épithète *Sôter* (18 fois sur 50), comme un appel désespéré à la protection du roi. C'est toute l'histoire, d'ailleurs, du monde gréco-bactrien et indo-grec qui transparaît en filigrane : après la victoire sur le pouvoir central séleucide et la préservation d'une fragile indépendance, le pouvoir spectaculairement s'affirme avec Euthydème (*Theos*) et surtout son fils ; puis des conquêtes avec Démétrios permettent de s'affirmer *aniketos*, avant que ne s'installent des temps confus dont émergent Eucratide (*Megas*), épithète que même Ménandre I^{er} ne reprend pas, et qui ne sera utilisé une dernière fois qu'à la toute fin de la présence grecque, parmi tous les appels à un *Soter*

protecteur, comme s'il fallait conjurer l'inéluctable déclin par des rêves de puissance désormais impossible. Bien peu de rois, 8, se présentent comme des législateurs et donc des sources de justice, si l'on accorde à l'épithète *Dikaios* cette valeur ; les Grecs d'Asie manquèrent-ils de temps ? Cependant, il est vrai que nous ne savons pas exactement comment les épiclèses royales étaient choisies ou attribuées et peut-être certaines d'entre elles furent-elles plus des souhaits que des constatations (songeons à l'épiclèse *Dikaios*, mal venue dans le cas d'Hélioclès, s'il est vrai qu'il tua son père Eucratide).

On pourra s'étonner de la prudence de ces quelques conclusions : si les épiclèses divines ont été étudiées et commentées[515], les épiclèses royales sont moins documentées. Parfois, nous connaissons les raisons pour lesquelles elles furent attribuées, comme dans le cas célèbre de Ptolémée I[er], qualifié de Sôter par les Rhodiens [516] qu'il avait contribué à préserver de Démétrios Poliorcète[517]. Cependant, de tels renseignements sont rares, et l'on ignore le plus souvent dans quelles circonstances les épiclèses étaient conférées aux souverains hellénistiques.

Un chercheur a récemment tenté de systématiser les différentes épiclèses royales des lagides, sans doute les souverains hellénistiques sur lesquels la documentation historique est la plus fournie[518].

« I. Qualificatifs d'efficacité—bienveillance

S'insèrent dans cette catégorie les qualificatifs: Nikephoros (sept), Sôter (trois), Évergète (deux), Basileus Megas (deux), Épiphane (un), Eucaristos (un), Epaminas te Aigypto (un) et Philopatris (un).

Ces qualificatifs des surnoms officiels sont relatifs à des actions censées être positives des monarques lagides. Ils représentent, au fond, une forme d'exaltation des qualités individuelles.

II. Qualificatifs de référence familiale

S'intègrent dans ce groupe les cas de Philopator (neuf), Philadelphe (sept), Philométor (six), Philométor Sôter (trois) et Eupator (un). Ces surnoms évoquent directement un proche direct

[515] BELAYCHE, BRULE, FREYBURGER, LEHMANN, PERNOT, PROST, 2005 : ouvrage issu d'un colloque organisé par les facultés de Rennes et Strasbourg.

[516] PAUSANIAS 1, 8, 6.

[517] DIODORE, 20, 84.1; 88.9, 96.1–3, 98.1, 9.2. 2.

[518] DAS CANDEIAS SALES, 2010. L'article est en français, le chercheur est portugais. En page 207 de son article, un très synthétique tableau résume toutes les épiclèses royales dont les souverains lagides ont été honorés.

du souverain. À travers lui, le souverain régnant reconnaît sa liaison avec lui (père, mère ou frère, sœur).

III. Qualificatifs de réincarnation humaine

Entrent dans cette catégorie les qualificatifs Alexandre [I et II] (deux), Neos Philopator (deux), Évergète [II] (un), Sôter [II] (un) et César (un).

Ces surnoms officiels impliquaient une « réincarnation » humaine des anciens rois ou gouvernants en leurs successeurs. Par le nouveau nom, on captait les aptitudes du passé.

IV. Qualificatifs d'incarnation divine

Nous nous référons à Dionysos (un), Néos Dionysos (un) et Néa Isis (un). Il s'agit de noms qui dénotent l'incarnation d'une divinité (hellénique ou égyptienne). Ces premiers relèvent de la sphère du transcendant, signe de la captation des attributs et des qualités des dieux invoqués »[519].

Dans certains cas, une concordance avec un événement historique est envisageable, et expliquerait la raison pour laquelle une épiclèse serait accordée au roi : Ptolémée I[er] aurait donc sauvé les Rhodiens, mais Arrien[520] et Quinte Curce[521] prétendent qu'il aurait sauvé Alexandre. L'épiclèse serait en tout cas justifiée par un exploit salvateur. Ptolémée IV, V, VIII, IX, pourraient avoir été gratifiés d'épiclèses (Σωτήρ, Νιχηφόρος) en raison de leurs victoires sur des ennemis ou des rebelles.

En revanche, dans d'autre cas, Ptolémée X, Ptolémée XI ou Ptolémée XII, une connexion avec un événement glorieux est difficile à trouver, et l'épiclèse guerrière et laudative Νιχηφόρος paraît une pure flatterie, ou un souhait.

Mais le plus souvent, les épiclèses sont des formules de propagandes stéréotypées, comme le donne à penser le fait qu'il y en ait si peu, et qu'elles soient interchangeables, ou encore l'emploi de Philopator pour 9 souverains désireux d'affirmer leur appartenance dynastique, de Philadelphe pour ceux qui se sont mariés avec leur sœur suivant l'usage pharaonique (Ptolémée II, par exemple). J. Das Candeias Sales conclut ainsi : « Dans notre perspective, il n'est pas pertinent de déterminer avec exactitude si tous les rois démontrèrent, de fait, les qualités - ou les défauts - auxquels leurs noms, titres et surnoms font allusion. […] L'important est, donc, de comprendre que toutes les éventuelles exagérations, formules laudatives ou critiques systématiques ont été, d'un côté, des contributions essentielles à la

[519] Das Candeias Sales, 2010, p. 206.
[520] Arrien 6, 11,3.
[521] Quinte Curce, 9.5.21.

définition de l'image idéale du roi et, d'un autre, le produit de l'image déjà construite. C'est dans cette dimension que la titulature et l'onomastique sont des composantes politiques et idéologiques et qu'en elles convergent incontestablement des intentions propagandistes »[522].

L'épiclèse royale, qu'elle émane d'une cité, de l'entourage du roi, ou probablement aussi du roi lui-même, est un acte politique mêlé d'une conception religieuse propre aux royautés hellénistiques, qui s'affirme très nettement en milieu égyptien ou certaines reines, par exemple, sont appelées « Grande déesse » Μεγάλη Θεὰ (Cléopâtre III), « Nouvelle Isis » Νεὰ Ἴσις (Cléopâtre VII). C'est néanmoins avec beaucoup de circonspection qu'il faut observer le système hiérarchisé des épiclèses en milieu bactrien que F. Widemann a construit.

Nous ne savons pas comment les rois grecs se sont répartis et, sauf pour les premiers rois gréco-bactriens (Diodote I[er], II, Euthydème) rarement comment les successions ont eu lieu ; aussi F. Widemann désire-t-il organiser une présentation cohérente des monnaies, notre principale source d'information sur les souverains. L'effort de structuration n'était concevable qu'à l'époque de W.W. Tarn, car, paradoxalement, nous manquions de témoignages concrets, épigraphiques ou archéologiques, et F. Widemann a raison de relever que beaucoup d'hypothèses de l'historien écossais étaient invérifiables[523] ; ce à quoi F.L. Holt rétorque malicieusement, retournant la critique à son auteur : « The work, however, is (by the author'own admission) uneven, speculative, and essentially narrative in its approach »[524]. F. Widemann est effectivement le continuateur des méthodes de W.W. Tarn ; F.L. Holt conteste simplement mais justement la construction intellectuelle à laquelle F. Widemann se livre pour ordonner le désordre réel des rois, des dates, des successions : « He posits a formal system of epithets (« épiclèses ») peculiar to Bactria, which allegedly were conferred by this Bactrian council as legal indicators of rank among co-ruling kings. To make this work, Widemann must arbitrarily switch the epithets normally assigned to Diodotus I and II, and suppose that Eucratides I did not adopt the requisite epithet *Theos* because the council refused to grant to him »[525]. F.L. Holt pointe ici le début du procédé par lequel F.Widemann parvient à recomposer le puzzle grec d'Asie et une citation de l'auteur permettra mieux d'en comprendre le mécanisme : « Ce titre de Théos, dans les trois cas connus, a pris le sens, particulier à la Bactriane, de roi qui a la préséance sur un ou plusieurs autres, reprenant au fond le concept achéménide de « roi des rois », de seul roi divinisé, mais sans lui donner la forme iranienne,

[522] DAS CANDEIAS SALES, 2010, p. 214.
[523] WIDEMANN, 2009, p. 9.
[524] HOLT, 2012b, p. 151. Toute la critique émise par le savant est très pertinente, mais le ton est trop souvent ironique pour que nous développions la citation.
[525] HOLT, 2012b, p. 152.

dont l' « étiquette », proskynèse, costume, était odieuse aux Macédoniens et aux Grecs » [526]. L'auteur force l'interprétation, car rien ne vient justifier l'affirmation selon laquelle *Theos* est employé d'une façon propre à la Bactriane, rien ne prouve qu'à la différence de toutes les autres royautés hellénistiques, la royauté gréco-bactrienne avait adopté un système hiérarchisé reposant sur les épiclèses[527]. Faisant fi de la volonté affichée des Grecs de rester des Grecs, toujours et partout et notamment en Bactriane, l'auteur justifie son affirmation par une référence au monde achéménide (là encore sans qu'une seule étude historique sur la notion de « roi des rois » ne soit utilisée[528]). Pourtant, F. Widemann rappelle tout aussitôt combien les Grecs étaient hostiles aux manifestations royales achéménides, par trop orientales ; la contradiction ne trouve pas de solution : tantôt les Grecs suivent les usages perses, tantôt ils les refusent.

Or, s'il y a des indices forts d'une persistance du substrat iranien dans le domaine religieux (par le biais du zoroastrisme) ou démographique (rappelons la présence de noms iraniens à Aï Khanoum), de nombreux indices provenant des monnaies mêmes de ces souverains (les noms, l'emploi de la langue grecque, les dieux tutélaires) donnent à penser que si les rois grecs s'adaptèrent, se firent même compréhensibles aux populations locales par le bilinguisme, ils restèrent grecs, jusqu'à la fin de leur présence politique. Ce n'est sans doute pas dans l'idéologie royale qu'il faut chercher la présence achéménide, ou perse antérieure, mais dans la vie quotidienne, dans la gestion militaire et administrative, dans la conception d'une communauté de vie qui intègre l'élément iranien, au point de lui laisser le temple principal d'Aï Khanoum, d'adopter la brique et le pisé, certaines des habitudes architecturales achéménides dans la construction des palais. F. Widemann, tout à sa démonstration et à son effort de synthèse, invente ainsi un organisme centralisateur, ou une habitude propre à la Bactriane et qui aurait perduré durant toute la période grecque. C'est dommage, car ainsi sont oubliés des aspects importants et novateurs de son ouvrage : par exemple, l'auteur fait le lien avec les envahisseurs nomades qui succèdent aux Grecs, établissant une jonction

[526] WIDEMANN, 2009, p. 124.

[527] WIDEMANN, 2009, p. 129 : «Ainsi Théos, épiclèse honorifique personnelle, est devenu un titre réservé (dans l'empire gréco-bactrien) aux rois de Bactriane proprement dite, marquant leur supériorité sur les rois cooptés pour gouverner d'autres territoires. »

[528] BRIANT, 1996, p. 322-359 détaille précisément les rapports, les titulatures, les devoirs et les donations reçues qui concernaient le cercle « des hommes du roi » pour reprendre l'expression de l'auteur. Mais une telle organisation était possible dans un État fort et hiérarchisé, image qui n'est pas celle donnée par le monde gréco-bactrien. Cependant, nous manquons encore de précisions quant à certaines titulatures royales, comme « roi de Perse », expression sur laquelle P. Briant fournit plusieurs hypothèses, ne sachant laquelle privilégier (BRIANT, 1996, p. 195-196).

intéressante entre les périodes ; et ses connaissances numismatiques forcent souvent le respect.

L'impression de désordre, les probables coups d'État, révoltes, les conquêtes variées et la multiplication des rois en Inde donnent en réalité l'image d'un émiettement, image bien contraire à la possibilité d'une telle homogénéisation des titres. Mais lorsque l'on a posé en prémisse, suivant en cela W.W. Tarn justement, qu'il existait un empire gréco-bactrien, formule bien ronflante pour ce qui semble avoir été surtout une ambitieuse aventure militaire, il n'est plus d'autre choix que de plier le réel aux nécessités de sa démonstration.

Nous sommes ainsi en présence d'indices pouvant donner à penser qu'il y eut bien un culte royal en Asie centrale grecque. Pour en avoir confirmation, il nous faudrait un temple, des dédicaces votives et peut-être aussi un collège de prêtres. Mais l'archéologie n'a pu mettre à jour des sanctuaires royaux clairement identifiés : L. Martinez-Sève[529] signale trois sanctuaires grecs découverts en Bactriane, celui de Dil'bergine, dit des Dioscures, celui de l'Oxus à Takht-i Sangin, et celui d'Aï Khanoum, et elle écarte le premier pour des raisons de datation et d'attribution imprécise. Il n'est pas possible de savoir avec précision quels cultes se déroulaient dans les deux autres, sinon que le sanctuaire de Takht i-Sangin était dédié au dieu local de l'Oxus et celui d'Aï Khanoum à Zeus[530]. La conclusion de L. Martinez-Sève, en l'état actuel des recherches, est la seule qui s'impose vraiment : « Faute de sources plus explicites, on ne peut cependant les considérer comme des sanctuaires »[531].

IV.1.4 Ménandre I^{er} et le culte royal

Un dernier indice, fort controversé, nous permet de penser qu'il existait bien des cultes royaux pratiqués selon des modalités grecques en Asie centrale. Rappelons les données du problème : Plutarque, dans un paragraphe de son ouvrage *Les Préceptes Politiques*, tente de convaincre un hypothétique souverain des bienfaits de la douceur, de la bonté et de la justice pour soumettre les peuples à sa volonté ; à l'appui de sa thèse, il cite deux exemples antithétiques : Denys le jeune et Ménandre. « Au contraire, lorsqu'un certain Ménandros, qui avait régné avec douceur sur la Bactriane, mourut en campagne, les cités, après lui avoir rendu les honneurs funèbres en commun, se disputèrent ses restes et ne se mirent d'accord

[529] MARTINEZ-SEVE, 2010b, p. 9-13.
[530] Ce dernier sanctuaire abrita probablement des portraits royaux, à défauts de statues ; voir BERNARD, 1994a, p. 107-108, n°3.
[531] MARTINEZ-SEVE, 2010b, p.13.

qu'avec peine pour se séparer en partageant ses cendres également et lui élever chacune un tombeau[532]. »

Nous avons discuté plus haut des difficultés d'interprétation des textes de Plutarque, inhérentes à la qualité littéraire même de ces lignes[533] ; mais il ne s'agit plus de critiquer l'excessive opposition entre les deux souverains, dont on peut se demander si elle n'aurait pas commandé la rédaction du texte et forcé le trait afin de parvenir à une symétrie parfaite des comportements contraires. Ce texte, court et peu précis, (Où Ménandre est-il mort ? Quelles étaient les villes à se disputer ses cendres ? Contre qui se battait-il ? Plutarque évoquait-il bien Ménandre I[er], ou un second Ménandre que la numismatique a identifié ?) a persuadé beaucoup d'historiens de la conversion au bouddhisme de Ménandre. Un chercheur aussi avisé et connaisseur de la région qu'O. Bopearachchi[534] consacre ainsi deux pages et demie, pleines de conviction et presque de fougue, à défendre la thèse du bouddhisme de Ménandre. Après avoir évoqué le fait que le texte bouddhiste *Milindapañha* donne au roi qui s'entretient avec le sage Nagasena le nom du roi grec, O. Bopearachchi rappelle que, d'après Plutarque, Ménandre serait mort lors d'une campagne militaire : « Faut-il pour cela récuser le témoignage du *Milindapañha* sur le bouddhisme de Ménandre ? Certainement pas, et le texte de Plutarque est à cet égard d'autant plus convaincant qu'il rapporte à propos de Ménandre, sans le comprendre, un authentique fait bouddhique : à la mort du roi, les villes du royaume se seraient partagés ses reliques, non sans d'âpres rivalités, et lui auraient dressé des monuments. On reconnaît dans ce texte la célèbre dispute qui mit aux prises les rois indiens pour la possession des reliques du Bouddha, le partage qui s'ensuivit et la construction, pour les abriter, de ces reliquaires monumentaux que sont les stûpas. Même s'il ne s'agit que d'une légende qu'aurait recueillie Plutarque, elle remonte à une époque plus ancienne que la version palie du *Milindapañha*, et elle n'aurait de toute façon pu prendre naissance si les bouddhistes n'avaient pas considéré le roi comme protecteur de leur foi »[535].

Enfin, la monnaie conservée au British Museum, seule et unique monnaie portant une prétendue roue du Dharma attribuée à Ménandre, vient souvent conclure et semer le doute, alors que nous disposons de milliers de monnaies de ce roi, toutes à iconographie grecque ou faisant référence à des divinités grecques. Or ce dernier indice d'une éventuelle conversion de Ménandre n'est pas lui-même sans ambiguïté : J. Auboyer, dans un article consacré au *chakra*

[532] PLUTARQUE, *Préceptes Politiques*, 28, p.136.
[533] Voir la partie concernant les sources.
[534] Certes, O. Bopearachchi a co-écrit l'ouvrage et n'est sans doute pas responsable de l'écriture de chaque page, mais il n'est pas douteux qu'il en a toujours supervisé les éléments scientifiques.
[535] BOPEARACHCHI, FLANDRIN, 2005, p. 226-228.

indien, relevait les occurrences de cette arme dans les témoignages de l'épopée indienne, puis dans des récits de voyageurs. *Chakra* désigne en effet le symbole religieux de la toute puissance associé au roi *cakravardin*, « seigneur de la roue » et symboliquement du monde, mais surtout le *chakra* est la roue du char, et enfin une arme redoutable de jet : « On sait combien multiples sont les interprétations du mot cakra, qui recouvre aussi bien la roue sous sa forme utilitaire qu'une arme de jet, ou bien le symbole de la souveraineté universelle, celui de la prédication de la Loi bouddhique en ce qu'elle a d'œcuménique, ou encore celui de la vie, des renaissances au cours du samsara, du cycle des saisons, de l'Année, etc. […] (L'arme) se présente sous l'aspect d'un large anneau de fer ou d'acier dont le dos, qui forme le bord intérieur, a l'épaisseur d'un couteau ordinaire, dont le bord extérieur comporte un tranchant très acéré formé par la coupe en biseau de l'une des faces. C'est en termes techniques un " couteau orbiculaire ", ou plus simplement un palet. On en connaît les effets terrifiants par certains textes brahmaniques : Râma, Visnu et d'autres personnages divins ou épiques s'en servent dans les combats pour trancher les têtes des ennemis, lesquelles, en raison d'une coupure nette et soudaine, restent pendant un moment sur les épaules des victimes avant de tomber ; ainsi Kâlidâsa décrit cette attaque dans le *Raghuvamsa* VII, 43. Mais autant la roue est fréquemment représentée, autant l'arme de jet paraît rare dans les figurations anciennes »[536]. L'arme reste en fonction jusque dans le début du XIX^{ème} siècle, fascinant et terrorisant en même temps les observateurs britanniques qui relèvent son efficacité : portée par paquets autour du bras, du cou ou parfois au sommet des chapeaux, les Indiens l'utilisaient pour attaquer en la jetant à la main, avec le doigt ou avec un propulseur. Redoutablement coupant, le *chakra* tuait mais surtout blessait et mutilait.

Le *chakra* arme de jet n'est représenté à date ancienne que dans quelques sculptures datant des premiers siècles de notre ère occidentale, tandis que les stupas ne font pas état de leur usage ; J. Auboyer, seule source historiographique à notre connaissance sur ce sujet, n'avance aucune hypothèse sur cette discrétion. En revanche, l'objet reste associé à des représentations religieuses, et l'on sait combien en Inde celles-ci sont conservatrices : ainsi Durga arbore un chakra dans une de ses mains, en compagnie de ses autres attributs guerriers que sont la massue, l'arc et les flèches, par exemple. Un exemple montrera combien cet aspect du chakra est passé inaperçu ; le catalogue de l'exposition présentée au Musée Guimet et consacrée aux chefs d'œuvre du Delta du Gange présente deux statues de Durga datant du XI^{ème} siècle et provenant des collections du Bengladesh : toutes deux combattent un démon

[536] AUBOYER, 1965. p. 119-120.

buffle et le dominent ; néanmoins, bien qu'utilisé en même temps que le trident, la massue, l'épée, la flèche, l'arc, le croc, l'étendard … le chakra n'apparaît identifié que comme un disque, ou encore un lacet (?) [537]. C'est dans la représentation religieuse que le chakra comme arme de jet est resté le plus longtemps employé, jusqu'à notre époque où les artisans indiens le reproduisent encore, scrupuleusement et probablement sans réellement comprendre la signification et l'usage de l'objet [538]: c'est avec étonnement que l'on constate, d'ailleurs, que transportée à Java l'iconographie de Durga reste la même, au point que la statue présentée dans la cella de Shiva à Borobudur et datée du IX^{ème} siècle est une parfaite synthèse de l'arme *chakra* et de l'instrument roue[539].

Tous les *chakras* ne sont évidemment pas des armes de jet : ainsi, ceux associés à Vishnu pouvaient être des plaques votives que les pèlerins laissaient dans les sanctuaires[540]. Mais à trop vouloir que le chakra soit une roue du Dharma, c'est-à-dire un signe religieux ou symbolique, on oublie aisément qu'il pouvait être un objet banal, et surtout une arme. Les monnaies grecques d'Asie centrale montrent, elles aussi, au revers, des arcs, des carquois et des massues : certes, l'objet est alors à double sens, puisqu'il est également associable à un dieu ou une déesse, mais il est aussi un instrument courant aisément identifiable. Il aurait donc été bien plus cohérent pour un guerrier comme Ménandre I^{er} de faire graver sur un bronze, monnaie banale, une arme qu'utilisaient sans doute ses troupes auxiliaires indiennes, plutôt qu'un symbole religieux non pas bouddhiste mais culturel et védique que les disciples du Bouddha historique reprennent comme ceux de Mahavira (fondateur du jaïnisme) parce qu'appartenant au fond culturel indien de l'époque.

Malgré l'avis d'O. Bopearachchi, nous pensons que le bouddhsime de Ménandre n'est pas prouvé, bien qu'il soit plus intéressant, voire plus productif intellectuellement, d'imaginer un Ménandre bouddhiste, originalité dans l'histoire des royautés hellénistiques, qu'un Ménandre grec se faisant enterrer et honorer selon les modalités grecques habituelles. Ainsi, en vertu d'un glissement sémantique, les cendres deviennent des reliques, qui nécessitent des reliquaires, les reliquaires sont placés dans des stupas, et donc Plutarque a désigné des

[537] BOUSSAC, LEFEVRE, 2007, p. 262.
[538] Voir dans le dossier iconographique n° 114 et 115.
[539] Voir dans le dossier iconographique n° 113.
[540] E. Berliet et B. Faticoni en présentent ainsi la description : « Généralement carrées ou rectangulaires, rarement de forme ronde, ces plaques portent, sur une face, la figure de Vishnu accompagnée de ses parèdres ; sur l'autre côté, un motif floral décore le centre de l'objet et à l'intérieur des pétales se répartissent les images des dix incarnations majeures de Vishnu. » La notice ne cite pas le chakra, et pourtant, sur la reproduction, apparaît une plaque rectangulaire sur laquelle prend place un chakra en forme de fleur à dix pétales. LEFEVRE, BOUSSAC, 2007, p. 230.

stupas[541]. Et puisque nous sommes résolument et uniquement en milieu indien, la référence à la célèbre « guerre des reliques », qui obligea les disciples à partager en huit les cendres du Bouddha, est évoquée comme preuve alors qu'elle est une coïncidence due à l'esprit de lucre[542]. Enfin, Plutarque aurait recueilli sur Ménandre une rumeur, aimablement requalifiée de légende, dont l'origine serait bouddhique ; si l'existence de la légende n'est pas remise en cause, en vertu d'une identité décidée a priori entre celle du Bouddha et celle de Ménandre, puisque celle du Bouddha est avérée[543], celle de Ménandre le serait aussi. Le recours à la logique ne peut convaincre que si l'on part du principe que Ménandre fut bouddhiste, que l'on décida à date antique d'affirmer ce bouddhisme (supposé par les seuls modernes) avec une référence à la mort du Bouddha historique (la qualification de « légende » est d'ailleurs un moyen permettant d'affirmer qu'un acte de propagande a été effectué).

Partons de présupposés différents : les cités se sont réellement querellé autour des cendres, il s'agit peut-être du seul fait historique contenu dans le paragraphe de Plutarque.[544] Certes, le texte perd une grande part de son originalité, car dès lors la conduite des cités s'explique par la volonté de capter les restes afin de construire des sanctuaires royaux, et surtout d'obtenir de lucratives exemptions fiscales en une sorte de « retour sur investissement » dont l'historiographie nous présente de nombreux cas. G. Aperghis rappelle ainsi que les temples étaient des agents économiques importants dans le monde séleucide : « The temples were proprietors of buildings and arable land and owned slaves,

[541] O. Bopearachchi ne franchit pas ce seuil, mais d'autres n'ont pas hésité, ainsi BANERJEE, 1920, p.21 ; le mot grec est traduit dans une parenthèse : (=stupas). Pour sa part, O. COLORU disserte longuement, p. 249-251, du bouddhisme de Ménandre, commentant la seule et unique monnaie de ce roi, une pièce de bronze conservée à Londres, sur laquelle figure une roue du Dharma. Rappelons qu'il s'agit d'un symbole d'une grande banalité dans l'Inde de ces siècles, commun à tous les courants de pensée, que le Bouddha historique et ses disciples l'ont utilisé car il permettait d'évoquer la Totalité, et que le mot « Dharma » a lui-même en pali de si nombreuses dénotations que l'on a envie de le comparer au « res » cher aux latinistes. Nul besoin non plus d'évoquer le Mahavamsa, la grande chronique de Ceylan, dont la rédaction est très postérieure à la période et qui pose de nombreux problèmes textuels d'établissement, ni les contacts entre la philosophie grecque et les textes bouddhistes, probables mais non avérés avec suffisamment de certitude pour que l'on puisse affirmer que l'une (laquelle, d'ailleurs ?) a influencé l'autre. Cependant, O. Coloru reste fort prudent dans son interprétation du texte de Plutarque.

[542] De nos jours encore, la crémation de certains dignitaires bouddhistes peut donner lieu à des scènes surprenantes : sur le bûcher même du 16ème Karmapa, troisième dignitaire en importance du bouddhisme tibétain, en 1981, Sitou Rimpoché s'empara d'un organe sortant du bûcher et l'emporta dans son monastère, prémisse d'une querelle de succession qui n'est pas encore close entre deux prétendants au titre de 17ème Karmapa. L'histoire du bouddhisme, tant tibétain que chinois et japonais, foisonne hélas de ces actes, sans qu'il vienne à l'esprit de qui que ce soit d'imaginer une quelconque référence à la scène primitive de « la guerre des reliques ».

[543] Jusqu'à l'existence des reliques, puisque deux reliquaires au moins ont été découverts depuis le XIXème siècle : voir SCHUMANN, 1999, p. 292.

[544] La « douceur » d'un roi hellénistique est une notion qu'il semble difficile d'admettre, à moins de la relativiser en comparant le comportement de ce roi à l'hybris ou à l'autoritarisme ordinaires de ces temps antiques.

livestock and other moveable wealth. They earned revenue in money and kind both from contributions by individuals in respect of cult and from their own property. They also received financial support at times from the kings, particularly for building and maintenance. Temple revenue paid for the cult of the gods and for the maintenance of large numbers of personnel in the gods' service, some of whom manufactured the goods and foodstuffs that were required. An important part of temple revenue went towards prebend payments to a variety of officials and others associated with the temples and another part towards ration allotments to officials responsible for certain functions. Prebends and allotments might not even require the performance in person of the duties associated with the corresponding functions. They were, in essence the 'shares' of citizens of the cities in the enterprise 'Temple' and here was a lively market in the buying, selling and renting of fractions of prebends and ration allotments »[545]. Les exemptions fiscales n'étaient pas rares, notamment lors de fêtes religieuses[546].

Quel intérêt une cité pouvait-elle nourrir à héberger un sanctuaire royal ? En plus de l'honneur concédé à la cité, des retombées économiques sont espérées si le sanctuaire fait office de banque ou d'établissement de change, et des pèlerinages peuvent être organisés ou encore des concours lors des fêtes religieuses[547]. Mais aussi, la cité est sous l'œil du souverain qui, s'il agit avec autant de soin que les Séleucides, intervient dans la vie administrative et économique des temples, comme le montre la tablette de Kutha, datée des débuts du règne de Séleucos IV[548] et relatant les conditions d'un don royal aux prêtres d'un sanctuaire ; Antiochos III eut, quant à lui, le plus grand soin du choix des prêtres du culte royal, nommant grands-prêtres des agents royaux, sans doute des *philoi*, transformés ainsi en propagandistes zélés du pouvoir[549].

Dans le contexte d'écriture des traités de Plutarque, de telles explications étaient inutiles ; gageons que le lecteur avait parfaitement compris les raisons pour lesquelles ces cités se disputaient un tel honneur royal, et la seconde partie du paragraphe, celle qui évoque l'enterrement du roi mort à la guerre, et donc incinéré comme il était couramment d'usage en cas de campagne militaire ou de bataille[550], devait apparaître comme vraisemblable et valider la vérité de la première partie : il existe des rois doux et bons, aimés de leurs sujets, c'était ce que Plutarque voulait faire accroire.

[545] APERGHIS, 2004, p. 108.
[546] APERGHIS, 2004, p. 162.
[547] APERGHIS, 2004, p. 108.
[548] CAPDETREY, 2007, p. 183.
[549] CAPDETREY, 2007, p. 322-324.
[550] Nul besoin, par conséquent, d'imaginer un bûcher bouddhiste.

2) L'entourage du roi et les lieux du pouvoir

IV.2.1 L'entourage immédiat : les reines

Les reines du monde hellénistique dont nous avons conservé la biographie, voire le nom seulement, sont peu nombreuses ; en Asie centrale, seuls deux noms, et beaucoup de questions irrésolues, interrogent les historiens. De quelques informations disposons-nous sur ces deux reines ?

Agathocléia, probable reine de Ménandre I[er], a peu suscité l'intérêt des historiens. En effet, il n'y a plus depuis longtemps d'enjeux chronologiques autour de sa personne, car en tant qu'épouse de Ménandre I[er] sa datation est approximativement connue et elle ne peut aider à affiner celle de son époux ; en revanche, l'existence d'une reine-régente pose la question du rôle politique de l'épouse d'un roi grec.

A.K. Narain[551], par exemple, ne lui consacre que quelques lignes rapides, la situant dans l'orbite de Ménandre, son époux supposé, et de Straton, son très probable fils. Depuis le XIX[ème] siècle, en effet, ce lien entre Ménandre et Straton ne fait plus guère de doute[552], mais en l'absence de toute information, comme souvent en Asie centrale, nous en sommes réduits à des hypothèses : son nom d'Agathocléia semble indiquer qu'elle aurait été la fille d'Agathocle, et qu'elle serait donc une princesse.

Mais si cette hypothèse paraît logique, elle n'est en rien certaine. Agathocle n'était pas un nom rare, et un tel mariage n'aurait été possible qu'après l'accession de Ménandre au trône, à moins que Ménandre n'ait été un général d'Agathocle, ou l'un de ses *philoi*. Or nous ne savons rien de tout cela.

L'analyse numismatique à laquelle se livre O. Bopearachchi établit en revanche de façon fiable le statut de régente. Si un temps A. Cunningham a pu envisager qu'Agathocléia ait été la femme de Straton, au motif que les deux profils se présentaient au droit conformément aux habitudes monétaires hellénistiques en pareil cas, les monnaies de Straton montrent une évolution qui ne laisse pas de doute. Après un temps d'apparition conjointe des deux profils, Agathocléia disparaît pour laisser une place exclusive à Straton : ainsi le portrait

[551] NARAIN, 1957, p. 272.
[552] CUNNINGHAM , 1884, p. 256.

de la reine d'abord, puis le nom dans les légendes disparaissent[553]. De la même façon F. Widemann observe que les légendes grecques et kharosthi des monnaies d'Agathocléia se répartissent en quatre phases, qui font bien apparaître une évolution logique :

1) D : ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΑΓΑΘΟΚΛΕΙΑΣ
   R : Mahajarasa tratasa dhramikasa Stratasa
2) D : ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΘΕΟΤΡΟΠΟΥ ΑΓΑΘΟΚΛΕΙΑΣ
   R : Mahajarasa tratasa dhramikasa Stratasa
3) D : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΩΤΗΡΟΣ ΣΤΡΑΤΩΝΟΣ ΚΑΙ ΑΓΑΘΟΚΛΕΙΑΣ
   R : Mahajarasa tratasa Stratasa Agathukriae
4) D : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΩΤΗΡΟΣ ΣΤΡΑΤΩΝΟΣ ΚΑΙ ΑΓΑΘΟΚΛΕΙΑΣ
   R : Mahajarasa tratasa dhramikasa Stratasa[554]

Et de fait, on peut en tirer la conclusion que graduellement, d'un pouvoir individuel affirmé, la régente aurait été conduite à s'effacer au profit de Straton.

Nous en sommes une fois encore réduits aux hypothèses quant à la façon dont elle assura cette régence. Le fait qu'elle ait fait graver un autre monogramme que celui de son mari Ménandre donne à penser qu'elle disposait d'une véritable volonté politique, sans doute au profit de son fils dont il fallait assurer l'autonomie face à la figure royale du père. La même volonté d'émancipation se ferait jour dans le choix des épithètes attribuées à Straton, si l'hypothèse d'O. Bopearachchi est juste : *Sôter*, la même épithète que celle choisie ou attribuée à Ménandre, correspondrait à une période juvénile, *Sôter Dikaios* et enfin *Epiphanos Sôter* achèveraient l'évolution[555].

La personnalité d'Agathocléia reste inconnue. La reine apparaît seule au droit sur une série de monnaies, selon une pratique qui n'est certes pas unique[556] dans le monde hellénistique, mais en tout cas limitée aux Séleucides et aux Lagides et inconnue à ce jour dans les monnaies d'Asie centrale. Faut-il en déduire une particulière originalité voire une force de caractère hors du commun ? Lorsque les numismates déclarent que Zoïlos I^{er} fut le successeur de Ménandre dans la plus grand part de ses anciennes possessions, et que Straton

[553] BOPEARACHCHI, 1993a, p. 35.
[554] WIDEMANN, 2009, p. 205.
[555] BOPEARACHCHI, 1993a, p. 35-36.
[556] On peut citer les admirables monnaies de Philistis, femme de Hiéron II de Syracuse, au III^{ème} siècle avant notre ère.

I[er] n'a recouvré celles-ci qu'à la fin de son règne[557], ils s'appuient sur l'analyse des monogrammes et de nombreuses hypothèses ; des surfrappes de monnaies de Zoïlos par Ménandre, on peut conclure à un conflit, mais comment conclure sur la nature de ce conflit, sa durée, l'intensité et les territoires mis en cause ? De la même façon, que peut-on conclure de la présence d'Agathocléia seule au droit des monnaies de Straton ? Ni l'âge de ce dernier, ni les capacités manœuvrières de la régente, ni les alliances, ni les bonnes ou les mauvaises fortunes qui se sont produites durant l'exercice de son pouvoir ne nous sont connues. Nous considèrerons donc, faute d'informations différentes, qu'Agathocléia était l'épouse de Ménandre, et la seule probablement.

Il n'y a pas de trace d'une éventuelle polygamie de Ménandre I[er], ni des autres souverains gréco-bactriens. Il est possible d'argumenter à partir de l'exemple d'Alexandre et des autres souverains hellénistiques et d'élaborer des hypothèses sur cette polygamie, mais nous entrerions dans une spéculation certes savante, mais incapable d'aboutir à des conclusions précises.

Agathocléia est identifiée, tant en grec qu'en karoshti, comme reine, et la présence de ce titre est une indication dont nous disposons finalement fort peu en milieu hellénistique, ce qui rend d'autant plus précieuse son apparition sur les droits en grec ou les revers des monnaies d'Agathocléia[558]. Il faut néanmoins considérer avec prudence ce terme de « reine ». Le titre de βασιλεύς est d'apparition récente dans l'histoire grecque : c'est après 306 qu'il est employé par les souverains hellénistiques, et dès cette date Phila, épouse de Démétrios Poliorcète, reçoit celui de βασίλισσα ; obtenu par proclamation officielle[559], le titre de reine n'en reste pas moins plus imprécis qu'on ne l'imagine de nos jours, dans nos sociétés hiérarchisées et judiciarisées : « La terminologie était loin d'être aussi précise dans le monde grec antique, principalement à cause de deux facteurs : a) la polygamie pratiquée par les cours hellénistiques ; b) l'absence d'une hiérarchie claire entre les différentes femmes apparentées

[557] WIDEMANN, 2009, p. 202-203.

[558] «Comme l'attestent plusieurs textes épigraphiques, l'épouse du roi porte le titre de reine, en grec *basilissa*. Un décret d'Ephèse l'indique pour Phila I alors que Démétrios ne règne pas encore sur la Macédoine ; une dédicace de Délos émanant d'un particulier, une inscription de Samos, un décret athénien et un autre de Cassandreia le mentionnent pour Phila II. Enfin une phiale, offrande de la reine à Délos et un décret athénien le révèlent pour Phthia. Ajoutons que Diodore de Sicile parlant d'Eurydice et de Philippe III Arrhidée écrit « les rois » (*tous basileis*). Les auteurs anciens précisent de qui la Basilissa est la fille ou l'épouse : c'est le cas pour pour Phila I, pour Chryséis et pour Laodice. C'est le cas également dans deux textes épigraphiques de Délos. Le premier est une dédicace déjà citée pour la reine Phila II ; on lit : Βασίλισσαν Φίλαν βασιλέως Σέλευκου βασιλέως δέ 'Αντιγόνου γυναίκα, "La reine Phila, fille du roi Séleucos, femme du roi Antigone...". Le second est un décret en l'honneur de Laodice qui est ainsi désignée : βασίλισσαν Λαοδίκην βασιλέως Σέλευκου γυναίκα δέ βασιλέως Περσέως, "La reine Laodice, fille du roi Séleucos, femme du roi Persée...". LE BOHEC, 1993, p. 237-238, dans un décret des Milésiens en l'honneur de la reine séleucide Apamè.

[559] BIELMAN SANCHEZ, 2003, p. 51.

aux rois.[…] En définitive, les sources grecques lorsqu'elles emploient le terme de « reine », l'attribuent à des épouses royales, des veuves royales ou à des filles de rois, sans tenir compte ni de la primauté chronologique de l'union matrimoniale, ni des fonctions ou des pouvoirs réels détenus par ces femmes, ni des critères hiérarchiques ou d'âge »[560].

F.Widemann estime cependant que l'attribution du diadème, le plus fréquent et le plus révélateur symbole royal pour les souverains hellénistiques, doit être contesté à Agathocléia au regard des certaines monnaies qui nous sont parvenues. La discussion est justifiée, mais use d'arguments bien faibles : une série de drachmes n'aurait pas de diadème mais un ornement de tête (ce qui paraît plausible, mais n'empêche en rien que d'autres monnaies présentent des bustes diadémés), une autre monnaie montre Agathocléia en compagnie de Straton diadémé, et la reine ne porterait de nouveau qu'un ornement de tête. Il est difficile, compte tenu de l'état des monnaies, et de leur dispersion chez différents propriétaires d'être aussi catégorique sur la base d'un aussi petit nombre d'artefacts ; à quoi il faut ajouter que d'autres monnaies peuvent au contraire conduire à des interprétations qui confortent l'hypothèse de la présence d'un diadème. Ainsi, ces deux monnaies nous permettraient même d'avancer qu'Agathocléia y figure avec une couronne plus spectaculaire encore que le diadème, posée sur la tresse de cheveux[561].

Quant à cette monnaie commune à Straton et Agathocléia, sur laquelle F.Widemann n'aperçoit aucun diadème dans la collection qu'il utilise en référence[562], elle affiche la présence manifeste d'un diadème dans un autre exemplaire que Pankaj Tandol présente sur son site internet coinindia[563].

[560] BIELMAN SANCHEZ , 2003, p. 43.
[561] http://www.wildwinds.com/coins/greece/baktria/kings/agathokleia/i.html
[562] WIDEMANN, 2009, p. 207 ; l'auteur néglige la présence des deux bandes de tissu rabattues vers l'avant qui indique la présence du diadème, Straton les ayant, lui, rabattues normalement vers l'arrière puisqu'il est au premier plan.
[563] Voir le dossier iconographique n°64.

Il n'y a pas donc de raison sérieuse pour dénier à Agathocléia son plein statut de reine, ni même envisager qu'elle n'ait pas exercé sinon un pouvoir dont nous ignorons l'étendue, du moins les apparences du pouvoir. Et l'apparition du portrait casqué d'Athéna sous le nom d'Agathocléia donnerait même à penser qu'elle aurait pu être associée au culte de cette déesse, comme Ménandre I[er], et par conséquent qu'elle aurait, elle aussi, prit une part au culte royal.

[564]

Les informations fiables dont nous disposons au sujet d'Agathocléia sont donc peu nombreuses : épouse très probable de Ménandre, au côté duquel elle n'apparaît toutefois sur aucune monnaie, elle est la régente de celui que l'on s'accorde à considérer comme son fils : Straton I[er]. Elle apparaît seule sur les droits de certaines monnaies, elle porte le titre de reine, et un diadème, elle disparaît progressivement des monnaies alors que Straton règne, ce qui donne à penser que la transition s'effectua sans interruption, et de façon régulière. Somme toute, on pourrait songer que cette régence fut efficace.

C'est encore une reine très mystérieuse, mais qui n'a sans doute jamais régné, qu'il faut évoquer pour terminer : Laodice, mère d'Eucratide I[er]. Celui-ci, vers 165 avant notre ère,

[564] Ici une monnaie différente : un bronze de standard indien, Agathocléia est nommée sur le droit, au-dessus du portrait de Ménandre, le revers présente Héraklès. Source : coinindia.

sans doute parce qu'il estime son pouvoir suffisamment consolidé ou parce qu'il n'a plus guère d'opposants à sa puissance, ajoute le titre de μέγας à ces épithètes, et fait battre deux monnaies commémoratives dédiées à ses parents.

Sur l'un et l'autre de ces tétradrachmes d'argent, les deux bustes d'Hélioclès et de Laodice sont au droit[565], et les légendes sont écrites au génitif, le roi Eucratide lui-même apparaissant au nominatif : cette absence du génitif pour Eucratide pourrait conduire à lire les légendes ainsi : « [fils] d'Hélioclès et de Laodice, le roi Eucratide le Grand ». Le roi en fonctions présente les attributs de sa charge, casque, cornes, diadème, mais pas son père qui est tête nue, tandis que sa mère est diadémée. Ce diadème a nourri bien des spéculations : par exemple, et pour ne pas surcharger l'étude, W.W. Tarn[566] voyait en Laodice la fille de Seleucos II et donc la sœur d'Antiochos III, et en Hélioclès un satrape ou un général[567] ; pour A. S. Hollis elle était la fille d'Antiochos III mariée une première fois à son frère Antiochos,

[565] Le choix du droit n'est sans poser problème, d'ailleurs : certains (comme WIDEMANN, 2009, p. 160) choisissent de voir le portrait du roi, quand BOPEARACHCHI 1991 choisit les parents. Je me range à ce dernier avis, car les monnaies commémoratives que nous a laissées la Bactriane, notamment celles d'Agathocles, présentent au droit le roi commémoré, au revers le roi qui commémore.
[566] TARN, 1938, p. 185.
[567] TARN, 1938, p.197.

puis à un satrape ou un ami d'Antiochos[568] ; selon F. Widemann, elle serait la veuve de Démétrios I[er][569].

Cependant, on a omis de remarquer que Laodice ne porte pas de titre de reine, et que son diadème est bien peu ostentatoire, voire très discret. S'il y avait une véritable volonté politique d'affirmer une filiation avec une famille royale séleucide, dont la subtilité des relations et des alliances serait en tout état de cause connues de bien peu d'habitants de Bactriane, pourquoi autant cacher le dit diadème et associer cette reine avec un personnage masculin sans importance politique, un Hélioclès qui n'aurait pour lui que d'avoir participé à la cour ou à la gestion du royaume ? Enfin, l'histoire grecque connaît une Laodice, épouse d'Antiochos III, et auteur d'une lettre célèbre à la ville de Téos[570], alors que le nom de Laodice n'est pas attesté autrement en Bactriane : sans doute peut-on découvrir dans cette constatation l'origine des spéculations qui entourent la mère d'Eucratide I[er], comme si l'argument *e silentio* avait encore frappé ; n'y-eut-il vraiment qu'une seule princesse, ou même une seule femme, dans ce II[ème] siècle avant notre ère, à s'appeler Laodice ? [571]

Je crois pour ma part qu'elle est reine, parce qu'Eucratide a décidé d'honorer sa mère discrètement du symbole de la royauté, et qu'un tel honneur, inapplicable à son père parce qu'il n'aurait jamais régné et qu'il ne devrait pas apparaître comme un rival, est révélateur d'une affirmation de la piété filiale en même temps que du désir d'honorer sa lignée. On sait enfin que les reines hellénistiques disposèrent parfois sinon d'un pouvoir, du moins d'un actif rôle politique et public : certaines ont reçu des ambassades, jouant un véritable rôle diplomatique pour seconder leur époux, d'autres se sont entremises pour des populations ou des soldats en danger, d'autres encore sont intervenues dans le domaine religieux en entretenant des sanctuaires, ou en les développant[572]. Cet évergétisme au féminin, qui humanisait le souverain et permettait de nouer des liens affectifs ou humains avec les peuples, était le fait d'une reine en titre, épouse première ou épouse unique du souverain ; nous ne savons rien des reines-mères. Laodice se serait-elle trouvée, en cas de veuvage d'Eucratide dont nous ne savons même pas qui il épousa, dans la position d'occuper ces fonctions face aux sujets de son fils ?

[568] HOLLIS, 1996, p. 161-164.
[569] WIDEMANN, 2009, p. 161.
[570] BIELMAN SANCHEZ, 2002, p. 80-82 : pour le texte de la lettre et son commentaire.
[571] Je partage ainsi l'avis de Narain qui conclut : « …there is no evidence to connect Laodice with the seleucid family only ; she may have belonged to some other family. » NARAIN, 1957, p. 75.
[572] BIELMAN SÁNCHEZ, 2003, p. 56-57.

IV.2.2 Corégence et filiation

Évoquée pour les souverains séleucides, la co-régence a été considérée par les historiens comme un système de gouvernement parfois appliqué en milieu séleucide. Le plus illustre exemple de cette pratique est sans doute la co-régence dont Séleucos gratifia son fils Antiochos I[er], pour des raisons romanesques et amoureuses si l'on en croit Plutarque, plus probablement en raison des difficultés que rencontrait Séleucos à gérer son royaume et dominer les peuples turbulents de l'est[573].

W.W. Tarn évoqua le premier la présence d'un co-régent en Bactriane auprès d'Euthydème, et fit le rapprochement avec les Parthes qui auraient, eux-aussi, suivi cet exemple ; la co-régence représentait alors un moyen facile d'expliquer la multiplicité de rois, l'abondance du monnayage en Asie grecque : « Undoubtedly he (Antimachus) was a sub-king under his father Euthydemus. The Seleucids had never employed a system of sub-kings of their own race when the heir-apparent governed the East he was in theory joint-king with his father of the whole kingdom and Babylon dated by the two jointly. Euthydemus

---

[573] PLUTARQUE *Dem.,* 38, 10-12 : « Ἐκ τούτου τὸν Σέλευκον ἐκκλησίαν ἀθροίσαντα πάνδημον εἰπεῖν, ὅτι βούλεται καὶ διέγνωκε τῶν ἄνω πάντων τόπων Ἀντίοχον ἀποδεῖξαι βασιλέα καὶ Στρατονίκην βασιλίδα, ἀλλήλοις συνοικοῦντας· οἴεσθαι δὲ τὸν μὲν υἱὸν εἰθισμένον ἅπαντα πείθεσθαι καὶ κατήκοον ὄντα μηθὲν ἀντερεῖν αὐτῷ πρὸς τὸν γάμον· εἰ δ' ἡ γυνὴ τῷ μὴ νενομισμένῳ δυσκολαίνοι, παρακαλεῖν τοὺς φίλους, ὅπως διδάσκωσιν αὐτὴν καὶ πείθωσι καλὰ καὶ δίκαια τὰ δοκοῦντα βασιλεῖ μετὰ τοῦ συμφέροντος ἡγεῖσθαι. Τὸν μὲν οὖν Ἀντιόχου καὶ Στρατονίκης γάμον ἐκ τοιαύτης γενέσθαι προφάσεως λέγουσι : « Là-dessus, Séleucos, réunissant une assemblée générale, déclara son intention et sa volonté de proclamer Antiochos roi et Statonice reine de tous les hauts pays, en les mariant ensemble. « Je pense, ajouta-t-il, que mon fils, accoutumé à m'écouter et à m'obéir en tout, ne fera pas objection à ce mariage, et, si ma femme répugne à cette union contraire à l'usage, je prie ses amis de lui faire comprendre et de la persuader qu'elle doit trouver beau, juste et utile ce que le roi estime tel. » Voilà, dit-on, quel fut le motif du mariage d'Antiochos et de Stratonice. » PLUTARQUE, *Vies parallèles*, traduction par R. Flacelière et É. Chambry. Le texte est intéressant, car pas un instant Antiochos n'est présenté comme autonome, bien qu'on lui conférât la puissance royale. La mesure semble même d'une grande banalité. Pour une discussion sur les causes et la portée de cette nomination, voir WILL, 1966, p. 88 et p. 268-271.

Ce système put connaître aussi quelques ratés, dont l'aventure de l'enfant-roi Antiochos est sans doute une preuve : LE RIDER, 1986, p. 412 : « La tablette cunéiforme publiée par Sachs et Wiseman nous apprend qu'entre le 23 octobre et le 20 novembre 175 Antiochos IV associa au trône son fils Antiochos et qu'il fit mettre à mort ce fils co-régent cinq ans plus tard, entre le 31 juillet et le 28 août 170. S'agit-il d'un fils par le sang qu'il aurait eu à Rome ou à Athènes ? En ce cas Antiochos IV aurait fait disparaître dès son arrivée à Antioche l'enfant-roi Antiochos, le fils de Séleucos IV. Mørkholm propose une autre possibilité : Antiochos IV, au moment de sa prise de pouvoir dans la capitale séleucide, aurait adopté et associé au trône son neveu l'enfant-roi et c'est ce fils adoptif, devenu peut-être « le point de ralliement d'une faction politique », qu'il aurait fait tuer en 170, préparant ainsi la succession de son propre fils, le futur Antiochos V, né probablement en 173. » ; mais l'exemple proposé par l'auteur est plus révélateur d'une succession préparée, avec association d'un enfant-roi au trône, que d'une véritable co-régence induisant un partage du pouvoir.

introduced a new state-form, in which a younger son might rule a definite part of the realm not as joint-king or as satrap but as sub-king, with the right of coining. We shall meet many sub-kings again ; they explain that standing numismatic puzzle, the large number of kings in the early period »[574]. Un cas au moins semble donner raison à W.W. Tarn : si l'on croit Justin, Euthydème serait mort en campagne, tué par son fils avec lequel il aurait partagé l'exercice du pouvoir : « Unde (l'Inde) cum se reciperet, a filio quem socium regni fecerat in itinere interficitur »[575]. Hélas, que faut-il entendre par « socium regni » ? Nous ignorons dans quelles conditions, dans quelles proportions ce fils parricide pouvait être associé au pouvoir ; il n'y a, en tout cas pour l'instant, aucune monnaie à l'effigie de deux personnages, associés au droit ou au revers. Le cas du futur Démétrios I[er] n'est guère plus déterminant : cité dans la dédicace à Hestia, il est gratifié d'une épithète, ce qui lui confère une importance indiscutable et laisse supposer une position officielle, un rôle dans la hiérarchie du pouvoir. Mais quel rôle : général de son père, héritier du trône en charge d'une sorte de cogestion des affaires du royaume ? La deuxième solution paraît peu compatible avec la personnalisation du pouvoir en Bactriane, et le culte royal qui entourait probablement le roi. La première solution paraît donc plus probable. A moins que nous admettions que le pouvoir personnel de Démétrios s'accommodait d'une zone d'influence personnelle qu'il aurait conquise à la pointe du glaive en Arachosie[576], augmentant les terres paternelles tout en s'assurant un pouvoir de gestion à l'image du schéma que l'on observe dans le monde séleucide.

L. Capdetrey, plutôt que d'employer les termes de « vice-royauté »[577] ou de co-régence, s'interroge sur les définitions et les frontières de la souveraineté en milieu séleucide[578]. L'empire séleucide, vaste et constitué de multiples peuples, fut en effet tout de suite confronté à l'existence des pouvoirs locaux et du pouvoir décentralisé, ne serait-ce qu'en raison de l'héritage achéménide qui avait su gérer avec efficacité cette réalité. Toutefois, L. Capdetrey rappelle que la conquête macédonienne s'effectua en s'inscrivant dans une rupture que l'on a parfois tendance, il est vrai, à minimiser : Alexandre était plus centralisateur, plus directement et personnellement impliqué dans les prises de décisions politiques que ne le fut sans doute Darius, héritier d'une système administratif et politique bien rodé.

[574] TARN, 1938, p. 90.
[575] JUSTIN XLI, 6, 5.
[576] Sur Démétrios et l'Arachosie, voir la mise au point de BERNARD, PINAULT, ROUGEMONT, 2004, p. 346-351, et COLORU, 2009, p. 176-184.
[577] Expression employée par exemple par BERNARD, PINAULT, ROUGEMONT, 2004, p.353.
[578] CAPDETREY, 2007, p. 112-133.

La seconde rupture avec les pratiques achéménides fut le fait d'imposer un pouvoir d'origine étrangère, grecque ou macédonienne, différent du pouvoir local qui était jadis une émanation des ethnies régionales. En Asie centrale, nous ne savons malheureusement pas de façon sûre quelle était l'origine des souverains : furent-ils Gréco-Bactriens ? Bactriens hellénisés ? Macédoniens ? Grecs d'Asie Mineure ? Cette dernière solution fut avancée pour Eucratide I^{er}, quant à Ménandre I^{er}, A. Foucher le voulait natif d'Asie, et G. Fusmann pense le faire naître à Alexandrie d'Égypte, hypothèse envisageable si l'on songe aux flux migratoires, commerciaux ou encore professionnels dans le cas des mercenaires grecs de l'Antiquité[579]. On peut penser logiquement que les souverains à partir du milieu du II^{ème} siècle, ceux notamment qui furent coupés du monde grec occidental par l'expansion parthe et la perte de la Bactriane sous les coups des nomades, ont été des Grecs d'Asie centrale, mais Diodote, le premier de tous, aurait très bien pu être nommé par le pouvoir séleucide. Cette réalité ethnique se révéla grosse de conflits, de révoltes et de tentatives d'affranchissement politique, dans le monde séleucide ; on peut raisonnablement envisager que le statut d'étrangers à l'Asie centrale pour certains des premiers rois, puis celui de natifs d'Asie pour certains des derniers, serait une des causes de la multiplication des rois et des éventuelles querelles entre Grecs[580].

La progressive émancipation de Diodote I^{er} montre que les satrapes ou les dynastes régionaux disposaient d'une marge d'autonomie considérable, tout en restant, bien sûr, dans les limites d'une soumission au pouvoir supérieur. Diodote I^{er}, gouverneur de Bactriane et d'une partie de la Margiane n'a en effet pas affirmé d'emblée et brutalement sa rupture avec le pouvoir séleucide ; ce processus évolutif a commencé dans les années 250 avant notre ère, et la numismatique nous en montre les étapes : le monnayage garda le type séleucide avec le portrait royal d'Antiochos II au droit et Apollon sur l'omphalos au revers ; puis le portrait d'Antiochos fut remplacé par celui de Diodote, et Zeus fut gravé au revers avec le nom d'Antiochos ; enfin, sans doute vers 238, le nom d'Antiochos disparaît des monnaies. Ce processus subtil fut délicat et lent, et à rapprocher de la façon, dont les Attalides

[579] FUSSMAN, 1993, p. 80-81.

[580] Cependant, une question qui ne peut malheureusement être tranchée ici, mais qui mériterait une étude approfondie, doit être posée : de tous les rois dont la numismatique nous a donné les noms, quels sont ceux pour lesquels on pourrait émettre une hypothèse non belliqueuse ? En effet, influencés par la réputation violente que les rares textes de l'antiquité nous ont léguée sur les rois grecs d'Asie, les numismates me semblent réagir à une sorte d'automatisme conflictuel qui les fait systématiquement envisager l'hypothèse d'une guerre. Or, quand JUSTIN XLI, 6, par exemple, évoque les guerres incessantes des Bactriens, il évoque seulement des conflits avec les peuples voisins, notamment nomades. On peut raisonnablement penser qu'il y eut des guerres ou des faits de violence entre Grecs d'Asie, pour s'affranchir de la tutelle séleucide, pour renverser la dynastie des Diodotes, faire disparaître Eucratide, mais n'a-t-on pas tendance à généraliser et trop souvent choisir l'hypothèse de la guerre ?

s'affranchirent, à la même époque, de la tutelle séleucide[581]. Comme le fait remarquer L. Capdetrey, la coexistence, entre 250 et 238 de deux pouvoirs, d'un pouvoir séleucide et d'une légitimité bactrienne *de facto* qui se voudra *de jure* par la suite, révèle qu'il n'y eut pas de conflit ouvert entre le monde bactrien et le monde séleucide. Mais on peut ajouter à bon droit que cette constatation révèle aussi combien les autorités locales pouvaient disposer de marge d'autonomie, de liberté de manœuvre dans l'univers séleucide. En d'autres termes, il est douteux que seules les monnaies aient pu montrer que le pouvoir gréco-bactrien s'affirmait autonome : les monnaies sont un symbole révélateur d'une étape déjà franchie, sans que le pouvoir supérieur ait voulu ou pu intervenir, ou encore considérer qu'il fallait intervenir, si les tributs rentraient. Les souverains séleucides savaient se révéler souples en matière de souveraineté : Antiochos III exigera des éléphants pour solde de tout compte après sa campagne bactrienne, et une reconnaissance diplomatique de sa prééminence ; il est probable que les souverains séleucides du II^{ème} siècle auront perçu les monnayages commémoratifs d'Antimaque I^{er} et Agathocle au nom d'Antiochos II comme des marques d'hommage et une reconnaissance de l'influence séleucide sur la Bactriane.

Dans ces conditions, un partage du pouvoir est envisageable, avec un fils ou un dynaste local. Faut-il rappeler la géographie physique de l'Afghanistan[582], de l'Ouzbékistan partagé entre montagnes et déserts, du nord du Pakistan relié à l'Afghanistan, hier comme aujourd'hui, par une seule passe [583]? Une répartition du pouvoir sur le territoire pouvait s'expliquer aussi par les difficultés à gérer un espace scindé ou parcellisé par des vallées que fermaient gorges et obstacles naturels[584]. Les numismates considèrent désormais que les noms suivants peuvent être associés, sans que nous sachions dans quelles proportions le pouvoir fut partagé entre eux : Diodote I^{er} et Diodote II[585], Euthydème I^{er} et Démétrios I^{er}, Antimaque Theos et Antimaque Nikephoros, Eucratide et sans doute Hélioclès. Qu'en est-il des derniers souverains indo-grecs ? Ces souverains se chevauchent, sont présumés rivaux sans que nous

[581] MARTINEZ-SEVE, 2012a, p.228.
[582] Voir dossier iconographique n° 1 et 5, pour une présentation de la géographie physique de la région.
[583] C'est la fameuse « Khyber pass » : la première route date de 1879, et la voie de chemin de fer construite par les Anglais au début du XX^{ème} siècle nécessita le percement de 34 tunnels et l'installation de 92 ponts.
[584] L'ethnologue P. Centlivres, par exemple, décrit ainsi la vallée de Bamiyan : « Il est vrai que les routes et les cols qui mènent à cette haute vallée de l'Hindou-Kouch sise au cœur de l'Afghanistan, à 2500 mètres d'altitude environ, sont redoutables, et par leur tracé parfois étroit et sinueux, et par les conditions climatiques qui règnent à 3000 mètres. Les villages Hazaras, dont Bâmiyân est le marché, sont souvent bloqués par la neige six mois par an. Les espaces irrigables sont rares et le blé ne peut être semé qu'au printemps, avec une récolte en arrière-automne avant les premières neiges. » CENTLIVRES, 2001, p. 88.
[585] Rappelons toutefois que les monnaies ne présentent bien sûr aucune indication d'ordre, ni même d'indication dynastique comparable à celle que les Romains utilisèrent : les ordres sont le fruit des travaux et des comparaisons numismatiques, qui donnent souvent matière à controverses, voir par exemple HOLT, 2000, p. 81-91.

ayons de certitude à ce sujet. Nous n'avons que des hypothèses numismatiques, en l'absence de découvertes archéologiques ou épigraphiques qui viendraient les conforter.

Ce n'est donc pas grâce à ces tout derniers souverains que nous pouvons envisager la naissance et la persistance d'une idée dynastique en Bactriane et en Inde. Celle-ci fut cependant manifeste comme le prouvent la diffusion des portraits royaux, l'élaboration d'un culte royal, l'affirmation de certaines filiations (comme sur les monnaies d'Agathocléia, veuve de Ménandre I^{er} et probable régente de Straton I^{er}), le rappel idéologique du lien avec Alexandre.

L'idée dynastique de ces rois est à concevoir d'abord comme une conséquence assumée de la conquête d'Alexandre. A l'instar des autres dynasties hellénistiques, les Gréco-Bactriens et Indo-Grecs appartenaient à la sphère des épigones du Macédonien, comme ils revendiquaient une identité de civilisation avec ceux qui, comme eux, vivaient dans la langue et la culture grecque. N'y voyons pas que de la nostalgie, ils pensaient retirer, avec ce rappel de l'Histoire et de la civilisation, prestige et légitimité.

Une légitimité idéologique, qui dans leur esprit pouvait suppléer à leur absence de légitimité familiale. Cette dernière leur manqua en effet cruellement, ou se révéla illusoire. Seuls quatre souverains ébauchèrent un début de dynastie familiale : Diodote, Euthydème, Eucratide et Ménandre. Le nombre lui-même est une indication de l'échec de ces rois : leur filiation s'interrompit très vite, à la troisième génération probablement, car chacun trouva sur son chemin au moins un rival qui s'installa sur le trône ou dans une partie d'un territoire trop vaste pour être partout efficacement contrôlé.

Il est tentant cependant de voir dans les émissions monétaires commémoratives les preuves d'une filiation dynastique plus longue. Mais ces frappes furent surtout une habile manœuvre politique visant à s'inventer a posteriori une ascendance illustre. Le plus sincère fut sans doute Eucratide I^{er}, qui honora ses parents par des frappes commémoratives. Cet exemple relève de la piété filiale autant que de la manœuvre politique ; mais qui fut dupe, puisque ses parents n'étaient pas rois ni même représentés avec les attributs des rois ? En 174/175, des deux côtés de l'Hindou Kouch, Antimaque I^{er} et Agathocle entrèrent dans une concurrence qui transparaît dans les frappes monétaires. On ne sait pas précisément comment ces deux rois accédèrent au pouvoir, alors qu'ils n'étaient pas apparentés à Euthydème. C. Rapin analyse avec pertinence les prétentions politiques correspondant à la frappe des monnayages commémoratifs voulus par les deux souverains : « En adoptant le titre de Théos à l'exemple d'Antiochos IV, Antimaque se rattache d'une certaine manière aux Séleucides. Mais

en commémorant Diodote I[er] et Euthydème I[er] par le monnayage, il invoque surtout les héros des révoltes bactriennes, créateurs des ères antérieures et donc fondateurs directs du royaume gréco-bactrien. De son côté, Agathocle réplique par une surenchère d'émissions dédiées à Alexandre le Grand, Antiochos II, Diodote I[er], Diodote II, Euthydème I[er], Démétrios I[er] et Pantaléon. Il s'attribue ainsi une généalogie regroupant presque tous les souverains impliqués dans le passé de l'Extrême-Orient grec, revendiquant même sa place dans l'histoire de la conquête de l'Inde (Alexandre, Démétrios I et Pantaléon). »[586]

Si les tentatives familiales furent vaines, ruinées par les appétits de rivaux ambitieux, il n'en reste pas moins que dans cette volonté dynastique les rois Grecs d'Asie se montrèrent, une fois encore, similaires aux autres souverains hellénistiques.

IV.2.3 Un palais pour le trône ?

Des palais en Bactriane, puis plus tard en Inde occupée et gérée par les Grecs, nous ne connaissons vraiment que l'ensemble palatial et administratif d'Aï Khanoum. Pourtant ces ensembles architecturaux et politiques ont sans doute existé : les rois de Bactriane puis les souverains ayant pris le pouvoir dans le sud de l'Hindou Kouch, ont repris les palais achéménides, puis ceux des rois indiens, sans que nous sachions s'ils ont eu le temps de marquer leur présence distincte et originale.

Aï Khanoum pose le problème de la présence royale permanente, que nous pourrions résumer ainsi simplement : la cité fut-elle une capitale ? La question s'est cristallisée autour de l'atelier monétaire d'Aï Khanoum, puisque reclassant les monnaies de Bactriane, B. Kritt[587] réévalua l'atelier d'Aï Khanoum et voulut en faire le principal lieu d'émission monétaire de la Bactriane. C'eût été dévalué la prestigieuse cité de Bactres, à l'histoire et à l'importance stratégique autrement plus considérable que celles de la cité nouvelle probablement fondée par Séleucos I[er], aux confins du nord[588]. Une telle conception centralisatrice s'oppose en outre aux habitudes grecques séleucides qui, ici encore, paraissent pouvoir être appliquées aux Grecs d'Asie centrale.

Disposant d'un maillage de palais ou de paradis royaux sur l'ensemble de leur vaste empire, les souverains séleucides pouvaient ainsi se déplacer, déplacer leur cour avec leur

[586] RAPIN, 2010, p. 243.
[587] KRITT, 1996, p. 33-34.
[588] Sur ce sujet un temps controversé : BOPEARACHCHI, 1999, p. 82-93.

administration, par conséquent jouir d'un pouvoir itinérant d'inspection et de décision, efficace et fréquent.

Le roi en déplacement affirmait aussi le pouvoir grec sur des populations d'autres origines, se montrait et montrait sa force, s'introduisant dans les décisions locales en présidant à des prises de décisions que des décrets solennisaient, que des monuments et des textes commémoratifs gravés dans la pierre installaient dans l'histoire[589]. Le roi intégrait ainsi des communautés plus attachées à sa personne et aux liens personnels qu'elles avaient noués avec lui qu'à une idée abstraite de royaume perçu dans sa globalité : « La présence royale constituait en effet un élément essentiel du processus d'intégration puisque celle-ci était conçue, à proprement parler, comme la soumission à la souveraineté du roi plus que comme l'association à un ensemble défini comme le royaume »[590].

Le roi en déplacement affirmait aussi le pouvoir grec sur des populations d'autres origines, se montrait et montrait sa force, s'introduisant dans les décisions locales en présidant à des prises de décisions que des décrets solennisaient, que des monuments et des textes commémoratifs gravés dans la pierre installaient dans l'histoire. Le roi intégrait ainsi des communautés plus attachées à sa personne et aux liens personnels qu'elles avaient noués avec lui qu'à une idée abstraite de royaume perçu dans sa globalité : « La présence royale constituait en effet un élément essentiel du processus d'intégration puisque celle-ci était conçue, à proprement parler, comme la soumission à la souveraineté du roi plus que comme l'association à un ensemble défini comme le royaume »[591].

On imagine aisément que dans la Bactriane séleucide, avant la prise de pouvoir progressive des Diodotides, un palais devait exister au nord des territoires, face à la Sogdiane difficilement conquise par Alexandre au prix de ses habituels excès de violence. Sans doute achéménide, ce palais fut peut-être remplacé par un palais hellénistique ; la Bactriane, en tout cas, comptait au moins un « paradis » persan, vaste domaine de chasse clos plutôt que jardin, dans lequel le satrape chassait, usant de ce privilège considérable réservé à sa position officielle[592].

Nous connaissons mal les palais grecs antérieurs à la période hellénistique ; il semble que les ensembles palatiaux complets et complexes soient une des caractéristiques du monde

[589] MA, 2003, p. 243-259.
[590] CAPDETREY, 2007, p. 378.
[591] CAPDETREY, 2007, p. 378.
[592] BRIANT, 1991, p. 218 : « Modèles de prospérité agricole et horticole, les paradis étaient également des réserves de chasse, tel ce paradis de Sogdiane décrit par Quinte-Curce, et où la chasse était réservée aux rois et aux satrapes. »

hellénistique. Mais, des quelques témoignages architecturaux de la période classique, nous pouvons tirer l'idée que les cités avaient déjà tendance à concentrer les édifices publics en un même lieu à l'intérieur des villes. Cette concentration administrative préfigure les concentrations architecturales politiques, administratives et culturelles qui aboutissent à la *regia* [593] hellénistique, centrée autour du noyau que constitue le palais royal, la *regia* étant alors le cœur du pouvoir sans pour autant être le cœur topographique de la ville. Il est en effet plus aisé de la construire ou de l'agrandir à la périphérie des villes, pour des raisons de nécessités urbanistiques s'il s'agissait d'un quartier palatial nouveau, ou pour des raisons sécuritaires, un centre ville étant toujours plus difficile à sécuriser qu'une périphérie dégagée.

La *regia* d'Alexandrie et celle de Pergame sont des exemples accomplis de cette nouveauté politique. Située non loin du port, pour autant que les textes anciens et les témoignages picturaux nous permettent de le supposer[594], celle d'Alexandrie aurait compris des logements, des jardins, des tombeaux royaux véritables *héroa*, un théâtre, et un gymnase édifié non loin. A Pergame, mieux documentée par l'archéologie, la *regia* a été construite autour d'une ancienne forteresse, ce qui explique que la partie intérieure ait été fortifiée ; des arsenaux, des casernes, des jardins et des logements faisait face au grand sanctuaire d'Athéna dont la bibliothèque était une annexe. Dans les deux villes, la proximité d'édifices religieux faisait du roi sinon un personnage tout-à-fait sacré, du moins un personnage associé au sacré, protecteur de la cité certes, mais aussi garant de son identité pérenne sous la forme de la religion, de la culture et des sciences[595]. Plutôt que d'évoquer les origines antérieures de la *regia* hellénistique et l'organisation de la cité telle que la Grèce l'avait voulue, il semble plus judicieux d'insister sur le projet politique particulier et novateur de la *regia* hellénistique: c'est autour du roi, d'une seule personne, que se concentrent désormais les pouvoirs, administratifs, militaires, politiques ou intellectuels[596].

À l'exception du palais d'Aï Khanoum, nous ne connaissons aucun palais grec en Asie centrale. Les fouilles n'ont pu tout nous livrer, et sans doute faut-il se résigner, compte tenu

[593] Le terme grec de « basileia » serait sans doute plus appropriée que le mot latin, mais les historiens ont désormais donné à ce terme le sens de territoire royal, spatialement plus vaste qu'un simple palais. Voir sur ce point CAPDETREY, 2000, p. 21.

[594] La topographie générale de la ville d'Alexandrie pose en effet de multiples problèmes : la ville a été peu fouillée, mais surtout beaucoup détruite au cours des siècles. Sur la question de la topographie d'Alexandrie, voir le résumé qu'effectue M. Rodziewicz des fouilles et des différents plans élaborés : RODZIEWICZ, 1987, p. 38-48.

[595] LAUTER, 1987, p. 351-352.

[596] H. Lauter, dans cette même communication, souligne la continuité entre la période antérieure et la période hellénistique, « l'idée monarchique n'étant qu'une addition postérieure à un système préexistant », p. 354, affirmation discutable pour les royautés hellénistiques d'occident et combien plus encore pour celles d'orient, parce qu'elle minimise l'importance de la personne du roi, essence même du pouvoir hellénistique.

de la situation politique et militaire, à ne pas connaître mieux Begram, Bactres, et Aï Khanoum désormais bien endommagée. Quelques traits caractéristiques apparaissent néanmoins. Ainsi à Begram le palais paraît-il dissocié de la citadelle, comme à Aï Khanoum[597]. La photo satellitale de Begram prouve même que la fonction administrative et politique étaient séparées de la puissance militaire, restée dans la citadelle conçue comme refuge ; mais la structure de Bactres est différente, puisque le palais n'apparaît pas dissocié de la citadelle, et que selon l'ancienne disposition il devait se trouver à l'intérieur des remparts de la forteresse. Begram, fondée par Alexandre, et Aï Khanoum, fondée par les Séleucides, seraient des villes grecques où le palais aurait trouvé naturellement une place distincte de la fonction militaire, comme centre du pouvoir politique, alors que Bactres n'aurait été que le siège du pouvoir militaire des Perses, un pouvoir militaire délégué et soumis au pouvoir central, avant d'atteindre à la dignité de ville royale sous les rois gréco-bactriens.

Les photos satellites offrent également une vision globale de la taille de chaque construction : Begram comme Aï Khanoum sont dotées d'un palais sinon démesuré, du moins de taille comparable à la zone d'habitation civile qui les jouxte. Sur les images reconstituées par ordinateur de G. Lecuyot et O. Ishizawa[598] la masse des bâtiments palatiaux d'Aï Khanoum impressionne d'autant plus que la ville est peu bâtie, vide des habitations qui n'ont pas eu le temps de la remplir.

À Aï Khanoum, la partie militaire est ainsi séparée de la partie civile, puisque la citadelle est sur une hauteur, le palais est au milieu de la plaine, à l'écart des lieux d'habitation mais sans être pour autant totalement éloigné ; enfin, hérôon, gymnase, complexe administratif sont proches, il n'y a guère que le théâtre dont on puisse dire qu'il est à l'écart[599].

Aï Khanoum aurait pu également jouer le rôle d'une cité utopique, peuplée certes de colons, mais aussi d'habitants autochtones comme le donnent à penser l'architecture de briques, le temple présentant des structures iraniennes. En somme, moderne et programmée pour être la vitrine d'un pouvoir nouveau, et le lieu d'accueil d'un nouveau peuple mixte.

Ce palais est singulièr, si central et démesuré en regard du reste de la ville. Le palais est écrasant, puissant, mais rien ne permet de croire qu'il était occupé par le roi, que celui-ci, même Eucratide qui lui donna son nom, en fit sa capitale. Trop loin, trop vide de population,

[597] Dossier iconographique, n° 31,32 et 33 pour Begram, 17, 18, 21, 23 et 25 pour Aï Khanoum.
[598] Dossier iconographique n° 36 à 39.
[599] ARISTOTE, Pol., VII. Aristote recommande en particulier d'entourer la ville, en toute occasion, de remparts, au nom d'un principe de réalité. Aï Khanoum ne fut peut-être pas le poste militaire que l'on imagine, même si des attaques se produisirent, car la « ville ronde » plus au nord tenait ce rôle depuis les Achéménides.

trop isolée en Bactriane, Aï Khanoum convient comme avant-poste et comme symbole, mais Bactres et sa puissante forteresse voire son ensemble fortifié environnant et Zariaspa, voilà qui paraît plus sûr et plus efficace.

Cette singularité apparaît également dans une comparaison avec les cités mauryas ou indiennes immédiatement postérieures. À Pataliputra, le palais fut difficile à repérer, si l'on en croit L.A. Waddell, qui se fia surtout à la description chinoise postérieure pour diriger ses recherches[600], et sans doute était-il situé au sud excentré par rapport à la ville. Le souci des bâtisseurs semble avoir été de protéger ce palais sans tenir compte des théories de *l'Arthaçāstra* qui prônait la construction des villes à l'image des camps militaires[601], le roi occupant la place centrale. On mesure évidemment la distance qui sépare la théorie politique et la réalité d'une cité ancienne construite par ajouts successifs, situation que l'on retrouve à Taxila. Dans cette cité, les emplacements supposés des palais nous montrent un écart avec le reste de la ville, habitations populaires et citadelle militaire comprise[602]. Il est curieux de constater que des trois villes, Aï Khanoum, Pataliputra et Taxila, dont l'importance politique et humaine fut comparable, seule la cité de Bactriane met autant en avant son palais, comme s'il s'agissait de l'exposer à la vue de tous, de le rendre accessible à tous. Ou alors, avait-on si confiance dans les capacités des fortifications grecques ? Il est vrai qu'en regard des remparts de briques indiens[603], et des fortifications perses moins performantes, les remparts grecs devaient être perçus comme bien plus sophistiqués.

Peut-on y déceler la présence d'une salle du trône ? Sans que rien ne s'opposât à cette éventualité, rien n'indique dans les fouilles archéologiques qu'il y en ait eu une clairement identifiable. C'est par hypothèse que G. Lecuyot et O. Ishizawa ont situé une salle du trône dans l'ensemble palatial, comme s'il fallait combler un manque : « De plan quadrangulaire, le quartier administratif était circonscrit par une circulation périphérique et divisé en quatre blocs par deux grands couloirs qui se croisaient à angle droit. Deux des pièces les plus grandes devaient servir aux audiences royales. Elles étaient décorées de pilastres de pierre engagés dans la maçonnerie avec les chapiteaux en sofa. Selon nous, l'une d'entre elles pourrait avoir servi de "salle du trône" » [604]. S'il y en eut une, peut-être était-ce de façon temporaire, au gré des voyages royaux : de même que les souverains séleucides se déplaçaient et inspectaient leurs territoires, les souverains grecs auraient ainsi pu séjourner brièvement à

[600] WADDELL, 1903, p. 24-26.
[601] Dossier iconographique n° 14.
[602] ALLCHIN, 1995, p. 231.
[603] Dossier iconographique n° 15 et 16.
[604] ISHIZAWA, LECUYOT, 2005, p. 68-69.

Aï Khanoum, avant de retourner à Bactres ou de gagner une autre ville, emportant avec eux le trône dont on sait quel rôle symbolique il jouait dans le rituel royal des souverains hellénistiques.

L'Asie centrale grecque ne nous fournit cependant que quelques rares représentations de trônes : des monnaies[605] et quelques restes d'éléments de mobilier, toujours dans les fouilles d'Aï Khanoum[606]. De ces bribes, nous pouvons tirer quelques remarques : le trône est évidemment un élément important de la symbolique du pouvoir, mais il semble ici essentiellement relié à celui de Zeus. Amyntas, Hermaios font graver des Zeus en majesté sur le trône, mais pas un roi n'est figuré en position de majesté. De même, le trône n'apparaît pas vide, comme sur certaines monnaies hellénistiques d'autres cités ou royaumes[607], et comme on pourrait le présumer à la lecture de la pratique inaugurale qui suivit la mort d'Alexandre[608] : le trône vide, sur lequel Perdiccas a posé les armes, l'anneau, le diadème et l'armure d'Alexandre, et dont d'autres souverains se sont inspirés, comme Ptolémée II, sur le trône de qui on pose une couronne d'or lors d'une procession[609]. Il semble d'ailleurs que cette pratique renvoie principalement à l'Égypte lagide[610].

Le trône d'Asie centrale paraît orné de façon plus complexe, plus riche : les pieds qui ont été retrouvés à Aï Khanoum, et que P. Bernard rapproche de ceux des trônes achéménides, prouvent que l'influence esthétique perse s'est exercée dans l'ornementation, orientalisée et adaptée aux habitudes antérieures des précédents maîtres de la Bactriane.[611] Ce sont, à quelques détails près, ces trônes que l'on peut déceler sur les monnaies d'Amyntas et Hermaios. Néanmoins, que conclure de la rareté, en Asie centrale, des représentations picturales consacrées au trône royal ? Le trône était-il un objet si banal et habituel qu'il ne paraissait pas nécessaire de le représenter spécifiquement ?

[605] Voir le dossier iconographique n° 59.
[606] BERNARD, 1970, p. 327-343.
[607] Voir le dossier iconographique n° 60.
[608] QUINTE CURCE X, 6, 4.
[609] ATHENEE, V, 202 b.
[610] PICARD, 1959, p. 410-411 : l'auteur présente surtout des références à l'Égypte lagide.
[611] « La fantaisie des artistes hellénistiques et leur goût des compositions hybrides ne suffisent pas à expliquer ces nouveautés. Leur imagination n'a point travaillé dans le vide. Elle a joué autour du vieux motif des trônes perses à pattes léonines que l'installation de royaumes grecs en Orient contribua certainement à diffuser parmi eux » : BERNARD, 1970, p. 342. La reconstitution dessinée du trône est tirée de la page 331.

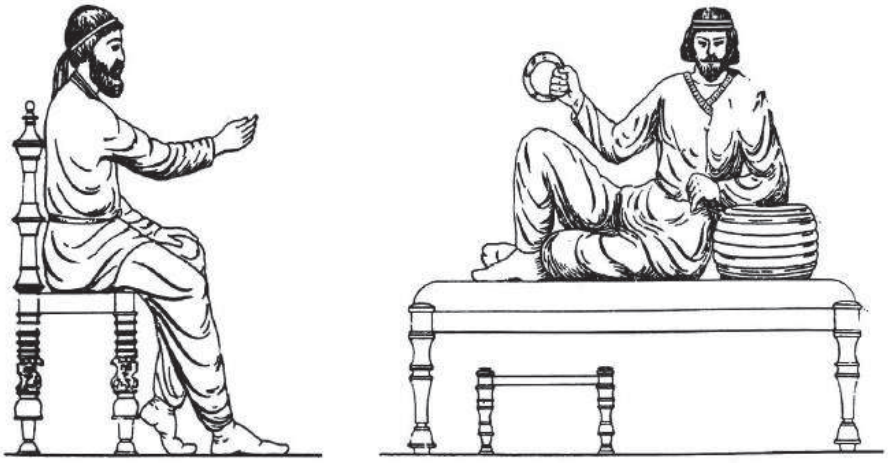


Fig. 5. — Reconstitution d'un trône, d'un lit et d'un marchepied de Nisa par Mme G. Pugačenkova.

Sans doute, les pompes et les ors d'Asie centrale n'atteignaient peut-être pas non plus les fastueuses manifestations que nous voyons dans les autres royaumes. Le souverain en armes, et probablement toujours en guerre, devait plutôt que de se manifester symboliquement, apparaître *in persona*.

Dépourvue d'une salle du trône, Aï Khanoum n'était sans doute pas une capitale, sauf de façon éphémère sous Eucratide I^{er}. Aï Khanoum était trop excentrée, trop exposée aux risques d'incursions ennemies, comme le montrent les réparations des remparts. Néanmoins, elle eut certainement à connaître la vie de cour des souverains en déplacement, la présence du trône qui accompagnait toujours son maître, dans l'écrin d'un palais plus achéménide que grec.

IV.2.4 Un roi en représentation

Comment les rois grecs d'Asie centrale ont-ils manifesté aux peuples, physiquement et publiquement, leur présence ? Une fois encore, il est impossible faute de documentation, d'affirmer que les rois grecs d'Asie centrale adoptèrent l'attitude ostentatoire des autres souverains hellénistiques ; mais la question est légitime, si l'on admet qu'ils furent des souverains hellénistiques, et même si l'on considère que les rois perses ou indiens agirent de la sorte. Il ne reste que la cité d'Aï Khanoum, seule cité vraiment fouillée du monde grec d'Asie centrale, pour tenter de répondre.

Observons d'abord le décor éventuel. Comme le remarque L. Martinez-Sève[612], si la monumentalité des bâtiments nous donne à penser que la ville d'Aï Khanoum fut une cité royale, rien n'indique qu'une vie politique et civile s'y soit déroulée. Le théâtre pouvait être utilisé à cette fin, car il pouvait contenir 6000 places[613], mais il est douteux qu'il y ait eu autant de citoyens libres à Aï Khanoum, et l'hypothèse selon laquelle il était rempli par l'afflux de toute la population libre locale, de la vallée de l'Oxus, est peu convaincante (on sait grâce à Aristophane et au début des *Acharniens* comment, par exemple, il était difficile de faire venir des citoyens sur l'agora d'Athènes, même aux heures les plus difficiles de l'histoire de la cité, et que les archers scythes usaient d'une corde vermillonnée pour rabattre la foule vers le lieu de la discussion). Tout est surdimensionné à Aï Khanoum, comme si les bâtisseurs avaient été surtout désireux de prévenir un accroissement démographique, qui n'eut jamais lieu dans de telles proportions. L. Martinez-Sève relève que la vaste cour à péristyle aurait pu faire fonction d'agora[614], hypothèse qu'avait rejetée P. Bernard jadis. On reste de fait surpris par cet espace vide, fermé, qui ne donne sur aucun bâtiment public : presque 1,5 ha, 137 m de long sur 108 m de large. Des boutiques se trouvaient-elles sous les portiques ? Rien ne permet de le dire, mais le rejet des bureaux administratifs vers l'intérieur de l'ensemble palatial aurait pu permettre une vie autour de cette cour.

Reste une solution très orientale qui représenterait une novation architecturale : la cour serait l'équivalent des halls à piliers que le monde achéménide, notamment à Persépolis, utilisait. L'étrange hall à piliers fouillé à Pataliputra par V. Mishra et A.S. Altekan n'a pas de fonction définie lui non plus[615]. Certes il est couvert, et fait songer à un simple lieu de passage, mais la monumentalité de ses 80 piliers paraît disproportionnée en regard d'une utilisation purement transitoire et pratique. Tout comme ce hall pouvait être un lieu de démonstration et d'exposition du pouvoir royal, employé lors d'occasions officielles, ambassades ou réceptions, la vaste place d'Aï Khanoum aurait-elle pu n'être qu'une esplanade d'honneur, un lieu vide rempli seulement lors des occasions officielles ?

Il est en effet une fonction importante du roi hellénistique que l'archéologie n'a jusqu'à présent pas réussi à illustrer : la fonction de représentation, au sens quasi théâtral du terme. Suivant l'affirmation de Plutarque, les rois hellénistiques vivaient en effet dans une

[612] MARTINEZ-SEVE, 2012a, p. 220.
[613] Note avec référence à P. Bernard qu'utilise page 220, MARTINEZ-SEVE, 2012 a.
[614] MARTINEZ-SEVE, 2012a, p. 224.
[615] Cités et commentés par ALLCHIN, 1995, p. 236-238 (avec reproductions des dessins effectués par les archéologues).

sorte de théâtre public dont ils étaient les principaux acteurs[616]. Entouré de courtisans, le roi s'avance ainsi dans de considérables processions qui se concluent par des rituels, notamment lors des avènements, comme l'indique Polybe : « Lorsque les officiers de la couronne eurent ainsi réglé la question des Aitoliens, ils s'occupèrent aussitôt d'organiser la cérémonie des *Anaclétéria* du roi. Bien que l'âge de Ptolémée ne rendît pas encore la chose pressante, ils estimaient que cela stabiliserait la situation et que les choses iraient en s'améliorant, dès lors que le roi paraîtrait exercer lui-même le pouvoir suprême. On fit des préparatifs grandioses et la cérémonie fut digne de la majesté royale » [617]. Mais déjà, face à Alexandre le Grand, les prêtres du temple de Jérusalem avait su rameuter le peuple et honorer le conquérant d'une entrée triomphale dans la ville[618], et de telles démonstrations de force pouvaient se produire pour honorer le souverain (ainsi Démétrios entrant à Athènes) ou impressionner les populations voire les États rivaux : Polybe décrit avec une profusion de détails les jeux qu'Antiochos IV Epiphane fit célébrer à Daphnè, près d'Antioche[619].

Cependant le luxe ostentatoire du roi Antiochos ne parvint pas à éclipser la procession de Ptolémée Philadelphe, telle que le poète Kallixeinos de Rhodes nous l'a, partiellement transmise. « La fête se présente comme une fête grecque, dont elle suit le déroulement normal, avec la procession (*πομπή)* au début, puis le sacrifice (*θυσία*) des 2000 animaux qui ont défilé, ensuite le concours (*ἀγών*) annoncé par l'exhibition des prix, et le banquet (*ἑστιασίς* ou *ὑποδοχή*), que l'on a parfois situé dans la tente de Ptolémée II pour les vainqueurs. […] Tout un pan de la culture alexandrine qui s'élabore sous Ptolémée II et qui est commémorée sous Ptolémée IV par Callixène, est ainsi expliqué par ces textes : l'art est au service de l'exaltation du roi ; la splendeur des célébrations s'adresse à un double public, celui de l'élite de la cour et celui de la population d'Alexandrie »[620]. Mais comme l'analyse aussi F. Dunand, si le spectacle

[616] PLUTARQUE, *Dém.,* 41,3.
[617] POLYBE XVIII, 55, 3-4. Il s'agit ici de Ptolémée V.
[618] FLAVIUS JOSÈPHE, *Antiquités Juives*, XI, 326.
[619] POLYBE XXX, 25.
[620] QUEYREL, 2010, p. 27.

des *Ptolemaia* est susceptible d'impressionner le peuple égyptien et tous ceux qui entendront narrer les pompes spectaculaires, c'est d'abord au public grec qu'il s'adresse[621].

De l'avènement au rituel funéraire, en passant par le mariage, les processions festives, les réceptions d'ambassadeurs, les pompes religieuses lors des jeux, la vie du roi hellénistique est une démonstration publique de force et de richesse. Où pouvait-on se montrer à Aï Khanoum ? Un tel espace, près de l'ensemble palatial, non loin de la grande artère centrale traversant la ville du nord au sud[622], pouvait convenir à la tenue de manifestations spectaculaires et manifestant la gloire du roi, et donne à penser que la ville a pu, dès l'origine, être conçue pour de semblables spectacles royaux.

Deux dernières particularités architecturales d'Aï Khanoum donnent à penser que le dernier pouvoir gréco-bactrien, celui d'Eucratide, s'était conçu comme absolu et ostentatoire. Le théâtre se caractérise en effet par la présence de loges dans les gradins, loges si imposantes et monumentales[623] que le fouilleur des lieux et responsable du chantier, F. Grenet, après avoir indiqué que la présence de telles loges n'a rien de surprenant dans le monde hellénistique du II^{ème} siècle av. J.C. qui se serait adapté à une innovation de la technique théâtrale, la surélévation du podium par la construction de loges et de sièges d'honneur, se doit d'ajouter : « Il n'en reste pas moins qu'à Aï Khanoum cette proédrie haute prend, sous la forme d'une triple loge qui crée une véritable césure dans l'étagement des gradins, un caractère de monumentalité ostentatoire qu'on ne constate nulle part ailleurs »[624]. 37 ans après cette fouille, lors de son cours au Collège de France, en janvier 2014, F. Grenet ne paraît plus douter que les vieux idéaux démocratiques qui avaient présidé à la naissance du théâtre n'avaient ici, dans la lointaine Bactriane, manifestement plus cours au II^{ème} siècle avant notre ère. F. Grenet reprend l'hypothèse émise en 1978, et considère désormais qu'une telle

[621] DUNAND, 1981, p. 32. BERNAND, 1996, p. 304-312 fournit une traduction moderne du texte de Callixène ; il vient à douter de la véracité des vers de Callixène, tant la procession surprend par la profusion de l'or, un mot répété tel un leitmotiv, notamment dans les derniers vers : « Quelle sorte de monarchies, chers hôtes, a été si riche en or ? Ce n'est pas une monarchie qui s'est approprié des richesses des Perses et de Babylone ou qui a exploité des mines ou qui possède le pactole charriant des paillettes d'or. Car seul le Nil, bien nommé « aux flots d'or » avec ses nourritures inépuisables, charrie précisément un or de bon aloi que l'on peut cultiver sans risque, en sorte que tous les hommes ont leur content, car, tout comme Triptolème, il est envoyé dans chaque terre. » Ibidem, p. 311-312.

[622] Voir dossier iconographique n° 20, 24, 36 à 38.

[623] BERNARD, 1978, p. 435-436 : « Ces loges sont de simples plates-formes à ciel ouvert, encastrées dans les gradins, profondes de 3,30 m et largement déployées, puisque la loge centrale atteint 15 m de large et les loges latérales 10 m. On n'y a relevé aucune trace de siège construit. Elles sont toutes trois complétées à l'arrière par une chambrette couverte (3,90 x 1,90 m), enfoncée dans les substructions du *koilon* et dont on n'apercevait que la porte qui s'ouvrait au milieu du mur de fond des loges. »

[624] BERNARD, 1978, p. 437.

disposition manifeste que la région connut un durcissement de la hiérarchie sociale « conduisant à accentuer le contraste entre les places réservées aux notables et les autres »[625].

Cet éloignement du pouvoir, dû à une représentation solennelle du roi, homme de guerre et de pouvoir mais aussi divinité, un dernier élément architectural découvert à Aï Khanoum la manifeste. Dans la rue principale, un grand propylée avait été aménagé pour filtrer l'accès au palais. Le choix de l'axe principal de la cité n'était pas anodin, et révélait un souci de mise en place si ce n'est de mise en scène du pouvoir, lointain pour qu'on le crût puissant et inaccessible, mais suffisamment proche pour qu'on le perçût éventuellement menaçant[626].

3) La gestion administrative et économique

IV.3.1 Les langues administratives

Quand M. Jursa débute au Collège de France, en Janvier 2012, une série de conférences consacrée à la Babylonie achéménide, il commence par l'histoire politique et l'administration, et présente les sources épigraphiques de son étude : des milliers de tablettes d'archives de temple, des archives familiales ou commerciales, des archives familiales de prêtres. Qu'avons-nous en Asie centrale grecque ? A l'exception des archives économiques d'Aï Khanoum, très fragmentaires et parcellaires, quasiment rien : ni décret, ni lettre ou proclamation royale, pas d'archives de temples, ni de comptes familiaux. Il faut même une sorte d'audace pour se lancer dans une tentative, sinon de description, mais de liste d'hypothèses relatives à l'administration grecque dans cette région. Car c'est bien d'hypothèses qu'il va s'agir, dans une contrée dont il est impossible d'affirmer, faute d'indices, ce que fut la répartition territoriale entre le domaine royal et les pouvoirs locaux, entre une appropriation personnelle et le maintien de structures antérieures. Enfin, l'aventure d'un pouvoir grec en Inde, dans la seconde et ultime phase de la présence grecque en Asie centrale, se déroula dans des contextes locaux inconnus même pour la période maurya qui précède en ces contrées la présence grecque.

L'histoire de la présence et du pouvoir grec en Asie centrale ne saurait se concevoir sans références précises aux périodes et aux empires antérieurs : c'est ainsi, dans les pas et

[625] BERNARD, 1978, p. 436.
[626] BERNARD, 1978, p. 444.

profitant des acquis des pouvoirs perses ou indiens antérieurs, que les Macédoniens, puis Séleucos et ses descendants, enfin les Gréco-Bactriens et Indo-grecs, ont conquis et géré la région. L'archéologie a en effet prouvé que les administrations impériales achéménides et indiennes avaient tissé leurs réseaux dans les zones que plus tard les Grecs conquirent : deux fragments de textes administratifs en araméen ont été découverts dans les fouilles menées à Kandahar, trois inscriptions d'Aśoka furent découvertes à Kandahar[627] (une araméenne, une bilingue grec-araméen, une bilingue indo-grec), deux inscriptions en araméen dans la vallée de Laghman en Afghanistan[628], une brève inscription araméenne à Sirkap signifient combien le roi indien tenait à sécuriser cette région. Souvent étudiées du point de vue de l'histoire religieuse, ces inscriptions démontrent aussi la puissance de pouvoirs qui s'affirment dans des supports durables et signent des conseils ou des injonctions faites aux populations. Ces inscriptions supposent également une infrastructure technique, militaire et administrative, qui pouvait en assurer la sauvegarde et la pérennité. Enfin, elles sont un indice de l'attitude des des pouvoirs qui avaient organisé (dans les cas de l'empire achéménide), admis et conservé (dans le cas de l'empire maurya) une présence grecque que l'on peut supposer importante à Kandahar[629].

En Asie centrale grecque, les habitants des lieux continuèrent sans doute à user de l'araméen, comme le donnent à penser des ostraca trouvés à Aï Khanoum[630] et même la monnaie de bronze au nom d'Euthydème provenant du nord de la Bactriane[631]. Ces peuples, souvent envahis et colonisés, donnent l'image de populations sur lesquelles les pouvoirs successifs, au lieu de glisser et de disparaître chassés par le suivant, s'empilaient tel un millefeuille dont les modernes tentent de séparer les couches alors qu'elles devaient coexister plutôt simplement. Il en est ainsi de l'alphabet grec, que les Bactriens employèrent jusqu'au IV^{ème} siècle après J.C. : « Le bactrien, l'ancienne langue de la Bactriane (Afghanistan septentrional), occupe une place unique au sein des langues iraniennes car il a été transcrit au moyen de l'écriture grecque - un héritage de la conquête de la Bactriane par Alexandre au IV^{ème} siècle av. J.-C. Par la suite, après que la Bactriane fut envahie par des peuples nomades venus du nord, les Kouchans, ses nouveaux maîtres, continuèrent d'abord à utiliser le grec comme langue administrative, puis, rapidement, ils en vinrent à employer des lettres grecques

[627] DUPONT-SOMMER, 1966, p. 440-451.
[628] DUPONT-SOMMER, 1970, p. 158-173.
[629] Voir sur ce point, par exemple COHEN G., 2013, p. 256.
[630] GRENET, RAPIN, 1983, p. 347-348. Ce ne sont toutefois que de très lacunaires et brèves inscriptions, dont P. Bernard se demandait si elles n'étaient pas du moyen-iranien plutôt que de l'araméen : BERNARD, 1972, p. 631-632.
[631] WIDEMANN, 1989, p. 193-197.

pour écrire la langue locale, le bactrien. L'adoption du bactrien par le souverain kouchan Kanishka I[er] comme langue de ses monnaies marqua un moment crucial dans l'histoire de cette langue. Après la première émission de Kanishka, le grec disparut pour toujours du monnayage, pour être remplacé par le bactrien » [632]. Au musée de Kaboul est conservée une intéressante inscription trouvée sur le site kouchan de Surkh Kotal : deux lignes de bactrien, gravées sur un bloc de calcaire mutilé à gauche et à droite ; ces lignes sont signées en grec, à l'aide d'un nom grec : « Palamédès ». Probablement fonctionnaire ou administrateur grec, au service du pouvoir kouchan, ce Grec a contribué à la construction d'un sanctuaire, et signé son acte, au I[er] ou II[ème] siècle ap. J.C.[633]

En cela le grec en Asie centrale connut un destin analogue à l'araméen dans tout l'ancien empire perse : langue officielle de l'empire achéménide [634] l'araméen garda son statut officiel sous les Parthes et se diversifia dans les deux premiers siècles de l'ère chrétienne au point de se dialectiser, puisque le prestige de l'ancien empire achéménide, le nombre de locuteurs utilisant des langues d'origine iranienne, et les habitudes l'imposèrent sans effort[635].

Nous avons moins de traces d'une persistance du grec en zone indienne : l'inscription d'Aśoka à Taxila date d'une époque antérieure à la présence d'un pouvoir grec. Pour l'essentiel, les traces d'une implantation de la langue grecque dans les us et coutumes officiels sont en petit nombre : l'onomastique fournit quelques noms grecs décelables en kharoṣṭhī, langue locale s'exprimant à l'aide d'un alphabet tiré de l'araméen[636], et surtout les historiens ont étudié le reliquaire de Bajaur découvert avant la seconde guerre mondiale (1937) en Inde britannique. Le nom de Ménandre s'y trouverait mentionné, mais le reliquaire est un objet manifestement composite et peut-être un faux partiel [637]; plus intéressante, en revanche,

[632] SIMS-WILLIAMS, 2002, p. 1047-1058. L'auteur de ces articles a compulsé plus de 250 documents, dont de nombreux documents juridiques et économiques.

[633] ROUGEMONT, 2012, p. 194-195. Voir également la note 684, p. 197.

[634] « La langue officielle était en Égypte, comme dans tout l'Empire perse, celle qui l'avait été déjà dans l'Empire assyrien, à savoir l'araméen. On comprend alors mieux pourquoi en démotique l'écriture araméenne portait le nom d'« écriture assyrienne » ; du reste, l'araméen était utilisé pour les rapports des princes asiatiques avec les rois saïtes : il n'est que de rappeler la célèbre lettre adressée par Adon d'Ekron à Pharaon. » : BRESCIANI, 1995, p. 98. Voir également la mise au point historique de DUPONT-SOMMER, 1974, p. 133-134 ».

[635] HOLGER, 2008, p. 108, et 126-127.

[636] MAIRS, 2011, p. 43.

[637] FUSSMAN, 2001-2002, p. 858. G. Fussman avait fourni une passionnante analyse du reliquaire au terme de laquelle il présentait des doutes sur l'unicité des parties, et indiquait que l'objet pouvait être le réemploi d'un reliquaire de particulier ; Ménandre aurait pu régner jusqu'à Bajaur, au nord ouest de l'Inde, à moins que le roi local n'ait été simplement un tributaire, mais ce fait n'implique en rien que Ménandre ait été lui-même bouddhiste. Cependant, ces hypothèses s'effondrent si l'on peut porter le moindre doute sur l'authenticité d'une partie du document ; FUSSMAN, 1993, p. 95-111. Dans ce même article G. Fussman écarte définitivement

apparaît la persistance du grec dans la graphie des textes Kouchans, et même la titulature : Wima Kadphisès choisit de se faire appeler « Sôter Mégas », à la suite probablement d'un général ambitieux et dressé en rival dont nous ne connaissons que ce titre flatteur[638].

Nos sources sont donc trop peu nombreuses pour que nous puissions tirer des conclusions précises sur la persistance du grec dans la région, et plus spécifiquement sur sa généralisation dans l'administration pendant que les Grecs régnaient : il semblerait que l'implantation du grec ait été en tout cas suffisamment forte pour que les Kouchans l'ait utilisé afin de transcrire leur langue, et qu'elle ait fait figure de langue administrative, mais on ignore dans quelle proportion, ni jusqu'à quelles couches de la population locale le grec a été concurrencé par l'araméen ou les parlers locaux pendant la période kouchane ; enfin, le personnel politique et militaire kouchan reprit la titulature grecque, pratique et sans doute prestigieuse.

IV.3.2 Les interprètes dans l'administration gréco-bactrienne

Le contrôle de territoires variés et habités par des populations diverses posait évidemment la question non pas tant de la langue officielle que des langues de communication. Nous ne disposons pas de preuve de l'action des interprètes ayant travaillé pour les rois grecs d'Asie centrale, mais il est évident que la traduction de l'édit d'Aśoka à Kandahar, par exemple, nécessitait la présence d'un personnel habitué à traduire, et cela même avant que les Grecs ne prissent l'Arachosie. L'Asie centrale était habituée au multilinguisme, aux échanges entre les différentes langues des pouvoirs successifs : les inscriptions bilingues (grec-araméen, prakrit-araméen) peuvent donner à penser qu'il était fréquent sinon usuel que les textes officiels, mauryas du moins, fussent traduits. Essayons d'envisager la façon dont les rois ont pu faire traduire et donc faire comprendre leurs décisions aux peuples locaux.

L'historiographie du monde hellénistique a d'ailleurs beaucoup changé dans son approche des phénomènes linguistiques : quand C. Préaux étudiait la question de la traduction, elle le faisait à l'occasion d'un chapitre consacré à la préservation de l'identité

---

l'hypothèse jadis avancée selon laquelle ce reliquaire aurait contenu des restes présumés du Bouddha historique ; cette hypothèse était suffisamment répandue pour que P. Lévêque la reprît : LEVEQUE, 1974, p. 133.

[638] BOPEARACHCHI, 2006, p. 1442-1443.

grecque, et quelques pages après, elle abordait le rôle du gymnase[639]. Il s'agissait de s'interroger sur la place et la diffusion du grec, beaucoup plus que sur celles des autres langues des empires. La question des langues dans les empires hellénistiques est désormais décentrée des questionnements sur le seul grec : à la suite des travaux sur le pouvoir achéménide, notamment, nous savons que les grands empires étaient multilingues, et les réflexions théoriques sur la nécessité et la nocivité des traductions[640], questions que se posaient les philosophes, étaient au quotidien dépassées par les exigences de l'efficacité. Dans l'empire achéménide, si l'araméen était la langue des édits et des proclamations officielles, cet araméen dit d'empire n'a pu supplanter les autres idiomes locaux qui perdurèrent[641]. Pour qu'un tel empire s'organise et subsiste, ou de façon plus restreinte pour qu'Antiochos III réussît à se faire comprendre de ses soldats[642], il fallait des interprètes et une diffusion organisée des ordres depuis le grec jusqu'aux langues vernaculaires.

Le monde hellénistique n'est pas en cela un novateur : Hérodote mentionne à plusieurs reprises le rôle des ἑρμηνεῖς[643] et ne connaissait sans doute lui-même aucun autre langage que le grec. Th. Harrison suggère que les Grecs, fiers de leur langue et de leur intégrité linguistique, pouvaient avoir développé une sorte de mépris linguistique pour les autres peuples : « Themistocles, according to Plutarch, recommended the execution of a Persian-Greek interpreter for daring to use the Greek language to transmit the commands of a Barbarian (Plut. *Them.* 6.4) »[644]. D'abord ponctuelle, comme le montre Xénophon dans l'*Anabase,* l'intervention des interprètes devient une nécessité et un usage fréquent à partir de l'expédition d'Alexandre[645]. Enfin, à l'époque hellénistique, deux « réalisations majeures voient le jour » [646] : la traduction en grec des édits d'Aśoka[647] et plus encore la traduction en grec de la Bible hébraïque, opérée à Alexandrie sous Ptolémée II. Pour quelques Cariens bi ou

[639] PREAUX, 1988, p. 562-565.
[640] PREAUX, 1988, p. 552-555. La conclusion de l'auteur, en fin de ce chapitre, serait-elle encore admise: « Ainsi les Grecs restaient fidèles à des références grecques communes, imperméables aux milieux barbares où ils étaient dispersés. » ?
[641] BRIANT, 1997, p. 93-94.
[642] WIOTTE-FRANZ, 2001, p. 62.
[643] HERODOTE, II, 154, 2.
[644] HARRISON, 1998, p. 41.
[645] ROCHETTE, 2002, p. 26.
[646] ROCHETTE, 2002, ibidem.
[647] Sur la traduction grecque d'Aśoka, l'étude d'E. Benveniste est toujours fondamentale, s'interrogeant sur le nom d' « Aśoka » (qui pourrait être un surnom) et analysant la pertinence de la traduction-adaptation finement réalisée par des hommes connaissant non seulement la langue grecque mais aussi les mentalités : « Celle-ci est parfois littérale, parfois assez libre, obéissant partout, semble-t-il, au souci de rendre la proclamation accessible à des Grecs imbus de culture hellénique. » BENVENISTE,1964, p. 146.

trilingues, pour un Thémistocle persophone[648], nous constatons surtout des Grecs ayant donc recours à un corps technique d'interprètes : seuls, semble-t-il, Cléopâtre VII parlait sept idiomes et Mithridate VI Eupator mettait un point d'honneur à s'exprimer dans les vingt-deux langues pratiquées dans son empire (s'il ne s'agissait pas d'une affirmation destinée à provoquer l'admiration des foules) [649].

L'importance des langues n'est pas due aux seules nécessités de la communication technique : dans un univers dominé par le pouvoir politique central du souverain et les décisions qu'il prend seul, la correspondance du roi aux cités est un acte politique de premier plan. Les rois hellénistiques écrivent beaucoup : il nous reste environ 60 lettres d'Antiochos III (sans compter celles qui ne paraissent pas authentiques, 40 lettres de Ptolémée II Philadelphe, 30 lettres de Philippe V, par exemple[650]. Le roi s'y présente comme bienveillant, généreux et soucieux du bien-être de ses sujets, éventuellement pieux, mais aussi attentif à ce qu'on le paie de retour par la dévotion et la loyauté ; comme l'écrit B. Virgilio : « De même que le décret de la cité est l'instrument principal de l'autoreprésentation collective et de la communication de la cité, de même la lettre du roi hellénistique est l'instrument personnel de l'autoreprésentation et de la communication du roi » [651]. Les monarchies hellénistiques sont bureaucratiques, et mobiles : au flux d'informations qui circulaient du centre vers la périphérie, et vice versa, il faut en effet ajouter la mobilité royale du souverain en inspection ou en guerre. L'édit promulgué par Antiochos III pour l'institution du culte dynastique de la reine Laodice permet de suivre la diffusion de la décision et des écrits royaux. Promulgué entre le 3 et le 10 février, nous savons par trois copies qui ont été conservées que le gouverneur de Phrygie a informé ses subordonnés par copie le 6 mai, qu'en Médie le gouverneur en fit de même entre le 19 et le 26 juin[652]. Organisée et hiérarchisée, la machine bureaucratique séleucide était donc d'une remarquable efficacité. Nous ne savons cependant pas comment fonctionnaient les chancelleries, dont disposaient toutes les royautés hellénistiques, et dans lesquelles les interprètes devaient intervenir : les *epistalographoi* nous sont mal connus, documentés essentiellement par Polybe qui cite deux noms. Ceux-ci ne nous permettent pas vraiment de définir leur importance dans la hiérarchie de l'organisation impériale, de savoir quel était leur pouvoir ni même de les placer avec précision dans la

[648] ROCHETTE, 1995, p. 10.
[649] WIOTTE-FRANZ, 2001, p. 62.
[650] VIRGILIO, 2010, p. 105.
[651] VIRGILIO, 2010, p. 107.
[652] VIRGILIO, 2010, p. 108-109.

hiérarchie administrative ou dans l'entourage des *Philoi*[653]. Le titre lui-même n'est pas attesté avant Antiochos IV (175-164 av. J.C.) et Ptolémée VII Évergète (145-116 av. J.C.) ce qui ne signifie évidemment pas que des structures bureaucratiques n'ont pas existé dans les royaumes avant ces dates[654].

La concordance des pratiques bureaucratiques des chancelleries, à travers les différents royaumes, permet donc d'envisager l'hypothèse d'une structure équivalente dans les entourages royaux en Asie centrale, capable de copier les décisions royales et les informations, de les traduire aussi probablement. Pourquoi, en effet, se dispenser d'une organisation performante ? La question est inutile si l'on ajoute que la région avait déjà connu une organisation administrative comparable sous les souverains achéménides[655], que nous connaissons désormais mieux grâce à la découverte et à l'étude de documents en araméen provenant de Bactriane. Au début des années 2000, un antiquaire de Londres entra en possession de divers documents administratifs originaires d'Afghanistan[656]. La collection comprenait 30 lettres et 18 bâtonnets en bois, pour la plupart du IV^{ème} siècle av. J.C., quelques années donc avant que la région ne fût conquise par les Grecs. Ces documents écrits à l'encre mentionnent un satrape, un gouverneur, des fonctionnaires et des scribes[657].

L'un de ceux-ci, Hašavakhšu, était sans doute d'origine bactrienne, le Vakhšu étant l'Oxus, le dieu du fleuve coulant en Bactriane. S. Shaked suppose que les fonctionnaires et dirigeants perses de Bactriane étaient d'ailleurs pour la plupart d'origine locale, et que leur langue parlée était le vieux perse[658]. Mais l'auteur n'en sait pas plus sur ces scribes que les historiens de la période hellénistique sur les interprètes: étaient-ils les exécutants dociles ou les donneurs d'ordre, fonctionnaires de haut rang qui se faisaient aider de secrétaires dont on

[653] CAPDETREY, 2007, p. 279 et SAVALLI-LESTRADE, 1998, p. 357-358.
[654] VIRGILIO, 2010, p. 116.
[655] La réalité du multilinguisme dans l'empire achéménide est désormais bien établi : «A study of the process following which an administrative order came into being has yielded some results in the way how the translations were done and who did them. The Old Persian director dictated an order in Old Persian, which was translated in Aramaic and in Elamite. The multilingual *teppir*, who in all likelihood had an equivalent position as the Akk. *seporu*, played an important role in this process and was situated at the very spot where the various languages came into contact. It is, however, not clear yet whether the *teppir/seporu* was bi- or multilingual. The multilinguistic situation attested in the Elamite texts from Persepolis corresponds perfectly with the equivalent situation in the other parts of the Achaemenid Empire, the documents of which display the same picture as the Persepolis texts. Other aspects of multilingualism may be some graphic aspects found in the unpublished Aramaic texts from Persepolis, but eventually the main source for multilingualism is the collection of subscripts found in various Elamite Fortification and Treasury texts. These subscripts allow the modern scholar to have a look in the translational processes occurring in sixth and firth century Persepolis.». TAVERNIER, 2008, p. 75.
[656] SHAKED, 2004, p. 13.
[657] SHAKED, 2004, p. 23.
[658] SHAKED, 2004, p. 24.

ignorerait le nom ? L'emploi de l'araméen d'empire requérait en tout cas des personnels formés techniquement : soit des lettrés venus de Perse et qui n'auraient pas eu à apprendre l'idiome de cour local, le vieux perse, soit des personnels locaux envoyés dans des centres de traduction où ils auraient été instruits dans l'araméen d'empire et dans le style épistolaire codifié[659]. Ainsi s'expliquerait l'homogénéité de l'araméen employé dans l'empire : cette langue artificielle, codifiée, était une langue savante à usage officiel uniquement.

Une autre remarque s'impose : la Bactriane n'était en rien délaissée par le pouvoir central perse, la province bénéficiait d'une administration gérée et organisée selon les mêmes principes que dans les autres satrapies. S. Shaked relève enfin que les codes épistolaires achéménides et les hiérarchies implicites qui se lisent ailleurs dans le reste de l'empire sont ici clairement identifiables (formule d'introduction, citation fidèle du texte de la lettre à laquelle il est répondu, décision du responsable officiel, mention du scribe ou fonctionnaire qui exécutera l'ordre, formule d'adresse avec mention du destinataire et de la date). On songe aux réflexions de G. Rougemont analysant l'épitaphe de Sôphytos et constatant combien l'auteur pouvait être fier de sa maîtrise du grec, des réminiscences classiques de ses vers, de la correspondance entre le style, le vocabulaire, la métrique et les thèmes choisis et ce que le monde hellénistique, partout ailleurs, écrivait[660] ; d'une seconde inscription, la dédicace d'Héliodote à Hestia, G. Rougemont écrit d'ailleurs « […] que cette dédicace […] pourrait avoir été gravée dans n'importe quelle cité grecque de l'Orient méditerranéen »[661] . Une même communauté de style, une unité dans les références et langue, dans l'empire achéménide comme dans les royautés hellénistiques, donnent à penser que les idées, les mots et par conséquent les hommes aussi circulaient, que les frontières étaient moins étanches que nous ne nous les imaginons parfois, et surtout que l'Asie centrale n'était pas, ni sous les Perses ni sous les Grecs, une *terra desperata* sans lien avec le reste des royautés.

Il paraît donc légitime d'envisager que des chancelleries aient existé aussi chez les Gréco-bactriens et les Indo-grecs, dotées de scribes traducteurs chargés de copier et/ou de traduire les textes officiels. On ne voit pas bien les raisons qui auraient pu conduire ces Grecs à ne pas reprendre une organisation opérationnelle avant eux et par ailleurs commune à toutes les autres royautés hellénistiques.

[659] SHAKED, 2004, p. 25.
[660] BERNARD, PINAULT, ROUGEMONT, 2004, p. 240-241.
[661] BERNARD, PINAULT, ROUGEMONT, 2004, p. 337.

IV.3.3 Des rois colonisateurs ?

Nous n'avons que peu d'informations sur les conditions dans lesquelles l'Asie centrale fut colonisée : peu de sources épigraphiques, peu de documents économiques et fort peu de documents administratifs (les principaux émanent de l'administration achéménide), quant aux sources historiques elles sont consacrées aux rois perses ou grecs, et en premier lieu à Alexandre, ou à la géographie, mais certainement pas à la problématique de la colonisation. La question, il est vrai, n'en était pas une dans l'Antiquité, du moins du côté grec. Isocrate dans le *Panégyrique d'Athènes* et Xénophon dans l'*Anabase* avaient, par exemple, souligné combien la Grèce avait une légitimité à coloniser les territoires barbares : civilisés, les Grecs étaient en outre courageux, à la différence de ces peuples barbares présentés comme lâches, et scandaleusement dotés de richesses. Quelques années plus tard, Isocrate fixait un cadre plus théorique encore à cette expansion, recommandant de fonder des villes qui permettraient d'éliminer certaines populations errantes de Grèce en les fixant sur des terres, et d'établir un glacis militaire protecteur pour la Grèce[662].

L'historiographie[663] récente tend à remplacer le terme classique de « colonisation » par celui de « diaspora » qui, il est vrai, rend mieux compte de réalités complexes et variées : comment considérer, par exemple, les mercenaires grecs qui s'installaient dans un royaume hellénistique ? Car ils pouvaient faire souche, rester, comme d'autres rentraient au pays. Peut-on considérer que les initiatives privées (essentiellement commerciales) qui conduisaient à installer des comptoirs ou des entreprises d'exportation et d'importation, avaient conscience de participer à un mouvement de colonisation ou même simplement d'expansion grecque ? L'Antiquité connut une mobilité humaine que tous prennent désormais en compte, ce qui nous engage donc ici à prendre le terme de « colonisation » dans un sens institutionnel, et comme relevant d'une volonté politique délibérée. Appliquée à l'Asie centrale, avec le peu d'informations dont nous disposons, peut-on ainsi considérer qu'il existait une volonté royale de coloniser ces territoires ?

Nous ne disposons pas d'informations nous permettant de penser qu'il y avait des Grecs en Asie centrale avant la période achéménide. C'est donc à partir du règne des rois perses qu'il faut commencer l'histoire de la présence grecque dans cette région. Ainsi en 513 les Perses prirent la ville libyenne de Barcé[664] et déportèrent la population en Bactriane. En

[662] ISOCRATE, *Philippe*, 120, 122. Voir les analyses de BRIANT, 1999, p. 309-310.
[663] Voir sur ce point MARTINEZ-SEVE, 2012, p. 9-14.
[664] HERODOTE, IV, 200-204.

500 la révolte de l'Ionie conduisit les généraux perses à menacer les Grecs d'une déportation en Bactriane ; finalement, les Ioniens furent déportés principalement dans la région [665] de Suse ; en 479, les Branchides, prêtres d'Apollon de Didymes, se rangèrent aux côtés des Perses lors de la deuxième guerre médique, et le Roi des Rois les protégea et les récompensa en leur fournissant un établissement en Bactriane[666]. Il semblerait que si d'autres peuples grecs, notamment d'Ionie, furent déportés[667], la Bactriane, aux dires d'Hérodote qui est ici notre source, n'en reçut pas d'autres avant Alexandre.

A cette première colonisation-déportation, forcée, punitive ou protectrice et qui érigeait la Bactriane en sanctuaire lointain, quasiment en terminus de l'empire[668], succède la colonisation macédonienne. Cette dernière est de nature très différente : brutale, militaire, systématique, et tente de quadriller tout le territoire. Alexandre eut du mal à s'imposer dans cette région, et soit que le ralliement des populations à l'empire perse fut profond, soit que les Grecs d'Asie n'eurent que défiance envers l'aventurier macédonien (somme toute un barbare à leurs yeux), deux années de guerre suivirent. Traditionnellement, suivant l'information fournie par Plutarque[669], on accorde à Alexandre la fondation de 70 cités, chiffre sans doute exagéré, mais comme l'identique par ailleurs l'historien anglais P.M. Fraser[670], la plupart de ces établissements sont installés dans la Bactriane (entre l'Oxus et le sud de l'Hindou Kouch), et n'étaient pas fouillés en 1996, sans doute pas plus aujourd'hui. Alexandre s'empare de la Bactriane achéménide utile, mais aussi de la Sogdiane où il rencontre une résistance armée puissante, où il massacre. Quinte Curce rapporte qu'il enserra la ville de Marginia dans un filet de surveillance de six villes, qu'il y laisse des vaincus et une garnison[671]. Alexandre fonde des cités[672], en garnit d'autres de troupes, et complète cette organisation militaire par

[665] HERODOTE, VI, 9

[666] STRABON, XI, 11, 4 et QUINTE CURCE 7, 5, 28-35. BERNARD, 1985, p. 77. Bien que les preuves matérielles d'un tel établissement manquent, les arguments textuels et les rapprochements historiques sont convaincants. Cependant, les quelques Grecs immigrés dans cette région durent n'être pas nombreux, car ils ne parvinrent pas à fonder une ville, et d'ailleurs ils étaient en voie d'assimilation, au point, crime suprême, de perdre leur langue. Enfin, rappelons qu'Alexandre les massacra, purifiant ainsi le crime de leurs ancêtres.

[667] Les Erétriens à Ardésina de Cissie, dans le Golfe Persique, par exemple.

[668] Les termes des généraux perses de 479 faisaient de la Bactriane une sorte de Sibérie de l'empire : si les Milésiens ne se rendaient pas, ils seraient vaincus, réduits en esclavage, les fils castrés, les filles déportées en Bactriane, le territoire donné à d'autres. Dans la gradation des châtiments, l'éloignement vers la Bactriane est pratiquement le dernier degré.

[669] PLUTARQUE, *La fortune ou la vertu d'Alexandre*, 5. Mais tout ce discours est marqué par une tendance non réfrénée à l'hyperbole : le rôle civilisateur d'Alexandre fait qu'Homère devient une lecture habituelle en Asie, et que le Caucase comme la Bactriane se rallient aux dieux grecs ! L'enthousiasme rhétorique du texte doit nous pousser à la prudence.

[670] FRASER, 1996, p. 103.

[671] QUINTE CURCE 7.10.15 et 7.11.29.

[672] Ainsi de la forteresse de Kurgansol, voir le dossier iconographique n° 43 et 44.

des mesures équivalentes en Inde[673]. Souvent, Alexandre organise des déplacements de populations, et les vaincus de Sogdiane doivent désormais servir leur nouveau maître en d'autres établissements, surveillés par des soldats plus sûrs.

Selon Quinte Curce et Arrien, Alexandre laissa 4 000 fantassins et 600 cavaliers en Arachosie, 10 000 fantassins et 3 500 cavaliers en Bactriane. Ce qui paraît fort peu en regard des troupes engagées ordinairement dans les batailles d'Alexandre, mais dut sembler suffisant après les morts causés par la répression macédonienne en Sogdiane. Autant de troupes qui ne purent empêcher les deux révoltes qui se produisirent par la suite, à l'annonce anticipée de la mort d'Alexandre en 325 av. J.C., puis en 323 à la mort d'Alexandre.

Quinte Curce et Diodore sont nos seules sources pour ces deux événements, sur lesquels en définitive nous sommes bien ignorants : combien y eut-il de morts à chaque fois, dans quelles conditions exactes l'auteur de la répression de 325 est-il devenu le chef de celle de 323, quels furent à chaque fois les éléments déclencheurs des événements ? Voilà, par exemple, quelques-unes des questions qui font débat[674]. Certains historiens décèlent ici la preuve du manque d'attractivité de la Bactriane, et plus à l'est des établissements de l'Inde (nettement moins bien documentés)[675] ; si l'on compare cependant avec les révoltes antérieures qui troublèrent cette région, du temps des Perses, il faut envisager dans les troubles de la Bactriane macédonienne un mouvement émanant de la population des soldats. Pendant la période achéménide, la cause des troubles était en effet à rechercher dans l'ambition personnelle du satrape ou gouverneur local ; ici, les soldats se révoltèrent parce qu'ils voulaient rentrer en Grèce, ou parce que les tensions entre habitants étaient arrivées à un point de conflit qui ne pouvaient se résoudre autrement que par une insurrection interne, donc des troubles incontrôlables. Et puis, la Bactriane, que les historiens antiques ne cessent de présenter comme une région riche, aurait-elle pu soudain perdre tout intérêt, toute attractivité ? Et donc cesser de provoquer la convoitise ?

Cette première colonisation est bien maladroite donc, car elle se termine dans un bain de sang, et l'avis de P. Goukowski se justifie : « Séleucos I^er^ et son fils Antiochos reprendront

[673] OLBRYCHT, 2011, p. 24 : « It would be right to give data concerning colonists beyond the limits of northern Iran and Central Asia. Several Alexander's colonies were established in India. Craterus founded a colony in Arigaion by order of the king: a fortification wall was built, and soldiers unsuitable for military service (ARRIEN, 4.24.7) and voluntary locals […] were settled here. Alexandria on the Akesines founded by Hephaestion had a similar structure of settlement: there were volunteers (ethelontai) from the neighbourhood and mercenaries unsuitable for military service (ARRIEN, 5.29.3)14. The total number of the settlers was 10 thousand (DIODORE, 17.102.4). »

[674] Voir un résumé et un état de la discussion sur ces questions dans la thèse d'O. Coloru, p. 130-134.

[675] MARTINEZ-SÈVE, 2012, p. 212.

à leur tour l'œuvre d'Alexandre, mais dans d'autres perspectives, avec plus de patience, plus de soin, et surtout, semble-t-il, l'indispensable collaboration des cités grecques d'Asie Antérieure, riches d'une expérience coloniale qu'Alexandre n'avait su utiliser »[676]. S'appuyant sur les Macédoniens, les Grecs et les Iraniens, Alexandre et ses successeurs immédiats gérèrent une région militairement soumise mais sans doute démographiquement traumatisée[677]. Les Séleucides, quant à eux, eurent à réussir dans un premier temps le repeuplement (si l'on accepte l'idée que les guerres et les troubles de l'ère d'Alexandre causèrent des pertes considérables) ou au moins une diminution du peuplement.

On ignore les conditions précises dans lesquelles les souverains séleucides firent venir des colons en Asie centrale ; quelles furent les incitations, par exemple ? On sait que certaines cités d'Iran furent renforcées de colons provenant d'Asie Mineure, qu'Euthydème le roi gréco-bactrien était sans doute originaire de Magnésie du Méandre[678] ; l'enjeu des hautes satrapies était si grand que Séleucos I^{er} envoya son propre fils, le corégent Antiochos, relever le pouvoir grec. Sa première tâche y fut de consolider la présence militaire et de restaurer la frontière nord où les nomades devaient s'agiter après la brutale et frontale confrontation qu'ils avaient connue lors de l'invasion d'Alexandre[679]. Antiochos fit en sorte que les villes de garnison fussent renforcées ou relevées : « Les reconstructions ou les refondations qui, de l'Hyrcanie à la Bactriane, peuvent être attribuées à Antiochos sont nombreuses. Il s'agissait en effet de protéger les territoires et les routes permettant les relations au sein même de l'Asie centrale séleucide. En Hyrcanie, l'acte d'affranchissement qui évoque un certain Andragoras pourrait témoigner de la présence d'une colonie gréco-macédonienne. En Margiane, le site de Merv-Antioche de Margiane pourrait avoir été reconstruit ou renforcé au moment de la présence d'Antiochos dans la région. En Arie, les cités d'Artacoana et d'Héraclée furent aussi refondées. En Bactriane enfin, une série de forteresses semblent avoir eu pour fonction de protéger les accès à la région sur les routes venant du nord »[680].

Bien sûr, la principale implantation grecque dans la région, Aï Khanoum, est l'événement le plus remarquable des années du pouvoir séleucide. Mais il devient alors difficile de déceler ce qui relève du volontarisme séleucide et de l'action des Gréco-bactriens eux-mêmes. Ainsi de l'irrigation de la plaine d'Aï Khanoum, dont on sait désormais qu'elle

[676] GOUKOWSKY, 1979, p. 16.
[677] OLBRYCHT, 2011, p. 30.
[678] MARTINEZ-SÈVE, 2012, p. 378.
[679] Voir sur ce sujet les pages éclairantes que M.J.Olbrycht aux habitants des steppes confrontés à Alexandre : OLBRYCHT, 1996, p. 156-163.
[680] CAPDETREY, 2007, p. 80.

avait été un héritage des peuples antérieurs aux achéménides puis poursuivie par ceux-ci[681] : au crédit de qui doit-on mettre son extension, des Séleucides ou des Gréco-bactriens ? De même, l'atelier monétaire d'Aï Khanoum contribua grandement à irriguer financièrement la région, ne serait-ce que par le biais des mercenaires et soldats que l'on rétribuait ; mais les colons durent aussi profiter de la manne monétaire, cette fois-ci grâce aux échanges commerciaux.

Ainsi, après les Séleucides, sommes-nous condamnés aux hypothèses une fois encore. Les rois gréco-bactriens eurent-ils une politique colonisatrice, c'est-à-dire une vision globale de leur occupation régionale sur la durée ? Rien n'est moins sûr, car il faudrait supposer qu'ils en aient eu le temps, pris dans l'étau des conflits externes (avec les Séleucides, les Parthes, les Nomades) et internes. Prenons garde également à ne pas confondre l'acquisition et la conservation du pouvoir avec la colonisation elle-même : s'installer ou faire venir des cadres, régner par la force d'un petit nombre ou organiser sa présence à l'aide de colonies de peuplement sont deux attitudes différentes mais sans doute complémentaires. Pour établir un parallèle avec l'histoire coloniale moderne, les modalités de la présence française furent différentes en Algérie et au Cameroun, au Tonkin et au Cambodge.

L'interventionnisme séleucide est bien une politique coloniale caractéristique, de même que l'anabase d'Antiochos III s'explique par le désir de reprendre possession des hautes satrapies et des revenus qui en provenaient auparavant. On se souvient du discours de Périclès lors de la première année de la guerre du Péloponnèse (Thucydide. II, 63, 2), exhortant les Athéniens à préserver leur empire : un empire ne peut se défaire de la moindre parcelle de son pouvoir, même si ce dernier paraît tyrannique.

Pourtant les Séleucides semblent avoir perdu leur combat contre l'émancipation des peuples d'Asie centrale et l'on pourrait croire alors qu'une forme de liberté gagna. En fait, pour un Diodote, un Euthydème, sans doute, mais pour les autochtones, peut-on envisager sérieusement qu'il y eut un quelconque changement dans la gestion de leur vie ? L'historien moderne disserte sur « l'indépendance de la Bactriane », mais dans quel but celle-ci parvint-elle à se détacher des Séleucides ? Une fois payé le dernier tribut à Antiochos III, une fois celui-ci reparti vers la Babylonie, les Parthes s'interposèrent à l'ouest, puis Bactriane et Inde grecque eurent des rois qui gardèrent pour eux le profit de l'exploitation des populations locales, des gains obtenus à la guerre, du commerce enfin (selon un probable ordre décroissant d'enrichissement).

[681] GARDIN, 1998, p. 112-114.

C'est pourquoi il paraît bien illusoire de vouloir envisager une politique coloniale gréco-bactrienne ou indo-grecque différente de celle menée par les Séleucides. On peut mettre au crédit des nouveaux maîtres moins de violence, ou plus de nonchalance dans la répression (disons que les tueries macédoniennes semblent ne s'être pas répétées, ou alors dans des proportions qui furent jugées banales aux yeux des historiens de l'Antiquité, au point qu'ils ne les relevèrent pas). Mais l'occupation des garnisons déjà installées, la dotation de villes plus petites en postes armés durent être prolongées, augmentées même d'une diffusion dans le reste de la Bactriane notamment.

Faut-il envisager un afflux de colons grecs vers la Bactriane puis l'Inde grecque ? Il est malheureusement difficile de répondre de façon sûre à cette question. Remarquons cependant qu'après la descente des Parthes vers le sud iranien, les voies de communication ne furent sans doute plus sûres pendant un long temps, et que le précédent volontarisme démographique des Séleucides fut certainement contrarié, voire interrompu définitivement. Bien sûr, des arrivées individuelles, des aventures personnelles continuèrent à se dérouler[682]. On aimerait qu'il y ait eu beaucoup de Grecs en Asie centrale, que la cité d'Aï Khanoum ait été peuplée de divers colons d'origine européenne, en somme qu'un autre hellénisme ait prospéré démographiquement en Asie centrale. On pourrait le croire, mais les apparences sont trompeuses. Les souverains gréco-bactriens ont conçu des bâtiments grecs pour Aï Khanoum, afin d'en faire une ville grecque : gymnase, théâtre, portiques … Mais Aï Khanoum nous joue un mauvais tour : la cité vitrine, la cité conçue comme un rempart mais aussi comme l'affirmation d'une suprématie militaire et d'une hégémonie culturelle, face au nord où tant de nomades rôdaient, cette cité nous illusionne autant qu'elle miroitait aux yeux des Scythes ou des Kouchans. Qui marchait dans ces rues ? Qui gardait les remparts ? Alger la Blanche, depuis le port, était une ville européenne : les maisons arabes avaient cédé la place aux immeubles coloniaux, l'Alger utile était aux mains des Français qui avaient rasé pour cela une partie de la Casbah. Cette dernière ne subsistait que pour satisfaire un goût de l'exotisme, mais aussi parce que sans la main-d'œuvre les colons n'auraient pu subvenir aux besoins de l'économie[683].

Les sanctuaires d'Aï Khanoum sont révélateurs de la provenance des habitants : « … les cinq monuments de type religieux découverts à Aï Khanoum relèvent de trois traditions

[682] C'est à ces conditions que Ménandre I[er] aurait pu quitter Alexandrie d'Égypte pour rejoindre l'Asie centrale, suivant l'hypothèse de FUSSMAN, 1993, p. 81.

[683] PICARD, 1994, p. 121-136 : l'auteur y montre, en particulier, comment les ingénieurs tentèrent de s'opposer ou de limiter les destructions des vieilles villes arabes que les colons désiraient effectuer au nom du modernisme.

culturelles différentes. Le temple à niches indentées et le temple hors les murs présentent des affinités avec le monde mésopotamien, le podium de l'acropole appartient à une tradition iranienne, et les mausolées répondent aux canons classiques grecs conformes au culte officiel des Séleucides »[684]. Le temple principal lui-même, aux niches indentées, fut dès sa découverte rapproché de bâtiments syro-mésopotamiens [685]; ainsi le principal temple de la ville, bien que contenant une statue acrolithe probablement consacrée à Zeus, n'était pas de style grec. L'assimilation du dieu grec à un dieu oriental fut aussi très tôt envisagée : Ahura Mazda, Mithra, le dieu local Oxus[686]. Plutôt que d'admirer une volonté de syncrétisme, essayons de penser en termes coloniaux : les rapports entre les couches sociales d'origines différentes y sont toujours des rapports de force, et reflètent l'état de la puissance dominante, mais aussi l'importance des populations soumises locales. À Aï Khanoum, l'hellénisme est stylistiquement présent dans l'architecture (notamment les fortifications) encore que la brique bactrienne ait été préférée pour des raisons pratiques à d'autres matériaux ; on le découvre également dans le choix de construire des bâtiments caractéristiques de l'art de vie grec, dans les monnaies, dans la construction des mausolées. En somme, une même volonté institutionnelle, au long des différents règnes qui se succédèrent dans la ville, établit ce cadre grec ; mais les temples, monuments identitaires et économiquement importants dans les cités antiques, furent construits selon d'autres traditions ou d'autres influences.

L. Martinez-Sève imagine la population d'Aï Khanoum telle qu'elle se présentait dans les lieux publics : « Ce sont les mêmes individus qui, à Aï Khanoum, fréquentaient le théâtre et le gymnase, proclamaient leur attachement à la sagesse delphique et rendaient un culte dans un temple d'aspect mésopotamien ou bactrien à une divinité gréco-iranienne associant la personnalité de Zeus à celle de Mithra ou à une divinité bactrienne, qui était la principale de la ville. Ces mêmes colons construisaient leurs maisons, exploitaient leurs terres selon les techniques locales et entretenaient des relations avec les populations nomades de la région qui, depuis toujours, représentaient une menace tout en constituant des partenaires essentiels. Si l'on accepte que ces individus étaient tout autant des Grecs que des Bactriens, il ne faut pas les concevoir en fonction d'une représentation trop artificielle de l'hellénisme, même si elle était la leur. Les communautés de l'Orient hellénistique étaient sans doute plus ouvertes qu'il n'y paraît à première vue » [687]. Notons toutefois que l'assimilation de Zeus à Mithra dans le

[684] RAPIN, 1992a, p. 112.
[685] MARTINEZ-SEVE, 2010a, p. 200.
[686] MARTINEZ-SEVE, 2010a, p. 205-206.
[687] MARTINEZ-SEVE, 2009, p. 137.

temple d'Aï Khanoum est une hypothèse, en aucun cas une certitude : H.P. Francfort, cité en note par L. Martinez-Sève, indique d'ailleurs dans le livret annuel de l'EPHE IV 2005-2006, que le temple d'Aï Khanoum pourrait n'être pas attribuable à Zeus : « Nous avons examiné l'hypothèse du temple dédié à Zeus (identifié à Ahura Mazda ou Mithra), qui repose sur un foudre décorant une sandale de statue. Or il apparaît que non seulement cet ornement n'indique pas automatiquement Zeus, mais encore que des déesses sont parfois détentrices du foudre » [688]. L'hypothèse de H.P. Francfort est d'attribuer à la déesse Oxus le temple d'Aï Khanoum, ce qui revient à voir en lui un temple bactrien. Rappelons que ce temple est le principal de la ville, et qu'il serait surprenant que les Grecs se soient aussi vite décidés à honorer une déesse bactrienne dans cette colonie grecque : une monnaie permet en effet de dater le temple de l'époque d'Antiochos I[er] [689]. Notre hypothèse d'une population d'origine bactrienne, ou iranienne, dont les chefs seraient grecs, pourraient d'ailleurs être nuancée d'une autre qui ferait de cette ville une cité d'abord bactrienne, peuplée de population ralliée au nouveau pouvoir, et rejointe ensuite de colons grecs.

C'est dans ce contexte qu'il serait possible d'envisager que les populations grecques et non grecques se soient côtoyées. Des transferts culturels pouvaient donc s'effectuer, mais aussi des communautés de vie, chacun gardant ses traditions et ses particulrités même si les maîtres étaient clairement identifiés, la situation correspondant en quelque sorte à celle qui prévalait en Asie centrale du temps du pouvoir soviétique, quand les ethnies cohabitaient.

F. Grenet, dans les cours dispensés au Collège de France, s'est lui aussi posé la question de la composition de la population d'Aï Khanoum. Plusieurs indices semblent indiquer qu'elle fut composite, et peut-être même peu grecque. En effet, le quartier sud, quartier des colons car les maisons sont riches et les rues se croisent selon un plan hippodamien qui n'est pas de mise ailleurs, n'aurait pu contenir que 500 à 600 colons grecs. F. Grenet remarque également que si les décors des intérieurs sont grecs, d'après les indices collectés sur place, l'architecture extérieure, temples à niches indentées, palais au toit plat, n'est pas grecque mais achéménide. Enfin, sa connaissance des textes écrits par la suite en bactrien, lui permet d'affirmer que peu de mots grecs sont passés dans le vocabulaire bactrien postérieur, que les formules des archives bactriennes du IV[ème] siècle renouent avec les formulations achéménides, comme si la période grecque était sautée. En dehors des emprunts iconographiques permettant de représenter les divinités, et l'on comprend que les habitants de la région aient été sensibles aux représentations divines anthropomorphes si différentes de

[688] FRANCFORT, 2005-2006, p. 513.
[689] BERNARD, 1991.

leur tradition aniconique (dans la religion comme dans le zoroastrisme), à cette notable exception donc « on a l'impression que l'épisode grec n'a pas existé » résume F.Grenet[690].

Il y eut pourtant cohabitation entre les peuples, puisque les prospections menées sur le site obligent à considérer que le peuplement de la plaine s'est considérablement accru pendant la période hellénistique. Ainsi, pendant la période perse[691] : « L'on est ainsi conduit à restituer, pour cette période, un peuplement de la région d'Aï Khanoum caractérisé par les traits suivants : (a) un habitat limité à la bordure de l'Oxus, dans les environs d'une ville fortifiée construite pour garder un passage franchissable au moins une partie de l'année ; (b) une plaine en revanche inoccupée (ou du moins sans trace de constructions qui puissent suggérer un peuplement sédentaire), et en tout cas non irriguée ; (c) un mode de subsistance fondé par conséquent sur la culture sèche et sur l'élevage, (d) pratiqués par une population en partie nomade ou semi-nomade, comme elle l'était encore à une époque récente, et pour les mêmes raisons. » En revanche, l'accroissement de la population est manifeste pendant la période hellénistique, ou du moins la dernière, au II^{ème} siècle av. J.C. : des sites nouveaux apparaissent, la céramique grecque est présente même en surface[692], l'irrigation est à son plus haut point, de même que le degré d'exploitation des sols, peut-être plus égalée par la suite. J.C. Gardin et P. Gentelle ne peuvent convenir que cette population aurait été tout entière grecque, la logique voudrait qu'elle ait dû venir des régions avoisinantes, pour peupler mais aussi, comme y insiste F. Grenet, pour travailler à l'embellissement et l'extension d'Eucratidia, la capitale d'Eucratide : « Quant à l'origine de ces nouveaux venus, rien ne permet pour le moment de se la représenter. Une hypothèse possible est qu'ils n'étaient autres que les peuples nomades habitués à conduire leurs troupeaux dans les plaines de Bactriane et de Sogdiane, et qui pouvaient être attirés — de gré ou de force — vers les centres de développement agricole les plus riches. Nous n'apercevons pour le moment aucune raison historique ou archéologique de préférer cette hypothèse à aucune autre. Sans doute le passage à l'agriculture irriguée impliquait-il la sédentarisation d'un nombre croissant de paysans, voués jusqu'alors à une existence semi-nomade partagée entre la culture sèche et l'élevage, comme on l'observe aujourd'hui encore dans la région. Mais il est peu probable que les seules populations locales aient pu fournir, par ce mouvement, toute la main-d'œuvre nécessaire aux

[690] Cours du 19 décembre 2013, 26 décembre 2013 et 09 janvier 2014.
[691] GENTELLE, GARDIN, 1976, p. 79-80.
[692] GENTELLE, GARDIN, 1976, p. 80.

grands travaux des Diadoques ; même ainsi, par conséquent, le problème de l'origine du peuplement nouveau de la plaine d'Aï Khanoum à l'époque hellénistique demeure entier »[693].

Où vivait cette population locale ? Dans ses cours récents du Collège de France, F. Grenet envisage plusieurs hypothèses, sans pouvoir trancher : dans la plaine bien sûr, plaine très occupée, où plusieurs fermes importantes ont été repérées par les prospections, sans que l'on puisse cependant affirmer que toutes ces fermes aient toujours été fondées par des colons grecs ; dans la ville ronde, qui auraient peut-être été le siège d'un peuplement local traditionnel, puisque cette ville, important gué stratégique sur le fleuve, était antérieure à la présence grecque ; dans la ville même, au pied de la forteresse où les archéologues ont repéré des baraquements, voire, dernière hypothèse hélas invérifiable compte-tenu de l'évolution du site soumis à un intense pillage destructeur, dans la zone nord non fouillée et qui apparaît vide sur les plans d'Aï Khanoum. On ne sait pas, mais dans tous les cas de figure, c'est un schéma colonial qui transparaît, celui d'une présence faible de colons, que F. Grenet compare à la présence britannique dans l'ancien empire des Indes britanniques, et d'une population locale nombreuse et industrieuse, soumise parce qu'elle n'avait pas d'autre choix ni d'autre maître, dirigée par un échelon intermédiaire de collaborateurs locaux, dans ce cas probablement des Bactriens anciennement serviteurs des maîtres achéménides.

Qui furent donc les plus nombreux à habiter Aï Khanoum, au point de pouvoir disposer de sanctuaires conformes à leurs habitudes ? On conçoit que le pouvoir local ait pu conclure un accord tacite et probablement efficace avec les habitants hellénisés : le pouvoir établit les bases d'un hellénisme officiel et volontariste, institutionnel et politique pour l'essentiel, les habitants gardent de leur côté les usages religieux propres auxquels ils sont habitués. F. Grenet remarque qu'en Bactriane les liens avec la Mésopotamie n'étaient pas fortuits mais bien établis, et que leur origine inconnue est probablement à chercher dans la période achéménide ou la période séleucide[694] ; mais en tout état de cause, comme l'ont indiqué tous les archéologues qui travaillèrent sur le site, les monuments d'Aï Khanoum reflètent plutôt une influence iranienne.

Quand les changements architecturaux eurent-ils lieu, et pour quelle raison ? Il est impossible de le savoir, mais les manifestations de la religion officielle grecque, méditerranéenne pour être plus précis, nous sont transmises par les monnaies et par des

[693] GENTELLE, GARDIN, 1976, p. 83-84.
[694] RAPIN, 1992a, p. 116.

monuments officiels comme les mausolées ou les stèles[695] ; c'est-à-dire qu'ils sont la manifestation de la volonté politique des maîtres, volonté s'exerçant sur une population dont le degré d'adhésion est difficile à estimer[696].

L'onomastique nous prouve cependant qu'à Aï Khanoum des Grecs, ou des habitants voulant se faire passer pour tels, ont habité la cité, mais sur cent cinquante ans d'existence, la moisson est légère. Synthétisant les travaux des épigraphistes et notamment de G. Rougemont, L. Martinez-Sève écrit ainsi : « Les noms connus par les inscriptions d'Aï Khanoum sont moins nombreux : un peu plus d'une dizaine, auxquels s'ajoutent ceux d'une quinzaine d'administrateurs de la trésorerie du palais. Ils sont moins systématiquement d'origine gréco-macédonienne puisque huit individus avaient des noms iraniens, dont six membres du personnel de la trésorerie Un certain Triballos fut avec son frère Straton l'auteur d'une dédicace à Hermès et et Héraklès. Ce nom évoque les Triballes, originaires de Thrace septentrionale. Cette famille descendait peut-être d'un soldat thrace ou d'un officier macédonien qui avait eu des soldats triballes sous son commandement. On sait par ailleurs que l'officier séleucide responsable de la fondation de la colonie, dont le tombeau, situé au centre de la ville recevait un culte héroïque, était un certain Kinéas, nom d'origine thessalienne. Enfin Lysanias, inhumé avec sa femme dans la nécropole située au nord de la ville, à l'extérieur des remparts, portait un nom macédonien.

Ces exemples confirment qu'une petite proportion au moins des colons étaient originaires de Macédoine ou des régions voisines, ce qui n'est pas étonnant. D'autres arrivèrent d'Ionie et de la vallée du Méandre[697]. » Dans la trésorerie d'Aï Khanoum les archéologues mirent au jour des noms grecs et iraniens sur les étiquettes, les premiers correspondant aux chefs et les seconds à leurs subalternes[698]. Plus encore qu'une division du travail, ces exemples

[695] Il conviendrait de nuancer le propos en citant des dieux particulièrement populaires dans la région : Dionysos et Héraclès. Le second a fait l'objet d'une étude longue et détaillée, par K. Abdullaev, qui établit que d'emprunts en assimilation l'image d'Héraclès a été utilisée dans la région (jusqu'en Iran) par des non-Grecs. Mais deux constations s'imposent : les premières et les plus identifiables de ces représentations sont monétaires (institutionnelles et donc liées au pouvoir) ; d'autre part, le réemploi de la figure d'Héraclès est souvent un emprunt d'image, un rafraîchissement de l'image d'un dieu oriental, tel Balarama, au profit du demi-dieu perçu comme son équivalent (au moins dans l'apparence).

[696] ABDULLAEV, 2007, p. 567-570 pour la divinité iranienne Véréthragna, par exemple.

[697] MARTINEZ-SEVE, 2012, p. 378.

[698] « La formule-type des étiquettes d'Aï Khanoum est systématiquement organisée autour de deux prépositions παρά et διά, base de toutes les inscriptions de versements. Elles mettent en évidence deux groupes de fonctionnaires. La première, παρά, introduit un personnage toujours seul et forme le premier groupe. La seconde, διά, précède deux noms coordonnés, qui représentent le second groupe. Dans le premier cas, seuls des Grecs sont nommés. Dans le second, en revanche, nous trouvons, à côté des noms grecs, des noms d'origine iranienne (Oxèboakès, Oxybazos, Aryandès). Cette différence correspond, selon nous, à une hiérarchie sociale. En Grèce les banquiers privés étaient généralement des étrangers, comme il était de règle

contribuent à renforcer l'hypothèse d'une organisation hiérarchisée, les maîtres grecs en donneurs d'ordre et l'administration bactrienne issue du monde perse exécutant les besognes subalternes.

Fallait-il vraiment, dans ces conditions, beaucoup de Grecs pour gérer ce monde hellénistique des confins ? Pour l'exposition coloniale de 1931 l'affichiste Milleret dessina une France transformée en rose des vents qui illuminait de ses rayons les cinq continents ; il ajouta en légende : « C'est avec 76 900 hommes que la France assure la paix et les bienfaits de la civilisation à ses 60 millions d'indigènes ». C'était bien sûr une affiche de propagande, jouant de deux chiffres contrastés, mais le discours en était partiellement vrai : tout pouvoir colonial est condamné à rester minoritaire et ne peut perdurer sans des relais dans la population locale ou, si l'on préfère, sans la passivité de beaucoup et le ralliement de quelques-uns[699]. Les personnels aux noms iraniens d'Aï Khanoum étaient-ils des Bactriens iranophones, jadis ralliés aux Perses et désormais passés aux nouveaux maîtres, ou d'anciens fonctionnaires séleucides venus en Asie centrale à l'occasion des implantations voulues par le pouvoir séleucide ? Rien ne nous permet de trancher, de même que nous ne savons pas comment furent admises par les populations sogdiennes, bactriennes, indiennes d'Asie centrale, grandes muettes de l'histoire, les diverses installations des différents envahisseurs. Et peut-être faut-il aussi chercher dans une relative faiblesse numérique des Grecs les raisons de leur disparition progressive, disons de leur lent évanouissement du paysage historique. La perte d'Aï Khanoum au milieu du II^{ème} siècle av. J.C., loin de ressembler à un exode, à une fuite massive, fut peut-être un simple déplacement de population limité à quelques milliers d'individus.

Bilans et perspectives. La présence étrangère en Asie centrale a donc relevé de pratiques coloniales différentes, mais dont les motifs et les modalités présentent de nombreuses similitudes. Les Perses tout d'abord, comprenant la nécessité d'une frontière stable au nord, en un temps où leur préoccupation était sans doute plus de contenir la puissance indienne que les turbulences provoquées les nomades, ne semblèrent pas systématiser leur présence par une vision globale et à long terme avec des transferts de

---

pour toute profession économique, mais l'apparition de banques d'État transforma la profession en une charge essentiellement politique, qui fit apparaître des trapézites d'origine grecque. Nous savons que dans l'administration ptolémaïque, notamment, les Grecs occupaient les postes de responsabilité (comme trapézites, par exemple), et réservaient les postes subalternes à des fonctionnaires indigènes. La situation n'était pas différente à Aï Khanoum. » RAPIN et GRENET, 1983, p. 360. Dans la même page, l'auteur donne la liste des noms grecs et iraniens, et l'appendice de l'article, rédigé par F. Grenet, offre la transcription et l'explication des noms iraniens.

[699] Sur ce dernier point, se reporter aux analyses de ORRIEUX, WILL, 1986, p. 29-30.

populations. La colonisation fut une affaire royale, voulue comme une punition ou un exil doré, mais il faut attendre les Macédoniens pour qu'une conception géopolitique plus vaste se mette en place : la colonisation est alors systématique, sécurise les frontières Nord et partiellement celles de l'Est, entreprend de mailler le territoire avec des forteresses et des garnisons. Les Séleucides héritent de cette première tentative d'organisation territoriale qu'ils relèvent, complètent et étendent parfois de façon spectaculaire, notamment à la frontière Nord. Que dire alors des Gréco-bactriens, et des Indo-grecs ? Nous sommes bien en peine de leur attribuer des établissements comparables à Bactres ou Aï Khanoum, les zones les moins mal documentées ; à l'image d'Eucratide, ils récupèrent, gèrent et développent, mais aucune politique d'envergure ne semble pouvoir leur être attribuée : Eucratide rebaptise Aï Khanoum en Eucratidéia, l'embellit de constructions que les archéologues mirent au jour en fouillant la ville mais n'eut sans doute pas le temps d'une politique territoriale plus complète.

Ainsi, les prospections de terrain effectuées par J.C. Gardin donnent l'image d'une société pleine de vitalité, mais dont il ne faut pas systématiquement attribuer les manifestations aux seuls Grecs. L'irrigation est développée dans la plaine d'Aï Khanoum, mais l'archéologue reconnaît avec honnêteté qu'après avoir succombé « au mirage bactrien » (pour reprendre l'expression d'A. Foucher), il lui fallut se rendre à l'évidence : le schéma « grec » de l'irrigation et du peuplement de la plaine de Dasht-i Quala » perpétuait celui tracé par les Perses[700] . Mieux encore : l'aménagement très ingénieux des canaux à la période grecque ne fut possible qu'avec la présence de personnels et de paysans locaux fins connaisseurs de la topographie. Autrement dit, les Grecs furent donneurs d'ordres, et voulurent probablement gérer la plaine au maximum de ses capacités productives, mais les maîtres d'œuvre furent bactriens. L'exploitation agricole intensive de la région d'Aï Khanoum ne nécessitait d'ailleurs pas une présence accrue de colons : « […] si le peuplement grec de la Bactriane orientale avec éclat sur le plan urbain, il n'en va pas de même dans les campagnes, où la progression des surfaces cultivées peut fort bien s'interpréter comme la conséquence d'une politique de développement hydro-agricole conçue et appliquée bien avant la conquête macédonienne »[701].

Le peuplement de la plaine d'Aï Khanoum, le mieux connu, put être lui-même composite : P. Gentelle et J.C. Gardin ont observé sur le terrain un accroissement certain du peuplement, sans qu'il leur soit possible d'affirmer quelle part reviendrait aux populations locales venues s'enrichir dans le centre urbain nouvellement construit et le réseau d'irrigation

[700] GARDIN, 1998, p. 112.
[701] GARDIN, 1998, p. 162.

étendu, quelle part reviendrait aux nomades du Nord installés de gré ou de force, quelle part serait attribuable à des colons d'origine grecque ou macédonienne[702]. Le flux migratoire entre la Méditerranée et l'Asie ne saurait être remis en cause, mais les conséquences démographiques ne devraient pas être surestimées. C'est pourquoi les implantations urbaines en Bactriane sont étonnamment dépendantes des installations antérieures achéménides. L'analyse des villes fortifiées de Bactriane orientale, moins l'exception qu'est Aï Khanoum, montre peu d'implantations nouvelles attribuables aux Grecs, en fait seulement 3 suivant le tableau fourni en annexe. En revanche, la plupart des sites ont une origine perse, et comme la majorité des sites relevés sont de petite taille, il serait logique d'envisager une reprise de la part de la puissance grecque, avec peut-être des aménagements conformes à leurs habitudes en matière de fortifications, mais sans plus de développements. S'il y eut une politique territoriale gréco-bactrienne, elle fut donc plutôt d'exploitation et non de peuplement, de gestion des sites transmis par les pouvoirs précédents.

En revanche, les implantations urbaines pratiquées par le pouvoir séleucide dans la région peuvent être rapprochées de celles mises en place en Syrie du Nord et révèlent bien une vision globale et concertée de l'appropriation puis de la conservation des territoires. L. Capdetrey hiérarchise en effet les créations urbaines séleucides en *cités*, *katoikiai* (colonies militaires) et *phrouria* (garnisons). La cité, voulue d'emblée vaste et stratégique, recevait ce statut de choix après une décision royale le lui octroyant : le lien avec le souverain était ainsi clairement établi, dans un rapport de dépendance et de gratitude pour le bon vouloir royal. Les *katoikai* étaient le plus souvent, mais pas exclusivement, des colonies militaires[703] ; plus petites, elles pouvaient être appelées à croître et changer de statut pour atteindre celui de *polis*, et flanquées des *phrouria*, plus petites encore et essentiellement militaires, elles assuraient la permanence de la présence royale dans les régions ainsi organisées[704]. La Bactriane, car nous manquons de précisions pour la région indo-grecque du Nord-est pakistanais, disposait elle

[702] GARDIN , GENTELLE, 1976, p. 83-85.

[703] Sur l'installation de ces colonies militaires séleucides, nous disposons d'un document admis comme véridique par la plupart des historiens, et contesté (notamment pour des raisons stylistiques) par un petit nombre : la lettre qu'Antiochos III a adressé à son stratège en Asie Mineure Zeuxis et que FLAVIUS JOSEPHE a insérée dans ses *Antiquités Juives* (*AJ*, 12.149-151). A supposer même que ce document soit sinon un faux, il reprend de façon précise et crédible pour l'époque le processus par lequel un groupe d'individus est installé dans une partie de l'empire. Le but du déplacement de population était clairement de pacifier et stabiliser une région précédemment soumise à des troubles ; à cette fin, une communauté entière, ici en l'occurrence des Juifs, s'installait dans des terres agricoles, prises sur le domaine royal. Ainsi assimilés à des auxiliaires du maintien de l'ordre, les membres de la colonie étaient aussi, en quelque sorte, la face visible de la puissance décisionnaire royale dans le territoire. Pour un commentaire voir WILL, 1966, p. 332, et CAPDETREY, 2007, p. 164-165.

[704] CAPDETREY, 2012, p. 331-335.

aussi d'un ensemble urbain hiérarchisé, dans lequel les petits emplacements fournissaient l'essentiel des reconnaissances effectuées par les archéologues (voir le tableau ci-dessus). Et même en Sogdiane, comme à Termez, la présence grecque fut militaire et ne correspondit probablement jamais à une fondation de cités comme le pouvoir séleucide en fit en Syrie. Termez ville de garnison ? Aï Khanoum, et plus bas Bactres bien sûr, mais aussi Taxila plus à l'Est auront peut-être été les seules villes des Grecs d'Asie à recevoir le statut de cités, car même les fondations voulues par Alexandre ne furent peut-être dans la région que des colonies militaires, des *katoikai*.

Cependant, rien ne nous indique clairement pour le moment ce que fut la proportion de Grecs dans ces villes : ils tinrent les rênes du pouvoir, à n'en pas douter, mais constater qu'ils construisirent des remparts, des bâtiments emblématiques de l'hellénisme comme l'étaient les théâtres et les gymnases, ne nous donne pas d'indications précises et chiffrées sur l'identité ethnique de la population. La logique voudrait, (mais est-ce la seule logique et ne peut-on envisager aussi une surévaluation de la place des Grecs due à une sympathie et des habitudes d'historiens occidentaux de formation classique), que le schéma de la répartition des populations corresponde à ce que B. A. Litvinskij écrit : « Apparently, there were three zones of Hellenisation in Bactria ; one consisted of areas where compact groups of Greeks lived in poleis and military colonies with their life-style reflective of the kind enjoyed at Aï Khanoum ; a second was composed of the area adjoining Greek cities in which Greeks and Bactrians maintained a vibrant ethno-cultural and religious way of life. […] The third zone had a few elements of Hellenism that are noticeable in the local culture[705]. » On pourrait retrouver dans une telle analyse le pendant de la division tripartite que proposait plus haut L. Capdetrey, mais les perspectives sont tout autres : selon B. Litvinskij les Grecs auraient connu trois niveaux d'occupation du territoire, se concentrant dans les villes, points forts et stables de leur présence, puis leur nombre aurait diminué par cercles concentriques en quelque sorte, peut-être selon le degré d'éloignement de la *polis*. Cependant, une fois encore, rien ne nous permet d'affirmer que dans les grandes villes de Bactriane les Grecs aient été si nombreux, encore moins majoritaires. Ce schéma d'occupation démographique n'est opératoire que si l'on admet en prémisse que les Grecs furent nombreux en un endroit, et que leur nombre diminua ailleurs ; mais il ne tient plus si l'on pose en hypothèse que leur présence en un point du territoire relevait d'une conception politique et stratégique de l'occupation du pays et que leur nombre faible ne leur permettait pas les concentrations souvent supposées. Le même B.

[705] LITVINSKIJ, 2010, p. 37.

Litvinskij écrit dans la même page, quelques lignes plus haut : « The architecture of Aï Khanoum reflects a mixture of Greek, Midle Eastern, and Baktrian features, unlike the situation at Takht-i Sangin where Baktrians practiced their religion alongside a minority of Greeks, who undoubtly were bilingual »[706]. La mixité des types architecturaux, et le problème identitaire qu'elle pose dans une cité que l'auteur présente comme essentiellement grecque, se trouve aisément résolue par une affirmation présentée comme une évidence : les Bactriens d'Aï Khanoum « where utterly hellenized »[707]. On se demande alors pourquoi l'architecture était composite et manifestant des influences aussi diverses, si la ville était complètement grecque.

Il est donc difficile de savoir exactement quelle part de la population des royaumes hellénistiques était grecque ethniquement, à supposer que cette dénomination ait eu un sens précis dans l'Antiquité ; aussi parle-t-on plus fréquemment de population hellénophone. L'Égypte a pu conserver, grâce au climat particulièrement sec, des témoignages importants de l'activité administrative sous les Lagides. Le recouvrement des impôts est ainsi un moyen de mieux connaître la population qui en était exemptée, en raison de son appartenance à des catégories que le pouvoir voulait favoriser. Le pouvoir lagide faisait la distinction entre les Hellènes, et les sujets du roi, les premiers étant cependant d'origine diverses : Grecs immigrés, mais aussi Juifs, Syriens, Galates, Thraces Macédoniens. Leur point commun étant l'usage du grec. Définie de la sorte, cet ensemble hellénophone représentait au troisième siècle av. J.C 29 % de la population du nome d'Arsinoé dans le Fayoum, territoire royal particulièrement soumis à la colonisation[708]. La plus grande prudence devrait prévaloir quand il est question d'estimer la proportion de Grecs dans les colonies, en Méditerranée et plus encore en Asie centrale qui nous fournit si peu d'informations.

La vie en Bactriane et Sogdiane grecques (tentative de reconstitution). Pour tenir le territoire, et pour en tirer plus efficacement le tribut légitime aux yeux du conquérant, un cadastre aurait été utile. Nous n'en avons nulle trace en Bactriane, ni dans les autres zones d'Asie soumises aux Grecs, mais nous pouvons en imaginer l'existence car il serait étonnant que les Grecs se soient privés de cet instrument présent dans les royautés hellénistiques et l'empire perse avant elles[709]. Le roi organise également un maillage de forteresses et de garnisons, qui nous sont connues par les auteurs qui ont décrit la situation qu'Alexandre

[706] LITVINSKIJ, 2010, p. 36.
[707] LITVINSKIJ, 2010, p. 37.
[708] BURKHALTER, 2012, p. 311-312.
[709] Voir : BRIANT, 1971, p. 191, citant notamment HERODOTE 6 .42. Voir l'analyse du travail de l'*oikonomos* dans le cas des biens de Laodice, CAPDETREY, 2007, p.311.

découvrit en parvenant en Iran oriental. Arrien nomme ainsi *hyparques* des princes installés sur un roc, une proéminence naturellement fortifiée et relate[710] comment deux fois Alexandre dut assurer un siège contre des hyparques sogdiens réfugiés sur un roc naturellement escarpé et dont on avait assuré la protection par un simple fossé supplémentaire. Il s'agit plutôt d'un plateau fortifié[711], mais préparé à soutenir un siège, avec des grottes faisant office de magasins et des sources, le tout permettant à des milliers de soldats (que P. Briant identifie avec vraisemblance comme des paysans ayant répondu à une levée en masse du seigneur local) [712] de survivre et de résister à un siège ou une attaque.

L'armée d'Alexandre souffrant du froid de l'hiver, l'hyparque s'offrit à la nourrir, délestant ainsi ses réserves de seulement 10 % de ce qu'il avait stocké dans ses réserves du roc. Plus encore que la prodigalité et l'étendue des réserves, ce qui retient l'attention est la prévoyance des gouverneurs locaux : l'image de la Sogdiane est donc celle d'une terre en conflit potentiel permanent, au point que l'on s'y prépare, avant la venue d'Alexandre, à toute éventualité, et qu'on y stocke vivres et sans doute armes. Il est peu probable que les rois grecs postérieurs aient refusé de perpétuer de telles précautions militaires.

La Bactriane pourrait ainsi offrir l'aspect d'une terre en grande partie couverte de tertres ou plateaux fortifiés, autour desquels les populations des provinces ou des vallées auraient vécu en relative sécurité. Mais ces rocs fortifiés auraient représenté le second échelon d'une organisation défensive centrée sur la protection des invasions et des dangers habituels du brigandage. Cette architecture de buttes fortifiées trouve son pendant dans une organisation rurale qui existait antérieurement en Asie centrale et qui la complète pour des implantations humaines de plus faible densité. Dans une étude soviétique dont X. de Planhol[713] fit une longue recension détaillée, A. Z. Rosenfeld étudiait les *kalas* (parfois orthographiées *qala* chez d'autres géographes), ces forteresses villageoises présentes dans plusieurs régions d'Asie centrale, dont le Séistan, l'Afghanistan et l'Ouzbékistan. Dès la conquête achéménide, avant donc sa généralisation sous la domination kouchane, ce type d'organisation villageoise de défense était connu[714]. Peu efficace défensivement face à une armée, cette architecture

[710] ARRIEN IV, 18.4-6 et IV, 21.1-10., QUINTE CURCE 7, 11, 1-29.

[711] GRENET, RAPIN, 1998, p. 79-89 ; BAUD, GRENET, RAPIN, RAKHMANOV, 2007 et sur le site de C. Rapin claude.rapin.free.fr : une localisation géographique, avec carte, est établie, et Claude Rapin présente trois photographies des rochers auxquels fut confronté Alexandre lors de sa campagne en Sogdiane.

[712] BRIANT, 1971, p. 198.

[713] ROSENFELD, 1951, p. 22-28, compte-rendu de PLANHOL, 1958, p. 256-8.

[714] P. Leriche voit la Sogdiane-Bactriane urbanisée tardivement, de la même façon, par des villages fortifiés, dont l'origine remonterait à la fin de la période grecque ou à l'époque post-grecque : il nous semble néanmoins, dans un cas comme l'autre, que les habitants n'ont sans doute fait qu'assimiler et développer une organisation déjà en place, qu'ils n'ont pas inventée. LERICHE, PIDAIEV, 2008, p. 30.

apparaît cependant capable d'éloigner bêtes sauvages et bandes de pillards. Elle reste encore aujourd'hui répandue en Iran, et la maison afghane traditionnelle pashtoune présente des traits similaires : mur d'enceinte élevé, groupement autour d'une cour carrée centrale[715]. Cet habitat regroupé en villages fortifiés était caractéristique des régions où l'insécurité des invasions et des bandes armées poussait les populations à se regrouper, mais aussi à regrouper leurs troupeaux ; enfin, ces cultures pastorales étaient (et restent souvent encore) claniques, fortement marquées par des solidarités familiales conscientes et hiérarchisées[716]. Guère plus efficaces défensivement que les fortifications rurales grecques que l'on érigeait en Grèce continentale et dans les îles[717], ces villages fortifiés étaient le fruit d'efforts communautaires, de corvées bénévoles que les paysans s'imposaient à eux-mêmes, et non le désir de quelques propriétaires soucieux d'entreposer leur grain à l'abri de constructions plus imposantes que réellement guerrières.

La vie locale en Bactriane, et sans doute dans les zones urbanisées du sud de la Sogdiane, se déroulait peut-être, car nous n'avons pas d'indication ni de description d'époque, selon un schéma proche de celui que l'on observait naguère en Afghanistan.

Les ethnologues P. Centlivres et M. Centivres-Demont décrivaient ainsi l'interaction villages-villes dans le nord de l'Afghanistan, à une époque (avant 1979) où les villes étaient rares, où Kaboul ne comptait que 600 000 habitants ; hormis les références à l'Islam, cette description semble conforme à ce que l'on peut imaginer de la vie dans l'Antiquité : « Le village est relativement autonome pour ce qui est de la production agricole et de la vie quotidienne. Paysans mis à part, on y trouve outre le mollah, les artisans à temps partiel nécessaires à la fabrication de l'outillage agricole tels que forgerons et charpentiers, rémunérés en nature plutôt qu'en argent. En revanche le village dépend du centre urbain ou du bourg voisin (où un bazar fonctionne deux fois par semaine) pour son approvisionnement en produits manufacturés ou importés – sucre, thé, sel, tissus, outils métalliques – et pour la

[715] Voir la description de la maison afghane, plus proche de la ferme fortifiée que la maison d'habitation : CENTLIVRES, CENTLIVRES-DEMONT, 1988, p. 187-191.

[716] Dans le nord de l'Afghanistan, se rencontrent cependant plusieurs formes d'habitat villageois ; la qala, ferme fortifiée, coexiste avec le village fortifié dont les maisons présente un aspect différent et moins complexe que les structures décrites par les ethnologues Centlivres : « « […] le paysage campagnard prend d'aventure un aspect féminin, obscurément sensuel : doux vallonnements de plateaux, bosses alanguies des dromadaires, dômes rosés des toits surmontés d'un mamelon-cheminée. Pauvre mais poétique, ce type d'architecture à l'iranienne se distingue de la *qala* pashtoune par sa tranquillité nonchalante. Prédominant chez les populations de langue persane (Farsiwans), il semble avoir été inventé dans les régions où le bois est rare et où la pierre coûte cher. En employant le pisé et la brique, le paysan construit sa maison à peu de frais et très rapidement. En deux semaines ou moins, le logement est prêt. » : YELEN, 1977, p. 105, récit de voyage écrit peu avant le début des guerres ; ces lignes décrivent le nord du pays, dans les environs de Mazar-i-Sharif.

[717] OSBORNE, 1992, p. 42-51.

vente de ses surplus agricoles. Les organes administratifs du gouvernement sont présents en ville au niveau du district, de l'arrondissement ou de la province. En ville aussi se trouvent les maisons de thé, les bains publics et les grandes mosquées où les fidèles se réunissent lors des grandes fêtes du cycle annuel islamique. Les villes et leur bazar, leurs bureaux de l'*hokumat*, gouvernement, et la grande mosquée sont les éléments visibles de l'interdépendance du monde rural et de la société globale, ou plus exactement de la subordination du premier au second »[718].

Sur le tableau ci-après figurent les sites fortifiés repérés par prospection. Les majuscules correspondent aux peuples ayant gouverné la région, dans l'ordre chronologique : Bactriens, Perses, Grecs, Kouchans … Les sites leur sont attribués en fonction des découvertes céramologiques qui permirent la datation. On constate combien furent importantes en nombre les installations perses ; souvent les Grecs ne firent que les reprendre[719].

[718] CENTLIVRES, CENTLIVRES-DEMONT, 1988, p. 15.

[719] Ce point fut, entre autres, l'objet de l'intervention effectuée par P. Bernard au séminaire du Collège de France, tenu le 15 mai 2014. P. Bernard détailla alors la liste des villes ou des sites que le futur Antiochos Ier releva ou développa durant la période où il dirigea les anciennes satrapies hautes d'Asie centrale.

Tableau 18. – Sites fortifiés (hormis les villes d'Aï Khanum et de Qala-i Zal).

Sites fortifiés	Superficie (ha)			Attributions					
	≤ 3	6 à 14	> 15	B	P	G	K	H	I
Zone 2, Yangi Qala									
546 Khwaja Hafiz		10			(1), 2		•	•	(1), 2
Zone 3, Dasht-i Qala									
46-9 Kohna Qala			25		1, 2	•	1, 2	1, 2	
160 Arap Kakul	2,2					•	(1), 2	2	
Zone 6, Archi									
9 Chim Kurgan	2,5				1/2	•	1, 2	(1) 2	1 ?
38 Kafir Qala			17		1, (2)	•	1, 2	1, 2	1
45 Deh Nahr-i Jadid		9,5		2	1, 2	•	1, 2	1, 2	
47 Qunsaï		12,5		2	1, (2)	•	1, 2	•	
Zone 7, Imam Sahib									
105 Imam Sahib	0,8			•					1, 2
137 Qurghan Tepe	1,5				(1), 2	•	1,2	(1) 2	•
146 Khatun Qala	1				1, 2	•		•	•
Zone 8, Taluqan									
283 Qala Jubin		6							2
Zone 9, Chashma Sher									
400 Qurghan Tepe	3				1, 2	•		2	(•)
Zone 10, Khanabad-Kunduz									
434 Chahar Tut	1				• ?		1, 2	•	•
466 Kanum	1					•	•	2	1
468 près de Kanum	0,5				(1), 2				
490 Bala Hissar, Kunduz			19		1, 2	•	1, 2	(1), 2	1, 2
Zone 11A, Darwaza Kam									
443 Kohna Qala	0,7							•	•
444 Kabuli Qeshlaq	0,6							2	•
Zone 11B, Asqalan									
485 Choq Tepe	1,2			1	1, 2	•	2		(•)
Zone 14, Chaïab									
536 Qala-i Bin	0,15								1, (2), 3
Zone 15, Rustaq									
506 Kafir Qala	2			1, 2	1, 2	•	1, 2	1, 2	1
Zone 16, Kalafgan									
302 Bala Hissar	1				•	•	2		•
Zone 19, Ishkamesh									
365 Besh Tan Teg	1							1	
376 Tepe Kashkari	2,9						1 ?, 2	1, (2)	•
398 Bala Hissar		11,6				•	1,2	1, (2)	(2)

Dans les colonnes "Attributions", les chiffres désignent les phases distinguées dans chaque période. A défaut, le point indique une attribution à l'ensemble de la période, sans distinction de phase. Dans les deux cas, les parenthèses signifient que la base céramologique de l'attribution est faible ; et le point d'interrogation, que celle-ci est incertaine.

720

IV.3.4 Des échos macroéconomiques d'une gestion ?

L'historiographie s'est beaucoup attachée aux conquêtes militaires, aux avancées en territoire indien par exemple, reprenant ainsi les centres d'intérêt des historiens antiques. Mais dans les attributions du roi hellénistique, on ne saurait négliger le rôle de protecteur des terres,

720 GARDIN, 1998, p. 187.

de nourricier de ses peuples, ou pour nous exprimer autrement, un roi montrait qu'il bénéficiait de la faveur des dieux et de la légitimité qui en découlait autant par sa capacité à conquérir et protéger ses territoires que par la fécondité des sols et les richesses qui s'y trouvaient. Théocrite (*Idylle* XVII) exprime en quelques vers les attentes des Égyptiens envers Ptolémée : « Zeus prend souci des rois vénérables et de celui-là surtout qu'il a aimé dès sa naissance ; aussi le bonheur l'accompagne-t-il toujours, et il commande à beaucoup de terres et de mers, et à mille contrées et à mille nations qui font croître les moissons à l'aide de Zeus pluvieux. Mais aucune terre n'est aussi féconde que l'Égypte au sol bas, quand le Nil, en débordant, amollit les mottes de terre. Aucune ne possède autant de villes, ouvrages d'hommes industrieux : elle en a trois cents, trois mille, trois fois dix mille, trois fois trois et trois fois neuf, sur lesquelles règne le magnanime Ptolémaios. Il possède une partie de la Phœnicie, de l'Arabie, de la Syrie, de la Libye et des noirs Éthiopiens ; il commande à tous les Pamphyliens, et aux belliqueux Ciliciens, et aux Lyciens, et aux Italiens, amis de la guerre, et aux îles Cyclades, car il a d'excellents navires sur la mer. Et autour de lui se pressent des cavaliers sans nombre et d'innombrables porteurs de boucliers, vêtus d'airain éclatant. Il pourrait combler tous les rois de richesses, tant il en abonde de tous côtés dans sa riche demeure. Ses peuples travaillent en repos, car nul ennemi, après avoir passé le Nil, plein de monstres, n'a porté la guerre dans ses campagnes et n'est descendu, tout armé, des rapides navires, pour enlever les troupeaux égyptiens. Tel est l'homme qui règne sur ce vaste pays, le blond Ptolémaios, qui sait brandir la lance, qui conserve l'héritage paternel, comme un bon roi, et l'augmente encore lui-même »[721].

Si la situation économique des terres grecques d'Asie centrale nous est très mal connue, le rôle que les rois jouèrent dans le maintien ou le développement de la prospérité de ces régions est encore plus difficile à établir. Agirent-ils comme les autres souverains hellénistiques, séleucides et lagides ? Le développement de la masse monétaire permit ainsi l'augmentation du volume des échanges, mais aussi la perception plus efficace des taxes et accompagna l'urbanisation des territoires. Toutefois, G. Le Rider et F. de Callataÿ nous semblent avoir raison d'affirmer que, sous ces deux dynasties, la monétarisation des économies ne fut guère poussée très loin : des taxes étaient encore perçues en nature, et si les villes faisaient usage de monnaies, parfois d'origines diverses, le troc restait en vigueur dans les campagnes d'Égypte comme de Syrie[722]. D'autres domaines de la vie économique étaient

[721] THEOCRITE, *Idylles et Odes anacréontiques*, p. 116-117, trad. Leconte de Lisle, (« Phœnicie » et « Ptolémaios » sont des archaïsmes que l'auteur utilisa sans doute par préciosité ou goût du pittoresque.)
[722] Sur ces questions monétaires, voir CALLATAŸ, LE RIDER, 2006, notamment les pages 245-277.

certainement touchés par l'action des rois hellénistiques : créer des cités, installer des colons, donner des terres ou des gratifications aux *philoi* et autres membres de la cour, sans parler des déplacements du roi dans les cités et les territoires, ou même de la bonne circulation de ses ordres et décisions, tout cela avait des conséquences sur l'économie. Une lettre royale découverte récemment remontant au troisième quart du III^{ème} siècle et provenant de Drangiane, un document sur pierre partiellement lacunaire mais suffisamment long pour que l'on puisse le commenter, nous présente un roi Séleucos (II ?) s'adressant à un probable satrape après une audience accordée à certains de ses sujets[723]. Le texte est difficile d'interprétation, mais il y est fait mention de prairies et de chevaux, et G. Rougemont s'interroge « Faut-il imaginer, dans la Drangiane, des villages « à paturages » ou « à fourrage », soumis à l'obligation d'assurer la subsistance des chevaux des haras royaux et/ou des cavaliers et des chevaux de passage sur la route royale ? » [724]. Néanmoins, pour une raison que nous ignorons, des habitants ont fait appel à l'arbitrage du roi, ou lui ont soumis une demande, et décision royale fut prise puis transmise au satrape local.

Nous présupposerons donc que les rois grecs d'Asie centrale, à l'instar des autres souverains hellénistiques, furent des acteurs de l'économie; par la frappe monétaire, par des décisions dont nous essaierons d'analyser la portée, et par un souci d'assurer une bonne gestion voire un enrichissement des royaumes.

IV.3.5 Monnaie, fiscalité et irrigation

Les Grecs surent faire profiter l'Asie centrale d'une évolution économique essentielle : la diffusion des échanges monétaires. Ils ne peuvent être considérés comme les inventeurs ni même les promoteurs de la monnaie en Asie. L'Inde disposait d'une monnaie, les *Karshapana*, qui apparaissent aux alentours du VI-V^{ème} siècle avant notre ère ; monnaie de l'empire maurya, ces petits lingots d'argent se couvrirent peu à peu de poinçons dont on ne sait encore quelles étaient les significations. La référence pondérale en était le sicle perse de 5,35g. Mais ces monnaies semblent n'avoir pas circulé en Bactriane avant l'arrivée des Grecs, et si des monnaies parvenaient en Asie centrale, elles étaient isolées et évaluées par pesée. [725] Les potentats locaux se privaient ainsi d'une des raisons pour lesquelles la monnaie a été

[723] ROUGEMONT, 2012, p. 266.
[724] ROUGEMONT, 2012, p. 267.
[725] ZEJMAL, 1995, p. 275.

inventée par les Grecs : elle facilite les échanges, le paiement des soldes, la répartition des richesses au sein de la population, affirme la puissance d'un État ; elle est aussi source d'enrichissement par la différence entre valeur nominale et pondérale, la possibilité de spéculer et la prise d'agios lors du change[726]. Ainsi, par exemple « … l'Etat athénien se réservait 5 % pour son profit personnel et les frais de fabrication du numéraire. Un morceau de métal-argent, une fois qu'il avait été monnayé, valait 5 % plus cher. Sa valeur nominale en tant que monnaie était de 5 % plus élevée que sa valeur intrinsèque en tant que métal »[727]. En tant qu'acte de souveraineté, les monnaies du grand empire maurya remplissaient le rôle politique qui leur était alloué, mais quiconque les a tenues en main sait que l'arrivée et la généralisation des monnaies grecques sous les Séleucides fut un progrès : un progrès esthétique[728], mais aussi un progrès économique car les souverains séleucides d'abord, puis les rois gréco-bactriens ont élaboré un système monétaire complet. La question reste cependant posée de savoir si la circulation monétaire est restée limitée aux seuls Grecs de Bactriane puis des territoires indo-grecs, ou s'est répandue pour devenir un instrument économique entre les mains de toutes les populations. On peut notamment s'interroger sur les conditions dans lesquelles la perception des taxes était exercée à Aï Khanoum.

Dans un bâtiment près de la cour centrale du palais d'Aï Khanoum, les archéologues ont découvert en 1977 et 1978 des traces des taxes et redevances perçues au nom du dernier souverain, Eucratide. G. Rougemont les présente ainsi : « Ce sont de petits textes écrits à l'encre, en majuscules cursives, directement sur des vases de stockage, lesquels contenaient, selon les cas, de l'argent monnayé, de l'encens, de l'huile d'olive – et peut-être d'autres produits, mais nous n'en avons pas d'attestation directe »[729]. Les documents mis au jour présentent deux difficultés d'interprétation aux chercheurs : qui sont ces personnages nommés, et pourquoi la trésorerie d'Aï Khanoum contient-elle autant de pièces indiennes ? Sur le premier point, F. Grenet et C. Rapin qui ont étudié l'onomastique des inscriptions figurant sur les *ostraca* de la trésorerie, ont conclu à l'existence d'une administration hiérarchisée, les Grecs occupant les postes supérieurs et les Iraniens des postes subalternes. Cette analyse, menée par analogie avec la situation de l'administration égyptienne, est

[726] PEBARTHE, 2008, p. 101-102 ; précisons toutefois que ce cas est la conséquence d'une décision athénienne interdisant aux alliés de frapper l'argent ; sur les taxes au change : LE RIDER, 2001, p. 259, 263-266.
[727] LE RIDER, 2001, p. 264.
[728] CALLATAŸ, 2007, p. 19-33.
[729] ROUGEMONT, 2012, p. 212.

convaincante, même si J.D. Lerner[730] pense repérer dans l'onomastique le nom des dépositaires plutôt que celui des fonctionnaires royaux[731]. Quant aux monnaies indiennes, leur présence peut être le résultat des conquêtes d'Eucratide ; on ne comprend pas pourquoi elles ont si peu intéressé les pilleurs du site : non loin de la trésorerie 677 monnaies indiennes, en argent, on été découvertes, que l'on aurait pu refondre. Mais le destin de la trésorerie fut pour le moins complexe : pillages, peut-être réoccupation partielle à un moment, nos informations sont, et probablement resteront lacunaires. Quoi qu'il en soit, la trésorerie d'Aï Khanoum révèle, sans discussion possible, qu'au moment où les Grecs perdirent la Bactriane, un système fiscal, organisé, contrôlé et centralisé existait.

Un roi soucieux du bien être de ses sujets, dans ces temps où l'agriculture était la première source de richesse, se devait de préserver le réseau d'irrigation que les Bactriens, puis les Perses, avaient organisé. Or les colons grecs installés en Bactriane, dans la plaine d'Aï Khanoum[732], utilisèrent et développèrent des travaux d'irrigation préexistants et performants, et la charrue employée, que l'art du Gandhara représente sur un bas-relief conservé à Peshawar et dessiné par A. Foucher, dénote une influence grecque et un souci de consolider le timon afin de l'adapter à des terres difficiles[733]. Quinte Curce, enfin, souligne la richesse du sol de Bactriane, fertile et porteur notamment de vignes, avant de préciser qu'une partie de son territoire est constitué de déserts : mais il désigne alors la Sogdiane[734].

Le réseau d'irrigation nécessitait le maintien d'une organisation, d'un ordre local particulier, dont la fragilité et la complexité fut si bien prise en compte, que ce réseau perdura et même se renforça. Comme souvent, hélas, nos connaissances des données du problème sont différentes selon que l'on étudie la Bactriane ou les zones indiennes sous domination grecque.

---

[730] LERNER, 2011, p. 104-110. Malgré l'analyse serrée de l'auteur et les critiques intéressantes qu'il formule (les chercheurs français auraient organisé leur communication en fonction d'un plan préétabli, et auraient présenté leurs analyses conformément à ce qu'ils pensaient trouver au départ), le travail d'interprétation de C. Rapin et F. Grenet paraît plus conforme aux habitudes hellénistiques.

[731] Voir cependant ROUGEMONT, 2012, p. 215-216, et la note 774 pour un état de la discussion.

[732] Il n'y a pas eu, à notre connaissance, d'étude approfondie des pollens, permettant de reconstituer les types de cultures pratiquées. On ne sait pas comment s'effectuait le bornage dans la région : il eut sans doute lieu, notamment dans la plaine d'Aï Khanoum, lieu de colonisation partielle, mais dans les régions de Bactres, Kaboul et Taxila, où les Perses avaient déjà effectué un travail similaire, l'absence de bornage est impensable. Nous n'en n'avons pas de trace écrite, et des siècles d'exploitation agricole rendent difficile un relevé fiable d'une des prérogatives royales qui nous apporterait de nombreuses informations sur les rapports de force locaux, et sur les politiques fiscales. Enfin, l'élevage, essentiellement ovin et équin, fut important et ne devait pas différait de ce qui perdura pendant les siècles suivants : sans doute fut-il conduit de façon extensible, sur de grands espaces où les animaux paissaient en liberté.

[733] DELAMARRE-JEAN-BRUNHES, HAUDRICOURT, 1986, p.104 : « Timon et mancheron sont rapportés sur un dental horizontal : il s'agit de l'araire de type dental mais avec *une pièce de renfort* tout à fait spéciale destinée à consolider l'attache du timon sur le dental. » Plus loin les auteurs soulignent que les araires sont de type grec, mais adapté aux conditions locales.

[734] QUINTE CURCE, VII, 4, 26.

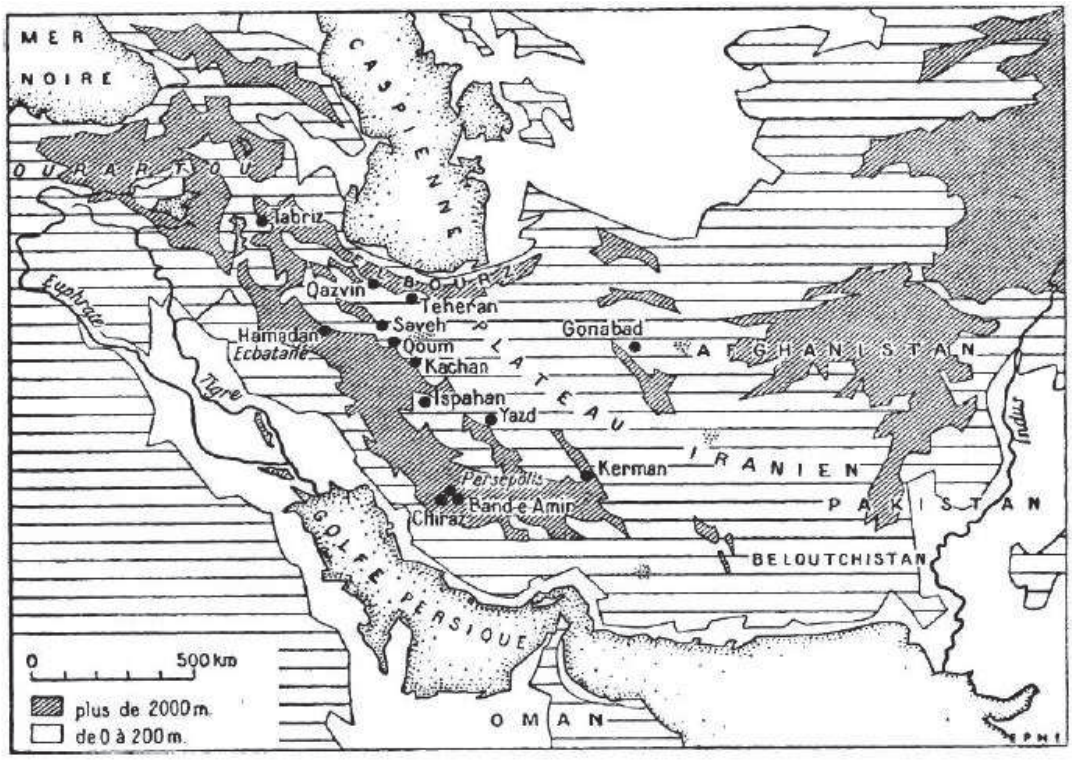
Les zones indiennes nous sont en effet beaucoup moins bien connues, tandis que l'hydraulique de la Bactriane a donné lieu à quelques études.

La gestion de l'eau dans ces zones d'Asie centrale présente quelques caractéristiques remarquables qui furent peu mises en avant : tout d'abord, la persistance des procédés d'irrigation, à travers les siècles, ne laisse pas de surprendre par la remarquable longévité de ses spécificités techniques ; par ailleurs, quels que fussent les envahisseurs successifs, tous surent préserver cet outil dont on peut raisonnablement penser qu'il fut le principal responsable de la flatteuse réputation de fertilité dont disposait la région ; enfin, l'irrigation fut une des conditions de la vie sociale locale, qui encore au XX^{ème} siècle était organisée autour de la répartition de l'eau, de l'entretien et de la construction des infrastructures hydrauliques. Comme nous ne disposons d'aucune source archéologique ou textuelle qui indique une rupture dans la chaîne d'utilisation de ses installations, nous pouvons supposer que les Grecs surent les préserver, voire les développer.

Dès le III^{ème} millénaire av. J.C. il est possible de repérer en Mésopotamie et en Asie centrale les traces d'anciens réseaux hydrauliques qui suppléaient aux faiblesses des précipitations. Dans le nord de la zone indo-pakistanaise, les traces d'anciennes rivières fossiles et de rivières dont le cours a parfois changé[735] donnent à penser que les agriculteurs disposèrent de conditions plus favorables nécessitant de moins grandes infrastructures hydrauliques[736]. Par la suite, si l'irrigation raisonnée et organisée ne fut pas inexistante dans cette zone indo-pakistanaise, elle ne semble pas avoir connu l'essor technique que le pouvoir achéménide en particulier lui avait permis de connaître.

[735] C'est en particulier le cas de l'Indus, dont le cours a considérablement varié pendant la période antique : « L'itinéraire qu'emprunta Alexandre lors de sa descente des vallées de l'Hydaspe, de l'Acésinès et de l'Indus, les villes qu'il rencontra, celles qu'il conquit ou fonda en chemin, jusqu'à l'océan Indien, demeurent difficiles à identifier, à la fois à cause de l'imprécision des récits relatant cette expédition et des divagations du cours de l'Indus. On sait que le fleuve s'est déplacé entre les chaînes montagneuses de l'ouest et les déserts de l'est, Aristobule en a apporté le témoignage, au temps même d'Alexandre, mais on ne peut ni retracer avec exactitude, ni dater ces fluctuations, lorsqu'elles sont visibles sur les photos aériennes et satellitaires » : KERVRAN, 1995, p. 259.

[736] DEBAINE, FRANCFORT, 1989, p. 409-411.



Le plateau iranien, d'après GOBLOT, 1963, p. 500. Carte montrant la sécheresse de ce plateau.

Voyageant au Baloutchistan, anciennement Gédrosie et Arachosie, plus la zone du delta de l'Indus, l'explorateur F. Balsan présentait ainsi les ghanats[737], qui furent non pas l'invention des Perses achéménides, mais le moyen par lequel ils développèrent et enrichirent leurs possessions territoriales : « Partant d'emplacement arables, on creusait en visant à l'estime, du côté des massifs, une couche présumée perméable et aquifère. Tant qu'on ne l'avait pas atteinte, l'on n'était en galerie d'approche ». Quand on la recoupait, la galerie devenait « drainante ». Toutefois, dans les deux cas, l'encombrement des déblais et la pollution de l'air posaient le même problème. On le résolut en forant, de distance en distance, des cheminées verticales […] Elles assurèrent la ventilation et permirent la remontée des terres qui, en couronne autour des orifices - pour empêcher les animaux d'y choir- réalisaient l'aspect de petits cratères. Ceux-ci forment au-dessus des ghanat - continués jusqu'à nos jours - comme une ligne de boutonnières »[738].

[737] Deux orthographes existent, correspondant à des époques différentes : ghanats, qanāts (ce dernier est plus récent).

[738] BALSAN, 1969, p. 193 et 199. Voir également dans le dossier iconographique n°11 une vue aérienne d'un ghanat, même référence p. 138.

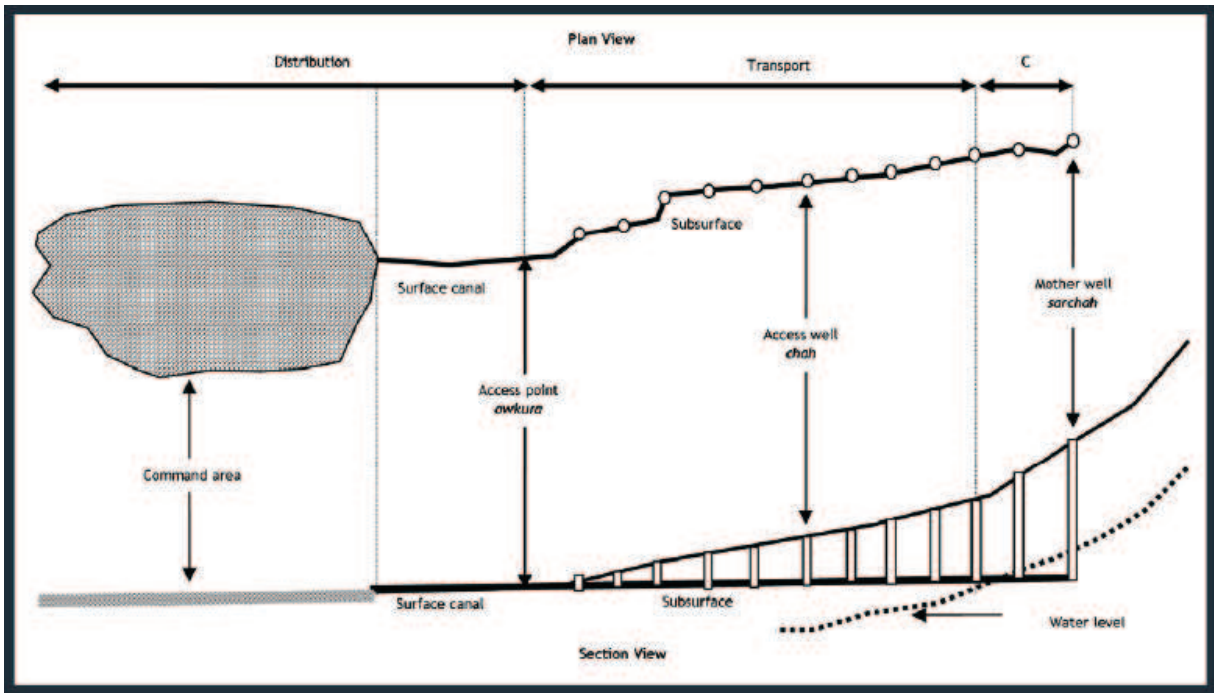


Schéma de distribution de l'eau, d'après ROUT, 2008, p. 36.

D'une longueur variable, de quelques centaines de mètres à 43 kilomètres pour la ville iranienne de Yazd, ces canaux n'ont pas été inventés par les Perses ; mais ils les disséminèrent dans tous les territoires de leur empire, au point qu'on en retrouve trace en Égypte, en Afrique du nord, en Arabie, en Syrie. Avant qu'Alexandre n'arrive en Asie centrale, selon H. Goblot, leur présence est attestée en Afghanistan, au Baloutchistan, en Ouzbékistan[739] ; un texte célèbre de Polybe (X, 28), la seule source littéraire consacrée à ces ouvrages d'art, décrit la présence de « qanats » en Parthyène, lors de l'attaque menée par Antiochos III pour réaffirmer sa prééminence sur la région. La plaine d'Aï Khanoum et la Bactriane orientale fut prospectée jadis, mais le bassin d'irrigation naturelle constitué par des rivières et un fleuve présente un type d'irrigation différent bien que tout aussi remarquable : des canaux, parfois très longs (30, 40 voire 50 kilomètres) [740], qui peuvent être de piémont et conduire l'eau du fleuve vers des hauteurs supérieures[741], éventuellement par de longs tunnels creusés dans les collines. L'exploit technique est différent, mais n'est pas moins remarquable, impliquant une

[739] GOBLOT, 1963, p. 505, 512-514. .
[740] GARDIN, 1980, p. 492.
[741] GARDIN, 1980, p. 495 : « Les Anciens firent mieux encore : non contents de mettre en eau les plaines basses, ils eurent très tôt — dès le début du I^er millénaire avant J.-C, pour être précis — l'ambition d'étendre l'irrigation aux zones de piémont, situées à une altitude plus élevée, et par conséquent d'un accès plus difficile encore. En effet, la configuration du relief est telle que pour conduire l'eau jusqu'au pied des collines, il faut en général que les canaux cheminent à travers celles-ci sur dix ou quinze kilomètres, avant d'atteindre enfin les étroites bandes de terre qui séparent le piémont des champs irrigués par les canaux de plaine les plus proches ».

organisation sociale pour le percement et la préservation des ouvrages dont on devine la complexité à la lecture du texte de Polybe et à travers les indications que les traditions locales iraniennes ont conservées. C'est ce dernier point qui nous intéresse plus particulièrement, puisque mises en place avant la période grecque, les infrastructures hydrauliques ont été conservées par les conquérants[742], qui les ont sans doute fait prospérer, au prix d'une acceptation des règles et des privilèges ancestraux accordés aux populations locales.

Le texte de Polybe n'envisage pas de décrire le système d'irrigation en vigueur dans la Parthyène ; suivant l'habitude des historiens grecs, c'est à l'occasion d'un événement militaire ou pour donner des indications topographiques utiles à d'éventuelles campagnes à venir, que la région est décrite. « Arsakès [743] s'était attendu à ce qu'Antiochos parvînt en cette contrée, mais non à ce qu'il osât encore traverser avec une armée aussi importante le désert voisin, essentiellement à cause du manque d'eau. A la surface du sol, il n'y a pas d'eau apparente dans cette région, mais il y a des canaux souterrains assez nombreux, reliés à travers le désert à des puits qui sont ignorés de ceux qui ne connaissent pas le pays. A propos de ces canaux souterrains, une tradition véridique est transmise par les habitants selon laquelle les Perses, au temps où ils étaient maîtres de l'Asie, accordèrent à ceux qui apportaient de l'eau douce dans certaines zones qui auparavant n'étaient pas irriguées, la jouissance de la terre pour une durée de cinq générations ; par suite, comme des cours d'eau nombreux et abondants s'écoulaient du Tauros, les habitants entreprirent toutes sortes de dépenses et endurèrent toutes sortes de peine ; ils construisirent les canaux souterrains qu'ils amenèrent de loin, de sorte que, à l'heure actuelle, même ceux qui utilisent ces eaux ne savent pas où naissent les canaux souterrains, ni où ils captent les cours d'eau. Arsakès cependant, lorsqu'il vit qu'Antiochos se préparait à traverser le désert, entreprit alors de combler et de détruire les puits. Mais le roi, quand on vint lui annoncer la nouvelle, envoya en avant, avec un millier de cavaliers, Nikomédès qui, même s'il découvrit qu'Arsakès s'était retiré avec son armée, surprit néanmoins des cavaliers en train de détruire les bouches des canaux souterrains, leur fit tourner bride au premier choc […] »[744].

---

[742] En fait tous les conquérants, y compris islamiques, puisque ce système d'irrigation a traversé les siècles. Ainsi, les études de 2008 menées avec l'aide de la Commission Européenne, ont abouti à l'estimation suivante (il est vrai sur la base de chiffres anciens) : environ 7000 *Yarez* (mot utilisé en Afghanistan pour désigner les *qanats, kanats* ou *ghanats*), permettraient l'irrigation de 180 000 ha ; il est à noter que le bassin du nord n'est quasiment pas concerné par ce dispositif, qui serait concentré dans la zone est et sud de l'Afghanistan, plus aride et dépourvues de cours d'eau naturels. Voir ROUT, 2008, p.9.

[743] Arsakès II, roi des Parthes (211-191).

[744] POLYBE, X, IV, 28.

Il ne fait plus de doute aujourd'hui que Polybe a décrit, sans les avoir vus[745], des *qanats* en fonctionnement. Mais transparaît du texte la complexité des rapports sociaux entourant la gestion de l'eau dans ces zones arides :

- Il a fallu ainsi la mobilisation de toute la communauté pour que l'eau soit acheminée depuis les hauteurs vers les zones irriguées : cité par P. Briant, un chercheur iranien estimait ainsi qu'il fallait 3790 journées de travail pour la construction d'un *qanāt* de six kilomètres, sans compter les frais engagés[746]. Les travaux étaient effectués sous la conduite d'une corporation spécialisée, les *moqani*, perceurs de puits mais aussi chargés de l'entretien, tâches difficiles et dangereuses car ces puits peuvent atteindre couramment 40 m de profondeur dans certaines zones observées[747].
- L'oubli des sources d'origine des canaux n'est en rien surprenant, si l'on songe que ces canaux peuvent débuter fort loin de leur point de départ, et que les *moqani* ont pu garder jalousement des secrets assurant leur prestige et leur pouvoir sur la communauté.
- Ces canaux peuvent voir leur débit interrompu : de même que la plaine d'Aï Khanoum a ainsi montré aux prospecteurs des canaux en surface comblés dont il ne restait que la trace, il est possible de combler des *qanāts*, ou tout au moins d'interrompre leur débit. L'action du roi parthe est désespérée, stratégiquement justifiée, mais bien que probablement réversible (puisqu'il aurait suffi de désencombrer les puits une fois la paix revenue), elle n'en révèle pas moins la fragilité de ces installations.

Ces canaux étaient encore en fonction, indispensables même à la perpétuation des communautés, au point que les chefs locaux furent probablement les responsables de l'intervention des cavaliers grecs. Le roi Antiochos, prévenu par les chefs de village désireux de garder les précieuses sources d'approvisionnement dut leur accorder les mêmes privilèges que ceux donnés par les Perses, puis plus tard les Parthes. Comme le remarque P. Briant, ce fait n'aurait rien de surprenant ni d'isolé, les pouvoirs se succédant et pérennisant les structures antérieures quand celles-ci ne s'opposaient pas à leurs intérêts[748]. Ainsi interprétée, la rupture du contrat de confiance n'est pas à mettre au débit des chefs locaux, mais à celui du roi parthe qui n'aurait pas su ni voulu, pressé par les circonstances militaires il est vrai, conserver le *statu quo* économique et social. La description que fournissait H. Goblot de

[745] BRIANT, 2001, p. 33.
[746] BRIANT, 2001, p. 36.
[747] Pour les techniques de percement et leurs difficultés, voir GOBLOT, 1963, p. 503-507.
[748] BRIANT, 2001, p. 24.

l'organisation sociale qui prévalait dans les zones rurales de l'Iran des années 1960, donne à comprendre les raisons de la réaction des chefs locaux qui voyaient les fondements de leur légitimité disparaître en même temps que leurs moyens de subsistance : « A chaque nouveau qanat, en effet, correspondait un nouveau village, de nouvelles terres, un nouveau groupe humain absorbant les excédents démographiques. Peu à peu, se constituait ce " paysage iranien " si caractéristique : au débouché du qanat, la maison du chef, souvent à un étage, entourée des maisons des villageois, des abris des animaux, de jardins et de cultures maraîchères, — ensemble très souvent circonscrit par un mur de pisé — les cultures céréalières occupant une vaste superficie desservie par des canaux, et disposées pour de longues jachères atteignant souvent dix ans. La distribution des terrains et les jours d'irrigation des parcelles étaient réglés par le chef du village, le qanat imposant une sorte de solidarité entre les habitants, ce qui n'excluait pas de sanglantes rivalités autour des droits d'eau. En Iran, comme dans les " huertas " d'Espagne, les délits et crimes ayant l'eau comme motif sont plus nombreux à eux seuls que ceux imputables à tous les autres causes »[749].

L'archéologie fournit un modèle d'exploitation comparable dans le monde hellénistique ptolémaïque : dans les communautés villageoises, les ressources hydriques étaient gérées par le droit coutumier que garantissait toute la communauté[750]. L'irrigation était partagée, chacun ayant droit à un tour d'eau, au prix éventuellement d'une redevance[751]. H. Cuvigny décrit ainsi le système de la répartition de l'eau et le calcul de la redevance grâce à deux ostraca grecs d'Aï Waqfa[752] en Égypte, système complexe et précis dont on trouve des traces dans d'autres régions hellénistiques[753].

Il est difficile d'envisager que les souverains grecs de l'Asie centrale auraient commis la faute incroyable de changer la structure sociale prévalant à leur arrivée dans les zones irriguées. Bien au contraire, la continuation des habitudes et la pérennisation des hiérarchies représentaient une garantie de stabilité leur apportant la prospérité. Notons cependant encore que l'on ignore dans quelles conditions et quelles proportions la plaine d'Aï Khanoum par exemple, ou celle beaucoup plus vaste de Kaboul, furent colonisées. Plus tard, passés au sud de l'Hindou Kouch, les Grecs durent être encore plus nettement minoritaires, et les répartitions territoriales, certainement faites au détriment des autochtones, durent s'avérer encore plus difficiles à opérer. On sait par ailleurs que des confiscations de terres et une

[749] GOBLOT, 1963, p. 508.
[750] REDDÉ, 1999, p. 82.
[751] REDDÉ, 1999, p. 83.
[752] CUVIGNY, HUSSEIN, WAGNER, 1993, p. 71.
[753] Voir également CHAUVEAU, 2001, p. 139-140.

redistribution, par exemple à des vétérans, aboutirent souvent, notamment en Italie, à une désorganisation de la production agricole : rien de tel ne paraît avoir eu lieu en Bactriane ou dans les autres régions d'Asie centrale sous contrôle des Grecs, bien au contraire[754].

L'existence, enfin, d'un important sanctuaire dédié au dieu Oxus, ancien nom du fleuve Amou Darya, à Takht-i-Sangin, révèle la vénération que les populations locales successives ont témoigné envers l'eau dans la Bactriane du Nord. Connu pour son fabuleux trésor, découvert au XIX^{ème} siècle, transmis au British Museum après de nombreuses vicissitudes, le trésor provient d'un temple fouillé par les archéologues soviétiques dans les années 1970. Il est constitué d'objets datant des VII-III^{èmes} siècles av. J.C., objets achéménides, bactriens, hellénistiques et scythes ; le temple dont la structure rappelle les temples du feu iraniens[755], fut édifié entre la fin du IV^{ème} siècle et le début du III^{ème} siècle av. J.C., resta en service sous les Grecs séleucides puis les Gréco-bactriens, avant d'être restauré par les Kouchans. Des milliers d'ex voto attestent de la popularité de l'édifice, ainsi qu'une remarquable statue de Marsyas portant une inscription en grec et rédigée à la demande du bactrien Atrosokès. P. Bernard rapproche cette statue de la façon dont les Grecs de Magnésie du Méandre représentaient leurs divinités fluviales, et établit donc un parallèle avec le peuplement de la région par des groupes de colons de la même provenance[756].

---

[754] Le temps des théories relatives aux empires de l'eau est d'ailleurs révolu : plus aucun historien ne se rallie à aux thèses de l'historien allemand K. A. Wittfogel (*Oriental Despotism: A Comparative Study of Total Power, 1957*), même si leur popularité passée garde encore une certaine empreinte dans les esprits. Ainsi REDDÉ, 1999, p. 84, suggère que la disparition de l'irrigation dans les oasis égyptiennes ne dut sans doute rien aux invasions et aux effondrements dus à la disparition des grands États centralisés et bureaucratiques, qui se seraient mis en place pour gérer les ressources hydriques, mais plus simplement à la raréfaction de la ressource ; les pouvoirs ont, bien au contraire, sagement et précautionneusement laissé les communautés gérer les installations, se contentant d'opérer une surveillance et une protection efficace, avec parfois des incitations et des politiques de colonisation, comme cela se fit en Égypte et sans doute, mais on ignore dans quelle proportion, en Bactriane.

[755] C'est l'avis des chercheurs russes, notamment de B. Litvinskij : LITVINSKIJ, 1999, p.72. F. Grenet conteste ce point de vue, notamment en raison des conditions de fouilles qui ne permettraient guère d'être affirmatif ; en revanche, il se rallie à l'idée que le trésor, qui ne contient pas d'objets postérieurs aux Achéménides, serait attaché au temple. Pour cette discussion et une description de ce que l'on sait du culte de l'Oxus, voir GRENET F., 2002-2003, p. 157-158.

[756] BERNARD, 1985, p. 79 : « Le rapprochement du document bactrien avec le Marsyas anatolien a paru justifié par différents indices, passés jusque-là inaperçus, qui font ressortir le rôle de la vallée du Méandre dans le peuplement des colonies séleucides : c'est Magnésie du Méandre, la grande ville de la vallée vers l'aval, qui avait fondé Antioche de Pisidie (Strabon, XII, 8, 14) et envoyé un contingent de colons pour renforcer la population d'Antioche de Perside (Bushire) qu'Antiochos III venait de fonder sur le Golfe Persique ; c'est de cette Magnésie et non de celle du Sipyle qu'était originaire la famille du souverain gréco-bactrien Euthydème car l'ethnique "Magnète" qui lui attribue Polybe (XI, 39) n'est donné au III siècle av. J.-C. qu'aux citoyens de la ville du Méandre et non aux habitants de Magnésie du Sipyle, alors simple colonie militaire, désignée comme "les gens de Magnésie" ; une comparaison inattendue faite par Mégasthène entre les affluents du Gange et le Méandre (Arrien, Ind. 4, 6) pourrait indiquer que l'ambassadeur de Séleucos à la cour des Mauryas était lui aussi originaire d'une des villes de cette vallée. La personnification de l'Oxus sous les traits d'un Marsyas

On n'a découvert aucun décret royal relatif à la gestion de l'irrigation ou à la préservation des sanctuaires. Néanmoins nous pensons que sans un souci constant du pouvoir, voire une attention bienveillante particulière accordée aux sanctuaires (peut-être sous forme d'exemptions fiscales, comme cela se produisit ailleurs), jamais ces installations n'auraient perduré dans une Asie centrale traversée par les peuples et victime des guerres.

IV.3.6 Préserver les voies de communication

L'Asie centrale est encore aujourd'hui une zone de forts contrastes climatiques, avec des reliefs fortement contrastés eux-mêmes : y circuler fut longtemps difficile. L'ethnologue P. Centlivres décrit ainsi les cols au-dessus de Bamiyan, dans les années 1960 et 1970 : « … les routes et les cols qui mènent à cette haute vallée sise au cœur de l'Afghanistan, à 2500 mètres d'altitude environ, sont redoutables, et par leur tracé parfois étroit et sinueux, et par les conditions climatiques qui règnent à plus de 3000 mètres. Les villages hazaras, dont Bâmiyân est le marché, sont souvent bloqués par les neiges six mois par an »[757] . Creuser des voies, les aménager, les préserver des rigueurs du climat ou des dégradations incombait aux autorités locales, certes, mais aussi à la puissance royale : au quotidien les populations y circulaient pour le commerce, mais les rois songeaient plutôt, stratégiquement, à l'acheminement rapide des troupes.

Les routes terrestres sont désormais étudiées et constituent un axe important de la recherche archéologique, en Méditerranée mais aussi en Asie. La sophistication du système routier romain est connue : sur le *cursus publicus* qu'institua Auguste, les relais étaient constitués de *mutationes* ou de *stationes,* agglomérations où les détenteurs du *diploma* pouvaient changer de monture et d'attelages, les deux termes n'étant pas usités de façon similaire puisque le premier désignait une structure pour voyageurs et le second, doté de moyens de stockage, une halte pour les transports de denrées fiscales. En absence de structure civile, un fortin militaire, un camp, voire une auberge réquisitionnée suffisent à la continuité de l'acheminement des hommes et des biens. Sur la *via Domitia*, à Ambrussum, près de Montpellier, l'archéologie a découvert dans les constructions des activités de ferronnerie, des

s'expliquerait ainsi par la présence en Bactriane de groupes de colons venus de la haute vallée du Méandre ou de celle d'un affluent de sa rive gauche qui porte aussi le nom de Marsyas. »

[757] CENTLIVRES, 2001, p. 88.

lieux de stockage, une hôtellerie[758]. On aimerait pouvoir disposer de renseignements aussi précis sur les routes d'Orient ; elles existèrent sous les Achéménides, notamment la « Route royale » entre Sardes et Suse qu'Hérodote et Diodore décrivent[759] ; Strabon signale la présence de chameliers dans les hôtelleries qui longent l'Euphrate, et surtout le fait que les tribus locales profitent de cette route pour prélever, autant qu'elles le peuvent, chacune sa taxe[760]. Les routes achéménides nous sont connues, mais le plus souvent par des textes grecs quelquefois allusifs, et encore ces textes se concentrent-ils sur les voies royales, délaissant les voies secondaires : on sait bien sûr qu'elles existèrent[761], qu'elles comportèrent sans doute des relais (très peu documentés), mais on ne sait ni comment ils étaient constitués ni comment les bornes relevaient les itinéraires, si bornes il y eut[762]. P. Bernard, développant dans une note une communication effectuée sur une borne routière perse mais écrite en grec, parvient à la conclusion que ces bornes n'existaient pas avant Alexandre, puisque ni Hérodote ni Xénophon n'en mentionnent l'existence, et considère qu'elle serait la création des *bématistes* du souverain macédonien[763]. P. Briant, toutefois, remarque à juste titre qu'il fallait une administration importante[764], organisée et efficace, levant des impôts adéquats ou surveillant les corvées, pour que de telles routes fussent maintenues en usage. La maintenance était plus encore délicate dans les zones montagneuses et difficiles d'accès, soumises aux éboulements et glissements de terrains, comme la plupart des territoires que les Grecs d'Asie ont gérés ; signalons, pour en terminer avec les nécessités d'une gestion attentive et permanente des voies dans l'Antiquité, une étrange remarque d'Hérodote[765], qui fait observer que les Thraces eurent la délicatesse ou la prudence de ne pas ensemencer ni travailler la route par laquelle Xerxès passait, comme s'il était d'usage que dans certaines régions le réseau routier fût utilisé ou détourné comme terre commune.

Le réseau routier indien à proprement parler est mieux documenté. J. Auboyer jadis, et plus récemment Prakash Chandra Prasad[766], s'appuyant sur des sources indiennes écrites nombreuses (védiques et classiques) décrivent l'activité ordonnée et réglementée des travaux

[758] CROGIEZ-PETREQUIN, 2011, p. 13-15.
[759] BRIANT, 1996, p. 369-376 et YON, 2011, p. 53-5.
[760] STRABON, XVI, 27.
[761] BRIANT, 1997, p. 78-81.
[762] En revanche, les auteurs grecs ont relevé la largeur des routes royales, et une de leurs particularités : le fait qu'elles aient pu accueillir des chars. Mais ces routes étaient de terre le plus souvent.
[763] BERNARD, 1995, p. 92-95.
[764] Nous renvoyons d'ailleurs au chapitre 9 de son *Histoire de l'Empire Perse*, consacré à la gestion de l'espace et des moyens de communications (BRIANT, 1996, p. 369-398).
[765] HÉRODOTE, VII, 115.
[766] AUBOYER, 1961, p. 94-100 ; PRAKASH, 2003, p. 115-123.

publics indiens, aux corps de métiers spécialisés. Les routes étaient bordées d'arbres qui les ombrageaient, de fossés et de canaux pour l'irrigation ou la protection contre les inondations ; des gîtes d'étape équipés de puits parsemaient les grands axes. Et pour assurer l'entretien des voies, les textes nous apprennent que des droits de douane ou des taxes étaient levés par le pouvoir. Ainsi, sur le réseau principal, une grande route reliait dans le nord Ayodhya à Rajagriha, une autre Puskhalavarti (Peshawar) à Taxila puis Patna ; une autre route reliait le nord du Pakistan actuel aux environs de la moderne Delhi, puis descendait vers Ujjain avant de gagner le sud de la péninsule.

Le réseau indien s'étendait dans un État très diversifié linguistiquement, puisque les langues étaient d'origines diverses : dravidiennes au sud, indo-aryennes au nord, grecques et iraniennes à l'ouest, tibéto-birmanes au nord. Pour unifier un tel empire, les rois mauryas avaient recours à une administration omniprésente[767] que les édits d'Aśoka nous laissent entrevoir. Dépendant directement du souverain, auquel les fonctionnaires devaient soumission et obéissance (comme tout sujet, d'ailleurs), ces fonctionnaires géraient les provinces par délégations : il existait des vice-rois (*kumâras, âryaputras*) dans les grandes villes, et un corps de gouverneurs (sortes de surintendants) dans les provinces de moindre importance. Certains d'entre eux ont franchi les siècles par une plaisante et opportune maladresse de graveur : « Quant au vice-roi de Suvarnagiri, son existence est connue par une maladresse du fonctionnaire chargé de la gravure […] en même temps que l'édit, il a gravé la lettre d'envoi aux autorités locales, partout ailleurs omise : " de Suvarnagiri, sur l'ordre de l'*âryaputra* et des surintendants, il faut souhaiter la bonne santé aux surintendants d'Isila et leur dire ceci ". Suit le texte de l'édit… »[768]. Ils avaient la responsabilité de la diffusion des édits, probablement lus en public pour les analphabètes, et bien qu'écrits dans les langues vernaculaires, traduits sans doute aussi ; mais ils géraient également l'approvisionnement de l'armée, professionnelle et stationnant en permanence dans les capitales provinciales, et l'administration des routes. Rien ne conduit en effet à mettre sérieusement en doute les descriptions de Mégasthène qui voyagea sur des routes ombragées d'arbres plantés volontairement et agrémentées de puits, de bornes tous les dix stades[769]. L'efficience de ce réseau devait être telle que G. Fussman considère qu'entre 30 et 60 jours devaient être

[767] FUSSMAN, 1982, p. 631.
[768] FUSSMAN, 1982, p. 636.
[769] Ce dont ce fait écho un édit d'Aśoka, voir BLOCH, 1950, p. 151.

nécessaires, selon les saisons, pour qu'un courrier parvînt de Kandahar à Patna, et qu'il fallait en moyenne quatre mois pour qu'une armée partie de Patna arrivât à son secours[770].

Nous n'avons pas d'information écrite sur l'état du réseau routier en Inde grecque, ni en Bactriane grecque, pas de Mégasthène qui nous aurait fourni une description du passage de l'Hindou Kouch, ou un état des routes dans la plaine de Kaboul. Il nous faut, une fois encore, user de déduction pour constater que les différents conquérants surent préserver la meilleure part des réalisations accomplies précédemment pour les reprendre et les faire fructifier. Deux réseaux routiers différents doivent être considérés : celui du Nord de l'Hindou Kouch, celui du Sud de l'Hindou Kouch. Au Nord, la Bactriane disposait de routes dont le maillage et l'étendue furent l'objet de l'attention constante des envahisseurs successifs, puisqu'ils l'utilisèrent tous : Macédoniens comme Yuezhi. E. Rtvéladzé décrit ainsi un réseau de voies terrestres en terre, donc fragiles, soumises aux éboulements et aux dégradations de l'eau[771]. Ce dernier chercheur rétablit les routes dans une continuité historique, depuis l'âge du bronze[772] à partir de Bactres en direction de l'Oxus ; le fleuve joua ainsi un rôle essentiel dans l'établissement des axes de communication, puisque c'est le long de son cours ou au passage des gués que les Achéménides installèrent ensuite leurs établissements urbains[773]. Les archéologues soviétiques qui ont travaillé en Ouzbékistan ont ainsi constaté que la Sogdiane était reliée à la Bactriane mais aussi à l'est de la Bactriane. Les souverains grecs se contentèrent-ils de conserver ces voies ou les développèrent-ils ? E. Rtvéladzé attribuerait volontiers aux Grecs la paternité d'une nouvelle route courant le long du Sourkhan Darya, mais ce sont les Yuezhi puis les Kouchans qui, une fois encore, en raison de leur implantation et de leur nombre sans doute, ont le plus développé ces voies ; quand les voyageurs chinois vinrent en Inde et passèrent par Bactres et Kunduz, ils empruntèrent ce réseau, intégré à un ensemble plus intercontinental[774]. Au sud, *Les Étapes Parthes* d'Isidore de Charax (ouvrage datant du I^er^ siècle avant notre ère) détaille la fin de l'itinéraire que décrit par notre voyageur : l'Arie, la Drangiane puis l'Arachosie. Les étapes sont bien indiquées, les villages relevés avec un grand soin ; comme le signale C. Baratin : « La fréquence et la régularité des étapes le long de l'itinéraire montrent que les Parthes, comme les Achéménides pour lesquels nous sommes davantage informés, avaient le souci d'une organisation efficace des réseaux routiers et le relevé minutieux des parcours, que nous connaissons mieux pour l'époque achéménide, ne

[770] FUSSMAN, 1982, p. 633.
[771] RTVELADZE, 2001, p. 292-303.
[772] RTVELADZE, 2001, p. 296.
[773] RTVELADZE, 2001, p. 297.
[774] RTVELADZE, 2001, p. 298-299.

s'était pas perdu » [775]. Il n'est pas possible d'imaginer ici une création du pouvoir parthe, à peine installé. Prenant la succession des Perses, les Grecs d'Asie eurent sans doute soin de préserver cette voie, même si leur présence en Margiane, que des monnaies semblent attester pour un temps, put être brève ; les Gréco-Bactriens ont conquis l'Arie ou du moins s'y battirent au temps d'Eucratide[776], s'installèrent dans la région de Kandahar sous Euthydème I[er] et Démétrios, avant d'en être chassés. Plus à l'Est, dans le delta de l'Indus et plus encore en actuel Gujarat, y eut-il une route, des routes ? C'est probable, mais on ne sait pas qu'elle serait leur tracé, ni quelle part les Grecs d'Asie centrale prirent dans leur préservation, ni même s'ils détinrent tout ou partie de ces régions.

Un réseau fragile, parce que constamment soumis aux aléas du climat, n'aurait donc pu perdurer sans une attention particulière des administrations royales grecques. Nous ne les connaissons pas et ne pouvons que soupçonner de leur part une activité comparable à celle déployée par les administrations achéménides, séleucides et indiennes, malgré les conflits permanents que l'historiographie, peu soucieuse de la désorganisation économique et gestionnaire endémique qui aurait en découler, prête avec obstination aux rois locaux.

IV.3.7 Quelques hypothèses sur un probable commerce maritime international

L'Asie centrale, avant même la venue des Grecs, n'apparaissait pas enclavée [777]: l'empire achéménide, repris par le pouvoir séleucide, avait su développer un réseau de voies de communication fiable et sûr permettant un commerce et la venue d'influences extérieures intellectuelles à la Bactriane dont l'importance se mesure aux trouvailles faites dans la région, que ce soit à Aï Khanoum ou à Hadda. Les biens circulaient donc, et pour les seules

[775] BARATIN, 2009, p. 77.

[776] JUSTIN, XLI, 6, 3 ; quelques monnaies l'attestent aussi.

[777] Le commerce entre l'Asie centrale grecque et le monde extérieur, tant à l'Ouest qu'à l'Est, est une source d'interrogations voire d'incompréhension. Les avis le concernant sont partagés et parfois opposés. C. Rapin est de ceux qui considèrent qu'il n'y eut pas de commerce en Bactriane avec les Grecs d'Occident ; cependant, s'appuyant sur des indices céramologiques, J.C. Gardin soutient qu'au contraire les échanges entre le monde bactrien et le monde méditerranéen étaient anciens, et se maintinrent pendant toute la période hellénistique. D'autres questions se greffent sur ce débat : comment les Grecs auraient-ils pu se passer de vin, et surtout d'huile ? La production locale ne devait pas suffire, surtout si l'on songe que dès le II[ème] siècle av. J.C. les Grecs de Bactriane conquirent les zones du sud de l'Hindou Kouch et que leur présence s'étendit bien loin de la Bactriane originaire, en Inde de l'Ouest. Nous pensons que ces avis, bien que divergents, se complètent : à un commerce antérieur et archaïque essentiellement consacré aux échanges de poterie, succéda un accroissement des échanges sous les Perses ; les Grecs développèrent considérablement les échanges, et plus encore les Kouchans qui unifièrent ces régions sous une domination unique. Les observations qui suivent reprennent cette conception générale des échanges dans la région.

céramiques, C. Rapin estime qu'elles devaient provenir d'ateliers locaux, mais les différents types et styles nécessitaient une circulation d'exemples, de modèles qui ne s'explique pas sans un minimum de commerce[778]. Selon B. Lyonnet [779] les céramiques se seraient répandues progressivement dans la région d'Aï Khanoum : de cette diffusion lente, preuve d'une implantation progressive de colons, sans doute peut-on déduire un progrès des échanges avec les populations locales et un enrichissement par le commerce.

En revanche, les étiquettes attestant l'importation d'huile d'olive, sont une preuve indéniable d'un commerce sans doute important, pour cette denrée indispensable aux Grecs et non produite dans ces climats centre-asiatiques[780]; de la même façon, les cruches 21 et 22 contenaient de l'encens, provenant probablement d'Arabie[781]. On peut également déduire des pierres et métaux précieux découverts à Aï Khanoum l'existence d'un commerce de luxe avec la Bactriane : cornaline provenant peut-être de l'Inde, turquoise qui pourrait provenir de gisements d'Ouzbékistan, grenats qui pourraient provenir du Balouchistan, du Badakshan ou de l'Inde, nacre de l'Inde et l'ambre qui pourrait venir de l'Occident[782]. Prudemment, C. Rapin suggère que ces objets constitueraient d'éventuelles preuves de butins, mais la dispersion des origines, dans leur variété, nous semble indiquer l'existence d'échanges commerciaux plutôt qu'une accumulation consécutive à des pillages ou des conquêtes militaires. T. Calligaro dans son analyse du trésor de Tillia Tepe (I^{er} siècle de notre ère), fait apparaître les mêmes circuits commerciaux : l'Inde fournirait les chalcédoines, les grenats, le nacre ; la turquoise viendrait du nord (Ouzbékistan, Chine, Tibet), le jade de Chine, l'ambre de Chine peut-être, ou de Sibérie. Les circuits semblent, non pas avoir changé, entre la période grecque et la période kouchane, mais s'être enrichis et étendus[783].

L'observation des objets trouvés à Aï Khanoum et Tillia Tepe fait apparaître en effet l'existence de richesses minérales dans l'arrière-pays[784] ; l'amiante, l'orpiment[785], mais

[778] RAPIN, 1987, p. 69.
[779] LYONNET, 1998, p. 149
[780] RAPIN, 1992b, p. 105-106.
[781] RAPIN, 1992b, p. 105, 148-149, 174, 177.
[782] RAPIN, 1992b, p. 177. Toutefois, la remarque de T. Calligaro nous semble pertinente : les gisements d'ambre étaient nombreux dans la Baltique, en Roumanie, en Azerbaïdjan et en Russie actuelles, mais il en existait aussi en Sibérie et en Chine ; imaginer un commerce avec l'Europe ne serait pas nécessaire : CALLIGARO, 2006, p. 292.
[783] CALLIGARO, 2006, p. 292-293.
[784] Le site de Mes Aynak, datant probablement de l'époque kouchane, exploité du I^{er} au VIII^{ème} siècle, est actuellement fouillé à la hâte avant une exploitation des ressources de cuivre ; il permet d'imaginer ce que pouvait être une exploitation minière dans la région : des tunnels pour aller chercher le minerai, des jarres pour le fondre, un transport sous forme de lingots ou de *cakes*. Il n'est pas encore possible d'assurer que le site n'a pas été exploité antérieurement, ni pour quelles raisons si tel est le cas. Enfin, un village de maisons pauvres est attaché au site, en contrebas de la colline. Voir KHAIRZADA, 2013, p. 64-66.
[785] RAPIN, 1992b, p. 148-149.

surtout le lapis-lazuli auraient une provenance locale : « Les seuls gisements de lapis-lazuli connus dans l'Antiquité se trouvent dans l'actuel Afghanistan, plus précisément près de la localité de Sar-E-Sang dans la province du Badakshan, dans le massif de l'Hindu-Kouch… Exploité depuis au moins le III^{ème} millénaire, le lapis afghan fut exporté dans tout le monde antique »[786]. Quant à l'or, Calligaro souligne sa similitude avec celui découvert dans les objets d'Aï Khanoum, et le qualifie d'or natif, c'est-à-dire fondu sans ajout de métal et cela directement après son extraction. L'Afghanistan moderne était d'ailleurs il y a peu encore une zone d'extraction artisanale, selon un procédé antique : dans le nord, à la saison des basses eaux, les orpailleurs déposaient des peaux de moutons, de chèvres ou des paillasses au fond des rivières, peaux vers lesquelles ils dirigeaient les sables remués pour que les paillettes s'y accrochent. Malgré le caractère rudimentaire de ce procédé, l'ethnologue P. Centlivres relève qu'une équipe pouvait récolter environ 4,5 g d'or les bons jours[787].

Au II^{ème} siècle av. J.C., le voyageur chinois Zhang Qian qui parcourt les steppes d'Asie centrale parle en ces termes de l'Inde du Nord, via la traduction de Burton Watson : « When I was in Daxia (=Bactriane) I saw bamboo canes from Quiong and clothes made in the province of Shu. When I asked the people how they had gotten such articles, they replied, " our merchants go to buy them in the markets of Shendu ". Shendu, they told me, lies several thousands li southeast of Daxia. The people cultivate the land and live much like the people of Daxia. The region is said be hot and clamp. The inhabitants ride elephants when they go into battle. The kingdom is situated on a great river »[788]. L'Asie centrale est alors toujours parcourue en tous sens par les marchands, comme auparavant dans la période kouchane : les découvertes de Tillia Tepe effectuées en 1978 présentent des objets pour l'essentiel grecs mêlés d'influence nomade, ou l'inverse selon le point de vue que l'on souhaite adopter [789]; mais le trésor de Begram, découvert en 1937, laisse apparaître un riche panel d'objets provenant d'horizons différents puisque certains proviennent d'Alexandrie, d'autres de l'Inde. Or ces deux trésors datent de la même période, et seule leur destination doit différer : les

[786] CALLIGARO, 2006, p. 292.

[787] CENTLIVRES, CENTLIVRES-DEMONT, 1988, p. 227-228 ; on peut noter que ce procédé des peaux de moutons « aurifères » est également attesté en Gaule, voir CAUUET, 1999, p. 57.

[788] WATSON, 1962, p. 236.

[789] BERNARD, 1979, p. 240 : « A en juger par ceux des objets provenant de ces tombes que j'ai pu voir dans les réserves du Musée de Caboul, les connexions avec l'art sarmate ne sont pas particulièrement évidentes. Les composantes principales de ce matériel, fait en majeure partie de pièces en or, sont, d'une part, un style animalier purement nomade recourant abondamment aux incrustations de pierres de couleur (turquoise essentiellement) et directement relié à celui de la Sibérie du sud-ouest, tel que nous le fait connaître la collection de Pierre le Grand à l'Ermitage, et, d'autre part, un style hellénisant incorporant des influences de l'art des steppes. »

tombes de Tilia Tepe constituent un trésor royal, enseveli notamment pour des princesses nomades[790], le trésor de Begram est sans doute aussi royal mais enseveli peut-être par précaution, et les pièces qui le composent sont de dates diverses[791]. La diversité du trésor de Begram ne laisse aucun doute sur la réalité des échanges dans le monde kouchan, si peu de temps après la conquête, au point que l'on est légitimement en droit de penser que les circuits commerciaux, opératoires depuis les Achéménides, n'ont pas varié, même pas après la conquête nomade. D'ailleurs, dans le premier temps de leur puissance, au premier siècle de notre ère, les Kouchans ont fait en sorte que les marchandises arrivent sur les côtes sud de leur empire ; au second siècle, les circuits terrestres étant plus affermis, ou leur puissance leur permettant d'accroître le commerce, leurs marchandises parviennent par voie terrestre en Inde centrale et dans le Nord-Ouest. Les objets, à forte valeur ajoutée, sont alors acheminés depuis l'Égypte : verres, faïences, bijoux[792].

Le commerce maritime est donc attesté sous les Kouchans[793], et faute d'informations sur le trafic à l'époque séleucide, ou sous les Grecs d'Asie, les historiens semblent privilégier les voies terrestres au détriment des voies maritimes pour ces deux périodes. Un extrait du *Périple de la mer Érythrée* pourrait cependant nous convaincre que nous devrions revaloriser notre jugement et même croire que le roi Ménandre I[er] avait réussi à s'emparer de terres plus au Sud, à la recherche d'un débouché portuaire : « to the present day ancient drachmae are current, coming from this country, bearing inscriptions in greek letters, and the devices of those who reigned after Alexander, Apollodorus and Menander » [794]. La possession du port de Barygaza, dans l'actuel État du Gujarat, était stratégiquement et économiquement importante pour Ménandre, ou n'importe quel roi grec ; mais le *Périple* est un texte bien postérieur à la présence grecque en Bactriane et en Inde, puisque datant du I[er] siècle de notre ère. Il ne nous donne qu'une information sûre, corroborée par de nombreux autres exemples : la persistance des monnaies en circulation, longtemps après leur émission parfois, et le renom de trois rois grecs, Alexandre le Grand, Apollodore qui fut le premier à émette des monnaies bilingues, et Ménandre auquel on prête une activité guerrière exubérante et une profusion monétaire réelle.

---

[790] SARIANIDI, 1999, p. 77.
[791] CAMBON, JARRIGE, 2007, p. 216-259.
[792] SEDOV, 1993, p. 370-373.
[793] Nous ne nous intéressons qu'aux siècles antérieurs à l'ère chrétienne, mais la documentation est plus importante pour les siècles qui suivent, et sont justement ceux de la puissance kouchane. Les artefacts sont nombreux, d'objets indiens en Occident ou d'amphores en Inde, de même que les monnaies. Voir, parmi les publications récentes consacrées à cet aspect des échanges intercontinentaux, NEELIS, 2010, p. 217-220, où sont fournis plusieurs exemples du commerce entre l'Égypte romaine et l'Inde.
[794] *Le périple de la Mer Érythrée,* 47, 49 (trad. Schoff).

Cela ne signifie nullement avec certitude que le port appartînt aux Grecs pendant les siècles de leur présence, ni qu'ils entretenaient un vaste commerce maritime ; de plus, la mention des Grecs belliqueux[795] qui peupleraient le nord de l'Inde est surprenante : ne s'agirait-il pas ici d'une trace de documentation antérieure que l'auteur anonyme du *Périple,* un Égyptien selon toute vraisemblance, utiliserait sans avoir pu la contrôler personnellement ? Enfin, si des traces de commerce maritime sont décelables ou envisageables à cette période, elles peuvent émaner de l'activité des Indiens qui auraient revendu, par le biais des voies terrestres, les biens amenés chez eux par bateaux.

Les historiens, il est vrai, convinrent longtemps que les Indiens se méfiaient de la navigation en haute mer ; pour J. Auboyer « L'orthodoxie brahmanique condamnait les voyages maritimes et ils se multiplièrent surtout dans le milieu bouddhique »[796]. Certes, un des plus longs textes consacrés aux navigations antiques appartient au *Milindapañha*, et donc à la littérature bouddhique : il s'agit d'une longue comparaison, ajoutée à date récente (sans doute le I^{er} ou le II^{ème} siècle de notre ère) qui expose par le détail les affres d'une traversée maritime dans un milieu hostile et dangereux[797]. Prakash Chandra Prasad s'inscrit cependant en faux contre ce préjugé : les références littéraires et archéologiques qu'il fournit indiquent au contraire une intense navigation indienne vers la haute mer, de même qu'à l'intérieur des terres : « Navigation was well known to the ancient Indians. Some scholars are basically wrong when they suggest that the Vedic people were unacquainted with sea… On the basis of our literary and archeological evidences we can conclusively say that the water was farly developed » [798]. L'Inde antique n'aurait donc pas été rattachée au reste du monde par les seuls marins arabes ou romains, vers le I^{er} ou II^{ème} siècle de notre ère, mais aurait disposé assez tôt d'une marine propre, bien pourvue en bâtiments et en hommes.

Les découvertes numismatiques ou archéologiques permettent cependant de suppléer l'absence de sources écrites, et viennent compléter nos connaissances sur le commerce entre l'Inde et l'Égypte. Si la mousson ne fut pas découverte par un mythique pilote, Hippale[799], l'archéologie nous apprend qu'avant même la période romaine, des monnaies et des amphores

[795] *Le périple de la Mer Érythrée,* 47, 48.
[796] AUBOYER, 1965, p.106.
[797] *Entretiens de Milinda et Nagasena*, (éd. Nolot), p. 134.
[798] PRASAD, 2003, p. 134.
[799] *Le Périple de la Mer Érythrée,* 47, 49. La réfutation de cette hypothèse, qui fait l'objet de l'article de A. Tchernia est très convaincante, bien documentée ; voir TCHERNIA, 1995, p. 991-1009.

grecques étaient parvenues dans le sud de l'Inde : quelques dizaines de monnaies lagides ont été répertoriées « et il faut tenir compte de ce que ces monnaies le plus souvent de bronze ont moins attiré attention et ont été plus rarement conservées que les monnaies d'or et d'argent. Deux amphores d'Arikamedu portant des timbres cnidiens ont été récemment publiées : elles datent probablement du début du I^er^ siècle avant notre ère. Des analyses isotopiques font penser que du plomb venant de Méditerranée occidentale a été utilisé pour des monnaies antérieures aux Satavahanas trouvées dans le Deccan central. Enfin, il y a déjà longtemps qu'on a remarqué que l'existence en Thèbaïde d'un épistratège de la mer Érythrée et de la mer Indienne, au plus tard en 62 avant notre ère, et peut-être au plus tard en 74-73, fournit un bon *terminus ante quem* pour les intérêts lagides dans l'Océan Indien »[800].

De ces bribes éparses d'informations, nous retiendrons donc qu'un commerce par mer entre l'Égypte et l'Inde exista sans doute dès le II^ème^ siècle avant notre ère, peut-être même dès le III^ème^ siècle, que les Grecs connaissaient l'existence des vents conduisant à l'Inde, et pouvaient se passer des marins Arabes, que les Indiens eux-mêmes pouvaient naviguer sur leurs propres bateaux pour leur compte. Il paraît donc envisageable que des Grecs aient voulu s'installer dans un port du sud, soit sous la forme d'une occupation militaire locale (il s'agirait alors d'un comptoir), d'une occupation régionale plus vaste et donc consécutive à une conquête, ou encore d'une présence commerciale grâce à des associations de marchands comparables à celles qui existèrent sans doute à Kandahar. En l'absence d'informations fiables, l'hypothèse d'une occupation militaire, très localisée ou plus vaste, n'est pas à rejeter, pas plus que les conséquences stratégiques et politiques qu'elle induit et qui relèveraient d'une volonté planifiée d'installation dans un port du sud.

Synthèse : A l'image des autres royautés hellénistiques, les rois grecs d'Asie centrale durent vivre dans un luxe qui affirmait leur pouvoir et leur mainmise sur les territoires ; dans le même ordre d'idée, des indices existent, tel le portrait attribué à Démétrios I^er^, d'une volonté de diffusion des portraits royaux non monétaires auprès des sujets. Associés aux divinités dans les temples, si l'on admet l'hypothèse que les souverains agirent à l'instar des autres rois hellénistiques, ces portraits pouvaient constituer l'amorce d'un culte royal ; souvent mal interprétée, car l'historiographie a trop cherché une conversion anachronique de ce roi au bouddhisme, les funérailles de Ménandre I^er^ peuvent d'ailleurs constituer une preuve supplémentaire de ce culte royal, pour peu qu'on les analyse comme un processus habituel

[800] TCHERNIA, 1995, p. 1000.

d'hommage au souverain. Comme la dédicace d'Héliodote le laisse supposer, des *Philoi* et donc une cour ont existé. On ignore si les rois Grecs d'Asie pratiquèrent la polygamie, on ignore aussi quel rôle politique les reines ont pu tenir généralement, mais deux d'entre elles nous sont connues : Agathocléia, qui fut régente, et Laodice, que rien ne rattache de façon indiscutable aux Séleucides, qui fut reine-mère et fondatrice proclamée de dynastie. Le système de la corégence apparaît pratiqué, avec en premier lieu l'association des fils au pouvoir paternel, et pourrait expliquer les nombreux noms de rois ou de dynastes que la numismatique nous transmet. Enfin, peu de palais ont vraiment été fouillés en Asie centrale grecque, mais l'absence de salle du trône indiscutablement identifiée donnerait à penser que la cour put être itinérante, comme celle des Séleucides, et donc également le trône.

Bien que nous ne disposions d'aucun document administratif émanant des rois grecs, nous pouvons déduire que leur gestion des territoires et des peuples fut suffisamment efficace. Les administrations locales gardèrent la tradition des interprètes, suivant l'usage achéménide reconduit par les Macédoniens puis les Grecs d'Asie. Il est difficile de définir si des politiques de colonisation particulières furent adoptées par les rois grecs d'Asie ; toutefois, l'essentiel de l'urbanisation régionale est plutôt à mettre au crédit des Perses et surtout des Kouchans. Les Grecs préservèrent, selon toute vraisemblance, les voies de communication, si bien que le commerce se développa spectaculairement quand leurs successeurs nomades gérèrent la région. De même, l'irrigation paraît ne pas avoir souffert des incessantes guerres que l'on prête classiquement aux rois grecs : bien au contraire, l'archéologie voit dans la plaine d'Aï Khanoum un exemple d'exploitation agricole au maximum des possibilités offertes par l'irrigation qui préexistait.

V) L'affirmation culturelle et iconique d'une royauté grecque

Quels furent les comportements adoptés par les rois grecs d'Asie dans le domaine culturel et linguistique ? Quelle place tint la langue grecque auprès des populations locales, et comment peut-on expliquer le passage du monolinguisme monétaire au bilinguisme ? Les rois grecs firent preuve d'une souplesse politique remarquable en choisissant le bilinguisme dans les légendes de leurs monnaies. Ces légendes et l'iconographie religieuse montrent également que les pouvoirs grecs eurent un souci de compatibilité avec les dieux et les titulatures orientales locales. L'identité gréco-macédonienne fut néanmoins une constante de l'iconographie monétaire, pour des raisons idéologiques et identitaires ; quelques hypothèses sont avancées relatives aux constantes physiognomoniques de ces souverains.

1) Aspects culturels de la politique des rois grecs

V.1.1 Le Grec, « langue métropolitaine dominante »

L'Asie centrale grecque présente de nombreuses caractéristiques linguistiques propres aux régions colonisées, la première d'entre elles étant la multiplicité des langues. On se doute en effet, et la présence des édits d'Aśoka en grec ou en araméen nous le confirme, que dans une contrée soumise aux invasions, aux passages des caravanes commerciales, les langues se superposaient. Dans le cas du grec la superposition aboutit même à une sorte de pénétration, puisque les Kouchans usèrent d'abord du grec comme langue administrative puis du bactrien orthographié à l'aide de l'alphabet grec[801].

D. Nettle et S. Romaine répartissent en deux catégories les langues confrontées à une telle situation : les langues métropolitaines, qui sont celles du pouvoir central, du colonisateur, et que l'on utilise dans les villes principalement ; les langues périphériques, qui sont les langues vernaculaires, employées par la population rurale ou par les populations des villes n'ayant pas accès aux circuits économiques ou politiques dépendant du pouvoir. Néanmoins, les langues périphériques ont parfois montré une remarquable aptitude à la survie, notamment en raison des difficultés d'accès aux zones dans lesquelles les populations les employaient :

[801] Voir SIMS-WILLIAMS , 2011.

c'est ainsi que l'Afghanistan connut de multiples isolats linguistiques dans ses vallées, jusqu'à l'intervention soviétique qui provoqua un brassage de populations déplacées de gré ou de force. Mais les langues périphériques doivent également de survivre à leur utilité communautaire, donc sociale, et culturelle : le besoin de solidarité (d'abord familiale, puis villageoise) rendait nécessaire la communication interne ; s'y ajoutait le peu d'intégration des sociétés traditionnelles, rurales dans un pourcentage écrasant et qui, jusqu'à une date très récente, n'entretenaient que peu d'interactions avec les villes et donc les langues métropolitaines. La Bretagne vécut dans des conditions semblables jusqu'au début du XX^{ème} siècle : les paysans ne venaient à la ville qu'au moment des marchés pour approvisionner les habitants. Dans ce cas, les cartes postales et les photos en fournissent suffisamment de preuves, ils pénétraient dans un univers où toutes les inscriptions, les affiches, les enseignes étaient en français, alors qu'ils ne s'exprimaient eux-mêmes qu'en breton ; leur gêne était toutefois minime, car la plupart de ces paysans étaient analphabètes, subissant en cela les conséquences du retard scolaire accumulé en Basse-Bretagne pendant tout le XIX^{ème} siècle[802]. Les analyses des deux linguistes britanniques D. Nettle et S. Romaine doivent correspondre à la situation qui prévalait en Asie centrale comme dans d'autres sociétés antiques : « … malgré la splendeur de nombreuses constructions, par exemple les pyramides, la participation des gens à l'économie n'était suivie par aucun avantage économique pour eux. Leur interaction avec l'élite était limitée au paiement occasionnel d'un tribut, et à des batailles ou travaux sporadiques. Il était souvent nécessaire d'avoir un groupe d'interface entre les fermiers et l'élite, ou entre les chefs locaux, et les serviteurs et les marchands, et ce groupe devait être bilingue. Ces groupes conservaient en général une taille réduite, et la mobilité entre les classes était extrêmement limitée. Être soumis à un empire ou à un autre faisait donc très peu de différence dans la communication de tous les jours »[803].

Mais à l'intérieur du système de répartition entre langues métropolitaines et langues périphériques les positions ne sont pas figées ; les nécessités de la vie locale peuvent expliquer les raisons pour lesquelles un groupe appartenant au domaine métropolitain passe à l'apprentissage et à la pratique exclusive d'une langue périphérique : dans l'Irlande coloniale de Cromwell de nombreuses colonies d'origine anglaise étaient devenues monoglottes irlandophones[804], et il y a fort à parier que dans la Bactriane par exemple, bien des colons grecs venus au temps des Perses avaient fini par adopter les idiomes locaux. L'assimilation

[802] BROUDIC, 1995.
[803] NETTLE, ROMAINE, 2003, p. 141.
[804] Ibidem.

par le milieu ambiant, dégât collatéral d'une colonisation superficielle et progressive, perlée en quelque sorte, n'est évitable que si le pouvoir colonisateur adopte deux stratégies : (1) une submersion démographique concertée et massive, comme celle qui a prévalu en Australie, aux USA, en Polynésie, et dans certaines contrées celtiques d'Irlande et d'Écosse ; (2) une submersion économique, les nouveaux arrivants ou les groupes dominants bénéficiant des meilleures céréales, des meilleures techniques, de la meilleure démographie consécutives aux meilleures conditions de vie, repoussent les groupes aux langues périphériques de plus en plus loin des centres métropolitains ; cette deuxième submersion connut une variante spectaculaire aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles que les auteurs explicitent sous l'expression de « vague économique »[805].

D. Nettle et S. Romaine définissent en effet cette « vague économique » comme la résultante d'une transformation économique dont ces deux siècles nous offrent de nombreux exemples. Le décollage économique s'accompagna alors d'un fort pouvoir d'attraction sur les populations périphériques qui l'observaient et ce décollage donna aux populations métropolitaines des moyens plus importants d'exercer leur domination. « Ceux qui étaient situés en marge de l'économie métropolitaine ont commencé à y être entraînés, adoptant sa monnaie, ses termes de l'échange, et […] sa langue, minant ainsi l'économie et la langue de la périphérie »[806]. Le cas des langues celtiques permet de comprendre l'évolution du processus : dominantes en Écosse, en Irlande, en Cornouaille et en Bretagne, ces langues ont d'abord disparu des villes, au point qu'à l'heure actuelle il n'est plus une seule grande ville où l'une d'elles soit dominante. La régression linguistique suivit un schéma frontalier et tri-générationnel : la première génération placée près de la frontière linguistique avec une autre langue est monolingue, les enfants deviennent bilingues, les petits-enfants monolingues dans l'autre langue. Le schéma, qui place les villes au premier rang de la transformation linguistique, ne peut se révéler efficace que si les communautés monolingues dans une langue périphérique non dominante ont intérêt à cette acquisition d'une autre langue ; dans ce cas, les communautés monolingues originelles se montrent parfois zélées, et de nombreux témoignages d'un refus de la langue originelle parsèment les récits de voyages ou les souvenirs consacrés à l'Irlande, l'Écosse, la Cornouaille anglaise ou la Bretagne, la langue d'origine finissant par être intégrée comme un handicap, un gage de stagnation face à la

[805] NETTLE, ROMAINE, 2003, p. 138-139.
[806] NETTLE, ROMAINE, 2003, p. 144.

modernité[807]. La coercition se charge enfin des communautés isolées ou récalcitrantes dont l'intérêt économique ou politique n'est pas de participer à la vague de transformation linguistique : par la loi au Pays de Galles, en Écosse et en Irlande, par l'Église et l'éducation dans tous les pays celtiques, ou plus simplement encore par la force armée[808].

Cette possibilité d'une submersion de la langue des colonisés ou des natifs locaux par la langue métropolitaine à la suite d'une « vague économique » (stratégie n°2) pourrait avoir été le schéma spontanément envisagé par les souverains grecs : comme dans le cas des pays celtiques, il aurait suffi que la langue dominante se diffuse de la ville vers les périphéries. Mais il n'en fut pas ainsi, car les campagnes n'avaient probablement pas autant que les Irlandais ou les Bretons intérêt à adopter l'idiome des villes : tout d'abord, l'Asie centrale avait bénéficié d'efforts de développement pendant la période achéménide, l'irrigation notamment y avait repris les installations bactriennes antérieures, et les Grecs n'apportaient donc qu'une innovation technique, la monnaie, qui dut bénéficier surtout aux commerçants des villes ; si nos hypothèses démographiques sur le nombre peu élevé de Grecs ou de Macédoniens en Asie centrale s'avèrent exactes, les Grecs devaient compter sur le ralliement de populations hellénophones non grecques, fortement minoritaires dans le reste de leurs territoires ; enfin, les guerres avec l'étranger ou l'intérieur n'ont guère dû laisser le temps à la langue métropolitaine grecque de gagner les zones linguistiques périphériques. Il nous paraît plus probable, en revanche, que les populations hellénophones dispersées dans les campagnes furent en danger d'assimilation, et qu'une politique linguistique volontariste de promotion du grec dut se restreindre aux villes. L'Égypte lagide nous fournit une comparaison grâce à une lettre adressée à l'économe du nome Arsinoïte, zone fortement peuplée de Grecs : quatre catégories de professionnels de la culture grecque étaient exemptées de la taxe du sel. Il s'agissait bien d'encourager la diffusion de la culture grecque auprès des populations hellénophones, comme un moyen de distinction sociale aussi, et de valorisation de la colonisation[809].

---

[807] C'est ainsi, situation fréquente en Bretagne, que le grand-père de l'auteur de ces lignes a toujours refusé d'apprendre le breton à ses filles, et qu'il ne s'affirma jamais locuteur natif bretonnant par honte de ce que ce statut lui semblait induire : arriération, pauvreté, ruralité.

[808] « Les langues celtiques furent systématiquement minées afin d'amener leurs locuteurs à se plier à une culture et une société nouvelles. Lorsque ce processus était bloqué dans son évolution, les élites métropolitaines étaient tout à fait prêtes à supprimer les langues celtiques et à les remplacer par la force. C'est ainsi que le nord de l'Irlande fut colonisé de force par des paysans anglicisés ou que, dans les années 1880, dans les Highlands écossaises les locuteurs gaéliques furent brutalement évincés de leurs terres et obligés à partir vers le nord, l'ouest et l'est, dans des régions plus marginales. » : NETTLE, ROMAINE, 2003, p. 151.

[809] BURKHALTER, 2012, p. 315.

En effet, si les Grecs n'avaient pas les moyens démographiques d'une submersion par le nombre, ni celui d'une lente submersion économique ou d'une brutale conversion des populations, il leur restait à promouvoir la langue métropolitaine et à tout faire pour qu'elle ne fût pas absorbée par une culture éventuellement comparable à la leur, iranienne ou indienne. À Alexandrie, les Grecs construisirent la bibliothèque ; ici et ailleurs, ils édifièrent gymnases, agoras, théâtres, et assurèrent ainsi une affirmation manifeste de leur mode de vie qui peut être aujourd'hui tout autant interprété comme une affirmation de soi et de sa culture, ou une tentative de résister aux risques de se laisser diluer dans le nouveau pays. C'est dans ce cadre et cette optique que nous tenterons de concevoir la politique culturelle des rois grecs d'Asie centrale, non pas une tentative d'uniformiser linguistiquement les royaumes, de coloniser culturellement l'Asie centrale, mais une tentative d'affirmer sa culture et de fédérer les hellénophones. Ceux-ci, en tant que membres de la langue métropolitaine dominante, restèrent en Bactriane les détenteurs des rouages de l'administration, comme ils devaient sans doute l'être aussi du commerce, avant même la venue des Grecs, à l'époque des Perses. L'épigramme dite de Sôphytos permet ainsi de comprendre comment un Indien des villes avait intérêt à montrer son appartenance au groupe linguistique dominant, que cette domination fût politique ou peut-être économique dans ce cas d'espèce.

V.1.2 L'épigramme de Sôphytos : des idéaux universels traduits en grec

L'épigramme funéraire grecque de Sôphytos aurait été découverte dans la région de Kandahar ; une fois de plus on ne peut que déplorer les conditions dans lesquelles les œuvres d'art ou les artefacts archéologiques sont découverts, vendus, exportés, mais surtout volés dans cette région. Ainsi est-il en réalité impossible d'établir avec certitude que Kandahar et l'Arachosie sont bien les lieux d'origine de cette stèle funéraire[810] qui a pu être déplacée à une date indéterminée.

[810] L'analyse technique de la pierre par P. Bernard n'emporte pas totalement l'adhésion, car son auteur est conscient des faiblesses des indices : « Même s'il ne faut pas s'exagérer la portée de ces analogies techniques, qu'on retrouve ailleurs dans l'architecture de l'Asie centrale où la maçonnerie de briques crues ou de pisé à parement de pierres de taille est un procédé courant, la présence à Kandahar même d'une autre pierre inscrite très semblable par son matériau, ses dimensions et la façon dont elle a été taillée, constitue au moins une présomption favorable à la provenance qui nous a été donnée pour l'épigramme de Sôphytos. » BERNARD, PINAULT, ROUGEMONT, 2004, p. 264.

Non datée, et quoi qu'on ait dit non signée[811], l'épigramme est incontestablement grecque et se revendique stylistiquement comme telle : le travail savant de G. Rougemont établit par ailleurs avec précision combien l'art du lapicide était soigné, l'orthographe exacte et précise, les règles prosodiques respectées à deux petites exceptions près. Enfin, preuves indubitables de l'appartenance à l'orbite culturelle grecque, des références homériques parsèment ces vers[812]. G. Rougemont propose de dater le document dans une fourchette temporelle comprise entre 200 avant et 100 après J.C. : la forme des lettres empruntée à la cursive des manuscrits, la comparaison avec une inscription d'Aï Khanoum, la présence d'un acrostiche l'y conduisent[813].

Malgré le travail enthousiaste et impressionnant des savants qui ont travaillé sur l'épigramme, il revient à C. Baratin d'avoir la première effectué une objection de taille, que la datation large de G. Rougemont lui permettait : l'Arachosie était, avant le développement de la Bactriane grecque, une terre où déjà florissaient les arts grecs, les traductions des édits du souverain indien Aśoka en témoignent brillamment ; la région, sous domination achéménide, n'était pas coupée du reste du monde grec, et il n'était pas nécessaire d'attendre même la fondation d'un foyer culturel en Bactriane autour d'Aï Khanoum pour que des Grecs y fassent venir des maîtres d'école, et sans doute des graveurs, des artisans[814]. Par conséquent, lier le destin de l'Arachosie à celui d'Aï Khanoum n'est pas nécessaire, et l'on peut remonter la datation de cette épigramme, ce que C. Baratin s'efforce de faire avec justesse, pour envisager une datation s'étendant du IV^{ème} ou III^{ème} siècle jusqu'au II^{ème} avant J.C.

Elle a aussi raison, à notre sens, de traiter ce texte plus littérairement que les archéologues ou épigraphistes ne l'ont fait. Car cette épigramme est surprenante.

Stèle de Sôphytos

Longtemps la maison de mes aïeux avait été florissante
Quand la violence irrésistible des trois Moires l'anéantit ;
Et moi, tout jeune, privé de la fortune de mes pères,
Moi, Sôphytos, - dénuement pitoyable ! – de la race de Naratos,
Ayant cultivé les talents de l'Archer et des Muses

[811] Nous le soutiendrons plus loin.
[812] BERNARD, PINAULT, ROUGEMONT, 2004, p. 240-241.
[813] BERNARD, PINAULT, ROUGEMONT, 2004, p. 235.
[814] BARATIN, 2009, citant L. Robert, p. 323-324.

Unis à une noble sagesse, alors je réfléchis
Aux moyens d'élever bien haut un monceau de richesses ;
C'est pourquoi, me livrant au commerce et me rendant dans de nombreuses villes,
J'ai récolté, sans subir nul dommage, une vaste fortune.
Environné d'éloges, me voilà revenu dans ma patrie après des années
Innombrables, et mon retour fut une joie pour mes amis.
Et tout à la fois la maison de mes pères, qui était délabrée, aussitôt
Je l'ai reconstruite sur nouveaux frais et plus grande qu'avant,
Et, comme leur tombeau gisait écroulé à terre, j'en ai fait faire un autre ;
La stèle, de mon vivant je l'ai placée sur le chemin, pour qu'elle parle.
Voyez comme ils sont dignes d'être imités, ces travaux que j'ai accomplis :
Puissent mes fils, mes petits-fils conserver la maison qu'ils me doivent.
Acrostiche : Par les soins de Sôphytos, fils de Naratos[815].

Δ Δηρὸν ἐμῶγ κοκυῶν ἐριθηλέα δώματ᾽ ἐόντα
I ἳς ἄμαχος Μοιρῶν ἐξόλεσεν τριάδος ·
A αὐτὰρ ἐγὼ, τυννὸς κομιδῆι βιότοιό τε πατρῶν
Σ Σωφυτος εὖνις ἐὼν οἰκτρὰ Ναρατιάδης,
Ω ὡς ἀρετὴν ΄Εκάτου Μουσέων τ᾽ἤσ(κ)ηκα σὺν ἐσθλῆι
Φ φυρτὴν σωφροσύνηι, (τ)ῆμος ἐπεφρασάμην
Y ὑψώσαιμί κε πῶς μέγαρον πατρώϊον αὖθις·
T τεκνοφόρον δὲ λαβὼν ἄλλοθεν ἀργύριον,
O οἴκοθεν ἐξέμολον μεμαὼς οὐ πρόσθ᾽ ἐπανελθεῖν
Y ὕψιστον κτᾶσθαι πρὶμ μ᾽ ἀγαθῶν ἄφενος·
T τοὔνεκ᾽ ἐπ᾽ἐμπορίηισιν ἰὼν εἰς ἄστεα πολλὰ
O ὄλβον ἀλωβήτως εὐρὺν ἐλησάμην.
Y ΄Υμνητὸς δὲ πέλων πάτρην ἐτέεσσιν ἐσῖγμαι
N νηρίθμοις τερπνός τ᾽εὐμενέταις ἐφάνην·
A ἀμφοτέρους δ᾽ οἶκόν τε σεσηπότα πάτριον εἶθαρ
P ῥέξας ἐκ καινῆς κρέσσονα συντέλεσα
A αἶάν τ᾽ ἐς τύμβου πεπτωκότος ἄλλον ἔτευξα,
T τὴν καί ζῶν στήλην ἐν ὁδῶι ἐπέθηκα λάλον.

[815] Voir BERNARD, PINAULT, ROUGEMONT, 2004, p. 231-232, avec le texte grec, voir également le dossier iconographique n° 89 bis.

O Οὕτως οὖν ζηλωτὰ τάδ᾽ ἔργματα συντελέσαντος
Y υἱέες υἰωνοί τ᾽ οἶκον ἔκοιεν ἐμοῦ·

Comme G. Rougemont, C. Baratin constate le caractère unique d'un texte qui se détache des épigrammes de l'anthologie grecque par le fait qu'elle est réaliste, consacrée à un commerçant, et qu'elle ébauche une biographie. Les références qu'elle rattache à ce texte sont datées de l'ère chrétienne : il s'agit d'épigrammes funéraires hellénisées de l'époque romaine, trouvées notamment en Égypte, et qui permettent de découvrir ce que P. Veyne appela la *plebs media* dans *L'Empire gréco-romain*[816] : « […] on y retrouve en particulier, au lieu de l'élégante mélancolie des épitaphes métriques grecques, l'évocation satisfaite de la vie qu'ont menée les défunts, de leur prospérité, de leur activité. On était fier de mentionner son métier - parce que l'on y avait excellé, ou parce qu'il ne fonctionnait pas au jour le jour : les entreprises qui exigeaient des capitaux, le commerce une vaste échelle, commerce d'entrepôt et non de détail, la banque, les boutiques d'objets de luxe, l'orfèvrerie ou la joaillerie [817]». Si l'on suit ce raisonnement, l'épigramme pourrait plus tardive qu'on ne le pensait, mais C. Baratin souligne que le commerce aurait été difficile après l'invasion Parthe : « A partir de l'invasion de la Bactriane par les nomades, l'instabilité des régions frontalières de l'empire parthe et de la Bactriane elle-même, sous contrôle tribal, devait conduire les caravanes à choisir plus volontiers le trajet par le sud de l'Hindukush que décrit Isidore de Charax, dont la stabilité était garantie par la domination parthe jusqu'à l'Arachosie au moins. Puis, à partir de la découverte du phénomène de la mousson durant le Ier siècle avant notre ère, c'est la route maritime qui sans conteste mène de la façon la plus sûre et la plus rapide jusqu'à la péninsule indienne : les marchands gréco-romains évitaient en outre de subir le contrecoup des conflits avec les Parthes en Mésopotamie. Cette pratique a sans doute marqué pendant un temps un certain déclin des voies caravanières passant par l'Iran pour se rendre en Inde, moins fréquentées par les convois gréco-romains »[818]. La prudence s'impose donc, et nous pensons donc avec C. Baratin que la datation large proposée par G. Rougemont reste sans doute la plus logique, faute de possibilité réelle de l'affiner.

Il nous semble aussi, suivant en cela C. Baratin, qu'une lecture plus littéraire[819] de l'épigramme est souhaitable, car ces vers ont souvent été analysés pour prouver l'assimilation

[816] VEYNE, 2005, p. 139-194 (« Existait-il une classe moyenne en ces temps lointains ? »).
[817] BARATIN, 2009, p. 327.
[818] BARATIN, 2009, p. 448-449.
[819] ROUGEMONT, 2012, p. 179-181, ajoute d'ailleurs une analyse littéraire à ses analyses épigraphiques ou historiques antérieures.

des peuples non grecs d'Asie centrale à l'hellénisme. « Dans son analyse de l'épitaphe de Sôphytos comme œuvre littéraire et exemple d'assimilation de la culture grecque par les élites locales d'une province orientale colonisée par les Grecs, G. Rougemont a fait à plusieurs reprises allusion aux circonstances historiques et au milieu culturel gréco-oriental dans lesquels s'est formée la personnalité de l'auteur et qui ont conditionné l'écriture de ce poème »[820]. Remise en son contexte, la découverte de l'épigramme, dans une zone si dépourvue en documents épigraphiques, suscita un enthousiasme compréhensible. Sôphytos fut donc naturellement pensé bon helléniste, d'autant plus qu'il était indien d'origine, et que son hellénisme prouvait un ralliement opiniâtre à cette culture, validée par la même occasion[821]. Cependant ce texte est aussi, peut-être même surtout, un récit de vie, et comme tel doit être décrypté.

L'entretien sociologique ou ethnologique comporte toujours, en effet, une phase de décryptage qui permet de mettre au jour des procédés d'expression et des faits correspondants aux questionnements de la recherche[822]. Que cherche-t-on dans cette épigramme ? S'il s'agit de prouver une présence de la culture hellénique, nul besoin de s'appesantir. Mais en tant que récit de vie cette épigramme révèle une image de soi que le commanditaire a voulu transmettre, et la véracité des événements était sans doute, comme d'habitude dans ces cas-là, un moindre souci.

Dans ce récit les propositions se succèdent ainsi :

1) Bonheur initial dans la richesse et la pitié
2) Malheur injuste et pauvreté
3) Départ et rétablissement de la richesse
4) Retour et rétablissement de la famille
5) Acte de piété filiale

[820] BERNARD, dans BERNARD, PINAULT, ROUGEMONT, 2004, p. 260.
[821] BERNARD, 2004, p. 329 fait preuve cependant de beaucoup de prudence : « Si saisissant que soit ce cas d'hellénisation d'un oriental, si exemplaire qu'il soit de la force d'attraction qu'exerçait la culture grecque sur les élites locales, on se gardera d'en exagérer démesurément la représentativité, surtout s'agissant d'un Indien. Ce que la personnalité de Sôphytos a d'exceptionnel, ce que son destin a d'unique doit nous détourner d'en généraliser la portée. » On peut ajouter que la rivalité culturelle entre l'Inde et la Grèce est un vieux *topos* de la recherche qui reste tapi dans les esprits, même chez les plus grands chercheurs : ainsi S. VEUVE, 1982 conclut-il son étude sur les deux cadrans solaires trouvés à d'Aï Khanoum en s'interrogeant sur l'influence que les Bactriens auraient pu exercer dans les progrès de l'astronomie indienne, questionnement qui semble convenu et inutile en regard du reste de l'article.
[822] BLANCHET, GHIGLIONE, 1991.

6) Exposition de soi comme exemple de piété
7) Souhait d'une piété comparable chez ses enfants

Les référents qu'emploie l'auteur des vers sont de différents ordres :
Localisateurs : la maison, les villes étrangères, la patrie, le tombeau, le chemin
Temporels : longtemps, des années, le futur (exprimé par le souhait)
Matériels : la fortune, l'absence de fortune (et non pas la pauvreté), le commerce, la fortune
Filiaux : l'héritage, sa perte, sa reconstitution, sa transmission
Les actants ne sont, quant à eux, que trois :
Moi Sôphytos, les Moires, mes fils.

Dans ce repérage, l'histoire de la vie de Sôphytos est en réalité très secondaire : il est plus aisé de lister les manques que d'apercevoir des informations relatives à sa vie. Nous savons qu'il fit du commerce, mais pas où, ni combien de temps précisément, ni pour le compte de qui, ni à quelles conditions. On peut certes envisager que les amis, dont il mentionne la joie à son retour, étaient des commanditaires (créanciers ou membres d'une tontine) mais il faut avouer que ce serait solliciter le texte[823].

L'omniprésence des thématiques de la fortune et de la famille établit un schéma relationnel dont le nœud est l'héritage : reçu mais perdu, reconstruit et transmis. La nécessité sociale de la transmission est quant à elle doublée d'une nécessité morale : la piété, qui trouve sa concrétisation dans la transmission des biens (soit à l'identique, soit accrus de l'activité heureuse du transmetteur). Dans une société soumise aux risques et aux revers de fortune imprévisibles, les solidarités familiales sont indispensables, mais la piété est aussi un lieu commun de la pensée antique, où que l'on se tourne.

Si la sagesse apparaît citée dans l'épigramme, jamais le mot de piété, *eusebeia,* ne l'est, alors que tout concourt à nous la décrire. Dans l'édit grec d'Aśoka trouvé dans les ruines de Kandahar *eusebeia* est le premier mot qui ouvre le long texte du roi pieux[824], et il rend compte du sanscrit *dharma* (*dhamma* en pali). Ce dernier, omniprésent dans les édits d'Aśoka, exprime en réalité l'ordre naturel des choses et des relations sociales, d'où découlent les sens de loi naturelle, puis de loi juridique, enfin de code de vie, de vertu, de morale[825]. Le *dhamma*

[823] Un développement sur la banque dans les royaumes est toujours envisageable, et d'ailleurs nous avons réuni une bibliographie à cet effet, mais n'apporte rien à la compréhension du texte.
[824] BENVENISTE, 1964, p. 138.
[825] VARENNE, 2002, p. 131-132.

garantit la cohérence de l'ordre des choses et des hommes, et le terme générique peut être explicité par des attitudes plus détaillées. L'édit grec de Kandahar, de même que les édits III, IV, XI, XIII [826] et l'édit VII sur pilier, par exemple (car cette recension n'est pas complète), déclare nécessaire l'obéissance aux parents et, autre point de correspondance avec notre épigramme, l'empereur maurya souhaite de nombreuses fois que son attitude ou ses prescriptions morales servent à ses enfants et petits enfants (par exemple dans l'édit VI sur rocher) [827], quand il n'élargit pas (mais ce sont ces prérogatives d'empereur) son souci de pédagogie morale à l'ensemble des humains[828].

Ce n'est donc pas le récit orgueilleux d'une vie qui s'offre à l'admiration de tous, mais l'expression de la piété qui est offerte en partage à la communauté des vivants comme marque du respect envers ce que Sôphytos considère comme la garantie de la vie communautaire. L'interprétation de G. Rougemont, « … l'isolement relatif de cette orgueilleuse biographie, où Sôphytos, de son vivant, dédaignant tous les lieux communs sur la vie et la mort, célèbre son succès… »[829] conduit le savant épigraphiste à dresser en filigrane le portrait d'un indien hellénisé « fier de sa maîtrise de la poésie grecque »[830]. Indien, nous le croyons volontiers, car les arguments sur les noms de Sôphytos, inusité ailleurs qu'en Asie centrale, et celui de son père Naratos, paraissent très pertinents et emportent l'adhésion[831]. Mais la jactance grecque des héros d'Homère n'est pas de mise en Orient : les lieux communs ne sont pas faits pour exprimer la vérité, mais pour signifier une connivence culturelle ; employer des expressions homériques[832] ne nous semble pas signifier, bien sûr, que cinq ou six siècles plus tard on partage ses valeurs (seul Alexandre III affichait de telles prétentions), et de ce point de vue l'épigramme est plus proche des préconisations d'Aśoka qui recommande toujours la modération, la modestie et le respect de tous, que des propos effectivement orgueilleux des héros d'Homère.

Ces mêmes réminiscences littéraires nous font d'ailleurs douter de la possibilité d'une rédaction par Sôphytos lui-même. G. Rougemont relève avec précision la rareté des termes,

[826] BLOCH J., 1950, p. 93, 97, 99, 120, 126, 171.
[827] BLOCH J., 1950, p. 109.
[828] Ainsi dans l'édit de Kandahar « Et que l'on n'hésite pas à le dire à ceux qui pratiquent cela, afin qu'ils persistent toujours dans la piété » : BENVENISTE, 1964, p. 139.
[829] BERNARD, PINAULT, ROUGEMONT, 2004, p. 244 ; et encore p. 247 : « Mais l'orgueil personnel de Sôphytos est inséparable de son orgueil familial ».
[830] BERNARD, PINAULT, ROUGEMONT, 2004, p. 240.
[831] Voir à ce propos le travail de G.J. Pinault, p. 249-259, dans la même étude.
[832] BERNARD, PINAULT, ROUGEMONT, 2004, p. 240. G. Rougemont lui-même effectue un relevé de diverses citations où figurent ces références, qui donc, à notre avis, devraient apparaître pour ce qu'elles étaient : des lieux communs poétiques dont on peut difficilement tirer des conclusions relatives au degré de culture de Sôphytos ou de celui qui a rédigé l'épigramme en grec.

l'étrangeté de certains qui semblent inventés par l'auteur de l'épigramme. Il en conclut à une audacieuse maîtrise de la langue grecque, là où l'on pourrait sentir aussi la besogne, l'effort volontaire, maîtrisé certes mais appliqué. D'où peut provenir une telle divergence de perception ? De l'attribution elle-même des vers à ce Sôphytos. La préposition διά utilisée par l'auteur est rare, comme l'écrit G. Rougemont, qui choisit de considérer néanmoins qu'elle désigne Sôphytos comme auteur parce qu'il affirme dans le poème qu'il a étudié et pratiqué la poésie. Quand bien même il aurait étudié la poésie grecque jadis, cette affirmation justifie-t-elle qu'il en acquit une maîtrise suffisante pour écrire une telle épigramme ? Et comment Sôphytos le marchand, parti de longues années dans de nombreuses villes, aurait-il pu garder sa maîtrise supposée de la métrique des épigrammes ? Selon les travaux relatifs aux représentations identitaires et à la psychologie sociale, Sôphytos chercherait ici probablement à affirmer non pas tant un amour de la langue et de la culture helléniques qu'une relation à une position dominante dans la société de l'Arachosie. Les Grecs et les hellénophones étaient sans doute les plus riches, les plus entreprenants, et l'affirmation d'avoir suivi des études de ce type est plus un gage de connivence culturelle[833] qu'un certificat de capacité poétique car, pour utiliser les catégorisations conceptuelles de R. Ghiglione, le contrat de communication n'était bien sûr pas entre Sôphytos et une hypothétique postérité non grecque, ni même les Bactriens ou les autres populations locales, mais entre lui et les membres de sa communauté de marchands qui s'exprimaient ou du moins maîtrisaient la langue du commerce, le grec.

Il est donc possible d'envisager que nous sommes en présence d'un marchand indien hellénisé, ayant certes souffert de revers de fortune. La situation de sa famille à Kandahar, carrefour économique et commercial depuis les Achéménides[834], l'a amené à s'helléniser, car ce sont les hellénophones qui tiennent le commerce international. Revenu sur le tard dans sa communauté de marchands hellénisés, Sôphytos veut réaffirmer son appartenance au groupe comme il veut réaffirmer la nécessité de la piété filiale par un tombeau sur lequel figurera une stèle en grec : elle ne sera donc comprise que par les hellénophones de sa corporation. Il fait alors appel à un traducteur, ou à un lettré de sa connaissance, la communauté marchande de Kandahar ne devait pas manquer de ces gens, et ce dernier inscrit deux fois le nom du

[833] PETARD, 2007, p. 192 : « Dans la théorie des champs sociaux, Bourdieu pose l'espace social comme un système organisé de positions spécifiques, se définissant les unes par rapport aux autres dans et par leurs oppositions. Ces positions sociales sont déterminées par le croisement de deux dimensions essentielles : le capital économique dont disposent les individus, c'est-à-dire leurs ressources matérielles, et leur capital culturel, qui renvoient à la reconnaissance sociale d'un certain nombre de compétences au travers de diplômes socialement valorisés. » La maîtrise réelle de l'art poétique était sans doute moins signifiante que l'affirmation de l'étude de cet art, étant entendu que Sôphytos pratiquait bien sûr le grec.

[834] Deux routes partaient de Kandahar, vers l'est et l'ouest.

commanditaire (n'est-ce pas le but recherché ?), n'omet pas de glisser du pathos, des lieux communs religieux et culturels (Apollon, les Moires), des références à Homère et à la culture grecque qui ouvrit à Sôphytos les portes du commerce vers des horizons peut-être lointains.

Nous n'irons pas jusqu'à affirmer que Sôphytos était bouddhiste, car les édits d'Aśoka émettent des prescriptions morales communes à quasiment toutes les civilisations de l'époque[835], mais cette longue exposition de la piété comme nécessité et comme gage de la survie de la famille et de la société possède une portée universelle qui correspond en tout cas aux préoccupations du souverain maurya.

Dès lors, plus que l'exposé d'une vie singulière, plus que le résumé d'une *success story* stéréotypée qui ressemble fort au schéma narratif de quantité de romans[836], l'épigramme révèle la position dominante intellectuellement du grec en Arachosie, la place de la traduction et des traducteurs qui s'entremirent au service d'Aśoka, qui aidaient les marchands dans leurs transactions. Il est difficile, faute de documents, d'avancer l'hypothèse d'un pôle intellectuel à Kandahar, d'une communauté de savants ou de lettrés ; rien ne s'y opposerait, mais rien n'y obligerait. En revanche, la probabilité d'utilisation des traducteurs, dans des tâches officielles ou commerciales, nous paraît très haute[837].

V.1.3 Acculturation et coexistence

Définie par le Larousse comme « un processus par lequel un groupe ou individu assimile une culture étrangère », l'acculturation est une notion qui jouit d'une réelle popularité en sociologie, et désormais en histoire, depuis environ trente ans[838]. Le préfixe, qui

[835] Hérodote retirerait toutefois du lot les Scythes qui, selon lui, pratiquaient l'euthanasie des vieillards : HERODOTE, I, 216 ; IV, 26 et STRABON, XI, 8, 6.

[836] Qu'il faudrait dramatiser évidemment : Dumas ajoutera la vengeance et la prison pour écrire le *Comte de Monte Cristo*.

[837] La lecture, tardive, du dernier ouvrage de G. Rougemont nous apporte une confirmation de nos analyses : outre la remarquable leçon épigraphique et linguistique qu'il réalise à propos de cette épigramme, G. Rougemont infléchit son propos relativement à l'orgueil de Sôphytos. Ce n'est pas seulement l'orgueil personnel qui animerait l'auteur (nous le pensons plutôt commanditaire) du texte funéraire, mais un orgueil filial. « Ce n'est donc pas seulement, s'il faut l'en croire, sa pauvreté qui le fait agir, c'est aussi et peut-être surtout la volonté de redonner à sa lignée le premier rang » : ROUGEMONT, 2012, p. 180. Les lignes que le savant épigraphiste consacre alors à la restauration de la « maison » de Sôphytos nous confortent dans notre analyse. Dans sa note 635, p. 180-181, G. Rougemont cite d'ailleurs longuement l'avis de P. Bernard qui rappelle qu'un Indien, tout hellénisé qu'il pût être, n'en restait pas moins un Indien, imprégné des habitudes de pensée de son milieu d'origine. Cette ostentation personnelle est peut-être, nous le pensons toujours, une manière d'affirmer publiquement, pour l'édification morale de la cité, des vertus supérieures de respect envers ses ancêtres.

[838] GRENON, 1992, p. 13-42.

n'est pas privatif, indique bien que l'on se dirige vers la culture de l'autre, sans qu'il soit pour autant nécessaire de se défaire de la sienne. Chaque intervention d'une culture étrangère dans une autre occasionne des interactions, que l'on a parfois le désir d'imaginer plus fortes et plus autoritaires qu'elles ne le furent en réalité. Déformés dans leur approche par l'obligation de définir des contours et des modalités d'application, les historiens sont ainsi, malgré eux, mis dans la position du myope, qui se rapproche de son objet au point de ne plus voir qu'un aspect de la réalité. Que l'Asie centrale se soit exprimée en grec, que le grec ait été la langue officielle du monde gréco-bactrien, puis des royaumes indo-grecs, rien de plus normal, de plus légitime même dans l'Antiquité. Mais songer que tous les habitants se soient ralliés à cette langue, ou encore ait eu besoin de la faire, est abusif ; c'est aussi oublier que la langue indienne avait une portée sacrée par le biais des rituels védiques, oublier que les populations d'Asie centrale faisaient un usage fréquent des langues iraniennes avant l'arrivée des Grecs, et après leur départ ; c'est enfin accorder trop de valeur à un idiome que les premiers historiens anglais ou anglophones de la région, concevaient, pour des raisons idéologiques, comme vecteur exclusif de civilisation.

Pourtant, on pourrait objecter qu'Aśoka a fait rédiger les édits de Kandahar en grec, et non dans une langue locale ou dans une langue du sous-continent indien. Il faut en conclure qu'Aśoka était décidément un grand souverain, capable de tenir compte des minorités locales et soucieux d'efficacité ; que la communauté grecque d'Arachosie était importante numériquement, mais aussi influente commercialement (politiquement ? mais le saurons-nous un jour ?) avant même que Démétrios ne s'empare de la région au nom de son père Euthydème. Une telle attitude ne peut surprendre que les citoyens des États modernes, habitués à l'imposition des langues et des identités uniques, ce qui n'étaient manifestement pas la pratique des pouvoirs antiques.

Le nombre est un facteur déterminant : quand les Branchides s'installent en Asie centrale, ils sont noyés dans la masse du peuple local et Quinte Curce[839] nous les signale en voie d'assimilation ; mais quand des Bactriens s'installent à Aï Khanoum, ils apprennent le grec, vont au gymnase. Sont-ils pour autant moins Bactriens ? Les bâtisseurs d'Aï Khanoum employèrent la brique crue pour construire leur demeure, les remparts, les temples : moins prestigieuse que la pierre, fragile et réclamant plus d'attention, de soins, la brique crue est le matériau privilégié dans la région puisque la main-d'œuvre peu spécialisée sait l'employer,

[839] QUINTE CURCE VII, V : « Mores patrii nondum exoleverant ; sed jam bilingues erant, paulatim a domestico externo sermone degeneres .»

vite et massivement[840]. Personne ne songea alors à copier le monde méditerranéen, pas même à copier l'architecture des temples, et celui d'Aï Khanoum présente donc une apparence iranienne[841]. Aussi plutôt que d'« acculturation », sans doute conviendrait-il mieux d'utiliser le terme de « juxtaposition » : J.C. Couvenhes et A. Heller emploient l'expression de « transferts culturels croisés » pour expliquer comment deux cultures, la grecque et l'égyptienne, s'entrecroisent dans la représentation des rois hellénistiques. Sur les sceaux en or, le roi est représenté avec un diadème grec, ou avec la double couronne égyptienne, et parfois avec la double couronne qui surmonte un diadème[842].

Peut-on envisager une volonté délibérée, un plan concerté d'aboutir à de telles représentations ? L'absence de caractère systématique donnerait à penser que nous sommes en présence d'une adaptation aux nécessité du moment et du lieu, à une sorte de « bricolage » au sens où C. Lévi-Strauss l'entendait quand il évoquait la façon dont la pensée mythique utilisait les moyens du bord pour se constituer[843]. Mais une des vertus du bricolage est la façon dont il préserve les héritages : le sanctuaire de l'Oxus est ainsi bactrien, puis hellénisé avant que les Kouchans ne le réparent ; les nouveaux maîtres s'adaptent à l'ancien dieu, et l'honorent avec des offrandes de leur culture. Ainsi les trois temples d'Aï Khanoum furent des mixtes grecs et orientaux [844], le principal sanctuaire ayant été édifié sur un ancien sanctuaire bactrien qui a laissé la place à un temple grec avant que les Kouchans ne réutilisent

[840] BESSAC, LERICHE, 1992, p. 70-81 ; LERICHE, 2000, p. 11-30.

[841] Seuls les hommes du siècle de l'homogénéisation à outrance peuvent s'en étonner : la maison bretonne prétendument typique, blanche, à petites fenêtres encadrées de linteaux en pierre taillée, est une invention touristique des années 1960. Jadis, la maison dépendait du bassin de matériaux dans lequel on puisait localement : le centre et le sud construisaient en moellon de schiste, rouge à Rennes et jaune à Nantes ; le bassin de Rennes utilisait le pisé, le reste de la Bretagne le granite…

[842] COUVENHES, HELLER, 2006, p. 25-26.

[843] « Le bricoleur est apte à exécuter un grand nombre de tâches diversifiées ; mais, à la différence de l'ingénieur, il ne subordonne pas chacune d'elles à l'obtention de matières premières et d'outils, conçus et procurés à la mesure de son projet : son univers instrumental est clos, et la règle de son jeu est de toujours s'arranger avec « les moyens du bord », c'est-à-dire un ensemble à chaque instant fini d'outils et de matériaux, hétéroclites au surplus, parce que la composition de l'ensemble n'est pas en rapport avec le projet du moment, ni d'ailleurs avec aucun projet particulier, mais est le résultat contingent de toutes les occasions qui se sont présentées de renouveler ou d'enrichir le stock, ou de l'entretenir avec les résidus de constructions et de destructions antérieures. » LEVI-STRAUSS, 1962, p. 27.

[844] « Le caractère non grec de ces deux sanctuaires importants de la ville, l'un à l'intérieur, l'autre à l'extérieur du rempart, et tous deux dans une place de choix puisque le premier se trouvait en bordure de la rue principale de la cité et le second en bordure de la voie qui prolongeait celle-ci dans l'axe de la grande porte du rempart à travers le faubourg nord, suggère en effet que les colons grecs d'Asie centrale avaient adopté une architecture religieuse purement orientale. L'image de la vie religieuse de la cité d'Aï Khanoum qui se précise d'année en année est au fond très proche de celle que nous offre Doura-Europos où pas un seul temple ne se rattache à la tradition architecturale grecque. Cette constatation suggère que, pas plus qu'à Doura-Europos, les divinités adorées à Aï Khanoum dans ces temples à l'orientale n'étaient purement grecques et que très tôt, si ce n'est même dès la naissance de la ville, les cultes prirent la forme d'un syncrétisme religieux gréco-oriental. » BERNARD, 1976, p. 305-306.

le site, peut-être en raison d'une assimilation de Zeus à Mithra[845]. Quant aux aristocrates, ils vivaient dans des demeures immenses, dérogeant aux habitudes des Grecs[846], des demeures ornées à la grecque cependant, avec colonnes et antes en pierre ou en bois, chapiteaux en bois, antéfixes sur les toits [847]; au palais, une mosaïque grecque, mais exécutée de façon archaïque et bichrome avec des galets, oblige à se demander si l'on avait à Aï Khanoum les moyens artisanaux de ses ambitions.

Mais qui étaient-ils, ces aristocrates dont une photographie aérienne soviétique montra qu'ils auraient occupé une cinquantaine de maisons[848] ? Peut-on vraiment être sûr qu'ils furent tous des Grecs ? À Aï Khanoum, la vaisselle est grecque ou de style grec, mais on utilise aussi de la vaisselle de pierre, les femmes ont des boîtes-pyxides de pierre pour leurs cosmétiques et leurs bijoux : fabriquées localement, elles sont si usuelles qu'elles donneront la forme des reliquaires bouddhistes[849]. Le sanctuaire du temple aux niches indentées a livré des objets aux archéologues : en admettant que le temple ait été mal pillé dans l'Antiquité, ce qui est peu probable, il est cependant difficile de reconstituer une idée de l'art qui avait cours en Bactriane au II^{ème} siècle av. J.C. Comme il se devait, le temple reçut de nombreux dons, dont la facture était grecque (une statuette d'Héraklès), achéménide (la célèbre et splendide plaque de Cybèle) [850], indienne, ou bactrienne (de la vaisselle de pierre)[851].

Si l'en croit d'ailleurs H.P. Francfort dans un ouvrage récent, c'est dans ce domaine que résiderait l'originalité artistique de la Bactriane hellénistique. De la période précédent les Perses jusqu'aux Grecs, les artisans lapidaires de Bactriane ont ainsi développé un art original de la gravure sur sceaux et sur pyxides : « […] il s'agit d'une véritable école de lapidaires qui transpose dans la pierre des thèmes et des motifs choisis dans l'art perse tout comme dans

[845] F. Grenet a émis cette hypothèse, mais L. Martinez-Sève ajoute quant à elle, et de façon convaincante, qu'une assimilation avec un dieu local n'est pas à exclure : MARTINEZ-SEVE, 2010 a, p. 205-206.

[846] LECUYOT G., 2014, p. 70 : « le plan des grandes résidences qui ont été fouillées montre que des dispositions tout-à-fait particulières et originales, qui ne doivent rien aux architectes grecs mais s'enracinent dans la tradition orientale ; ce plan ne peut que surprendre l'helléniste tout comme, à l'inverse, le décor hellénisant étonne l'orientaliste. Les maisons s'organisent en deux parties, une cour au nord et un corps de logis au sud, communiquant par un porche à deux colonnes *in antis*. L'entrée principale se trouve à hauteur du corps de logis, qui comprend une grande salle centrale enserrée sur trois côtés par un couloir en fer à cheval ; ce couloir dessert toute une série de locaux situés à la périphérie du bâtiment. Si le plan des maisons n'est pas sans évoquer, à plus petite échelle, ceux des palais mésopotamiens ou achéménides avec leur orthogonalité, leur symétrie et leurs corridors, les nombreux couloirs et passages entre les différentes maisons laissent ici une volonté de distinguer et de séparer les différentes fonctions et catégories des occupants. »

[847] LECUYOT, 2014, p. 72.

[848] BERNARD, 2001, p. 1015.

[849] CAMBON, JARRIGE, 2007, p. 154-155, 266.

[850] Voir CAMBON, JARRIGE, 2007, p. 266-267 et infra p. 295.

[851] Pour une image de ces objets et une description avec bibliographie, voir CAMBON, JARRIGE, 2007, p. 152-156, 264-266.

l'art des steppes, créant des objets adaptés à un style original populaire et élaborant ainsi un art vernaculaire »[852]. Leur travail laisse à penser qu'il existait sans doute une corporation de tailleurs-inciseurs du schiste[853], dont les clients étaient le peuple de Bactriane en priorité[854] : à Aï Khanoum, le palais n'a fourni aux archéologues que peu d'exemplaires de cette vaisselle, alors que des tessons de vaisselle grecque ont été découverts en grand nombre. H.P. Francfort minimise ainsi la menace des nomades, que l'historiographie présente classiquement comme dangereuse et pressante, à la suite des propos tenus par Euthydème face à Antiochos III : comment imaginer en effet que de tels prétendus ennemis aient pu commercer et échanger des thèmes ou des motifs artistiques, sur une longue période, avec des ennemis potentiels et permanents ? Ce qui surprend d'ailleurs, dans les relevés et les descriptions collectés par H.P. Francfort, c'est la permanence d'un substrat bactrien qui a débouché sur un art mineur parallèle aux arts monumentaux ou auliques des Achéménides ou des Grecs, mais qui était vernaculaire. Cet art local, qui s'est codifié entre le IX^{ème} et le VII^{ème} siècle av .J.C., présente des caractéristiques communes avec les motifs du plateau iranien et ceux des steppes ; antérieur à l'arrivée des Perses, il perdura sous les Grecs et disparut avec la venue des nomades[855].

De même que deux (ou plusieurs) langues ont pu cohabiter, une officielle et une (ou plusieurs) vernaculaires[856], deux cultures au moins semblent avoir cohabité en Bactriane grecque, et l'on ne voit pas comment il n'en n'aurait pas été de même en Inde sous domination grecque : une culture vernaculaire, bactrienne en Bactriane, indienne plus à l'est, populaire, liée à des formes d'expression quotidienne forgées au fil des siècles et des conquérants puisque des éléments perses y figureraient ; elle ne serait pas limitée aux campagnes, car l'interaction avec les villes les y aurait fait rentrer. Cette culture ne serait pas la forme d'expression noble des dominateurs, bien que ceux-ci aient pu utiliser, par habitude ou accoutumance, par exemple des objets courants du peuple. En revanche, dans la structure

[852] FRANCFORT, 2012, p. 49.
[853] Idem, p. 40.
[854] Idem, p.30.
[855] Idem, p. 168-169.
[856] IVANCHIK, 2011, p. 59 : «The language situation in Hellenistic Bactria is quite well known. There can be little doubt that a large part of the population spoke Bactrian, which belonged to the south-eastern group of Iranian languages. Nevertheless, there was no written language for Bactrian through out the whole Hellenistic era, just as had been the case in the past. A written form of Bactrian was only created in the Kushan era: the first known Bactrian inscriptions relate to the reign of King Vima Taktu, grandfather of the famous Kanishka, but the date when the written language as such came into being has not been established . This written language was created on the basis of written Greek (some of the letters have shapes which can be traced back to cursive Greek), which in itself testifies to how widespread and important the Greek language had been in Bactria - indeed, not only in the Hellenistic, but in the post-Hellenistic period as well. In actual fact, the main written and, clearly, the official language in Hellenistic Bactria had been Greek.»

dominante de la population, de la vaisselle grecque, des objets grecs ou des références littéraires grecques furent utilisés, non tant pas en témoignage de sa supériorité que de sa différence.

V.1.4 Un volontarisme culturel à Aï Khanoum ?

On oublie parfois qu'à l'arrivée d'Alexandre la Bactriane était quasi totalement mazdéenne[857], de langue bactrienne au quotidien, et araméenne dans les chancelleries ; quant à l'Inde, elle considérait que le grec était la langue des barbares *Yavanas* de l'ouest, parlée à Kandahar. Le grec avait en face de soi non pas un rival, mais une puissante culture, déjà installée, prestigieuse jusqu'à donner des thèmes ou des motifs esthétiques à l'empire maurya (beaucoup d'historiens ont en effet relevé la nature perse des lions du célèbre chapiteau d'Aśoka). Quelques siècles plus tard, aux I^{er} et II^{ème} siècles après J.C., Dion Chrysostome, dans sa célèbre *Homélie sur Homère*, vante les mérites de la poésie aux charmes plus puissants que ceux d'Orphée et des Sirènes, et qui sut répandre jusqu'en Inde les noms de Priam et des héros de la guerre de Troie[858] . Nous n'avons pas les moyens de vérifier la véracité des propos de l'orateur de Bithynie, mais qu'il ait tenu ces propos est au moins une indication qu'ils aient pu passer pour crédibles auprès de ses auditeurs. A. Foucher consacra jadis à un bas relief du Gandhara une communication qui concluait à l'adaptation par l'Inde de la légende du cheval de Troie[859] et tout curieux d'art du Gandhara a déjà admiré Héraklès ou un atlante protégeant la loi bouddhique, représenté sous les traits d'un bodhisattva[860]. La diffusion des thèmes artistiques grecs, des légendes, des figures héroïques et divines, s'effectua sans doute par l'intermédiaire de la référence à Alexandre. La force d'exemplarité du conquérant ne doit en effet pas être négligée : on sait combien Alexandre s'identifiait aux héros de l'Iliade, combien son destin lui semblait une œuvre d'art qu'il s'évertuait à façonner.

---

[857] FUSSMAN, 2001-2002, p. 851.

[858] « For example, it is said that Homer's poetry is sung even in India, where they have translated it into their own speech and tongue. 7 The result is that, while the people of India have no chance to behold many of the stars in our part of the world — for example, it is said that the Bears are not visible in their country — still they are not unacquainted with the sufferings of Priam, the laments and wailings of Andromachê and Hecuba, and the valour of both Achilles and Hector: so remarkable has been the spell of one man's poetry! It even seems to me that by this power of his he has surpassed both the Sirens and Orpheus.», DION CHRYSOSTOME, *Sur Homère* LIII, traduction de trad. de Cohoon J. W., Dio Chrysostom, Vol. V, London, Loeb Classical Library, Heinemann, 1951.

[859] FOUCHER , 1950, p. 407-412.

[860] BUSSAGLI, 1996, p. 103.

Sans que l'on sache non plus précisément quels étaient les desseins des maîtres de la Bactriane grecque, une intervention politique paraît certaine à plusieurs occasions. Si l'installation de cadrans solaires[861] de type grec est une initiative technique et pratique qu'il n'y a pas lieu de commenter politiquement, le fait de faire graver des maximes delphiques en pleine ville à Aï Khanoum et la création d'une bibliothèque dans la même ville sont en revanche des signes évidents d'une volonté de diffusion des idées grecques, mieux encore, de la philosophie et du savoir de l'époque.

En 1966 était découverte à Aï Khanoum une base de calcaire de 65, 5 cm sur 28 cm de hauteur et 48 cm de profondeur, dans le *pronaos* de l'*hérôon* où avait été enterré Kinéas, le probable fondateur de la ville[862]. Elle devait supporter, quand l'ensemble était entier, une stèle reproduisant les 150 maximes du sanctuaire d'Apollon à Delphes. Cinq maximes qui n'avaient pu trouver place sur la stèle avaient été recopiées sur la partie droite de la base[863], tandis que sur la gauche, le donateur, un nommé Cléarque, signalait son don par deux distiques élégiaques traduits ainsi par L. Robert : « Ces sages paroles des hommes d'autrefois sont consacrées, dits des hommes célèbres, dans la sainte Pythô. Là les a prises Cléarque, en les copiant soigneusement, pour les dresser, brillant au loin, dans le téménos de Kinéas » [864]. Cléarque aurait donc copié ces maximes, les cinq finales plus les 145 qui surplombaient la base, au sanctuaire panhellénique de Delphes même. Il est difficile d'imaginer plus belle et plus manifeste insistance sur son identité grecque que celle qui consiste à affirmer publiquement un rapport avec le sanctuaire de Delphes tant de fois sollicité lors des installations de colonies, ou encore tant de fois consulté par les souverains hellénistiques successeurs d'Alexandre, au premier rang desquels les Séleucides[865]. On ne sait pas cependant comment le pouvoir politique a autorisé (financé) une telle installation qui n'est pas concevable sans son accord.

Le même volontarisme culturel pourrait avoir présidé à l'installation d'une bibliothèque dans les locaux mêmes du pouvoir : l'ensemble palatial d'Aï Khanoum. Ptolémée Sôter détourna le corps d'Alexandre, en route pour la Macédoine, vers Alexandrie pour faire de son tombeau le lieu emblématique de la ville ; sans doute non loin du mausolée,

[861] VEUVE, 1982, p. 23-51 ; SAVOIE, 2007, p. 1161-1190.
[862] BERNARD, 1967, p. 310-312 ; 1968, p. 272 ; ROBERT, 1968, p. 416-457.
[863] « Les cinq maximes, étant les maximes finales de la rédaction, ne sont pas une addition. Elles sont la fin de l'ensemble. Tout le reste n'a pu loger sur la stèle. Il est facile de comprendre que le lapicide n'ait pu adapter avec une parfaite rigueur le contenu de ce long texte à la surface disponible sur la pierre. Il a donc gravé la fin sur la base sur la surface encore libre à droite. » : ROBERT, 1968, p. 429.
[864] ROBERT, 1968, p. 422.
[865] ROBERT, 1968, p. 442.

le Musée et de la bibliothèque permettaient aux Lagides d'affirmer la gloire culturelle grecque. Le Musée se trouvait dans les quartiers royaux, sans doute proche des tombeaux des rois et dans la proximité de celui d'Alexandre. Quant à la bibliothèque, on sait quelle fut la politique fiscale qui imposait que tout navire accostant donnât une copie des livres qu'il contenait, que l'État royal achetât des collections entières d'ouvrages, prit grand soin du choix des bibliothécaires, tous illustres : Démétrios de Phalère (orateur et philosophe, Zénodotos (spécialiste d'Homère), Callimaque (poète), Eratosthène (mathématicien), Apollonios de Rhodes (poète), Aristophane de Byzance et Aristarque (philologues). La rivalité entre Alexandrie et Pergame aurait conduit la première à décréter un embargo sur le papyrus, contraignant ainsi Pergame à inventer le parchemin[866], et le « livre » avait une valeur symbolique, parfois religieuse, surtout dans un contexte où l'on instituait des jeux apolliniens comme ce fut le cas en Égypte, au point que le plagiat littéraire [867] constituait un délit condamné. La création d'une bibliothèque était une « affaire d'État » au sens propre du terme pour un souverain hellénistique désireux de rivaliser en prestige avec la bibliothèque d'Alexandrie : Pergame, Antioche, Sinope et Pella rivalisaient ou tentaient au moins de ne pas laisser le monopole des collections et du savoir à Alexandrie.

Deux textes littéraires ont été découverts à Aï Khanoum, dans l'angle sud-ouest de la Trésorerie, dans la pièce 107, le 18 septembre 1977. Très dégradé, le premier papyrus fut découvert dans l'état suivant : « La possibilité d'une telle trouvaille relève de la finesse du loess qui compose le sol, mais surtout de la chance du fouilleur, qui fit que son couteau, poussé obliquement, se glissa dans l'étroite et presque invisible fissure produite par la décomposition du support en papyrus. La couche pulvérulente représentant les restes de celui-ci disparut aussitôt, mais plusieurs mottes de terre très compactes conservaient l'empreinte du papyrus disparu, avec le relief des fibres et l'encre même du texte ; celle-ci s'était détachée de son support original pour se coller à la terre, comme par décalcomanie »[868]. Ainsi fut mis au jour mit au jour un papyrus du III^{ème} siècle av. J.C., que P. Hadot reconnut comme étant un dialogue aristotélicien ; les fragments, très mutilés, du second texte laissent deviner un dialogue ou un monologue, peut-être théâtral[869].

L'analyse paléographique et la présence de ces parchemins en des lieux officiels ne laissent guère de doute sur la volonté politique des maîtres d'Aï Khanoum : ces parchemins

[866] PLINE, XIII, 70.
[867] LEGRAS, 2003, p. 443-462.
[868] CAVALLO, HADOT, RAPIN, 1987, p. 232.
[869] CAVALLO, HADOT, RAPIN, 1987, p. 257.

n'ont pas été copiés en Asie centrale, ils sont bien importés, et qui plus est après que les Parthes ont fait sécession et donc coupé la route vers l'ouest. Or les objets d'importation occidentale retrouvés à Aï Khanoum sont peu nombreux, et de tels papyrus devaient représenter un investissement financier important, voire un luxe. C. Rapin déduisit de l'architecture de cette pièce 107, en des analyses convaincantes, l'existence d'une bibliothèque officielle : certes, le mobilier habituel des autres bibliothèques hellénistiques ne figure pas à Aï Khanoum, mais en Asie centrale la coutume était de garder les rouleaux dans des amphores et non sur des étagères, et la modestie de l'installation ne doit pas surprendre, car les autres bibliothèques grecques étaient aussi simples dans leur agencement. « Cette bibliothèque était implantée dans le palais, caractéristique qui n'est pas sans rappeler qu'à Alexandrie aussi la bibliothèque du Musée était localisée dans le palais royal ; pas plus que cette dernière, elle n'était véritablement ouverte au grand public. Il n'est donc pas exclu que la colonie eut un autre dépôt de livres qui, celui-là, aurait été largement accessible, mais aucun indice, notamment au gymnase, ne nous permet d'étayer cette hypothèse »[870].

Quels buts visaient ces souverains hellénistiques à Aï Khanoum ? L'a priori favorable des historiens travaillant sur les Grecs d'Asie est si culturellement installé qu'ils considèrent comme normal de telles entreprises : faire venir un philosophe célèbre, pour qu'il donne une série d'enseignements (nous dirions aujourd'hui de conférences) et légitime par sa signature l'érection d'un monument votif ; la constitution au prix d'un investissement financier, d'une bibliothèque dans les locaux mêmes du palais.

À Alexandrie, face au prestige et à l'ancienneté de la civilisation égyptienne, les souverains lagides craignirent sans doute une acculturation des Grecs, une dilution de leur spécificité dans le fleuve multiséculaire des savoirs égyptiens ; en Bactriane, puisque nous n'avons pas d'indication sur les pratiques culturelles grecques en Inde, il s'est agi d'affirmer la présence grecque face à un monde iranien, de culture mazdéenne, établi bien plus tôt et profondément sans doute dans la population. On peut certes se demander si le volontarisme politique que nous supposons était nécessaire : dans l'Arachosie du III^{ème} siècle av. J.C. [871], le souverain maurya Aśoka fit graver quatre textes en grec, preuve que la région lui semblait un foyer important d'hellénisme, ou du moins une zone qui pratiquait ouvertement et fortement la langue grecque ; à cette même époque, l'Arachosie n'était pas dominée par un pouvoir grec, et les valeurs culturels, la langue grecque se diffusaient et subistaient.

[870] CAVALLO, HADOT, RAPIN, 1987, p. 263.
[871] BARATIN, 2009, p. 322.

V.1.5 Quelques réflexions sur le bilinguisme monétaire

Dans *L'Art monétaire des Royaumes Bactriens*, M.-Th. Allouche-Le Page consacrait six pages à la « titulature orientale »[872] des rois grecs. Parce que le Kharoṣṭhī [873] ou la Brāhmī [874]sont peu connus, peut-être, mais aussi parce que le travail des numismates[875] fut souvent d'établir des listes royales et des chronologies, ces quelques pages sont les seules à notre connaissance qui traitent un sujet d'importance : soudain, Agathocle, puis Démétrios et Apollodote décidèrent que leurs monnaies seraient bilingues, ou si l'on préfère que leurs monnaies auraient deux faces, deux lectorats, deux publics. Mieux encore : les rois indo-grecs adoptèrent tous (voir plus bas le tableau des titulatures en langues vernaculaires) des monnaies bilingues, au point que l'on peut affirmer qu'en Asie centrale grecque le bilinguisme fut la règle, et le monolinguisme l'exception.

Ces monnaies ne sont tout d'abord pas des adaptations locales maladroites, des bricolages monétaires comme l'Antiquité en connut ailleurs. En Maurétanie tingitane[876], au I^er^ siècle avant et après notre ère, les villes se dotèrent d'une monnaie hâtive, en caractères puniques et néo-puniques, sur lesquelles figurait une iconographie partiellement hellénique. Cet usage local n'a bien sûr rien à voir avec un monnayage royal, de large diffusion, et systématique : les villes maurétaniennes affirmaient un droit et revendiquaient une importance, mais dans un périmètre régional restreint.

L'exemple du monnayage arabo-sassanide n'est guère plus éclairant : en effet, le passage du monnayage sasssanide[877] au monnayage arabo-sassanide se fit progressivement, avec des phases de transition, et l'on peut ainsi lire dans les monnaies les évolutions religieuses (abandon du zoroastrisme au profit de l'Islam), les évolutions politiques et sociétales. De belle facture, ces monnaies sont peut-être, pour certaines, des expérimentations monétaires inabouties, mais contrôlées ou du moins projetées par le pouvoir[878]. Mais, en tant

[872] ALLOUCHE-LE PAGE, 1956, p. 77-82.
[873] L'alphabet kharoṣṭhī est un alphasyllabaire, très complexe, utilisé du III^ème^ siècle av. J.-C. au III^ème^ siècle ap. J.C. pour noter le gāndhārī et le sanskrit.
[874] Contemporaine du kharoṣṭhī, l'écriture brāhmī est le nom que l'on donne aux plus anciennes formes d'écriture de l'Inde.
[875] Fidèles en cela aux habitudes des numismates, F. Widemann constate ce choix, mais ne le commente pas (p. 139), pas plus que BOPEARACHCHI, 1993, p. 22.
[876] MARION, 1972, p. 59-127.
[877] GYSELEN, 1984, p. 692-701.
[878] GYSELEN, 1984, p. 695.
[879]STAVISKIJ, 1986, p. 129-133.
[880] BOPEARACHCHI, 2008, p. 39. Mais d'autres souverains indiens agirent de même en Inde du nord selon P. Bernard et R. Audouin : « Le district de Taxila a en effet livré tout un groupe de bronzes autonomes où la

que monnaies de transition, elles montrent le poids des habitudes locales et des adaptations qui lentement transforment la société perse du VII[ème] siècle.

Rien de comparable avec le passage à une monnaie bilingue en Asie centrale : ce passage est radical, soudain et surtout rare dans le monnayage grec ou romain. Fut-il perçu par les concepteurs royaux comme une perte de souveraineté symbolique ? Sans que nous puissions répondre à cette question, nous pouvons du moins noter que la région fut propice à de telles transferts linguistiques et monétaires : les souverains Yuezhi imitèrent tout d'abord massivement les monnaies d'Hélioclès lors de leur venue en Bactriane, comme l'a relevé et classifié B. Staviskij[879], puis les souverains kouchans firent frapper des monnaies bilingues en bactrien (utilisant l'alphabet grec) et en indien[880].

A quels utilisateurs ces monnaies s'adressaient-elles ? On songe bien sûr en premier lieu aux soldats ; R. Gyselen évoque trois hypothèses classiques pour une telle frappe monétaire : « Plusieurs explications ont été avancées : ces dirhams auraient été frappés pour payer des troupes stationnées sur le territoire iranien et ce serait la raison de cette iconographie si iranienne, ou bien ces coins auraient été gravés par des graveurs d'origine iranienne venus travailler dans la capitale. On n'a peut-être pas suffisamment mis l'accent sur un autre aspect, d'ailleurs bien connu par les sources littéraires : c'est la faveur dont bénéficiaient les dirahms sassanides en Syrie et en particulier ceux de Xusrô II »[881].

L'hypothèse purement technique nous semble devoir être abandonnée : les premières frappes indo-grecques sont de trop bonne gravure pour qu'on envisage tout de suite le recours à des graveurs locaux. En revanche, la nécessité de payer une troupe composée de recrues locales, et donc non grecques ou non hellénophones, aurait pu justifier tout de suite le recours au bilinguisme monétaire ; quant au prestige des émissions grecques, il paraît évident et dura longtemps, car il explique le choix que firent dès le début les Nomades de copier les monnaies gréco-bactriennes. Sur le tableau suivant, on constate que, dès les premières conquêtes des zones sud de l'Hindou Kouch, les rois Bactriens prirent soin d'émettre des monnaies

---

brâhmi est utilisée concurremment avec le kharoṣṭhī. Sur une première série la légende brâhmi *negama* du droit s'accompagne au revers de divers toponymes écrits soit en brâhmi soit en kharoṣṭhī. Dans un cas droit et revers sont tous deux en kharoṣṭhī. La légende brâhmi de la seconde série *pamcanekame* fait allusion à une *sympolitie* de cinq cantons ou quartiers qui correspondent probablement aux divisions territoriales des monnaies *negama*. Une troisième série porte une inscription en kharoṣṭhī *hiranasame*, celle-là même qu'Agathocle a reprise sur l'une de ses émissions indo-grecques. », AUDOUIN ET BERNARD, 1974, p. 34.

[881] GYSELEN, 1984, p. 696.

bilingues, la différence entre souverains conservant les monnaies monolingues étant due à leur absence en territoires indiens.

Rois Gréco-Bactriens	**Titulature et épiclèses**
Diodote I^{er}	
Diodote II	
Euthydème I^{er}	
Démétrios I^{er}	
Euthydème II	
Agathocle	(Brahmi)Rajane Agathukleyasasa
Pantaléon	(Brahmi) Rajane Paṃtalevasa
Eucratide I^{er}	Maharajasa Evukratidasa Maharajasa rajatirajasa Evukratidasa Rajasa mahatakasa Evukratidasa (quelques monnaies)
Antimaque I^{er}	
Démétrios II	Mahajarasa aparajitasa Demetriyasa (quelques monnaies)
Eucratide II	
Platon	
Hélioclès I^{er}	

Les historiens s'accordent à penser qu'Agathocle fut le premier roi à faire graver des monnaies bilingues. Cependant il existe un tétradrachme de Démétrios II à légende en grec et kharoṣṭhī qui fit croire un temps que la paternité de cette innovation lui revenait. P. Bernard et R. Audouin ont justement comparé les deux monnayages et leurs arguments purement numismatiques emportent l'adhésion : la technique du monnayage d'Agathocle est sommaire (lingots quadrangulaires épais cassés au burin), l'iconographie est purement indigène est paraît l'œuvre d'un graveur local, la monnaie ne porte ni portrait royal ni monogramme, ce qui l'apparente aux monnayages royaux indiens traditionnels. Le monnayage bilingue de Démétrios est quant à lui de style grec, avec portrait royal et monogramme, et Héraklès au

revers. Enfin, la comparaison des étalonnages permet de conclure : Démétrios inaugure un nouvel étalon fondé sur une drachme de 2,4 g et un tétradrachme de 9,8 g, étalonnage qui resta la référence des monnaies indo-grecques[882].

La première monnaie est celle de Démétrios II, telle que P. Bernard et R. Audouin la reproduisent dans leur communication :

883

Cette monnaie n'existait qu'à un seul exemplaire quand les auteurs rédigèrent leur publication ; en revanche, il existait des monnaies de cuivre, cataloguées depuis longtemps, comme celle-ci relevée en 1914 par R.B. Whitehead dans le catalogue du musée de Lahore :

La légende en grec au droit est conforme aux monnaies monolingues grecques de Démétrios, (ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΙΚΗΤΟΥ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ) tandis qu'au revers figure la formule kharoṣṭhī : Mahajarasa aparajitasa Dime (pour Dimetriyasa) [884].

P. Bernard et R. Audouin fournissent une analyse complète et très documentée des 6 monnaies d'Agathocle trouvées à Aï Khanoum. Ces monnaies sont conformes dans leur étalonnage aux monnaies indiennes de l'époque, et leurs poids s'échelonnent de 2, 328 g à 3, 305 g, mais elles sont très homogènes puisque quatre d'entre elles ont été frappées avec les

[882] AUDOUIN , BERNARD, 1974, p. 34.
[883] AUDOUIN, BERNARD, 1974, p. 33.
[884] WHITEHEAD, 1914, p. 14, et planche II, n°26.

mêmes coins. En revanche elles étonnent par les représentations figurant au droit comme au revers.

Au droit, la légende est en grec : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΓΑΘΟΚΛΕΟΥΣ, au revers elle est en brahmi : rajine Agathuklayesa. Les deux personnages, identifiés au droit comme le dieu Samkharshana et au revers comme Vasudeva-Krishna, sont représentés avec des vêtements indiens (pagne, châle, chaussures à poulaine, anneaux aux oreilles), de face, et leur crâne porte un casque surmonté d'une sorte de cimier. « Ce cimier de crins figuré de profil » comme le décrivent les deux auteurs et sur lequel ils s'interrogent pourrait n'être en fait qu'une ombrelle protectrice, marque de respect dont le Bouddha lui-même fut entouré par l'iconographie ancienne, et qui n'a pas été inventé par les Bouddhistes. Ce qui ferait peut-être de cette monnaie le plus ancien témoignage des pratiques honorifiques dont on aurait entouré les dieux dans l'Inde ancienne. Les rubans flottant autour du crâne pourraient n'être que des ornements capillaires dont les Indiens de l'époque semblent avoir été friands. Le « fourreau » d'épée pendant à droite de deux représentations serait, à notre avis, une massue voire la massue de Balarama dont P. Bernard et R. Audouin rappellent avec précision et érudition qu'elle est associée aux deux divinités ici représentées[885]. La décoration en croisillons est en effet repérable sur certains bas-reliefs de Sanchi, mais l'épée serait trop longue, trop volumineuse, alors que Balarama arbore une massue si haute que l'iconographie indienne la confond parfois avec l'araire. Enfin, des croisillons apparaissent aussi sur les massues indiennes antiques.

[885] AUDOUIN, BERNARD, 1974, p. 17-19.

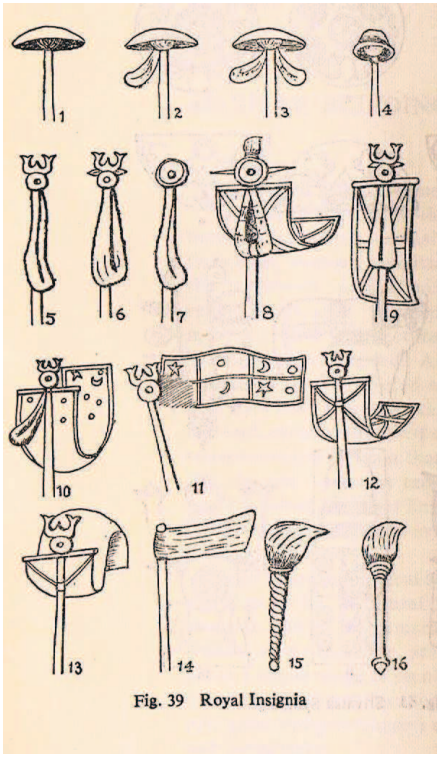


Fig. 39 Royal Insignia

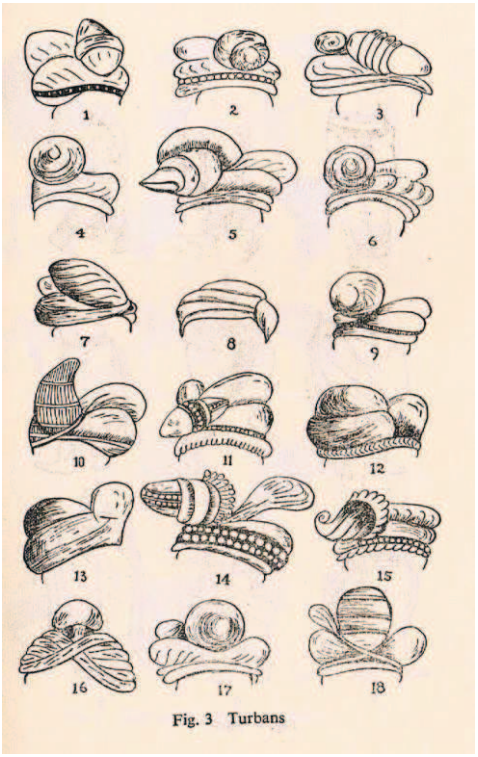
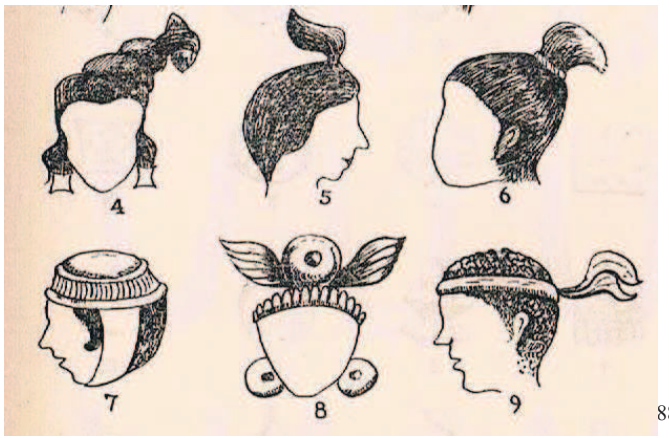


Fig. 3 Turbans


886

On l'aura compris à la lecture de ces remarques, le graveur des monnaies d'Agathocle fut sans conteste un Indien, sachant que son travail serait destiné à d'autres Indiens, et c'est à bon droit que P. Bernard et R. Audouin considèrent que ces monnaies étaient avant tout destinées à la région de Taxila ; ils saluent la hardiesse de ce roi Agathocle, voient en lui un homme d'État avisé qui cherche à se concilier son nouveau peuple, et même à lui plaire : « Mais il n'est pas interdit de voir en Agathocle plus qu'un homme d'État avisé et de lui attribuer une réelle curiosité d'esprit, mêlée de sympathie, pour ce monde indien qu'il

[886] Trois planches extraites de SRIVASTAVA, 1983, p. 13-14, 21.

découvrait »[887]. Une interprétation aussi laudative est tout à l'honneur de ceux qui la rédigèrent, et l'on sent bien qu'ils ont envisagé d'autres hypothèses avant de s'en tenir à une conclusion si positive : « Sans doute les circonstances recommandaient-elles, dans une certaine mesure, ce parti : les Grecs n'étaient sans doute pas assez nombreux dans le Pandjab pour justifier la frappe de séries proprement grecques; mettre en circulation des monnaies de caractère local était en même temps un geste d'habile politique propre à rassurer les populations indigènes en leur montrant qu'on ne touchait point aux usages établis et qu'on respectait leurs croyances »[888].

En fait, la démarche était sans doute plus cynique : un roi du sud de l'Afghanistan actuel a pris possession (à la suite d'un raid, saisissant une opportunité) d'une région où les Grecs sont, une fois encore, des commerçants, des marchands, c'est-à-dire une minorité vivant dans son environnement propre ou son quartier sans beaucoup se mêler aux autres populations ; Agathocle veut se faire connaître de ses nouveaux sujets indiens, et l'hypothèse qu'il veuille les découvrir et s'intéresser à leurs cultes ou coutumes est anachronique (s'il en était besoin, la lecture de Quinte Curce instruit amplement sur les réactions des Grecs face à Alexandre adoptant les coutumes perses). Un graveur local écrit donc le nom du nouveau roi en grec, ce qui révèle à ceux qui savent déchiffrer des caractères ou, à défaut, qui ont la curiosité de les regarder, que leur nouveau souverain est étranger, « yavana » ; quant aux soldats locaux, enrôlés ou ralliés, ils apprennent grâce à leurs officiers à qui ils ont prêté serment.

A leur suite, les souverains grecs firent systématiquement graver des monnaies bilingues, à revers en kharoṣṭhī[889]. Pour les soldats indiens, bactriens, ou des mercenaires nomades, qui n'auraient pas parlé le grec et pour lesquels ces revers ne seraient pas des traductions, par quels termes leur souverain se présentait-il à eux ?

[887] AUDOUIN, BERNARD, 1974, p. 36.
[888] Ibidem.
[889] AUDOUIN, BERNARD, 1974, p. 37-38. « Pour des raisons pratiques ils conservèrent une légende bilingue désormais réduite à la seule kharoṣṭhī et destinée, avec l'appui de leur portrait, à les faire connaître des populations autochtones, ils fixèrent un nouvel étalon qui fut un compromis entre l'attique et l'indien, mais pour leurs monnaies d'argent ils revinrent à la forme ronde des pièces grecques et, par-dessus tout, ils éliminèrent toute référence aux cultes locaux. »

Rois Indo-Grecs	Titulature et épiclèses
Ménandre I[er]	Maharajasa tratarasa Menaṃdrasa
Thrason	
Ménandre II	Maharajasa tratarasa Menaṃdrasa
Polyxène	Maharajasa pracachasa tratarasa Palasinasa
Épandre	Maharajasa jayadharasa Epadrasa
Straton I[er]	Maharajasa pracachasa tratarasa Stratasa
Helioclès II	Maharajasa dhramikasa Heliyakreyasa
Archébios	Maharajasa dhramikasa jayadharasa Arkhebiyasa
Antimaque II	Maharajasa jayadharasa Aṃtimakasa
Philoxène	Maharajasa apadihatasa Philasinasa
Zoilos I[er]	Maharajasa dhramikasa Jhoilasa
Lysias	Maharajasa apadihatasa Lisikasa
Antialcidas	Maharajasa jayadharasa Aṃtialikidasa
Apollodote	Maharajasa tratarasa Apaladatasa
Apollodote II	Maharajasa tratarasa Apaladatasa
Nicias	Maharajasa tratarasa Nikiasa
Hippostrate	Maharajasa tratarasa Hipustratasa
Zoilos II	Maharajasa dhramikasa Jhoilasa
Dionysios	Maharajasa tratarasa Diunisiyasa
Apollophanes	Maharajasa tratarasa Apalaphanasa
Straton II	(1)Maharajasa tratarasa Stratasa (2) Maharajasa tratarasa Stratasa putrasa casa priyapita Stratasa
Straton III	
Artémidore	(1)Maharajasa apadihatasa Artemitorasa (2) Rajatirajasa Moasaputrasa cha Artemitorasa

Peucolaos	Maharajasa dhramikasa tratarasa Pi'ukula'asa
Télèphe	Maharajasa kalanakramasa Teliphasa
Théophilos	Maharajasa dhramiasa Theuphilasa
Diomède	Maharajasa tratarasa Diyametasa
Amyntas	Maharajasa jayadharasa Amitasa
Hermaios	Maharajasa tratarasa Heramayasa

Tout d'abord, rappelons-le, il y a fort à parier que le soldat n'avait connaissance du sens des formules kharoṣṭhī que par un officier ou un camarade alphabétisé ; cette distance n'entamait cependant pas sans doute pas le peu de la loyauté, toute relative et fragile, que les soldats juraient par serment envers leur chef, mais peut-être même la renforçait-elle.

Le roi était donc grand : *maharaja* apparaît dans toutes les monnaies sauf une d'Eucratide, ou la forme *mahataka* est une variante dérivée de *mahat*, et une autre conservée à la BNF où la titulature *rajadiraja* (roi des rois) figure, et ne sera reprise que par Hermaios dans une série posthume. Il est difficile d'établir si la reprise de ce titre est un souvenir des rois achéménides, ou un équivalent du titre *cakravardin* conféré à certains rois indiens, ou un simple honneur. Les rois sont souvent invaincus, *aparajita* ou *apadihata*, tels Démétrios I^er^ et II, Lysias, Philoxène, Artémidore : M.-Th. Allouche-Le Page traduit le premier terme par un « invincible » plutôt qu' « invaincu » qui correspond à *anikètos*, et le second par « à qui l'on ne peut tenir tête » ; le roi porteur de victoire (Antialcidas, Amyntas, Epandre, Antimaque II), est perçu à travers l'épiclèse « jayadhara » ; enfin, les souverains « sauveurs », Hélioclès, Ménandre, Straton I^er^, Archebios, Peucolaos, Zoïle I^er^, Théophile, sont qualifiés de « dharmika »[890] .

Cette dernière qualification n'est toutefois pas sans poser problème : le terme sanscrit « dharma » transcrit ici en kharoṣṭhī est on ne peut plus général, et désigne l'adéquation entre un individu et la loi naturelle, puis la loi civique et la morale ; il correspond à une aspiration des sociétés qui pensent en terme de totalité et d'harmonie leur rapport au monde. Le dictionnaire anglais-pali de T. Rhys Davids et W. Stede lui consacre 7 colonnes et demie, et traduit l'équivalent pali (*dhammika*) du *dharmika kharoṣṭhī* par : « lawful, according to the dhamma or the rule, proper, fit, right, permitted, legitimate, justified, righteous, honourable, of good character ». Cette épithète est donc d'ordre technique, et désigne un bon souverain,

[890] ALLOUCHE-LE PAGE, 1956, p. 78.

dont la volonté affirmée est de gérer le monde et les hommes au mieux de la justice humaine et cosmique.

D'autres souverains (Polyxène, Straton I[er]), sont qualifiés de *prachaca*, terme que M.-Th. Allouche-Le Page fait correspondre à une traduction du grec *épiphanès*, ce qui linguistiquement est juste, mais la nuance en langue indienne paraît différente : en effet, le sanskrit *pratyakṣa* qualifie une réalité devant les yeux, claire, évidente, visible, immédiatement manifeste, perceptible immédiatement (c'est-à-dire sans intermédiaire), publique ; appliquée aux divinités, le terme induit un rapport direct, de type fusionnel éventuellement. Nous sommes donc en présence plus d'une revendication de légitimité et d'une exigence de loyauté (comme « allant de soi » naturellement) que d'une simple affirmation de la manifestation du pouvoir, même éclatante[891]. Enfin Télèphe est qualifié de *kalanakrama*, terme composé du mot *karman*, lui-aussi doté de beaucoup de significations, et de la racine sanskrite *kalyana* : *kalya* signifie en sanskrit « qui se produit à temps, qui agit au bon moment, de bon augure », et son dérivé kalyana est donc plus riche de sens que la simple traduction par « vertueux ou excellent ». Télèphe serait donc un roi dont les actions correspondraient aux nécessités et par voie de conséquence seraient bonnes, efficaces et justes. Ici le revers kharoṣṭhī dépasse le sens dévolu au grec ΕΥΕΡΓΗΤΗΣ.

Deux épiclèses employées en grec ne trouvent ni correspondant ni traduction en kharoṣṭhī : *théos* (attribuée à Antimaque I[er]) et *théotropos* (attribuée à Agathocléia régente et probable épouse de Ménandre I[er]). Les raisons sont sans doute religieuses et culturelles, et dépendraient du fait que pour la mentalité indienne la divinisation des rois dut paraître une pratique étrange sinon incompréhensible. Les épiclèses en kharoṣṭhī pourraient n'être pas un seul décalque du grec, mais correspondraient à la mentalité indienne et aux constantes de ses schémas religieux.

[891] Le pali *pāṭiyekka* a évolué différemment, bien que la racine soit la même : ce qui est manifeste est par nature distinct, mais aussi séparé, et donc individualisé. L'expression *pāṭiyekkabuddha, par exemple,* désigne des bouddhas isolés, soit parce qu'ils sont parvenus à l'Éveil seuls, hors communauté, soit parce qu'ils vivent seuls.

2) Les portraits monétaires

V.2.1 Les enjeux de la représentation monétaire

La question du réalisme. « Les portraits monétaires réalistes et de grande qualité des tétradrachmes attiques donnent quelques indications d'âge sur les rois de cette époque : comme on l'a vu, Euthydème paraît à peine adolescent. Pantaléon, au contraire, est présenté comme un homme d'âge mûr, au moins dans la quarantaine. Cette nomination d'un régent-tuteur pour pallier au jeune âge d'Euthydème II, du fait de ses conquêtes en Inde qu'il administrait naturellement, a constitué pour l'empire gréco-bactrien une première expérience de gouvernement qui allait faire école » [892]. La logique des propos n'est pas ici contestable : de fait, pour un observateur moderne, une monnaie comme la seconde met en évidence un homme plus âgé que la première[893].

Euthydème II

Pantaléon

Dès lors, le plus jeune ne pouvant gouverner, se met en place une régence, dont la justification est entièrement à chercher dans l'analyse du portrait ; et d'une semblable hypothèse, énoncée sans qu'un doute quelconque ne soit toutefois manifesté, le numismate tire la conclusion d'un système de gouvernance dont il y a fort à penser que l'on évoquera l'existence chaque fois qu'apparaîtra un portrait monétaire aux traits que l'on jugera jeunes[894]. Hélas, une telle démonstration ne tient pas compte de quelques autres faits : des monnaies existent d'Euthydème II, dont le règne est jugé éphémère par la quasi-totalité des auteurs de listes royales (Bopearachchi 5 ans, Coloru 8 ans, Rapin 3-4 ans ; seuls Mitchiner et Narain, aux études plus anciennes, lui accordent un règne plus long de 10 et 19 ans), et qui présentent, eu égard aux critères de réalisme actuels, un visage plus marqué par l'âge[895].

---

[892] WIDEMANN, 2009, p. 112-113.

[893] Les deux monnaies sont issues du site internet d'un numismate indien : http://coinindia.com.

[894] Passons sur l'expression hyperbolique d' « empire gréco-bactrien » utilisé par F. Widemann et reprise de W.W. Tarn, mais que peut justifier l'étymologie latine d' *imperium* pris au sens de « pouvoir ».

[895] Monnaie issue du même site.

Le même Euthydème est associé, voire supplanté, sur nombre de monnaies qui lui sont attribuées, par un portrait d'Apollon jeune, faut-il le préciser « évidemment ». L'association avec la divinité tutélaire choisie ne peut être un hasard, et permet plusieurs interprétations : le roi associé au dieu parce que jeune, le dieu jeune associé (confondu) à un roi devenu jeune par voie de conséquence.

De telles interprétations cependant paraissent stériles si l'on abandonne les prétendus critères de réalisme sur lesquelles elles reposent, et qui ne sont qu'une extension des nôtres. A l'opposé du possible pubère Euthydème II, que serait le portrait monétaire d'un souverain sénescent ? Comme celui d'Euthydème I[er], au règne long (de 30 à 35 ans selon les diverses datations) : un visage lourd, empâté, aux traits épaissis, et voilà notre souverain vieilli, devant passer la main à son fils[896].

[896] Même site.

Mais les traits distinctifs de la vieillesse dans la représentation figurée grecque sont fixées depuis la période archaïque et correspondent à une typologie précise : blancheur des cheveux et/ou de la barbe ; calvitie ; rides ; dos voûté + bâton, émaciation ou embonpoint[897]. Blancheur de la pilosité et calvitie constituent les deux traits les plus fréquents. La calvitie du front marque nettement le fait d'atteindre un grand âge dans une société ou les typologies capillaires sont nettement déterminées : les jeunes ont les cheveux longs, les adultes les coupent à l'arrière de la tête, les vieillards sont dégarnis sur le front comme si la perte des cheveux sur le devant représentait un pendant symbolique à la coupe des cheveux sur l'arrière des têtes jeunes. La calvitie, comme les rides, seraient un symptôme du desséchement du corps sénescent : asséché, le corps se riderait, et perdrait aussi sa semence, selon les théories médicales hippocratiques[898]. En somme, est-il possible d'imaginer un roi vieux, c'est-à-dire infécond, stérile ? Bien sûr, d'un point de vue littéraire, mais la représentation, surtout associé aux divinités tutélaires, paraît impossible. Un recensement des rois grecs d'Asie dont le règne aurait été long (plus de quinze ans) ne fournit aucun exemple, à notre connaissance, de monnaies où figurerait un vieillard ridé, chauve, ou courbé : Diodote I^{er}, Euthydème I^{er}, Eucratide I^{er}, Ménandre I^{er}, aucun n'offre un tel portrait.

Et pourtant, les critères traditionnels de représentation ne sont pas inconnues en Bactriane ; ainsi, en 1966, les archéologues découvrirent dans le gymnase d'Aï Khanoum un pilier hermaïque figurant un homme dont les caractéristiques physiques correspondaient à la typologie des vieillards : « Dans le sondage du gymnase fut mis au jour un pilier hermaïque surmonté d'un buste de vieillard barbu, ceint du diadème. Du manteau qui l'enveloppe et cache le bras droit replié sur la poitrine, se dégage la main gauche qui serrait un objet métallique disparu. Quel est ce personnage d'un âge vénérable, au regard de myope ? Cette tête massive au front barré d'un unique pli, aux joues légèrement creusées et dont la courte chevelure restée drue malgré les tempes dégarnies s'accompagne d'une barbe touffue amplement étalée, est-ce le portrait d'un prêtre, d'un magistrat, d'un prince ? Rien ne permet de décider »[899]. Le portrait est désormais attribué à Straton, dont les deux fils Triballos et Straton avait consacré le gymnase à Hermès et Héraklès. Ce Straton aurait été maître du gymnase, athlète célèbre et victorieux comme le révèle le bandeau dont les cheveux sont entourés. Les tempes dégarnies, les pommettes amaigries, le corps raidi dans une attitude

[897] BIRCHLER EMERY, 2008, p. 62.
[898] BIRCHLER EMERY, 2008, p. 66. L'auteur de l'article évoque outre les auteurs hippocratiques, l'autorité des textes d'Aristote.
[899] BERNARD, 1967, p. 319.

forcée de dignité, tout concourt à donner à la statue une apparence réaliste et même émouvante. La statue daterait de la fin d'Aï Khanoum grecque, au milieu du II[ème] siècle av.J.C.[900]

Quels enjeux pour comprendre les rois grecs d'Asie ? C'est pourquoi, à lire les numismates qui se sont consacrés aux rois d'Asie centrale, on se sent parfois mal à l'aise. Non qu'il faille retirer à la numismatique tout son intérêt esthétique et culturel, ni son intérêt historique. F.L. Holt[901], récemment, dans le catalogue d'une exposition qui fut organisée par le Metropolitan Museum de New York a expliqué avec brio ce que les monnaies ont apporté à la connaissance des rois de Bactriane[902]: les monnaies sont notre principale source d'information sur ces rois, car hélas les autres sources (notamment écrites) sont rares ; les monnaies permettent également, tant elles ont été scrutées, de comprendre certains aspects du travail des graveurs ; enfin, elles seraient un témoignage du progressif affaiblissement du pouvoir royal, F. L. Holt croyant en effet plus à une invasion lente dans le nord de la Bactriane, une sorte d'instillation nomade, qu'à la théorie de l'attaque brutale et définitive classiquement avancée par W.W.Tarn. Les propos du savant américain ont la force de l'évidence et de la justesse, bien qu'il faille s'étonner de cet hymne à la monnaie et du fait qu'il soit nécessaire de l'entonner. En fait, on pourrait surtout déplorer que ces monnaies aient été sollicitées à l'excès, et qu'on veuille tirer d'elles des informations et des conclusions qui souvent s'apparentent à des entreprises hasardeuses.

Le même Holt, dans le même catalogue, présente ainsi à l'appui de ses dires quatre monnaies d'Euthydème, tirées semble-t-il du catalogue d'O. Bopearachchi de 1991, pour expliquer l'évolution du visage du souverain : « Year by year, royal coins trace aging of the king, from youth to hoary old age »[903]. La démonstration laisse pantois, car le rapprochement des quatre monnaies est en fait décevant : ce ne sont pas les mêmes fronts, les mêmes mentons, les mêmes oreilles, et bien malin celui qui peut affirmer que la première monnaie est une monnaie montrant la jeunesse du souverain, ou tout simplement que le graveur ne l'a pas

[900] CAMBON,JARRIGE, 2007, p. 268-269.
[901] HOLT, 2012a, p. 31.
[902] A. Foucher s'exprimait à ce sujet en des termes lyriques jadis, et montrait lui aussi combien grands étaient ses espoirs en la numismatique : «Il appartient aux numismates - et on sait avec quelle admirable perspicacité ils se sont acquittés de cette tâche – de distinguer d'après les exergues, les types, les poids, les monogrammes, les marques d'atelier, les doubles frappes des pièces, et aussi leurs lieux de trouvailles, sur quel versant des montagnes ou sur quelles rives du grand fleuve (l'Indus) a régné tel ou tel *Basileus* et comment tel ou tel pays a changé de mains entre les deux constellations qu'ils sont parvenus à distinguer au sein de cette nébuleuse, la dynastie d'Euthydème et celle d'Eukratidès. » , cité par BOPEARACHCHI, 2007, p. 1875. Cependant, il n'y a ici nulle exagération, notamment quand A. Foucher utilise le terme de « nébuleuse » ; le travail de classification des numismates fut effectivement considérable et long, car progressant par hypothèses et controverses.
[903] HOLT, 2012a, p. 32.

gravée dans les premiers moments de l'émission. Seul le nez aquilin est commun aux quatre représentations. Qu'est-ce qui fait sens, ici, c'est-à-dire, qu'est-ce qui est commun aux quatre monnaies ? Les cheveux, le bandeau, le cou puissant, comme pour beaucoup de souverains grecs.

Comme le déclare F. de Callataÿ : « Discipline des grands nombres, la numismatique propose pour la plupart des monnayages autant d'interprétations d'une physionomie qu'il y a de coins de droit. Unique occasion donc de considérer la part de l'invariant par rapport à ce qui change. Et, s'il est vrai que l'on constate, d'un coin à l'autre, de nettes différences, on constate également une série d'éléments permanents qui paraissent former le fondement de l'effigie »[904]. Ainsi pourraient apparaître certains traits constitutifs de la physionomie particulière d'un roi, certaines constantes à travers les séries monétaires. Mais avons-nous les séries, avons-nous le nombre suffisant de monnaies qui permettraient une telle démarche de comparaison ? En Asie centrale, ce n'est pas le cas, et il faut nous contenter de peu pour la plupart des rois.

B. S. Ridgway observe, elle aussi, de grandes variations dans les représentations d'Alexandre le Grand : pouvons-nous déduire de sa chevelure léonine le caractère réel du personnage Alexandre ? Ce serait faire fi des différences de style, des conditions de frappe, qui peuvent à elles seules justifier bien des différences, et oublier que parfois les rois firent représenter sous leur nom le visage supposé d'un dieu (tel Alexandre gravé en Héraklès) [905].

[904] CALLATAŸ, 1997, p. 149.
[905] RIDGWAY, 1990, p. 110-111.

Ce que cache ce débat est en réalité le statut de la représentation des rois sur les monnaies : faut-il, comme les numismates, considérer que les monnaies ont été gravées pour nous, pour nous permettre d'établir des séries chronologiques, au prix d'un usage potentiellement abusif de la représentation considérée comme véridique, ou tendant à l'être ? Elles sont effectivement des témoignages du temps historique car elles représentent un exercice d'affirmation des rois sur les peuples qu'ils gouvernaient. Mais à quoi bon montrer que l'on vieillit, ou que l'on est jeune ? A quoi bon être véridique en des temps ou personne ne peut vous confronter aux monnaies, sauf en des occasions solennelles, plus exactement solennisées : dans la pompe d'une procession, de loin, le chef couvert et le visage peut-être grimé, est-ce encore un homme qui est observé ou une image du pouvoir ? Quand F. Queyrel analyse les portraits des souverains lagides, il remarque d'ailleurs que certains d'entre eux pourraient très bien avoir été inspirés par un modèle plastique non monétaire, ce que le bon sens rend compréhensible : on imagine mal les graveurs ayant toujours, en tout atelier, recours à la contemplation du profil royal pour préparer leur coin[906].

Or les monnaies étaient regardées dans l'Antiquité, et P. Veyne donne pour le monde romain des témoignages de la façon dont on les détaillait, dont on apprenait aussi un changement politique au sommet[907]. Mais les exemples qu'il fournit sont révélateurs du fait que les contemporains de Claude II ou de Constantin commentaient les représentations royales en fonction de ce qu'ils avaient intérêt à y voir plutôt qu'en s'interrogeant sur ce qu'étaient les desseins réels des empereurs. Si les monnaies sont didactiques, elles célèbrent à Rome les victoires, les actes spectaculaires de l'empereur, et encore n'est-ce pas toujours le cas. Quel événement les monnaies indo-grecques pourraient-elles commémorer, quant à elles ? La conquête de l'Inde par Démétrios I[er] [908] (entendons par là le sud de l'Afghanistan et une partie du Pakistan) et que symbolise l'emploi de la coiffe d'éléphant ? Ce serait, peut-être, le seul cas que nous pourrions présenter. Tous les numismates s'accordent à le considérer d'ailleurs comme valable ; mais alors pourquoi Ménandre I[er], qui se serait enfoncé en Inde gangétique, et au Pandjab, voire s'y serait installé, n'a-t-il jamais utilisé la coiffe d'éléphant ? Le code n'était-il donc pas universel ? Mais qu'est-ce qu'un code s'il n'est pas largement utilisable ? A contrario, Ptolémée I et II ont eux aussi fait graver des monnaies sur lesquelles ils figurent porteurs d'une dépouille d'éléphant : il ne s'agit pas dans ce cas de célébrer la

[906] QUEYREL, 2002, p. 64-65.
[907] VEYNE, 2005, p. 478-480.
[908] Lysias également, qui fut un roi indien vers 120-110 av. J.C. d'après toutes les datations. Voir le dossier iconographique n° 71.

conquête de l'Inde, mais d'un hommage à Alexandre le Grand. Pourquoi ne pas envisager la même interprétation dans le cas des rois d'Asie centrale ?

Les monnaies des rois grecs ne célèbrent aucun événement, en tout cas pour nous, elles ne célèbrent que les rois, leur avènement, leur puissance, leur présence. «Le monnayage, ce droit régalien, est une pièce du faste monarchique »[909]. Comme pour les empereurs romains, leurs lointains successeurs, il ne faut pas espérer des monnaies grecques d'Asie qu'elles entraînent une quelconque adhésion à une politique particulière, que par ailleurs elles ne cherchent pas à expliquer ; les peuples obéissent au souverain, et en Bactriane notamment, la soumission et l'acceptation des souverains successifs fut particulièrement effective, avec une exception notable pour Alexandre dont le pouvoir fut par deux fois contesté, à son arrivée et lors de l'annonce prématurée de sa mort. Aussi nous pensons avec P. Veyne qu'il est abusif d'évoquer le mot de « propagande » pour les souverains antiques, et particulièrement pour ces rois dont les peuples parlaient plusieurs langues, pour ces royaumes dont le périmètre changea si souvent ; pour qu'il y ait eu propagande, il aurait fallu que l'avis du peuple fût demandé, il aurait fallu un processus démocratique, impensable à l'époque en Asie centrale. L'image du souverain est proposée à la foule pour lui signifier que souverain il y a, qu'obéissance est attendue. Et comme l'écrit P. Veyne « Propagande et cérémonial font deux »[910].

Il serait pour autant impensable de renoncer à employer, analyser les images monétaires. Les plus éminents et savants d'entre les numismates, à l'image d'O. Bopearachchi, croisent les informations que fournissent les monnaies avec toutes les sources, et notamment l'épigraphie et les travaux archéologiques : les monnaies prennent alors leur place dans l'établissement des chronologies, avec toutes les réserves de la prudence. Mais il est nécessaire de savoir ce qu'on peut en attendre, ce sur quoi elles nous renseignent. Or elles ne peuvent, parce que seules parfois à citer le nom d'un éventuel roi, tout nous dire de ce que l'on voudrait savoir de ce roi.

A qui, finalement, s'adressent les monnaies ? Notre vision contemporaine de la souveraineté monétaire, des enjeux financiers et des jeux de la finance, les informations économiques régulièrement diffusées dans la presse et les débats démocratiques qu'elles suscitent font écran et nous conduisent à songer que les monnaies se sont toujours adressées aux populations, comme si l'Antiquité avait entretenu un rapport similaire au nôtre avec la chose économique. Le roi grec faisait battre monnaie, souvent en fonction de ses besoins, et

[909] VEYNE, 2005, p. 483.
[910] VEYNE, 2005, p. 490.

ses besoins étaient d'abord la guerre[911]. Les dépenses militaires des souverains hellénistiques formaient la plus grosse part des dépenses royales[912], et M. Thompson dans un article désormais célèbre[913] expliqua jadis comment Alexandre, au retour de l'Inde, licencia certains de ses soldats, les paya, ce que F. de Callataÿ détaille ainsi : « Concrètement, cela signifie que la plupart de ces soldats reçurent les arriérés de leur solde au moment d'embarquer pour leur grand retour. Par là s'explique en effet que les ateliers pour lesquels on enregistre en 324/3 av. J.C. une augmentation de la production sont avant tout des ports situés à des points stratégiques d'embarquement. Inversement, les ateliers de Phénicie et de Cilicie ne participent pas à ce phénomène. Mieux même, on discerne entre les ateliers, différents faciès de production qui semblent correspondre à l'origine des troupes qu'il s'agissait de solder ? Ainsi les ateliers de Lampsaque et d'Abydos, situés en Propontide et tournés vers la Thrace, se sont-ils d'abord signalés par la frappe de statères en or, soit le type de monnaie privilégié par les soldats thraces auxquels ces émissions s'adressaient »[914]. La part de plus en plus importante du mercenariat dans les armées hellénistiques signifia sans doute, pour les rois, la nécessité de s'affirmer d'abord aux yeux des soldats, nécessita d'avoir un visage donc, mais aussi de pouvoir concrètement prouver que l'on avait les moyens de payer la solde. Ce n'est que secondairement, après la diffusion des liquidités monétaires par la troupe dans la population, que les monnaies s'adressaient aux peuples, avec les avantages pratiques, notamment pour le commerce, qu'elles représentaient. P. Veyne a donc idéologiquement raison en affirmant qu'un souverain ne fait pas de propagande, puisqu'il n'en a pas besoin, ne cherchant pas l'assentiment du peuple ; mais on peut compléter sa remarque en ajoutant que de toute façon, puisque sa principale préoccupation était les premiers bénéficiaires des émissions monétaires, il devait d'abord se soucier des soldats et des mercenaires.

Deux systèmes de représentations, sans doute inconscients, se superposèrent donc en Asie centrale comme ailleurs dans le monde grec hellénistique : le devoir d'être le souverain des soldats, le chef de guerre victorieux, et le devoir de s'affirmer tel aux yeux du reste de la population.

Et plus encore, le roi en majesté. Enfin comme aux contemporains de ceux qui les firent émettre, les monnaies des rois grecs d'Asie nous adressent un message codé. Si elles

[911] CALLATAŸ, 1999 étend cette constatation au XVIII^{ème} siècle et au XIX^{ème} siècle ; ce n'est que très récemment, au XX^{ème} siècle, que le premier poste budgétaire des États ne fut plus systématiquement consacré aux frais de guerre.
[912] CALLATAŸ, LE RIDER, 2006, p. 174-175.
[913] THOMPSON, 1984.
[914] CALLATAŸ, 1999, p. 31.

nous renseignent peu, voire pas, sur la psychologie d'un homme, sur les manifestations de son caractère, sur les moyens qu'il employa pour arriver au pouvoir, elles nous renseignent sur l'image publique qu'il voulait donner de lui, ou que l'on se faisait de lui. Jadis, en épilogue de son ouvrage *Les Deux Corps du Roi*, E. Kantorowicz cherchait des manifestations de l'humano-divinité des rois dans l'Antiquité, se demandant si l'origine de la dichotomie entre corps humain et corps divin était à chercher dans le monde païen ou dans le monde chrétien[915] . Il aboutit à la conclusion que, de même qu'au Moyen Âge le roi dispose d'un corps terrestre mortel et en cela comparable à celui des autres humains, et d'un corps royal et immortel car assimilé au royaume, dans l'Antiquité « […] on retrouve des caractères qui sont reconnaissables isolément dans la philosophie politique classique et dans la théologie politique, qui laisseraient à penser que la substance de l'idée des Deux Corps du Roi avait été anticipée dans l'Antiquité païenne »[916]. Ainsi s'expliqueraient les multiples images divinisées des rois, surchargées de sens religieux au point qu'il y serait parfois difficile de reconnaître la personne humaine[917], ainsi s'expliqueraient aussi les propos que Philostrate prête à Poros, l'adversaire indien d'Alexandre, propos qui sont en réalité écrits pour exprimer un point de vue gréco-romain sur le souverain : « Et comme quelqu'un lui annonçait qu'Alexandre avait fait Darius prisonnier : " Oui, Darius l'homme, dit-il, mais non le roi. " Et comme le palefrenier avait équipé l'éléphant sur lequel devait combattre Poros et lui disait : " Voilà, ô roi, celui qui te portera ", il répondit : " Non, c'est moi qui le porterai, si je suis toujours le guerrier que je fus " »[918].

[915] KANTOROWICZ , 1989, p. 992.

[916] KANTOROWICZ, 1989, p. 998. Ces remarques finales n'abordent la question que sous l'aspect des origines de l'idéologie royale médiévale. E. Kantorowicz ne distinguent pas les divers niveaux de manifestations (théoriques, politiques, religieux…) et à peine les périodes (grecques d'une part, romaine d'autre part). En revanche, il relève lui aussi que le visage du souverain est souvent plus un « survisage », assimilé à la représentation d'un dieu, qu'un visage humain personnel.

[917] QUEYREL, 2002, p. 32 ; évoquant deux statuettes-piliers : « Toute la question tourne en fait autour de la perception de l'œuvre : reconnaissait-on un roi particulier, Ptolémée III en l'occurrence, ou croyait-on voir quelque figure idéale rendue plus humaine par l'emprunt de traits individuels ? La réponse est suggérée par la formule iconographique choisie : en Égypte, le pharaon, mais aussi de simples particuliers, étaient représentés sous forme d'effigies piliers. Les Lagides se sont bien évidemment inscrits dans cette tradition. Il est donc attendu de reconnaître le roi dans une figure diadémée traitée dans un style grec selon cette formule iconographique traditionnelle. Une tête, que je n'ai pas incluse dans le catalogue à cause de sa facture égyptienne, offre un bon élément de comparaison pour les deux portraits de statuettes-piliers : elle représente Ptolémée III coiffé du *némès* avec *Yuraeus* et le diadème ; la froideur des traits est due au traitement dans le style indigène. Nous avons bien affaire ici à deux portraits de Ptolémée III. Le rapprochement avec les profils monétaires frappés à Alexandrie après la mort du roi engage à y reconnaître des portraits posthumes. »

[918] PHILOSTRATE, *Vie d'Apollonios de Thyane*, p. 1086.

Nous allons donc essayer de distinguer dans les images monétaires deux niveaux possibles d'informations. Comment les rois grecs d'Asie centrale souhaitaient-ils affirmer une image d'eux-mêmes, telle une référence identitaire et que l'on peut estimer à usage réflexif, et que seule peut-être une minorité de leurs sujets, les Grecs, les Macédoniens et les hellénophones assimilés, pouvaient partager et comprendre ? Mais avec quels autres codes à usage externe, pour le reste de leurs sujets, affirmaient-ils leur puissance royale, leur légitimité à gouverner ? Nous essaierons de déterminer si les deux niveaux se juxtaposent ou cohabitent, à travers certains éléments matériels de l'habillement, de l'apparence physique codifiée par les traités physiognomoniques, des références aux dieux tutélaires.

V.2.2 L'évolution stylistique du portrait monétaire

« De toute évidence ces condottieri parvenus, confrontés avec la nécessité de battre monnaie (car on ne peut se dire roi qu'à ce prix), ont trouvé l'occasion bonne pour perpétuer de la manière la plus flatteuse leurs traits et leurs noms avec l'image de leurs divinités protectrices : aussi n'ont-ils pas lésiné pour se procurer les services des meilleurs graveurs en médailles que connût alors l'Ancien monde; et ils ont ainsi doté la postérité d'une admirable série numismatique. Sur ce point tout le monde ne peut que tomber d'accord : les trouvailles archéologiques ont démontré de la façon la plus péremptoire que des artistes grecs de premier rang ont travaillé en Bactriane à des besognes répondant à des nécessités politiques. Mais qu'est-ce que cela prouve pour le sujet qui nous occupe ? — Autant dire rien »[919]. Ailleurs, A. Foucher résume l'évolution des portraits monétaires des rois grecs d'Asie d'un mot définitif, qui clôt d'ailleurs un paragraphe : « décadence ». Les critères d'A. Foucher étaient ceux de toute l'analyse esthétique de son temps : les monnaies grecques, que l'on s'accorde depuis longtemps à considérer comme les plus belles jamais gravées, devaient ressembler à des statues de l'époque classique, la beauté résidant dans l'équilibre et l'expressivité des traits. Et l'histoire du portrait monétaire gréco-bactrien et indo-grec serait donc marquée par de premières œuvres dignes des grands chefs-d'œuvre de la gravure monétaire de tout le monde grec, pour aboutir à une sorte de dégénérescence qui serait due à l'isolement de

[919] FOUCHER, 1942, p. 310. Le sujet qui préoccupait A. Foucher était la possibilité qu'il ait existé une école d'art gréco-bactrienne.

ces contrées orientales : « Travaillant dans leurs ateliers, entre hellènes au début, assistés par la suite, de métis ou d'indiens, chargés de perpétuer sur les frappes officielles les traits des successifs dynastes grecs, leurs maîtres, ont, en quelque sorte, créé sur place une école de portrait « en vase clos », dont la dégénérescence a été inévitable, mais avec des arrêts, des reprises, des hasards heureux, des trouvailles inattendues »[920] . Un tel jugement est plausible, mais hélas tient peu face à des réalités numismatiques que M.-Th. Allouche Le Page souligne elle-même ailleurs : certaines monnaies d'un même souverain peuvent présenter de grandes différences d'exécution, telles les monnaies d'Euthydème I[er] qui présentent tantôt un Héraklès aux proportions harmonieuses, tantôt des traits raidis et vulgarisés[921] ; Ménandre I[er], dont les témoignages du monnayage sont les plus importants en nombre parmi ceux tous les rois grecs d'Asie, nous donne à voir des portraits peu élégants, peu ou pas expressifs, aux traits parfois géométriques, alors qu'un souverain postérieur comme Hélioclès II fit graver des portraits autrement plus expressifs et énergiques.

922

Envisager de tirer des conclusions chronologiques ou esthétiques sur une supposée école de graveurs gréco-bactriens et indo-grecs est donc une entreprise vouée à l'échec. En revanche, si l'on admet inopérante la classification, d'ailleurs subjective, en monnaies « belles et réussies » et en monnaies progressivement décadentes, la présence pour un même souverain de monnaies différentes est révélatrice de leur importance aux yeux du souverain, et aussi des conditions dans lesquelles on battait monnaie, de même que de l'organisation financière qui en dépendait.

En effet, la multiplicité de frappes de qualités différentes pourrait indiquer que la joliesse du portrait n'était pas la préoccupation première des rois, hormis certaines émissions de prestige, comme le fameux statère d'or d'Eucratide I[er]. Il s'agissait pour le souverain, non pas d'éblouir ces sujets par une œuvre d'art, mais plutôt de se présenter,

[920] ALLOUCHE LE PAGE, 1956, p. 64-65.
[921] ALLOUCHE LE PAGE, 1956, p. 154.
[922] Monnaie d'Hélioclès II, BOPEARACHCHI, 1993a, planche 11.

de révéler certaines informations qui caractérisaient ou caractériseraient (en cas de conquête récente) son pouvoir.

Sur cette planche tirée d'un catalogue établi par O. Bopearachchi, les monnaies d'Eucratide I^er^ se répartissent en monnaies de type grec et monnaies de type indien.

923

La largeur du champ ne doit pas nous tromper : Eucratide et Hélioclès I^er^ font graver de larges monnaies : le n° 38 (tétradrachme) mesure 29 mm, le n° 39 (tétradrachme) 34 mm. Cette largeur du champ est une caractéristique des premières monnaies bactriennes : Diodote I^er^ : ses monnaies mesurent entre 17 et 26 mm (tétradrachmes : 24 mm), Euthydème I^er^ de 18 à 29 mm avec des tétradrachmes de 27 à 29 mm, Démétrios I^er^ de 12 mm (une obole d'argent) à 35 mm pour les tétradrachmes. La rondeur du champ dans les monnaies de type grec est rarement utilisée par les graveurs pour permettre une gravure originale de la légende ; la légende présentée verticalement est quasiment systématiquement employée dans les débuts de la monnaies gréco-bactrienne (par la suite, Ménandre I^er^ et d'autres rois choisirent des légendes circulaires, en grec comme en langue vernaculaire). Aussi, la légende circulaire que le graveur choisit pour ces monnaies d'Eucratide est nouvelle pour la numismatique de

923 BOPEARACHCHI, 1993a, planche 3.

Bactriane, à cette époque de son existence. De même, alors que beaucoup de monnaies grecques d'Asie sont statiques, figées, et le resteront, celles-ci bénéficient du dynamisme des Dioscures chargeant. Enfin, ces tétradrachmes de standard attique sont réalisés avec une gravure de haut relief, les portraits se dégagent nettement ainsi que les légendes au revers.

Les monnaies de type indien sont souvent carrées, plus petites, et quand elles se présentent rondes, comme celles de Ménandre I^{er}, elles sont également plus petites que les monnaies rondes qui suivent le standard attique : les monnaies de Ménandre font entre 15 mm et 28 mm de large, avec une fréquence importante entre 14 et 18 mm (c'est le cas des monnaies du catalogue de la Smithsonian Institution). Les monnaies carrées d'Eucratide, n° 42 et 43, font respectivement 21x22 mm et 22x21 mm. On constate une sorte d'affaiblissement du relief dans ces monnaies carrées, mais il ne s'agit pas d'une règle : le haut relief est une marque monétaire qui restera grecque, même en Inde, et les monnaies indo-scythes seront gravées avec le même souci de relief.

L'innovation la plus remarquable, entre les deux standards, est la présence de l'écrit des deux côtés de la monnaie. Cette nécessité d'une expression dirigée vers deux communautés distinctes (la grecque et l'indienne) engendre des conséquences techniques importantes pour les graveurs : l'attention portée aux lettres est une difficulté supplémentaire, alors que nombre de monnaies grecques se contentaient d'un minimum de légende. De fait, les monnaies d'Asie centrale grecque sont de plus en plus enclines, même en grec, à l'allongement des légendes, comme si la concurrence du kharoṣṭhī avait produit une accoutumance à la longueur des légendes. Ainsi, aux premiers rois qui se contentent d'indiquer leur nom et leur titre (Diodote, Euthydème I^{er}, Démétrios), succèdent des souverains qui, à partir de la conquête de Taxila et du règne d'Agathocle, ajoutent des épiclèses et usent de toutes les possibilités qu'offrent la superficie du carré et le double carré (droit, revers). Jamais envisagée, l'hypothèse suivante mériterait d'être étudiée, ne serait-ce que pour être réfutée éventuellement : la plasticité du kharoṣṭhī aurait permis une inflation langagière concrétisée dans la profusion des épiclèses. Celles-ci, plus nombreuses pour les souverains grecs d'Asie que pour tous les autres rois hellénistiques, seraient en quelque sorte une conséquence technique des facilités offertes par le kharoṣṭhī. En somme, l'augmentation des légendes ne serait peut-être pas la conséquence d'une traduction des épiclèses royales gravées en grec, mais la

conséquence des possibilités qu'offraient un alphasyllabaire qui en quelques signes peut exprimer le double de ce que l'alphabet grec écrit :

1. Indo-Greeks

Agathocleia (Agathakriae)	e a kri tha ga a	Eucratides (Evukratitasa)	sa ta ti kra vu e
Agathocles (Akathakreyasa)	sa ya kre tha ka a	Heliocles (Heliyakreyasa)	sa ya kre ya li he
Amyntas (Amitasa)	sa ta mi a	Hermaeus (Heramayasa)	sa ya ma ra he
Antialcidas (Atialikitasa) (Atialikidasa)	sa ta ki li a ti a sa da ki li a ti a	Hippostratus (Hipustratasa)	sa ta stra pu hi
Antimachus (Aṃtimakhasa)	sa kha ma ti aṃ	Lysias (Lisikasa) (Lisiasa)	sa ka si li sa a si li
Apollodotus (Apaladatasa)	sa ta da la pa a	Menander (Menadrasa)	sa dra na me
Apollophanes (Apalaphanasa)	sa na pha la pa a	Nicias (Nikiasa)	sa a ki ni
Archebius (Arkhebiyasa)	sa ya bi rkhe a	Peucolaus (Peukulaasa)	sa a la ku u pe
Artemidorus (Atrimitorasa)	sa ra to mi tri a	Philoxenus (Philasinasa)	sa na si la phi

924

Les souverains gréco-bactriens, après leur passage au sud de l'Hindou Kouch, auraient ainsi cédé aux possibilités techniques offertes par le kharoṣṭhī auprès des populations locales alphabétisées, et les auraient ensuite transférées en grec à leurs populations hellénophones. De roi en roi, et au fur et à mesure que le standard attique s'éloignait dans le temps, cette tendance s'accentua d'ailleurs : par exemple, dans le cas de cette monnaie de Philoxène tirée d'un catalogue de vente en ligne, l'occupation de l'espace par les lettres est étonnante. Non seulement les standards d'écriture kharoṣṭhī sont appliqués au grec, les lettres courant sur tous les côtés, mais les lettres semblent le principal souci du graveur, et ne laissent que peu de place au portrait royal.

[924] Quelques transcriptions des légendes monétaires en kharoṣṭhī tirées de l'article de DEYELL J.S., (version manuscrite avant publication).

925

On voit ici, à travers cette évolution stylistique, combien le prisme du portrait monétaire peut être déformant. La numismatique a parfois valorisé de façon trop insistante le rôle du portrait monétaire dans les tentatives d'élaboration des filiations dynastiques ; or la place du portrait tend à diminuer dans le cas des monnaies indo-grecques, à proportion de l'augmentation de l'écrit. On pourrait aussi envisager que les codes symboliques utilisés dans la monnaie par les Grecs n'auraient pas été perçus par les Indiens, et que les premiers souverains indo-grecs auraient, dès le début, pallié cet état de fait culturel par le recours à des divinités ou des représentations divines ambivalentes, et des légendes explicites. La conquête des régions indiennes serait alors plus mûrement comprise que ne le laisserait penser la simple occupation par un nouveau pouvoir qui se contenterait de faire traduire les légendes royales habituelles.

Tout concourt d'ailleurs à justifier cette hypothèse : le choix d'un nouveau standard monétaire, dès la conquête de Taxila c'est-à-dire d'une zone qui n'était pas hellénisée à la différence de celle de Kandahar (les monnaies de Démétrios, qui a conquis le sud de l'Afghanistan, sont en effet de type grec, simplement), le choix peut-être trop brutalement effectué d'une monnaie indienne par Agathocle qui fut un échec car incompréhensible aux quelques Grecs qui vivaient déjà dans le Nord du Pakistan, et qui surtout ne permettait pas d'identifier le nouveau pouvoir. Enfin, le soin scrupuleux avec lequel les souverains firent trouver des équivalents en langue locale à l'onomastique grecque.

En somme, même si A. Foucher perçoit une décadence esthétique dans l'évolution stylistique des monnaies, il est aussi possible d'observer une remarquable capacité d'analyse politique et d'adaptation aux conditions locales, une prise en compte subtile, après les tâtonnements d'Agathocle, des nécessités de la présentation du souverain aux populations urbaines indiennes. La plasticité du pouvoir grec, et la rapidité avec laquelle il s'est rendu compréhensible aux populations locales non hellénophones sont même remarquables.

[925] Monnaie tirée du site www.numisbids.com. Drachme d'argent, 2, 26 g.

V.2.3 Dieux grecs et assimilables en Asie

Les monnaies d'Asie centrale ne sont pas seulement porteuses de légendes, au droit pour les bactriennes, au droit et au revers pour les indo-grecques ; elles manifestent également un souci d'employer deux types d'iconographies : une grecque, une locale. Cette constatation fut établie de longue date pour les monnaies indo-grecques, mais nous allons voir que les prémices de cette double iconographie apparaissent dès la période bactrienne au point que l'on ne peut douter, sinon d'une volonté royale délibérée, du moins d'un « climat » propice à ce choix dans l'entourage royal. Les animaux représentés, les divinités grecques tutélaires et les correspondances envisageables avec des divinités indiennes ou iraniennes, enfin des symboles, des figures semi-humaines ou des attributs d'origine asiatique constituent un ensemble d'indices dont la réunion oblige à envisager que les graveurs agirent suivant des directives cohérentes et convergentes.

Roi bactrien	**Animaux représentés**
Diodote I^{er}	
Diodote II	aigle, aigle au pied de Zeus
Euthydème I^{er}	cheval
Démétrios I^{er}	éléphant
Euthydème II	panthère
Pantaléon	panthère, lion
Agathocles	panthère, aigle (au pied de Zeus)
Antimaque I^{er}	éléphant
Eucratide I^{er}	cheval (monté par Dioscures)
Démétrios II	éléphant
Eucratide II	cheval (monté par Dioscures)
Hélioclès I^{er}	cheval
Platon	chevaux (tirant le char d'Apollon)

Roi indo-grec	Animaux représentés
Ménandre I^{er}	Cheval, lion (peau), chouette, éléphant, bœuf
Thrason	
Ménandre II	Le lion, le cheval (monté)
Polyxène	
Épandre	bœuf
Straton I^{er}	
Eucratide II	éléphant
Helioclès II	éléphant
Archébios	Chouette, éléphant
Antimaque II	Cheval (monté)
Philoxène	Cheval, cheval monté, bœuf, lion
Zoilos I^{er}	
Lysias	éléphant
Antialcidas	Eléphant, éléphant (associé à Zeus)
Apollodote	Bœuf, cheval (monté)
Nicias	Cheval (monté), dauphin
Hippostrate	Cheval, cheval monté
Zoilos II	
Dionysios	
Apollophanes	
Straton II et Straton III	
Artémidore	Bœuf, lion

Les animaux [926]. Cheval, éléphant, taureau-boeuf, panthère, aigle, chameau[927], dauphin (ces deux derniers présents chacun une fois sur deux monnaies différentes de Ménandre) forment le bestiaire de nos rois. La plupart de ces animaux, et les principaux, sont communs aux monnaies indiennes : « The animal world of the punch-marked coins consist of elephant, bull, lion, dog, cat, deer, camel, rhinoceros, rabbit, frog, fish, turtle, ghariyal (fish eater crocodile), scorpion and snake. Among the birds, peacock is very popular. The lion and horse symbols appear to have acquired greater popularity in 3rd century B.C. This is evidenced by the capitals of Ashok. The horse symbol is also found on some coins of Yaudheyas and on the series of the coins of Mathura rulers Sivadatta (reverse). It appears as a sacrificial victim which evidenced by the Kanauja coins »[928]. L'aigle, l'oiseau Garuda que Vishnu chevauche, est connu en Inde, mais son iconographie est ici grecque, de même que celle de la chouette.

Monnaie de Ménandre I[er]

Monnaie d'Agathocle.

En revanche, le lion ou la panthère sont de facture achéménide, ou plus probablement bactrienne, mais sous influence de la Perse. Cette monnaie de Pantaléon (à gauche) et celle de

[926] Le sujet ici abordé pourrait fournir à lui seul une étude plus longue ; nous ne pouvons être exhaustif, et nous nous limiterons à traiter principalement l'iconographie des portraits des divinités, présents le plus souvent sur les droits, ainsi que les représentations d'animaux présents sur les revers. Au revers des monnaies de cuivre, les symboles redoublent souvent le choix des divinités présentés en portraits sur les drachmes ou les tétradrachmes

[927] Pour une reproduction de la monnaie de Ménandre I[er], voir WIDEMANN, 2009, p. 157.Voir aussi le dossier iconographique n° 111.

[928] RATH, 2004, p. 57.

Philoxène présentent un félin fort proche de celui représenté sur la plaque de Cybèle découverte dans le sanctuaire d'Aï Khanoum[929].

Le cheval, souvent gravé au galop, chargeant à droite, bénéficie d'une remarquable continuité figurative entre les monnaies bactriennes d'Eucratide et les premières monnaies indo-grecques[930] ; plus tardivement, les monnaies d'Hermaios retrouvent (mais il s'agit du cheval seul) l'iconographie employée pour représenter le cheval à l'époque d'Euthydème, et le thème reste vivace dans la région puisque l'art du Gandhara représente l'image de deux cavaliers chargeant sur un couvercle de palette à fard en stéatite (conservée au musée de Karachi). Le cheval (seul ou monté) peut être rattaché à la revendication d'une filiation

[929] CAMBON, JARRIGE, 2007, p. 156 et 266 pour une description détaillée de l'objet. Cette plaque est sans doute antérieure au pouvoir bactrien, et ne semble pas hellénistique. D'intéressants rapprochements seraient possibles avec l'art indien ancien, mais les lions qui y sont figurés sont sans doute des emprunts à l'art perse, eux aussi (voir, par exemple, CAMBON, JARRIGE., 2007, p. 199 une médaille d'or indienne, bouddhiste, conservée au musée de Kaboul, et datée du I[er] siècle de notre ère).

[930] F. Widemann présente dans son essai sur les successeurs d'Alexandre une monnaie de Nicias coiffée du bonnet saka, p. 273, qui ne me convainc pas : les casques de rois chevauchant sont parfois, même avant l'invasion nomade, dépourvu de cimier et de forme oblongue, voire pointue si on admet que le graveur les a stylisés.

macédonienne : Alexandre I[er] et Perdicas firent graver au droit comme au revers un cheval seul ou monté, dont le style est proche de celui des monnaies grecques d'Asie.

Monnaie d'Eucratide I

Monnaie de Diomède

Monnaie de Perdicas II

Couvercle en stéatite du Gandhara

Monnaie d'Euthydème I[er]

Monnaie d'Hermaios

Les graveurs au service des rois grecs d'Asie semblaient disposer d'une « grammaire » précise et systématique des représentations animalières : ainsi les éléphants sont représentés en entier, ou simplement avec leur tête, mais de toute la période grecque les représentations ne

varièrent pas, elles n'ont plus[931]. Deux rois se détachent par l'importance des représentations animalières : Philoxène et Ménandre. Toutefois le premier fait figurer des animaux sur quelques monnaies, au droit et au revers, ce qui augmente les statistiques en quelque sorte. Le seul qui emploie un bestiaire réellement varié est Ménandre : l'abondance de sa production monétaire peut expliquer en partie cette réalité, mais aussi la variété des ateliers, qu'il est toujours délicat de localiser avec précision et que nous ne connaissons pas tous (rappelons que les armées grecques avaient coutume de se faire accompagner, lors des campagnes militaires, par des ateliers itinérants) ; néanmoins, les choix sont à la fois typiquement grecs (la chouette, le cheval chargeant) et asiatique. Un seul élément dans les monnaies de Ménandre I^{er} détonne par rapport au reste de la production monétaire des rois : la gravure d'une peau de lion écorchée, représentation probable du lion de Némée et donc d'Héraklès, qui n'est pas une divinité associée à Ménandre.

La tentation est grande de penser que, par un plan politique raisonné, le but aurait été de plaire aux populations orientales, de s'en mieux faire accepter, par la présence d'animaux symboliques communs. La prudence est cependant nécessaire avant de sauter ce pas : le cheval, par exemple, pourrait induire que nous serions en présence d'une allusion au roi *cakravardin*, dont le pouvoir était symboliquement assuré en Inde par la cérémonie du sacrifice d'un cheval ; cependant, la filiation macédonienne est établie par la numismatique, et le fait que les populations indiennes aient pu effectuer un rapprochement est possible, mais rien n'indique que ce rapprochement ait été délibérément projeté par l'autorité royale grecque. De la même façon, l'éléphant figure sur les monnaies indiennes antérieures aux Grecs, les fameuses monnaies *punch marked ou les monnaies du royaume d'Ujjain* :

Monnaie d'Ujjain (environ 200 av. J.C.)

[931] Voir quelques exemples dans le dossier iconographique en annexe.

Mais Séleucos I[er] fit graver des monnaies avec quadrige d'éléphants au revers, et surtout Antiochos III, dont les monnaies furent un modèle pour les graveurs grecs d'Asie, fit représenter un éléphant au revers et marchant[932]. De même le taureau est un animal représenté sur les monnaies grecques de Méditerranée, mais il est vrai souvent sous la forme du bucrane : les Indo-grecs (notamment Ménandre I[er], Artémidore, Philoxène) choisissent de faire graver des bœufs indiens, se démarquant ainsi nettement des Bactriens qui ne représentent pas cet animal.

Les graveurs d'Asie auraient ainsi continué, dans un premier temps, les traditions iconographiques iraniennes ou bactriennes (pour la représentation des lions et panthères), macédoniennes (les chevaux, les chouettes, les aigles notamment), séleucides (l'éléphant), avant que les rois ne conquièrent le sud de l'Hindou Kouch : alors apparaît le bœuf, et quelques souverains émettent des monnaies manifestement avec l'intention de s'adresser aux populations locales non grecques. Ainsi Eucratide I[er], avec la monnaie suivante, que nous reproduisons à partir du site du numismate indien Pankaj Tandon (www.coinindia.com) car l'exemplaire de la B.N.F. que nous avons consulté est plus usé.

17x18mm, 4, 69 g. Au droit : casqué et diadémé le roi regardant à droite, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΕΥΚΡΑΤΙΔΟΥ. Au revers, en kharoṣṭhī : kavisiye nagara devata (déité de la cité de Kapisi), la divinité portant une palme, assise sur un trône, la montagne à droite et un éléphant à gauche [933].

. Associé à l'éléphant Airavata, Zeus-Indra est identifiable par les deux populations, à moins que le roi grec n'ait voulu rendre hommage au dieu grec dont la présence dans la ville lui aurait paru un remarquable signe de bon augure[934]. L'image diffusée par toutes ces représentations animales est classique dans l'Antiquité indienne, mais aussi dans le monde

[932] Voir le dossier iconographique en annexe, doc. 80, qui présente une monnaie du roi Mauès, car le thème de l'éléphant ne disparut pas avec les Grecs.

[933] ALLOUCHE-LE PAGE, 1956, p. 129-131. Cette monnaie, connue et décrite depuis le XIX[ème] siècle, est commentée fort justement par M.-Th. Allouche-Le Page La cité de Kapisi fut reconquise par Euthydème I[er] et Démétrios son fils ; pour un Indien, le dieu assis est Indra, dieu de la foudre, séjournant sur une montagne, tandis que le Grec voit en lui Zeus

[934] Voir également l'intéressant commentaire du chercheur indien MEHTA VASISHTHA DEV MOHAN, 1967, p.18-19, qui ne doute pas lui, non plus, de la volonté de gagner la loyauté du peuple local par un tel choix iconographique.

grec : lion, bœuf, panthère, éléphant permettent avec cohérence de présenter le souverain associé à la force, à la puissance, à la violence.

Quelques exemples de divinités compatibles.

Roi indo-grec	Divinités associées	Symboles
Ménandre I^{er}	Athéna, Nikè	Bouclier avec Gorgone, crochet à éléphant
Thrason		
Ménandre II	Nikè, Zeus, Héraklès	Piloi, palmes
Polyxène	Athéna	Egide
Épandre	Athéna	
Straton I^{er}	Athéna, Apollon, Héraklès	Carquois, tripode
Eucratide II	Apollon	
Helioclès II	Zeus	
Archébios	Zeus, Nikè	piloi
Antimaque II	Nikè	Palmes, couronne
Philoxène	Divinité poliade, Hélios	
Zoilos I^{er}	Héraklès	Massue, carquois
Lysias	Heraklès	
Antialcidas	Zeus (portant Nikè)	piloi
Apollodote	Athéna (portant Nikè), Apollon	
Apollodote II	Athéna, Apollon	Tripode, bandeau, carquois
Nicias	Divinité armée, Athéna (?)	ancre
Hippostrate	Apollon, Tychè, Zeus-Mithra, Triton	tripode
Zoilos II	Athéna, Apollon	Bandeau, tripode
Dionysios	Apollon	Tripode, bandeau
Apollophanes	Athéna	
Straton II, Straton III	Athéna, Apollon	tripode
Artémidore	Artémis, Nikè	Palmes, piloi
Peucolaos	Zeus	
Télèphe	Hélios, Sélénè, Déité locale, Zeus	
Théophilos	Héraklès	Corne d'abondance, massue
Diomède	Dioscures	
Amyntas	Zeus-Mithra, Athéna	
Hermaios	Zeus, Zeus-Mithra	

L'exemple de Zeus-Indra est révélateur des passerelles envisageables entre les dieux grecs et les dieux locaux et nous offre une double lecture de la représentation divine traditionnelle. Dans leur souci d'établir des listes dynastiques, et à la suite de W.W. Tarn qui se lança le premier dans cette entreprise, les numismates ont voulu connecter les représentations divines afin d'établir des filiations entre les souverains successifs ou contemporains. L'intention paraît logique, mais alors il faut admettre que l'Asie centrale grecque souffrit d'un considérable émiettement du pouvoir, au point qu'on puisse mettre en doute la possibilité même de « familles » régnantes. Zeus, Artémis, Athéna, les Dioscures, Héraklès, Dionysos, Poséidon, Nikè, Tychè, sans compter des divinités indiennes, ou des divinités poliades comme celle de Kapisi, font un ensemble beaucoup trop important de divinités tutélaires.

Que savons-nous enfin des raisons réelles pour lesquelles un souverain choisissait de représenter une divinité ou une autre ? Que savons-nous des raisons politiques qui le poussaient à garder une divinité antérieurement présentée par un prédécesseur ? Il paraît admis, dans l'esprit des numismates, que Ménandre était bouddhiste, et pourtant il fit graver essentiellement une représentation d'Athéna, qui donc serait ainsi promue effigie tutélaire de la dynastie naissante. Mais si Ménandre n'était pas bouddhiste, que deviennent les raisons du choix d'Athéna ? Ménandre n'aurait-il pu avoir des raisons personnelles (inconnues de nous) d'opérer ce choix ? A-t-il pensé en souverain grec, ou en souverain « indien » (ce qui serait la moindre des préoccupations pour un prétendu bouddhiste) et n'aurait-il pas plutôt vu en Athéna la possibilité de rallier à lui une partie des populations locales sensibles au culte de la Grande Déesse ou de Durga ?

Que savons-nous des cultes locaux, des sanctuaires, des temples qui se dressaient dans les villes d'Asie à cette époque ?

À toutes ces questions nous ne pouvons apporter aucune réponse sûre, aussi, plutôt que d'ajouter des hypothèses à d'autres hypothèses, tenterons-nous simplement, à partir de quelques exemples, de montrer combien ces dieux grecs étaient compatibles avec les dieux locaux installés et/ou vénérés depuis la présence perse ou indienne. La liste en est étonnamment longue, pour une période aussi courte et un seul espace géopolitique, au point qu'il y a fort à parier que les souverains grecs n'ont pas pu ne pas remarquer de telles convergences, qu'ils les encouragèrent même.

Roi bactrien	Divinités	Symboles
Diodote I^{er}	Zeus, Hermès	
Diodote II	Zeus, Athéna	
Euthydème I^{er}	HéraKlès	
Démétrius I^{er}	Héraklès, Artémis	Caducée, trident, bouclier avec Gorgone
Euthydème II	Héraklès, Apollon	Tripode
Pantaléon	Zeus (avec Hécate ?)	
Agathocle	Zeus (avec Hécate), Dioysos, dieux indiens	
Antimaque I^{er}	Poséidon, Héraklès, Nikè, Zeus	
Eucratide I^{er}	Dioscures, Apollon	*piloi*
Démétrius II	Athéna	
Eucratide II	Dioscures, Zeus, Apollon	Tripode, *piloi*, palmes
Hélioclès I^{er}	Zeus	
Platon	Apollon Hélios	

Athéna est fréquemment gravée par les souverains bactriens et indo-grecs : dès Diodote II elle apparaît en armes et cette effigie fut conservée quasiment jusqu'aux derniers des souverains grecs. Représentée debout, appuyée sur son bouclier, elle est souvent, porteuse de lance : le thème de l'Athéna Alkidémos est rarement représenté dans les royaumes hellénistiques de Méditerranée, et il faut regarder les revers des monnaies Ptolémée Sôter, frappées à partir de 315 pour en découvrir quelques représentants, mais ces monnaies montrent une Athéna avançant à droite alors que Ménandre et les autres souverains la représentèrent avançant à gauche. Le seul souverain usant de ce type est le macédonien Antigonos Gonatas, qui fait graver Athéna marchant à gauche le plus souvent, mais aussi à droite plus rarement. L'Athéna Alkidémos, si fréquente, est donc une des innovations de la numismatique grecque en Asie, et sa popularité en Asie pourrait correspondre au rôle que Devi-Durga tient dans la mythologie indienne.

Tétradrachme de Ptolémée I Sôter, aux environs de 309 av. J.C.

Il ne serait être question de reprendre toutes les analyses de B. Sergent[935] sur les rapprochements à effectuer entre Athéna et Durga, le sujet de cette étude serait largement dépassé ; notons simplement que l'apparence des deux déesses est comparable en de nombreux points. Elles s'opposent quantitativement, car la déesse grecque, paradigme de l'hoplite de l'âge classique, ne porte que bouclier, épée, bouclier, lance, alors que son homologue indienne est parfois fortement équipée, jusqu'à l'excès : trident, foudre, flèche, épée, lance, bâton, cloche, arc, nœud, disque, armes diverses … Cependant les deux divinités ont en commun la lance, le bouclier, l'épée, la foudre. Un autre parallèle intéressant[936] entre les deux déesses est leur statut d'acropolitaines : toutes deux protègent les cités, ont souvent des temples en hauteur sur une colline, et le caractère urbain du pouvoir grec s'est accommodé d'une telle correspondance. Enfin, bien que l'association avec les plantes et l'arbre soit secondaire dans leur cas, les deux déesses ont cependant un rapport à la nature comparable Le parallèle devait être évident aux populations locales indiennes, mais il est probablement impossible de pouvoir déterminer à quel moment précis la fille de Zeus fut comprise par les Grecs comme étant la correspondante de la déesse indienne.

Apollon est représenté sur des monnaies du nord comme du sud de l'Hindou Kouch. Sa popularité ne se limite pas au portrait monétaire en pied (Eucratide II, Hippostrate, Apollodote, par exemple) : son visage est aussi représenté au droit (Euthydème II), de même qu'il peut apparaître seul, ou accompagné de Sélénè, ou sur le char d'Hélios, ou évoqué par des tripodes delphiques (tripode et taureau chez Apollodote, tripode et tête de taureau chez Ménandre I^{er}, tripode et éléphant chez Zoilos II). Apollon est le pendant de Surya, qu'il figure sur les monnaies le chef environné de rayons ou qu'il dirige, en tant qu'Hélios, un char tiré par quatre chevaux. Surya est le dieu soleil peut-être importé par les mages scythes du monde iranien, qui dès le I^{er} et le II^{ème} siècle avant notre ère est attesté dans l'iconographie bouddhiste et jaïn du nord de l'Inde. La littérature védique n'avait pas attendu pour honorer le

[935] SERGENT, 2008, p. 48-50.
[936] SERGENT, 2008, p. 87-98.

dieu soleil, même si l'essor du culte solaire date des IV^{ème} et VI^{ème} siècles apr. J.C., époque à laquelle l'iconographie actuelle est fixée en Inde du Nord[937].

Artémis (Démétrios I^{er}, Artémidore, Peucolaos)[938] pourrait être rapprochée d'Anaïs-Anahita, la déesse d'origine iranienne et parèdre de Mithra, dont le culte serait parvenu avant la venue des Grecs dans la zone asiatique. Une monnaie de Démétrios I^{er} la montre auréolée de rayons solaires, mais il faut attendre Artémidore et les derniers souverains grecs du Pakistan pour qu'Artémis soit de nouveau représentée : l'hypothèse d'un culte solaire d'origine iranienne est envisageable, car l'assimilation de Zeus à Mithra est aussi pratiquée dans le même temps et dans les mêmes contrées.

Héraklès, dieu populaire en Asie centrale et dans les zones iraniennes où l'on pouvait le rapprocher du dieu Véréthragna associé à Mithra[939], s'est heureusement installé dans l'iconographie au point de durer au-delà de la présence grecque, et d'être représenté dans la statuaire du Gandhara [940] ; le dieu est cependant susceptible de ressembler à Balarama, le frère aîné de Krishna, avatar de Vishnou, porteur de massue ou d'une araire qui à bien des égards ressemble à une massue, si bien que l'iconographie hindoue contemporaine a sauté ce pas. Le dossier iconographique[941] montre quelques témoignages de la popularité du dieu, mais à ces représentations « armées » de la massue, il conviendrait aussi d'ajouter les monnaies du dieu debout et couronné, le monnayage grec se divisant ainsi en deux catégories : Héraklès assis au repos, inauguré par Euthydème I^{er} (probablement repris du monnayage d'Antiochos II), et Héraklès debout couronné, inauguré par Démétrios I^{er}, plus proche des représentations des dieux indiens ultérieurs.

Quelques cas irréductibles. Les dieux aquatiques posent problème : Nicias est ainsi le seul à accorder autant d'importance à Poséidon ; Antimaque I^{er} le fait représenter au revers, porteur de la palme dans la main gauche et du trident dans la main droite[942]. Faut-il voir dans

---

[937] LOTH , 1981, p.153-156.

[938] L'identification des monnaies portant Artémis est parfois délicate : la chasseresse a parfois été confondue avec Athéna, notamment sur les monnaies de Diodote I^{er}.

[939] Rappelons qu'une inscription consacrée à Héraklès figure dans le gymnase d'Aï Khanoum. Pour le rapprochement avec les dieux iraniens et l'inscription de Bisutun, voir La communication de ABDULLAEV, 2007, p. 538.

[940] Voir les statues du site de Hadda, statues désormais réduites en poudre par la violence iconoclaste des dernières années en Afghanistan ; CAMBON, 2002, p. 82-83. La communication d' ABDULLAEV, 2007, est riche de précisions utiles.

[941] Dossier iconographique n° 97, 98, 99.

[942] TARN, 1938, p. 90, en conclut qu'Antimaque avait remporté une victoire navale sur l'Hydaspe, actuellement la rivière Jhelum au Pakistan. Narain, 1957, p. 195, revient à juste titre sur cette hypothèse, car le courant de la rivière, et les possibilités d'y construire des bateaux n'ont pas été signalées à date ancienne. En fait, un tel exemple montre la difficulté de tirer des conclusions d'indices aussi minces, et combien les constructions historiques reposent parfois sur des hypothèses ténues.

cette référence à Poséidon une peur des tremblements de terre, fréquents dans la région ? Hippostrate fait graver un Triton, ou une divinité locale fluviale, sur le droit. Antimaque, souverain de Bactriane, n'eut peut-être pas d'autre volonté que de faire représenter le Poséidon dieu grec, dieu des mers et des océans et non des fleuves si larges fussent-ils ; mais Nicias et Hippostrate, souverain du sud de l'Hindou Kouch, ont pu vouloir faire en sorte que leur iconographie monétaire s'accordât avec les croyances locales, les dieux fluviaux notamment (celui de l'Indus ?) et peut-être le dieu Varuna. L'affirmation répétée, sur la base du peu de monnaies indiennes découvert, que l'Inde et la Bactriane n'étaient pas en rapport, ce que dément par exemple la découverte d'un trésor de monnaies indiennes à Aï Khanoum, a conduit à sous-estimer les rapports commerciaux entre la partie grecque et la partie indienne[943]. En des temps où le troc permettait d'effectuer une bonne partie des échanges, où Agathocle, dès les années 180 av. J.C. (soit soixante-dix seulement après avoir rendue autonome la Bactriane), parvenait à s'emparer de la métropole de Taxila, il est étrange d'imaginer si peu d'échange entre l'Inde et l'Asie grecque. De même, il est révélateur que le thème des Dioscures chargeant à droite apparaisse avec Eucratide I^{er}, souverain ayant guerroyé hors de la Bactriane d'après les sources écrites, et de constater que ce thème resurgit, après une longue absence, tandis qu'Antialcidas et Archebios le rappelaient par la représentation des *piloi* des Dioscures. Tous souverains de la zone indienne, et faisant graver des monnaies que les populations locales pouvaient éventuellement comprendre comme représentant les Ashwini Kumaras, deux divinités archaïques, présentes dès le Rig Véda, jumeaux divins, fils de la déesse des nuages et de Vivasvat, un avatar de Surya le dieu solaire, jeunes dieux protecteurs des chevaux et garant de la médecine ayurvédique.

A.A. Di Castro, dans un article consacré à l'iconographie de la corne d'abondance dans le nord de l'Inde antique, synthétise justement les glissements iconographiques qui se produisirent dans l'Asie grecque : « The religious syncretism of the Hellenized eastern

[943] Commentant le trésor de monnaies indiennes découvert à Aï Khanoum, R. Audouin et P. Bernard nuancent cette opinion ancienne, mais leurs propos révèlent en même temps les difficultés d'établir ces liens entre le monde grec et le monde indien : le trésor est en effet le fruit d'une tentative pour échapper au pillage et à la destruction : « [Le] témoignage [du trésor] est fort heureusement complété par la découverte dans la fouille d'Aï Khanoum de quelques autres monnaies originaires du Sud (2 monnaies à poinçons multiples de Taxila, 2 pièces de nickel et 3 tétradrachmes d'Agathocle) et par la provenance septentrionale de la majorité des monnaies gréco-bactriennes connues de ce même Agathocle. Il semble donc que sous ce roi les échanges économiques entre la Bactriane et les territoires nouvellement conquis au Sud de l'Hindukush soient entrés dans une phase active dont la continuité est attestée par les bronzes indo-grecs d'Eucratide que livre également notre chantier. Parmi les produits acheminés en Bactriane par le commerce en provenance de l'Inde figurait l'ivoire ainsi qu'on peut s'en rendre compte d'après les très nombreux objets faits dans cette matière que nous avons recueillis dans notre fouille et ceux que nos collègues soviétiques ont exhumés, de leur côté, dans celle de Nisa. » AUDOUIN, BERNARD, 1974, p. 38-39.

regions developed into a more complex iconographic phenomenon from around the first half of the second century B.C.E. The process of cultural amalgamation of Persian, Bactrian, Classical and Indian elements is already evident with the numismatic issues of the Greek Kings Pantaleon, Agathocles and Apollodotes in the early second century B.C.E. The Greco-Bactrian coinage of this period also shows an advanced process of Indianization with the adoption of a diverse standard/weight (as opposed to the Attic one), shape, language, and symbols. The religious and artistic syncretism that was becoming a typical feature towards the end of the Greek rule in Bactria and Gandhara became more apparent with the new migratory waves of the Sakas and the Kusanas, as exemplified by the evidence of their numismatic issues »[944].

Mais peut-on souscrire aussi facilement à la notion de syncrétisme, qui séduit en iconographie, mais n'est plus guère opérante dans d'autres domaines, sociaux, démographiques ou économiques ? Ce qui surprend dans les monnaies des rois grecs est justement qu'il y ait peu de syncrétisme, que les images aient si peu souvent abouti à des types nouveaux, telle cette monnaie de Zeus assis avec un éléphant à ses pieds ou, tardivement, dans le portrait de Zeus-Mithra. Une évolution existe, le passage du grec au bilinguisme en est l'illustration la plus marquante, mais dans le domaine religieux l'iconographie monétaire ménage les trois traditions, grecque, iranienne (c'est-à-dire ici bactrienne, que l'on décèle dans l'emploi de la panthère ou plus tard saka dans la représentation de Zeus couronné de rayons solaires), et l'indienne. Le plus souvent les rapprochements sont de l'ordre de l'allusion, ou sont des points de convergence, de ceux qui permettent d'imaginer que les populations locales urbaines, ou les mercenaires, comprenaient ces monnaies et l'association de leur souverain avec un dieu qui leur était familier. Certes, l'apparence de ces dieux gardait une trace d'étrangeté, mais bien compréhensible puisque l'occupant du trône était un étranger.

L'idée de syncrétisme, acceptable en ce qu'elle souligne l'existence d'un dynamisme des échanges culturels, d'une porosité des cultures en relation, présuppose cependant une soumission à ce même processus, considéré comme une fatalité. Autrement dit : la passivité qu'induit le syncrétisme est gênante, car elle présuppose que les acteurs de l'histoire n'ont pas été conscients de leur choix. Or, les exemples de convergence sont trop nombreux, et le choix même, soudainement fait par Agathocle d'une iconographie totalement indienne pour la région de Taxila, prouve qu'il y eut sans doute réflexion, choix délibéré d'une iconographie

[944] DI CASTRO, 2012, p. 176.

religieuse essentiellement grecque mais compatible avec l'Asie. L'adoption d'une iconographie religieuse orientale est en effet très minoritaire, dans tout le monnayage grec des deux régions (Agathocle, Télèphe, Hippostrate) et fut effectué pour les deux derniers vers la fin de la période du pouvoir grec ; la compatibilité entre les iconographies religieuses, les passerelles existant entre les différents domaines religieux grecs, iraniens et indiens, rendaient probablement inutile l'adoption d'une iconographie véritablement orientale. La tentative d'Agathocle était superflue, et ne fut donc pas renouvelée, mais cet abandon ne signifie pas que les autres souverains se seraient enfermés dans une affirmation obstinée de leur caractère grec, au point de l'imposer à tous leurs peuples.

Archébios et Télèphe, rois guerriers et victorieux ou roi indien ? La question mérite d'être posée, notamment au regard des monnaies surfrappées de Téléphe. Ces monnaies sont effet des surfrappes d'Archébios. La présence de surfrappes dans le monnayage grec d'Asie est un phénomène important en nombre ; le plus souvent, les numismates s'accordent à considérer qu'ainsi un souverain faisait valoir ses droits sur un territoire qu'il venait de conquérir, aux dépens du vaincu, ou qu'il réutilisait des monnaies antérieures pour des raisons de pénurie de métal.

Une pièce de bronze de Télèphe a été découverte dans un reliquaire en terre cuite à Pushkalavati, AE. 8,80 g ; 23 x 22 mm. Collection privée. Provenance : Pushkalavati. O. Bopearachchi commente ainsi le bronze : Droit de Télèphe : Zeus trônant de trois-quarts à gauche, tenant le sceptre de la main gauche, et faisant un geste de bénédiction de la main droite, et légende : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΤΗΛΕΦΟΥ.

Revers de Télèphe : homme barbu, nu, accroupi de profil à droite sur des rochers, en face d'un feu allumé, un rameau végétal appuyé contre son épaule gauche. De ses deux mains tendues devant lui, paumes ouvertes réunies, semble s'échapper un serpent. Sa longue chevelure tombante est nouée en chignon au sommet du crâne, légende : maharajasa kalanakramasa Teliphasa.

Revers d'Archébios : on lit sans difficulté une partie de la légende d'Archébios : [maharajasa dhramikasa jayadha\rasa Arkhebiyasa.

Dessin 14 - Télèphe sur Archébios

Rare, cette monnaie est néanmoins connue par d'autres exemplaires, qui parfois sont plus nettement visibles. Dans un précédent article O. Bopearachchi présentait le personnage du revers comme un brahmane indien, en 2008 il s'en tient à une description plus factuelle. De fait, cette monnaie suscite la curiosité. Le nom de Télèphe, sur lequel P. Bernard a réuni une bibliographie savante et précise, est assez peu employé à date classique et moins encore à l'époque hellénistique, et l'on peut déjà s'étonner de le voir figurer en Asie centrale, à une seule occasion[945]. Mais le dispositif pictural de la monnaie est étrange : le personnage nu accroupi tend les mains en avant, et il en descend ou en tombe un objet long. Un « fakir », un ascète ou un brahmane nu indiquerait la soumission du personnage accroupi, respecté et vénéré en Inde, à la puissance temporelle du moment. Le cas, sans être inconnu, révélerait une soumission symbolique de l'ascète à la puissance temporelle ; mais on voit mal quel intérêt ces rois auraient à affirmer une telle soumission, à moins que l'ascète ne soit une allégorie de la religion indienne védique. Cependant, aucune information sur l'instauration brutale de la suprématie de la religion grecque sur les autres, dans la région, ne nous est parvenue.

Deux hypothèses nous semblent envisageables, si l'on abandonne donc celle du brahmane ou de l'ascète :

1) Le personnage nu est un prisonnier de guerre, sa tenue est conforme au traitement qu'on leur infligeait. Il se tient les mains en avant, dans un geste de supplication, et des liens en descendent. Sur son épaule gauche figure un élément végétal, qui comme les rochers sur lesquels il est assis, indiqueraient aux contemporains le lieu de la défaite pour cet ennemi. La bienveillance du souverain serait ainsi illustrée par cet épisode, redoublant l'épithète royale. Le personnage nu pourrait être un

[945] BERNARD, BOPEARACHCHI, 2002, p. 257-262.

indien, rappelons que Télèphe comme Archébios auraient régné dans la région de Taxila., ou un nomade scythe, comme la barbe nous conduirait à le penser ; en ce cas, le chignon serait un chapeau.

2) Le personnage nu est un guerrier indien ou saka, et le dispositif rocheux devrait s'interpréter comme un rameau est plutôt un morceau de bois que l'on s'apprêterait à employer pour le brûler vif. Les historiens s'accordent tous à considérer que les sacrifices humains ont été abandonnés à date ancienne dans le Védisme, sur la foi nous semble-t-il plus de l'hypothèse que de la certitude ; en d'autres termes, ils ne peuvent fixer une date[946]. Les rochers seraient le foyer sur lequel le sacrifice aurait lieu, et nous serions en présence d'une cérémonie ancienne, dont les circonstances et les causes précises nous échappent encore.

La rareté de l'événement à date historique nous rend plutôt enclin à interpréter cette scène comme un acte de reddition et de supplique en face d'un souverain victorieux, le prisonnier nu rendant compte d'une victoire sur un ennemi nomade dont l'incursion ou la tentative d'attaque se serait soldée par une défaite, ou la proclamation d'une victoire sur un souverain de la région de Taxila, que le victorieux général aurait tempéré de bienveillance et de pardon.

Il n'y aurait donc ici nul syncrétisme monétaire ni religieux, mais la concrétisation d'une victoire sur des forces locales.

V.2.4 Le souverain est macédonien, ou l'héritage d'Alexandre

À Aï Khanoum, la dédicace aux dieux du gymnase, Hermès et Héraklès est faite par deux frères, Triballos et Straton, fils de Straton. Si Straton est un nom bien attesté, Triballos est plus rare et L. Robert prouva que l'origine de ce nom était, sinon d'origine macédonienne,

[946] NAUDOU, 1986, p. 18. Voir également BRONKHORST, 2012, p. 99 : « La littérature brahmanique ancienne mentionne deux sacrifices humains : le Śunaskarṇa-yajña et le Puruṣa-medha . Dans le premier des deux, le sacrificateur prend sa propre vie en se jetant dans le feu sacrificiel. Dans le deuxième, la victime humaine est achetée à sa famille à un prix de mille vaches et cent chevaux ; elle doit être mâle et appartenir à l'une des deux classes supérieures. elle est gardée dans des conditions relativement bonnes durant une année, avant d'être mise à mort. Ni l'un ni l'autre de ces deux sacrifices n'est fréquent dans la littérature védique et ses annexes, et il n'est pas sûr que l'on ne les ait jamais offerts. »

du moins d'origine thrace[947] : « […] l'ancêtre (car, en Bactriane, le nom n'a pas dû surgir dans la famille de Straton seulement à l'époque de cette inscription) a pu être un officier, de quelque nationalité que ce soit, par exemple un Macédonien, ayant commandé un corps de Triballes, ou ayant été en relation avec ces soldats ou ce peuple, et par exemple lors des campagnes contre eux. En tout cas, cet anthroponyme doit avoir un rapport, à l'origine, avant qu'il se perpétue par tradition dans une famille, avec une carrière militaire. Il n'est pas aventureux d'en tirer un indice sur le caractère militaire d'une partie des colons de notre ville de la Bactriane ».

Kinéas lui-même, le fondateur de la cité, portait un nom d'origine thessalienne, dont un fort contingent de cavalerie était présent aux côtés d'Alexandre pendant ses campagnes[948], était probablement un officier thessalien de Séleucos, peut-être vieil officier ayant servi sous Alexandre et terminant sa vie à la fin du IV^{ème} siècle et au début du III^{ème} dans cette ancienne satrapie, 30 ou 40 ans après les exploits de son ancien maître macédonien. La présence macédonienne (autant sinon plus que grecque ?) s'expliquerait ainsi à Aï Khanoum, ville de fondation militaire, colonie voulue par le roi Séleucos et confiée à son Antiochos, co-régent et futur Antiochos I^{er}.

Nous ne savons pas combien il resta de Macédoniens sur l'ensemble des troupes venues en Bactriane et laissées en arrière par Alexandre, ni combien de Macédoniens restèrent à la suite des deux révoltes du IV^{ème} siècle, dans la période trouble qui suivit la mort d'Alexandre et précéda la reprise en mains de la région par les Séleucides. Le choix iconographique que les souverains postérieurs opérèrent sur leurs monnaies est donc un choix idéologique, volontaire et qui ne dut tenir que très peu à des considérations d'ordre ethnographique. En effet, longtemps après la perte de la Bactriane, Antialcidas I^{er}, Antimaque I^{er}, Apollodote I^{er} affichent la *kausia* sur leurs monnaies[949]. Ici, le signe distinctif est clairement identitaire, la *kausia* étant assimilée à un couvre-chef d'origine macédonienne[950], car on ne trouve de documents la concernant qu'à partir du dernier quart du IV^{ème} siècle av. J.C., en provenance de Macédoine, puis Alexandre l'associa clairement et distinctement à sa personne et à la personne royale[951].

---

[947] ROBERT, 1968, p. 431-438.

[948] ROBERT, 1968, p. 419-420.

[949] Cet ornement du chef s'observe aussi sur les monnaies de Démétrios II, et ailleurs de Démétrios Poliorcète, Antigone Gonatas et des Ptolémées).

[950] Voir à ce sujet BERNARD, 1985, p. 78, qui rejette l'hypothèse d'une origine asiatique de la kausia.

[951] PRESTIANNI GIALLOMBARDO, 1991, p. 262-263 : «Come già altrove ho potuto rilevare, innanzitutto ed in molti casi, la *kausia* compare come supporto del diadema (*diadematophoros*), in episodi che hanno per protagonista o Alessandro e già in Oriente, o i successivi basileis ellenistici in disparate occasioni. E, contrariamente a quanto

La *kausia* est attestée fréquemment comme ornement civil, car il subsiste de nombreuses statuettes d'enfants ou d'adolescents, en domaine lagide comme séleucide, qui la portent sans qu'il soit fait référence à une quelconque fonction militaire. Mais c'est évidemment le port de ce chapeau de feutre par les soldats et les rois qui nous intéresse. Le dossier iconographique très complet du chercheur allemand E. Janssen[952] montre en contexte de chasse[953] ou de guerre, que la *kausia* était identifiée avec la soldatesque issue du monde macédonien, thrace ou illyrien[954], au point que les Romains la posaient sur la tête des comédiens pour suggérer que le personnage était un soldat mercenaire provenant de ces régions (ce qui n'est pas sans montrer une évocation négative voire parodique).

L'iconographie monétaire du roi Antialcidas est révélatrice des symboles royaux associés à son autorité : le casque béotien, le diadème, la *kausia* posée sur le diadème, Antialcidas est un souverain guerrier macédonien, que cette filiation fût réelle ou plus probablement idéologique, elle porte en ses images l'affirmation d'une légitimité historique que le conquérant Alexandre était sensé lui assurer[955].

ancora oggi si sostiene, le diverse e numerose testimonianze riferiscono in génère della *kausia* corne di un copricapo non diffuso e popolare, ma innanzitutto regale, sia perché è portato, primo fra tutti, da Alessandro re in Asia o adottato dai suoi successori quando assumono il titolo di basileis, sia perché sovente è connesso con il diadema che, assunto in Oriente, da Alessandro in poi costituisce il segno per eccellenza del potere reale. »

[952] Voir dossier iconographique n° 68.

[953] Sur les fresques des tombes de Vergina notamment.

[954] JANSSEN, 2007, p. 246.

[955] Les trois monnaies suivantes sont reprises du site *coinindia* pour des raisons de netteté photographique.

Un ornement de tête pose un problème différent et délicat. Sur certaines monnaies d'Eucratide I[er] et II, (notamment le statère d'or d'Eucratide I[er]), de Straton I[er], d'Archébios, de Lysias, d'Antialcidas et d'Amyntas, le graveur a fait figurer des cornes de taureau sur le casque du roi.

(Monnaie de Ménandre)

Ce tétradrachme de standard indien et bilingue montre une boucle sur le casque qui ne peut être confondue avec les cornes taurines, telles qu'on les admire sur le statère d'Eucratide par exemple, dont voici le droit.

Plusieurs questions se posent face à cet usage des cornes de taureau, dont nous ne pourrons hélas démêler toutes les interprétations. L'usage du taureau dans les monnaies n'est pas une invention des Gréco-bactriens, ni des Séleucides : c'est en effet la Sicile qui l'emploie pour la première fois au V[ème] siècle av. J.C. En revanche, l'association du souverain et des cornes de taureau n'est pas attribuable à Alexandre, mais à Séleucos I[er], essentiellement sur des monnaies de bronze[956]. Dans son étude de l'iconographie taurine de Seleucos I[er], O.D. Hoover conclut à un choix délibéré de cet animal par le souverain grec pour légitimer son pouvoir sur des zones sous influence zoroastrienne : « The analysis of Seleukos'bull coinage in relation to the Babylonian and Iranian components of the Seleukid empire soon reveals a

[956] HOOVER, 2011, p. 197.

pattern. In both cases, the animal had strong regional and quasi-national religious associations that Seleukos could manipulate to his own benefit. By adopting the animal and the associated iconography of horns for his coinage, he attempted to check the negative overtones that had been attaching themselves to Macedonian rule in the east since the days of Alexander »[957]. L'interprétation politique de ce recours aux cornes de taureau associées à la figure du souverain se complète avec le rappel que cette symbolique est aussi d'usage macédonien et dyonisiaque, puisque Dionysos est particulièrement honoré en Macédoine et rapproché d'Alexandre le Grand et même de sa mère supposée bacchante[958].

L'iconographie monétaire taurine n'est pas à confondre avec l'emploi d'autres cornes, de bélier cette fois, associée à Alexandre le Grand mais que les rois grecs d'Asie ne reprirent pas. Alexandre le Grand, fils de Zeus-Ammon, aurait adopté des cornes de bélier en référence au dieu égyptien. Comme le fait remarquer F. de Polignac[959], la littérature antique n'a que peu mentionné ce fait, et le thème amonnien des deux cornes de bélier n'apparaît que sur les effigies monétaires d'Alexandre. Par la suite les Ptolémées auraient mis en place un ensemble iconographique cohérent : diadème et corne, égide de Zeus et dépouille d'éléphant symbolisant la conquête de l'Inde et jouant le même rôle que la dépouille de lion pour Héraklès.

Les Grecs auraient ainsi opéré une adaptation aux nécessités locales, mais en restant grecs : « En effet, nonobstant le caractère égyptianisant de l'Ammon de Siwah, de son sanctuaire et des rites qui y étaient pratiqués, c'est sur une représentation et une conception purement helléniques du dieu, assimilé à Zeus dont il prend les traits majestueux en gardant comme attribut distinctif la corne de bélier à la tempe, que se sont greffées diverses images grecques de «bi-cornu», dont celles d'Alexandre qui ne sont pas les premières. À Cyrène, la cité coloniale qui élabora cette assimilation et la création du portrait de Zeus-Ammon destiné à se répandre dans d'autres cités grecques parallèlement à la renommée de l'oracle et au culte même du dieu, l'abondant monnayage au type de Zeus-Ammon est doublé au V^{ème} siècle par une émission représentant un dieu également cornu, mais jeune et imberbe, dont l'identité demeure controversée (…) Les Grecs se trouvaient ainsi familiarisés non seulement avec l'image hellénique d'Ammon, mais encore avec celle du jeune dieu imberbe et cornu; quelle qu'en ait été la signification, cette dernière achevait d'ôter toute connotation égyptienne au

[957] HOOVER, 2011, p. 217.
[958] HOOVER, 2011, p. 201 : « It is generally agreed that the bull's horns adorning the helmet and, later, head of Seleukos' numismatic portraits were intended to evoke the Greek god Dionysos, for this deity frequently appeared in the guise of a bull or wearing horns, and especially popular among the Macedonians. »
[959] POLIGNAC, 1984, p. 32.

symbole de la corne de bélier. L'effigie d'Alexandre fils d'Ammon s'inscrivait donc dans une lignée de représentations spécifiquement grecques, apparemment bien connues. L'innovation résidait non dans le motif, mais dans son application à un être humain. Aussi bien, figurations grecques et destinées à circuler d'abord dans des mains grecques, ces deux images de «Bi-cornu» furent-elles parfois confondues, celle du dieu inconnu assumant de plus en plus les traits du roi »[960].

Deux séries de représentations avec cornes seraient donc en présence : une dionysiaque, avec cornes de taureau au droit sur le portrait du souverain, et éventuellement taureau au revers ; une série avec cornes de bélier, faisant référence à Zeus. Toutes deux cependant sont des indications d'une filiation politique macédonienne, et une adaptation aux nécessités politiques locales, mésopotamiennes dans un cas, égyptiennes dans l'autre. Mais comme le souligne F. de Polignac[961], le dieu garant de l'édifice idéologique des monarchies grecques hellénistiques, c'est Dionysos, le dieu civilisateur. Bien que discret sur les portraits monétaires, Dionysos auraient ainsi complété le rôle d'Héraklès, l'autre dieu civilisateur mais plus marqué militairement et donc plus souvent évoqué par les graveurs des souverains.

Il n'est donc en rien surprenant que les souverains grecs d'Asie aient toujours fait le choix de l'iconographie dionysiaque taurine, qui présentait l'intérêt pour un Grec de mentionner le dieu pérégrin ayant poussé jusqu'en Inde, le dieu auquel la monarchie macédonienne, comme les Séleucides qui avaient régné antérieurement sur l'Asie, voulait se rattacher ; enfin, les cornes de taureau pouvaient sembler une marque de compatibilité religieuse à celles des populations locales qui y auraient vu un signe des cultes locaux.

V.2.5 Quelques constantes physiques ou physiognomoniques

L'édition de 1951 du livre classique de W.W. Tarn contient en annexe la planche photographique reproduite ci-après. Les détails sont d'une grande finesse, la reproduction est effectuée avec un souci rare de la netteté.

[960] POLIGNAC, 1984, p. 35-36.
[961] POLIGNAC , 1984, p. 41.

1. Euthydemus in old age.
2. Euthydemus on a pedigree coin of Agathocles.
3. Demetrius.
4. Antimachus.
5. Euthydemus II.
6. Demetrius II.
7. Demetrius II on his unique bilingual tetradrachm.
8. Pantaleon.
9. Agathocles.
10. Eucratides.
11. Eucratides (idealised).
12. Heliocles.

Nous l'utilisons comme planche témoin, d'abord parce que les monnaies, représentées plus grandes qu'à l'échelle 1, sont d'une remarquable netteté, ensuite parce que les souverains sont gravés selon les critères esthétiques grecs, et non de la façon parfois approximative que l'on observe dans les monnaies indo-grecques. Ces portraits sont donc, en théorie, impressionnants de véracité, en tout cas aptes à nous questionner sur cette supposée véracité.

A titre de comparaison nous utiliserons aussi l'image d'un tétradrachme d'argent de standard indien que fit graver Ménandre I^er^, reproduit par le site numismatique coinindia (en bas, à droite).

Une première remarque candide consisterait à déclarer qu'ils se ressemblent tous : mêmes cheveux bouclés, même nez fort et affirmé, même menton puissant et volontaire, mêmes yeux larges, même front froncé sur un regard que l'on devine autoritaire, même cou puissant. Mais cette première constatation n'est pas si naïve si l'on pose l'hypothèse que ces traits faciaux ne sont pas dus au hasard, puisque ces rois sont d'origine familiale différente, et qu'il a existé des constantes dans la représentation de ces souverains, constantes que nous ne pouvons ici qu'esquisser.

Pseudo-science pour un moderne, la physignomonie[962] n'en était pas moins considérée comme véridique par les Anciens. Aux dires de Pline l'Ancien (11, 273-274) et de Diogène Laërce (*Vies*, 5, 25), Aristote aurait lui-même commis un traité, perdu mais célèbre dans l'Antiquité ; il nous reste un traité attribué à un Pseudo-Aristote, *Physiognomica,* écrit entre le IV^ème^ et le II^ème^ siècle av. J.C., et quelques traités postérieurs à l'ère chrétienne[963]. Posant en principe qu'il existe une correspondance entre le physique et le mental, l'apparence physique et le caractère, la physiognomonie étudiait les émotions, tentait de répartir les peuples par catégories, et avait élaboré une sémiologie zoologique à partir des caractéristiques physiques des animaux appliquées aux hommes. Cette dernière approche permettait une analyse des caractères de l'homme par comparaison. Le traité du pseudo-Aristote, bien que bref, met en place une typologie à partir d'un bestiaire précis : lion, chien, âne, chèvre, cochon-sanglier, singe, guépard, bœuf, cheval, mouton, renard, loup, lièvre, cerf, chat, aigle, corbeau, coq, faucon, grenouille. D'où il ressort une image très contrastée de force et de faiblesse, de sauvagerie et de domestication, de qualités pour certains de ces animaux et de défauts pour d'autres.

---

[962] Sur la physiognomonie, voir une bibliographie mise à jour : DASEN, WILGAUX, 2008, p. 241-254.

[963] ZUCKER, 2006, [en ligne] : « Le corpus des traités physiognomoniques antiques a été rassemblé par Richard Foerster (1893) et aucune découverte ne l'a depuis lors substantiellement enrichi. Il compte principalement (a) un traité péripatéticien [43 p.], dit du Pseudo-Aristote (IV^e^-III^e^ av. J.C.), sans doute constitué de deux parties (§1-3 puis §4-6), l'une et l'autre lacunaires (Degkwitz 1988 : 6-7 ; Foerster 1893 : XVIII), composées et combinées à la même époque, voire par un seul auteur (Vogt 1999 : 192), ou dont la première partie serait de peu antérieure à la seconde (Degkwitz 1988 : 5); (b) un long traité [97 p.] du sophiste Polémon (II^e^ ap. J.C.) parvenu sous la forme d'une traduction arabe, traduite en latin par H. Schmoelder, au XIX^e^ ; (c) un traité [130 p.] du médecin Adamantios (IV^e^ ap. J.C.) qui constitue une paraphrase de Polémon ; (d) un anonyme latin [142 p.], attribué autrefois à Apulée, auteur attesté d'un traité de ce genre, dont une étude de langue (André 1981 : 32) fixe la rédaction au IV^e^ ap. J.C. ; enfin (e) un traité byzantin (X^e^ ap. J.C.), dit du Pseudo-Polémon, qui est un épitomé d'Adamantios. »

C'est le visage qui permet d'appréhender le caractère, même si la voix, les gestes, les proportions du corps permettent d'en révéler des aspects.[964] Si nous observons les caractéristiques associées au lion et au taureau nous constaterons de multiples points communs avec nos rois : les cheveux bouclés (812 b 33 : lion), un front froncé (811 b 34 : lion) ; un cou épais (811 a 13 : taureau) ; un cou grand (813 a 14 : lion). Le Pseudo-Aristote ne s'attache à parler du menton que pour associer l'aspect pointu avec le chien ; cependant, le chien n'est pas chez lui, dans sa grille interprétative, un animal méprisé, au contraire, car courageux (807 a), magnanime (811 a), il peut même se révéler sensible (812 a). Au chien pourrait d'ailleurs être aussi associé le nez pointu (811 a 31). Faut-il détailler les vertus attribuées au lion et au taureau ? Courage, témérité, vaillance, générosité pour le lion, quand le taureau doit se contenter du courage.

C'est une typologie cohérente avec l'image de vaillance, de force martiale et de capacité protectrice que choisirent les rois gréco-bactriens, et certains des souverains indo-grecs qui disposèrent de graveurs compétents. Coiffés du casque, de la *kausia* macédonienne ou du diadème commun aux royautés hellénistiques, imberbes suivant la mode d'Alexandre, définis par des épiclèses guerrières, les rois de l'Asie centrale grecque sont donc des guerriers héritiers d'Alexandre, rois hellénistiques courageux et nobles, qui gardent autant qu'il leur est possible ces caractéristiques faciales.

965

Hippostrate, roi du Pandjab, arbore un nez pointu et un menton pointu, un cou taurin et un front léonin que couronnent des cheveux bouclés ; Nicias, ci-dessous, se fait représenter comme jadis Euthydème.

[964] ARISTOTE, 806, a 22-33.
[965] Tiré du site coinindia.

966

Apollophane, affublé d'un gros nez épais, incurvé vers le haut comme celui d'un coq, pourrait être placé soit du côté des coqs (lâche : 806 b, ou sensuel : 812 b) ou encore du côté des bœufs (811 a 28 : les bœufs : les bœufs seraient paresseux selon 811b, et facilement découragés d'après 813 a). Mais les autres traits du visage sont conformes au bestiaire royal : peut-être faut-il alors en conclure que ses graveurs n'étaient plus grecs, ou ignoraient la subtilité des codes, se contentant de les copier ; ou aussi qu'Apollophane disposait vraiment d'un imposant appendice nasal. Trop peu de monnaies à l'effigie de ce roi ont été découvertes pour que nous puissions conclure.

Synthèse : La question linguistique est évidement liée à celle des identités : l'identité gréco-macédonienne, mais aussi les identités des différents peuples soumis au pouvoir des rois grecs. L'usage du grec était limité aux couches marchandes ou à celles liées au pouvoir (par le biais de l'administration ou des rapports politiques), car cette langue disposa d'un prestige que divers traces épigraphiques révèlent, comme l'épigramme de Sôphytos. C'était bien la langue des dominants, et la langue parlée dans les cercles urbains, mais qui peina à gagner les campagnes comme le laissent supposer des comparaisons avec des situations coloniales ultérieures.

[966] Image tirée du même site.

Les rois indo-grecs eurent la finesse politique d'adopter rapidement un monnayage bilingue, une rareté dans le monde antique, qui révèle tout à la fois leur capacité d'adaptation aux milieux humains environnants et leur compréhension des nécessités politiques locales. Ces monnaies bilingues s'adressaient également aux troupes des souverains grecs qui devaient être constituées dans une grande partie de soldats recrutés localement : le roi se présentaient à eux par ce biais, et le bilinguisme révèle donc aussi la faiblesse numérique des Grecs en Asie centrale. Une analyse de la titulature en kharoṣṭhī montre que l'adaptation du grec fut habile, mais qu'il y eut parfois un infléchissement suggérant (hypothèse que l'on ne peut prouver) que l'on pensa peut-être la titulature directement en kharoṣṭhī : le roi est grand, respectueux de la loi universelle (le *dharma*), et même en adéquation non-duelle avec la loi universelle. Ces épiclèses correspondent d'autant plus à l'univers de pensée indien que *théos* et *théotropos* ne trouvent pas leurs correspondants dans les monnaies.

Dans la présentation picturale du portrait ou associée (sur les revers) à ce portrait, nous avons mis en doute le réalisme de la représentation des visages, qui permettrait notamment de déterminer à coup sûr l'âge des souverains et donc de mieux répartir les monnaies. De même que nous pensons qu'il n'y eut pas décadence systématique de la représentation picturale dans les monnaies grecques, par une sorte d'affaiblissement des compétences des graveurs (possible parfois, cependant), mais une adaptation aux nécessités techniques imposées par la présence plus importante du texte dans les monnaies bilingues : pour faire place au texte, il aurait fallu limiter la gravure du visage, et s'attacher plus au texte qu'à la gravure.

Enfin, nous avons constaté le souci permanent de faire en sorte que les dieux présentés au revers fussent compatibles avec ceux de l'Asie centrale : rares sont les dieux ou les images qui parurent énigmatiques à l'une ou l'autre partie des peuples, et souvent, comme dans le cas de Télèphe, ce phénomène est tardif. Toutefois, Agathocle adopta une iconographie si uniquement indienne qu'elle dut paraître incompréhensible à la partie grecque de ses sujets ; ses successeurs eurent à cœur de concevoir un équilibre qui permît de s'adresser à toutes les composantes de leur peuple. Par cette iconographie subtile, quasiment commune, les souverains indo-grecs facilitèrent des transferts culturels simples, qui plurent probablement aux populations locales urbaines et peut-être expliquèrent (mais rien ne permet de le prouver) la fortune remarquable de la monnaie grecque dans la région, copiée notamment par les nomades quand ils s'emparèrent de ces régions.

Cependant, la représentation iconographique des rois grecs d'Asie centrale est soumise à quelques constantes identitaires tels le couvre-chef traditionnel macédonien ou les cornes de

taureau. Ces signes sont interprétables comme une affirmation du rapport à Alexandre le Grand, le garant de la légitimité historique de ces rois. Enfin, une remarquable cohérence physiognomonique entre les souverains conduit à penser que leurs portraits étaient vraiment non réalistes, idéologiquement construits pour affirmer la force et le courage, deux des vertus guerrières par excellence.

VI) Que sont-ils devenus ?

Dans leur présence au monde, les rois grecs d'Asie centrale étaient ambivalents et complexes, comme tous les rois hellénistiques : divins et humains, présents dans l'expression toujours affirmée du pouvoir (dans les rues des villes et les temples où figuraient leurs portraits, sur les monnaies qui donnaient leur nom à toute personne sachant lire) et cependant lointains (car vus de loin dans les cérémonies et les pompes, dans le palais d'Aï Khanoum où les propylées monumentaux indiquaient au peuple leur statut d'êtres différents). Pendant longtemps ils ne furent essentiellement connus, pour le plus grand nombre d'entre eux, que par des visages et des noms sur des monnaies, des individualités théoriquement caractérisées, dont il a pourtant été rappelé à plusieurs reprises combien elles pouvaient être idéologiquement stéréotypées, et donc peu personnelles.

Ces rois qui eurent les prérogatives et les pouvoirs des autres souverains hellénistiques, auxquelles ils ajoutèrent sans doute une finesse politique et une souplesse qui leur permirent de rester aux commandes de la Bactriane majoritairement non-grecque, puis de régions indiennes encore moins grecques, ces rois qui face aux poussées parthes et scythes maintinrent l'expression monétaire et sans doute militaire de leur pouvoir, soudain disparaissent, s'évanouissent. Aux environs de l'ère chrétienne, un dernier nom est associé à la présence grecque : Straton II, et comme si l'absence de souverain condamnait la présence grecque à ne plus pouvoir présenter de visage, les Grecs eux aussi disparaissent alors du champ de vision historique.

A travers l'art du Gandhara, les historiens évaluent l'étendue de l'héritage dont leur furent redevables les peuples locaux, héritage grec nuancé désormais par la reconnaissance du rôle que joua l'empire romain. Mais soudain, plus de Grecs, et F. Grenet fait remarquer oralement dans son cours du Collège sur Aï Khanoum[967] que tout se passe comme si l'épisode grec n'avait pas existé en Bactriane, où pourtant les Grecs établirent un pouvoir puissant.

Plusieurs hypothèses sont envisageables pour expliquer la disparition des Grecs en Bactriane, et dans la partie indienne de leurs possessions : la destruction pure et simple par massacres ou par les guerres, l'exode et le retour de certains d'entre eux vers le vaste empire romain, la submersion lente et l'absorption dans les populations locales. Nous verrons si ces hypothèses sont transposables aux indo-grecs.

[967] Cours du 26 décembre 2013.

VI.1 La destruction violente

À Aï Khanoum, l'*orchestra* du théâtre, bien que fouillée partiellement par F. Grenet et les équipes de la DAFA dirigées par P. Bernard, contint à même le sol grec, des centaines d'ossements répandus pèle mêle. Il serait tentant de voir dans ce charnier une conséquence de la destruction de la ville par une invasion nomade ; comment ne pas envisager, en effet, qu'il aurait pu s'agir des restes des derniers défenseurs grecs que les envahisseurs nomades auraient massacrés ? Les fouilleurs d'Aï Khanoum, notamment F. Grenet lui-même, firent déjà en leur temps une autre hypothèse : le sol du théâtre, et certaines des loges, auraient pu servir de cimetières à l'air libre, suivant le principe zoroastrien de l'exposition des corps aux chiens et aux charognards : « Nous sommes d'autant plus enclins à retenir l'interprétation d'une nécropole de rite iranien que nous avons trouvé des os jusque dans la loge centrale. Si les occupants tardifs avaient enterré au théâtre les restes des habitants grecs victimes du passage des envahisseurs, il est peu probable qu'ils eussent pris la peine de monter jusqu'aux loges pour y déposer une partie de ces ossements » [968]. Nul ne sait cependant qui étaient ces morts, d'autant plus que parmi les ossements humains figureraient des restes d'animaux : a-t-on entassé (mais qui, et quand ?) des occupants nomades postérieurs aux Grecs donnés aux bêtes suivant l'usage iranien, des défenseurs grecs ou locaux, des corps de guerriers nomades morts lors de l'assaut contre la ville ? La ville fut livrée au pillage, les archéologues de l'équipe de P. Bernard ont reconnu des traces de destruction par le feu lors de la fouille du palais[969], mais est-ce étonnant ? C'est le contraire qui aurait surpris : une ville prise sans qu'aucune dégradation n'ait lieu. Rien n'indique donc que la ville ait été prise suivant un schéma alexandrin, pour rappeler la façon brutale et destructrice dont le conquérant macédonien s'empara de Tyr et Gaza. Il y eut peut-être siège (les traces de celui-ci sur les remparts furent en tout cas si peu probantes que l'on discute encore de la réalité d'une attaque sur la muraille

[968] BERNARD, 1978, p. 441.

[969] BERNARD, 1968b, p. 114 : « Les vestiges des dix-huit colonnes qui […] s'alignaient sur trois rangées de six, jonchaient le sol d'une nappe chaotique de fragments où l'on avait peine à reconnaître quelques alignements de tambours fragmentaires. Ces supports de pierre avaient en effet eu à subir trois destructions successives. Il y eut d'abord l'incendie qui marque l'abandon de la ville par ses habitants. Dans cette conflagration, l'intense embrasement des poutres du toit et de l'épistyle qui était également en bois amollit et fendilla la pierre. Quelque temps après ces colonnes furent couchées à terre par un violent séisme qui les fit toutes basculer vers le Sud. Sous le choc nombre de tambours, déjà attaqués par le feu, éclatèrent. Le loess de décomposition des briques n'eut pas le temps de refermer sur cette mine de pierres sa chape protectrice que déjà elle attirait la convoitise des chaufourniers. Les colonnes furent alors systématiquement concassées par des écumeurs de ruines qui rasèrent aussi le mur de fond pour piller les briques cuites qui en formaient le socle.»

nord)[970], mais la prise de la ville ne dut pas se faire par un assaut brutal et violent sur les remparts. Seul, en effet, le rempart nord semble avoir souffert d'une attaque, mais les précisions fournies par l'archéologie ne permettent pas de décider des conditions dans lesquelles elle s'effectua, ni même si elle fut décisive dans la conquête de la ville. P. Leriche se montre ainsi très prudent quand il commente cette attaque: « Mais le problème est de savoir si l'on doit faire de cette attaque l'acte final de la ville grecque ou si celle-ci continua à vivre quelque temps avant d'être définitivement abandonnée aux « occupants post-grecs. » Trois événements pourraient être mis en relation avec cet assaut … la conquête de la Bactriane par les nomades … l'offensive parthe contre la Bactriane … l'usurpation d'Hélioclès … ».

Il faut reconnaître humblement notre incapacité à décider, à supposer même qu'il y ait eu guerre, et non tremblement de terre, ou éboulement. Ailleurs en Bactriane, le passage de témoin à un nouveau pouvoir issu du monde nomade Yuezhi s'effectua sans débordement sanguinaire ni même violence particulièrement observable sur le terrain. Il y eut bien, cependant, cessation brutale et définitive d'une présence grecque à Aï Khanoum, puisque les monnaies des souverains grecs ultérieurs n'ont pas été retrouvées sur le site.

À défaut d'une guerre et d'une fin violente, l'hypothèse d'une évacuation des Grecs, peut-être en liaison avec des troubles dynastiques et la fin d'un pouvoir fort incarné par Eucratide récemment assassiné, paraît aussi plausible et légitime. Mais il est impossible d'indiquer quel chef ou quel nouveau souverain l'aurait ordonnée, et dans quelles conditions elle aurait pu s'effectuer. Quelques centaines de personnes, peut-être quelques milliers en comptant les esclaves, est-ce vraiment si difficile à déplacer, voire à imaginer sur les routes, à la suite d'un mouvement de panique ? Gageons que ces possibles réfugiés trouvèrent alors un accueil secourable soit à Bactres dans un premier temps, soit dans un autre royaume grec, avant de gagner l'est et les positions tenues par les Grecs en Inde.

[970] LERICHE, 1986, p. 83.

VI.2 Le grand exode

Une autre option, littéraire, serait qu'un roi, ou du moins un personnage charismatique, aurait conduit des survivants de l'aventure grecque en Asie vers l'Ouest ancestral. Dans cette sorte d'Anabase de l'orient, les Grecs auraient recherché un refuge non vers la Grèce elle-même, depuis longtemps soumise à Rome, mais vers le récent empire romain et la paix qu'il assurait aux peuples sous sa domination. L'idée, pour romanesque qu'elle soit, n'est pas absurde : les Grecs n'hésitaient pas à entreprendre de longs trajets, ainsi certains d'entre eux vinrent coloniser les oasis d'Égypte, et des Grecs d'Asie Mineure furent aussi conviés, pour les protéger, et forcés aussi, de rejoindre les hautes satrapies achéménides ; par ailleurs, le rêve des soldats d'Alexandre, et plus tard des premiers mutins qui voulurent rentrer à l'annonce de la mort du conquérant, était également de rejoindre les rives de la mer Égée. Or il existe quelques traces d'une possible migration vers l'ouest d'un roi grec, que certains souhaiteraient faire venir de Bactriane.

J. Kennedy, en 1904, n'en doutait guère : « The existence of an ancient Indian colony in Armenia is well known to Armenian scholars, but Indianists have paid little attention to it »[971]. C'est à partir de quelques lignes écrites par Zénob de Glak[972] que cette envolée imaginative prend son essor. Dans une page du premier livre de l'*Histoire de Daron*, Zénob présente ainsi un peuple dirigé par deux puissants personnages, Témétr (que S. Lévi rapproche du nom grec Démétrios)[973] et Kiçanê :

« Ils avaient un aspect étrange; ils étaient noirs, chevelus et difformes, étant Indiens de nation. Voici du reste l'origine des idoles existant en ces lieux. Témétr et Kiçanê étaient princes dans l'Inde et frères tous deux. Ils ourdirent une trahison contre Dinaskè, leur souverain; celui-ci en fut informé et envoya des troupes à leur poursuite, avec ordre de les tuer ou de les expulser du territoire. Ils ne s'échappèrent qu'avec peine, et se réfugièrent auprès du roi Vagh'arschag, Celui-ci leur donna le pays de Darôn en toute propriété; ils y élevèrent une ville qu'ils nommèrent Vischab. Étant venus à Aschdischad, ils y érigèrent ces idoles sous le nom de celles qu'ils adoraient dans l'Inde. Au bout de quinze ans, le roi mit à mort les deux

[971] KENNEDY, 1904, p. 309.
[972] Disciple supposé de Grégoire l'Illuminateur, Zénob aurait vécu au IV^{ème} siècle, mais certains lui contestent ces dates, de même que la paternité de la première partie de *l'Histoire du Tarôn (ou Darôn),* centre de l'Arménie historique.
[973] LEVI, 1937, p. 211.

frères, je ne sais pour quel motif, et partagea leurs domaines entre leurs trois fils, Guëvar', Mégh'dès et Hor'iàn. Guëvar construisit le village de Guëvar'k', qui fut ainsi appelé de son nom; Mégh'dès construisit, dans une plaine, une bourgade qu'il appela de son nom Mégh'di, Hor'ian en bâtit une autre dans le district de Balounik', et l'appela de son nom Hor'iank'.

Au bout d'un certain temps, s'étant concertés ensemble, Guëvar, Mégh'dès et Hor'ian se rendirent sur le mont K'arkê, qu'ils trouvèrent fort agréable et charmant, parce qu'il offrait un vaste terrain pour la chasse, des lieux ombreux, de l'herbe et du bois en abondance. Ils y élevèrent des villages, érigèrent deux idoles, l'une sous le nom de Kiçanê, l'autre sous celui de Témétr, et consacrèrent leur famille à leur service. Kiçanê portant toute sa chevelure, ses ministres avaient, pour cette raison, laissé croître la leur, que le prince de Siounik' avait ordonné de leur couper. Lorsque ces populations se convertirent au Christ, leur foi n'était pas parfaite; ne pouvant suivre ouvertement les usages de leurs pères, elles avaient imaginé la ruse que voici: c'était de laisser pousser les cheveux sur la tête de leurs enfants seulement, afin que leur vue leur rappelât leur culte immonde. Je vous en prie, tenez-vous sur vos gardes, de peur qu'il ne se répande sur votre territoire, et que vous ne tombiez sous le coup de la malédiction. Mais revenons à notre sujet et reprenons le fil de notre récit »[974].

On peine à croire qu'un texte, manifestement légendaire et donc fortement marqué par la tradition orale locale, ait pu se trouver interprété au point que certains historiens[975] lui ont accordé du crédit. *Témétr* devient Démétrios, ce qui en soi n'est pas surprenant car ce nom n'était pas rare dans le monde antique hellénisé ; *Vagh'arschag* serait *Valarsaces*, le frère de Mithridate I[er], un vice-roi (mais combien de princes portèrent-ils ce nom ?) ; *Vischab* signifierait serpent en arménien, et désignerait Taxila car Taxila serait aussi appelée *Urasa* (qui signifierait serpent). Hélas, l'entreprise d'équilibrisme étymologique connaît parfois de telles difficultés, qu'il faut trouver des subterfuges : Dinaskè ne pouvant désigner Eucratide, renverrait à l'origine tribale du souverain[976]. Rien n'est contextualisé dans ces approximations ; les rois ou chefs de guerre évoqués dans le texte et transformés ensuite en idoles sont probablement des rois qui font l'objet d'un culte auquel est associé un animal mythologique[977]. Le texte est écrit par un Chrétien, or une conversion au culte chrétien se devait d'être valorisée par la critique des cultes païens antérieurs : ici, des hyperboles et des

[974] ZENOB DE KLAG, *Histoire de Dâron*, p. 454-456.
[975] SELDESLACHTS, 2004, p. 254-255 ; COLORU, 2009, p. 263-264, plus critique.
[976] KENNEDY, 1904, p. 311-312.
[977] Apparemment, il n'était pas rare de dédier un culte à un roi, mais sous l'apparence d'une divinité locale et non d'un dieu grec ou étranger ; voir la comparaison avec la Géorgie, LORDKIPANIDZE O., 1983.

manifestations d'étrangetés renvoient les souverains païens à un statut d'anormalité, y compris physiquement, bien que l'on puisse songer également que ces païens noirs aux cheveux longs seraient une transposition d'Héraklès, dont on sait qu'il était très honoré en Inde et en Arménie, où la tradition orale l'a associé au dragon contre lequel il aurait lutté[978].

Enfin, l'Arménie était peu hellénisée dans ces siècles précédant l'ère chrétienne, malgré la présence de quelques inscriptions et d'une pénétration certaine de la langue grecque[979] ; très imprégnée de sa proximité avec l'Iran achéménide, la première vague d'hellénisation se contente d'être « un ensemble limité d'influences culturelles d'origine hellénique, plutôt qu'une combinaison équilibrée d'éléments locaux et hellénistiques »[980].

Une arrivée d'immigrants gréco-bactriens, chassés par des guerres intestines contre Eucratide ou l'afflux des nomades n'est pas plus crédible que l'apparition de bouddhistes venus de Bactriane s'installer dans les montagnes d'Arménie, dernier avatar du thème de l'exode vers l'Ouest, auquel ne croit cependant pas M. Compareti, le seul à l'évoquer[981]. Selon nous, il faut analyser le texte arménien selon des critères littéraires et typologiques ; il apparaît alors pour ce qu'il est : le rejet des cultes païens, la mise en scène de la conversion au christianisme de deux chefs locaux, dans un récit étiologique qui rappelle aussi combien il faut se prémunir de toute noirceur physique et morale.

[978] MAHÉ, 1994, p. 784 : « Il figure, sous les traits d'Héraklès, au revers des monnaies de Tigran II. Trdat, le premier roi chrétien, est puni d'avoir martyrisé saint Grégoire et tué quarante religieuses en étant lui-même transformé en sanglier sauvage, avatar du dieu dont il avait adoré la force brutale. Durant la période chrétienne, le culte de Vahagn semble avoir subsisté dans la région de Mus, où se trouvait jadis le principal sanctuaire, sous le masque de saint Jean Précurseur. Ainsi, dans l'histoire du Tarawn du Pseudo Yovhannës Mamikonean, qui date du X^{eme} siècle, un héros arménien luttant contre les Perses invoque l'aide du saint : celui-ci apparaît sous les traits d'un homme à cheveux longs qui se jette avec lui dans la bataille. L'ample chevelure, le visage flamboyant et quasiment solaire de cette apparition, son impétuosité belliqueuse et la localisation de la légende justifient très probablement un rapprochement avec Vahagn. » Dans la même page l'auteur évoque le fait qu'Héraklès soit un étrangleur de dragons, comme sa transposition arménienne Vahagn.

[979] MAHÉ, 1996, p. 1293-1294.

[980] MAHÉ, 1996, p. 1306.

[981] COMPARETI, 2007, p. 10 : «Some sources record the presence of pagan Indians on the Armenian soil around the middle of the 2nd century CE. They lived, undisturbed, in the Armenian region of Daron until the beginning of 4th century, when they were attacked and forced to become Christians. According to E. Seldeslachts, at least their two leaders could have easily been representatives of those Greeks formerly settled in Bactria, who later occupied the Ganges Plain until c. 50 CE and started to be known by modern historians as Indo-Greeks. Unfortunately, the sources are not too specific on the religion professed by this people in Daron. It is not clear if they adhered to Buddhism since they are described more generally as pagans in the Armenian sources which are considered to be, normally, quite precise».

VI.3 L'absorption lente

En 1877, A. Cunningham publiait une note scientifique sur un pilier gravé et porteurs de deux inscriptions en brahmi non encore déchiffrées. Il fallut attendre 1909 pour que ces deux inscriptions révèlent leur contenu. Le pilier de Besnagar (dans l'État du centre de l'Inde actuelle, le Madhya Pradesh) dit aussi pilier d'Héliodore, relaie sur une face un texte dédicatoire affirmant que le pilier était érigé par l'ambassadeur du roi grec de Taxila Antialcidas (115-95 av. J.C.) [982].

Trois centres d'intérêt se dégagent de ces inscriptions : la révélation de liens diplomatiques entre un État indo-grec et un roi du centre de l'Inde[983], si éloignés l'un de l'autre (mais ne nous savons rien de ces liens, ni des accords ou traités éventuels les unissant) ; l'apparition d'une forme de culte liée au dieu Vasudeva[984] ; enfin, la profession de foi, inutile dans une dédicace diplomatique, et donc probablement sincère, en les trois vertus prônées par la Bhagavat-Gita et toutes les traditions de l'Inde : le respect de la loi universelle, le renoncement, l'attention consciente[985]. On voit ainsi que cette seconde partie des inscriptions du pilier manifeste une adhésion personnelle à une philosophie morale bien comprise, et donc à la tradition indienne. Nous ne savons rien de cet Héliodore, et ignorons s'il était un Grec natif d'Orient, ou un métis, ou encore un indien ayant pris un nom grec ; la date de l'érection du pilier, quarante ans seulement après la perte de la Bactriane et alors que les Grecs restaient encore puissants en plusieurs zones du Pakistan actuel, surprend aussi, d'autant plus que le culte de Vasudeva n'est pas attesté auparavant : preuve supplémentaire d'une adhésion volontaire d'Héliodore.

---

[982] Texte A : «This Garuda-standard was made by order of the Bhagavata …….Heliodoros, the son of Dion, a man of Taxila, a Greek ambassador from King Antialkidas, to King Bhagabhadra, the son of the Princess from Benares, the saviour, while prospering in the fourteenth year of his reign.» Le second texte n'est pas moins précieux, bien que plus court : Text B : « Three are the steps to immortality which …… followed lead to heaven, [namely] self-control, self-denial and watchfulness.» : CUNNINGHAM, 1912, p. 129.

[983] « La plus ancienne des inscriptions relatives à ce culte et, sans doute, l'une des plus significatives, tant par la limpidité du texte que par ses résonances historiques, est celle de la fameuse colonne de Besnagar qui se dresse près du site de l'ancienne Vidisa. Ce monument qui portait à l'origine, comme l'indique sa désignation (garudadhvaja), une statue de Garuda, l'oiseau sacré de Vishnu, avait été élevé en l'honneur de Vâsudeva, le dieu des dieux (devadeva), par un grec de Taxila (Takhashilàka), Héliodore fils de Dion, ambassadeur du grand roi (maharaja) Antialcidas (Amtialikita) auprès du roi local Bhâgabhadra le Sauveur (tratâra) » : AUDOUIN et BERNARD, 1974, p. 15.

[984] COLORU, 2009, p. 256-257.

[985] Sur cette dernière expression : AUDOUIN et BERNARD 1974 traduisent le sanscrit *apramada* par « action dévouée ». On peut aussi le considérer comme un mot montrant que le dévot doit discriminer en permanence le vrai du faux, le bien du mal, etc. ; il s'agit alors quasiment d'un terme « technique » plus que moral, commun à la tradition hindoue et bouddhique, indiquant l'objectif de maîtrise de l'esprit auquel le pratiquant doit parvenir.

Plus encore que le bilinguisme monétaire, un tel témoignage archéologique et épigraphique nous semble révélateur de l'adaptation des Grecs à leur milieu indien environnant. L'hypothèse d'une absorption lente, progressive et tolérée par les autres peuples, serait tout à fait plausible si l'on admet que les Grecs ne furent pas démographiquement une composante importante et trop visible de la population locale. Ici encore les exemples historiques des colonisations ultérieures permettent d'envisager une assimilation de la population grecque par « le haut », la composante aristocratique et guerrière se ralliant peu à peu aux nouveaux pouvoirs par des alliances matrimoniales notamment, de même qu'en Indochine française les fonctionnaires, les soldats et les petits coloniaux quittèrent les colonies tandis que des planteurs d'hévéas et certains industriels restaient sur place.

Les peuples ont longtemps gardé la mémoire d'une telle présence grecque, alors même que les destructions des conquêtes, (notamment musulmanes), ou du climat, en avaient effacé les traces. A. Burnes (1805-1841), officier écossais, polyglotte, explorateur et espion, tué lors de l'insurrection de Kaboul en 1841, rapportait qu'il était bien porté dans la région de se prétendre descendant d'Alexandre : « Marco Polo est le premier auteur qui a parlé de l'existence de cette tradition ; il nous apprend que l'émir de Badakchan faisait remonter sa généalogie aux Grecs. […] Si on croyait que les chefs de Badakchan et de Dervaz réclamaient seuls cette généalogie honorable, quelle fut ma surprise en découvrant que six autres personnages s'arrogeaient la même prérogative, et que leurs droits n'étaient pas contestés ! »[986]. L'enjeu, bien mis ici en évidence par le voyageur britannique, est la légitimation du pouvoir politique, qui dans toute la partie nord de l'Afghanistan et le Tadjikistan évoquait Alexandre comme garant de cette légitimité. S. Abašin a ainsi relevé les nombreuses occurrences de cette prétention à la filiation macédonienne, y compris dans des régions où Alexandre ne passa pas avec ses armées[987]. C'est en fait toute l'ancienne zone de la Bactriane grecque, à laquelle il faut ajouter des oasis chinoises, qui aurait évoqué cette filiation, en la légitimant quelquefois par la présentation de tombes toutes attribuées à Alexandre. S. Abašin remarque cependant que de telles légendes ne remontent guère plus haut que le Moyen Âge occidental ; à propos du culte d'Alexandre, il écrit : « Il existe, depuis longtemps déjà, deux points de vue sur l'origine de ce culte. B. N. Litvinov propose le dilemme suivant : "… il s'agit soit d'un désir qui se manifeste pratiquement partout en Asie centrale de consacrer par le nom du héros légendaire le plus d'endroits possibles, soit, peut être, des vestiges du royaume gréco-bactrien dans les recoins du Darvâz dont les souverains

[986] BURNES, 1835, p. 169-170.
[987] ABAŠIN, 2004, p.61-86.

ont hérité le nom de Bicorne ". Certains historiens acceptent que les traditions sur Iskandar reflètent des événements réels. Ayant étudié les itinéraires de l'armée d'Alexandre, ils cherchent à trouver une confirmation de son passage aux endroits où existe le culte d'Iskandar. Mais ces tentatives ont été critiquées par Bartol'd qui a remarqué à juste titre que les mentions les plus anciennes du culte d'Alexandre sont datées seulement du XIII^{e} siècle et il considère que l'expansion de ce culte a été facilitée par les versions chrétiennes et musulmanes du roman d'Alexandre »[988].

Il paraît cependant peu crédible que des populations n'ayant jamais auparavant entendu mentionner l'épopée d'Alexandre se soient soudainement et collectivement ralliées à cette référence, comme si, d'ailleurs, elles n'avaient que ce moyen pour asseoir le pouvoir du chef de tribu. Que cette légende, le terme de culte employé par l'auteur russe est un peu excessif, trouve un usage politique au tournant du XIII^{ème} siècle est une hypothèse accréditée par les indices qu'ont relevés les chercheurs russes, mais elle ne fut certainement pas inventée à cette époque. Resté dans les consciences des montagnards de l'Hindou Kouch et des régions voisines, à l'ouest comme au nord, Alexandre était alors devenu une métonymie de la présence grecque, un raccourci de l'aventure militaire, urbaine et commerciale qu'ils tentèrent pendant 250 ans. Archétype de la puissance et de l'héroïsme au point d'être transformé en mythe, au même titre qu'Héraklès[989], Alexandre survécut dans la nécessité que l'on avait d'user de son rayonnement.

Mais nous parlons ici de survivance intellectuelle et idéologique, alors qu'il est une autre survivance que la science moderne a fait émerger des éprouvettes, et qui donne à penser, avec encore bien des incertitudes, que si les Grecs disparurent politiquement et militairement, ils restèrent physiquement présents. En effet, des recherches, menées conjointement par des chercheurs anglais, grecs, américains et pakistanais, sur l'ADN de trois populations du nord Pakistan prétendant descendre des Grecs, ont établi que la distance génétique la plus faible entre les Grecs et les Pakistanais s'observait chez les Pathans[990]. Les généticiens sont tout d'abord parvenus aux mêmes conclusions que les historiens actuels au sujet des Kalash[991] : ces habitants non musulmans de l'Ouest du Pakistan, blancs de peau, polythéistes et buveurs de vin, ayant eux aussi des légendes relatives à Alexandre dans leur mythologie, ne

[988] ABAŠIN, 2004, p. 83.
[989] PALAGIA, 2012, p. 372-374, 378-379, notamment.
[990] FIRASAT, KHALIQ , MOHYUDDIN, PAPAIOANNOU, TYLER-SMITH,, UNDERHILL, AYUB, 2007, p. 121–126. Les Pathans sont mieux connus en France sous le vocable de «Pachtounes» : ils constituent l'ethnie majoritaire de l'Afghanistan, sont plus nombreux au Pakistan bien que minoritaires dans le pays au regard de la population totale. L'ensemble de l'ethnie comptabilise environ 50 millions de membres.
[991] Les Kalash furent longtemps regardés comme de possibles descendants des populations grecques.

descendent cependant pas des Grecs (l'hypothèse historique actuellement évoquée est qu'ils seraient la trace d'un isolat aryen datant de la colonisation de l'Inde antique). La proximité génétique entre les Pathans et les Grecs serait toutefois faible : « These results therefore suggest that there might have been a low degree of recent Pathan–Greek admixture » ; enfin, une recherche plus poussée des origines des haplotypes (ensemble de gènes cohabitant sur un chromosome) permit aux généticiens d'opérer des rapprochements avec les peuples des Balkans, les Grecs et plus spécifiquement les Macédoniens. Mais l'équipe de généticiens n'est guère précise dans sa localisation des Balkans, et semble donner à ce terme une acception bien large (englobant, par exemple, l'actuelle Macédoine grecque), de même qu'elle ne peut préciser quand les chromosomes locaux et ceux venus de l'ouest se sont mêlés. Citant l'empire perse, et bien sûr Alexandre, les généticiens ignorent manifestement tout de la permanence d'une présence gréco-macédonienne dans la région. La connaîtraient-ils qu'ils ne pourraient, de toute façon, qu'envisager des hypothèses : « There has been no known Greek admixture within the last few generations, but in addition to Alexander's armies, the possibility of admixture between the Greek slaves who were brought to this region by Xerxes around one hundred and fifty years before Alexander's arrival, and the local population, cannot be discounted. At that time Afghanistan and present day Pakistan were part of the Persian Empire. Nevertheless, Alexander's army of 25 000–30 000 mercenary foot soldiers from Persia and West Asia and 5000–7000 Macedonian cavalry perhaps provides a more likely explanation because of their elite status and substantial political impact on the region »[992].

Il est très difficile de fixer avec certitude le moment où les Grecs et les Macédoniens se mêlèrent aux populations locales ; cependant, la logique et les règles de la probabilité donnent à penser que les occasions d'un tel mélange furent plus nombreuses pendant 150 ans que pendant le peu d'années aux cours desquelles Alexandre séjourna dans la région. Plus probablement, la disparition progressive des Grecs, à partir du moment où ils ne purent s'identifier à un pouvoir incarné dans des rois, correspondit à un processus d'absorption par les élites, notamment les élites du pouvoir.

Ainsi les méridarques Théodoros et Kalliphon, nommés sur un reliquaire bouddhiste et de la vaisselle d'argent, furent peut-être des dignitaires au service des Kouchans ; leur titre est attesté en Syrie et en Judée, mais si J. Marshall[993] considérait que Théodoros était un membre de l'administration des Grecs, l'hypothèse la plus probable serait de le considérer comme un

[992] FIRASAT, KHALIQ , MOHYUDDIN , PAPAIOANNOU, TYLER-SMITH, UNDERHILL, AYUB, 2007, p. 125.
[993] MARSHALL, 1951, p. 40-41.

membre de l'administration kouchane, puisque le reliquaire bouddhiste sur lequel figure son nom est une offrande faite à un culte postérieur aux pouvoirs grecs en Inde ; la datation de ce reliquaire au I^er^ siècle avant J.C. est d'ailleurs faite uniquement sur des critères épigraphiques, et le titre de méridarque est une correction, donc douteuse[994]. De même, un grec nommé Philaxios mais dont le père portait un patronyme iranien (Ochus) a été découvert à Peshawar[995], et le roi Kouchan Mauès avait un fils nommé Artémidore,[996] nous présentant deux exemples d'un mélange des peuples, d'une assimilation ou d'une coexistence entre les populations de la région. Enfin, trois inscriptions publiées récemment par H. Falk et datées du II^ème^ ou I^er^ av. J.C., gravées en grec et dans les langues locales sur des vases en argent, semblent prouver que des méridarques, haut fonctionnaires indo-grecs donc, auraient effectué des offrandes à des dieux indiens[997].

L'épigraphie du Gandhara offre une juste estimation du rôle et de la place que les Grecs auraient tenue dans la région : quelques noms isolés grecs, qu'il faut comparer aux noms de donateurs d'origine iranienne, plus nombreux, et qui sont gravés lors de dédicaces ou d'inscriptions mentionnant des travaux effectués pour la collectivité[998]. La même remarque peut d'ailleurs être faite dans la région de Taxila : là encore les Grecs semblent s'être fondus dans les populations et avoir disparu rapidement, accréditant l'hypothèse que leur nombre fut bien faible en regard des populations d'origine iranienne.

Nous ferons donc nôtres ces lignes que A. Narain avait jadis écrites : « It is the story of the rise of an adventurous people to fill the vacuum created by the absence of a great power; when, in course of time, new peoples came on the scene, one had to give way to the other. The Yavanas, who were hemmed in from all sides, could not hold their own, and were doomed sooner or later to collapse. Their kingdom fell, and their proud ruling families merged with the mingled racial stocks of northwest India, until at traces of them were lost » [999].

[994] FUSSMAN, 1994, p. 26. G. Fussman doute du caractère hellénique de ce personnage. Dans la même page l'auteur se livre à une critique rapide et motivée des attributions de noms grecs à quelques dévôts : la moisson finale est plus que mince.
[995] CANALI DE ROSSI, 2004, p.193, n° 298.
[996] BARATIN, 2009, p. 37.
[997] Voir la mise au point érudite et complète de P. Bernard dans ROUGEMONT, 2012, p. 271-273.
[998] FUSSMAN, 1994, p. 33.
[999] NARAIN, 1957, p. 209.

Conclusion

Il plane constamment et de manière inéluctable, semble-t-il, sur l'ensemble des données qui nous intéressent et qui constituent la base sur laquelle nous devrions construire la vision historique nécessaire pour analyser plus clairement les phénomènes figuratifs en question, l'ombre noire du doute, parfois si épaisse qu'elle ne permet que des choix instinctifs et, donc, personnels .
BUSSAGLI M., *L'Art du Gandhara*, Paris, Livre de Poche, 1996, p. 105.

Le mirage bactrien

« Le mirage bactrien » : souvent citée, la formule d'Alfred Foucher est interprétée comme la manifestation archétypale de la déception d'un archéologue face aux aléas de la prospection. L'intuition n'est pas tout, il faut encore bénéficier d'une solide chance. A. Foucher croyait que la Bactres grecque existait, que sous les sables de l'Afghanistan gisaient d'impressionnants restes qu'il saurait mettre à jour ; et rien… Il passe alors en revue les atouts géographiques de la région, le potentiel commercial qu'elle gardait encore en 1924, et vient à douter de tout, même qu'il y eût un art bactrien. Pour finir, il avoue son dépit : « Que la Bactriane soit située aux confins des trois grandes civilisations originales de l'Asie, la gréco-perse, l'indienne et la chinoise, point de doute, et cela peut faire de loin un admirable sujet pour un mémoire académique : en fait, cela veut dire qu'elle est restée en marge de toutes trois. Du coup, notre pauvre mirage bactrien s'effiloche et se dissipe; il n'était que de le prendre à revers, en le regardant de l'Inde et non plus d'Europe. Et le plus déçu et dépité de tous devant la dispersion de ses derniers lambeaux, c'est encore celui qui vient de l'attaquer avec toutes les apparences d'un acharnement féroce, à savoir votre infortuné serviteur... » [1000].

Mais par quoi était-il causé, ce mirage bactrien ? A. Foucher en avait auparavant décrit la genèse en des termes lucides:

« Mais si cette impression est juste, comment comprendre que tant de personnes en Europe aient pu se forger à distance une idée si différente de la réalité et concevoir

[1000] FOUCHER, 1942, p. 83.

une opinion si haute de ce qu'aurait dû être à leur gré l'architecture solide et luxueusement décorée de l'antique cité ? A la vérité, du côté d'où elles regardaient, elles ne devinaient ce Bactres mystérieux qu'à travers leurs souvenirs classiques et ne pouvaient faire autrement que de projeter sur l'écran de leur imagination, à la place de son image absente, des traits inconsciemment empruntés à toutes les ruines intermédiaires, à Baalbeck et à Palmyre, à Ctésiphon et à Suze, à Pasargades et à Persépolis. Une pareille superposition de terrasses et de propylées, d'arches et de frontons, de colonnes et d'architraves finissait automatiquement par créer un tableau aussi fastueux à lui seul que tous les autres ensemble. Ce phénomène d'optique mentale pourrait nous éclairer sur la manière dont s'est tissé le voile de nos illusions, après quoi nous aurions tôt fait de conclure à un cas d'autosuggestion et même de suggestion collective; mais, je vous l'avoue, cette tentative d'explication ne me satisfait pas entièrement. Pour que le mirage bactrien, si mirage il y a, ait pu éblouir tant de bons esprits (j'en juge par l'attirance qu'exerçaient sur eux ses prestiges), il fallait qu'ils eussent de sérieuses raisons de s'y laisser prendre. Ne serait-il pas intéressant et, qui mieux est, utile à nos recherches, d'essayer de démêler l'intime mélange de vérité et de fiction dont est née cette sorte de transfiguration archéologique de Bactres ? Et, d'autre part, ne croyez-vous pas que cette mise au point serait bien nécessaire pour notre public ? Car parmi les patrons parisiens de notre entreprise, combien ont su, à votre exemple, garder leur sang-froid critique et se souvenir, comme vous me l'écriviez dans votre dernière lettre, que " quand on cherche, on n'est jamais sûr de trouver " ? Qu'est-ce qu'un mirage en effet, si ce n'est une illusion d'optique ? Troublé par des références sûres et établies, le regard reporte les catégories de son jugement sur d'autres horizons historiques, et pis encore, veut conforter ces visions par tout l'appareillage rationnel de l'érudition. De l'erreur de perspective, le savant passe à l'erreur d'interprétation, toujours avec la même bonne foi, de même qu'il ne peut se résoudre à avouer son ignorance, ses erreurs, et garde toujours l'espoir que s'il n'a rien trouvé, c'est que l'on n'est jamais sûr de trouver … mais une autre fois, qui sait ? » [1001].

À l'image de ce que décelait A. Foucher à propos de Bactres, un mélange fin de réalité et de fiction, de suggestion collective (la suggestion personnelle est, quant à elle, le risque inhérent à toute recherche) a conduit beaucoup d'historiens à se construire

[1001] FOUCHER, 1942, p. 73.

« ce mirage bactrien », en l'étendant à l'échelle cette fois-ci de la Bactriane et de ses épigones, les royaumes gréco-indiens. La formule d'A. Foucher impressionna les historiens et chercheurs ; ainsi, de retour d'un voyage d'études en Afghanistan, R. Besenval, P. Marquis et P. Bernard commencèrent leur communication par un rappel historique des fouilles menées notamment par A. Foucher, et c'est tout naturellement qu'ils intitulèrent leur communication « Du mirage bactrien aux réalités archéologiques ». Comme l'écrit R. Besenval : « L'immense désarroi d'A. Foucher devant les résultats négatifs de son exténuante campagne, dus en partie à son manque d'expérience de l'archéologie de terrain qu'il n'avait jamais pratiquée auparavant, fut exacerbé par les espérances dont il était le porteur : l'image du « mirage bactrien » dont il pensait avoir été victime à son corps défendant s'installait pour une quarantaine d'années » [1002]. A. Foucher décrivit ce mirage, le nomma, pour s'en détourner et s'en libérer ; et, au même moment, un historien anglo-saxon versait totalement dans ce rêve, au point de le rendre crédible.

Il ne s'agissait plus désormais de chercher une ville, de faire émerger en Afghanistan et au Pakistan les témoignages de l'hellénisme civilisateur, hors des terres et des peuples victimes de la guerre et de l'actuel archaïsme des consciences ; ce mirage bactrien-là était celui d'une aventure humaine furieuse, incarnée dans des dynasties guerrières, la constitution d'une quatrième entité hellénistique cohérente (l'empire gréco-bactrien) ; des guerriers menaient des raids violents en territoire indien, des rois nourrissaient des rêves de bâtisseurs et des luttes vaines contre des envahisseurs du nord. On y sent malgré tout beaucoup de romanesque.

Le principal responsable de cette nouvelle vision de la Bactriane grecque est l'auteur initial, W.W. Tarn, qui fut aussi l'introducteur de la Bactriane dans le monde de l'historiographie moderne, son inventeur moderne devrait-on écrire[1003]. La synthèse bactrienne de W.W. Tarn intervient logiquement dans le prolongement de son œuvre : la trajectoire intellectuelle et rédactionnelle de Tarn est en effet révélatrice d'une perspective constamment en expansion, d'un élargissement de sa vision du monde hellénistique : *Antigonos Gonatas*, 1913 ; *The Hellenistic Age: Aspects of Hellenistic Civilisation*, 1923 ; *Hellenistic Civilisation*, 1927; *Seleucid-Parthian Studies,* 1930 ; *Alexander the Great and the Unity of Mankind*, 1933 ; *The Greeks in Bactria & India*, 1938. Dans cette marche vers les

[1002] MARQUIS, BESENVAL, BERNARD, 2006, p. 1176.

[1003] Il est encore celui par lequel, dans le monde anglo-saxon, il faut passer pour étudier la période : c'est par la campagne d'Alexandre et les travaux de W. W. Tarn sur le conquérant Macédonien que F.L. Holt a commencé à étudier les Grecs d'Asie centrale.

confins de l'hellénisme, il fallait qu'après l'Occident W.W. Tarn traitât des Parthes, puis des Bactriens. Mais Tarn appartenait à une génération qui ne savait pas douter de ses valeurs et de ses comportements collectifs, parce qu'elle éprouvait des difficultés à envisager que d'autres civilisations aient pu en nourrir d'aussi hautes : en 1927 (je citerai la première édition française de 1936), il présente la civilisation hellénistique sous les aspects d'un véritable nouvel Âge d'or : « La conception de l'*œcoumène* ou " monde habité ", conçu comme un tout, possession commune des hommes civilisés, se fait jour… le grec peut être utilisé de Marseille jusque dans l'Inde … La nationalité disparaît à l'arrière-plan ; un langage et une éducation communes suscitent une même culture dans toutes les villes du " monde habité "… Le commerce est internationalisé… la liberté de pensée atteint un degré qu'on ne reverra plus avant les temps modernes… la morale est une question qui intéresse la science et non l'autorité… La personnalité de l'individu peut se donner libre cours » [1004]. Cette vision grandiose de l'hellénisme, diffusé de Marseille à Taxila, est rationnelle, synthétique, uniforme malgré une documentation riche et diverse. Naturellement Tarn uniformisa, synthétisa et rationnalisa la Bactriane.

De quoi dispose-t-il dans ces années 30, pour étudier les Grecs d'Asie centrale ? [1005] Des livres de Quinte Curce, Arrien, Mégasthènes, de quelques textes épars de Strabon, Justin, Plutarque … tous les historiens qui travaillent sur ce domaine les connaissent bien, ce sont ceux qu'ils utilisent encore. Taxila a été fouillée par les archéologues anglais, Begram commence à peine à livrer quelques trouvailles, mais le trésor est encore à venir [1006]; pratiquement rien à Kandahar, pas de découverte d'Aï Khanoum, bien sûr, puisqu'il faut attendre les années 60 ; W.W. Tarn ne connaît pas les travaux des archéologues soviétiques, ni les travaux sur l'irrigation … En somme, il ne dispose principalement que de monnaies réparties en catalogues[1007] et des sources littéraires grecques et latines auxquelles il joint quelques références à des récits de voyageurs chinois. En 1951, il intègre les travaux de savants de première importance, M. Rostovtzeff et E. Bikerman, mais leurs travaux portent sur les Séleucides ou le monde hellénistique dans son ensemble[1008].

[1004] TARN, 1936, p. 9.
[1005] Une analyse historiographique plus précise serait intéressante : elle consisterait à évaluer et comparer les différences qui existent entre la première étude de W.W. Tarn sur la Bactriane, publiée en 1902 « Notes on Hellenism in Bactria and India », p. 268-293, et *The Greeks in Bactria and India*.
[1006] W. W. Tarn, dans l'édition de 1951, ne cite pas les découvertes de Begram effectuées à partir de 1937.
[1007] Notamment les catalogues numismatiques de R.B. Whitehead, qui datent de 1923 ; voir TARN, 1938 (rééd. 1951) p. XVII.
[1008] TARN, 1938 (rééd. 1951), p. 521-542.

Et de si peu, il fait une synthèse brillante et si crédible qu'elle marque, hélas, trop durablement les esprits, au point que pendant longtemps la première démarche d'un historien sera de lire l'ouvrage de Tarn, suivi de celui de son réfutateur, et donc de son féal, A. K. Narain. Dans cette histoire très tributaire des auteurs ayant traité de la vie d'Alexandre, l'accent est d'autant plus volontiers mis sur le roi que la source principale d'informations est la numismatique, et donc la personne du roi. L'univers bactrien qui se dessine est tragique, fait de conflits permanents, de trahisons, de chevauchées à travers la plaine gangétique ou les gorges afghanes et pakistanaises. Le lecteur ne connaît pas le nombre des soldats grecs, mais il les devine nombreux, comme ceux d'Alexandre[1009]. A. Foucher doutait de la Bactriane, du courage des cavaliers grecs (il va jusqu'à écrire, dans un moment de dépit intense, que leurs chevaux valaient mieux qu'eux)[1010], Tarn ne doute pas de la puissance des Grecs de Bactriane, ni de leur importance civilisatrice pour la région.

Ainsi se met en place la syntaxe des études gréco-bactriennes, et pour longtemps : elle est centrée sur les rois[1011], la monnaie, la linéarité d'une aventure humaine impeccablement et inexorablement tragique : vie et mort du monde grec d'Asie centrale. Cette histoire est un récit, mais qui pour les moyens de son déroulement élimine les problèmes ou les questionnements qu'elle ne saurait traiter. Partant d'une vision synthétique de la période, (car quand il écrit son livre, il est en possession d'une connaissance remarquable des sources disponibles à son époque), W.W. Tarn choisit les conclusions qui correspondent à ses convictions : l'histoire grecque en Asie centrale est l'histoire d'une entité structurée, centralisée, organisée, entre les mains d'une aristocratie répartie en quatre dynasties (Diodote, Euthydème, Eucratide, Ménandre), dont tous les protagonistes seraient apparentés, et reliés aux Séleucides par des alliances matrimoniales : Eucratide est petit-fils de Séleucos, par exemple, ce que rien ne prouve ni n'infirme…[1012]. L'auteur réussit cependant un tel tour de

[1009] Déjà TARN, 1902, p. 291 : « The considerable conquests made by the Bactrians must, however, in such a state, presuppose considerable wealth, even if carried out altogether by troops of the state, and not, as is probable when the analogy of any other Hellenistic kingdom be considered, by mercenaries, possibly including nomads».

[1010] FOUCHER, 1942, p. 78.

[1011] Sur les 9 chapitres de son livre, 7 commencent par le nom d'un roi.

[1012] O. Guillaume résume justement, bien que son propos soit volontairement polémique, la démarche des historiens (dont Tarn et Narain sont de grands représentants) qu'il a opposée auparavant à celle des scientifiques : « L'historien, nous l'avons vu, ne se soucie guère des problèmes de vérification. Par exemple, à propos de la surfrappe, s'il connaît les deux hypothèses (signe de conquête ou signe pénurie de métal), il en choisit une et la tient pour une vérité assurée dont il déduit des conclusions qu'il considère comme vraies dans la suite de la reconstruction. Parfois même, il alterne au fil de sa reconstruction, retenant tantôt l'une, tantôt l'autre de ces hypothèses sans justification aucune (même attitude en ce qui concerne les hypothèses dynastiques, locales ou événementielles avancées pour l'interprétation des motifs au revers des monnaies ;

force qu'il est difficile de s'abstraire de son travail, puisqu'il présente un schéma linéaire cohérent, rendu crédible par le fait que nous en connaissons le début et que nous en connaissons, sinon la datation finale, du moins l'issue.

Son rêve, si on l'accepte de le poursuivre et de le détailler, est celui d'une région qui formerait la quatrième zone d'hellénisme de l'Antiquité (après l'Europe antigonide, la Syrie séleucide et l'Égypte lagide) ; des Indiens, tels Sôphytos, parleraient et écriraient le grec au point de produire une des plus longues épigrammes funéraires que l'Antiquité ait transmise ; l'attraction de la civilisation et de la culture serait si grande qu'on oublierait que d'autres cultures y furent représentées, que la population grecque s'est quasi volatilisée, du moins en Bactriane, à partir du II^{ème} siècle av. J.C., et surtout que l'architecture, la logique d'une situation régionale enclavée après que les Parthes se furent interposés à l'ouest, nous donnent à supposer que les Grecs furent minoritaires. La Bactriane grecque s'érigerait ici en grande puissance, au point qu'A. Toynbee, dans sa synthèse de l'histoire des civilisations, la présente comme l'égale des forces destructrices qui ont renversé les empires chacun leur tour : « …et cet empire achéménide, à son tour, a été détruit par des Barbares macédoniens de langue grecque, déjà soumis à l'influence de l'hellénisme avant les campagnes victorieuses d'Alexandre le Grand. L'Empire maurya, cent cinquante ans plus tard, a subi le même destin aux mains d'un successeur hellénique de l'Empire achéménide en Bactriane » [1013]. Et comme tout conquérant, les Grecs auraient par la suite irrigué de leur culture, à partir de « la plaque tournante » de l'Oxus-Iaxarte, toute la région, se répandant en Inde, et permettant la formation d'un « agrégat culturel » gréco-indien dont le bouddhisme septentrional aurait émergé[1014].

Cependant … les mêmes auteurs, prompts à s'enthousiasmer en évoquant l'attraction exercée par l'hellénisme, ne rechignent pas à admettre qu'un roi, Ménandre I^{er}, se soit converti au bouddhisme. Ne revenons pas en détail sur les arguments qui ne plaident pas pour cette conversion (pas de preuve d'une présence du bouddhisme avant l'ère kouchane, une seule monnaie pouvant être interprétée autrement que selon un point de vue religieux, le seul nom de Milinda dans un texte écrit plusieurs siècles plus tard etc.), il faut aussi s'interroger sur les implications générées par une conversion. Le concours des sciences sociales est particulièrement précieux en ce domaine, et les travaux sont abondants qui couvrent tous les

même attitude également en ce qui concerne les hypothèses avancées à partir de la provenance des monnaies etc.). », GUILLAUME, 1987, p. 96.

[1013] TOYNBEE, 1975, p. 279. Rappelons que dans la terminologie d'A.Toynbee l'empire maurya appartient aux États universels, ce qui donne une idée de l'exploit supposé des Grecs d'Asie. Historiquement, l'empire maurya s'est effondré seul.

[1014] TOYNBEE, 1975, p. 412.

champs des possibles en la matière (conversion, reconversion, perte de religion…)[1015]. La lecture des travaux de D. Hervieu-Léger, par exemple, permet d'expliciter le rapport social et cognitif que toute personne entretient à travers une religion : selon elle, l'identification (car c'est d'identité qu'il s'agit) à une religion combine une dimension communautaire identitaire, une dimension éthique régulatrice des rapports entretenus au sein de la communauté, une dimension culturelle et symbolique renvoyant à des codes intellectuels communs, une dimension émotionnelle ou sentimentale[1016]. En d'autres termes, choisir une religion n'est pas chose aisée, pas plus que l'accepter consciemment, encore moins en changer par une conversion. Voilà d'ailleurs la raison pour laquelle la conversion des peuples est souvent le résultat d'une incitation qui, en d'autres occasions, prend les allures d'une imposition, à l'image de ce qui s'est produit avec le bouddhisme commençant qui s'est si souvent appuyé sur les puissances temporelles, les rois pour être bref. En somme, Ménandre n'avait pas besoin stratégiquement ou politiquement de se convertir ; s'il l'avait fait, cela aurait été le résultat d'un processus individuel dont nous aurions vu les conséquences car, comme tous les souverains de son époque et des premiers temps du bouddhisme, il aurait eu à cœur de voir ses sujets se convertir aussi[1017].

Les historiens s'interrogent rarement sur les raisons pour lesquelles les Grecs d'Occident ont peu écrit sur les Grecs de l'Orient lointain. Quelques-uns, parfois, tentent d'avancer une explication, il est vrai difficile : C. Rapin[1018] suggère ainsi que les Grecs de Méditerranée auraient pu manquer d'informations sur leurs congénères d'Asie, ou qu'ils se seraient simplement (mais pour quelles raisons ?) désintéressés de leur sort, sans doute parce que les échanges avec le monde méditerranéen auraient été rares. Or, comme nous l'avons montré plus haut, ces échanges ne furent pas insignifiants, ni à l'époque gréco-bactrienne (la céramologie, les documents écrits, l'épigraphie le prouvent) ni plus tard quand les verres d'Alexandrie parvenaient dans les contrées kouchanes. Faut-il évoquer la poursuite du « vide documentaire achéméno-bactrien » qui frapperait, telle une malédiction, les Grecs successeurs des Perses dans la région ? P. Briant constate que la Bactriane perse souffre d'un manque de documents écrits, et ne peut être connue que par l'archéologie. Pourtant, la Bactriane achéménide, comme les zones grecques plus tard, était sans doute une contrée d'archivage, suivant les habitudes de l'empire perse ; beaucoup d'informations étaient diffusées oralement

[1015] FABRE, 1999 ; BRANDT, FOURNIER, 2009.
[1016] HERVIEU-LEGER, 1999.
[1017] Que ne l'a-t-il fait ! Nous pourrions aujourd'hui connaître plus précisément les limites de son royaume.
[1018] RAPIN, 1992b, p. 299.

et nous sont perdues à tout jamais, mais d'autres furent transcrites, que le climat et les guerres ont fait disparaître. P. Briant rappelle que les sources écrites sur la Bactriane sont grecques et souffrent donc d'hellénocentrisme ; or la Bactriane est excentrée dans la vision qu'ont les Grecs du monde, même dans un roman tardif comme *Chairas et Callirhoè*, où l'Euphrate est une frontière linguistique, la Bactriane une zone où l'on ne parle plus grec. Les Grecs ne comprenaient pas l'espace asiatique dans sa vastitude voire son infini, et la panique qui s'était emparée des soldats d'Alexandre selon Diodore de Sicile [1019] était traditionnelle, culturelle, tandis qu'*a contrario* les Perses ne percevaient pas de différence, en termes de facilité d'accès, entre Suse et Bactres : les distances, sur les routes de l'empire, étaient mesurées et connues, d'Éphèse à Bactres. Le désintérêt des historiens grecs et de leurs successeurs romains serait culturel, une sorte de préjugé historique qui courrait de l'époque classique à l'empire romain, d'Hérodote à Justin.

A moins que pour des Grecs, la Bactriane et plus encore l'Inde sous domination grecque, n'aient été que des zones perçues étrangères par manque d'hellénophones, et surtout d'Hellènes. Son statut aurait peut-être été, dans cette perspective, celui d'une zone périphérique et négligeable, car seules des données militaires jugées signifiantes et importantes parvenaient jusqu'aux historiens grecs et leur semblaient dignes d'être retenues. L'histoire de la région fut en effet toujours conçue comme militaire, et les informations d'un autre ordre ne devaient pas présenter d'intérêt : aussi n'avons-nous pas de descriptions géographiques de l'Asie centrale ou même pittoresques, et P. Briant signale à juste titre que l'Oxus n'est décrit par Arrien[1020] qu'à l'occasion de la traversée par l'armée d'Alexandre. L'Asie centrale, où l'on aurait parlé si peu grec, en dehors des villes, où si peu de Grecs natifs auraient vécu, pouvait-elle être perçue comme grecque ? Et cela d'autant plus que les enjeux militaires et stratégiques auraient été peu significatifs aux yeux des habitants de l'Occident méditerranéen ? Il faut envisager cette hypothèse.

Enfin, l'épigraphie et l'archéologie (au nord de la Bactriane et en Sogdiane surtout) réussirent à faire sortir la région, un peu du moins, du voile des hypothèses ou des reconstructions auto-justifiées ; ces peuples ont désormais des villes, des temples ou des établissements militaires, des continuités de peuplement commencent à apparaître. Mais la tentation est grande parfois, devant la confusion et les querelles d'interprétation auxquelles se livrent les numismates, devant le peu d'informations dont tous disposent en définitive, devant la réalité qui semble si peu correspondre aux mirages bactriens, de se livrer au découragement

[1019] DIODORE, XIV. 20.
[1020] ARRIEN, III. 29.2.4.

ou de « renverser la table » et de choisir le parti pris antique qui consista à ne pas se préoccuper des Grecs perdus en Asie : « … the chronology and history of the Graeco-Bactrians and Indo-Greeks is still utterly confused. The reconstructions by different authors diverge widely and are mutually incompatible to such an extent that it looks as if they relate to different historical events. Of some forty two Graeco-Bactrian and Indo-Greek kings known, only eight are found in ancient texts and inscriptions, the others only in coin legends, so that historical reconstructions for the most part depend on the largely subjective interpretation of numismatic evidence »[1021]. Brutal et trop radical retour à la réalité, après la dissipation du mirage.

Qu'est-ce qu'un roi grec en Asie centrale ?

Personne n'a, dans l'Antiquité, trouvé nécessaire de fournir une définition de ce qui paraissait évident aux contemporains des III^{ème}, II^{ème} et I^{er} siècles av. J.C. Aussi faut-il décentrer notre intérêt vers une analyse de l'activité de ces rois pour découvrir que leur gouvernance fut plus complexe que l'aventure politique et militaire à laquelle les historiens l'ont parfois réduite.

Les guerres, qui occupent l'espace historiographique antique les concernant, les menèrent dans un vaste espace compris entre le Turkménistan, l'Ouzbékistan, le Tadjikistan, l'Afghanistan, le Pakistan et même l'Inde actuels. Sur ces espaces, qu'ils envahirent, occupèrent ou pillèrent à des dates souvent imprécises (rappelons ici que beaucoup d'hypothèses avancées par les numismates pour hiérarchiser ces souverains et les installer dans une trame historique ne sont que des hypothèses et gagneraient à être présentées au conditionnel), l'archéologie trouve leurs traces ; des traces parfois succinctes, limitées à quelques monnaies éparses ou regroupées dans des trésors au milieu d'autres monnaies, parfois plus imposantes quand des établissements humains sont mis à jour. Ces deux siècles et demi virent donc l'Asie centrale traversée et irriguée en tous sens par la présence grecque, qui de commerçante auparavant, à Kandahar et Taxila, devenait aussi militaire et administrative.

L'absence d'une épigraphie administrative comparable à celle laissée par les Lagides ou les Séleucides ne doit en effet pas nous conduire à négliger ou oublier l'activité gestionnaire des souverains grecs d'Asie centrale. Ils s'emparèrent de territoires où les pouvoirs achéménides à l'ouest, mauryas à l'est, avaient installé des structures civiles et

[1021] SELDESLACHTS, 2004, p. 249-250.

militaires (les deux étant liés dans la personne du gouverneur) hiérarchisés et efficaces. Ces territoires étaient protégés par unes série de sites fortifiés (ouvrages achéménides pour la plupart, ou nouvellement créés comme à Termez pour certains) eux-mêmes hiérarchisés, de la capitale provinciale installée dans un glacis défensif comme Bactres, à la bourgade entourée d'un mur de terre. Les quelques restes épigraphiques d'Aï Khanoum autorisent à penser que, à l'image de l'administration achéménide que nous commençons depuis peu à mieux connaître dans la région, une administration grecque pointilleuse et soigneuse était à l'œuvre.

En assumant volontairement cet héritage militaire et civil, les Grecs s'assuraient ainsi sinon la fidélité, du moins le ralliement des peuples autochtones dont la fidélité à l'empire avait été indéniable, favorisée il est vrai par la proximité religieuse du zoroastrisme.

La richesse[1022] que tous les historiens de l'Antiquité s'accordèrent à associer aux territoires grecs d'Asie ne souffrit pas des conflits entre souverains ou généraux locaux, ou des conflits avec les peuples voisins. Si quelques-uns de ces conflits sont avérés (les guerres menées par Euthydème, Démétrios, Eucratide, Ménandre), que savons-nous de sûr des autres, envisagés le plus souvent par hypothèses ? Néanmoins le roi se fit constamment représenter en armes ; l'esthétique monétaire est marquée par le fait guerrier, sans que nous puissions cependant savoir, faute de recoupements historiques sûrs, s'il s'agissait d'un *topos* représentatif ou d'une réalité pratique. Mais les marchandises circulaient, les voies de communications (dont l'efficacité était réelle dans la région comme le montrent les systèmes routiers indiens et perses) furent préservées, l'irrigation fut maintenue et développée, notamment dans la plaine d'Aï Khanoum. Le souverain n'était donc pas qu'un guerrier, sans que l'on puisse affirmer si sa préoccupation du bien public dépassait le seul souci d'une bonne gestion raisonnable, garantie des bonnes rentrées fiscales.

Il existe de fortes présomptions d'un culte royal, tout au moins en Bactriane. Peut-être ce culte s'affaiblit-il quand le pouvoir grec, franchissant l'Hindou Kouch, gagna vers l'Est et le Sud, faute de population hellénophone en nombre suffisant susceptible de le poursuivre. Mais au Nord, l'expression royale du pouvoir est comparable à celle qu'offrait le monde séleucide. Dans ces territoires que les Achéménides contribuèrent à helléniser par des

[1022] STAVISKIJ, 1986, p. 103-111 discute la formule de « la Bactriane aux mille villes » et dénombre 40 établissements urbains dans la Bactriane kouchane, loin du chiffre de mille dont l'exagération serait un effet stylistique soulignant la fertilité de la région. Le livre de B. Staviskij est un ouvrage important, d'une grande richesse d'érudition et qui traite de la Bactriane sous les Kouchans, mais aussi dans une continuité historique qui inclut les Grecs. P. Bernard lui a rendu hommage : « Ancré autour de la Bactriane, ce livre constitue un véritable manuel des études kushanes pour toute l'Asie centrale. Il faut remercier l'auteur d'avoir pu rassembler une documentation considérable, souvent dispersée dans maintes publications locales introuvables en dehors du l'URSS, d'en avoir offert une présentation claire et ordonnée et de n'avoir jamais hésité à exercer sa réflexion personnelle en jugeant des problèmes avec bon sens, mesure et nuance. », BERNARD, 1979, p. 256.

transferts de populations, les souverains n'eurent qu'à être eux-mêmes, avec sans doute suffisamment d'habileté pour que les populations locales ne fussent pas rejetées. Le prestige de l'épopée macédonienne, rappelée fréquemment sur les monnaies (par l'emploi de la *kausia*, de la dépouille d'éléphant), le prestige aussi du grec, véhicule international du commerce et instrument de propagation du savoir, assuraient aux Grecs un avantage que, dès les Séleucides, ils voulurent concrétiser par des réalisations de prestige comme Aï Khanoum. Cité posée comme un guet devant le nord vaste et profond, cité-vitrine aussi puisque conçue comme un relais civilisateur, Aï Khanoum fut, sinon toujours une capitale, du moins une ville royale sous le règne d'Eucratide, avant que ne s'arrêtent brutalement les travaux d'embellissement commandés par ce souverain.

Mais on n'aurait tort de ne concevoir la présence grecque en Asie centrale que comme le récit d'une décadence. Un siècle et demi s'écoule encore entre la perte d'Aï Khanoum et la disparition des traces grecques dans la région. Le choc de cette perte trouble a posteriori nos perspectives et nous conduit à minimiser la présence grecque en Inde. Les permanences esthétiques et religieuses dans la représentation des rois et des divinités gravées sur les monnaies signifient que les Grecs persévérèrent à rester eux-mêmes. Les populations de la Bactriane ne furent probablement pas massacrées, l'archéologie affirme en effet qu'à Termez comme Aï Khanoum aussi la subversion par le nombre fut un mode opératoire de conquête plus probable que l'attaque frontale massive. Cependant, nous n'avons aucune certitude, et en sommes réduits aux hypothèses. Les Grecs partirent peut-être vers le Sud, mais connurent-ils un exode massif ? Nous n'en savons rien. Cependant ils maintinrent leur présence dans des territoires acquis quelques dizaines d'années avant la perte de la Bactriane.

Il est dommage que nous n'ayons pas, à cet instant de leur vie collective, en zone indienne, d'autres informations que numismatiques. Les Grecs avaient su prouver leur capacité d'adaptation, reprenant l'héritage achéménide qu'ils faisaient fructifier ; désormais, ils prenaient la mesure des nécessités de leur survie en Inde : minoritaires, dans une culture aussi puissante que la leur mais très différente, ils essayèrent dès le début de trouver un *modus vivendi* en même temps qu'ils se présentaient aux populations locales, par le bilinguisme des légendes monétaires.

Cette dernière audacieuse innovation ne remit pas en cause leur hellénisme. Bien au contraire : le soin que prirent certains des derniers souverains à faire graver leurs monnaies, suivant les critères esthétiques habituels, pourraient prouver qu'ils étaient conscients du danger de disparaître.

Une telle continuité de présence ne peut s'expliquer à notre avis qu'en fonction de certaines nécessités acceptées ou voulues:

- La dispersion des pouvoirs locaux, loin d'affaiblir les chances de survie des Grecs, assura les conditions de leur présence, éclatée géographiquement puis résiduelle. L'ancienne conception historique, qui voyait en l'Asie centrale un empire constitué, fort et hiérarchisé, n'était envisageable que si l'on admettait l'idée d'une extinction progressive de la présence grecque, ou de son ralliement aux nouveaux conquérants (Parthes à l'Ouest, Yuézhi au Nord). Ce n'est pas à exclure, mais ne correspond pas à l'affirmation constante de leur particularisme culturel, autant qu'il leur fut possible de le faire. Et l'on comprend mal, de toute façon, une telle permanence de la présence grecque, durant un siècle et demi après la perte de la Bactriane, alors que de nombreux indices donnent à penser que les Grecs furent très minoritaires en nombre, même en Bactriane durant l'existence de ce royaume.
- La compréhension des peuples environnants, avec lesquels ils échangèrent au point de connaître leurs cultes, de les partager, de leur laisser éventuellement la prééminence comme à Aï Khanoum.
- Enfin, ces Grecs surent rendre leur présence utile ou même indispensable : longtemps après leur perte de pouvoir, les nouveaux maîtres Kouchans utilisèrent l'alphabet grec, copièrent les monnaies ; sans doute n'est-ce pas extrapoler que d'imaginer une administration fonctionnant dès lors suivant des habitudes héritées des Grecs. Les souverains grecs, sans en avoir probablement le dessein, représentaient une forme de modernité qui dut contribuer à leur maintien dans la région.

Habiles politiques, efficaces gestionnaires, pragmatiques donc, quel visage eurent ces rois ? Les constances iconographiques de leur représentation laisse deviner des visages composés avec la volonté d'exprimer pouvoir, force et même violence. Certains critères de la physiognomonie antique furent convoqués (puissant cou taurin, cheveux léonins, menton volontaire, nez affirmé) pour que le roi apparût dans un appareil de puissance immédiatement perceptible, sans même que l'on ait besoin de lire les légendes monétaires.

Ainsi, l'idéologie royale grecque, dans les deux temps de la présence grecque, s'exprima suivant des constantes qui oscillèrent entre les deux pôles de la force et de l'habileté, sans que fussent oubliés les peuples locaux (ou du moins leur composante urbaine).

Qu'est-ce qu'un royaume grec d'Asie centrale ?

Peut-on finalement définir ce qu'est un royaume grec d'Asie centrale et décrire son fonctionnement administratif. « La structure administrative du royaume séleucide est très mal connue[1023]. » Cette phrase de L. Capdetrey s'applique encore plus à l'Asie centrale. Nous avons tenté d'expliquer comment aurait pu fonctionner l'administration des rois grecs, comment leurs royaumes prospérèrent sur la base de ce que nous savons des autres administrations, et de quelques bribes d'information. Cependant, il faut reconnaître notre incapacité à envisager des développements plus précis.

De même, la définition du royaume n'est pas sans poser de graves difficultés. Nous avons évoqué avec prudence la probabilité de corégences ; certains numismates sautent le pas, imaginant des satrapies ou des dyarchies, constituant ses structures de gouvernement qui ne sont pas impossibles, mais que rien ne vient confirmer, sinon des hypothèses interprétatives sur quelques monnaies[1024].

Reprenons chronologiquement les données du problème. L'Asie centrale grecque fut d'abord une terre perse, appartenant à ce que l'on a coutume de nommer « les hautes satrapies ». Selon Appien, il y aurait eu 72 satrapies, chiffre qui fut l'objet d'une querelle d'historiens et qui est aujourd'hui remis en cause fortement[1025]. Le mot « satrapie » est utilisé par les Grecs pour désigner les circonscriptions administratives achéménides, mais il ne semble pas qu'il ait eu une valeur territoriale précise[1026]. Les définitions sont compliquées du fait que nous employons les termes que les Grecs (notamment Hérodote) ont conceptualisés, suivant leurs références habituelles à des États territorialement et politiquement, alors que le royaume achéménide avait plutôt pour coutume d'appuyer son pouvoir sur un système d'allégeance prêtée par les populations locales[1027]. Ainsi s'explique une certaine fluctuation territoriale, notamment pour la partie supérieure et orientale de l'empire, mais qui correspondait aussi aux structures communautaires de populations parfois nomades et soucieuses de préserver une part d'autonomie.

[1023] CAPDETREY, 2007, p. 229.
[1024] WIDEMANN, 2009, p. 228-229.
[1025] Sur ce point et le débat autour du nombre de satrapies, voir CAPDETREY, 2007, p. 225-226.
[1026] Voir sur ce point BRIANT, 1996, p. 403-406, où l'auteur explique que l'on ne sait pas comment étaient regroupés les peuples dans les satrapies et comment Darius délimita, pour des raisons pratiques (le paiement du tribut), les circonscriptions.
[1027] BARATIN, 2009, p. 181.

Les souverains séleucides reprirent à leur compte les satrapies antérieures, mais avec cette nuance que l'on ne peut affirmer quelles formes administratives prenaient ces satrapies, ni quelles étaient précisément les prérogatives des officiers ou des fonctionnaires les dirigeant. L. Capdetrey résume ainsi le sens dans lequel il faut entendre le terme appliqué au monde séleucide : « La notion de réseau satrapique est très commode pour se représenter la structure administrative royale. Elle renvoie de toute évidence à une réalité, celle de provinces tenues et encadrées par des gouverneurs qui étaient, ou devaient être, les fidèles relais de l'autorité royale. Cette expression constitue pourtant un abus de langage si elle laisse entendre que les rois séleucides parvinrent à soumettre l'ensemble du territoire royal, dans toute sa diversité, à une grille rationnelle et uniforme de la même façon que la Constituante partagea la France révolutionnaire en départements »[1028].

Ce « réseau satrapique » était en outre souple et adaptable, capable de s'accommoder des nécessités locales de contrôle des territoires, suivant les ethnies, les particularismes, au gré aussi des conquêtes et des pertes territoriales. Ce qui caractérise la façon dont le pouvoir séleucide a considéré l'Asie centrale est l'imprécision des termes, qui renvoie certainement à l'instabilité territoriale de ces contrées, ainsi qu'à leur éloignement des centres principaux de décision. « Il semble que la notion de Hautes Satrapies fut investie d'un sens général et idéologique pour signifier, du point de vue des Gréco-Macédoniens, l'ensemble des régions situées à l'Est de la Syrie »[1029]. En somme, le territoire séleucide connaissait trois grandes divisions régionales : l'Asie Mineure occidentale, les Hautes Satrapies, la région syro-mésopotamienne[1030], ensembles qui s'inséraient dans ce que l'on nomme, faute de mieux, des « satrapies ».

Quels enseignements retenir pour les royaumes grecs d'Asie centrale, héritiers à la fois des Perses et des Gréco-Macédoniens ? La prudence, tout d'abord, au sujet de divisions administratives qui sont parfois revendiquées pour cet univers mouvant que constituaient les royaumes grecs d'Asie. La prudence même pour le terme générique de « royaumes » que l'on emploie, faute de mieux, de façon peut-être excessive. Mais le caractère incertain des contours administratifs et territoriaux fut sans doute encore renforcé dans ces contrées d'Asie centrale soumises à des conquêtes et à des guerres dont nous ignorons tout pour la plupart d'entre elles. Les rois dont nous déchiffrons les noms sur les monnaies, à l'exception de

[1028] CAPDETREY, 2007, p. 231.
[1029] CAPDETREY, 2007, p. 267.
[1030] CAPDETREY, 2007, p. 274.

Diodote I^{er}, Euthydème I^{er}, Démétrios I^{er}, Ménandre I^{er}, Eucratide I^{er}, furent des rois, des rois associés, des usurpateurs, des roitelets confinés à des vallées dont ils avaient pris le pouvoir ? Le manque d'informations doit conduire à la prudence.

De nouvelles perspectives ?

Une étude un peu synthétique sur l'Asie centrale grecque se heurte à des difficultés historiographiques importantes : la bibliographie est en effet considérable, pour ne pas écrire démesurée, en proportion inverse du peu de sources dont nous disposons. Se déplacer dans les descriptions, les hypothèses et les analyses éparses, sans même parler de les synthétiser, réclame une constance et une organisation intellectuelle qui mobilisent l'esprit au point de parfois l'empêcher de se consacrer à l'objet principal de l'étude. On pardonnera donc à l'auteur de ces lignes d'énoncer quelques souhaits, qui ne sont pas autre chose que l'expression des besoins qu'il rencontra au cours de son travail.

Le premier besoin serait celui d'une réorientation des études, qui consisterait en un retour à la primauté de l'archéologie, à un retour au terrain. Trop longtemps la numismatique fut convoquée à ses dépens, utilisée excessivement car comme seule source d'informations. Mais que saurions-nous de l'Égypte lagide si nous ne pouvions compter que sur les monnaies ? Poser la question paraît même incongru, tant la réponse est évidente.

La présence des Grecs serait ainsi remise en perspective, car la primauté des images monétaires conduit à biographier l'histoire de l'Asie grecque en la centrant sur les rois, ainsi qu'à surévaluer le nombre des Grecs et des Hellénisés au détriment des autres peuples qui, eux, n'ont pas d'image. Il me fallut ainsi un long temps avant de pouvoir conclure à la surestimation de cette présence démographique grecque en Asie. Heureusement, certains savants numismates savent faire preuve de prudence, tel O. Bopearachchi qui tente toujours de confronter ses analyses aux observations faites par les archéologues et n'hésite pas à montrer ses doutes, ses incertitudes.

Où sont les Bactriens ? Les Sogdiens ? Réflexion que fit un jour le chercheur russe E.V. Rtvéladzé à P. Bernard[1031] qui, aux dires de F. Grenet, resta sans voix. Nul n'avait encore sans doute songé à les chercher, comme le font désormais H.P. Francfort[1032] et F. Grenet. Pourtant, les Bactriens, les Sogdiens, les Iraniens de diverses origines et les Indiens furent

[1031] Anecdote rapportée dans le cours du Collège de France donné le 19 décembre 2013. P. Bernard venait de conclure une conférence tenue au musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg.
[1032] FRANCFORT, 2013.

probablement les plus importants en nombre parmi les habitants de cette région, ceux sans qui cette aventure grecque n'aurait pu se dérouler.

Le rôle de la présence perse en Asie centrale grecque doit être réévalué ; les historiens de la Bactriane et de l'Inde grecque pénètrent dans cette zone de recherche par l'entrée macédonienne, ce qui ne manque pas de logique, mais génère aussitôt une erreur de perspective dont il est malaisé de se déprendre. La meilleure façon d'aborder ces terres partiellement grecques serait de commencer par comprendre combien la civilisation perse marqua de son empreinte toute la région. Les remarques, déjà anciennes il est vrai, de M. Wheeler sur les répercussions de l'installation du pouvoir perse en Inde sont encore vraies. Quand les Perses conquièrent l'Inde au VI^{ème} siècle av. J.C., ils répandent leur mode d'administration, leur monnaie, leurs idées et contribuent à diffuser le zoroastrisme né en Bactriane, ils créent ou développent de grands centres urbains (Bactres, Taxila), offrent des modèles architecturaux civils ou militaires (jusqu'à Pataliputra, la capitale d'Aśoka, dans le lointain Bihar actuel), des modèles artistiques, un alphabet[1033]. Souvent, on découvre avec surprise combien les Grecs n'avaient fait que mettre leurs pas dans ceux des Perses, assurant ainsi à ces régions une continuité historique et économique qu'apparemment la culture nomade des successeurs des Grecs eut plus de mal à maîtriser, du moins dans le premier temps de son arrivée[1034].

De manière opposée, il m'a peu à peu semblé que l'Inde proprement dite, en tout cas celle du Nord, n'avait eu que de modestes rapports avec les terres d'Asie dominées par les Grecs. Faut-il s'en étonner, d'ailleurs ? Que pouvaient donc faire les empereurs ou rois de l'Inde gangétique de ces *yavanas* barbares ? Il est certain que des conflits éclatèrent, sans prendre en compte ceux qui opposèrent Alexandre et les Séleucides aux Mauryas, ne serait-ce que pour la possession du Sud afghan et du Nord pakistanais ; mais les deux mondes, à la différence de ce qui se produisit au Sud de l'Inde à l'occasion des échanges commerciaux pacifiques, donnent plutôt l'image d'un face à face, les territoires afghans et pakistanais actuels jouant d'ailleurs souvent le rôle de zones intermédiaires tampons comme le font les champs inondables, l'eau étant ici remplacée par les peuples guerriers qui réussissaient à franchir la Khyber Pass, au nord de l'Afghanistan. J'ai cherché longtemps, non pas les moyens de réanimer la vieille querelle historiographique portant sur l'influence que la Grèce

[1033] WHEELER, 1959, p. 170-173.

[1034] Le fait que les envahisseurs nomades aient copié les émissions monétaires d'Hélioclès puis d'Eucratide peut-être interprété comme une mesure prise dans l'urgence, et aussi une forme d'incapacité à émettre suivant des critères esthétiques et monétaires propres ; voir STAVISKIJ, 1986, p. 129-138.

aurait exercé sur l'Inde[1035], mais à déterminer si l'Inde « conquit son fier conquérant ». Le commerce, comme en attestent les trouvailles de Begram ou les gemmes de Bactriane par exemple, exista certainement, mais les échanges intellectuels et religieux paraissent bien superficiels, essentiellement techniques[1036]. Ainsi, le Bouddhisme qui s'installait partout à l'Est de l'Indus, et commençait son implantation au Gandhara, n'a joué qu'un rôle minime dans les zones gréco-bactriennes et indo-grecques. Que n'a-t-on pas écrit cependant, jadis, au sujet d'une influence qu'auraient exercée les Grecs sur la doctrine bouddhique ? S. Batchelor, ordonné moine successivement dans trois traditions, tibétaine, théravadine et zen coréenne, prône désormais l'instauration d'un bouddhisme moderne laïc, libéré de la superstition ou du poids des traditions locales ; il a donc tout intérêt à prouver que le Bouddha historique était un homme simple, un philosophe formé à l'université de Taxila. Taxila était au VI^{ème} et au V^{ème} siècle av. J.C. le grand centre urbain et universitaire de l'Inde de l'Ouest, la grande ville indienne de l'empire achéménide ; distante d'environ 1600 km de Patna, 1200 de Kapillavastu, il fallait à l'époque entre deux et trois mois pour effectuer le voyage, au printemps. Néanmoins, après une recherche attentive dans les suttas en pali, S. Batchelor reconnaît que rien ne permet de conclure à un séjour de Siddhattha Gotama à Taxila, les rares passages permettant de l'envisager, avec force imagination et extrapolations, étant d'ailleurs de possibles ajouts très postérieurs aux premiers temps du bouddhisme[1037].

Il faut se résoudre à admettre que ces deux grands ensembles culturels, grecs et indiens, furent simplement en contact, sans s'ignorer. Plus spécifiquement, le bouddhisme, épigone du grand mouvement spirituel des Upanishads, était probablement incompatible avec la vision grecque du monde. Beaucoup d'historiens ont cherché les points communs, le plus souvent philosophiques, qui permettraient d'envisager des échanges. Mais le bouddhisme primitif développait une conception sociale différente de celles admises par les sociétés de son temps, au point que le Bouddha historique lui-même dut intervenir pour que les aspects les moins tolérables aux pouvoirs en place fussent tempérés : la remise en cause des structures sociales par l'ordination qui gommait toute différence d'origine ethnique ou de caste, le refus

[1035] Ou peut-être bien l'inverse.

[1036] VEUVE, 1982, p. 51 : « La découverte à Aï Khanoum de cadrans solaires qui impliquent la connaissance des éléments de base de l'astronomie et de la géographie mathématique grecques vient donc étayer, nous semble-t-il, l'hypothèse d'une transmission de certaines données de la science astronomique grecque et gréco-babylonienne vers l'Inde, par l'intermédiaire des colonies grecques de l'Asie centrale, au cours de la période hellénistique. Cette supposition qui ne paraît plus aujourd'hui invraisemblable a, certes, encore besoin d'être confirmée par de nouvelles découvertes. »

[1037] BATCHELOR, 2012, p. 307-315. A noter, de façon plaisante, qu'après cette conclusion l'auteur ne peut s'empêcher de continuer à s'interroger sur ce voyage, comme s'il regrettait ses propres découvertes.

de tuer et donc d'effectuer un service dans l'armée, la pauvreté et la mendicité itinérante de toute une communauté sont quelques-unes des conséquences auxquelles le Bouddha historique dut faire faire face en transigeant avec les pouvoirs royaux. Ainsi, puisque les armées royales perdaient leurs recrues de jeunes homes, attirés par l'état ascétique, le Bouddha consentit à rendre plus exigeantes les conditions d'entrée dans la communauté de cuex qui le suivaient.On sait que la communauté bouddhique sut s'adapter très vite, au point que rapidement, tenant compte du succès de la prédication et des intérêts concrets de la communauté monastique, pouvoirs royaux et moines s'accordèrent, et le Dharma du Bouddha de compatible avec les pouvoirs devint recommandé et favorisé. Le moine bouddhiste, ou plutôt le modèle monastique, supérieur à tout pouvoir même royal, ne se conçoit dans le bouddhisme ancien que dans la nature, loin de la ville bruyante et au sens propre du terme « distrayante », étourdissante, dispensatrice de désirs ; et puis, que pouvait retenir une civilisation encore agonistique, comme la civilisation grecque, de la doctrine qui remet en cause puis dévoile l'inanité de cette illusion que l'on nomme « personnalité » [1038] ? Je crois plus, comme S. Batchelor et quelques autres chercheurs, aux transferts culturels opérés depuis le monde iranien[1039].

Enfin, quiconque cherche à travailler sur les Grecs d'Asie rêve de voir les savants se regrouper en équipes pluridisciplinaires : épigraphie, archéologie, numismatique, géographie, climatologie, architecture, sociologie et anthropologie doivent ici, plus qu'ailleurs sans doute, se mettre au service d'une histoire qui de toute façon nécessitera la conjonction des spécialistes de cinq civilisations : la perse, la grecque, l'indienne, la nomade, la chinoise. En douterait-on qu'un exemple caricatural récent pourrait nous convaincre. En 2012, quelques

[1038] DUCŒUR, 2010, p. 90 : « Il faudra en fait attendre la fin du IV[e] siècle pour voir réapparaître, dans le *Contre Jovinien* 1.42 de saint Jérôme, la mention de Buddha considéré comme fondateur d'une secte à part entière au sein des gymnosophistes de l'Inde. Malheureusement, l'auteur chrétien ne cite pas sa source. Quelques lignes plus loin, il nomme Bardesane dont il reprend la dichotomie séparant Brachmanes et Samanéens. Mais tout comme son devancier Clément d'Alexandrie, il n'est guère capable de faire le lien entre les gymnosophistes indiens se réclamant du Buddha et les Samanéens indiens. Ce qu'il dit de sa naissance par le côté droit de sa mère qu'il qualifie de vierge atteste bien qu'un certain nombre de renseignements sur le fondateur du bouddhisme devaient circuler dans les milieux chrétiens mais que ces derniers n'avaient d'intérêt à leurs yeux que comme exemples apologétiques contre des courants religieux qui, eux, menaçaient grandement le christianisme. Là encore sa visée rédactionnelle le pousse à affirmer que la mère du Buddha, dont il ignore le nom, était bel et bien une vierge. Or, Māyā n'est jamais qualifiée de vierge dans les sources bouddhiques mais est décrite sous les traits d'une épouse pieuse pratiquant les austérités. Il est aussi intéressant de noter que les luttes engagées contre le manichéisme n'ont point permis aux chrétiens, comme Épiphane, de faire le lien entre le Buddha, fondateur du bouddhisme dont parlent Clément d'Alexandrie et saint Jérôme, et l'un des noms pris par Térébinthe, maître de Mani. Nous pouvons donc conclure tout au plus que le Buddha indien est demeuré méconnu voire même, pour la plus grande partie des savants du bassin méditerranéen, inconnu, tout comme, de ce fait, le fondement de sa doctrine. »

[1039] Deux bonnes mises au point, car la bibliographie est imposante : NAHAL, 2002, p. 73-82 ; FOLTZ, 2007, p. 49-59.

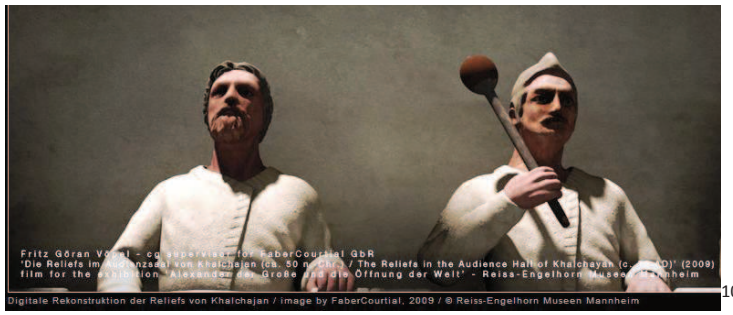
articles retentissants parurent dans la presse anglo-saxonne, plus friande que la nôtre de découvertes archéologiques il est vrai, sur « Iron man », appelé aussi « le bouddha nazi ». Ces grotesques appellations concernaient une statue de 24 cm de haut environ, la densité exceptionnelle s'expliquant par la nature du métal qui était issu d'une météorite. La statue représentant Vaishravana[1040] aurait été rapportée du Tibet en 1938, où une expédition prétendument scientifique, menée par des raciologues nazis, l'avait découverte. L'objet, portant un svastika tournant dans le sens inverse de celui choisi par les nazis, fut caché dans une collection privée, puis vendu en public en 2009.

1041

Painted clay image of a princely personage from the early Kushan palace at Khalchayan, southern Uzbekistan SSR. 1st-2nd century A.D.

1042

1043



1044

[1040] « Dieu » de la guerre et de la richesse, en fait un ancien roi dit roi du Nord, assimilé à un boddhisattva protecteur de la doctrine bouddhique.

[1041] Photo publiée par le National Geographic.

[1042] Document illustrant l'article d' AZARPAY, 2011.

D'abord jugée authentique, la statue fut ensuite déclarée fausse, notamment parce que des spécialistes[1045] de l'art tibétain et mongol l'ont déclaré non conforme aux habitudes de cet art. Ce qui n'est guère étonnant, puisqu'elle met en scène un Saka, un Scythe voire un Parthe tant son visage correspond aux critères de la sculpture de ces peuples. On ne sait de quoi il faut s'étonner dans cette approche restreinte au seul domaine tibétain ; entre autres éléments : oubli des cultures nomades qui pourtant parcoururent les steppes ou commercèrent jusqu'en Chine[1046] ; méconnaissance de la position du bras gauche qui est une reprise du geste représenté par les sculptures grecques à la corne d'abondance[1047], refus de reconnaître un type scythe dans ce visage, refus de reconnaître des vêtements nomades de guerrier et non de roi dans ce prétendu pantalon et ces chaussures dites européennes ; focalisation sur le svastika, évidemment, dont la banalité est plus qu'avérée dans l'Antiquité indo-européenne… Si cette œuvre est un faux, ce que seule une analyse menée par des archéologues spécialistes des techniques métallurgiques pourra déterminer, il aurait fallu que les nazis réussissent une fonte restée secrète jusqu'à ce jour, pour produire un objet dont le destin fut apparemment de rester caché (donc inutile), qu'ils fussent aussi au courant des pratiques occultes asiatiques (de toute l'Asie, de l'Inde au Japon) consistant à employer le minerai des météorites, qu'ils aient connu les travaux d'A. Stein et E. Herzfeld sur l'art parthe … mais ces travaux étaient récents (A. Stein documenta en 1938 l'admirable statue de Shami assimilée parfois à un portrait de Suréna) et A. Stein était allemand certes, mais travaillant en Iran avec les Anglais, et surtout juif en exil. Admettons que les anthropologues allemands aient été aidés par des archéologues : admirons alors ceux-ci, quoi qu'on pense de leur idéologie, car ils auront eu l'intuition, des dizaines d'années avant tous les historiens, des rapports que les Parthes et les Sakas entretinrent avec les Indiens, du rôle que les Kouchans jouèrent dans la diffusion du bouddhisme.

La compréhension des événements les plus admis est rendue difficile par la complexité et la parcellisation des savoirs, l'isolement des savants chacun dans leur domaine, souvent

---

[1043] Tête de guerrier sace, I^er^ siècle, découverte à Khalchayan, sud de l'Ouzbékistan ; document illustrant l'article de RAPIN, 2012, dans l'*Encyclopedia Iranica.*

[1044] Reconstitution 3 D pour le musée de Mannheim des reliefs de Khalchayan (Ouzbékistan, environ 50 av. J.C.).

[1045] BAYER, 2012.

[1046] MAENCHEN-HELFEN, 1952, p. 3 : «Parthian coins were well known to the Chinese. Chang Ch'ien, or whoever wrote the report that goes under his name, knew that the Parthians used to change the portrait of the ruler on the coins as soon as a new king ascended the throne.» L'article porte sur une pièce chinoise de la seconde moitié du II^ème^ siècle, qui copie une pièce parthe reprenant une légende grecque.

[1047] BUSSAGLI, 1951, p. 129-154 ; se reporter également à DI CASTRO, 2012, p. 172-184.

d'ailleurs à leur corps défendant et pour des raisons administratives. Ainsi, où les nomades passèrent-ils l'Oxus pour envahir la Bactriane, à supposer qu'ils ne l'aient pas contourné ? A quelles saisons cette invasion pouvait-elle se dérouler, compte tenu du débit antique du fleuve, et du tracé de celui-ci dans l'Antiquité ? Les nomades sont-ils passés en hiver, profitant des glaces sur les cours d'eau plus à l'ouest ? Quelles étaient les cultures agricoles pratiquées dans la plaine d'Aï Khanoum ? Des incertitudes et des hypothèses contradictoires se lisent dans les travaux des chercheurs quant à la reprise des terres par les nomades : J.C. Gardin considère que la plaine ne connut pas de récession économique à leur arrivée[1048], et la continuité des poteries donne à penser que les artisans locaux restèrent en place, du moins au début. Mais qui est donc resté, et dans la population grecque d'Aï Khanoum, l'exode fut-il complet ? A moins que les terres n'aient pas été toutes possédées par des Grecs, dans cette plaine où les demeures paraissent cependant s'être partiellement adaptées aux standards décoratifs grecs, notamment à l'usage de la mosaïque[1049] ?

On ne peut, dans ces conditions, que se réjouir de l'initiative de R. Mairs qui édite désormais un bulletin historique et archéologique régulier consacré à ce qu'elle nomme *The Hellenistic far East*[1050], travail regroupant toutes les publications ou informations portant sur l'Asie centrale grecque. Mais surtout, les dernières fouilles menées en Afghanistan montrent que des perspectives nouvelles sur l'histoire antique de ce pays viennent compléter l'indispensable et remarquable travail de l'archéologie classique. La communication de R. Besenval, É. Fouache, P. Marquis en 2009 à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres montrait combien les archéologues œuvrant en Afghanistan agissent dans l'urgence[1051], mais aussi avec un souci de la complémentarité des disciples ; leur communication se clôt ainsi par de longs développements en annexe sur le contexte géologique, tectonique, climatologique, hydrologique ; ils offrent sur la plaine de Bactres un ensemble de connaissances synchroniques dont il ressort, une fois encore, que les plus prometteuses perspectives sont bactro-achéménides[1052].

[1048] GARDIN, 1998, p. 140-141.

[1049] Information entendue lors du cours de F. Grenet au Collège de France, le 16 janvier 2014.

[1050] MAIRS, 2013.

[1051] BESENVAL, FOUACHE, MARQUIS, 2009, p. 1030-1031 : « En 2008 c'est près de quatre-vingts sites archéologiques qui ont été visités, géoréférencés et échantillonnés. Les régions concernées : la vallée de Shurâb (Sar-e Pol), zone dunaire d'Altin Dilyar, plaine de Sholgara, la plaine bactrienne à l'ouest entre Bactres et Aqcha, secteur de Dashli, au nord d'Aqcha, et le secteur du Dasht de Bargah, à l'ouest de Chimtal. »

[1052] A noter cependant que la précédente communication à la même assemblée, en 2008, avait permis aux auteurs de prouver que les Grecs ornèrent Bactres des mêmes éléments architecturaux que ceux trouvés à Aï Khanoum ; toutefois, la citadelle de Cheshme Shafâ, avec ses structures achéménides et son probable temple du feu, était déjà la découverte principale relatée.

Que restera-t-il des rois grecs dans ces recherches futures ? L'histoire de l'Asie centrale grecque se consacrera sans doute désormais plus aux peuples, aux grands ensembles culturels et aux interactions qui les lièrent. On ne peut que s'en réjouir, même si les remises en cause qu'entrainent de semblables orientations mettent à mal les schémas traditionnels de pensée. La présence grecque apparaît en effet pour ce qu'elle fut probablement : un intermède entre la période achéménide, dont le dynamisme et le rayonnement ne peuvent être manifestement concurrencés par l'aventure grecque, et les royaumes kouchans appartenant eux-aussi au domaine iranien, qui héritèrent de la présence grecque mais dont l'impact économique, religieux et artistique fut très supérieur et durable.

Ainsi se trouverait justifié le peu d'attention que les historiens antiques consacrèrent à ces Grecs riches, entreprenants, mais engloutis peut-être par la permanence des querelles et des guerres, et plus sûrement par le poids démographique des peuples environnants.

Liste des Abréviations

AK : Antike Kunst. Basel.

Annales (HSS) : Annales, Histoire, Sciences Sociales.

AHESS : Annales d'Histoire Économique et Sociale.

BHach : Bulletin d'Histoire Achéménide.

BAI : Bulletin of the Asia Institute.

BCH : Bulletin de correspondance hellénique.

BEFEO : Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient.

CEREDAF : Centre d'Études et de Recherches Documentaires sur l'Afghanistan.

CRAI : Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et des belles-lettres.

DAFA : Délégation archéologique française en Aghanistan.

DFIFAO *:* Documents de fouilles de l'Institut français d'archéologie orientale.

DHA : Dialogues d'histoire ancienne.

EPHE : École Pratique des Hautes Études.

JA : Journal asiatique.

JHS : The Journal of Hellenic Studies.

JONS : Journal of the Oriental Numismatic Society.

JRAS : Journal of the Royal Society of Great Britain and Ireland (New Series).

JS : Journal des Savants.

MAFOuz : Mission archéologique française en Ouzbékistan.

MEFRA : Mélanges de l'École française de Rome, Antiquité.

OHRJ *:* The Orissa Historical Research Journal.

ONS : Oriental Numismatic Society.

PUFC : Presses Universitaires de Franche-Comté.

PUN : Presses Universitaires de Nancy.

PUR : Presses Universitaires de Rennes.

RA : Revue archéologique.

RBPh : Revue belge de philologie et d'histoire

RBN : Revue belge de numismatique et de sigillographie.

REG : Revue des Études Grecques.

RN : Revue numismatique.

ST. IR. : Studia Iranica.

ZPE : Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik.

Bibliographie

Sources

En l'absence d'indication contraire, les auteurs cités le sont en référence à l'édition CUF. Figurent donc ici les auteurs que nous avons lus ou cités dans d'autres éditions.

ANONYME, *Entretiens de Milinda et Nagasena*, éd., trad. et commentaires par E. Nolot, Paris, Gallimard, 1995.

ANONYME, *Les questions de Milinda*, éd., trad. et commentaires par L. Finot, Paris, 1923, Éditions Dharma (1983).

ANONYME, *The Periplus of the Erythraean Sea* : *Travel and Trade in the Indian Ocean by a Merchant of the First Century*, éd., trad. et commentaires par W.H. Schoff, London, Bombay, Calcutta, 1912.

ANONYME, *The Questions of King Milinda*, éd., trad. et commentaires par T. Rhys Davids, 1890, Oxford, Clarendon Press.

ARRIEN, *Le voyage en Inde d'Alexandre le Grand*, trad. et commentaires de P. Charvet et F. Baldissera, Paris, Nil éditions, 2002 ; ARRIEN, *L'Anabase d'Alexandre le Grand*, trad. P. Savinel, Paris, Éditions de minuit, 1984.

CHARITON D'APHRODISE, *Chéréas et Callirhoé,* trad. P. Grimal, Paris, Gallimard, Pléiade, 1958.

CTESIAS DE CNIDE, *La Perse ; L'Inde ; autres fragments,* éd., trad. et commentaires par D. Lenfant, Paris, Les Belles Lettres, 2004.

DION CHRYSOSTOME, *Sur Homère*, trad. de J.W. Cohoon, Dio Chrysostom, Vol. V, London, Loeb Classical Library, Heinemann, 1951.

ISIDORE DE CHARAX, *Parthians Stations, an account of the overland trade route between the Levant and India in the first century B.C.,* London 1914 (Chicago 1976).

JUSTIN, Édition de J. Pierrot et E. Boitard, Paris, 1869 ; autre traduction : M.-P. Arnaud-Lindet, http://www.forumromanum.org, 2003.

SHATTAN*, Manimékhalaï ou le scandale de la vertu*, trad. A. Daniélou et T.V. Gopala Yver, Éditions Kailash, Les Cahiers du Mleccha, Pondicherry 2008.

PHILOSTRATE, *Vie d'Apollonios de Tyane*, trad. P. Grimal, Paris, Gallimard, Pléiade, 1958.

POLYBE, *Histoire*, dir. F. Hartog, trad. D. Roussel, Gallimard Pléiade 1970 (Gallimard Quarto 2003).

PLUTARQUE, *Vies parallèles*, trad. R. Flacelière et É. Chambry, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 2001.

PSEUDO-ARISTOTE, *Fisiognomica*, Bibliotheca Universale Rizzoli, Milano, 1994.

STRABON, *Géographie,* trad. A. Tardieu, Paris, Hachette, 1867.

THEOCRITE : *Idylles de Théocrite et Odes anacréontiques*, Leconte de Lisle (trad.), Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1861.

ZENOB DE KLAG, *Histoire de Dâron*, (trad. E. Prud'homme, *JA,* N° 11, 1863), p. 401-475.

Ouvrages et articles

ABASIN S., 2004 : « Le culte d'Iskandar Zu-l-Qarnayn chez les montagnards d'Asie centrale », *Cahiers d'Asie centrale,* n°11/12, p. 61-86.

ABDULLAEV K., 2007 : « Images et cultes de l'Occident dans l'Orient hellénisé : Héraclès en Asie centrale et dans l'Inde du Nord-Ouest », *CRAI* 1, p. 535-576.

ALLCHIN F.R., 1995 : *The Archeology of Early Historic South Asia, The Emergence of Cities and States*, Cambridge University Press.

ALLOUCHE-LE PAGE M.TH., 1956 : *L'art monétaire des royaumes bactriens*, Paris, Didier.

ALTEKAR A., MISHRA V.K., 1959 : *Report on Kumrahar excavations (1951-1953)*, Patna, K.P. Jayaswal Research Institute.

ANSON L., 1911: *Numismata Graeca, Greek Coins-Types classified for immediate Identification*, Part I, London.

APERGHIS G., 2001 : « Population-Production-Taxation-Coinage : a model for the Seleukid economy », *Hellenistic Economies*, London and New York.

APERGHIS G., 2004 : *The Seleukid royal Economy: The Finances and Financial Administration of the Seleukid Empire*, Cambridge University Press.

ARLES A., BROUSSEAU L., FAUCHER T., TEREYGEOL, F., 2009 : « À la recherche des ateliers monétaires grecs : l'apport de l'expérimentation », *RN*, p. 43-80.

ARNAUD B., 2010 : « Ici vivait Zarathushtra », *Sciences et Avenir* n° 755, p. 58-61.

AUBOYER J., 1961 : *La vie quotidienne dans l'Inde Ancienne*, Paris, Hachette.

AUBOYER J., 1965 : « Quelques réflexions à propos du cakra, arme offensive », *Arts asiatiques*, 11/1, p. 119-130.

AUBOYER J., 1968a : « Le char du Soleil à Konarak », *Archeologia,* n°23, p. 6-9.

AUBOYER J., 1968b : « Usages et significations symboliques de la roue en Inde ancienne », *Archeologia,* n°25, p. 60-69.

AUDOUIN R. et P. BERNARD, 1974 : « Trésor de monnaies indiennes et indo-grecques d'Aï Khanoum (Afghanistan). [II. Les monnaies indo-grecques.] », *RN*, 16, p. 6-41.

AYMARD A., 1967 : « Sur quelques vers d'Euripide qui poussèrent Alexandre au meurtre », *Études d'histoire ancienne*, Paris, P.U.F., p. 51-72.

AZARPAY G., 2011 : « Art in Iran. Pre-islamic eastern Iran and Central Asia », *Encyclopedia Iranica*. Disponible sur le site : http://www.iranicaonline.org/

BABELON E., 1890 : *Catalogue des monnaies grecques de la Bibliothèque Nationale, Les rois de Syrie, d'Arménie et de Commagène*, Paris, C. Rollin et Feuardent.

BADER FR., 1986 : « De Pollux à Deukalion : la racine *deu-k- "briller, voir", O-o-pe-ro-si. », *Festschrift fur Ernst Risch zum 75. Geburtstag* A. Etter (ed.), Berlin-New York, p. 463-488.

BALSAN F., 1969 : *Étrange Baloutchistan*, Paris, Société Continentale d'Éditions Modernes Illustrées.

BANERJEE G. N., 1920 : *Hellenism in Ancient India*, Calcutta, Read Books (reprint2007).

BARATIN C., 2009 : *Les provinces orientales de l'empire parthe*, Thèse de Doctorat, sous la direction de G. Rougemont et F. Grenet, Université Lyon 2.

BARATIN C., MARTINEZ-SEVE L., 2013 : « Le grenier grec de Samarkand », *Cahiers d'Asie centrale* n° 21-22, p. 373-388.

BARBANTANI S., 2010 : « Idéologie royale et littérature de cour dans l'Égypte lagide », *Des Rois aux Princes. Pratiques du pouvoir monarchique dans l'Orient hellénistique et romain, (IV^{ème} siècle avant J.C. – II^{ème} siècle après J.C.),* Grenoble, ELLUG, p. 225-251.

BAREAU A., 1993 : « Le Bouddha et les rois », *BEFEO* 80, p. 15-39.

BASHILOV V., DAVIS-KIMBALL, JYABLONSKY, L., 1995 : *Nomads of the Eurasian Steppes in the early Age*, Zinat Press, Berkeley.

BATCHELOR S., 2012, : *Itinéraire d'un bouddhiste athée*, Paris, Le Seuil.

BAUD A., GRENET F., RAKHMANOV SH.A., RAPIN C., 2006 : « Recherches sur la région des Portes de Fer de Sogdiane: bref état des questions en 2005 », *IMKU*, Taschkent, vol. 35, p. 91-101.

BAYER A., 2012 : *The Lama Wearing Trousers : Notes on an Iron Statue in a German Private Collection*, Hamburg, Zentrum für Buddhismuskunde.

BAYER T.S., 1738 : *Historia Regni Bactriani*, St Petersbourg.

BEAUVOIR PRIAULX O. de, 1860 : « The Indian Travels of Apollonius of Tyana », *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, p. 70-105.

BELAYCHE N., BRULE P., FREYBURGER G., LEHMANN Y., PERNOT L., PROST F. (éds), 2005 : *Nommer les Dieux. Théonymes, épithètes, épiclèses dans l'Antiquité*, Rennes/Turnhout, PUR/Brepols.

BENOIT A., 2005 : *Les « princesses » de Bactriane*, Paris, Arts et Cultures.

BENTLEY R., 1844 : *Narrative of Various Journeys in Balochistan, Afghanistan, the Panjab and Kalât, During a Residence in those Countries*.

BENVENISTE E., 1964 : « Édits d'Aśoka en traduction grecque », *JA*, 252-2, p. 137-157.

BERNAND A., 1996 : *Alexandrie la Grande*, Paris, Hachette.

BERNAND A., 1999 : *Guerre et violence dans la Grèce antique*, Paris, Hachette.

BERNARD P., 1967 : « Deuxième campagne de fouilles d'Aï Khanoum en Bactriane », *CRAI*, 111-2, p. 306-324.

BERNARD P., 1968a : « Troisième campagne de fouilles à Aï Khanoum en Bactriane », volume 112-2, p. 263-279.

BERNARD P., 1968b : « Chapiteaux corinthiens hellénistiques d'Asie centrale découverts à Aï Khanoum », *Syria*, 45, 1-2, p. 111-151.

BERNARD P., 1970 : « Sièges et lits en ivoire d'époque hellénistique en Asie centrale », *Syria*, 47, 3-4, p. 327-343.

BERNARD P., 1972 : « La campagne de fouilles à Aï Khanoum », *CRAI*, 116- 4, p. 605-632.

BERNARD P., 1973 : *Fouilles d'Aï Khanoum* I. *Campagnes de fouilles 1965-1968. Rapport préliminaire* (Mémoires DAFA XXXI), Paris.

BERNARD P., 1974 : « Aux confins de l'Orient barbare, Aï Khanoum, ville coloniale grecque », *Les dossiers de l'archéologie,* n°5, p. 99-114.

BERNARD P., 1977 : « Campagne de fouilles 1975 à Aï Khanoum (Afghanistan) », *CRAI*, 120-2, p. 287-322.

BERNARD P., 1978 : « Campagne de fouilles 1976-1977 à Aï Khanoum (Afghanistan) », *CRAI,* 122-2, p. 421-463.

BERNARD P., 1979 : « La Bactriane à l'époque Kushane d'après une nouvelle publication soviétique », *JS*, 4, p. 237-256.

BERNARD P., 1982 : « Alexandrie du Caucase ou Alexandrie de l'Oxus », *JS*, 3, p. 217-242.

BERNARD P., 1985 : « Archéologie grecque », EPHE, 4e section, sciences historiques et philologiques, Livret 2, *Rapports sur les conférences des années 1981-1982 et 1982-1983.*

BERNARD P., 1987a : « Les nomades conquérants de l'empire gréco-bactrien. Réflexions sur leur identité ethnique et culturelle », *CRAI*, 131-4, p. 758-768.

BERNARD P., 1987b : « Le Marsyas d'Apamée, l'Oxus et la colonisation séleucide en Bactriane », *ST. IR.,* 16, 1, p. 103-115.

BERNARD P., 1990 : « L'architecture religieuse de l'Asie centrale à l'époque hellénistique », *Akten des XIII. Internationalen Kongresses für klassische Archaölogie Berlin 1988*, Mainz, Von Zabern, p. 51-59.

BERNARD P., 1990 : « Alexandre et l'Asie centrale : réflexions à propos d'un ouvrage de F.L. Holt », *ST. IR.*, n°19, p. 21-38.

BERNARD P., 1994a : « Le temple du dieu de l'Oxus à Takht-i Sangin en Bactriane : temple du feu ou pas ? », *ST. IR.,* 23-1, p. 81-121.

BERNARD P., 1994b : « The Greek Kingdoms of Central Asia », *History of Civilisations of Central Asia*, II, Paris, UNESCO Publishing, p. 97-126.

BERNARD P., 1995 : « Une borne routière grecque de la région de Persépolis (information) Remarques additionnelles », *CRAI*, 139-1, p. 65-95.

BERNARD P., 2001 : « Aï Khanoum en Afghanistan hier (1964-1978) et aujourd'hui (2001) : un site en péril. Perspectives d'avenir (information) », *CRAI*, 145-2, p. 971-1029.

BERNARD P., 2006 : *L'Orient hellénisé : l'Afghanistan, preuves à l'appui*, conférence tenue à la Sorbonne le 4 mars 2006. Disponible sur : http://www.sel.asso.fr/article.php?id=49&PHPSESSID=6b49798186a1d4f35c67a58ad43133db

BERNARD P. et *alii*, 1980 : « Campagne de Fouille 1978 à Ai Khanoum (Afghanistan) », *BEFEO*, 68, p. 1-103.

BERNARD P., BOPEARACHCHI O., 2002 : « Deux bracelets grecs avec inscriptions grecques trouvés dans l'Asie centrale hellénisée », *JS,* p. 237-278.

BERNARD, P., BESENVAL, R., JARRIGE, J.-F., 2002 : *Carnet de route en images d'un voyage sur les sites archéologiques de la Bactriane afghane (mai 2002)*, *CRAI,* 146-4, p. 1403-1408.

BERNARD P., BESENVAL R., MARQUIS P., 2006 : « Du « mirage bactrien » aux réalités archéologiques : nouvelles fouilles de la Délégation archéologique française en Afghanistan (DAFA) à Bactres (2004-2005) », *CRAI*, 150-2, p. 1175-1248.

BERNARD P., GRENET F., ISAMIDDINOV M., 1990 : « Fouilles de la mission franco-soviétique à l'ancienne Samarkand (Afrasiab) : première campagne », 1989, *CRAI*, 134-2, p. 356-380.

BERNARD P., PINAULT G.J., ROUGEMONT G., 2004 : « Deux nouvelles inscriptions grecques de l'Asie centrale », *JS*, p. 227-356.

BERTRAND J.M., 2006 : « Quelques mots de conclusion », *Transferts culturels et politique dans le monde hellénistique*, Publications de la Sorbonne, p. 151-156.

BESENVAL R., Entretien à NBC News, 2008, disponible sur le site : http://www.nbcnews.com/id/26095077/ns/technology_and_science-science/t/ancient-city-uncovered-afghanistan/#.UXZSdaKeMXk

BESENVAL R., FOUACHE E., MARQUIS P., 2009 : « Nouvelles découvertes en Bactriane 2007-2009 », *CRAI*, 153-3, p. 1019-1061.

BESENVAL R., MARQUIS P., 2007 : « Le rêve accompli d'Alfred Foucher à Bactres : nouvelles fouilles de la DAFA 2002-2007 », *CRAI*, 151-4, p. 1847-1874.

BESSAC J.C., LERICHE P., 1992 : « L'analyse des techniques de construction en pierre et en brique crue », *Les Dossiers d'Archéologie*, n° 172, p. 70-81.

BIARDEAU M., 1994 : « Le brāhmanisme ancien, ou la non-violence impossible », *Violences et non-violences en Inde*, Paris, Éd. EDHESS, p. 125-139.

BIELMAN SANCHEZ A., 2002 : *Femmes en public dans le monde hellénistique*, Paris, SEDES.

BIELMAN SANCHEZ A., 2003 : « Régner au féminin. Réflexions sur les reines attalides et séleucides », *L'Orient méditerranéen de la mort d'Alexandre aux campagnes de Pompée*, Rennes, PUR, p. 41-64.

BIRCHLER EMERY P., 2008 : « Vieillards et vieilles femmes en Grèce ancienne : de la calvitie et des rides », *Langages et métaphores du corps dans le monde antique*, (Dasen V. et Wilgaux J., dir.), Rennes, PUR.

BLANCHET A., GHIGLIONE R., 1991 : *Analyse de contenu et contenus d'analyses*, Paris, Dunod.

BLOCH G., 1883 : *Les origines du sénat romain*, Paris, Éd. Thorin.

BLOCH J., 1950 : *Les inscriptions d'Aśoka*, Paris, Belles Lettres, (rééd. 2007).

BOARDMAN J., 1994 : *The Diffusion of Classical Art in Antiquity*, Princeton University Press.

BOPEARACHCHI O., 1990 : « Ménandre », *ST. IR.,* 19, p. 39-85.

BOPEARACHCHI O., 1991 : *Monnaies gréco-bactriennes et indo-grecques. Catalogue raisonné*, Bibliothèque Nationale, Paris.

BOPEARACHCHI O., 1993a : *Indo-Greek, Indo-Scythian and Indo-Parthian coins,* National Numismatic Collection, Smithsonian Institution.

BOPEARACHCHI O., 1993b : « Naštēn, un prince iranien inconnu entre Grecs et Kouchans (information) », *CRAI*, 137-3, p. 609-611.

BOPEARACHCHI O., 1998a : « A faience head of a Graeco-Bactrian King from Ai Khanoum », *Bulletin of the Asia Institute, Alexander's Legacy in the East, Studies in Honor of Paul Bernard*, Volume 12, p. 23-30.

BOPEARACHCHI O., 1998b : *Sylloge Nummorum Graecorum. The Collection of the American Numismatic Society, Part 9*, *Graeco-Bactrian and Indo-Greek Coins*, New York, ANS.

BOPEARACHCHI O., 1999 : « Les monnaies Séleucides de l'Asie centrale et l'atelier de Bactres », Amandry M., Hurter S. (éds.), *Travaux de numismatique grecque offerts à Georges Le Rider,* p. 77-93.

BOPEARACHCHI, O., 2002 : « The destruction of Afghanistan's Cultural Heritage », *IIAS Newsletter* march 2002, n°27, p. 13-14.

BOPEARACHCHI O., 2006 : « Chronologie et généalogie des rois kouchans : nouvelles données », *CRAI*, n°3, p. 1433-1447.

BOPEARACHCHI O, 2007 : « Alfred Foucher et les études numismatiques en Afghanistan », *CRAI*, 151-4, p. 1875-1897.

BOPEARACHCHI O., 2008 : « Les premiers souverains kouchans : chronologie et iconographie monétaire », *JA*, 2008-1, p. 3-56.

BOPEARACHCHI O., FLANDRIN P., 2005 : *Le portrait d'Alexandre le Grand*, Monaco, Éditions du Rocher.

BOTTERI P., 1989 : « Stasis : le mot grec, la chose romaine », *Mètis. Anthropologie des mondes grecs anciens*, volume 4-1, p. 87-100.

BOUSSAC M.F., LEFEVRE V., 2007 : *Chefs-d'œuvre du delta du Gange. Collections des musées du Bengladesh*, Paris, Musée Guimet.

BRACEY, R., 2008 : « A flood of fake Bactrian coins », *JONS*, p. 2-5.

BRANDT P.-Y., FOURNIER C.-A., 2009 : *La conversion religieuse ; analyses psychologiques*, Labor Et Fides.

BRESCIANI E., 1995 : « L'Égypte des satrapes d'après la documentation araméenne et égyptienne », *CRAI*, 139-1, p. 97-108.

BRIANT P., 1971 : *Rois, tributs et paysans : Études sur les formations tributaires du Moyen-Orient ancien,* Besançon, PUFC.

BRIANT P., 1984 : *L'Asie centrale et les royaumes proche-orientaux du premier millénaire (c. VIIIe-Ve siècles avant notre ère),* Paris, Éd. Recherche sur les Civilisations.

BRIANT P., 1985 : « La Bactriane dans l'Empire achéménide. L'État central achéménide en Bactriane », *L'archéologie de la Bactriane ancienne*, Actes du Colloque franco-soviétique de Dushanbé, 27 octobre-3 novembre 1982, Paris, p. 243-251.

BRIANT P., 1991 : « Chasses royales macédoniennes et chasses royales perses : le thème de la chasse au lion sur la tombe de Vergina », *DHA*, 17-1, p. 211-255.

BRIANT P., 1996 : *Histoire de l'Empire perse : De Cyrus à Alexandre,* Paris, Fayard.

BRIANT P., 1997 : « Bulletin d'histoire achéménide 1», *Topoi* Suppl. 1.

BRIANT P., 1999 : « Colonizatione ellenistica e popolazione locale », *I Greci,* II/2, Firenze, Einaudi, p. 309-333.

BRIANT P., 2001 : « Polybe X, 28 et les Qanāts : le témoignage et ses limites », *Irrigation et drainage dans l'Antiquité, Qanāts et canalisations souterraines en Iran, en Égypte et en Grèce,* Persika 2, Paris, Thotms éditions, p. 15-40.

BRIANT P., 2003 : *Darius dans l'ombre d'Alexandre*, Paris, Fayard.

BRONKHORST J., 2012 : « Des sacrifices humains dans l'Inde ancienne *», Sacrifices humains, Dossiers, Discours, Comparaisons*, Actes du colloque tenu à l'Université de Genève, Nagy À.A. et F. Prescendi (éds.) 19-20 mai 2011, Brepols, p. 99-105.

BROUDIC F., 1995 : *La pratique du breton de l'Ancien régime à nos jours*, Rennes, PUR.

BUCHEZ P.-J.-B., 1840 : *Essai d'un traité complet de philosophie*, Paris, Éd. Éveillard.

BURKHALTER F., 2012 : « Les Grecs en Égypte au III^{ème} siècle av. J.C. *», Les diasporas grecques du VIIIème à la fin du III^{ème} siècle av. J.C.,* Pallas, n° 89, p. 307-316.

BURNES A., 1834 : *Travels into Bokhara ; containing the narrative of a voyage on the Indus, and an account of a journey to Cabool, Tartary, and Persia*, Londres, John Murray.

BURNES A., 1835 : *Voyages de l'embouchure de l'Indus à Lahor, Caboul, Balkh et à Boukhara, et retour par la Perse*, tome 3, Paris, Arthus Bertrand.

BUSSAGLI M., 1951 : « Royauté, guerre et fécondité. A propos d'une monnaie kusāna », *Revue de l'histoire des religions*, 140-2, p. 129-154.

BUSSAGLI M., 1996 : *L'Art du Gandhara*, Paris, Livre de Poche.

CALLATAŸ F. de, 1997 : « Numismatique et glyptique. Une analyse critique du livre de Marie-Louise VOLLENWEIDER *Les portraits grecs du Cabinet des Médailles,* Paris, 1995 », *Revue des Archéologues et Historiens d'Art de Louvain*, Louvain la Neuve, 30, p. 137-149.

CALLATAŸ F. de, 1999 : « Guerres et monnayages à l'époque hellénistique », *Dossiers d'Archéologie*, n° 248, p. 28-35.

CALLATAŸ F. de, 2004 : *La richesse des rois séleucides et le problème de la taxation en nature, Topoi* Suppl.6.

CALLATAŸ F. de, 2006 : « Le transport des monnaies dans le monde grec », *RBN,* CLII, p. 5-14.

CALLATAŸ F. de, 2007 : « Beauté et sublimité des monnaies grecques », *Monnaies grecques-Monnaies celtes*, catalogue de l'exposition de janvier – février 2007, Banque Centrale du Luxembourg, p. 19-33.

CALLATAŸ F. de, LORBER C.C., 2011 : « The Pattern of royal Epithets on Hellenistic Coinage », *Studia Hellenistica*, Peeters, p. 417-455.

CALATAŸ F. de, LE RIDER G., 2006 : *Les Séleucides et les Ptolémées. L'héritage monétaire et financier d'Alexandre le Grand,* Monaco, Éditions du Rocher.

CALLIGARO T. F., 2006 : « Analyse des matériaux, Tillia Tepe, étude des incrustations et de l'or », *Afghanistan, Les trésors retrouvés,* Paris, Musée Guimet, p. 292-293.

CAMBON P., 2002 : *Afghanistan, une histoire millénaire*, Paris, Musée Guimet.

CAMBON P., JARRIGE J.F., 2007 : *Afghanistan, Les trésors retrouvés*, Paris, Musée Guimet.

CANALI DE ROSSI F. (éd.), 2004 : *Iscrizioni dello Estremo Oriente Greco. Un repertorio,* IGSK, n°65, Bonn, Dr. Rudolf Habelt.

CAPDETREY L., 2000 : « Espace, territoire et souveraineté dans le monde hellénistique : l'exemple du royaume séleucide », *Des Rois au Prince*, *Pratiques du pouvoir monarchique dans l'Orient hellénistique et romain (IV*ème *siècle avant J.C.-II*ème *siècle avant J.C.),* Grenoble, Ellug, p. 17-36.

CAPDETREY L., 2007 : *Le pouvoir séleucide : territoire, administration, finances d'un royaume hellénistique, 312-129 av. J.C.*, Rennes, PUR.

CAPDETREY L., 2012, « Fondations, diasporas et territoires dans l'Asie hellénistique au III^{ème} siècle », *Pallas,* n°89, p. 319-344.

CASTRO PAEZ E., 2004, « La ville et le territoire d'après le Livre III de Strabon. Une méthodologie d'approche et un essai d'application »*, Gerión*, n°1, p. 169-199.

CAUUET B. 1999 : « L'exploitation de l'or en Gaule à L'Âge du fer », *L'Or dans l'Antiquité de la Mine à l'Objet* , Cauuet B. (dir.), Supplément 9 *Aquitania*, Bordeaux, p. 31-86.

CAVALLO G., HADOT P., RAPIN C., 1987 : « Les textes littéraires grecs de la Trésorerie d'Aï Khanoum », *BCH,* 111-1, p. 225-266.

CENTLIVRES P., 2001 : *Les Bouddhas d'Afghanistan*, Lausanne, Éditions Favre.

CENTLIVRES P., CENTLIVRES-DEMONT M., 1988 : *Et si on parlait de l'Afghanistan ? Terrains et textes 1964-1980,* Éditions de l'Institut d'ethnologie de Neuchâtel.

CHANIOTIS A., 2007 : « La divinité mortelle d'Antiochos à Téos », *Kernos*, 20, p. 153-171.

CHAUVEAU M., 2001 : « Les qanāts dans les ostraca de Manāwir », *Irrigation et drainage dans l'Antiquité, Qanāts et canalisations souterraines en Iran, en Égypte et en Grèce,* Persika 2, Paris, Thotms éditions, p. 137-142.

CHAVAILLON J., 1996 : *L'Âge d'or de l'humanité*, Paris, Odile Jacob.

CHOISNEL E., 2004 : *Les Parthes et la route de la soie*, Paris, L'Harmattan.

CLARYSSE W., THOMSON DJ, 2007 : « Two Greek Texts on Skin from Hellenistic Bactris », *ZPE*, 159, p. 273-279.

CLAVEL-LEVEQUE M., 1974 : « Les Gaules et les Gaulois : pour une analyse du fonctionnement de la *Géographie* de Strabon », *DHA*, 1, p. 75-93.

CLASTRES P., 1997 : *Archéologie de la violence. La guerre dans les sociétés primitives*, Paris, Éditions de l'Aube (Monde en cours - Stratégie).

COHEN G. M., 2013 : *The Hellenistic Settlements in the East from Armenia and Mesopotamia to Bactria and India*, Los Angeles, University of California Press.

COLORU O., 2009 : *Da Alessandro a Menandro, Il Regno di greco Battriana*, Studi ellenistici 21, Pise/Rome, Fabrizio Serra Editore.

COLLECTIF, 1912 : *Archaeological Survey of India, Annual Report (1908-1909),* Calcutta, Superintendent of Government Printing.

COLLECTIF, 1985 : *L'Archéologie de la Bactriane ancienne* : actes du colloque franco-soviétique, Dushanbe, 27 octobre-3 novembre 1982, Paris, Éditions du CNRS.

COLLECTIF, 1989 : *Glimpses Of ancient India through Soviet Eyes*, Jagdish Vibhakar et Usha Garg (éds.), Sundeep Prakashan, Delhi.

COMPARETI M., 2007 : « Buddhist Activity in Pre-Islamic Persia According Literary Sources and Archeology », *Transoxiana* n°12, disponible sur le site : http://www.transoxiana.org/ .

COQUEUGNIOT G., 2008 : « Des mémoriaux de pierre et papyrus : les fondations de bibliothèques dans l'Antiquité grecque, entre mémoire et propagande », *Conserveries mémorielles*. Disponible sur : http://cm.revues.org/96

COUVENHES J.C., HELLER A., 2006 : « Les transferts culturels dans le monde institutionnel des cités et des royaumes à l'époque hellénistique », *Transferts culturels et politique dans le monde hellénistique*, Couvenhes J.-C. et Legras B. (éds.), Paris, Publications de la Sorbonne, p. 16-52.

CREUZER G.F., GUIGNIAUD J.D., 1825 : *Religions de l'Antiquité considérées principalement dans leurs formes et mythologiques*, Paris, Treuttel et Würz.

CRIBB J., 2005 : « The Greek Kingdom of Bactria, its Coinage and its Collapse », Bopearachchi O, Boussac, M.-F. (éds), *Afghanistan ancien carrefour entre l'est et l'ouest*, Turnhout, Brepols.

CROGIEZ-PETREQUIN S., 2011 : « L'équipement des voies romaines », *Dossiers d'Archéologie* n° 343, p. 12-17.

CUNNINGHAM A., 1879 : *The Stûpa of Barhut : A Buddhist Monument ornamented with numerous Sculptures illustrative of Buddhist Legend and History in the Third Century B.C.*, London.

CUNNINGHAM A., 1884 : *Coins of Alexander's Successors in the East*, London (reprint 1974).

CUNNINGHAM A., 1912 : *Archaeological Survey of India, Annual Report (1908-1909),* Calcutta.

CURTIS S.V., STEWART S., 2007 : *The Age of The Parthians*, London, I.B. Tauris.

CUVIGNY H., HUSSEIN A., WAGNER G., 1993 : *Les ostraca grecs d'Aïn Waqfa (Oasis de Kharga),* DFIFAO 30, Le Caire.

DAS CANDEIAS SALES J., 2010 : « Les qualités royales des Ptolémées d'après leurs noms officiels grecs », *Journal of the American Research Center in Egypt (JARCE)* 46-1, p. 205-214.

DASEN V., WILGAUX J., 2008 : « La physiognomonie antique : bibliographie indicative », *Langages et métaphores du corps dans le monde antique*, Dasen V., Wilgaux J. (éds.), Rennes, PUR, p. 241-254.

DEBAINE F., FRANCFORT H.P., 1989 : « Réseau d'irrigation et cultures protohistoriques en Asie », *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 10, p. 409-411.

DECOURDEMANCHE J.A., 1913 : *Traité des monnaies et poids anciens et modernes de l'Inde*, Paris, E. Leroux.

DELACOUR C., 1993 : « Redécouvrir les verres du trésor de Begram », *Arts asiatiques*, 48, p. 53-71.

DELAMARRE-JEAN-BRUNHES M., HAUDRICOURT A. G., 1955 : *L'homme et la charrue à travers le monde*, Lyon, La Manufacture, (Réédition 1986), Paris.

DELOCHE J., 1992 : « Étude sur les fortifications de l'Inde. I. Les fortifications de l'Inde ancienne », *BEFEO*, 79-1, p. 89-131.

DEMIEVILLE P., 1924 : « Les versions chinoises du Milindapañha », *BEFEO*, Hanoi, n°XXIV, p. 1-258.

DEYELL J.S., « A guide to the Reading of ancient Indian Coins », *NI Bulletin,* (Numismatics International), vol. 10, no. 9.

DI CASTRO A.A., 2012 : « Aspects of the Indian fortune », *Pracyaprajnapradipa, Professor Dr Samaresh Bandyopadhyay Felicitation Volume on Early Indian History and Culture*, Professor DR Ian W. Mabbett (eds), NIOS (North American Institute for Oriental and Classical Studies), Franklin, Tennessee, USA, p. 172-184.

DUCŒUR G., 2010 : « Le Buddha à l'École d'Alexandrie, à propos de *Stromates* 1.15.71.6. », *DHA,* Supplément 3, p. 73-91.

DUCŒUR G., 2014, « L'εὐδαιμονία iranienne et indienne chez les ethnographes grecs », *DHA*, 40/2, 2014, p. 99-110.

DUCREY P., 1985 : *Guerre et guerriers dans la Grèce antique*, Points Pluriel, (réédition1999).

DUMEZIL B., ROUCHE M., (dir.) 2008 : *Le Bréviaire d'Alaric : Aux origines du Code civil*, Paris, Presses Paris Sorbonne.

DUNAND F., 1981 : « Fête et propagande à Alexandrie », *La Fête. Pratique et discours*, Presses Universitaires de Besançon, p. 13-34.

DUNANT F., 2006 : « La problématique des transferts culturels et son application au domaine religieux. Idéologie royale et cultes dynastiques dans le monde hellénistique », *Transferts culturels et politique dans le monde hellénistique*, Couvenhes J.-C. et Legras B. (éds.), Paris, Publications de la Sorbonne, p.121-140.

DUPONT-SOMMER A., 1966 : « Une nouvelle inscription araméenne d'Aśoka découverte à Kandahar Afghanistan », *CRAI*, 110-3, p. 440-451.

DUPONT-SOMMER A., 1970 : « Une nouvelle inscription araméenne d'Aśoka trouvée dans la vallée du Laghman (Afghanistan) », *CRAI*, 114-1, p. 158-173.

DUPONT-SOMMER A., 1974 : « La stèle trilingue récemment découverte au Létoôn de Xanthos : le texte araméen », *CRAI*, 118-1, p. 132-149.

DUPRÉE L., DUPRÉE HATCH N., MOTAMEDI A. A. A.,1974 : *The National Museum of Aghanistan, a pictorial Book*, Kaboul.

ECK B., 2012 : *La Mort rouge. Homicide, guerre et souillure en Grèce ancienne*, Paris, Les Belles Lettres.

ENGELS D. W., 1992 : *Alexander the Great and the Logistics of the Macedonian Army*, University of California Press.

FABRE P.-A., 1999 : « Présentation. Conversions religieuses : histoires et récits », *Annales (HSS),* vol. LIV, n° 4, p. 805-812.

FEYEL C., FOURNIER J., GRASLIN-THOME L., KIRBIHLER F. (éds.), 2012 : *Entités locales et pouvoir central*. *La cité dominée dans l'Orient hellénistique*, Nancy.

FILLIOZAT J., 1981 : « La valeur des connaissances gréco-romaines sur l'Inde », *JS* 2/1, p. 97-135.

FIRASAT S., KHALIQ S., MOHYUDDIN A., PAPAIOANNOU M., TYLER-SMITH C., UNDERHILL P.A., AYUB Q., 2007 : « Y-chromosomal evidence for a limited Greek contribution to the Pathan population of Pakistan », *European Journal of Human Genetics*, 15, p. 121-126.

FLANDRIN P., 2002 : *Afghanistan, Les trésors sataniques,* Monaco, Éditions du Rocher.

FOLTZ R., 2007 : *L'Iran, creuset de religions : de la préhistoire à la République islamique*, Presses Université Laval.

FOUCHER A., 1942 : *La vieille route de l'Inde de Bactres à Taxila,* tome I, Paris, Les Éditions d'art et d'histoire.

FOUCHER A., 1950 : « Le cheval de Troie au Gandhâra », *CRAI*, 94-4, p. 407-412.

FOULON E., 2003 : « Entre ἀρχη et τέλος : les Histoires de Polybe », *Grecs et Romains aux prises avec l'histoire*, LACHENAUD G. et LONGREE D. (dir.), Rennes, PUR, p. 31-50.

FRANCFORT H.-P., 2006 : « Archéologie de l'Asie intérieure de l'âge du bronze à l'âge du fer », EPHE, *Section des sciences historiques et philologiques*, *Livret-Annuaire 20*, (2004-2005), p. 60-363.

FRANCFORT H.-P., 2007 : « Archéologie de l'Asie intérieure de l'Âge du Bronze à l'Âge du Fer », *EPHE IV*, *Livret-annuaire* 21, (2005-2006), p. 511-520.

FRANCFORT H.P., 2013 : *L'art oublié des lapidaires de la Bactriane aux époques achéménide et hellénistique,* Persika 17, Paris, De Boccard.

FRASER P.M., 1996 : *Cities of Alexander the Great*, Oxford, Oxford University Press.

FRÖHLICH C., 2005 : « La représentation du roi cavalier sur les monnaies indo-scythes et indo-parthes : une approche numismatique », *RN*, 161-6, p. 59-78.

FUSSMAN G., 1966 : « Notes sur la topographie de l'ancienne Kandahar », *Arts asiatiques*, tome 13, p. 33-57.

FUSSMAN G., 1982 : « Pouvoir central et régions dans l'Inde ancienne : le problème de l'Empire maurya », *AHESS,* n° 4, p. 621-647.

FUSSMAN G., 1987 : « Chroniques des études kouchanes » (1978-1987), *JA*, 275-3/4, p. 333-400.

FUSSMAN G., 1993 : « L'indo-grec Ménandre ou Paul Demiéville revisité », *JA*, 281-1/2, p. 61-138.

FUSSMAN G., 1994 : « Upāya-Kausálya, L'implantation du bouddhisme en Bactriane », *Bouddhisme et cultures locales*, Paris, EFEO, p. 17-51.

FUSSMAN G., 2002 : « Les Kouchans dans l'histoire de l'Asie centrale et de l'Inde », *Clio*, disponible sur le site : https://www.clio.fr

FUSSMAN G., 2001-2002 : *Résumé des cours du collège de France*. Disponible sur le site : http://www.college-de-france.fr

FUSSMAN G., 2003 : *Résumé de cours donné au Collège de France*. Disponible sur le site : http://www.college-de-france.fr

FUSSMAN G., RTVELADZE E.V., 1984 : « La circulation monétaire au Nord de l'Oxus à l'époque gréco-bactrienne », *RN*, 26, p. 61-76.

GAIBOV V., KOCHELENKO G., 2002 : « La Margiane », *Dossiers d'Archéologie,* n° 271, p. 46-54.

GARDIN J.C., 1980 : *L'archéologie du paysage bactrien*, *CRAI*, 124-3, p. 480-501.

GARDIN J.-C., 1985 : « Les relations entre la Méditerranée et la Bactriane dans l'Antiquité, d'après des données céramologiques inédites », *De l'Indus aux Balkans, Recueil à la mémoire de Jean Deshayes*, J.-L. Huot, M. Yon, Y. Calvet (éds), Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations, p. 447-460.

GARDIN J.-C., 1998 : *Prospections archéologiques en Bactriane orientale (1974-1978). 3, Description des sites et notes de synthèse*, Paris.

GARDIN J.-C., GENTELLE, P., 1976 : « Irrigation et peuplement dans la plaine d'Aï Khanoum, de l'époque achéménide à l'époque musulmane », *BEFEO* 63, p. 59-110.

GARDNER P., 1878 : *Catalogue of the Greek Coins in the British Museum, Catalogue of the Seleucid Kings*, London, Dept. of Coins and Medals.

GARDNER P., 1886 : *The coins of the Greek and Scythic kings of Bactria and India in the British Museum*, London, Dept. of Coins and Medals.

GARLAN Y., 1999 : « L'homme et la guerre », *La Guerre en Grèce à l'époque classique*, Brule P., Oulhen J. (éds), Rennes, PUR, p. 17-44.

GOBLET D'ALVIELLA E., 1897 : *Ce que l'Inde doit à la Grèce. Des influences classiques dans la civilisation de l'Inde*, Paris, Geuthner.

GOBLOT H., 1963 : « Dans ancien l'Iran, les techniques de l'eau et la grande histoire », *AHESS*, n° 3, p. 499-520.

GORSHENINA S., 1999 : « Premiers pas des archéologues russes et français dans le Turkestan russe (1870-1890) », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 40/3, p. 365-384.

GOUKOWSKY P., 1972 : « Le roi Pôros, son éléphant et quelques autres », *BCH*, 96-1, p. 473-502.

GOUKOWSKY P., 1979 : « Un aspect de l'administration d'Alexandre dans les Hautes-Satrapies: la première révolte des colons grecs de Bactriane en 325 », *La géographie administrative et politique d'Alexandre à Mahomet*, Collectif, Leiden, Brill, p. 7-17.

GOUKOWSKI P., 1978-1981 : *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre,* Université de Nancy II, t.1 et 2.

GOUKOWSKY P., WILL E., MOSSÉ C., 1993 (4ème éd.) : *Le monde grec et l'orient, le IVème siècle et l'époque hellénistique*, Paris, P.U.F.

GOUKOWSKY P., 2004 : « Diodore de Sicile, Pompéien repenti ? » *CRAI*, 148-2, p. 599-622.

GRENET F., 2002-2003 : « Conférence de M. Frantz Grenet », *EPHE, Section des sciences religieuses, Annuaire*, Tome 111, p. 153-158.

GRENET F., 2006 [2007] : « Nouvelles données sur la localisation des cinq yabghus des Yuezhi. L'arrière plan politique de l'itinéraire des marchands de Maès Titianos », *JA*, 294-2, p. 325-341.

GRENET F., 2014 : *Recentrer l'Asie centrale, leçon inaugurale du Collège de France*, 7 novembre 2013, Paris, Collège de France, Fayard.

GRENET F., RAPIN C., 1983 : « Inscriptions économiques de la trésorerie hellénistique d'Aï Khanoum. L'onomastique iranienne à Aï Khanoum », *BCH*, 107-1, p. 315-381.

GRENET F., RAPIN C., 2001a : « Alexander, Aï Khanum, Termez : Remarks on the Spring Campaign of 328 », *Alexander's Legacy in the East. Studies in Honor of Paul Bernard*, O. Bopearachchi, C.A. Bromberg, F. Grenet (éds.) *Bulletin of the Asia Institute*, 12, 1998, p. 79-89.

GRENET F., RAPIN C., 2001b, « L'incompréhensible Asie centrale de la carte de Ptolémée. Propositions pour un décodage », *Alexander's Legacy in the East, Studies in Honor of Paul Bernard*, Bulletin of Asia Institute, vol.12, p. 201-225.

GRENON M., 1992 : « L'acculturation », *Lekton*, Montréal, 2-2, p. 13-42.

GRICOURT D., 1994 : « Les Dioscures sur les monnaies romaines impériales », *DHA*, 20-2, p. 189-224.

GUILLAUME O., 1987 : *L'analyse de raisonnements en archéologie : le cas de la numismatique gréco-bactrienne et indo-grecque. "Méthodes et techniques"*. Travaux de la mission archéologique franco-indienne n° 2, Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations, Mémoire n° 68.

GUILLEMIN J.J, 1858 : *Histoire ancienne*, Paris, Hachette.

GUINEBAUD S., 2008 : « Polybe et la guerre de siège », *Figures et expressions du pouvoir. Hommage à Jean-René Jannot* (dir. T. Piel), Rennes, PUR, p. 49-60.

GYSELEN R., 1984, « La transition de l'Iran sassanide à l'Empire des califes d'après les monnaies », *CRAI*, 128-4, p. 692-701.

HADAS-LEBEL M., 1990 : *Jérusalem contre Rome*, Paris, Cerf.

HARRISON TH., 1998, : « Herodotus' Conception of Foreign Languages », *Histos,* 2, p. 1- 45.

HAVEMANN W., STA F., 1844, *Handbuch der Weltgeschichte*, Iéna, Friedrich Fromann.

HERVIEU-LEGER D., 1999 : *Le pèlerin et le converti, la religion en mouvement*, Paris, Flammarion.

HOEFER J.C.F., 1850 : *Premier mémoire sur les ruines de Ninive*, Paris, Firmin Didot.

HOLGER G., 2008 : « Aramaic in the Parthian Period : The Arsacid Inscriptions », *Aramaic in its Historical and Linguistic Setting,* Holger G. and Folmer M. (eds.), Harrassowitz Verlag, Wiesbaden, p. 131-158.

HOLLIS A.S., 1996 : «Laodice Mother of Eucratides of Bactria», *ZPE*, 110, p. 161-164.

HOLT F.L., 1988 : « Alexander the Great and Bactria. The formation of a Greek Frontier in Central Asia », *Mnemosyne*, 104, Leyde, New-York, Copenhague, Cologne,

HOLT F.L., 2000 : « Did King Eucratides II really exist ? » *Numismatic Chronicle*, 160, p. 81-91.

HOLT F.L., 2012a : « Coins : "The Great Guides of the Historians" », Aruz J., Valtz Fino E., (eds.), *Afghanistan, Forging Civilizations along the Silk Road,* The Metropolitan Museum of Art, p. 30-41.

HOLT F.L., 2012b : *Lost World of the Golden King. In Search of Ancient Afghanistan*, University of California Press.

HOOVER O.D., 2011 : « Never Mind the Bullocks : Taurine Imagery as a Multicultural Expression of Royal and Divine Power under Seleukos I Nikator », *More than Men, Less than Gods: Studies on Royal Cult and Imperial Worship. Proceedings of the International Colloquium Organized by the Belgian School at Athens (November 1-2, 2007)*, Panagiotis P.I., Chankowski A.S., Lorber C.C. (eds.), Leuven/Paris/Walpole MA, p. 197-229.

HOUAL J.-B., 2001 : « La céramique de l'ancienne Termez d'après les travaux de la MAFOuz B (premières indications) », *La Bactriane au carrefour des routes et des civilisations de l'Asie centrale, Actes du Colloque de Termez 1997*, Paris, Maisonneuve et Larose, p. 131-144.

HOUAL J.-B., 2007 : *Restitution des fortifications de Tchimgiz Tepe (Termez, Ouzbékistan)*, dans Virtual Retrospect Bordeaux.

HULSEWÉ A.F.P., 1979 : *China in Central Asia :The Early Stage, 125 B.C.-A.D. 23 : an Annotated Translation of Chapters 61 and 96 of The History of the Former Han Dynasty*, Sinica Leidensia, Leiden, Brill.

HUNTINGTON S., 1985 : *The Art of Ancient India*, Weatherhill.

ISHIZAWA O., LECUYOT G., 2005 : « Aï Khanoum, ville grecque d'Afghanistan en 3D », *Archéologia*, n°420, p. 187-196.

IVANCHIK A.I., 2011 : « New Greek Inscriptions from Takht-i Sangin and the Question as to the Emergence of the Bactrian Written Language », *Bulletin of Miho Museum*, Volume II, p. 59-86.

JAKOBSSON J., 2007 : « Relations between the Indo-greeks Kings after Menander », *JONS*, 191, p. 25-27.

JANSSEN E., 2007 : *Die Kausia. Symbolik und Funktion der makedonischen Kleidung*, Göttingen.

JOUVEAU-DUBREUIL G., 1914 : *Archéologie de l'Inde du sud*, Paris, Geuthner.

JURIEN DE LA GRAVIERE E., 1883 : *Les campagnes d'Alexandre. L'héritage de Darius,* Paris, Plon.

KANTOROWICZ E., 1989 : *Les Deux Corps du Roi*, Paris, Gallimard, (rééd.2000).

KENNEDY J., 1904 : « The Indians in Armenia, 130 B.C.-300 A.C. », *JRAS*, 36-2, p. 309-314.

KERVRAN M., 1995 : « Le delta de l'Indus au temps d'Alexandre. Quelques éléments nouveaux pour l'interprétation des sources narratives », *CRAI*, 139-1, p. 259-312.

KHAIRZADA K. M., 2013 : « Mes Aynak », *Archeologia* n°508, p. 62-71.

KOSELENKO G. A., 1980 : « Les cavaliers parthes. Aspects de la structure sociale de la Parthie », *DHA,* 6, p. 177-199.

KRITT B., 1996 : *Seleucid Coins of Bactria*, Lancaster.

KRUEDENER J. VON, 1973 : *Die Rolle des Hofes im Absolutismus*, Stuttgart, Fischer.

LABARRE G., 2010-2 : « Chronique d'Orient », Chronique 2010, *DHA*, 36-2, p. 211-222.

LACROIX J., 1949 : *Les reproductions de statues sur les monnaies grecques, la statuaire archaïque et classique*, Liège, Presses universitaires de Liège.

LAFONT J-M., 1994 : « Les Indo-Grecs. Recherches archéologiques françaises dans le royaume sikh du Pendjab 1822-1843 », *Topoi* 4-1, p. 9-68.

LAFONT J-M., 2003 : *L'Inde et l'Extrême-Orient dans la correspondance de Fabri de Peiresc, 1580-1637,* 39 pages. Disponible sur le site : www.eurindia.org

LAUTER H., 1987 : « Les éléments de la Regia hellénistique », *Le système palatial en Orient, en Grèce et à Rome, Actes du colloque de Strasbourg 1985,* Lévy E. (dir.), Strasbourg, p. 345-355.

LAVISSE E., 1896 : *Histoire Générale du IV^ème siècle à nos jours*, Paris, Calmann Lévy.

LEBEDYNSKY I., 2006 : *Les Saces*, Paris, Éditions Errance.

LE BERRE M., SCHLUMBERGER D., 1964 : « Les remparts de Bactres », *Monuments préislamiques d'Afghanistan*, Mémoires de la Délégation Archéologique Française en Afghanistan19, Paris.

LE BOHEC S., 1993 : « Les reines de Macédoine de la mort d'Alexandre à celle de Persée », *Cahiers du Centre Gustave Glotz*, n° 4, p. 229-245.

LECLERC M.C., 1997 : « L'insoutenable légèreté de la victoire. Niké chez Homère et Hésiode », *REG*, 110, p. 325-352.

LECUYOT, G., 2005 : « La 3D appliquée à la cité gréco-bactrienne d'Aï Khanoum en Afghanistan », *L'art d'Afghanistan de la préhistoire à nos jours*, CEREDAF, Paris, p. 31-48.

LECUYOT G., 2014 : « Aï Khanoum. Les grandes résidences aristocratiques », *Archeologia* n° 519, p. 68-73.

LECUYOT G., RAPIN C., 2000 : « Samarkand et Aï Khanoum. Les briques marquées en Asie centrale », *La brique antique et médiévale, production et commercialisation d'un matériau*, École Française de Rome, n°272, p. 31-52.

LE GOFF J., 1977 : « L'Occident médiéval et l'Océan Indien : un horizon onirique », *Pour un autre moyen âge*, Paris, Tel Gallimard.

LEGRAS B., 2003 : « La sanction du plagiat littéraire en droit grec et hellénistique », *Symposion 1999 : Vorträge zur griechishen und hellenistischen Rechtsgeschichte (Pazo de Mariñan, La Coruña, 6-9 september 1999*, herausgegeben von Thür G., Fernandez Nieto F. J., Köln, Böhlau, Wien, Weimar, p. 443-461.

LERICHE P., 1986 : *Fouilles d'Aï Khanoum V. Les remparts et les monuments associés*, Paris, De Boccard.

LERICHE P., 1988 : « Remarques sur l'urbanisation de l'Orient à l'époque hellénistique (de la Méditerranée à l'Inde) », *La ville neuve, une idée de l'Antiquité ?,* Huot J.-L. (éd.), Paris, Éditions Errance, p. 109-125.

LERICHE, P., 1999 : « Bactres », *La Bactriane de Cyrus à Timour (Tamerlan), Dossiers d'Archéologie* n° 247, p. 28-34.

LERICHE P., 2000 : « La brique crue en Mésopotamie et en Asie centrale hellénisées (IV^ème siècle av. n.é.–III^ème siècle de n.è.) », *La brique antique et médiévale, production et commercialisation d'un matériau*, École Française de Rome, n°272, p. 11-30.

LERICHE P., 2001 : « Termez antique et médiévale », *La Bactriane au carrefour des routes et des civilisations de l'Asie centrale, Actes du Colloque de Termez 1997*, La Vaissière E. de., Leriche P., Pidaev C., Gelin M., Abdoullaev K. (éds.), Paris, Maisonneuve et Larose, p. 75-99.

LERICHE P., 2011 : « Bactria », *Encyclopedia Iranica*, disponible sur le site : http://www.iranicaonline.org

LERICHE P., BESSAC J.C., 1992 : « L'analyse des techniques de construction en pierre et en brique crue », *Dossiers d'Archéologie*, n° 172, p. 70-81

LERICHE P., PIDAEV S. R., 1999 : « Quelques villes moyennes de Bactriane », *Dossiers d'Archéologie* n° 247, p. 50-55.

LERICHE P., PIDAEV C., 2004 : *Bilan de la campagne 2004 en Bactriane du nord*, MAFOuz de Bactriane, 55 pages.

LERICHE P., PIDAEV C., 2008 : *Termez sur Oxus, Cité capitale d'Asie centrale*, Paris, Maisonneuve et Larose.

LE RIDER G., 1986 : « L'enfant-roi Antiochos et la reine Laodice », *BCH*, 110-1, p. 409-417.

LE RIDER G., 1987 : « Monnaies d'Aï Khanoum », *RN*, 29-6, p. 236-244.

LE RIDER G., 2001 : *La naissance de la monnaie. Pratiques monétaires de l'Orient ancien*, Paris, PUF.

LE RIDER G., CALATAŸ, F. de, 2006 : *Les Séleucides et les Ptolémées. L'héritage monétaire et financier d'Alexandre le Grand,* Monaco, Éditions du Rocher.

LERNER J.D., 2010 : « Revising the Chronologies of the Hellenistic Colonies of Samarkand-Marakanda (Afrasiab II-III) and Aï Khanoum (northeastern Afghanistan) », *Anabasis* 1, p. 58-79.

LERNER J.D., 2011 : « A Reappraisal of the Economic Inscriptions and Coins finds from Aï Khanoum *», Anabasis* 2, p. 103-147.

LEROUGE-COHEN C., 2009 : « Les livres 41-42 des *Histoires Philippiques* de Trogue-Pompée résumées par Justin », *Iranica Antiqua* 44, p. 361-392.

LEROUGE-COHEN C., 2010 : « Les Parthes sont-ils des nomades commes les autres ? », dans : Rouillard P. (dir.), *Portraits de migrants, portraits de colons II*, Paris : De Boccard, p. 159-166.

LEROUGE-COHEN C., 2010 : « L'image des Parthes à l'époque d'Auguste : tentative de confrontation des sources littéraires et iconographiques », dans : Marein M. F., Voisin P., Gallego J. (dir.), *Figures de l'étranger autour de la Méditerranée antique. À la rencontre de l'Autre*, Paris : L'Harmattan, p. 295-303.

LEVEQUE P., 1974 : « A la suite d'Alexandre : l'unité indienne et l'art gréco-bouddhique », *Dossiers de l'Archéologie* n° 5, p. 115-135.

LEVEQUE P., 1989 : « Monarchie et idéologies. Le cas des Gréco-Bactriens et des Gréco-Indiens », *L'idéologie du pouvoir monarchique dans l'Antiquité*, actes du colloque de la S.O.P.H.A.U., Lyon, diffusion de Boccard, p. 39-51.

LEVEQUE P., 1991 : « Le blond Ptolémée et les dieux », *Mélanges Etienne Bernand,* Fick-Michel N., (dir.), PUFC, p. 303-307.

LEROI-GOURHAN A., 1964 : *Le geste et la parole. I : Technique et langage*, Paris, Albin Michel.

LEVI S., 1937 : *Mémorial Sylvain Lévi*, Paris, Hartmann.

LEVI-STRAUSS C. : *La pensée sauvage*, 1962, Paris, Plon.

LINGAT R., 1989 : *Royautés bouddhiques*, EHESS, Paris.

LINDSTRÖM G., 2009 : « Alexander der Große und Baktrien », *Das Altertum*, Band 54, p. 241-266.

LIOGIER R., 1999 : *Jésus, Bouddha d'Occident*, Paris, Calmann-Lévy.

LITVINSKIJ B., 1999, « Le temple de l'Oxus et ses trésors », *Dossiers d'Archéologie* n°247, p. 70-74.

LITVINSKIIJ B., 2010 : « Problems of the history and Culture of Baktria in Light of Archeological Excavations in Central Asia », *Anabasis* 1, p. 23-48.

LITVINSKIJ B., PICHIKYAN I., VINOGRADOV Y.G., 1985 : « The Votive Offering of Atrosokes, from the temple of the Oxus in Northern Bactria » *Vestnik Drevnej Istorii*, p. 84-110 (en Russe, avec résumé en anglais).

LOESCHNER H., 2008 : « Notes on the Yuezhi-Kushan Relationship and Kushan Chronology », *ONS*, p. 1-28.

LONIS R., 1979 : *Guerre et religion en Grèce à l'époque classique: Recherches sur les rites, les dieux, l'idéologie de la victoire,* PUFC.

LORDKIPANIDZE O., 1983 : « La Géorgie à l'époque hellénistique », *DHA*, 9-1, p. 197-216.

LOTH A.-M., 1981 : *Védisme et hindouisme: du divin et des dieux*, Bruxelles/Paris, Éditions chapitre douze.

LYONNET B., 1997 : *Céramique et peuplement du Chalcolithique à la conquête arabe : prospections archéologiques en Bactriane Orientale (1974-1978)*, vol. 2, Mémoires de la Délégation Archéologique Française en Asie Centrale 8, Paris, Éditions Recherches sur les Civilisations.

LYONNET B., 1998 : *Prospections archéologiques en Bactriane orientale (1974-1978)*, vol. II, *Céramique et peuplement du chalcolithique à la conquête arabe*, Paris, Diffusion de Boccard.

MA J., 1999-2000 : « Les statues honorifiques dans les cités hellénistiques », *EPHE*, Livret annuaire 15, p. 94-95.

MA J., 2000 : « Le Roi en ses images : essai sur les représentations du pouvoir monarchique dans le monde hellénistique», *Des Rois au Prince*, *Pratiques du pouvoir monarchique dans l'Orient hellénistique et romain (IV*^{ème} *siècle avant J.C.-II*^{ème} *siècle avant J.C.)*, Grenoble, Ellug, p. 147-164.

MA J., 2003 : « Dans les pas d'Antiochos III : l'Asie Mineure entre pouvoir et discours », *L'Orient méditerranéen: de la mort d'Alexandre aux campagnes de Pompée : cités et royaumes à l'époque hellénistique* : actes du colloque international de la SOPHAU, Prost F., Mathieu N. (éds.), Rennes, 4-6 avril 2003, PUR/ Pallas 62, p. 243-262.

MACKENZIE H., 1865 : « On the Antiquities of the Guzerat », *Journal of the Asiatic Society of Bengal*.

MAENCHEN-HELFEN O., 1952 : « A Parthian coin-legend on a Chinese bronze », *Asia major*, new series, 3-1, p. 1-6.

MAHÉ J.P., 1994 : « Un dieu guerrier à la campagne : l'exemple du Vahagn arménien », *CRAI*, 138 -3, p. 779-804.

MAHÉ J.P., 1996 : « Le site arménien d'Armawir : d'Ourartou à l'époque hellénistique », *CRAI*, 140-4, p. 1279-1314.

MAINDRON M., 1898 : *L'art indien*, Paris, L.H. May.

MAIRS R., 2006 : « Hellenistic India », *New Voices in Classical reception*, 1, p. 19-30.

MAIRS R., 2008 : « Greek Identity and the Settler Community in Hellenistic Bactria and Arachosia », *Migrations and Identities* 1, p. 19-43.

MAIRS R., 2011 : *The Archeology of the Hellenistic Far East : a Survey*, Bar International Series 2196.

MAIRS R., 2013a : « The Archaeology of the Hellenistic Far East: A Survey. Supplement 1», *Hellenistic Far East Bibliography*, www.bactria.org.

MAIRS R., 2013b : « The Hellenistic far east : from the Oikoumene to the Community », *Shifting Social Imaginaries in the Hellenistic Period, Narrations, Practices, and Images,* Stavrianopoulou E. (ed.)„ Brill, p. 372-373.

MAIRS R., 2014 : « The Reception of T. S. Bayer's Historia Regni Graecorum Bactriani (1738) », *Anabasis : Studia Classica et Orientalia* 4, p. 255-262.

MALAMOUD C., 1994 : « Remarques sur la dissuasion en Inde ancienne », *Violences et non-violences en Inde*, Paris, Éditions EDHESS, p. 53-60.

MARION J., 1972 : « Les monnaies de Shemesh et des villes autonomes de Maurétanie tingitane au musée Louis-Chatelain à Rabat », *Antiquités africaines* 6, p. 59-127.

MARSHALL J., 1951 : *Taxila, an account of the archeological excavations carried out at Taxila on the orders of the Government of India between the years 1913-1934*, Cambridge, Cambridge University Press.

MARTINEZ-SEVE L., 2003 : *L'occupation grecque à Samarcande et en Sogdiane : nouvelles découvertes*, Bulletin de la Société française d'Archéologie classique (XXXIV, 2002-2003), *RA*, 35-1, p. 373-388.

MARTINEZ-SEVE L., 2009 : « Les Grecs en Orient : portraits croisés », *Portraits de migrants, Portraits de colons,* Rouillard P. (dir.), Paris, p. 129-140.

MARTINEZ-SEVE L., 2010a : « A propos du temple aux niches indentées d'Aï Khanoum : quelques observations », *Paysage et religion en Grèce antique*, Carlier P. et Lerouge-Cohen C., (éds.), p. 195-207.

MARTINEZ-SEVE L., 2010b : « Pouvoir et religion dans la Bactriane hellénistique. Recherches sur la politique religieuse des rois séleucides et gréco-bactriens », *Chiron*, 40, p. 41-66.

MARTINEZ-SEVE L., 2011 : *Atlas du monde hellénistique, 336-331 av. J.C.,* Paris, Autrement.

MARTINEZ-SEVE L., 2012a : « Roi et cités en Asie centrale : un roi indispensable ? », *Entités locales et pouvoir central. La cité dominée dans l'Orient hellénistique*, Feyel C., Fournier J., Graslin-Thomé L., Kirbihler F., (éds.), Nancy, p. 211-233.

MARTINEZ-SEVE L., 2012b : « Les diasporas grecques du VII^{ème} à la fin du III^{ème} siècle av. J.C. », *Pallas*, 89, p. 9-16.

MASSON C., WILSON H. H., 1841 : *Ariana Antiqua : a descriptive account of the antiquities of coins of Afghanistan*, East India Company.

MASSON-OURSEL P, STERN P., WILLMAN-GRABOWSKA H. de, (1933) : *L'Inde antique et la civilisation indienne,* Paris, Renaissance du livre, rééd. Albin Michel 2012.

MECHIN C., 2008 : *« La transition nomade » en Bactriane,* thèse sous la dir. de J.P. Levet, Université de Limoges.

MEHTA VASISHTHA DEV MOHAN, 1967 : *The indo-Greek Coins*, Ludhiana, Indological Research Institute.

MEUWESE C., 1968 : *L'Inde du Bouddha vue par des pèlerins chinois sous la dynastie Tang (VIIe siècle)*, Paris, Calmann-Lévy.

MICHEL P., WIDMER M., 2010 : « Entre Babylonie et Asie Mineure : regards croisés sur le culte royal séleucide », *Bollettino di Archeologia on Line*. Disponible sur le site : http://bollettinodiarcheologiaonline.beniculturali.it/bao_document/poster/11_Michel_Widmer.pdf

MILNS R.D., 1975 : « The army of Alexander the Great », *Alexandre le Grand, Entretiens de la Fondation Hardt*, 22, p. 87-136.

MIONNET T.E., 1811 : *Description des médailles antiques, grecques et romaines*, Paris, Imprimerie de Testu.

MIRZA SIRADJ AD-DIN HAKIM, 1999 : *Souvenirs de voyage pour les gens de Boukhara*, trad. Dudoignon S. A., Actes Sud.

MITCHINER M.B., 1975-1976 : *Indo-Greek and Indo-Scythian Coinage,* 9 volumes, London.

MOLIN M., 2003 : « Les *Histoires* de Polybe entre essai d'objectivité et déformation historique : l'exemple du livre III », *Grecs et Romains aux prises avec l'histoire*, Lachenaud G., Longrée D. (éd.), PUR, p. 279-295.

MOTTE A., PIRENNE-DELFORGE V., 1994 : « Du bon usage de la notion de syncrétisme », *Kernos*, n° 7, p. 11-27.

MUCKENSTURM-POULLE C., 2010 : « Quelques mythes grecs sur les Indiens d'Hérodote à Strabon », *DHA*, Supplément 3, PUFC, p. 57-71.

MULLER Y., 2011 : « Le *maschalismos*, une mutilation rituelle en Grèce ancienne ? », *Ktèma*, 36, p. 269-296.

NAHAL T., 2002 : « Le rôle des iraniens dans la diffusion du bouddhisme, du manichéisme et du mazdéisme en Chine », *Diogène* 4, n° 200, p. 73-82.

NARAIN A.K., 1957 : *The indo-Greeks revisited and supplemented*, Oxford, (B.R. Publishing, New Delhi, 2003).

NAUDOU J., 1986 : « Polymorphisme du divin et monothéisme en Inde », *Les Grandes figures religieuses : fonctionnement pratique et symbolique dans l'Antiquité*, Besançon 25-26 avril 1984, Volume 329, PUFC, p. 11-33.

NEELIS J., 2007 : « Passages to India: Śaka and Kuṣāṇa Migration Routes in Historical Contexts », *On the Cusp of an Era: Art in the Pre-Kuṣāṇa World*, Srinivasan D. M. ed., Leiden, Brill, p. 55-94.

NEELIS J., 2010 : *Early Buddhist Transmission and Trade Networks : Mobility and Exchange Within and Beyond the Northwestern Borderlands of South Asia,* Leiden, Brill.

NETTLE D., ROMAINE S., 2003 : *Ces langues, ces voix qui s'effacent*, Paris, Éditions Autrement.

NIKONOROV V.P., 1997 : *The Armies of Bactria*, Stockport, Montvert Publications.

NIKONOROV P., SAVCHUK S., 1992 : « New Data on Ancient Bactrian Body-armour (in the Lights of Finds from Kampyr-Tepe », *Iran*, London, The British Institute of Persian Studies, volume XXX, p. 49-54.

OBRY J-B. F., 1863 : *Du nirvana bouddhique, en réponse à M. Barthélémy Saint-Hilaire*, Paris, Librairie Auguste Durand.

OLBRYCHT M.J., 1996 : « Die Beziehungen der Steppennomaden Mittelasiens zu den hellenistischen Staaten (bis zum Ende des 3. Jahrhunderts vor Chr.) », *Hellenismus. Beiträge zur Erforschung von Akkulturation und politischer Ordnung in den Staaten des hellenistischen Zeitalters. Akten des Internationalen Hellenismus-Kolloquiums,* B. Funck (ed.),Tübingen p. 147-169.

OLBRYCHT M. J., 2011 : « Ethnicity of settlers in the colonies of Alexander the Great in Iran and Central Asia », *Bulletin of the International Institute of Central Asian Studies [IICAS],* 14, p. 22-35.

OLIVIER-UTARD F., 2003 : *Politique et Archéologie. Histoire de la Délégation archéologique française en Afghanistan, 1922-1982*, Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations.

ORRIEUX C. et WILL E., 1986 : *Ioudaïsmos-Hellènismos. Essai sur le judaïsme judéen à l'époque hellénistique*, Presses universitaires de Nancy.

OSBORNE R., 1992 : « Les fortifications rurales », *Dossiers d'Archéologie* n°172, p. 42-51.

PALAGIA O., 2012 : « The Impact of Alexander the Great in the Art of Central Asia », *The Alexander Romance in Persia and the East,* Stoneman R., *alii.* (eds.), Barkhuis, p. 369-382.

PAYEN P., 2012 : *Les revers de la guerre en Grèce ancienne*, Belin.

PEBARTHE C., 2008 : *Monnaie et marché à Athènes à l'époque classique*, Paris, Belin.

PENTLAND MAHAFFY J., 1890 : *The Greek World under Roman Sway : from Polybius to Plutarch*, MacMillan.

PETARD J.P., 2007 : *Psychologie sociale*, Éditions Bréal.

PICARD A., 1994 : « Architecture et urbanisme en Algérie. D'une rive à l'autre (1830-1962) », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, 73-74, p. 121-136.

PICARD C., 1959 : « Un monument rhodien du culte princier des Lagides *», BCH,* 83-2, p. 409-429.

PIDAEV S.R., 2010 : « Les voisins du sud, d'Alexandre le Grand aux Kouchans », *Dossiers d'Archéologie* n° 341, p. 40-42.

PILIPKO V., 2001 : « Les établissements urbains de la Bactriane du nord-ouest », *La Bactriane au carrefour des routes et des civilisations de l'Asie centrale*, Paris, Maisonneuve et Larose.

PILON F., 2003 : « La villa gallo-romaine du « Bois du Châtel » (Vieux-Champagne, Seine-et-Marne) : production de fausses monnaies en milieu rural », *Revue Archéologique de Picardie*, n°1-2, p. 177-183.

PLANHOL X. de, 1958 : « Les villages fortifiés en Iran et Asie centrale », *Annales de Géographie.,* p. 25-28.

POLIGNAC F. de, 1984 : « L'homme aux deux cornes. Une image d'Alexandre du symbolisme grec à l'apocalyptique musulmane », *MEFRA,* 96-1, p. 29-51.

POZNANSKI L., 1994 : « La polémologie pragmatique de Polybe », *JS*, p. 19-74.

PRASAD P. C., 2003 : *Foreign trade and commerce in Ancient India,* Abhimav Publications.

PREAUX C., 1988 : *Le monde hellénistique. La Grèce et l'Orient (323-146),* 2 éd., Paris, PUF.

PRESTIANNI GIALLOMBARDO A. M., 1991 : « Recenti testimonianze iconografiche sulla *kausia* in Macedonia e la datazione del fregio della caccia della II tomba reale di Vergina », *DHA*, 17-1, p. 257-304.

PRINSEP J., 1833 : « Note on Lieutenant Burnes' Collection of Ancient Coins », *The Journal of the Asiatic Society of Bengal*, n°2.

PURI B.N., 1994 : *History of Civilisations of Central Asia* II, Paris, UNESCO.

PRZYLUSKI J., 1920 : *Le Parinirvana et les funérailles du Bouddha*, Paris, Geuthner.

QUEYREL F., 2002 : « Les portraits de Ptolémée III Évergète et la problématique de l'iconographie lagide de style grec », *JS,* 1-1, p. 3-73.

QUEYREL F., 2010 : « *Ekphrasis* et perception alexandrine : la réception des œuvres d'art à Alexandrie sous les premiers Lagides », *Antike Kunst*, 53, p. 23-47.

RAOUL-ROCHETTE M., 1835 : *Supplément à la Notice sur quelques médailles grecques inédites des rois de Bactriane et de l'Inde*, *JS*, Paris.

RAPIN C., 1987 : « La Trésorerie hellénistique d'Aï Khanoum », *Revue Archéologique* 1, p. 41-70.

RAPIN C., 1992a : « Les sanctuaires de l'Asie centrale à l'époque hellénistique : état de la question », *Études de Lettres*, Lausanne, p. 101-124.

RAPIN C., 1992b : *La Trésorerie du palais hellénistique d'Aï Khanoum. L'Apogée et la chute du royaume grec de Bactriane*, *Fouilles d'Aï Khanoum VIII, Mémoires de la Délégation archéologique française en Afghanistan XXXIII*, Paris, De Boccard.

RAPIN C., 2007 : « Nomads and the shaping of Central Asia : from the Early Iron Age to the Kushan Period », *After Alexander : Central Asia before Islam,* Proceedings of the British Academy 133, J. Cribb / G. Herrmann (eds.), Oxford, p. 29-72.

RAPIN C., 2008 : « Torgovyj put' iz Indii k Ponty u Strabona : mezhdu kartograficheskim mirazhom i arxeologicheskoj real'nost'ju » [*La route commerciale de l'Inde au Pont-Euxin chez Strabon : entre mirage cartographique et réalité archéologique*], *Strabo route as a part of the Great silk road. Proceedings of the International conference, Baku, November 28-29, 2008 / Doroga Strabona kak chast' velikogo shëlkovogo puti. Mezhdunarodnaja konferencija, Baku,* S.G. Kljashtornyj et Sh.M. Mustafaev (eds.), UNESCO-IICAS, Samarkand, Tashkent.

RAPIN C., 2010 : « L'ère Yavana d'après les parchemins gréco-bactriens d'Asangorna et d'Amphipolis », *The Traditions of East and West in the antique cultures of Central Asia. Papers in honor of Paul Bernard* (Tradicii Vostoka i Zapada v antichnoj kul'ture srednej Azii. Sbornik statej v chest' Polja Bernara), Kazim Abdullaevéd (ed.), Tashkent: Noshirlik yog' dusi, p. 234-252.

RAPIN C., 2012 : « Greek Art in Central Asia, Afghanistan, and Northwest India », *Encyclopedia Iranica,* XI-3, p. 333-336.

RATH J., 2004 : « The animal Motifs on Indian Coins (ancient and mediaeval Period) », *OHRJ, (The Orissa Historical Research Journal)*, Vol. XLVII, No. 1, p. 57-65.

RAY H.P., 1993 : « La présence des Yavanas en Inde », *Topoi*, 3-2, p. 455-478.

REDDÉ M., 1999 : « Un village dans les oasis d'Égypte : Douch », *L'Afrique du Nord antique : cultures et paysages*, Colloque de Nantes-mai 1996, p. 67-84.

RENNELL J., 1783 : *Memoir of a Map of Hindoostan*, London, M. Brown.

RIBOUD P., VAISSIERE E. de la, 2003 : « Les livres des Sogdiens », *ST. IR.*, tome 32-1, p. 127-136.

RIDGWAY B.S., 1990 : *Hellenistic Sculpture* volume 1, Madison, Univ. of Wisconsin Press.

ROBERT L., 1968 : « De Delphes à l'Oxus. Inscriptions grecques nouvelles de la Bactriane », *CRAI* p. 416-457.

ROCHETTE B., 1995 : « Grecs et Latins face aux langues étrangères. Contribution à l'étude de la diversité linguistique dans l'Antiquité classique », *RBPh*, 73-1, p. 5-16.

ROCHETTE B., 2002 : « Remarques sur le vocabulaire grec de la traduction », *RBPh*, 80-1, p. 25-34.

RODZIEWICZ M., 1987 : « Le débat sur la topographie de la ville antique », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, 46, p. 38-48.

ROSENFELD A.-Z., 1951 : « La Kala, type d' établissement fortifié iranien », *Sovietskaïa Ethnografia*, n° 1, p. 22-28.

ROUGEMONT G., 2012 : *Corpus Inscriptionum Iranicarum*, Londres, School of Oriental and African Studies.

ROUT B., 2008 : *How the Water Flows : a Typology of Irrigation Systems in Afghanistan*, Afghanistan Research and Evaluation Unit, European Commission.

RTVELADZE E.V., 1995 : « Découvertes en numismatique et épigraphie gréco-bactriennes à Kampyr-Tepe (Bactriane du nord) », *RN*, 150, p. 20-24.

RTVELADZE E.V., 2001 : « Les voies de communication et les villes de Bactriane », *La Bactriane au carrefour des routes et des civilisations de l'Asie centrale*, Paris, Maisonneuve et Larose.

SAINT-MARTIN J. de, 1850 : *Fragments d'une histoire des Arsacides*, Paris, Imprimerie Nationale.

SARIANIDI V., 1999 : « Le trésor de Tilia Tepe », *La Bactriane de Cyrus à Timour*, *Dossiers d'Archéologie* n° 247, p. 75-80.

SASSIER Y., 2012 : *Royauté et idéologie au Moyen Âge : Bas-Empire, monde franc, France (IVe-XIIe siècle)*, Paris, Armand Colin.

SAVALLI-LESTRADE I., 1998 : *Les philoi royaux dans l'Asie hellénistique*, Genève, Droz.

SAVALLI-LESTRADE I., 2003 : « L'élaboration de la décision royale dans l'Orient hellénistique », *L'orient méditerranéen de la mort d'Alexandre aux campagnes de Pompée. Cités et royaumes à l'époque hellénistique*, PUR / Pallas, n°62, p. 17-36.

SAVALLI-LESTRADE I. , COGITORE I., (dir.), 2000, *Des Rois au Prince*, *Pratiques du pouvoir monarchique dans l'Orient hellénistique et romain (IV^{ème} siècle avant J.C.-II^{ème} siècle avant J.C.),*Grenoble, Ellug.

SAVOIE D., 2007 : « Le cadran solaire grec d'Aï Khanoum : la question de l'exactitude des cadrans antiques », *CRAI*, 151-2, p. 1161-1190.

SCHILTZ V., 2005 : « Tilia-Tepe : nouveaux enjeux », *L'art d'Afghanistan de la préhistoire à nos jours*, CEREDAF, Paris, p. 71-82.

SCHLUMBERGER D., 1947 : « Nouvelles de la délégation archéologique française en Afghanistan, fragment de poterie avec inscription grecque », *CRAI*, 91-1, p. 241-242.

SCHLUMBERGER D., 1964 : « Une nouvelle inscription grecque d'Açoka », *CRAI*, 108-1, p. 126-140.

SCHMIDT R., 2007 : « Isidore de Charax », *Encyclopedia Iranica*. Disponible sur le site : http://www.iranicaonline.org/

SCHMITT PANTEL P., 2009 : *Hommes illustres. Mœurs et politiques à Athènes au Vème siècle*, Paris, Aubier, Collection historique.

SCHUMANN H. W., 1999, : *Le Bouddha historique*, Vannes, éditions Sully.

SEDOV A.V., 1993 : « Compte rendu de CHERKOVA T.A., *L'Égypte et le royaume kouchan (les contacts commerciaux et culturels)* », *Topoi 3/1*, p. 370-372.

SERGENT B., 2008 : *Athéna et la Grande déesse indienne*, Paris, Les Belles Lettres.

SEKUNDA N., 2005 : *Hellenistic Infantry Reform in the 160's BC,* Fundation for the Development of Gdansk University.

SELDESLACHTS E., 2004 : « The end of the road for the Indo-Greeks ? », *Iranica Antiqua*, vol. XXXIX, p. 249-296.

SHAKED S., 2004 : *Le satrape de Bactriane et son gouverneur. Documents araméens du IV*^{ème} *siècle avant notre ère provenant de Bactriane*, Persika 4, Paris, De Boccard.

SIMS-WILLIAMS N., 1996 : « Nouveaux documents sur la l'histoire et la langue de la Bactriane », *CRAI*, 140-2, p. 633-654.

SIMS-WILLIAMS N., 2002 : « Nouveaux documents bactriens du Guzgan », *CRAI,* 146-3, p. 1047-1058.

SIMS-WILLIAMS N., 2011 : « Bactrian Language ». Disponible sur le site : http://www.iranicaonline.org

SINGH S.D., 1997 : *Ancient Indian Warfare: With Special Reference to the Vedic Period*, Motilal Banarsidass Publ., Delhi, rep.

SLITINE F., 2005 : *Histoire du verre. L'Antiquité,* Paris, Massin.

SPOONER D.B., « Mr Tata's excavations at Pataliputra », *Annual Report of the Archeological Survey of India* 1912-1913.

SRIVASTAVA A.L., 1983, *Life in Sanchi Sculpture*, Abhinav Publications, New Dehli.

STAVISKIJ B., 1986 : *La Bactriane sous les Kushans. Problèmes d'histoire et de culture* (trad. P. Bernard, M. Burda, Fr. Grenet, P. Leriche), Paris.

SVERCHKOV L. M., 2008 : « The Kurganzol Fortress (on the History of Central Asia in the Hellenistic Era) », *Ancient Civilizations from Scythia to Siberia* 14, p. 123-191.

TARN W.W., 1902 : « Notes on Hellenism in Bactria and India », *JHS,* 22, Volume XXII, p. 268-293.

TARN W.W., 1936 : *La civilisation hellénistique*, Paris, Payot.

TARN W. W. 1938 : *The Greeks in Bactria and India,* Cambridge University Press, (réed. 1951).

TARZI Z., 2000 : « *Vajrapâni*-Héraclès de la niche V 2 de Tape-Shotor de Hadda », *Ktèma*, 25, p. 163-170.

TAVERNIER J., 2008 : « Multilingualism in the Fortification and Treasury archives », *Persika* 12, Paris, De Boccard, p. 59-86.

TCHERNIA A., 1995 : « Moussons et monnaies : les voies du commerce entre le monde gréco-romain et l'Inde », *Annales (HSS),* 50-5, p. 991-1009.

THAPAR R., 1998 : « La quête d'une tradition historique : l'Inde ancienne », *Annales (HSS)*, 2, p. 347-359.

THAPAR R., 2002 : *The Penguin history of early India : from the origins to AD 1300*, London, Penguin.

THIERRY F., 2005 : « Yuezhi et Kouchans. Pièges et dangers des sources chinoises », *Afghanistan, ancient Carrefour entre l'est et l'ouest*, Bopearachchi O., Boussac M.F. (éds), Turnhout, p. 421-539.

THOLLARD, P., 1987 : *Barbarie et civilisation chez Strabon. Étude critique des livres III et IV de la Géographie*, Besançon, PUFC.

THOMPSON M., 1984 : « Paying the Mercenaries », *Festschrift fur Leo Mildenberg*, Houghton A. et *alii* (eds.), Wetteren, p. 241-247.

TOYNBEE A., 1975 : *L'Histoire,* Paris/Bruxelles, éditions Elsevier Séquoia.

TRIPATHI R. S., 1987 : *History of Ancient India*, Dehli, Motilal Banarsidass.

VAISSIERE E. de la, 2002 : *Histoire des marchands sogdiens*, Paris, De Boccard.

VALLAT F., 1971 : « Deux nouvelles chartes de la fondation d'un palais de Darius 1er à Suse », *Syria,* 48-1/2, p. 53-59.

VARENNE J., 2002 : *Dictionnaire de l'hindouisme*, Éditions du Rocher, Monaco.

VENCO RICCIARDI R., 2002 : « La découverte des Parthes et l'archéologie d'époque parthe en Mésopotamie et en Iran », *Dossiers d'Archéologie* n°271, p. 72-79.

VERNANT J.P., 1989 : *L'individu, la mort, l'amour*, Gallimard Folio Histoire.

VEUVE S., 1982 : « Cadrans solaires gréco-bactriens à Aï Khanoum (Afghanistan) », *BCH*, 106-1, p. 23-51.

VEYNE P., 2005 : *L'Empire gréco-romain*, Paris, Seuil.

VIDAL-NAQUET P., 1984 : *Flavius Arrien entre deux mondes*, Paris, Les Éditions de Minuit.

VILLATTE S., 1999 : « Les philosophes devant les guerres », *Guerres et sociétés dans les mondes grecs (490-322)*, BRUN P. (dir.), éditions du Temps, Paris, p. 217-243.

VIRGILIO B., 2010 : « La correspondance du roi hellénistique », *Des Rois au Prince. Pratiques du monarchique dans l'Orient hellénistique et romain (IV^{ème} siècle avant J.C. – II^{ème} siècle après J.C.)*, Grenoble, Ellug, p. 101-122.

WADDELL L.A., 1903 : *Report on The Excavations at Pātaliputra (Patna), the Palibothra of the Greeks*, Calcutta, Bengal secretariat press.

WATSON B., 1962 **(**1993) : *Records of the Grand Historian*, Vol.II, Hong Kong, Columbia University Press.

WHEELER M., 1959 : *Early India and Pakistan*, Thames and Hudson, London.

WHITEHEAD R.B., 1914 : *Catalogue of Coins in the Panjab Museum of Lahore, Vol.I, Indo-Greek Coins*, Oxford.

WHITEHEAD R.B., 1922 : *The pre-Mahommedan Coinage of Northwestern India*, The American Numismatic Society, New York.

WIDEMANN F., 1989 : « Un monnayage inconnu de type gréco-bactrien à légende araméen », *ST.IR*, 18, p. 193-197.

WIDEMANN F., 2009 : *Les successeurs d'Alexandre en Asie centrale et leur héritage culturel*, Paris, Riveneuve éditions.

WILL E., 1966 : *Histoire politique du monde hellénistique,* Nancy, (rééd.) Paris, Le Seuil, 2003.

WILL E., 1998 : *Historia graeco-hellenistica. Choix d'écrits 1953-1993*, Paris.

WILNER F., 2007 : *Le trésor des rois de Bactriane*, dvd 52mn, France Télévisions Distribution.

WIOTTE-FRANZ C., 2001 : *Hermeneus und Interpres, zum Dolmetscherwesen in der Antike*, Saarbrücker Studien zur Archäologie und alte Geschichte, Band 16, Saarbrücken, Saarbrücker Druckerei und Verlag.

WOJTILLA G., 2000 : « Did the Indo-Greeks Occupy Pataliputra ? », *Acta Archeologica Academiae Scientiarum Hungaricae*, n°40, p. 495-504.

WOLSKI J., 1984 : « Sur le " philhellénisme " des Arsacides », *Gerión,* 1, p. 145-156.

WROTH W., 1903 : *Catalogue of the Greek Coins in the British Museum, Catalogue of the Coins of Parthia*, London.

ZEJMAL E. J., 1995 : « Problèmes de circulation monétaire dans la Bactriane hellénistique », *L'archéologie de la Bactriane ancienne, Actes du colloque franco-soviétique de Dushanbe*, Paris, Éditions du C.N.R.S.

YAILENKO V. P., 1990 : « Les maximes delphiques d'Aï Khanoum et la formation de la doctrine du dhamma d'Aśoka », *DHA*, 16-1, p. 239-256.

YELEN A., 1977 : *Tout sur l'Afghanistan*, Paris, Nathan.

YON J.B., 2011 : « Voies romaines de l'Orient de la Méditerranée à la mer Rouge », *Dossiers d'Archéologie* n° 343, p. 52-58.

YU T., 1998 : *A Study of Saka History*, Sino-Platonic Papers n°80, Philadelphia, University of Pennsylvania. Disponible sur le site : http://www.sino-platonic.org

YU T., 2011 : « The Origin of the Kushans », *Sino-Platonic Papers,* Philadelphia, n ° 212, Disponible sur le site : http://www.sino-platonic.org

ZUCKER A., 2006 : « La physiognomonie antique et le langage animal du corps », *Rursus* [En ligne], 1, http://rursus.revues.org/58

Sites internet

http://www4b.ac-lille.fr/~lettreslp/giseh/IMG/jpg/d_cle433ebf-1.jpg

http://www.acsearch.info (vente numismatique)

http://www.army.mil/operations/oef/AfghanistanReliefMap.jpg (Armée des U.S.A.)

Catalogue.bnf.fr/ark:/12148

http://claude.rapin.free.fr/3Textes_Akhpapyrus3.htm

http://www.coinindia.com/

http://www.coinarchives.com/ (vente numismatique)

http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/pays-zones-geo/afghanistan/

http://jeanbaptiste.houal.free.fr/index.htm

http://www.kroraina.com/kushan/fussman/fuss1_5.html

http://maps.google.fr/maps?hl=fr&tab=wl

http://www.metmuseum.org/Collections/ (Metropolitan Museum)

http://www.nortonsimon.org (Norton Simon Museum)

http://www.usgs.gov/ (US Geographical Survey)

http://www.sylloge-nummorum-graecorum.org/

http://www.wildwinds.com/coins/greece/i.html (vente numismatique)

http://www.theatrum.de/ (site archéologique de l'Université de Mayence)

Table des matières

Introduction....……...…….. p. 05

Annexes de l'introduction (tableaux chronologiques)…….. p. 20

Conventions orthographiques ……...…… p. 23

I) Le territoire et ses limites

1) Historiographie du territoire

1.1 L'Asie centrale grecque redécouverte…… p. 25
1.2 Problèmes de définitions : bactrien, gréco-bactrien, indo-grec…….…….. p. 29
1.3 Le mirage indien : illusions et admirations……. p. 32

2) Un flou territorial

2.1 Une cartographie difficile à établir…… p. 35
2.2 La frontière nord…… p. 38
2.3 Les frontières occidentales et orientales…… p. 40
Synthèse …….. p. 43

II) Les sources

1) Les sources internes

1.1 L'épigraphie…….. p. 45
1.2 L'archéologie en Bactriane ……..……..… p. 49
1.3 Un monnayage abondant…….. p. 54

2) Les sources externes

2.1 Les sources grecques…… p. 60
2.2 Les sources latines …… p. 67
2.3 Les sources chinoises…… p. 67
2.4 Les sources indiennes……... p. 70
2.5 Un usage prudent des sources littéraires ……. p. 75
Synthèse …….. p. 79

III) Le roi-guerrier

1) Des peuples sujets ou hostiles

1.1 L'héritage démographique achéménide……. p. 81
1.2 Les Saces-Sakas-Scythes…… p. 83
1.3 Les Parthes……. p. 86
1.4 Les Yuezhi …… p. 90
1.5 Les Bactriens…….. p. 92
1.6 Les Sogdiens…….. p. 94
1.7 Combien de sujets pour les rois grecs ?..... p. 95

2) La guerre omniprésente

2.1 L'Asie centrale grecque, une zone instable……. p. 96
2.2 Un siège inaugural : Bactres…… p. 99
2.3 Les enseignements d'un conflit…….. p. 102
2.4 Un territoire fortifié de longue date…… p. 105
2.5 Une urbanisation militaire cohérente…….. . p. 107
2.6 Bactres et Termez : deux exemples d'occupation opportuniste……..... p. 110
2.7 Aï Khanoum : une ville nouvelle fortifiée…… ……... p. 114

3) Le roi, chef de guerre en armes

3.1 Les portraits monétaires : le roi en guerre……. p. 124
3.2 Les armées des ennemis : caractéristiques……. p. 132
3.3 Les armées des Grecs : peu de sources de renseignements…… p. 135
3.4 Les armées des Grecs : description…… p. 136
3.5 Conquérants, mais jusqu'où ?..... p. 140
3.6 Eucratide I^{er}, la production d'une figure littéraire……. p. 146
Synthèse …… p. 151

IV) Gouverner le royaume

1) Le roi et son entourage

1.1 La vie de cour ……... p. 153
1.2 Des portraits officiels ?..... p. 155
1.3 Épithètes, honneurs, culte royal : quelques indices…… p. 156
1.4 Ménandre I^{er} et le culte royal …… .. p. 167

2) L'entourage du roi et les lieux du pouvoir

2.1 L'entourage immédiat : les reines…… p. 173
2.2 Corégence et filiation…… p. 180
2.3 Un palais pour le trône ? ..... p. 185
2.4 Un roi en représentation …… p. 191

3) La gestion administrative et économique

3.1 Les langues administratives …….. p. 195
3.2 Les interprètes dans l'administration gréco-bactrienne…….. p. 198
3.3 Des rois colonisateurs ?..... p. 203
3.4 Des échos macroéconomiques d'une gestion ? …….. p. 222
3.5 Monnaie, fiscalité et irrigation …… p. 224
3.6 Préserver les voies de communication …… p. 234
3.7 Quelques hypothèses sur un probable commerce maritime international …. p. 238
Synthèse ……. p. 243

V) L'affirmation culturelle et iconique d'une royauté grecque

1) Aspects culturels de la politique des rois grecs

1.1Le grec « langue métropolitaine dominante » …… p. 245
1.2L'épigramme de Sôphytos : des idéaux universels traduits en grec……. p. 249
1.3 Acculturation et coexistence……. p. 257
1.4 Un volontarisme culturel à Aï Khanoum ? ……. p. 262
1.5Quelques réflexions sur le bilinguisme monétaire ……..…… .. p. 266

2) Les portraits monétaires

2.1 Les enjeux de la représentation monétaire……..… p. 276
2.2 L'évolution stylistique du portrait monétaire ……. p. 285
2.3 Dieux grecs et assimilables en Asie ……..……. p. 291
2.4. Le souverain est macédonien, ou l'héritage d'Alexandre…… p. 307
2.5. Quelques constantes physiques ou physiognomoniques …… p. 312
Synthèse ……... p. 316

VI) Que sont-ils devenus ?..... ……..... p. 319

1) La destruction violente …….…… p. 320
2) Le grand exode……. p. 322
3) L'absorption lente……... p. 325

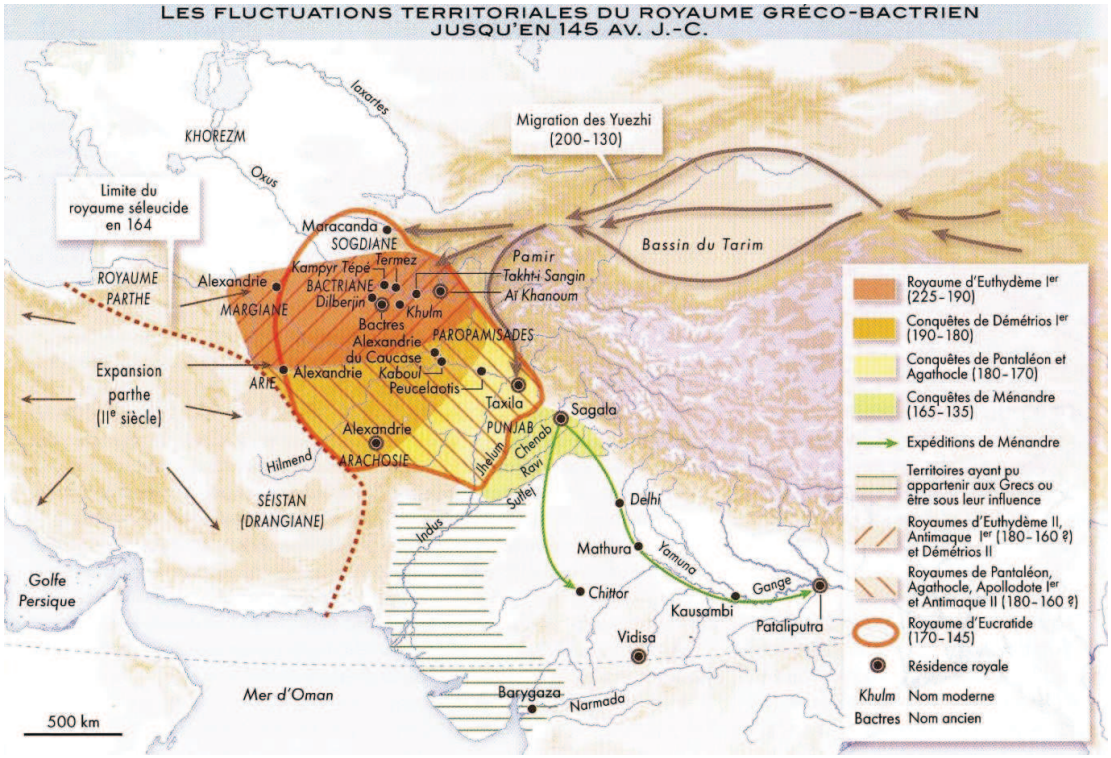
VII) Conclusion

Le mirage bactrien…… p. 331
Qu'est-ce qu'un roi grec en Asie centrale ? …… p. 339
Qu'est-ce qu'un royaume grec d'Asie centrale ? …… p. 343
De nouvelles perspectives ? ……. p. 345

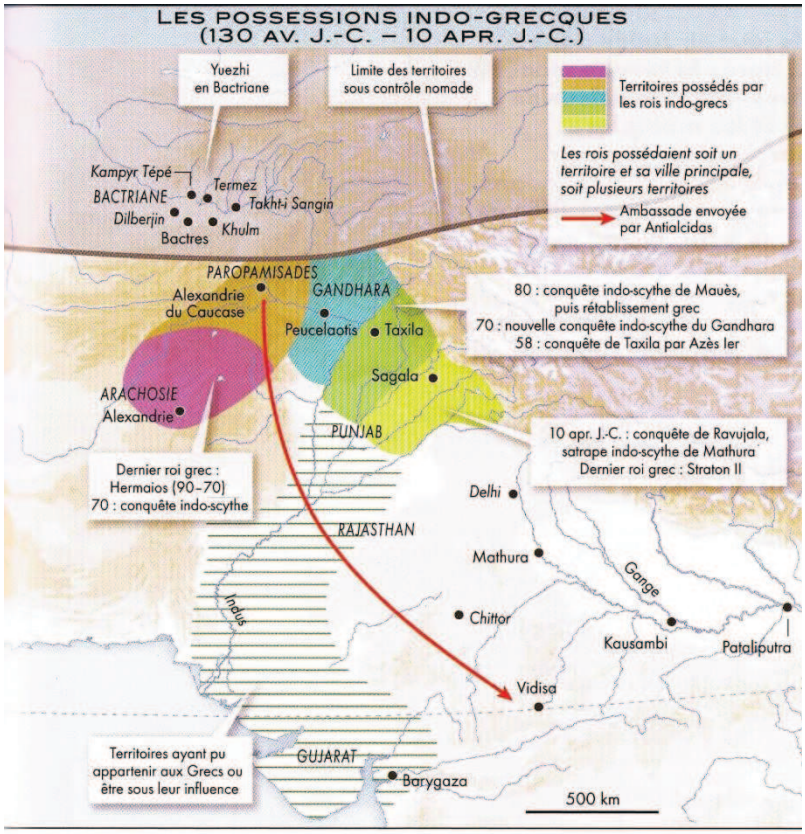
Liste des abréviations..... p. 353
Bibliographie ..... p. 354
Table des matières ..... p. 385
Dossier iconographique ..... p. 389

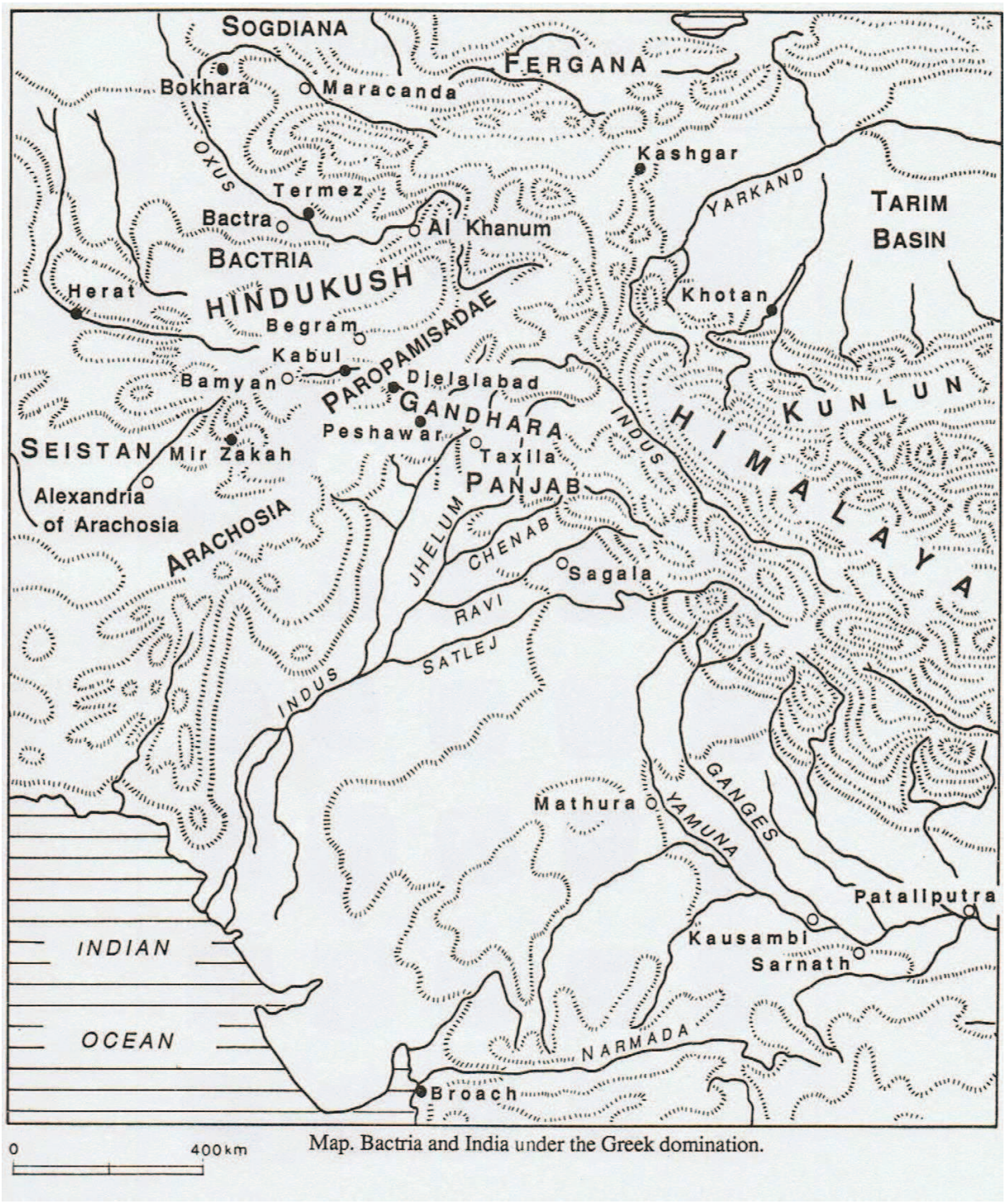
Dossier iconographique

Cartes



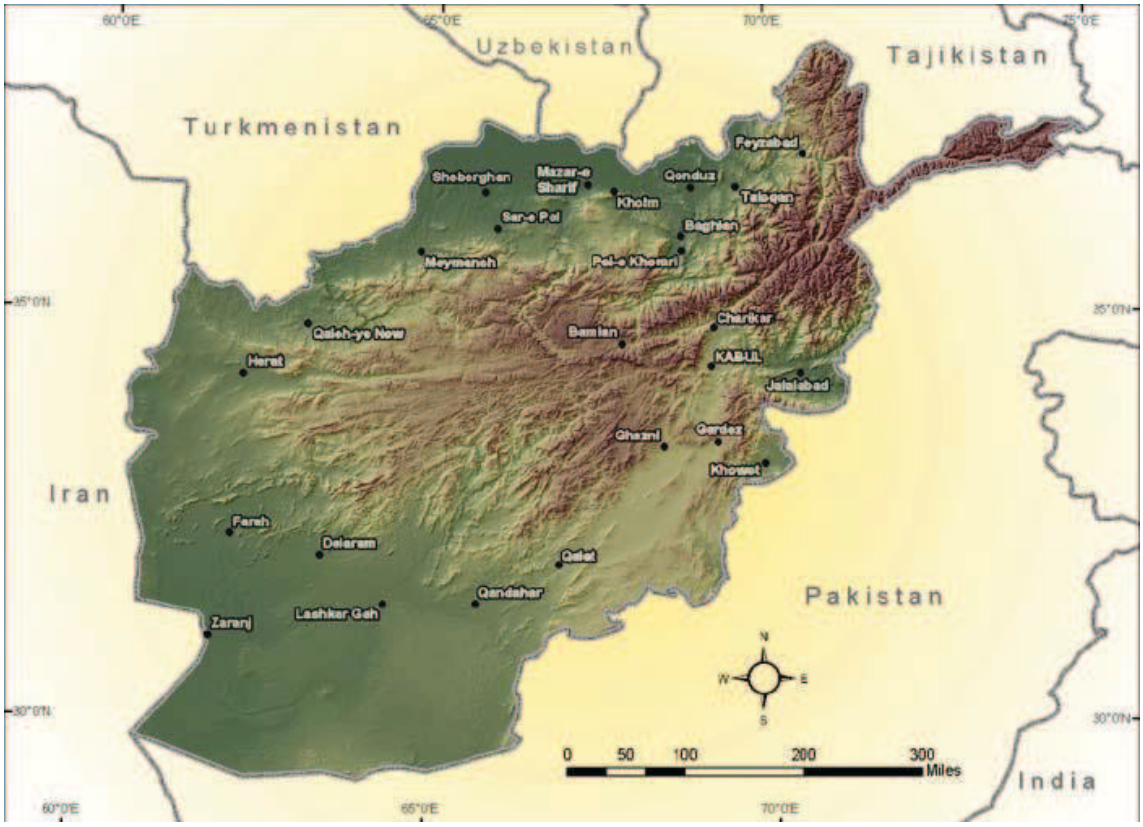
Doc. 1 et 2 : cartes tirées de : MARTINEZ-SEVE, 2011, p. 44-45.



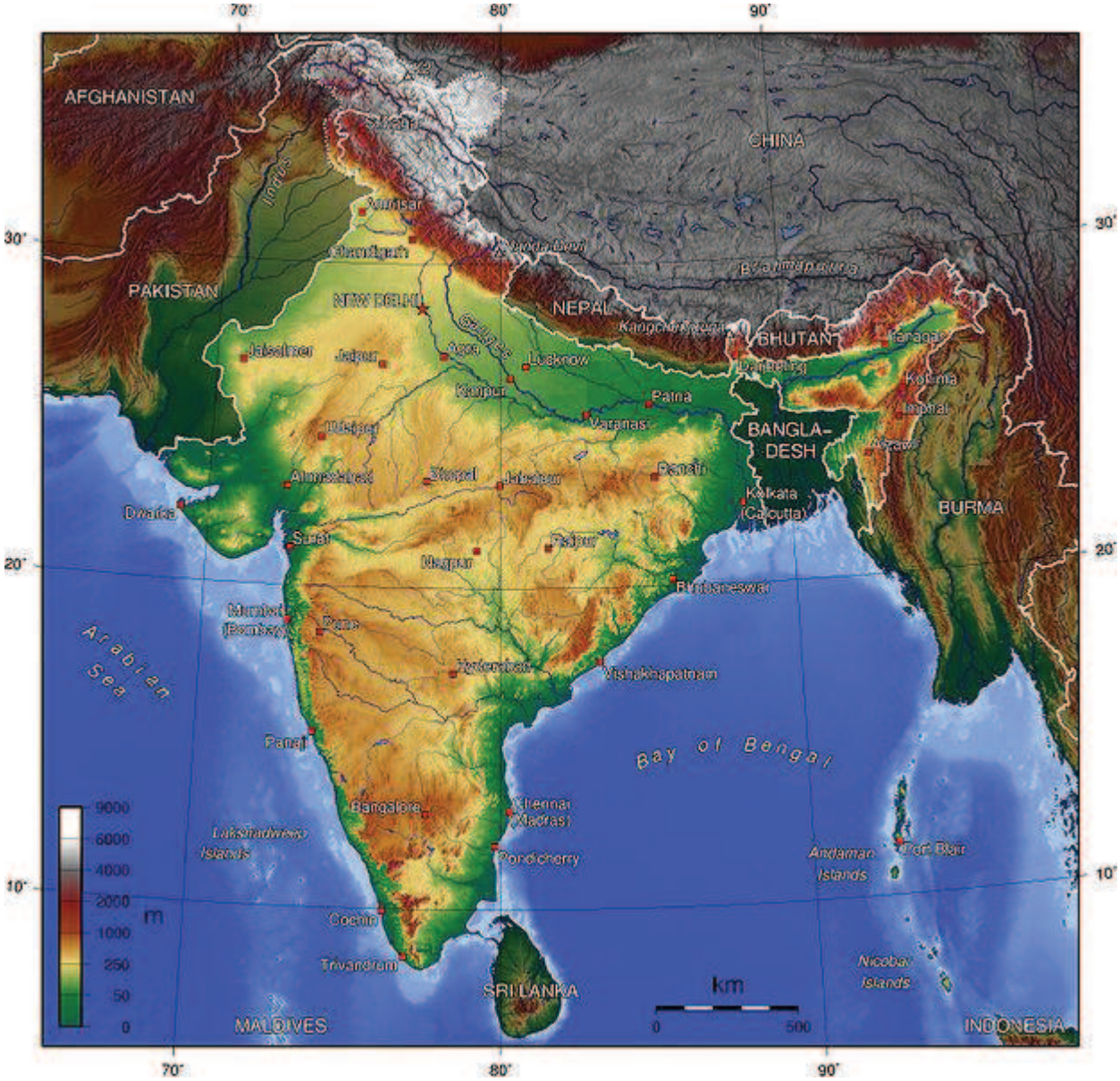


Doc. 3 : Reconstitution cartographique, sans que les frontières soient dessinées, de la présence grecque sur les territoires de la Bactriane et de l'Inde. A noter qu'il est tenu compte de Broach et Pataliputra, respectivement port où circulaient des monnaies grecques (d'après le *Périple de la mer Erythrée*) et ville que les Grecs auraient ravagée lors d'une incursion.
Source : BOPEARACHCHI , 1993, p. 143.

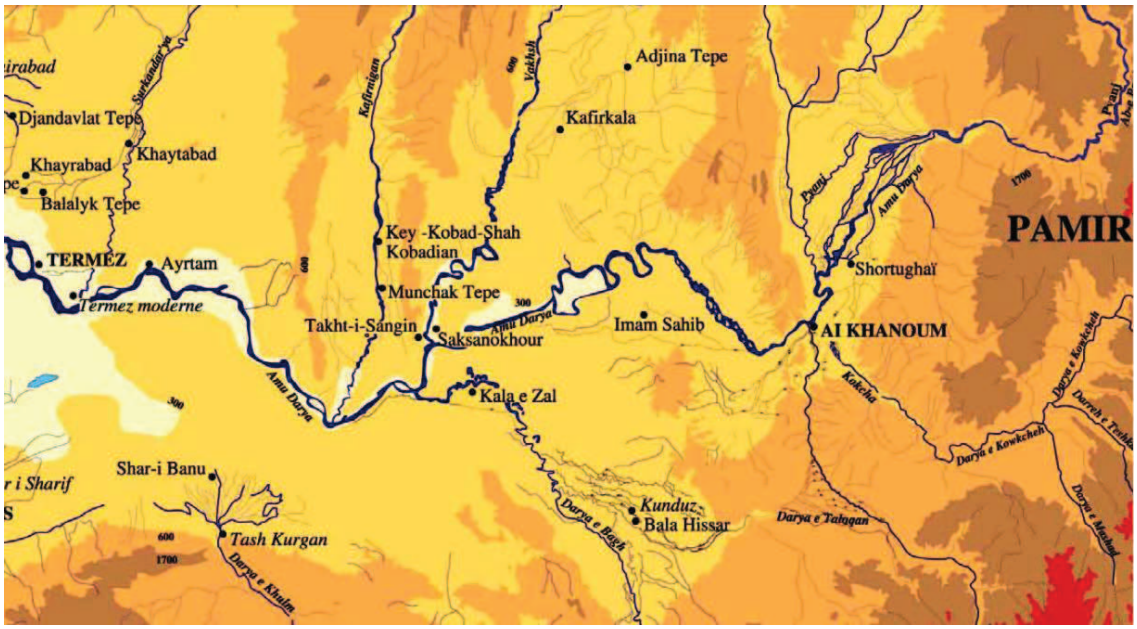
Doc. 4 : Carte de l'Afghanistan moderne, dans son contexte régional moderne. La Bactriane s'étendait au nord de la ligne Djalâlâbad-Maïmana, et les principaux sites archéologiques sont près de la frontière nord, ou en Ouzbékistan et au Tadjikistan. Source : http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/pays-zones-geo/afghanistan/



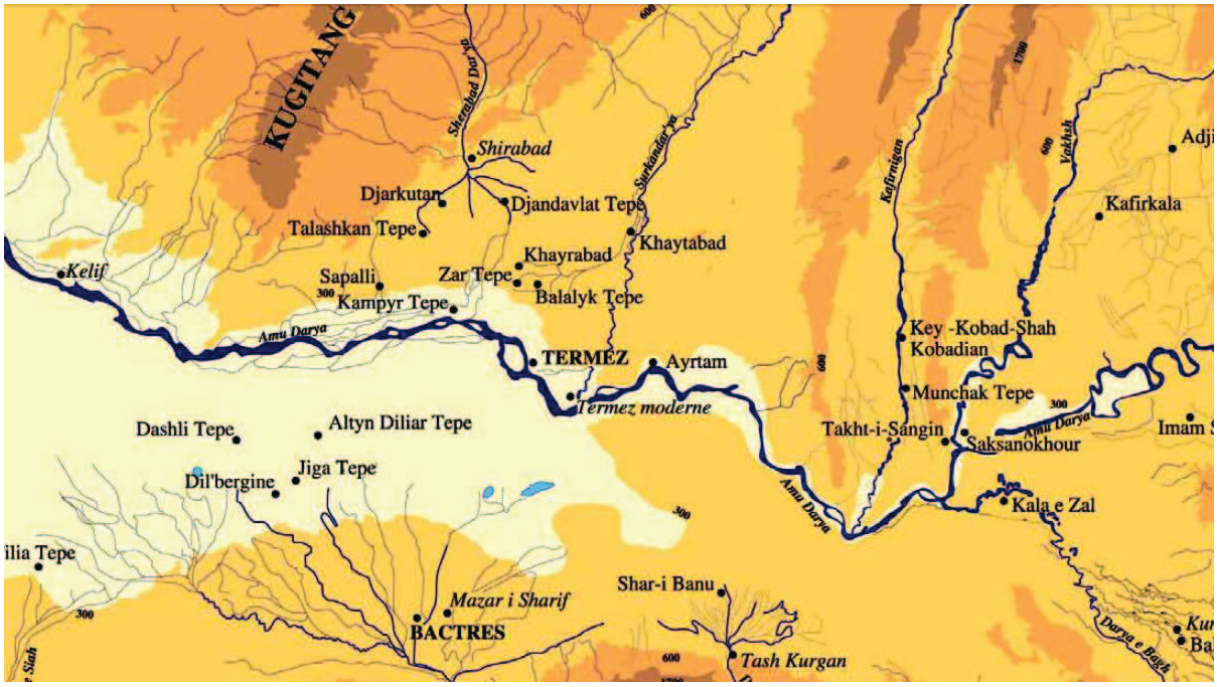
Doc. 5 : Le relief de l'Afghanistan. Source : http://www.army.mil/operations/oef/AfghanistanReliefMap.jpg. La structure pyramidale du relief afghan explique en partie les deux temps de l'occupation grecque dans la région : d'abord au nord, dans la plaine de Bactriane, puis, sous les coups de l'invasion nomade, dans la plaine de Kaboul et vers l'est.



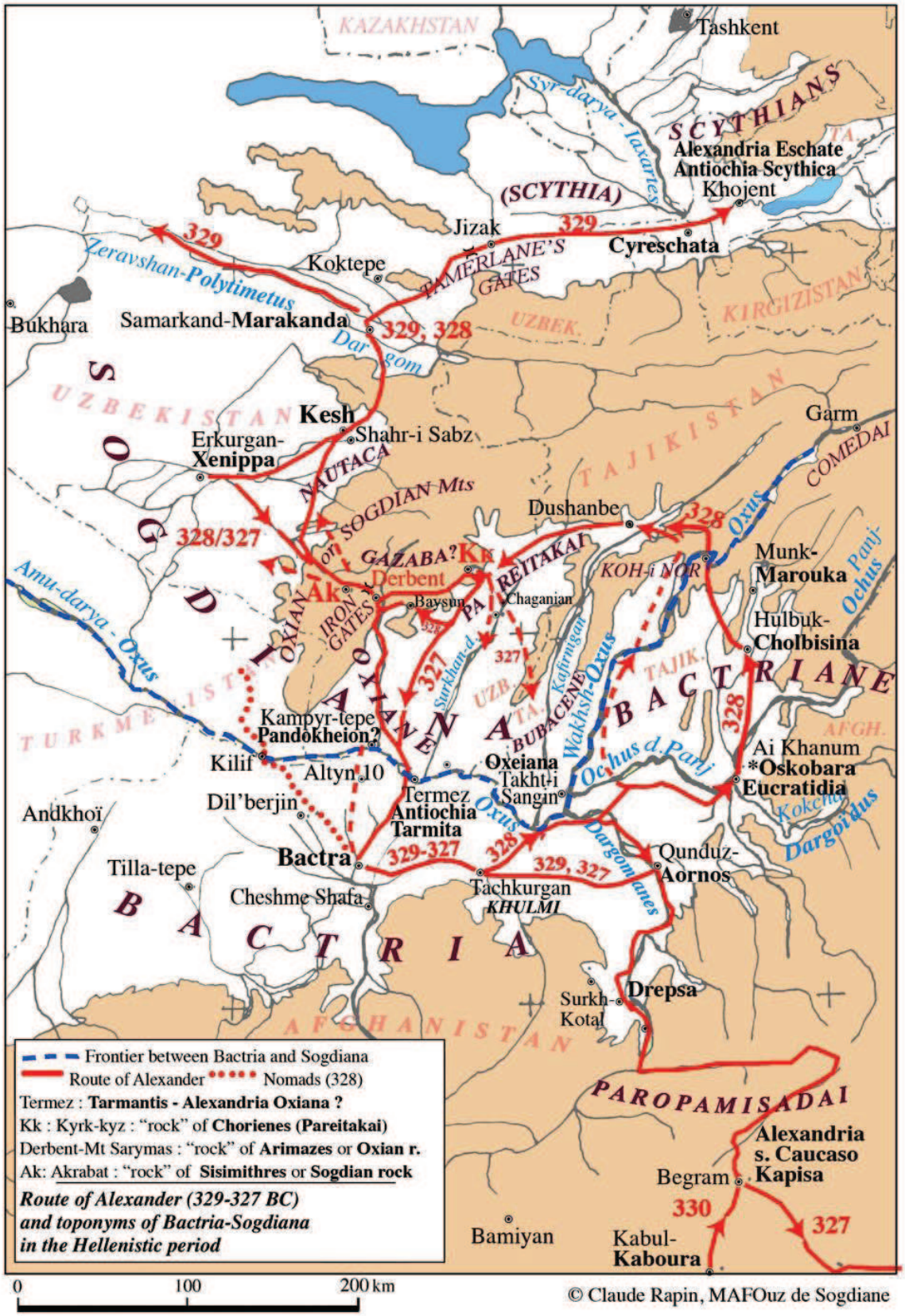
Doc. 6 : Le relief général de l'Inde. Source : http://www4b.ac-lille.fr/~lettreslp/giseh/IMG/jpg/d_cle433ebf-1.jpg. L'Inde est ici comprise avec son acception traditionnelle, indépendamment des vicissitudes politiques du XX^{ème} siècle, jusqu'à inclure donc une partie de l'Afghanistan. L'attraction que dut exercer très tôt la plaine indo-gangétique apparaît nettement : surplombant les terres alluviales de la vallée de l'Indus et du Gange, les plateaux et les montagnes de l'ouest n'avaient pour seul débouché que des plaines, car le versant iranien était désertique.



Doc. 7 : Carte de la Bactriane nord-est. Source : http://jeanbaptiste.houal.free.fr/index.htm. Carte adaptée.



Doc. 8 : Carte de la Bactriane nord-ouest. Source : http://jeanbaptiste.houal.free.fr/index.htm. Carte adaptée.



Doc. 9 : Carte de l'Asie centrale incluant la frontière proposée par C. Rapin.

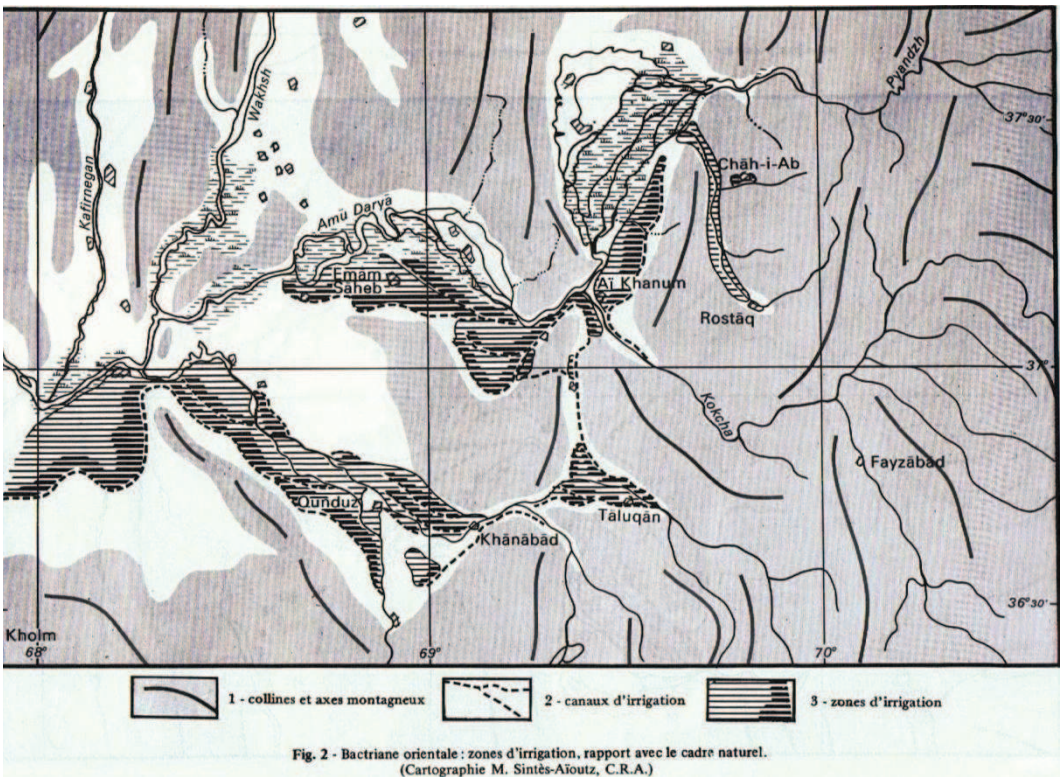
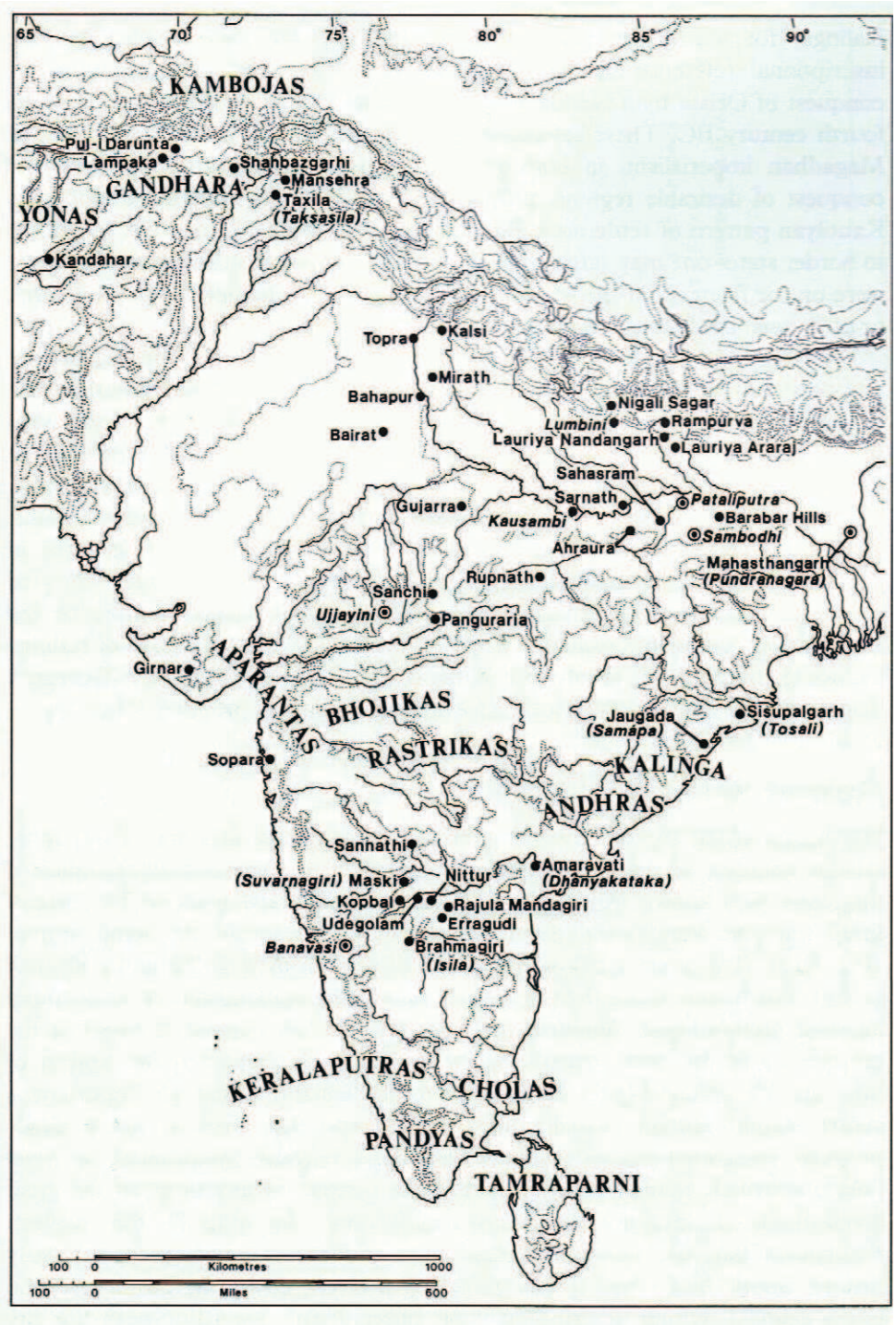


Fig. 2 - Bactriane orientale : zones d'irrigation, rapport avec le cadre naturel.
(Cartographie M. Sintès-Aïoutz, C.R.A.)

Doc. 10 : Carte extraite de : Collectif, *L'Archéologie de la Bactriane ancienne,* 1985.

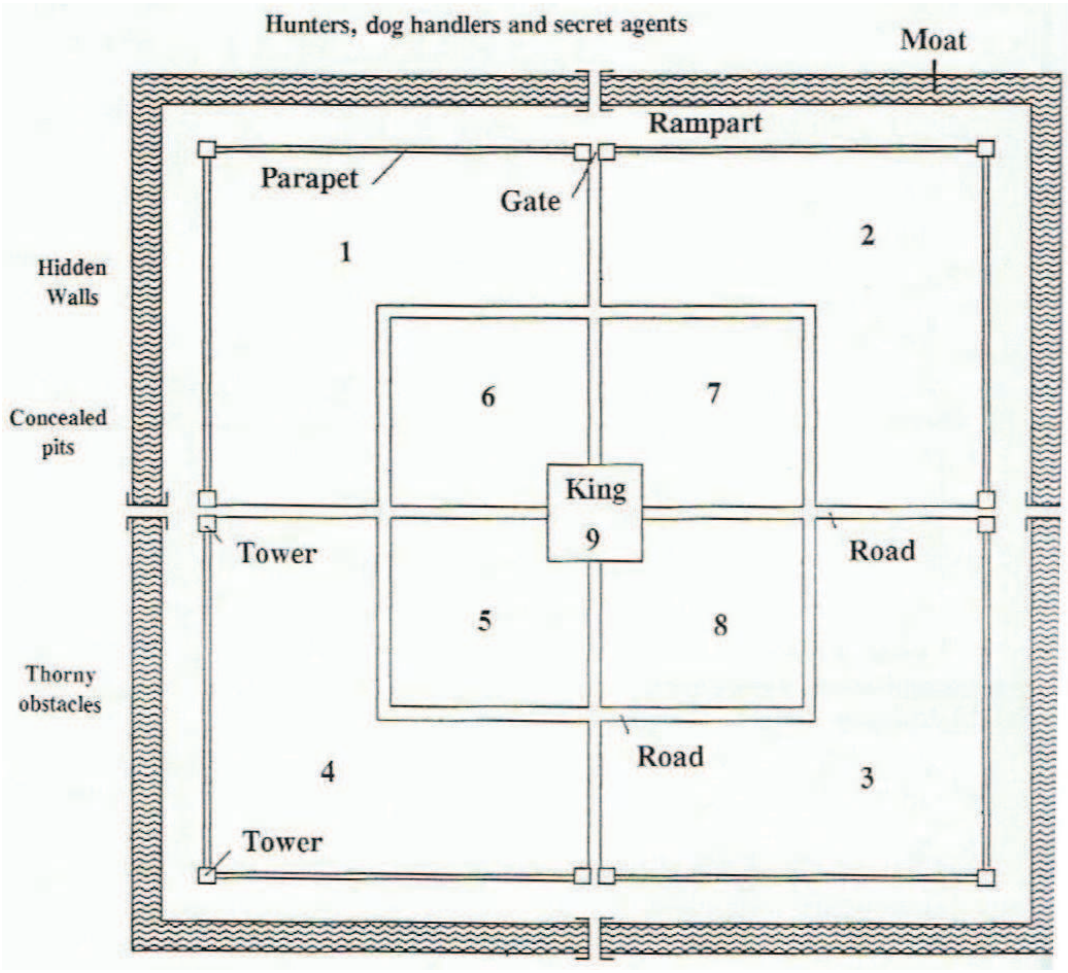
Doc. 11 : Ghanat du Baloutchistan vu du ciel. Les trous correspondent aux puits verticaux de percement et de nettoyage. BALSAN, 1969, p. 138.

L'Inde antique

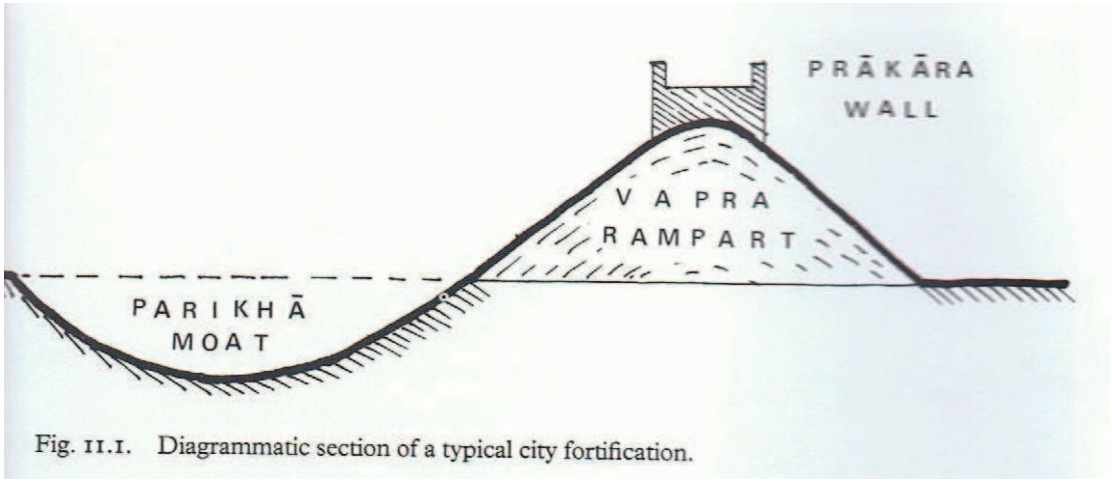


Doc. 12 : Les principaux lieux où furent trouvées les colonnes d'Aśoka. Source : ALLCHIN, 1995, p. 199.

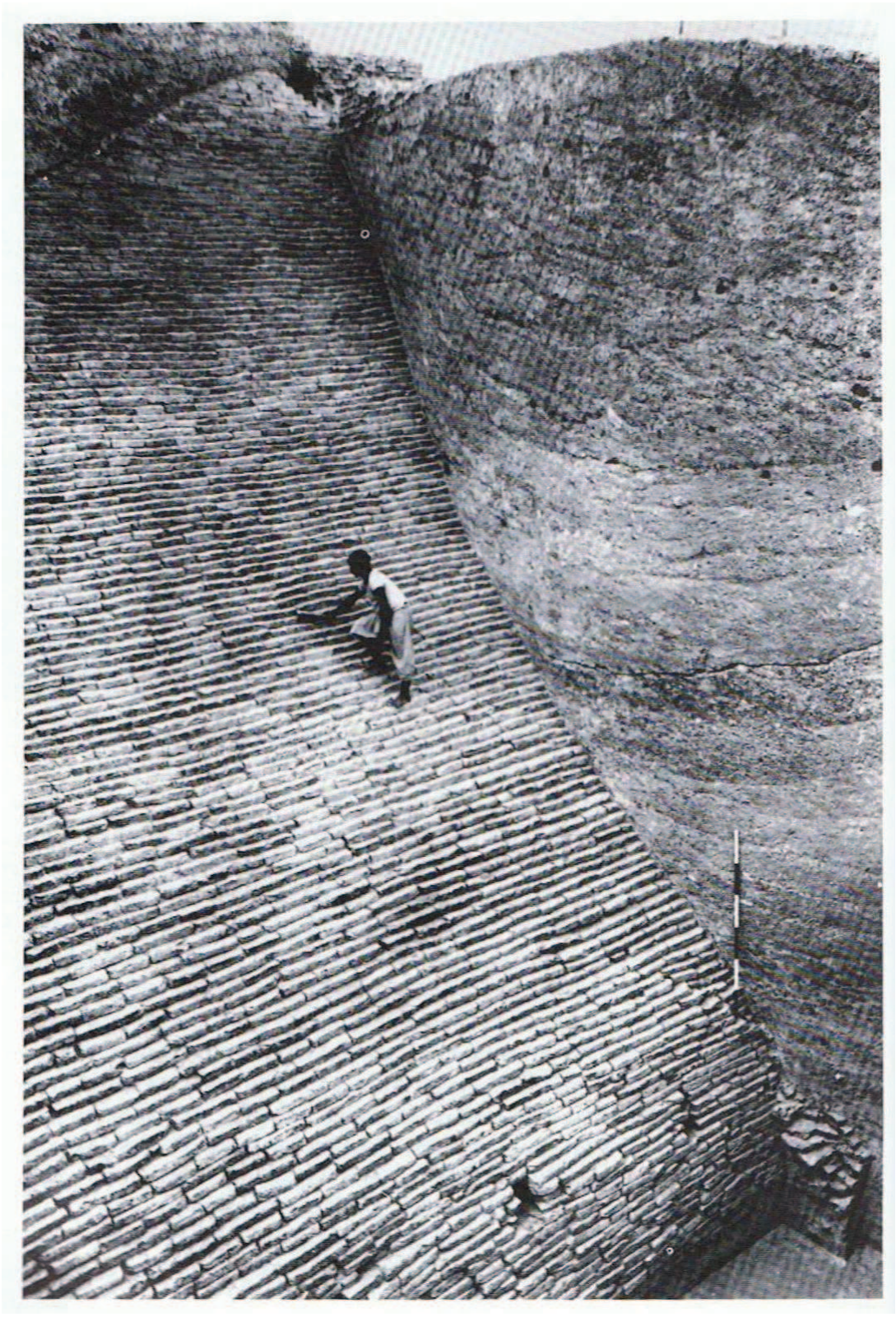
Doc. 13 : L'Inde politique pendant l'ère Sunga. Source : ALLCHIN, 1995, p. 275.



Doc. 14 : L'idéal du camp fortifié indien, construit autour de la présence du roi, d'après l'Arthashastra. Source : ALLCHIN, 1995, p. 230.



Doc. 15 : Diagramme d'une fortification maurya, avec son fossé et son rempart simple en brique. Source : ALLCHIN, 1995, p. 223.



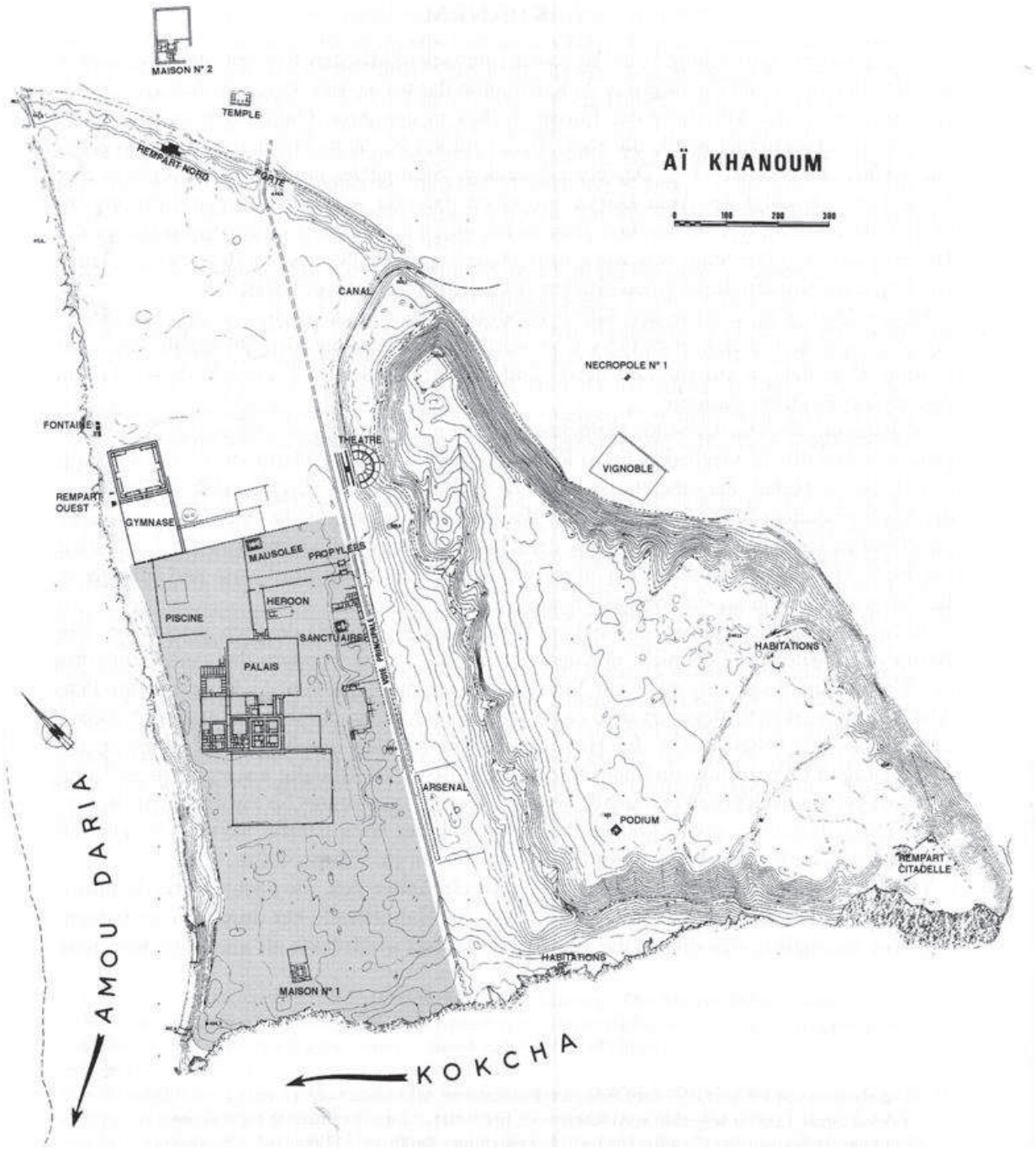
Doc. 16 : Le premier rempart de Kausambi, un rempart de briques. Source : ALLCHIN, 1995, p. 230.

Images par satellite et plans

Doc. 17 : Le site d'Aï Khanoum vu par satellite. Naturellement fortifiée par un fleuve et une rivière, la ville se détache nettement des parcelles cultivées situées plus bas. Source : Google Maps.

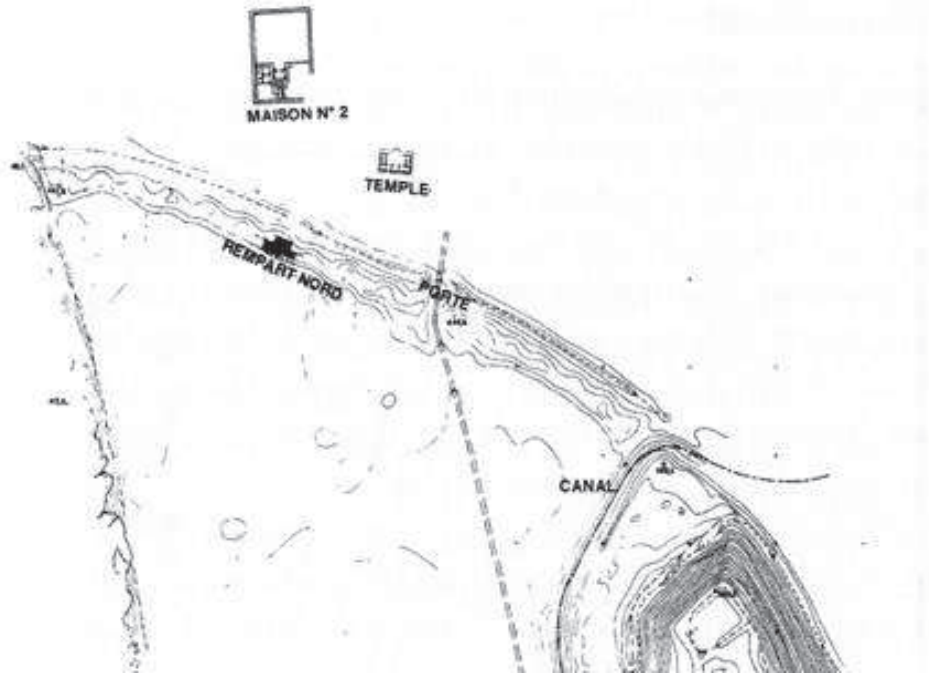
Doc. 18 : L'échelle permet ici de mieux envisager la taille de la ville antique.

Doc. 19 : AÏ Khanoum, plan d'ensemble du site, dessin de G. Lecuyot, cliché du musée Guimet.



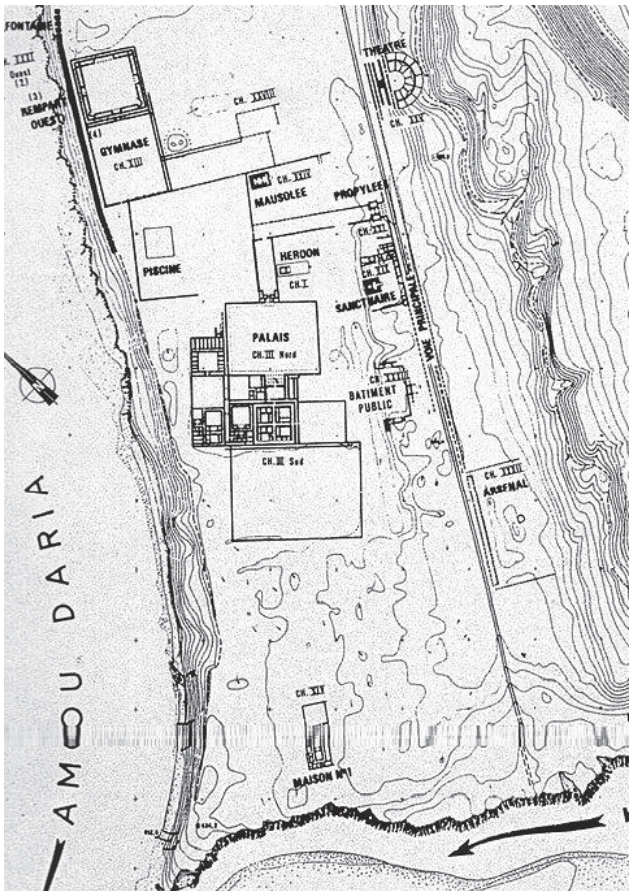
Doc. 20 : AÏ Khanoum, plan de la ville, tiré du site archéologique www.theatrum.de/, qui reprend le plan présenté par BERNARD, 1978. p. 422.

Doc. 21 : Aï Khanoum, vue du rempart nord. Source : Google Maps.



Doc. 22 : Aï Khanoum, plan du rempart nord. Source : BERNARD, 1978, p. 422.

Doc. 23 : Aï Khanoum, vue satellitale du palais et du gymnase. On ne distingue plus guère le théâtre. Source : Google Maps.



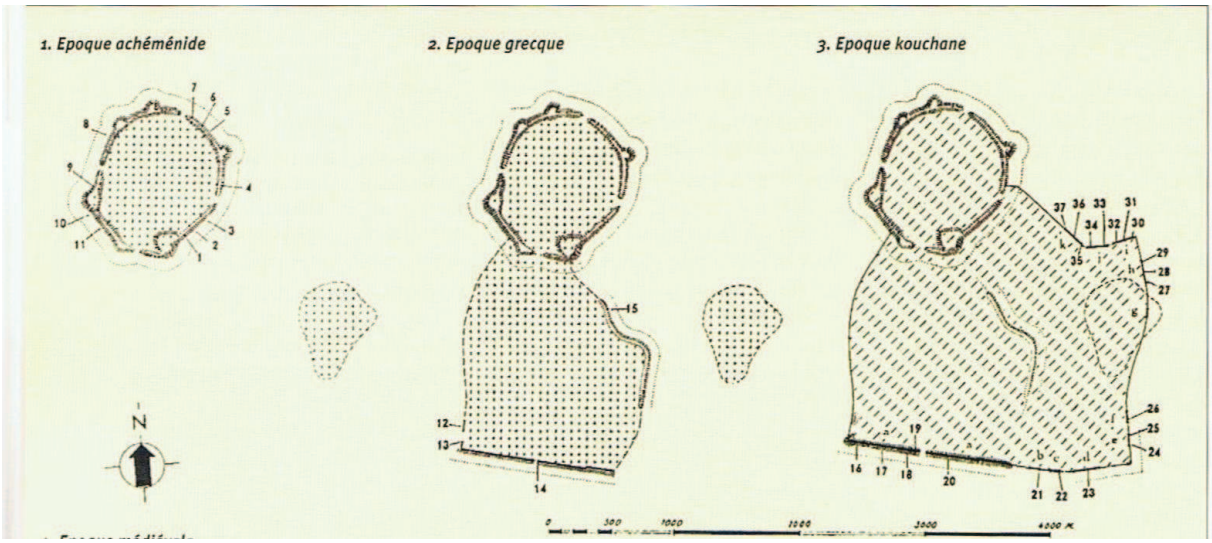
Doc. 24 : Plan des mêmes bâtiments. BERNARD, 1978, p. 422.

Doc. 25 : Aï Khanoum, vue satellitale du rempart sud. Source : Google Maps.

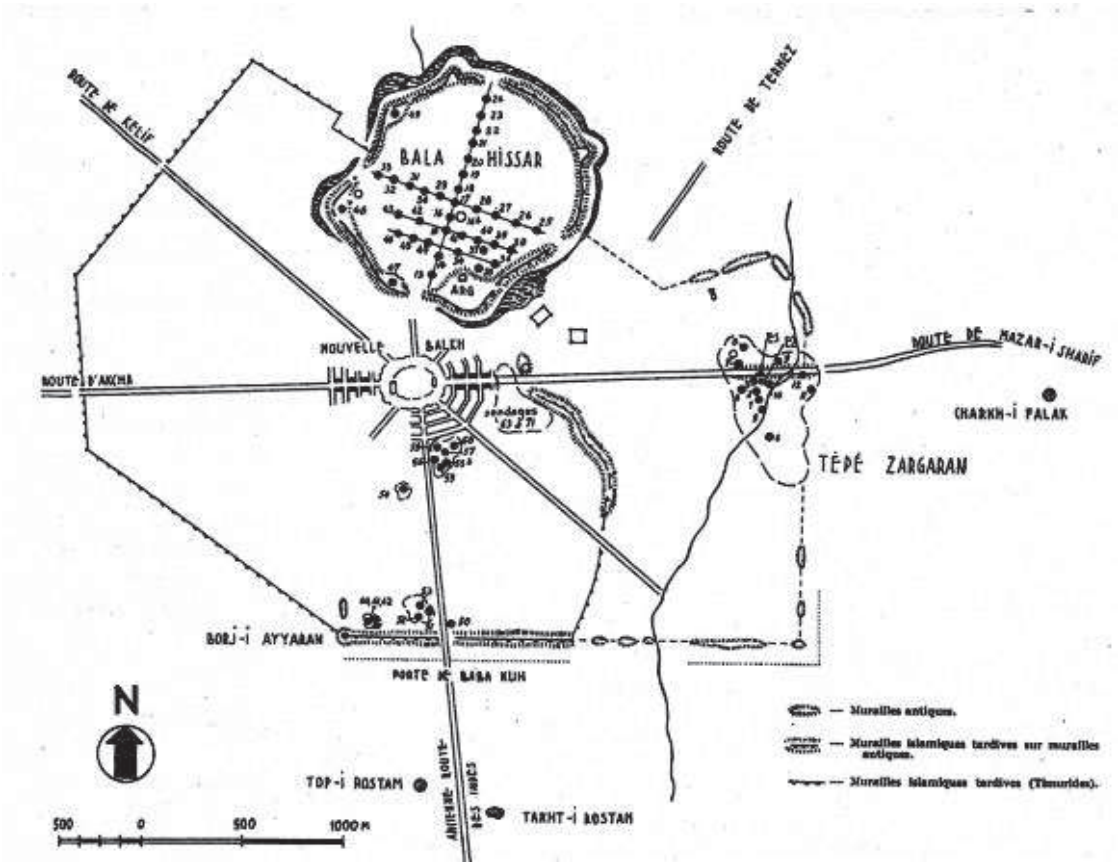
Doc. 26 : Aï Khanoum, plan du rempart sud. Source : BERNARD, 1978, p. 422.

Doc. 27 : Bactres, vue prise par le satellite. Au nord, l'enceinte de la citadelle d'origine achéménide, réutilisée par les Grecs. Au sud, concentrique, la cité moderne partiellement construite sur la cité grecque. Source : Google Maps.

Doc. 28 : L'antique citadelle de Bactres, traversée de routes modernes. Source : Google Maps.



Doc. 29 : Les extensions successives de Bactres, d'après LE BERRE, SCHLUMBERGER, 1964, figure 10.



Doc. 30 : Plan de Bactres avec indications des sondages systématiques ouverts par D. Schlumberger (représentés sous la forme de points noirs). Source : LE BERRE, SCHLUMBERGER, Paris, 1964. A Bactres, la couche grecque est située sous une épaisse couche d'alluvions, ce qui explique combien les archéologues eurent de difficultés à découvrir cette Bactres grecque.

Doc. 31 : Begram, vue générale par satellite. En bas, les zones d'habitations et le palais ; en haut, la citadelle. Source : Google Maps.

Doc. 32 : Begram, avec à droite de l'image le palais, à gauche le quartier des maisons. Au centre du site, en bas, la porte principale ; fossés et remparts apparaissent nettement. Source : Google Maps.

Doc. 33 : Begram, la citadelle. Ancienne Alexandrie du Caucase, Begram fut capitale d'été de Kanishka. Fouillé de 1936 à 1946, le site n'est pas encore complètement dégagé à ce jour. Source : Google Maps.

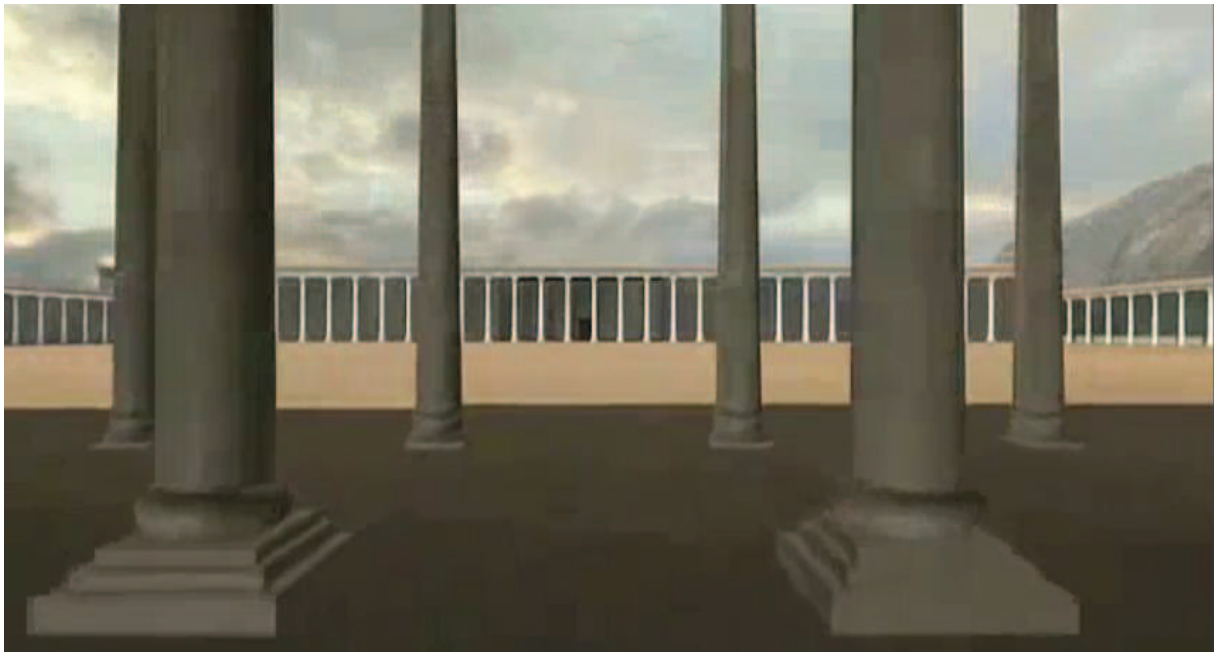
Sites antiques reconstitués en 3D

Doc. 34 : Aï Khanoum, reconstitution du rempart nord. Les images d'AÏ Khanoum ici reproduites sont des captures d'écran réalisées à partir du film *L'Alexandrie oubliée*, qui utilise une reconstitution 3D issue d'un projet franco-japonais associant la NHK-Taisei et le CNRS. Voir LECUYOT, ISHIZAWA, 2005, p. 60-71.

Doc. 35 : Aï Khanoum, le rempart depuis la rive ouest du fleuve.

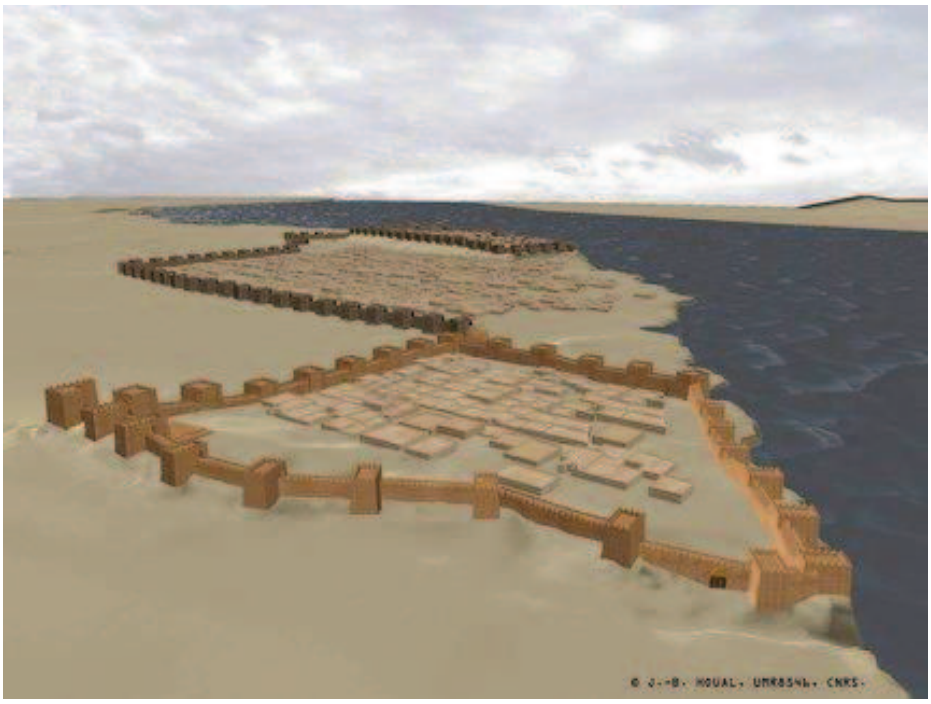
Doc. 36 : Aï Khanoum, le palais reconstitué vu depuis l'ouest.

Doc. 37 : Aï Khanoum, le palais vu depuis l'est.



Doc. 38 : Aï Khanoum, à l'intérieur du palais, les 60 colonnes doriques.

Doc. 39 : Théâtre d'Aï Khanoum



Doc. 40 : Reconstitution des remparts de la colline de Chingiz Tepa, à Termez (Ouzbékistan), dans leur état final au III^{ème} siècle de notre ère. Commencées en 1997, les fouilles ont permis de mettre à jour un ensemble militaire de remparts et de 15 tours quadrangulaires. Source : HOUAL, 2007, repris sur le site de l'AOROC (Archéologie d'Orient et d'Occident et textes anciens).

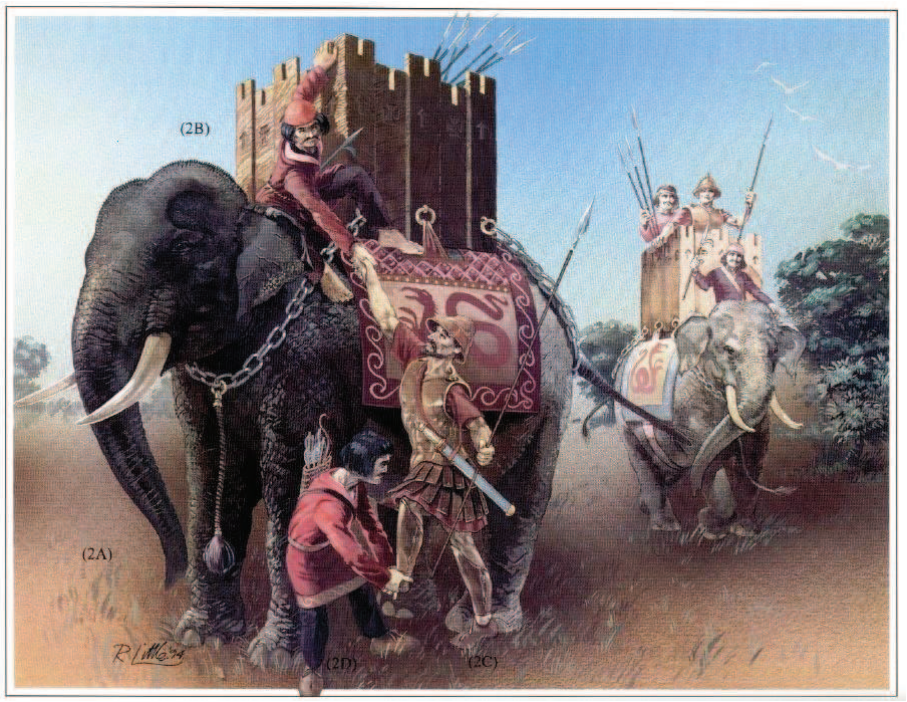
Doc. 41 : La muraille était haute de 3 m, longue de 350 m au sud et 150 m d'est en ouest. Il s'agit du dernier état des murailles, complétant les états antérieurs hellénistiques. Source : HOUAL, 2007, repris sur le site de l'AOROC (Archéologie d'Orient et d'Occident et textes anciens).

Doc. 42 : Vue latérale des mêmes remparts.

Doc. 43 : Fort de Kurgansol en Ouzbékistan, surplombant la vallée. Photogrammes réalisés à partir du film de démonstration du Musée de Mannheim.

Doc. 44 : Fort de Kurgansol en Ouzbékistan, l'intérieur.

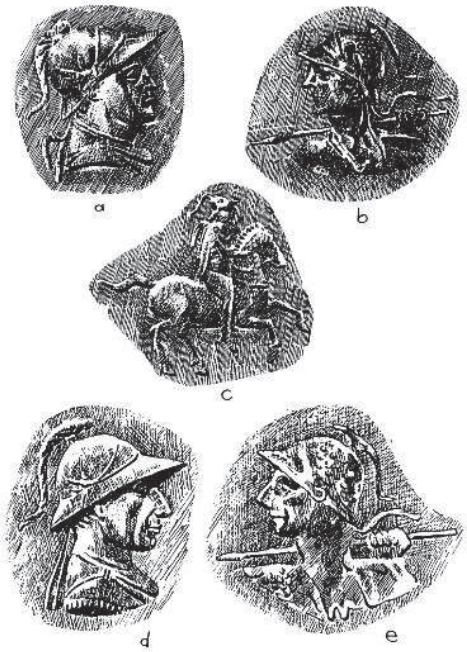
Armées et soldats



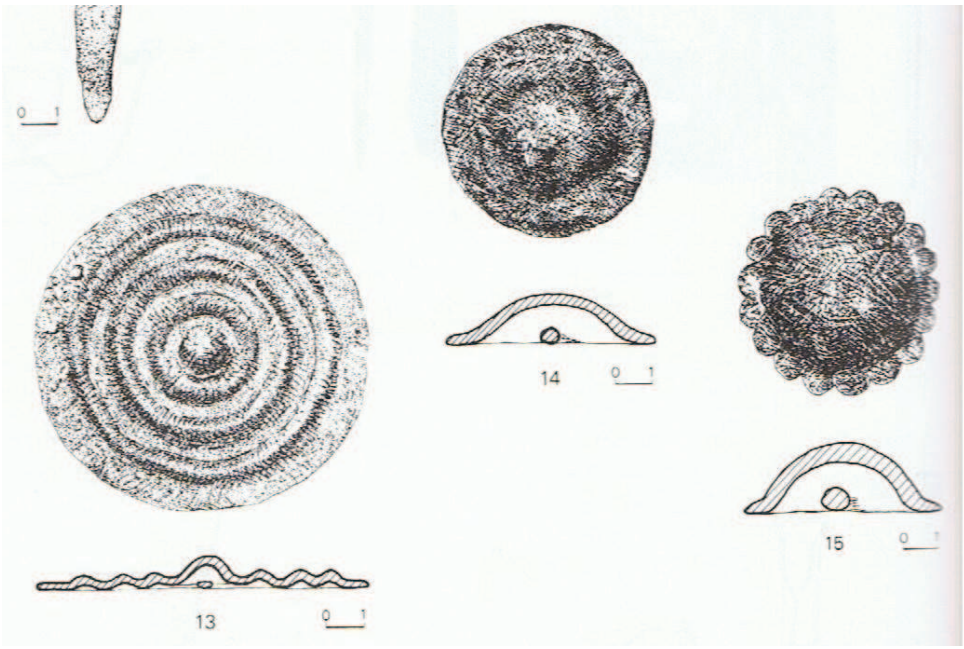
Doc. 45 : Eléphant de guerre gréco-bactrien, III^{ème} siècle avant notre ère. 2A : l'éléphant et son équipement lourd ; 2B : le cornac ; 2C : soldat lourdement équipé à la grecque avec un casque de type béotien, des cnémides, une cuirasse et une épée courte (*xiphos*); 2D : jeune bactrien équipé légèrement. Source : NIKONOROV, 1997, Pl. 2.

Doc. 46 : Soldats gréco-bactriens d'Eucratide I^{er}. 3A : fantassin lourdement armé ; 3B : cacalier représenté d'après les monnaies d'Eucratide, utilisant la longue lance rappelant la sarisse ; 3C : garde à pied, d'après la tombe n°3 de Tillya-Tepe ; 3D : général à cheval, coiffé du pétase, équipé suivant une monnaie d'Antimachos III Niképhoros. Source : NIKONOROV, 1997, Pl. 3.

Doc. 47 : Cavalerie Yuezhi, d'après les fouilles de Takht-i Sangin. 4A et 4B : cavaliers légers, archers, vêtus de feutre. 4C : cataphracte. Source : NIKONOROV, 1997, Pl. 3.



Doc. 48 : (a) Antialcidas, (b, c) Philoxenos, (d, e) Amyntas. Tous trois portent le casque dit béotien, adapté à la Bactriane, surmonté d'une aigrette. Une amorce de cuirasse est aperçue. Source : NIKONOROV, 1997, p. 53.



Doc. 49 : Trois phalères provenant des fouilles d'Ai Khanoum. Source : Collectif, *L'Archéologie de la Bactriane ancienne*, 1985.

Doc. 50 : Phalère d'argent conservé au Musée de l'Ermitage, présentant un éléphant harnaché selon le mode hellénistique. Présenté par : GOUKOWSKY, 1972, p. 493.

Doc. 51 : Tétradrachme d'argent (16, 85 gr) d'Eucratide I[er], casqué, avec la corne, drapé et diadémé. Au droit, les Dioscures chargeant à droite, armés de sarisses, légende : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΕΥΚΡΑΤΙΔΟΥ. Monnaie extraite du site de vente http://www.wildwinds.com, choisi ici pour la lisibilité de ses reproductions photographiques.

Doc. 52 : Tétradrachme d'argent de Philoxenos, (9,79 g). A gauche : buste diadémé et drapé droit, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΙΚΗΤΟΥ ΦΙΛΟΞΕΝΟΥ. Au droit : cavalier chargeant à droite, équipé mais sans lance, légende en Karoshti : «Maharajasa apadihatasa Philasinasa». Monnaie extraite du site de vente http://www.wildwinds.com, choisi ici pour la lisibilité de ses reproductions photographiques.

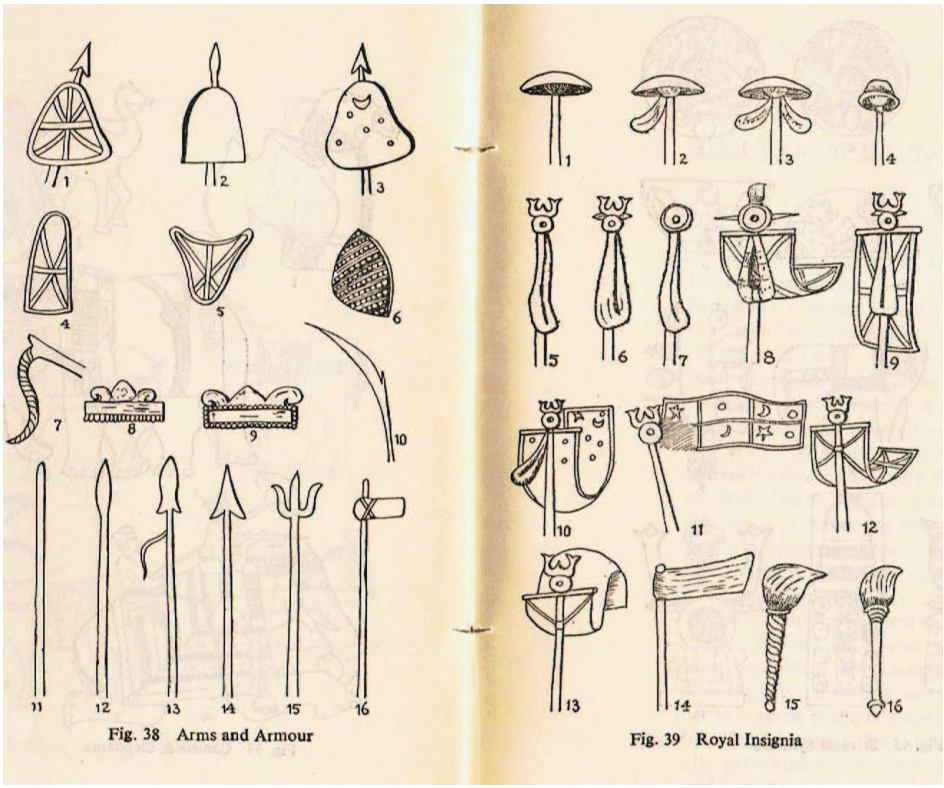
Doc. 53 : Photographie provenant du site de Sanchi et montrant un soldat indien luttant contre un lion. Casqué, revêtu de jambières et se protégeant avec un bouclier, ce soldat porte une cuirasse. Source : SRIVASTAVA, 1983, PL. LXXVI.

Doc. 54 : A droite, un soldat indien équipé sans cuirasse ni jambière ni bouclier, sans doute un garde. Source : SRIVASTAVA, 1983, PL. LXXVIII.

Doc. 55 : Soldats indiens. Eléphant équipé et monté par deux hommes (dont le cornac). L'animal ne porte pas de tourelle, invention hellénistique. Source : SRIVASTAVA, 1983, PL. XLII.

Doc. 56 : La même scène sur le stupa de Barhut ; les oriflammes militaires apparaissent nettement. Source : CUNNINGHAM, 1879, PL. XXXII.

Doc. 57 : Stupa de Barhut. Soldats indiens, dont un portant l'enseigne royal. Source : CUNNINGHAM, 1879, PL. XXXII. Certains historiens ont voulu faire du guerrier de droite un guerrier grec, en raison de ses cheveux bouclés et de son bandeau (serait-ce un diadème royal ?). Curieux grec qui aurait par ailleurs le triratna (symbole bouddhiste des Trois joyaux) dessiné sur son épée. S. HUNTINGTON (*The Art of Ancient India*, Weatherhill, 1985) l'identifie comme un roi grec, tandis que J. BOARDMAN (*The Diffusion of Classical Art in Antiquity*, Princeton University Press, 1994) nettement plus prudent, ne l'imagine pas grec et suggère qu'il pourrait s'agir d'un guerrier parthe, voire d'une évocation de guerrier mercenaire. La solution est peut-être bien plus simple, et ne relèverait pas d'hypothétiques relations militaires stipendiées entre le monde indien et le monde grec : Cunningham consacre de nombreuses lignes à cette sculpture, qui est pourtant unique dans son genre sur le Stupa de Barhut. Il commence justement sa très précise description par la tête : « His head is bare, and the short curly hair is bound with a broad band of ribbon, which is fastened at the back of the head in a bow, with its long ends streaming in the wind. His dress consists of a tunic with long sleeves, and reaching nearly to the midthigh. It is tied in two places by cords ; at the throat by a cord with two tassels, and across the stomach by a double-looped bow. The loins and thighs are covered with a *dhoti* which reaches below the knees, with the ends hanging down to the ground in front in a series of extremely stiff and formal folds. On the feet are boots, which reach high up the legs, and are either fastened or finished by a cord with two tassels, like those on the neck of the tunic. In his left hand the soldier carries a flower, and his right a monstrously broad straight sword, sheathed in a scabbard, which is suspended from the left shoulder by a long flat belt…" La description se poursuit, sans qu'il soit plus fait référence à un élément grec que porterait notre prétendu roi grec. En conclusion de sa description, Cunningham note : « In person the figure of the soldier is rather stouter and broader than a native of India, while a very thick neck, with flat features and short curly hair, seem to indicate a negro. But as the same flat features are found even amongst the females figures. I conclude that they have resulted chiefly from the sculptors' practice of carving down from a perfectly flat surface in a stone of adamantine hardness. » Source : CUNNINGHAM A., 1879, p. 32-33. L'évocation d'un problème technique ou d'un choix esthétique paraît nettement plus plausible que l'apparition d'un roi grec, grimé en indien, pour garder le stupa. Mais Cunningham ouvre une autre piste, à notre connaissance encore inexplorée : ce guerrier aux traits négroïdes pourrait être un représentant des peuples aborigènes, peu étudiés par les Anglais pendant la période coloniale, et encore présents à l'époque moderne. Leur passé guerrier est attesté, et certains d'entre eux, tels les Bondos de l'Orissa, arborent encore un bandeau de perles comme principal ornement identitaire. La présence de l'un d'entre eux sur le stupa serait alors l'affirmation de leur vassalité.



Doc. 58 : La figure 3 reproduit des armes indiennes sculptées sur les monuments du site de Sanchi. La figure 39 reproduit les insignes royaux utilisés par les souverains indiens, notamment les ombrelles (1, 2, 3, 4). Source : SRIVASTAVA, 1983.

Diadèmes et trônes

Doc. 59 : Trônes figurant sur des monnaies d'Hermaios. Source : BOPEARACHCHI, 1993, PL. 13.

Doc. 60 : Trônes figurant sur différentes monnaies grecques (Throa, Olba, Larissa). Source : ANSON, 1911, Part I, Pl. XVI.

Doc. 61 : Tétradrachme d'argent au standard attique de Démétrios II, montrant le diadème. Source : BOPEARACHCHI, 1993, PL. 3.

Doc. 62 : Deux Tétradrachmes d'argent au standard attique d'Eucratides II et un tétradrachme d'argent au standard attique d'Helioclès I[er], présentant le roi en buste diadémé, à droite. Source : BOPEARACHCHI, 1993, PL. 4.

Doc. 63 : Agathokleia. Drachme d'argent ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΑΓΑΘΟΚΛΕΙΑΣ, buste drapé à droite, portant les cheveux en longue tresse. Au revers : «Maharajasa tratarasa dhramikasa Stratasa», Straton s'avançant à droite, étendant la main droite et tenant la lance, l'arc et la flèche avec la main gauche (18mm, 2,42 g). Source : site numismatique de vente, sans indication d'origine ni de destination des objets, http://www.coinarchives.com/.

Doc. 64 : Tétradrachme d'argent, buste diadémé et drapé de Straton I[er] et buste drapé d'Agathokleia droit conjoints, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΩΤΗΡΟΣ ΣΤΡΑΤΩΝΟΣ ΚΑΙ ΑΓΑΘΟΚΛΕΙΑΣ. Au revers : « Maharajasa tratarasa dhramikasa Stratasa», Athéna Alkidemos debout à gauche, brandissant la foudre et l'égide. 25mm, 9,83 g. Source : site numismatique de vente, sans indication d'origine ni de destination des objets, http://www.coinarchives.com/.

Doc. 65 : Agathokléia et Straton I[er] Sôter, tétradrachme d'argent 26mm, 9,11 g. Buste diadémé et drapé de Straton I[er] et buste drapé d'Agathokleia conjoints droite, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΩΤΗΡΟΣ ΣΤΡΑΤΩΝΟΣ ΚΑΙ ΑΓΑΘΟΚΛΕΙΑΣ. Au revers : Athéna Alkidemos debout à gauche, brandissant la foudre et l'égide, « Maharajasa tratarasa dhramikasa Stratasa». Source : site numismatique de vente, sans indication d'origine ni de destination des objets : http://www.coinarchives.com/.

Kausia et coiffures royales

Doc. 66 : Antimachos I[er] : tétradrachme d'argent, à droite, portant diadème et *kausia*. Au revers : Poséidon portant *himation*, trident dans la main droite, palme dans la main gauche, filet sur l'épaule ; à droite ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΘΕΟΥ, à gauche ANTIMAXOY. Pas d'indication de lieu d'origine. Source : GARDNER, 1886, PL. V.

Doc. 67 : Tétradrachme d'argent, à droite, portant diadème et *kausia*. Au revers : Poséidon portant *himation*, trident dans la main droite, palme dans la main gauche, filet sur l'épaule ; à droite ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΘΕΟΥ, à gauche ANTIMAXOY. Pas d'indication de lieu d'origine. Pièce cataloguée comme pesant 17 gr et mesurant 33 mm. Portrait attribué à Antimachos I[er] par le catalogue ; il s'agit ici d'Antimachos II d'après le monogramme. Source : COMPARETTE, 1921.

Abb. 25: Nu 26: Antimachos I. (attische Tetradrachme)

Abb. 26: Nu 30: Apollodotos I. (att. Tdr.)

Abb. 27: Nu 31: Lysias Aniketos (indische „Drachme

Abb. 28: Nu 32: Antialkidas I. Nikephoros (attische Tetradrachme)

Abb. 29: Nu 35: Demetrios III. Aniketos („ind. Tdr.“)

Abb. 30: Nu 36: Amyntas Nikator (ind. „Drachme“)

Doc. 68 : Dessins représentant des souverains grecs d’Asie centrale portant la *kausia*. Source : JANSSEN, 2007.

Doc. 69 : Apollophanes : drachme d'argent ; buste au droit du roi diadémé sur *kausia*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΩΤΗΡΩΣ ΑΠΟΛΛΟΦΑΝΟΥ. Au revers : en kharoṣṭhī « Maharajasa tradatasa Apulaphanasa », Athéna tenant l'égide dans la main gauche et le foudre dans la main droite. Pas d'indication de lieu d'origine. Source : GARDNER, 1886, PL. XIII.

Doc. 70 : Démétrios I[er], tétradrachmme d'argent, 16.79 gr, 35 mm, buste drapé et diadémé, droit, portant dépouille d'éléphant. Au revers : Héraclès nu, de face, peau de lion et massue dans la main gauche, se couronnant de la main droite. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. Source : COMPARETTE, 1921.

Doc. 71 : Lysias, drachme d'argent, buste drapé à droite, portant dépouille d'éléphant. Légende : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΙΚΗΤΟΥ/ ΛΥΣΙΟΥ. Au revers : Héraclès nu debout de face, se couronnant de la main droite, tenant une massue et une palme, portant la dépouille de lion sur le bras, « Maharajasa apadihatasa Lisikasa ». Pièce vendue par la maison Jean Elsen et Fils en 1996 ; source : http://www.acsearch.info.

Doc. 72 : Eucratide I[er], tétradrachme d'argent, buste à droite, diadémé sur casque à cimier portant oreilles et cornes de bœuf. Au revers : Dioscures portant palme et longues lances, chargeant à droite, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΕΥΚΡΑΤΙΔΟΥ. Pièce 38 : 16, 77 gr, 29 mm. Pièce 39 : 15, 54 gr, 34 mm. Source : BOPEARACHCHI, 1993, PL. 3.

Doc. 73 : Eucratide I[er], tétradrachmme d'argent, buste à droite, diadémé sur casque à cimier portant oreilles et cornes de bœuf. Au revers : Dioscures portant palme et longues lances, chargeant à droite, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΕΥΚΡΑΤΙΔΟΥ. Source : GARDNER, 1886, planche V.

Doc. 74 : Ménandre I[er], drachme d'argent, standard indien, buste diadémé du roi à droite avec casque à cimier, légende : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΩΤΗΓΟΣ ΜΕΝΑΝΔΡΟΥ. Au revers : Athéna Alkidémos, debout, à gauche, portant bouclier dans la main gauche, foudre dans la main droite. Légende : « Maharajasa tratarasa Menaṃdrasa ». Pièce 115 : 2,44 gr, 18 mm. Pièce 116 : 2,33 gr ; 16 mm. Source : BOPEARACHCHI, 1993, PL. 9.

Le roi cavalier

Doc. 75 : Hippostrate, buste diadémé à droite. Légende : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΣΩΤΗΡΟΣ ΙΠΠΟΣΤΡΑΤΟΥ. Au revers : roi casqué et diadémé, portant chlamyde, à cheval, à droite. Légende : «Maharajasa mahātasa jayamtasa Hipastratasa». Source : GARDNER, 1886, PL. XIV.

Doc. 76 : Philoxenos, drachme d'argent, standard indien. Buste diadémé du roi à droite. Légende : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΙΚΗΤΟΥ ΦΙΛΟΞΕΝΟΥ. Au revers : roi casqué chargeant sur un cheval, à droite. Légende en karoshti : « Maharajasa apadhihatasa Philasinasa ». Pièce 160 : 2, 28 gr ; 14 x 14mm. Pièce 161 : 2, O8 gr ; 15 mm. Source : BOPEARACHCHI, 1993, PL. 11.

Doc. 77 : Hermaios et Calioppé, drachme d'argent au standard indien, buste diadémé à droite. Légende : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΩΤΗΡΟΣ ΕΡΜΑΙΟΥ ΚΑΙ ΚΑΛΛΙΟΠΗΣ. Au revers : roi casqué chargeant à droite. Légende : « Maharajasa tratarasa Heramayasa Kaliyapaya ». N° 177 : 2, 21 gr ; 16 mm. N° 178 : 2, 14 gr ; 16 mm. Source : BOPEARACHCHI, 1993, PL. 12.

Doc. 78 : Antimachos II, drachme d'argent, Victoire à gauche portant et filet. Légende : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ ΑΝΤΙΜΑΧΟΥ. Au revers : cavalier chargeant à droite. Légende : « Maharajasa jayadharasa Antimakhasa ». 2, 4 gr. Source : SNG Vol: VI 1174 Fitzwilliam Museum. http://www.sylloge-nummorum-graecorum.org/

L'éléphant et le buffle dans les monnaies

Doc. 79 : Éléphant et buffle figurant sur des hémidrachmes d'argent au standard attique d'Apollodote I^er^. BOPEARACHCHI, 1993, PL. 1.

Doc. 80 : Monnaie du roi Indo-Scythe Maues, éléphant droit avec une cloche accrochée au cou. Au droit : caducée avec légende grecque ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΑΥΟΥ. BOPEARACHCHI., 1993, PL. 15.

Doc. 81 : (1) Statère au standard attique, 8,60 gr. Antiochos diadémé droit, grènetis au pourtour ; au revers : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ANTIOXIOY, éléphant marchant à doite. (2) tétradrachme attique, 16, 90 gr, trouvé dans le trésor d'Amarisa en 1860. Source : BABELON, 1890, PL. 10.

Portrait royal et physiognomonie

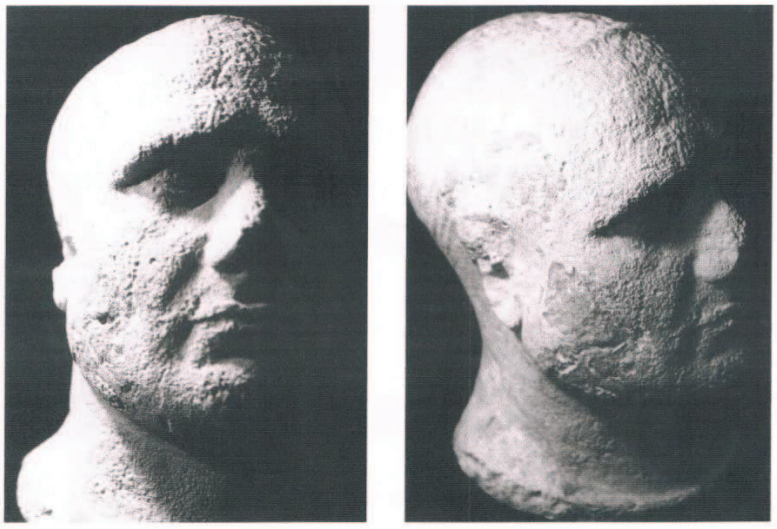


Fig. 1. Faience head of a Graeco-Bactrian king from Ai Khanum. Frontal view.

Fig. 2. Faience head of a Graeco-Bactrian king from Ai Khanum. Profile.

Doc. 82 : Tête supposée de Démétrios I[er]. Source : BOPEARACHCHI, 1998.

(A) Cheveux et cou

Doc. 83 : Portraits monétaires de Diodote. Source : BOPEARACHCHI, 1993, PL. 1.

Doc. 84 : Portraits monétaires de Démétrios II (n° 23), d'Eucratide II (n° 48) et d'Hélioclès I^er^ (n° 49 et 50). Source : BOPEARACHCHI, 1993, PL. 11.

Doc. 85 : Portraits monétaires de Ménandre I^er^ Sôter (n° 81), et Straton 1^er^ (n° 143 et 144). Source : BOPEARACHCHI, 1993, PL. 6 et 10.

Doc. 86 : Portraits monétaires d'Archébios (n° 165 et 166) et d'Hermaios (n° 198 et 199). Source : BOPEARACHCHI, 1993, PL. 12 et 14.

(B) Cou, nez, yeux et menton

Doc. 87 : Portraits monétaires d'Euthydème I[er]. Source : GARDNER, 1886, PL. I et II.

Doc. 88 : Portraits d'Eucratide. Source : GARDNER, 1886, planche V.

Doc. 89 : Portraits de Démétrios I[er]. Source : GARDNER, 1878, Pl. XIV ; et portraits de Ménandre Ier Sôter. Source : BOPEARACHCHI, 1993, PL. 10.

Épigraphie

Doc. 90 : Ci-dessous, épigramme funéraire de Sôphytos, voir BERNARD, PINAULT, ROUGEMONT, 2004, p. 230-231.

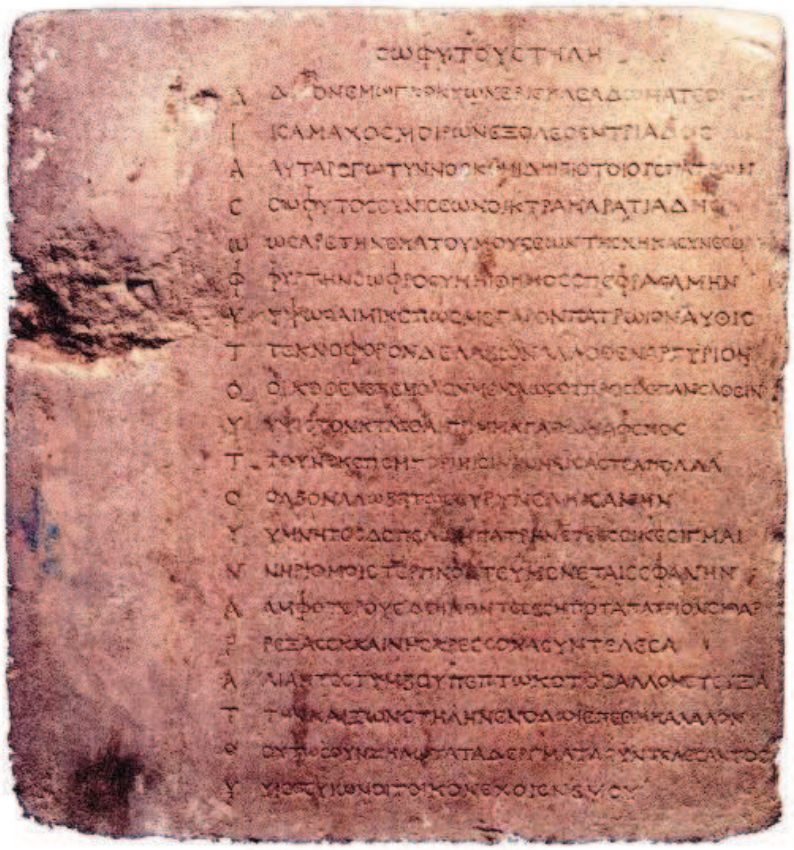


FIG. 1. – Épigramme funéraire de Sôphytos.

Σωφύτου στήλη

1	Δ	Δηρὸν ἐμῶγ κοκυῶν ἐριθηλέα δώματ᾽ ἐόντα
	I	ἷς ἄμαχος Μοιρῶν ἐξόλεσεν τριάδος·
	A	αὐτὰρ ἐγὼ, τυννὸς κομιδῆι βιότοιό τε πατρῶν
4	Σ	Σώφυτος εὖνις ἐὼν οἰκτρὰ Ναρατιάδης,
	Ω	ὡς ἀρετὴν Ἑκάτου Μουσέων τ᾽ ἤσ(κ)ηκα σὺν ἐσθ
	Φ	φυρτὴν σωφροσύνηι, (τ)ῆμος ἐπεφρασάμην
	Υ	ὑψώσαιμί κε πῶς μέγαρον πατρῴϊον αὖθις·
8	T	τεκνοφόρον δὲ λαβὼν ἄλλοθεν ἀργύριον,
	O	οἴκοθεν ἐξέμολον μεμαὼς οὐ πρόσθ᾽ ἐπανελθεῖν
	Υ	ὕψιστον κτᾶσθαι πρὶμ μ᾽ ἀγαθῶν ἄφενος·
	T	τοὔνεκ᾽ ἐπ᾽ ἐμπορίηισιν ἰὼν εἰς ἄστεα πολλὰ
12	O	ὄλβον ἀλωβήτως εὑρὺν ἐλησάμην.
	Υ	Ὑμνητὸς δὲ πέλων πάτρην ἐτέεσσιν ἐσῖγμαι
	N	νηρίθμοις τερπνός τ᾽ εὐμενέταις ἐφάνην·
	A	ἀμφοτέρους δ᾽ οἶκόν τε σεσηπότα πάτριον εἶθαρ
16	P	ῥέξας ἐκ καινῆς κρέσσονα συντέλεσα
	A	αἰάν τ᾽ ἐς τύμβου πεπτωκότος ἄλλον ἔτευξα,
	T	τὴν καὶ ζῶν στήλην ἐν ὁδῶι ἐπέθηκα λάλον.
	O	Οὕτως οὖν ζηλωτὰ τάδ᾽ ἔργματα συντελέσαντος
20	Υ	υἱέες υἱωνοί τ᾽ οἶκον ἔχοιεν ἐμοῦ.

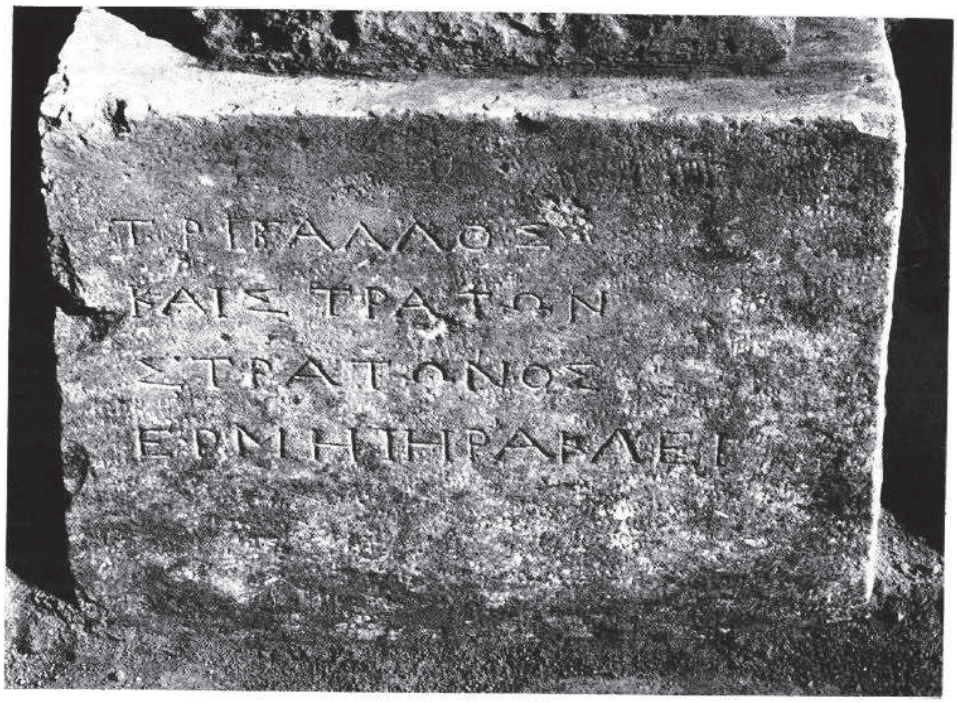


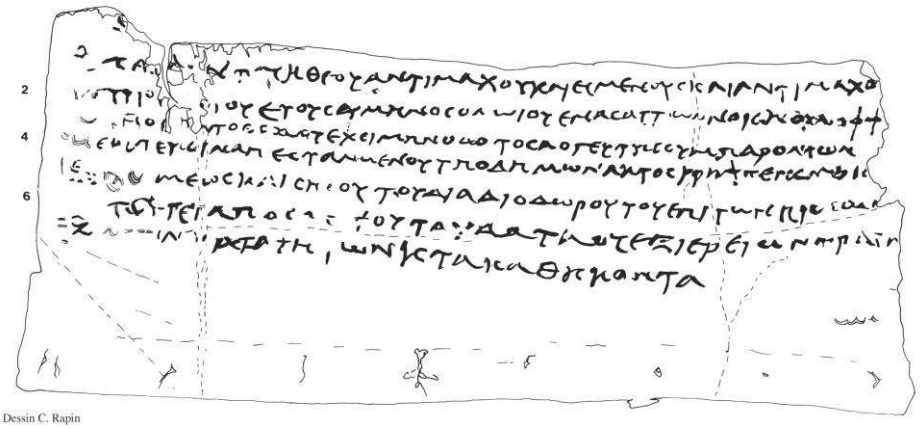
Fig. 1. — Dédicace aux dieux du gymnase.

Doc. 91 : Dédicace du gymnase d'Aï Khanoum, à Hermès et Héraclès, de la part de Straton et Triballos. La présence de ces deux divinités est logique dans le cadre d'un gymnase, mais il est plus important de noter combien l'éducation à la grecque, nécessitant des édifices caractéristiques comme le gymnase, s'était répandue en Asie centrale. L. Robert suggère dans son analyse que Triballos serait un descendant de colon macédonien, les Triballes provenant d'une tribu originaire de Thrace septentrionale, attestés par ailleurs à Athènes et en Égypte. L'inscription daterait du III^{ème} siècle avant notre ère, à la fin de l'ère séleucide ou au début de l'indépendance des Grecs de Bactriane. Source : ROBERT, 1968, p. 416-457.

1) Ἔτους κδ'. [– –]
2) ἐλαίου ἐλαίνο[υ . . .
3) ἀποδεὶς α' τὸ μεταγγισθὲν
4) ἀπὸ κεραμίων δύο διὰ Ἱππίου
5) τοῦ ἡμιο[λ]ίου καὶ ἐσφράγισται
6) [Μολοσ]σὸς τὸν α' καὶ Στ[ράτων τὸν β'(?)]

1) "Année 24, le ...;
2) (contenu) en huile d'olive;
3) (le vase) partiellement vide A (contient) l'huile transvasée
4) à partir de deux jarres par Hippias
5) l'hémiolios; et ont scellé:
6) Molossos (?) pour le vase A et Straton (?) pour le vase B (?)".

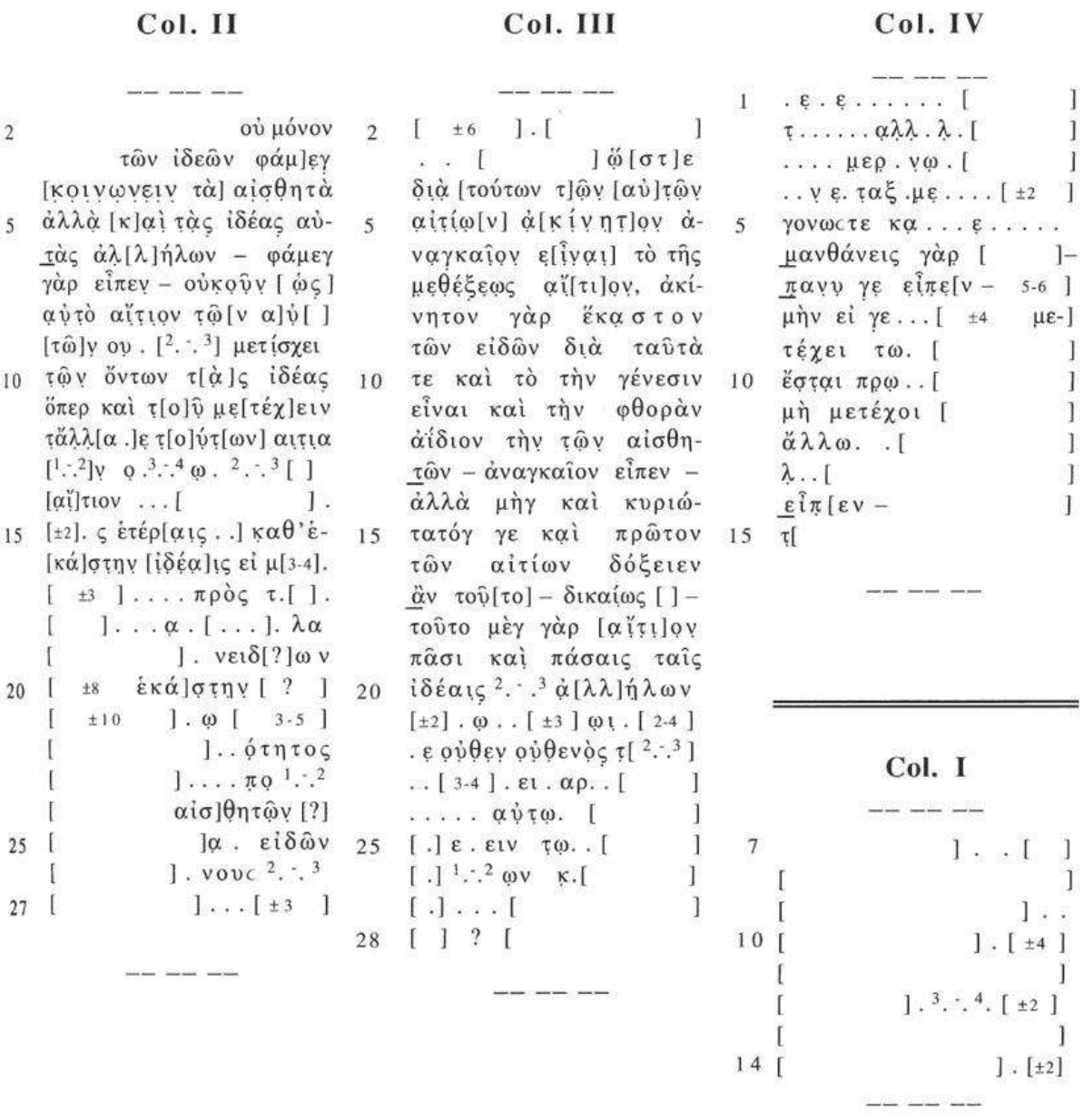
Doc. 92 : Inscription économique de la trésorerie d'Aï Khanoum transcrite, avec sa traduction.
Source : http://claude.rapin.free.fr



Dessin C. Rapin

1) βαϲιλεῠόντων θεοῦ Ἀντιμάχου καὶ Εὐμένουϲ καὶ Ἀντιμάχο[υ]
2) τοῦ υἱοῦ αὐτοῦ ἔτουϲ δ' μηνὸϲ Ὁλωίου ἐν Ἀϲαγγωρνοις νομοφυ–
3) λακοῦντοϲ . . ου ἔχει Μηνόδοτοϲ λογευτὴϲ ϲυμπαρόντων
4) . εου του ϲυναπεϲταλμένου ὑπὸ Δημώνακτοϲ [ ] τοῦ γενομένο[υ
5) ε. . . . . εωϲ καὶ Ϲίμου τοῦ διὰ Διοδώρου τοῦ ἐπὶ τῶν προϲόδων
6) . . . . . ε. αποϲ . . . . ου τοῦ Δατάου ἐξ ἱερείων τρα[?]
7) . . . . ωι γ . . ϲτατήρων κ' τὰ καθήκοντα.

Doc. 93 : Parchemin gréco-bactrien d'Asangorna photographié ; le même dessiné par C. Rapin, enfin sa transcription. Source : http://claude.rapin.free.fr



Doc. 94 : Le papyrus philosophique d'Aï Khanoum, dans son état de découverte, dessiné, transcrit. Source : http://claude.rapin.free.fr et RAPIN, 1992, p. 115-121.

Fig. 2. — Épigramme et maximes morales.

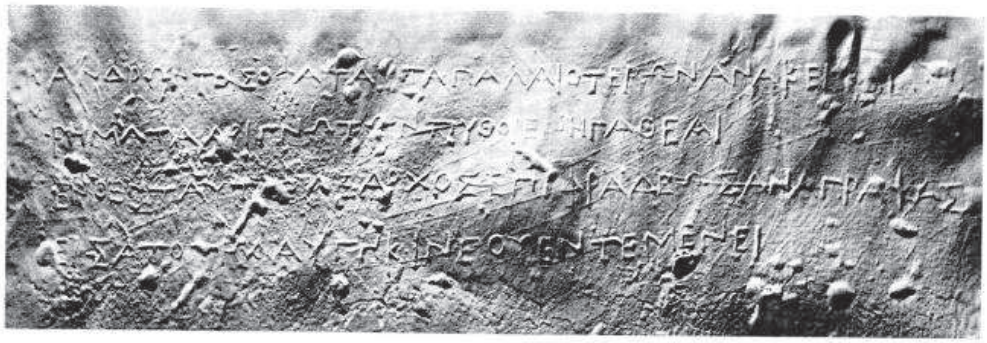


Fig. 3.

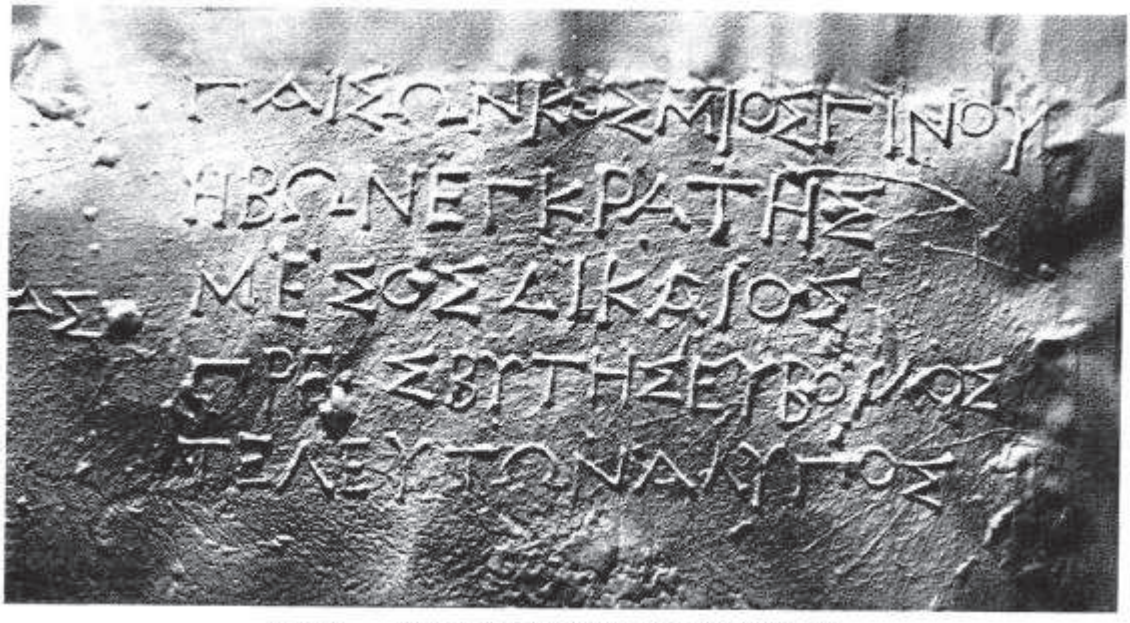
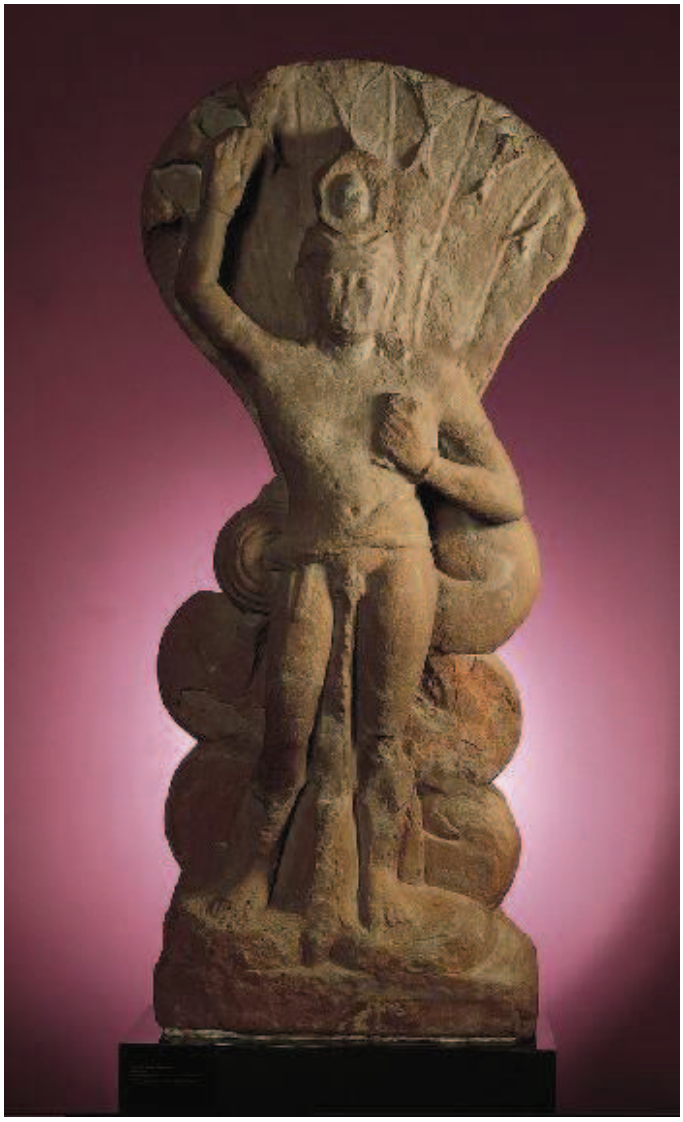


Fig. 5. — Estampage de l'inscription des maximes.

Doc. 95 : La base de calcaire blanc trouvée dans le *pronaos* de l'*hérôon* d'Aï Khanoum, portant deux inscriptions : une épigramme de deux distiques, et à sa droite une série de cinq maximes morales. Au dessous : estampage de l'inscription des maximes. Les deux inscriptions seraient du début du III[ème] siècle avant notre ère. Source : ROBERT, 1968, p. 416-457.

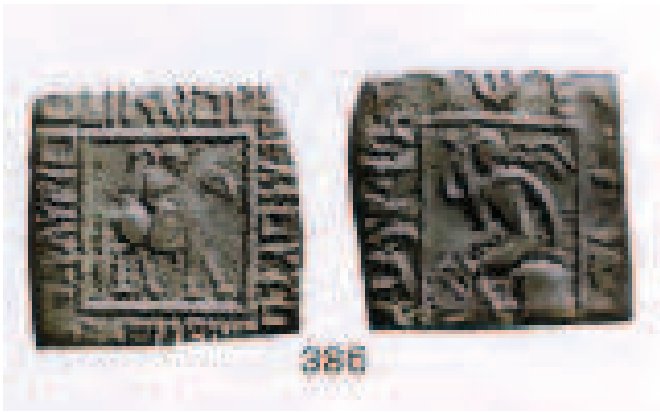
Doc. 96 : Photographie ancienne de l'inscription bilingue d'Aśoka, grecque et araméenne, découverte à Kandahar. Jadis conservée au Musée National de Kaboul, l'inscription semble désormais disparue. Source : ALLCHIN, 1995, p. 214.

Balarama - Héraklès



Doc. 97 : Uttar Pradesh, 150-200 de notre ère, grès, 160 x 73, 7 cm, statue exposée au Norton Simon Museum de Miami. Balarama, frère aîné de Krishna, incarnation des vertus princières, est représenté ici avec le gobelet dans la main gauche que l'ère Shunga a généralisé dans l'iconographie qui le concerne. Source : http://www.nortonsimon.org

Doc. 98 : (1) Monnaie d'Agathocles, tête diadémée droit, grènetis, ΕΥΘΥΔΗΜΟΥ ΘΕΟΥ ; au revers : Héraclès barbu et nu à gauche, assis sur un rocher et tenant une massue, ΒΑΣΙΛΕΥΟΝΤΟΣ (à droite) ΔΙΚΑΙΟΥ (dessous) ΑΓΑΘΟΚΛΕΟΥΣ (à gauche). Source : GARDNER, 1886, PL. IV.
(2) Monnaie d'Agatocles bilingue, drachme d'argent, 3,22 g, le dieu indien Balarama-Samkarshana, de face, debout, tenant gada et charrue, portant coiffe ornée ou surmontée d'une ombrelle honorifique, boucles d'oreilles et épée au côté gauche, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΓΑΘΟΚΛΕΟΥΣ ; au revers : le dieu indien Vasudeva-Krishna, debout et de face, portant coiffe ornée ou surmontée d'une ombrelle honorifique, boucles d'oreilles et épée au côté gauche, tenant sankha dans la main droite et chakra dans la gauche, légende en kharoṣṭhī « Rajane Agathuklayasa ». Balarama est ici une déité agraire. Monnaie tirée du site de vente numismatique http://www.wildwinds.com mais conforme à AUDOUIN, BERNARD, 1974, figure 1, p. 9.



Doc. 99 : Monnaie de Spalyris (Spalahores) avec Spalagadames, présentant au revers Héraclès nu, diadémé, assis sur un rocher, la massue tenue dans la main droite. Cette représentation illustre la popularité persistante d'Héraclès en milieu indo-scythe après la disparition du pouvoir militaire et politique grec. Source : WHITEHEAD, 1914, PL. XIV.

Zeus, Athéna, Nikè et Hécate

Doc. 100 : Hélioclès II : tétradrachme d'argent, gauche, roi casqué, vue de dos, lance brandie de la main droite, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΙΚΑΙΟΥ ΗΛΙΟΚΛΕΟΥΣ. Au revers : Zeus debout, de face, tenant le foudre dans la main droite et le sceptre dans la main gauche, légende en karoshti « Maharajasa dhramikasa Heliyakreyasa ». WHITEHEAD, 1922, Pl. VI.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France
Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Doc. 101 : Ménandre I[er], bronze, 6, 14g. Au droit : Athéna casquée regardant à droite, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΩΤΗΓΟΣ ΜΕΝΑΝΔΡΟΥ ; au revers, Nikè debout à droite, portant palme et couronne, « Maharajasa tratarasa Menaṃdrasa ». Monnaie conservée à la BNF, Catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb41759392b/PUBLIC.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France
Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Doc. 102 : Antimaque II, drachme d'argent, 2, 46g. Au droit : Nikè debout à gauche, portant palme et fillet, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ ΑΝΤΙΜΑΚΟΥ ; au revers : roi cavalier chargeant à droite, « Maharajasa jayadharasa Amtimakasa ». Catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb417589844/PUBLIC.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France
Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Doc. 103 : Antialcidas, drachme d'argent, 2,39g. Au droit : le roi portant la *kausia* regardant à droite, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ ΑΝΤΙΑΛΚΙΔΟΥ ; au revers, Zeus trônant à demi tourné à gauche, tenant son sceptre et une palme dans la main gauche, dans la main droite tenant une Nikè portant une couronne dans la main droite, à ses pieds un petit éléphant, « Maharajasa jayadharasa Amtialikidasa ». Catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb41759488c/PUBLIC.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France
Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Doc. 104 : Straton I[er], bronze, 7, 71g. Au droit : buste d'Héraclès regardant à droite, massue sur l'épaule, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΩΤΗΡΟΣ ΣΤΡΑΤΩΝΟΣ ; au revers, Nikè marchant à droite portant palme et couronne, « maharajasa tratarasa stratasa ». Catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb417594244/PUBLIC

Doc. 105 : Apollodote I[er], tétradrachme d'argent, 16, 47g. Au droit : buste diadémé du roi avec la *kausia*, regardant à droite, bord perlé ; au revers : Athéna assise tenant Nikè dans la main droite, monogramme, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΠΟΛΛΟΔΟΤΟΥ. Reproduction extraite du site conindia.com.

Doc. 106 : Épandre, bronze, 11, 21 g. Au droit : Nikè debout marchant à droite, tenant palme et couronne, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ ΕΠΑΝΔΡΟΥ ; au revers buffle à l'arrêt et monté, tourné à droite, « maharajasa jayadharasa epadrasa ». Reproduction extraite du site conindia.com.

Doc. 107 : Agathocles, tétradrachme d'argent, 16,73g. Au droit : roi diadémé regardant à droite ; au revers : Zeus de face tenant le sceptre dans la main gauche, portant dans la main droite Hécate avec torches, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΓΑΘΟΚΛΕΟΥΣ. . Reproduction extraite du site conindia.com.

Athéna et les déesses indiennes

Doc. 108 : Durga en pied sur un lotus, plaque de bois de la Sunga (1er siècle av. notre ère), trouvée au Bengale. H. 16,8 cm ; L. 5,1 cm ; E. 1,3 cm. Source : Metropolitan Museum de New-York : http://www.metmuseum.org/Collections/

Doc. 109 : Sculpture en terre cuite de Mathura. Déesse mère recouverte de ses ornements, datant de l'ère Maurya. Hauteur 17 cm. Source : ALLCHIN, 1995, p. 271.

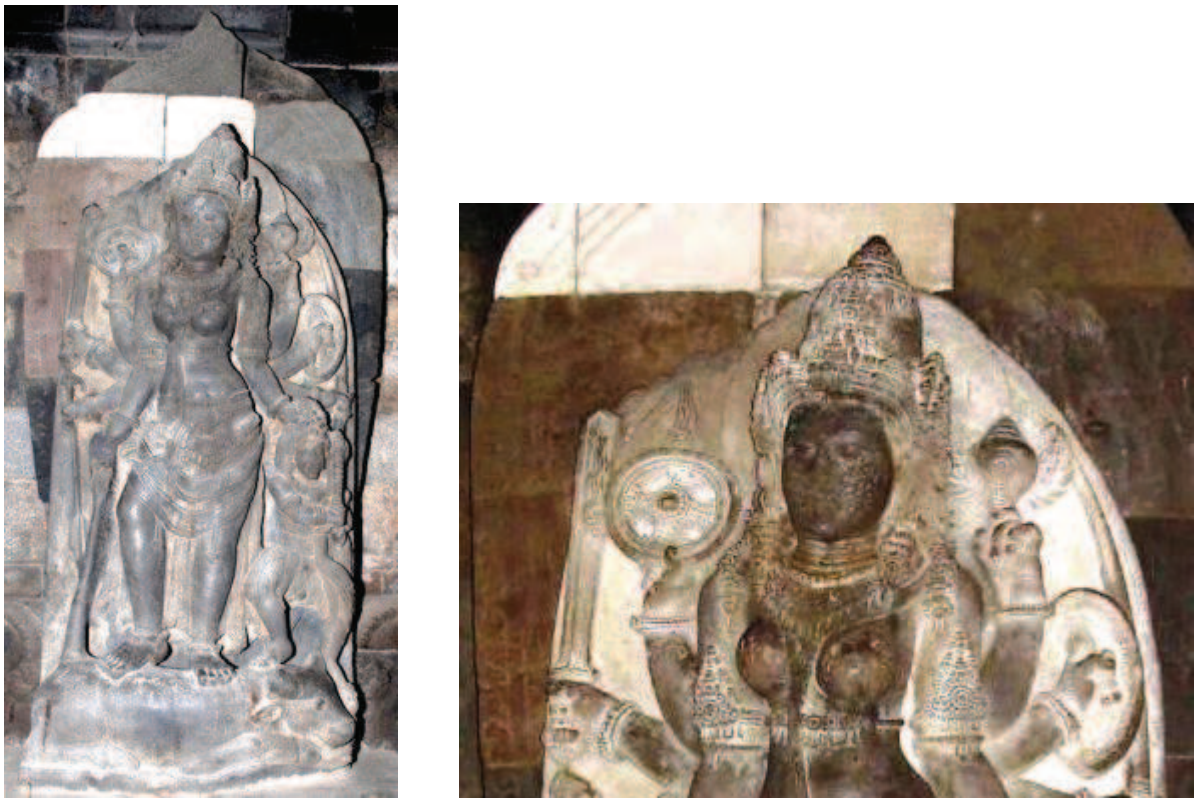
Doc. 110 : Plaque en terre cuite présentant probablement la déesse Durga et sa suite, datant de la période Sunga (I^{er} siècle av. notre ère) trouvée à Chandraketugarh, Bengale ocidental ; H. 10 1/2 po (26,7 cm); W. 7 7/8 po (20 cm). La déesse présentée est debout, entourée de yaksha, la main gauche sur la hanche et la main droite ouverte dans un geste d'offrande. Elle est ici dans son rôle de dispensatrice de la prospérité, dans un sanctuaire soutenu par des colonnes ornée de lotus. Des ombrelles et des plumes de paon l'honorent, un homme à droite, en bas, la supplie à genoux. Source : Metropolitan Museum de New-York : http://www.metmuseum.org/Collections/

Chakra

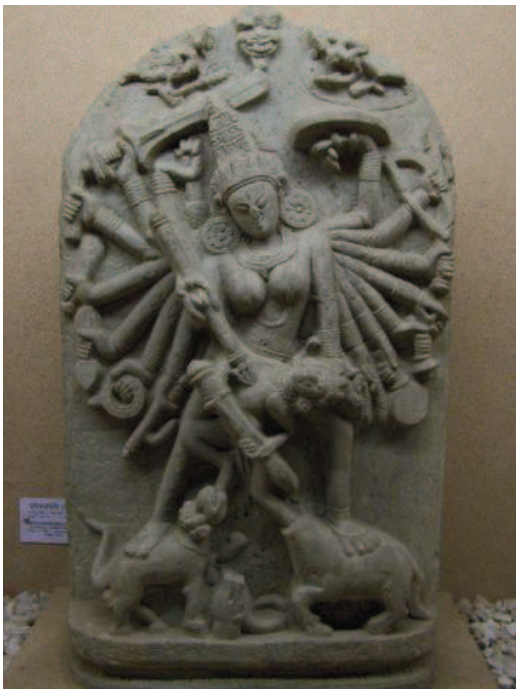
Doc. 111 : Reproduction de la monnaie de bronze, attribuée à Ménandre I[er], conservée au British Museum. Elle est un des arguments avancés par les tenants de la conversion de Ménandre.

Fig. 3. Le Grand Départ. Nāgārjunakoṇḍa. Env. IIIe s. Relief ayant figuré à l'exposition d'art indien à New Delhi, 1961. *(Cliché de l'auteur).*

Doc. 112 : L'écuyer de gauche tient en mains le chakra, utilisé comme arme de jet. AUBOYER, 1965, p. 129.



Doc. 113 : Durga sculptée provenant d'Indonésie, du temple de Prambanan (IX^{ème} siècle). Durga est ici en train de battre le démon Mahishasura. Photographie prise par un voyageur et diffusée sur un blog de voyage.



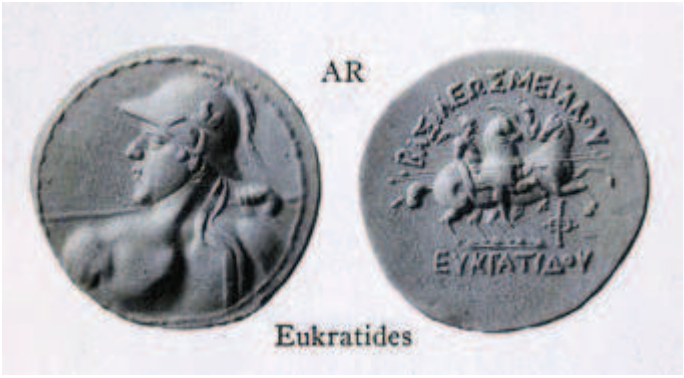
Doc. 114 : Photographie de Durga prise par un voyageur et publiée sur son blog, à défaut d'images provenant du musée d'état d'Assam, à Guwahati, puique cet établissement ne diffuse pas d'images ni de catalogues. On distingue en bas, à gauche, le chakra dans une des mains droites de la déesse. La statue daterait du XIII ^{ème} siècle.

Doc. 115 : Banale représentation courante de Durga, comme on en trouve tant en Inde ; au sommet d'un de ses doigts, le chakra qui semble ici un jouet. On paraît avoir oublié complètement l'usage guerrier du chakra : il était en effet trop lourd pour être jeté avec un seul doigt.

Les Dioscures

Doc. 116 : Eucratide I^er^ : au droit tête diadémée ; au revers : deux piloi, avec étoiles, deux palmes, monogramme en bas central, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΕΥΚΡΑΤΙΔΟΥ. Monnaie extraite du site de vente http://www.wildwinds.com, choisi ici pour la lisibilité de ses reproductions photographiques.

Doc. 117 : Eucratide I[er] : au droit tête casquée, diadémée, avec corne, à droite, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΕΥΚΡΑΤΙΔΟΥ. Au revers : les Dioscures de face, casqués du pilos, armés de la sarisse, monogramme à droite, légende en karoshti. Type fort rare, BOPEARACHCHI, 1991 n'en connaissait que 6, le catalogue du Smithsonian Institution n'en possède pas. Monnaie extraite du site de vente http://www.wildwinds.com, choisi ici pour la lisibilité de ses reproductions photographiques.



Doc. 118 : Eucratide I[er] : tétradrachme d'argent, gauche, roi casqué et porteur d'une corne de taureau, vue de dos, lance brandie de la main droite. Au revers : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΕΥΚΡΑΤΙΔΟΥ, avec les Dioscures chargeant à droite, portant palme et lances, monogramme en bas à droite. WHITEHEAD, 1922, Pl. IV.

Doc. 119 : Antialcidas, au droit de profil à droite tenant le foudre, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ ΑΝΤΙΑΛΚΙΔΟΥ. Au revers : *piloi* des Dioscures, avec palmes au milieu, monogramme à droite, légende en Karoshti « Mahajarasa jayadharasa Amtialikidasa ». Monnaie extraite du site de vente http://www.wildwinds.com, choisi ici pour la lisibilité de ses reproductions photographiques.

Survie de l'hellénisme

Fig. 8. — DN 1, photographie de la pierre (*Cliché André Boutière*, 1967).

Doc. 120 : Survie du grec dans la région, un document épigraphique kouchan gravé sur pierre, étudié par Gérard Fussman. http://www.kroraina.com/kushan/fussman/fuss1_5.html.

Fac-similé de DN 1, A : rebord taillé dans la pierre au moment de la gravure de l'inscription.
B : rebord d'une écaille ancienne, C : cartouche entourant vraisemblablement les mots de l'inscription.

1 σοθ' Γορπιαιου [ιᵩ]
2 ƀαο Νανᾳ επ̣αν[.]ῳο ο-
3 -[ɣ]οτ̣ο ƀ[ᾳ]ο Οοημο τ̣ακ[πι ?]ο
4 κοƀαƀο ι .αƀ̣.ρ.ο ι δασεμ-
5 -ɣ̣ο ι βαγο ι ηζ.ηιῳηδη ειδο η[. ?]
6 χοκι.χοεƀαƀ[δ ?]α[ɣ ?]ƀκφα
7 [ᵨ ?]ο[ɣη ?]ιδι.[. ?][δ ?]ο.[. ?]ƀανζοχ(ι)
8 .[. ?].α.[. ?]δ.αδοαιῳμιν
9 .ομω.οανδο εθομ[ƀ̣ ?]αο
10 .[α ?]ο..αοτ̣δηιαποƀ̣.ι
11 μο..[. ?].η.αα[δ ?]νοα[δ ?]ανο
12 ..μωο.. καρανο α.ο μεδ
13 ο.ν..μιω μο[δ ?]ο χοανδο

Doc . 121 : la même inscription dessinée et retranscrite. Source : http://www.kroraina.com/kushan/fussman/fuss1_5.html.

Doc. 122 : Bague-cachet présentant une image d'Athéna. Objet en or, 3,0 x 2,7 cm, Tillia Tepe, tombe 2. Cette représentation d'Athéna surprend : assise sur un trône inexistant, elle est dans une position qui évoque les représentations de la Tychè dans certaines monnaies séleucides, mais elle fait penser également à la représentation de Déméter sur le revers de certaines monnaies parthes. Les nomades Kouchans semblaient apprécier particulièrement Athéna, puisque plusieurs bagues ou intailles à son effigie ont été retrouvées. CAMBON, JARRIGE 2007, p. 172.

Doc. 123 : Monnaies de Démétrios I^er^, avec Tychè au revers. Source : GARDNER, 1878, Pl. XIV.

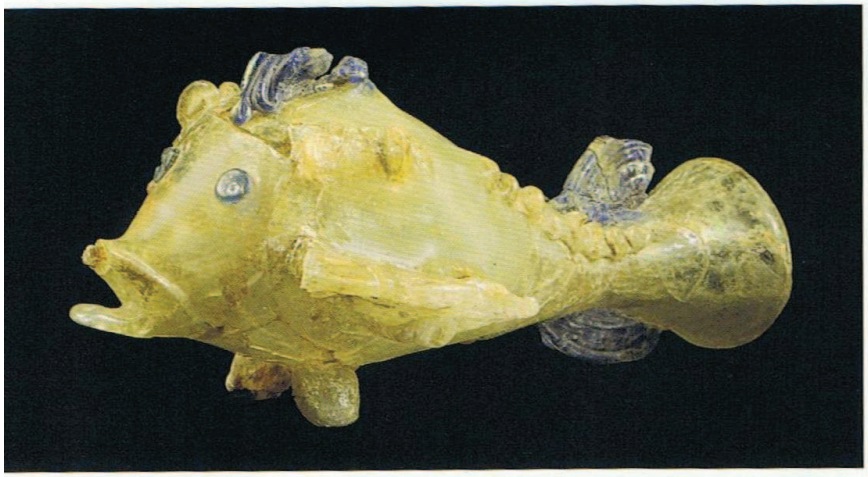
Doc. 124 : Monnaies d'Artabanus I^er^, avec Déméter au revers, soutenant de la main droite une Nikè, et tenant de la main gauche une corne d'abondance. Source : WROTH, 1903, PL. V.

211 **Grand gobelet à décor peint, le combat d'Achille et d'Hector**
Afghanistan, Begram, chantier II, chambre 13
Ier siècle
Verre incolore
H. 24,3 cm; ø 13,4 cm
Musée national d'Afghanistan
MK 04.1.38

212 **Grand gobelet à décor peint, scènes de chasse et de pêche**
Afghanistan, Begram, chantier II, chambre 13
Ier siècle
Verre incolore
H. 24,8 cm; ø 11,7 cm
Musée national d'Afghanistan
MK 04.1.39

Doc. 125 : Verres restaurés, postérieurs à la présence grecque et témoignant de l'attrait pour les objets grecs chez les populations qui leur ont succédé. Il est possible que ces verres aient été manufacturés à Alexandrie d'Égypte, à l'époque romaine. Source : CAMBON, JARRIGE 2007, p. 250.

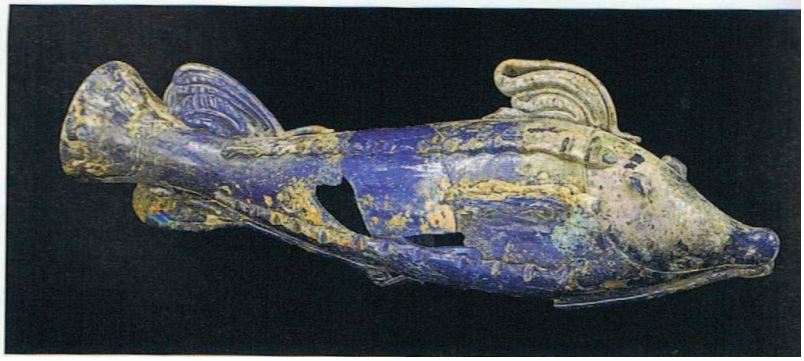
Doc. 126 : Second gobelet à décor peint présenté lors de l'exposition au Musée Guimet. Source : CAMBON, JARRIGE 2007, p. 250. Ces gobelets sont difficilement datables, la probabilité la plus grande est le I^er^ siècle de notre ère. Les verres faisaient-ils partie d'une réserve de dépôts, d'un trésor constitué pour éviter les pillages, d'un dépôt votif ? Mario Bussagli écrit à leur propos : « Ces objets sont des *exemplaria* d'art toreutique, de verres peints (parmi lesquels on trouve une figure de jeune fille, qui a été associée, peut-être à tort, à Isis, alors qu'elle est probablement une figure de genre ; un autre verre présente des figures de gladiateurs romains parmi lesquels on reconnaît un Thrace, un *oplomachus* et un rétiaire… », BUSSAGLI, 1996, p. 246.



164 Flacon ichthyomorphe
Afghanistan, Begram,
chantier II, chambre 10
Ier siècle
Verre soufflé, nageoire et pastillage bleus
8,7 × 10,7 × 20 cm
Musée national d'Afghanistan
MK 04.1.45

165 Vase sur pied
Afghanistan, Begram,
chantier II, chambre 10
Ier siècle
Verre bleu
H.,9,0 cm ; ø 6,5 cm
Musée national d'Afghanistan
MK 04.1.46

166 Flacon ichthyomorphe
Afghanistan, Begram,
chantier II, chambre 10
Ier siècle
Verre soufflé, verre bleu
7,2 × 30,5 cm
Musée national d'Afghanistan
MK 04.1.47



Doc. 127 : Plus spectaculaires peut-être, ce vase et ces flacons de verre soufflé. Les vases ichthyomorphes appartiennent à une tradition ancienne du verre antique, puisque les Egyptiens l'utilisaient sous la 18ème dynastie (XVIème-XIVème siècles avant notre ère) ; voir SLITINE, 2005, p. 29. Source de la page : CAMBON, JARRIGE 2007, p. 226.

L'IDÉOLOGIE ET LES PRATIQUES MONARCHIQUES DES ROIS GRECS

EN BACTRIANE ET EN INDE

Résumé : Des rois grecs ont régné sur l'Asie centrale et l'ouest de l'Inde antique du III^{ème} siècle av. J.C. jusqu'au début de l'ère chrétienne. Ils laissent une image belliqueuse, car le fondement de leur pouvoir fut d'abord militaire. Des indices permettent d'envisager qu'à l'instar des autres souverains hellénistiques ils diffusèrent leurs portraits, mirent en place un culte royal, associèrent parfois leur fils au pouvoir, vécurent entourés d'une cour royale itinérante. Leur gestion économique fut suffisamment efficace pour que la région ne souffrît pas des guerres fréquentes ; les voies de communication furent préservées, le commerce et l'irrigation se développèrent, le système fiscal et administratif semble comparable en efficacité à celui des Perses ou des Séleucides. L'originalité de ces souverains réside dans leur adaptation aux milieux linguistiques et religieux : s'ils défendirent la langue et la culture grecque, pour des raisons identitaires et politiques, ils usèrent parfois du bilinguisme dans les monnaies et y firent graver des dieux compatibles avec les croyances ou les habitudes picturales locales. On peut envisager qu'au tournant de l'ère chrétienne les Grecs aient été lentement absorbés dans le monde asiatique.

Mots clés : Bactriane, Inde, gréco-bactrien, roi, Afghanistan, hellénistique, Perse, idéologie.

Summary : Greek kings' domination in Central Asia and Western Antique India was effective from the IIIth Century BC till the beginning of Christian Era. The Greek kings of Central Asia image appears warlike, because their power was at the beginning and mainly a military one. We may suppose that, according to the example of the other Hellenistic sovereigns, these kings spread their sculptured portraits, organized a royal cult, and sometimes ruled with their son ; a royal itinerant court escorted them. The economic management of Greek Central Asia was so effective that the area prospered in spite of wars : the roads were protected, trade and irrigation developed, their fiscal and administrative system is similar to the Persian or Seleucid efficiency. These kings were remarkable because they adapted to the linguistic and religious environments : they defended the Greek language and culture, for political reasons and to preserve their identity ; the coins they engraved were sometimes bilingual, and we identify on it the image of Gods who are compatible with local faiths or pictorial habits. We may suppose that, circa Christian era, after defeat or disappearance of their kings, Greeks were slowly absorbed into the Asian world.

Key-words : Bactria, India, Greco-Bactrian, King, Afghanistan, Hellenistic, Persia, Ideology.

Normes bibliographiques APA

Règles typographiques : police times new roman 12 ; interligne 1,5 ; marges 2,5cm ; titres Verdana 16 gras ; intertitres Verdana 14 gras et 12 gras ; notes calibri 10.